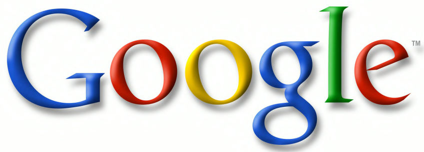







LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES DE PLUTARQUE,

TRADUITES EN FRANÇOIS,

AVEC

DES REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES.

NOUVELLE EDITION,

REVUË, CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE

de plusieurs Notes.

Par Mr. DACIER, *de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, Secretaire perpétuel de l'Académie Françoise, Garde des Livres du Cabinet du Roi.*

TOME TROISIE'ME.

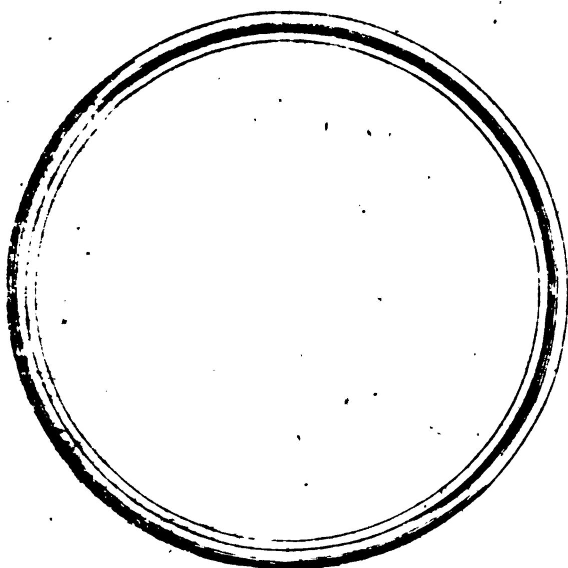


A AMSTERDAM,

Chez *ZACHARIE CHATELAIN.*

M. DCC. XXXV.

Avec Privilege.



TIMOLEON.



OICI quel étoit l'état des affaires de Syracuse avant que Timoleon fût envoyé en Sicile : Dion, qui venoit de chasser Denys le Tyran, ayant été tué bientôt après en trahison, ceux qui l'avoient aidé à rendre la liberté à Syracuse, se diviserent & tournerent leurs armes les uns contre les autres, la ville de

Dion qui venoit de chasser Denys le Tyran.] Le jeune Denys. Toute cette Histoire est fort bien écrite dans la vie de Dion.

Ayant été tué bientôt après en trahison.] Il fut tué par l'Athenien Callippus.

Malheureux état de la Sicile après la mort de Dion.

Syracuse changeant tous les jours de Tyran, fut accablée de tant de maux, qu'il s'en fallut bien peu qu'elle ne fût entierement deserte, & du reste de la Sicile, une partie étoit tellement dépeuplée par les guerres continuelles, qu'on n'y trouvoit presque ni villes ni bourgs, & le peu de villes, qui restoient sur pied, étoient pour la plûpart occupées par des barbares ramassez de tout païs, & par des troupes, qui, n'étant ni entretenuës, ni payées, se payoient par leurs propres mains, en s'emparant des places, qui toutes les recevoient à bras ouverts, soit par foiblesse, soit parce que dans l'extrêmité où elles se trouvoient, le changement de Maître leur paroissoit un soulagement.

Le changement de maître paroît un soulagement à des peuples opprimez.

Denys, dix ans après avoir été chassé, avoit rassemblé quelques troupes étrangeres, & ayant chassé Nypsée, qui s'étoit rendu maître de Syracuse, il s'étoit remis en possession de ses Etats. Et si ce fut une chose bien étonnante qu'il eût été dépossedé d'un si grand Royaume par une puissance aussi foible que celle de Dion, c'en fut une plus étonnante encore, que banni & pauvre il eût pû recouvrer son Empire, & re-

Et parce que dans l'extrêmité où elles se trouvoient, le changement de maître.] Les maîtres, même les plus legitimes, ne doivent pas esperer beaucoup de fidelité des peuples, qui n'attendent que d'un changement de l'allegement dans leurs miseres.

Et ayant chassé Nypsée.] C'étoit un homme de beaucoup de prudence & de valeur. Le jeune Denys l'avoit choisi pour Général de ses troupes; il se rendit en effet maître de Syracuse, mais il vouloit la garder pour lui.

devenir le maître de ceux qui l'avoient chassé.

Ceux qui étoient demeurez dans la ville obéïssoient donc à ce Tyran, qui n'étoit pas naturellement fort bon, & que ses malheurs avoient rendu encore plus méchant & plus feroce. Les plus gens de bien & les plus apparens de la ville ne pouvant souffrir cette dure servitude, avoient eû recours à Icetas, Roy des Leontins, & s'étant abandonnez à sa conduite, ils l'avoient élu pour leur General, non qu'il fût en rien meilleur que les Tyrans les plus déclarez, mais c'est qu'ils manquoient d'autre ressource, & qu'ils appuyoient au moins leur confiance, sur ce qu'il étoit originaire de Syracuse, & qu'il avoit des forces suffisantes pour faire la guerre au Tyran.

Icetas Roy des Leontins au-dessus de Syracuse, sur le Fleuve Terias.

Ce qui avoit obligé les Syracusains à recourir à Icetas.

Sur ces entrefaites les Carthaginois étant abordez en Sicile avec une grosse flotte, y avoient déja fait des progrés trés-considerables, qui avoient encore enflé leurs esperances, & augmenté leur avidité. Les Siciliens, effrayez, resolurent d'envoyer une Ambassade en Grece pour demander du secours aux Corinthiens, non-seulement parcequ'ils descendoient d'eux

Syracusains, colonie de Corinthe.

Non-seulement parcequ'ils descendoient d'eux comme colonie de Corinthe.] Tous les Siciliens n'étoient pas colonie de Corinthe, mais seulement les Syracusains qui avoient été fondez par Archias le Corinthien, la seconde année de l'Olympiade XI. 733. ans avant la naissance de Notre Seigneur. Plus de 300. ans avant l'arrivée des Grecs en Sicile, cette Isle avoit été habitée par des Pheniciens & par d'autres barbares.

comme colonie de Corinthe, & parcequ'ils n'avoient pas imploré en vain leur assistance en plusieurs autres occasions, mais encore parcequ'ils voyoient que cette ville s'étoit toujours déclaré amoureuse de la liberté, & ennemie jurée de la Tyrannie, & que dans la plûpart des grandes guerres, qu'elle avoit soutenuës avec succès, elle avoit toujours combattu, non pour s'agrandir, ou pour dominer, mais pour défendre & assurer la liberté de la Grece.

Corinthe avoit soutenu de grandes guerres pour assurer la liberté de la Grece.

Mais Icetas, qui se proposoit pour fin de son Generalat, de se rendre maître de Syracuse, & nullement de l'affranchir, traitoit sous main avec les Carthaginois, pendant qu'en public il loüoit les sages mesures des Syracusains, & qu'il envoyoit même ses Ambassadeurs avec les leurs. Ce n'est pas que son dessein fût qu'il vînt aucun secours de Corinthe, mais il esperoit, comme cela pouvoit fort bien arriver, que si les divisions de la Grece donnoient de l'occupation aux Corinthiens, & les réduisoient à la necessité de refuser ce secours, il pourroit plus facilement faire pancher la balance du côté des Carthaginois, & se servir ensuite de toutes leurs forces contre Syracuse, ou contre le Tyran; & que ce fût là sa vûë, la suite le fit bien-tôt voir.

Politique d'Icetas.

Les Ambassadeurs étant arrivez à Corinthe,

Mais pour défendre & pour assurer la liberté de la Grece.] Car la Grece asservie, Corinthe ne pouvoit plus subsister.

les Corinthiens, toujours accoutumez à secourir les villes qu'ils avoient fondées, & particulierement Syracuse, & qui heureusement se trouvoient sans aucune affaire sur les bras, & dans une paix profonde, resolurent qu'on envoyeroit du secours; il n'étoit question que de trouver un General. Les Archontes proposoient & nommoient ceux qui avoient le plus d'envie de se signaler & de s'avancer, lorsque tout-à-coup un homme du peuple se leva & nomma à haute voix Timoleon, qui ne se mêloit plus des affaires publiques, & qui n'étoit ni en âge de concevoir de si hautes esperances, ni en volonté de se charger d'un si pesant fardeau. Mais il y a bien de l'apparence que ce fut quelque Dieu favorable qui inspira à cet homme d'entre le peuple la pensée de le nommer, tant la Fortune parut riante dès le premier moment de son élection, & tant elle eut soin d'accompagner ensuite toutes ses actions d'une fleur de prosperité, & d'y répandre un brillant extraordinaire pour relever & pour embellir l'éclat de sa vertu.

Les Corinthiens toujours disposez à secourir les villes qu'ils avoient fondées.

Timoleon proposé pour General par un homme du peuple.

Il descendoit d'une des plus nobles Familles de Corinthe, car il étoit fils de Timodeme & de Demariste. Il aimoit passionnement sa Patrie, & faisoit paroître en tout une douceur singuliere,

Noblesse de Timoleon.

Car il étoit fils de Timodeme.] Diodore de Sicile nomme son pere *Timenete*, & je croi qu'il faut le corriger par cet endroit de Plutarque.

hors en ce qui auroit pû diminuer ou affoiblir la haine implacable qu'il conservoit contre les Tyrans & contre les méchans. Et pour ce qui regarde la guerre, il y étoit si heureusement né, que dans sa jeunesse toutes ses actions étoient assaisonnées d'une prudence consommée, & dans sa vieillesse elles étoient animées de toute la force & de toute la hardiesse de l'âge le plus boüillant. Il avoit un frere aîné, nommé Timophane, qui ne lui ressembloit en rien, & qui n'avoit aucune de ses bonnes qualitez, car c'étoit un écervelé & un homme entierement perdu & gâté de la folle ambition de regner, que lui avoient mise dans la tête ses amis de débauche, & quelques soldats étrangers, qui étoient toujours autour de lui à lui souffler aux oreilles, sous prétexte qu'il paroissoit avoir quelque valeur & quelque audace dans les combats, où il cherchoit toujours les plus grands dangers sans aucun menagement pour sa personne. Avec ces qualitez si brillantes il avoit surpris l'estime de ses Citoyens, qui le croyant très-propre pour la guerre, & homme de main, lui avoient souvent confié le commandement des troupes. Et c'est à quoi son frere Timoleon le servoit utilement, cachant toujours ses fautes, ou les diminuant; & au-contraire relevant & augmen-

Sa haine implacable contre les Tyrans.

Combien propre à la guerre.

Son frere Timophane, d'un caractere bien different.

Il avoit souvent commandé les troupes de Corinthe.

Grands services que lui rendoit son frere Timoleon.

Sous prétexte qu'il paroissoit avoir quelque valeur & quelque audace.] Plutarque ne dit pas *qu'il avoit*, mais *qu'il paroissoit avoir*, parcequ'il n'y a de veritable valeur que celle qui est accompagnée de la prudence.

tant tout ce que la nature faisoit quelquefois par hazard en lui de bon & d'honnête.

Dans le combat, que les Corinthiens donnerent contre les troupes d'Argos & de Cleone, où Timoleon combattoit parmi les gens de pied, Timophane, qui commandoit la cavalerie, se trouva dans un danger très-pressant, car son cheval ayant été blessé, le jetta par terre au milieu des ennemis. La plûpart des cavaliers, qui étoient autour de lui, dissipez par la frayeur, l'abandonnerent, & ceux qui eurent le courage de faire ferme, ne pouvoient pas soutenir longtems le grand nombre de ceux qui les attaquoient. Timoleon, qui vit son frere en si mauvais termes, courut à lui, le couvrit de son bouclier, & après avoir reçu sur ses armes, & sur sa personne plusieurs coups de trait, & autant de coups de main, en faisant des efforts incroyables, enfin tout percé qu'il étoit, il écarta les ennemis, & sauva son frere.

Timoleon sauve la vie à son frere Timophane dans un combat, & le dégage du milieu des ennemis.

Quelque tems après, les Corinthiens, craignant que leurs alliez ne profitassent de leur foiblesse, & ne se rendissent encore maîtres de leur ville, comme ils avoient déja fait autrefois, firent un decret pour lever & entretenir à leur solde quatre cens soldats étrangers, & en donnerent le commandement à Timophane. Celui-ci foulant aux pieds toute honnêteté & toute justice, commença d'abord à ourdir toutes les trames & les pratiques qui pouvoient le rendre maître de la

Corinthe leve 400. soldats étrangers pour sa garde, & en donne le commandement à Timophane.

Timophane se sert de ces soldats pour assujettir Corinthe.

ville, fit mourir plusieurs des principaux Citoyens sans aucune forme de justice, & enfin il se déclara lui-même Seigneur & Tyran de ce peuple consterné & abbattu.

L'horreur que Timoleon conçoit pour cette injustice de son frere.

Timoleon au desespoir de cette perfidie, & regardant l'injustice de son frere comme le plus grand malheur, & le plus insigne affront qui pouvoient lui arriver à lui-même, tâcha plusieurs fois de lui parler pour le ramener, & pour le porter à renoncer à cette manie, & à cette malheureuse ambition, & à chercher les moyens d'excuser ou de réparer auprès de ses Citoyens les fautes énormes qu'il avoit faites, mais Timophane ne daigna pas seulement l'écouter, & rejetta avec mépris toutes ses remontrances.

Mesures que Timoleon prend pour détourner son frere de son dessein.

Timoleon, outré de douleur, choisit parmi ses alliez Eschyle, beau-frere même de Timophane, & parmi ses amis un Devin de profession que Theopompe appelle Satyrus, & que Timée & Ephorus nomment Orthagoras. Il concerte avec eux, prend ses mesures, & après avoir laissé passer quelques jours, accompagné de ces deux hommes il va chez son frere. Ils se mettent tous trois à le conjurer & à le presser avec les plus fortes instances de vouloir enfin écouter la raison, & de changer de manieres. Timophane d'abord ne fait que rire de leur simplicité, & enfin il entre dans une furieuse colere, & s'emporte veritablement.

Timoleon fait tuer son frere, & se couvre la tête pour ne pas le voir.

Alors Timoleon s'éloigne un peu, & se couvre la tête

Alors Timoleon s'éloigne un peu de lui.] Plutarque suit ici d'autres fondant

fondant en larmes. Dans ce moment ses deux amis tirent leurs épées, se jettent sur Timophane & le tuënt.

Dès que cette action fut divulguée, les principaux & les plus gens de bien de Corinthe ne peuvent se lasser d'admirer & d'exalter cette haine de Timoleon pour les méchans, & cette magnanimité qui l'avoit mis au-dessus des affections humaines, & lui avoit fait rompre les liens de la nature les plus sacrez, car étant naturellement fort doux, & plein d'amour pour sa famille, il avoit pourtant préferé sa Patrie à sa maison, & l'honnête & le juste à l'utile. Pendant que son frere a combattu genereusement pour son païs, Timoleon l'a secouru, s'est exposé pour lui, & lui a sauvé la vie; & dès qu'il a trahi & assujetti sa Patrie, il l'a immolé à la liberté publique, & l'a fait tuer devant lui.

Cette vertu de Timoleon admirée par les plus gens de bien de Corinthe.

Reflexions qu'ils faisoient sur cette action.

Auteurs que Diodore de Sicile, qui écrit que Timoleon tua lui-même son frere dans la place publique: La maniere dont Plutarque raconte ce meurtre, & qui est apparemment celle de Theopompe & d'Ephorus, paroît plus vrai-semblable, elle adoucit un peu l'atrocité de l'action. Ceci se passa vingt ans avant que Timoleon fût nommé General du secours que les Corinthiens envoyerent à Syracuse.

Il avoit pourtant preferé sa Patrie à sa maison, & l'honnête & le juste à l'utile.] Plutarque traite d'action très-juste, cette action de Timoleon, comme si cela étoit certain, & que personne ne pût la regarder d'une autre maniere. Mais l'amour outré de la Patrie & de la liberté avoit éteint dans ces Payens toute idée de la veritable justice. Timophane meritoit certainement la mort, d'avoir voulu assujettir sa Patrie; mais étoit-ce à Timoleon à l'en punir & à l'assassiner? Ne devoit-il pas tenter d'autres voyes pour délivrer Corinthe? Les remords, qu'il sentit pendant vingt ans marquent assez que son repentir

Mais ceux qui ne pouvoient supporter la Democratie, & qui étoient accoutumez à faire la cour aux Grands, firent semblant en public d'être bien aises de la mort du Tyran, & en particulier ils alloient partout décriant Timoleon, & lui reprochant qu'il avoit commis un parricide abominable, qui attireroit la vengeance des Dieux sur lui, ce qui le plongea dans une horrible tristesse. Et ayant appris que sa mere même étoit dans la derniere desolation, & qu'elle vomissoit contre lui les maledictions & les imprécations les plus effroyables, il voulut aller pour la consoler, mais elle, ne pouvant soutenir la vûë du meurtrier de son fils, lui ferma sa porte. Alors la tristesse acheva de s'emparer de son ame, tellement que confus & troublé il resolut de renoncer à la vie, & prit le parti de se laisser mourir en s'abstenant de manger. Ses amis ne l'abandonnerent point dans ce desespoir, & firent tant par leurs prieres, & par leurs douces violences, qu'il prit de la nourriture, & fit dessein de fuir le monde, & de passer dans la solitude le reste de ses jours. Dès ce moment il renonça à toutes les affaires publiques, & pendant les premieres

Les partisans de l'Oligarchie décrient Timoleon sous main.

Sa mere le maudit, l'accable d'imprécations, & lui fait fermer sa porte.

La tristesse acheve de s'emparer de l'ame de Timoleon.

Le desespoir porte Timoleon à vouloir se faire mourir.

Il renonce à ce dessein, & prend le parti de passer sa vie dans la solitude.

étoit juste, & qu'il y a dans notre ame des idées que toutes les raisons de la politique humaine ne sçauroient effacer. On a beau loüer Timoleon d'avoir tué un Tyran, on lui reprochera toujours avec raison d'avoir tué son frere. Que la politique humaine trouve des raisons pour appeller ce meurtre une grande action, la politique divine, c'est-à-dire, la veritable justice en trouvera de plus fortes pour l'appeller un grand crime.

années il ne venoit jamais à la ville, mais alloit errant dans les lieux les plus deserts, toujours devoré par son chagrin & plongé dans une noire melancolie, tant il est vrai que nos resolutions & nos jugemens, s'ils n'empruntent de la raison & de la Philosophie la fermeté & la force necessaires pour les grandes actions, agitez & ébranlez par les premieres loüanges, ou par les premiers blâmes, vacillent & sont poussez comme hors des gonds des raisonnemens qui les ont produits. Or il faut non-seulement que l'action soit belle & juste, mais encore que la reflexion, qui lui a donné la naissance, soit ferme & inébranlable, afin que nous agissions toujours par choix & par un consentement, non de caprice, mais de connoissance, & qu'à l'imitation des gourmands, qui, trahis par leur appetit, se jettent avidement sur les viandes les plus délicates, & les plus nourrissantes, & un moment après ils s'en dégoutent par la satieté, nous de même après avoir fait quelque action, nous ne nous en affligions point, & ne nous en dégoutions point par foiblesse, lorsque l'idée de beauté, que notre imagination y avoit attachée, & qui avoit charmé notre volonté, commence à s'affoiblir & à s'effacer; car le repentir a

Belle reflexion de Plutarque. Il ne s'agit que de la bien appliquer.

Agir toujours par un consentement non de caprice, mais de connoissance.

Tant il est vrai que nos resolutions & nos jugemens.] Tout ce que Plutarque dit ici est très-vrai, & il nous montre en grand Philosophe d'où nos resolutions doivent tirer la fermeté & la force necessaires pour les grandes actions, afin qu'elles ne soient pas suivies du repentir. Mais il faut que ces actions soient justes, & d'une justice dont personne ne puisse douter.

Car le repentir a cela de propre, qu'il rend mauvaises même les

Le repentir rend souvent mauvaises les meilleures actions.

cela de propre qu'il rend mauvaises même les meilleures actions, au lieu que le choix, qui part du raisonnement & de la science, ne change jamais, & demeure toujours ferme sur ses principes, lors même que les actions, qui en sont la suite, n'ont pas tout le succès qu'on s'en étoit promis. C'est-pourquoi Phocion qui s'étoit toujours opposé à la folle entreprise de Leosthene, voyant qu'il avoit pourtant réussi, & que les Atheniens, tout fiers de leur victoire, faisoient partout des fêtes & des sacrifices, dit, *veritablement je voudrois bien avoir fait ceci; mais je ne voudrois pas n'avoir pas conseillé cela.* Et Aristide de Locres, un des intimes amis de Platon, répondit plus fortement encore & plus courageusement au vieux Denys, Tyran de Syracuse, qui lui demandoit une de ses filles en mariage: *j'aimerois mieux*, lui dit-il, *voir ma fille morte, que femme d'un Tyran.* Et quelque tems après, Denys ayant fait mourir ses enfans, & lui ayant demandé par maniere d'insulte, s'il étoit encore dans la même resolution sur le mariage de sa

Beau mot de Phocion.

Beau mot d'Aristide de Locres.

meilleures actions.] Car le repentir n'est qu'une douleur de ce que l'on a fait, & il montre évidemment le vice du choix dont l'experience fait sentir le dommage. On ne peut donc regarder que comme mauvais tout ce dont on se repent. Mais malgré tout ce que Plutarque dit, je ne crois pas qu'on puisse douter que le repentir de Timoleon ne fût très-juste, & son action mauvaise par conséquent.

A la folle entreprise de Leosthene.] Ce Leosthene porta les Atheniens à faire la guerre, ce que Phocion vouloit empêcher. Les Atheniens défirent les Béotiens. Voyez la vie de Phocion.

fille, Ariſtide lui fit cette genereuſe réponſe, *je ſuis affligé de ce que tu m'as fait, & je ne me repens point de ce que je t'ai dit.* Mais c'eſt peut-être l'acte d'une vertu plus parfaite & que tous les hommes ne ſçauroient imiter.

Genereuſe réponſe d'Ariſtide de Locres au vieux Denys qui venoit de faire mourir ſes enfans.

Pour revenir à Timoleon, la douleur de l'action qu'il venoit de faire, ſoit que ce fût le regret de voir ſon frere mort, ou la honte de paroître devant ſa mere, qui ne pouvoit ſe conſoler, lui troubla tellement l'eſprit, & lui abbatit de telle ſorte le courage, qu'encore vingt ans après il ne ſe mêloit d'aucune affaire conſiderable, ni qui concernât le Gouvernement.

Le jour donc qu'il fut nommé Capitaine General des troupes, qu'on envoyoit en Sicile, tout le peuple ayant approuvé avec joye ſa nomination, Teleclide, qui avoit le plus de puiſſance & d'autorité dans Corinthe, ſe leva, & adreſſant la parole à Timoleon, il l'exhorta à rappeller ſon ancienne valeur, & à ſe bien acquiter de ſa Charge, *car*, lui dit-il, *ſi tu te comportes bien, nous croirons que tu as tué un Tyran, & ſi tu te comportes mal, nous ſerons perſuadez que tu as tué ton frere.*

Beau mot de Teleclide à Timoleon.

Si tu te comportes bien, nous croirons que tu as tué un Tyran.] Ce mot eſt plein de raiſon, comme tiré du fond de la Philoſophie. Car nos actions montrent la nature du principe qui nous fait agir. Si Timoleon avoit abuſé de ſa Charge, on auroit dû croire qu'il n'avoit tué ſon frere que par envie, & pour ſe mettre à ſa place, au lieu qu'en uſant bien de ce grand pouvoir, on ne pouvoit douter qu'il ne ſe fût porté à cette action par la ſeule haine de la Tyrannie. Diodore de Sicile met ce mot dans un plus grand jour, en le rapportant de cette maniere, ἐὰν μὲν καλῶς ἄρξῃ

Pendant que Timoleon aſſembloit ſes troupes, & qu'il ſe préparoit à faire voile, les Corinthiens reçurent d'Icetas des lettres qui marquoient ſon changement & ſa perfidie. Il n'eut pas plûtôt fait partir ſes Ambaſſadeurs, qu'il ſe tourna ouvertement du côté des Carthaginois, & par un traité qu'il fit avec eux, il ſtipula qu'après qu'il auroit chaſſé de Syracuſe Denys le Tyran, il occuperoit ſa place. Mais comme il craignoit que le ſecours de Corinthe n'arrivât avant qu'il eût executé ſon entrepriſe, & ne lui fît perdre cette occaſion de s'aggrandir, il écrivit aux Corinthiens des lettres par leſquelles il leur mandoit, *qu'il n'étoit plus beſoin qu'ils fiſſent des levées, & qu'ils ſe conſumaſſent en frais pour venir en Sicile s'expoſer à un danger évident, & cela par pluſieurs raiſons, mais ſur-tout, parce que les Carthaginois, qui étoient avertis de leur deſſein, & qui le trouvoient très-mauvais, attendoient avec un grand nombre de vaiſſeaux leur eſcadre ſur ſon paſſage, & que la lenteur avec laquelle ils s'étoient pris à envoyer leurs troupes, l'avoit forcé à appeller ces mêmes Carthaginois à ſon ſecours, & à les employer contre le Tyran.*

Perfidie d'Icetas.

Lettres d'Icetas aux Corinthiens.

Ces lettres étant luës dans le conſeil, ſi auparavant il y avoit quelques Corinthiens froids & peu portez pour ce voyage, alors animez tous de colere & de reſſentiment contre Icetas, ils

Ces lettres luës dans le conſeil des Corinthiens. L'effet qu'elles produiſirent.

τῶν Συρακουσίων, κρίνειν αὐτὸν τυραννοκτόνον, ἐὰν ᾖ πλεονεκτικώτερον, ἀδελφοῦ φονέα. *Si tu gouvernes bien les Syracuſains, nous te croirons le meurtrier d'un Tyran, & ſi tu les gouvernes mal pour ton profit particulier, nous te croirons le meurtrier de ton frere.*

fournirent à l'envi tout ce qui étoit necessaire à Timoleon, & hâterent son départ avec tout l'empressement possible.

Dès que tous les vaisseaux furent prêts à faire voile, & que les troupes eurent toutes les provisions dont elles avoient besoin, les Prêtresses de Proserpine crurent voir en songe les grandes Déesses se préparer pour un voïage, & dire qu'*elles alloient accompagner Timoleon en Sicile*. Sur quoi les Corinthiens équiperent un vaisseau sacré, & l'appellerent le *Vaisseau des grandes Déesses*. Timoleon, avant que de partir, alla lui-même à Delphes, fit un sacrifice à Apollon, & étant entré dans le lieu sacré, où se rendent les Oracles, il lui arriva un signe très-favorable. D'entre les Offrandes qui sont appenduës à ce Temple en très-grand nombre, il se détacha du haut de la Nef une bandelette, où étoient tracées en broderie des couronnes & des victoires, & volant jusqu'au lieu où Timoleon faisoit ses prieres, elle se posa justement sur sa tête, de maniere qu'il sembloit que le Dieu même, après l'avoir couronné de sa main, l'envoyoit executer les grandes choses que cet heureux presage lui promettoit.

Songe des Prêtresses de Proserpine.

Cerés & Proserpine.

Signe très-favorable arrivé à Timoleon dans le Temple de Delphes.

Il s'embarqua donc avec sept galeres de Corinthe, deux de Corcyre, & une dixiéme de Leu-

Il s'embarque avec dix galeres.

Sur quoi les Corinthiens équiperent un vaisseau sacré.] Diodore de Sicile dit plus vrai-semblablement qu'ils donnerent ce nom au plus beau & au meilleur des vaisseaux qu'ils avoient équipez.

Deux de Corcyre & une dixiéme de Leucade.] Ou plutôt il prit

Autre signe qui lui arriva en pleine mer.

cade; & la nuit, comme il voguoit en pleine mer par un vent très-favorable, il lui sembla que le Ciel s'entr'ouvrant au-dessus de son vaisseau, versa une traînée de feu clair qui se changea tout d'un coup en une torche ardente, toute semblable à celles qu'on allume dans les ceremonies des sacrez mysteres, & après lui avoir montré la route qu'il devoit tenir, alla disparoître sur la côte d'Italie précisement à l'endroit où les matelots avoient resolu d'aborder.

L'explication que les Devins donnent à ce signe.

Les Devins, consultez sur ce signe, répondirent que c'étoit l'explication & la confirmation du songe qu'avoient fait les Religieuses, & que les Déesses pour témoigner qu'elles accompagnoient cet armement de leur presence, & qu'elles le guidoient elles-mêmes, avoient fait paroître cette lumiere du haut du ciel, car, ajouterent-ils, la Sicile est consacrée à Proserpine. En effet on a feint que cette Isle fut le théatre du ravissement de cette Déesse, & qu'alors elle lui fut donnée pour present de noces. Voilà quels furent les signes favorables que les Dieux envoyerent à Timoleon pour encourager ceux qui l'accompagnoient.

La Sicile consacrée à Proserpine.

Donnée à cette Déesse pour present de noces.

Mais après qu'il eut traversé la mer, & qu'il fut heureusement abordé sur la côte d'Italie, des

ces trois en chemin, comme l'écrit Diodore de Sicile.

Elle lui fut donnée pour present de noces.] Selon la coutume de ces premiers tems, le marié faisoit un present à la mariée; & cette coutume est bien marquée dans Homere. Ce present se faisoit le troisiéme jour des noces, lorsque la mariée se laissoit voir sans voile, c'est-pourquoi Plutarque l'appelle ἀνακαλυπτήριον.

nouvelles,

nouvelles, arrivées de Sicile, le jetterent dans une grande perplexité, & abbatirent extrêmement le courage de ses troupes. Car on apprit qu'Icetas venoit de battre Denys, que s'étant rendu maître de la plus grande partie de Syracuse, il avoit obligé le Tyran à se renfermer dans la citadelle, & dans le quartier appellé l'*Isle*, où il le tenoit assiegé, en l'environnant de murailles, & qu'il avoit donné ordre aux Carthaginois d'empêcher Timoleon d'approcher & de prendre terre, afin que quand ils l'auroient forcé de se retirer, ils pussent tranquillement partager entr'eux toute la Sicile. Les Carthaginois avoient donc envoyé pour cet effet à Rhege vingt galeres, sur lesquelles étoient montez des Ambassadeurs, qu'Icetas envoyoit à Timoleon, & qu'il avoit chargez de propositions aussi captieuses que ses démarches, car ce n'étoient que belles paroles, qui cachoient de pernicieux desseins. Ils avoient ordre de dire à Timoleon, *qu'il pouvoit venir seul, s'il vouloit, auprès d'Icetas, pour l'aider de ses conseils, & pour prendre part à ses prosperitez &*

Nouvelles qu'il apprend en arrivant qu'Icetas avoit battu Denys.

Les Carthaginois envoyent vingt galeres à Rhege pour s'opposer au passage de Timoleon.

Propositions captieuses qu'ils lui font faire par leurs Ambassadeurs.

Qu'Icetas venoit de battre Denys.] Icetas manquant de vivres devant Syracuse, se retiroit vers les Leontins avec ses troupes. Denys sortit de sa place, le poursuivit, & attaqua son arriere-garde; mais Icetas étant revenu sur ses pas pour la soûtenir, battit Denys, lui tua trois mille hommes, & en le poursuivant toujours, il entra dans la ville, dont il s'empara. Denys ne conserva que le quartier de l'Isle.

Sur lesquelles étoient montez des Ambassadeurs.] Ces Ambassadeurs n'étoient pas sur ces galeres, ils avoient été envoyez auparavant sur une galere à Metapont où Timoleon étoit abordé.

ses victoires, mais qu'il n'avoit qu'à renvoyer à Corinthe ses troupes & ses vaisseaux, parce que la guerre s'en alloit entierement finie, & que s'il refusoit de les renvoyer, les Carthaginois étoient résolus de lui fermer le passage de la Sicile, & de le combattre s'il le tentoit.

Les Corinthiens étant donc arrivez à Rhege, y trouverent ces Ambassadeurs, & virent en même tems les Carthaginois à l'ancre, non loin du Port. Le dépit de se voir joüez & insultez avec tant de hauteur, les remplit tous également d'indignation & de colere, qui furent encore augmentées par la crainte où les jetta le malheureux état de la Sicile, qui alloit être visiblement pour Icetas le prix de sa trahison, & pour les Carthaginois la récompense de l'appuy qu'ils auroient donné à la Tyrannie. Il paroissoit impossible de battre les vaisseaux, que les Barbares avoient fait avancer sur leur passage, car ils étoient le double plus forts; & quand même ils les auroient battus, & qu'ils seroient arrivez heureusement en Sicile, il n'y avoit nulle apparence qu'ils pussent venir à bout de l'armée d'Icetas, à laquelle ils n'avoient prétendu amener qu'un petit secours de troupes pour la commander.

Embarras de Timoleon.

Les Corinthiens partis pour venir au secours d'Icetas, se voyent obligez à se tourner contre lui.

Dans cette conjoncture si délicate, Timoleon demande une conference avec les Ambassadeurs & les principaux Officiers de l'Escadre Carthagi-

Les Corinthiens étant donc arrivez à Rhege.] Ils y arriverent trois jours après qu'Icetas se fut rendu maître de Syracuse. Diodore.

noise; & là il leur dit, qu'*il étoit prêt à executer ce qu'ils lui avoient proposé de la part d'Icetas, car que gagneroit-il en s'opiniâtrant à ne pas le faire? Mais qu'avant que de se retirer, il souhaitoit seulement qu'ils voulussent lui faire leur proposition, & recevoir sa réponse devant la ville de Rhege, qui étant ville Grecque, étoit l'amie commune des deux partis; que cela lui étoit necessaire pour sa décharge & pour sa sûreté, parce que de leur côté ils executeroient bien plus fidelement ce qu'ils auroient promis pour les Syracusains, quand ils auroient tout le peuple de Rhege pour témoin de leurs promesses.* Ce n'étoit-là qu'une ruse de Timoleon, qui ne cherchoit qu'à les amuser pour avoir le tems de passer en Sicile sans qu'ils pussent s'y opposer. Et cette trame se faisoit d'intelligence avec les Gouverneurs & les Magistrats de Rhege, qui ne demandoient pas mieux que de voir les affaires de la Sicile tomber entre les mains des Corinthiens, & qui ne craignoient rien tant que le voisinage des Barbares. Ils convoquent donc une assemblée, & ferment les portes de la ville, sous prétexte d'empêcher les Citoyens de sortir, afin qu'ils pussent vaquer uniquement à cette affaire.

Ce que Timoleon dit dans la conference qu'il eut avec les Ambassadeurs & les principaux Officiers des Carthaginois.

Ruse de Timoleon pour amuser & surprendre les Ambassadeurs d'Icetas, & les Officiers Carthaginois.

Le Peuple étant assemblé, on fait de longs discours qui n'aboutissent à rien, chacun se piquant de traiter le même sujet à sa guise, & tous ensemble ne cherchant qu'à gagner du tems jusqu'à ce que les galeres des Corinthiens fussent parties; car les Carthaginois ne se doutoient de rien, parceque Timoleon étoit-là en leur presence, &

Ce qui se passa dans l'assemblée de Rhege.

Comment Timoleon abusa les Carthaginois, & passa avec ses galeres.

qu'il faisoit mine de n'attendre que l'heure de parler à son tour. Enfin dès qu'on lui eut dit à l'oreille que ses galeres étoient en mer, & qu'il n'y avoit plus que la sienne qui l'attendoit, il se coula doucement parmi la foule qui, pour favoriser son évasion, se pressoit extrêmement autour de la Tribune, gagna le rivage, s'embarqua très-promptement, & ayant rejoint ses galeres, ils arriverent ensemble à Tauromenium, ville de Sicile, où ils furent reçus à bras ouverts par Andromaque, qui en étoit Seigneur, & qui les avoit sollicitez d'y venir il y avoit déja long-tems. Cet Andromaque étoit pere de Timée l'Historien, & le plus homme de bien de tous ceux qui demeuroient en Sicile; car il gouvernoit ses Citoyens avec toute sorte de douceur & de justice, & il étoit l'ennemi déclaré des Tyrans. C'est pourquoi il ne balança point en cette rencontre, il donna sa ville à Timoleon pour sa place d'armes, & obligea ses Citoyens à se joindre aux troupes de Corinthe pour remettre la Sicile en liberté.

Sur le rivage de la mer, au-dessus de Catane.

Andromaque Seigneur de Tauromenium. Sa vertu.

Rage des Carthaginois de se voir trompez.

Quand Timoleon fut parti, & que l'assemblée des Rhegiens fut congediée, les Carthaginois ne purent dissimuler la rage où ils étoient de se voir ainsi trompez, & leur desespoir donna lieu à ceux

Dès qu'on lui eut dit à l'oreille que ses galeres étoient en mer.] Les vaisseaux des Carthaginois les laisserent passer, croyant que cela se faisoit de concert avec leurs Officiers qui étoient dans la ville, & que ces neuf galeres s'en retournoient à Corinthe, & qu'il n'en restoit qu'une pour mener Timoleon à Syracuse à l'armée d'Icetas.

De se voir ainsi trompez.] J'ai

de Rhege de se divertir à leurs dépens, & de dire *qu'étant Pheniciens, ils devoient avoir moins d'aversion pour les ruses & les fourberies.* Piquez donc au dernier point, ils ne perdent point de tems, & dépêchent une galere avec un Ambassadeur à Tauromenium.

Car les Phéniciens étoient de grands fourbes.

Cet Ambassadeur fait un long discours à Andromaque, & enfin le menaçant d'une maniere insolente & barbare, il lui montra sa main toute ouverte, & la renversant ensuite, il lui dit, *si tu ne chasses sur l'heure même les Corinthiens, tu verras ta ville aussi facilement renversée, que j'ai renversé ma main.* Andromaque ne fit que rire de sa menace, & lui rendant son image, il lui répondit, *& si tu ne te retires promptement, ta galere qui est presentement comme cela* lui montrant sa main ouverte, *tu vas la voir comme cela* lui montrant sa main renversée.

Ils envoyent un Ambassadeur à Andromaque.

Ce que cet Ambassadeur dit à Andromaque.

Genereuse réponse d'Andromaque à cet Ambassadeur.

Sur la nouvelle de l'arrivée de Timoleon, Icetas effrayé fit venir la plûpart des galeres des Carthaginois, & alors les Syracusains perdirent toute esperance de salut voyant les Carthaginois

Icetas effrayé de l'arrivée de Timoleon, fait venir la plûpart des galeres des Carthaginois.

Les Syracusains perdent toute esperance.

suivi la leçon d'un manuscrit, où au lieu de ἐν τῷ qui ne signifie rien, on lit ὄντω.

Qu'étant Pheniciens ils devoient avoir moins d'aversion pour les ruses & les fourberies.] Car les Pheniciens passoient pour les plus grands fourbes du monde, jusques là que leur perfidie avoit passé en proverbe, car on disoit *fraus Punica.* Et cette réputation est bien ancienne, puisqu'on la trouve déja établie dans Homere, Odyss. liv. XIV. où Ulysse dit : *Quand la huitiéme année fut venuë il se presenta à moi un Phenicien très-instruit dans toutes sortes de ruses & de fourberies, insigne fripon, qui avoit fait une infinité de maux aux hommes.* On peut voir là les remarques, tom. II. pag. 547.

Voyant les Carthaginois saisis du port.] Ils avoient cent cin-

saisis du port, Icetas maître de la ville, Denys barricadé dans la citadelle, & Timoleon qui ne tenoit à la Sicile que par un petit coin de sa lisiere, où il occupoit la petite ville de Tauromenium avec très-peu d'esperance & avec encore moins de forces, car il n'avoit en tout que mille soldats, & qu'à peine les provisions nécessaires pour les nourrir. D'ailleurs les villes ne se fioient point à lui, les maux qu'elles venoient de souffrir par les extorsions & par les cruautez qu'on y avoit exercées, les avoient aigries contre tous les Commandans de troupes, surtout depuis l'horrible perfidie de Callippus & de Pharax, qui étant venus tous deux, l'un d'Athenes, & l'autre de Lacedemone pour affranchir la Sicile & pour chasser les Tyrans, avoient pourtant fait ensorte que toutes les calamitez, endurées sous la tyrannie, paroissoient à la Sicile une fortune toute d'or, & que ceux qui étoient morts sous le joug de la servitude, étoient mille fois plus heureux, que ceux qui avoient vû le jour de la liberté.

Timoleon réduit dans un petit coin de la Sicile avec mille soldats seulement.

Grands maux que la Sicile avoit soufferts de Callippus & de Pharax, qui avoient été envoyez pour l'affranchir.

Pensant donc que ce Corinthien ne seroit pas meilleur que les autres, & qu'il venoit à eux avec les mêmes ruses & les mêmes amorces cachées sous de belles paroles & de belles esperances pour les amadoüer, & pour les obliger à changer de maître, ils avoient tous les Corinthiens pour suspects, & rejettoient toutes les propositions qu'ils

quante vaisseaux longs, cinquante mille hommes de pied, & trois cens chars.

pouvoient faire. Il n'y eut que les Adranites, qui habitent une petite ville consacrée à un certain Dieu, nommé *Adranus*, pour lequel toute la Sicile a une vénération particuliere. Ces Habitans étoient divisez entr'eux, les uns avoient appellé Icetas & les Carthaginois, & les autres avoient envoyé vers Timoleon.

Le Dieu Adranus en grande vénération en Sicile.

Le hazard fit que ces deux Genéraux se hâtant également pour se prévenir, arriverent presqu'en même tems devant la place. Mais Icetas avoit avec lui près de cinq mille hommes, & Timoleon n'en avoit que douze cens, avec lesquels il étoit parti de Tauromenium, & s'étoit mis en marche pour Adrane, qui en étoit environ à quelque trois cens quarante stades. La premiere journée il ne fit pas beaucoup de chemin, & campa de bonne heure. Mais le lendemain il marcha avec tant de diligence, que sur le déclin du jour il apprit qu'Icetas ne faisoit que d'arriver, & qu'il étoit après à prendre ses logemens. En même tems les Capitaines & les Chefs des bandes font faire halte aux troupes qui marchent les premieres, & veulent les faire repaître, afin qu'elles ayent plus de force & plus de courage contre l'ennemi. Mais Timoleon, s'avançant, les prie de

Timoleon & Icetas arrivent presque en même tems devant Adrane pour s'en saisir.

Petite ville au dessous du mont Etna à treize ou quatorze lieuës de Tauromenium.

Il n'y eut que les Adranites qui habitent une petite ville consacrée à un certain Dieu, nommé Adranus.] Adranum, petite ville au-dessous du mont Etna, sur le fleuve Adranus qui coule de cette montagne. L'un & l'autre, la ville & le fleuve portent le nom du Dieu *Adranus* qui y étoit adoré, & qui y avoit un Temple magnifique gardé par mille chiens.

n'en rien faire, & les exhorte à mener leurs soldats tout d'une traitte contre les Carthaginois, qui, ne faisant que d'arriver, étoient vrai-semblablement en desordre, & ne pensoient qu'à dresser leurs tentes, & à préparer leur souper, & en leur donnant cet ordre, il prend son bouclier & marche à leur tête, comme les menant à une victoire sûre.

Timoleon après une longue marche mene ses troupes contre l'ennemi sans leur donner le tems de repaître.

Ses soldats, encouragez par cette confiance, le suivent avec gayeté, ils étoient encore à trente stades d'Adrane; en arrivant ils fondent sur l'ennemi, qui ne les voit pas plutôt, qu'il se met à prendre la fuite. Cela fut cause qu'on n'en tua pas plus de trois cens, & qu'on ne fit que deux fois autant de prisonniers, mais on prit leur camp & tout leur bagage. Les Adranites ouvrent en même tems leurs portes, & se rendent à Timoleon, lui contant avec une sainte horreur, & avec un étonnement mêlé de respect & de crainte, que dès le commencement de l'attaque les portes sacrées de leur Temple s'étoient ouvertes d'elles-mêmes, que la pique de leur Dieu avoit branlé depuis le haut jusqu'au bas, & qu'il avoit paru lui-même le visage tout dégoutant de sueur.

Les Adranites ouvrent leurs portes à Timoleon.

Prodiges arrivez à Adrane.

Ces signes ne présageoient pas seulement, à mon avis, la victoire qu'il venoit de remporter, mais aussi tous les glorieux exploits qui la suivirent, & dont elle ne fut qu'un heureux commencement; car les villes envoyerent à Timoleon des députez pour faire leurs soumissions,

Grands avantages qui suivirent cette premiere victoire de Timoleon.

Mamercus

Mamercus, Tyran de Catane, grand homme de guerre, & puissant par ses richesses, se ligua avec lui, & lui promit toute sorte de secours; & ce qui est encore plus considerable, Denys lui-même, qui renonçoit à ses vaines esperances, & qui se voyoit à la veille d'être forcé, n'eut que du mépris pour Icetas, qui s'étoit laissé vaincre avec tant de honte; & penetré d'admiration & d'estime pour Timoleon, il lui envoya des Ambassadeurs pour se rendre aux Corinthiens, & pour leur remettre la citadelle.

Mamercus Tyran de Catane, ville maritime au-dessous de Tauromenium.

Denys envoye des Ambassadeurs à Timoleon pour se rendre à lui.

Timoleon, profitant d'un bonheur si inesperé, fit filer dans le Château Euclide & Telemaque deux Officiers Corinthiens, avec quatre cens soldats, non pas tout à la fois, ni en plein jour, car cela étoit impossible, les Carthaginois étant maîtres du port, mais par pelotons & à la dérobée. Ces troupes s'étant donc toutes glissées heureusement dans la citadelle, s'en saisissent, & s'emparent de tous les meubles du Tyran, & de toutes les provisions qu'il avoit faites, car il y avoit quantité de chevaux, toute sorte de machines de guerre & de traits, & on y trouva jusqu'à soixante & dix mille paires d'armes qu'on y avoit amassées de longue main. Et Denys avoit encore deux mille soldats de troupes reglées qu'il livra à Timoleon avec tout le reste. Et pour lui, prenant son

Comment Timoleon se rendit maître du Château.

Ils se saisissent de la citadelle, & s'emparent de tous les meubles du Tyran.

Ce qu'on y trouva dans la citadelle.

Mamercus, Tyran de Catane.] Il faut corriger sur ce texte de Plutarque celui de Diodore de Sicile, qui appelle ce Tyran de Catane *Marcus*, au lieu de *Mamercus*.

Denys s'embarque, & se rend au camp de Timoleon.

argent & quelques-uns de ses amis en petit nombre, il s'embarqua sans être apperçû des troupes d'Icetas, & se rendit au camp de Timoleon.

Denys le Tyran envoyé à Corinthe captif.

Ce fut pour la premiere fois de sa vie qu'il parut dans l'état vil & abject d'un simple particulier, & d'un supliant; & dans cet équipage il fut envoyé à Corinthe avec une seule galere sans escorte & avec très-peu d'argent, lui qui étoit né dans le sein de la tyrannie, & qui avoit été élevé pour le plus grand & le plus florissant Royaume qui ait jamais été usurpé par des Tyrans. Il l'avoit possédé dix ans entiers avant que Dion prît les armes contre lui, & après encore il le posseda douze autres années, mais toujours parmi les guerres & les combats. S'il fit de grands maux pendant sa domination, il essuya de plus grandes calamitez qui en furent le juste salaire; car il vit la mort de ses enfans déja parvenus en âge, il vit ses filles violées; il vit sa femme, qui étoit aussi sa sœur, deshonorée par ses ennemis, qui commirent avec elle les impuretez les plus infâmes, & il la vit enfin mourir de mort violente avec ses enfans, & son corps jetté dans la mer.

Car il avoit épousé Sophrosyne, fille d'Aristomaque femme du vieux Denys.

Ce fut pour la premiere fois de sa vie qu'il parut dans l'état vil & abject.] Plutarque dit cela, parce que Denys étoit né dans le sein de la Tyrannie, au lieu que la plûpart des Tyrans étoient d'ordinaire de petits particuliers, qui d'un état vil & abject montoient à cette haute puissance.

Il l'avoit possedé dix ans entiers avant.] Car il commença à regner la premiere année de l'Olympiade 103. & Dion l'attaqua la quatriéme année de l'Olymp. 105. & il abandonna la citadelle, & fut envoyé à Corinthe par Timoleon la premiere année de l'Olymp. 109.

Mais toutes ces particularitez sont exactement écrites dans la vie de Dion.

Denys étant arrivé à Corinthe, il n'y eut pas dans toute la Grece un seul homme qui ne fût poussé d'un violent desir de le voir & de lui parler. Les uns, animez par la haine, alloient avec joye repaître leurs yeux de l'agréable spectacle de ses malheurs, comme pour fouler aux pieds celui que la Fortune avoit abbatu. Et les autres, changez par une si soudaine catastrophe, & compatissant en quelque façon à de si grands maux, contemploient dans cette avanture la grande puissance que les causes occultes & divines déployent d'une maniere si visible sur la fortune des foibles mortels. Car ce siécle-là ne produisit aucun ouvrage, ni de la nature, ni de l'art, qu'on puisse égaler à ce chef-d'œuvre de la Fortune, qui fit voir celui, qui peu de jours auparavant étoit maître de la Sicile, passant les jours entiers à la boucherie, ou assis dans les boutiques des parfumeurs, ou bûvant les restes des cabaretiers, ou se

Arrivée de Denys à Corinthe.

Grande puissance que les causes divines déployent visiblement sur la fortune des hommes.

Indignes amusemens de Denys dans son infortune.

Car ce siécle-là ne produisit aucun ouvrage, ni de la nature ni de l'art.] Il ajoûte *ni de l'art*, pour faire entendre que les Poëtes Tragiques n'avoient pu representer dans leurs Tragedies de catastrophe plus singuliere ni plus terrible, que celle que la Fortune fit voir dans la vie de Denys. On sçait qu'on a vû dans les Tragedies, des Rois réduits à une extrême misere, & à la derniere mendicité. Ce jugement de Plutarque est beau, & meritoit d'être expliqué. Amiot ne l'a nullement entendu.

Passant les jours entiers à la boucherie.] C'est ce que signifie proprement διατρίβοντα περὶ τὴν ὀψοπωλίην. Il faut sous-entendre ἀγορὰν, & ὀψοπωλεῖς ἀγορὰ, est le lieu où l'on vend la viande, *la boucherie.*

querellant au milieu des places avec des femmes de mauvaise vie, ou instruisant des Comediennes & des Chanteuses, en disputant avec elles sur l'harmonie & sur le chant de quelques parties d'un chœur.

Les differens jugemens que l'on faisoit de cette vie de Denys.

Les uns croyoient que Denys ne tomboit dans ces indignes amusemens que par ennuy & par inquiétude, & parce qu'ayant naturellement le courage bas, il aimoit avec fureur les voluptez les plus basses; & les autres pensoient que c'étoit un trait de politique; qu'il vouloit se faire mépriser des Corinthiens, & que pour ne leur paroître ni suspect, ni formidable, comme s'il supportoit impatiemment le changement de sa fortune, & qu'il n'attendît qu'une occasion favorable pour la rétablir, il se contrefaisoit exprès, & témoignoit dans ses plaisirs beaucoup de grossiereté & de bassesse. Aussi raporte-t-on de lui quelques bons mots, qui marquent certainement qu'il soûtenoit ses malheurs avec fermeté & avec courage. Etant abordé un jour à Leucade, colonie de Corinthe, comme Syracuse, il dit *qu'il lui arrivoit justement ce qui arrive aux jeunes gens qui ont fait des fautes; car comme ces jeunes gens se rapprochent avec plaisir de leurs freres, & fuyent la presence de leur pere, lui de même, il fuyoit la vûe de sa mere & il passeroit volontiers sa vie avec sa sœur.* Une autre fois à Corinthe un étranger, qui le railloit un

Petite Isle de la mer d'Ionie au-dessus de Corfou.

Mots remarquables de Denys.

Il fuyoit Corinthe qui étoit sa mere, & cherchoit Leucade qui étoit sa sœur.

Avec des femmes de mauvaise vie.] Le Grec dit *avec des femmes qui font trafic de leur beauté,* qui vivent de leur beauté.

peu trop grossierement sur le commerce qu'il avoit avec les Philosophes pendant qu'il étoit dans sa plus grande splendeur, lui demanda enfin à quoi lui avoit servi toute la sagesse de Platon? *Comment donc*, lui dit Denys, *trouves-tu que je n'aye tiré aucune utilité de Platon, lorsque tu vois que je supporte si constamment ma mauvaise fortune?* Aristoxene le Musicien & quelques autres lui ayant demandé la cause de la disgrace de Platon, il leur répondit, *que la tyrannie est pleine de maux infinis, mais que le plus grand sans comparaison, c'est que de tous ceux qui se disent les amis du Prince, il n'y en a pas un qui lui dise franchement la verité, & que c'étoit par leurs malheureux conseils & sur leurs faux raports qu'il avoit éloigné ce Philosophe & perdu son amitié.*

Utilité qu'on pouvoit tirer du commerce de Platon, & qu'on peut encore tirer de ses écrits.

Le plus grand mal des Tyrans.

Un autre jour un de ces hommes qui se piquent d'être plaisans, comme il s'en rencontre toujours dans les villes, entrant dans la chambre de Denys, & voulant se moquer de lui, secoüa son manteau comme chez un Tyran, pour faire voir qu'il n'avoit point d'armes cachées. Mais Denys fit retomber sur lui la plaisanterie, en lui disant, *mon ami, secoüe plutôt ton manteau quand tu sortiras.* Pour lui faire entendre qu'il le croyoit très-capable d'emporter quelque chose.

Bon mot de Denys à un plaisant, qui pour se moquer avoit secoué ses habits en entrant chez lui.

Philippe de Macedoine étant à table avec lui, se mit à parler malicieusement des Odes & des Tragedies, que le vieux Denys avoit laissées, &

Se mit à parler malicieusement des Odes & des Tragedies que le vieux Denys avoit laissées.] Le vieux Denys se piquoit de Poë-

Philippe vouloit faire entendre que quelqu'un les avoit faites pour lui.

faisoit semblant d'être en peine en quel tems il avoit pû trouver le loisir de les composer. Denys, qui comprit le venin caché sous ces paroles, lui repartit brusquement, *vous voilà bien embarrassé, il les composa aux heures que vous & moi, & une infinité d'autres, qui nous en faisons tant accroire, passons à boire & à yvrogner*. Mais pour Platon il ne vit point Denys à Corinthe, car il y avoit déja quelques années qu'il étoit mort.

Platon ne vit point Denys à Corinthe.

Il y avoit cinq ans qu'il étoit mort.

Beau mot de Diogene.

Diogene de Sinope la premiere fois qu'il rencontra Denys à Corinthe, lui dit: *ô Denys, que tu és indigne de ta fortune*! Et Denys s'étant arrêté, & lui ayant répondu, *je te suis bien obligé, Diogene, de compatir ainsi à mes malheurs. Comment*, lui repartit Diogene en colere, *penses-tu donc que je compatisse à tes malheurs, & qu'au contraire je ne sois pas très-indigné de voir un vil esclave comme toi, & si digne de vieillir & de mourir comme ton pere dans la tyrannie, passer ici ta vie avec nous en sûreté, & dans tous les plaisirs d'un homme libre*? Desorte que quand je compare à ces paroles mâles & vigoureuses de Diogene, les plaintes que fait l'Historien Philistus au sujet des

Quel est le plus grand malheur pour un Tyran.

sie, & c'étoit le plus méchant Poëte du monde. L'Oracle lui avoit prédit qu'il mourroit *quand il auroit vaincu ceux qui valoient mieux que lui*. Il expliqua cela des Carthaginois, c'est pourquoi il ne voulut pas se servir contr'eux de toutes ses forces. Mais ayant composé une Tragedie, il l'envoya à Athenes pour y disputer le prix. Les Atheniens le déclarerent vainqueur par une lâche flaterie. Denys eut tant de joye de ce grand succès, qu'il prépara un grand festin, où il fit une si furieuse débauche, qu'il en tomba malade, & mourut. Voilà l'Oracle bien accompli, mais qui l'auroit deviné?

filles de Leptines, qui *déchûes*, dit-il, *de l'éclat, de la pompe, & de l'abondance qui environnent les Tyrans, étoient réduites à une vie simple & privée*, il me semble entendre les cris & les regrets d'une femmelete, qui pleure ses boëtes, ses pommades, sa pourpre, & ses bijoux. Il m'a semblé que ces mots, que j'ai raportez de Denys, n'étoient point hors de saison, & ne m'éloignoient point du but que je me suis proposé en écrivant ces vies, & j'espere qu'ils ne paroîtront pas inutiles aux Lecteurs, qui ne seront ni trop impatiens, ni chargez d'affaires trop pressées.

Philistus de Syracuse, grand imitateur de Thucydide, & grand partisan des Tyrans. V. la vie de Dion.

Beau jugement de Plutarque.

Si le malheur de Denys parut surprenant, & un de ces coups du Ciel qu'on ne peut ni prévoir, ni attendre, le bonheur de Timoleon ne fut pas trouvé moins miraculeux, car cinquante jours après son arrivée en Sicile, il se vit maître de la citadelle de Syracuse, & envoya Denys dans le Peloponese.

Le bonheur de Timoleon trouvé miraculeux.

Les Corinthiens fortifiez & encouragez par ce grand succès, lui envoyerent un renfort de deux mille hommes de pied, & de deux cens chevaux,

Les Corinthiens envoyent un renfort à Timoleon.

Et j'espere qu'ils ne paroîtront pas inutiles aux Lecteurs qui ne seront, ni trop impatiens, ni chargez d'affaires pressées.] Car les impatiens traitent d'étranger & d'inutile tout ce qui retarde la narration des faits qu'ils sont avides de sçavoir; ce qui s'oppose à leur curiosité leur paroît insupportable. Et les gens chargez d'affaires n'estiment que les fonctions ausquelles ils sont accoutumez, & ne pouvant disposer de leur tems, ils regardent les plus belles choses comme inutiles, & ne lisent point, ou s'ils lisent quelquefois, ce n'est, pour me servir d'une image de Platon, que comme des esclaves fugitifs qui craignent leur maître.

A l'entrée du Golfe de Tarente.

qui étant arrivez à Thurium sur la côte d'Italie, & voyant qu'il n'y avoit aucune apparence de tenter le passage, parceque les Carthaginois occupoient toute cette mer avec un grand nombre de vaisseaux, cederent à la necessité, & resolurent de séjourner là quelque tems, en attendant un moment favorable; mais cependant ils profiterent de leur loisir pour un exploit très-grand & très-beau; car les Thuriens étant sortis en armes pour aller combattre les Bruttiens, les troupes de Corinthe entrerent dans la ville, & la garderent avec la même fidelité qu'elles auroient gardé leur propre païs, & sans y commettre le moindre desordre.

Fidelité remarquable des troupes de Corinthe.

Cependant Icetas pressoit vivement la citadelle de Syracuse, & la serroit de si près, que les convois, qu'on envoyoit aux Corinthiens, n'y pouvoient entrer; & d'un autre côté il avoit aposté deux soldats étrangers, & les avoit envoyez à Adrane pour assassiner Timoleon, qui negligeant d'ordinaire d'avoir autour de lui sa garde, vivoit encore alors parmi les Adranites avec plus de negligence & moins de précaution à cause du Dieu qu'ils adoroient.

Icetas envoye deux soldats à Adrane pour assassiner Timoleon.

Ces soldats à leur arrivée apprirent par hazard que Timoleon devoit faire ce jour-là un sacrifice; ils se glisserent donc dans le Temple avec des poignards sous leur robe, & s'étant mêlez parmi la foule, qui environnoit l'Autel, ils étoient sur le point d'executer leur entreprise, mais dans le moment qu'ils alloient se donner l'un à l'autre

le

le signal pour fraper, tout d'un coup un inconnu donne un grand coup d'épée sur la tête de l'un de ces assassins, l'étend à ses pieds, & l'épée haute il fend la presse, & gagne un rocher escarpé. Le compagnon du mort, surpris & étonné, s'approche de l'Autel, l'embrasse, & demande grace à Timoleon, sous promesse de lui reveler leur trame. On la lui promet, & en même tems il déclare que le mort & lui avoient été envoyez pour le tuer.

Avanture merveilleuse qui sauve Timoleon.

Pendant qu'il fait cette déclaration, on amene celui qui s'étoit enfui sur le rocher, & qui en entrant crioit de toute sa force qu'il n'avoit commis aucun crime, mais qu'il avoit vangé son pere, que ce malheureux avoit assassiné autrefois dans la ville des Leontins, & il citoit beaucoup de témoins parmi les assistans mêmes, qui tous rendoient témoignage à la verité, & ne pouvoient se lasser d'admirer les voyes secretes & incompréhensibles de la Fortune, qui faisant naître une chose d'une autre, & raprochant les évenemens les plus éloignez, lie, comme à une même chaîne, des accidens qui paroissent n'avoir entr'eux aucun raport, ni la moindre convenance, & se sert toujours des causes naturelles pour produire des effets qui ne laissent pas d'être naturels, quoiqu'ils nous paroissent merveilleux.

Beau jugement de Plutarque sur les évenemens qui paroissent les plus merveilleux, & qui sont pourtant naturels.

Et ne pouvoient se lasser d'admirer les voyes secretes & incompréhensibles de la Fortune.] C'est le sens de ce passage qu'on n'avoit pas bien expliqué, & qui tiré du fond de la Philosophie, renferme un sens merveilleux & une verité sensible.

Les Corinthiens, émerveillez de cette avanture, honorerent cet homme d'un present de dix mines, pour avoir justement prêté sa main au Dieu qui veilloit à la garde de Timoleon, & parcequ'il n'avoit pas satisfait sur l'heure même son ressentiment, mais qu'il l'avoit conservé dans son cœur par des raisons particulieres, jusqu'au moment où la Fortune avoit résolu de le faire servir au salut de leur Genéral. Et ce bonheur ne leur fut pas seulement agréable pour l'heure même, mais il releva encore leurs esperances pour l'avenir, & regardant Timoleon comme un homme divin, & qui venoit avec le secours d'un Dieu vanger la Sicile, & la remettre en liberté, ils en eurent plus de vénération pour lui, & firent une garde plus exacte autour de sa personne.

Cinq cens livres.

Amiot a omis ces quatre lignes.

Cet accident fait regarder Timoleon comme un homme divin.

Icetas, qui venoit de manquer son coup, & qui voyoit tous les jours des gens se rendre à Timoleon, & grossir ses troupes, commença à se blâmer lui-même, de ce qu'ayant à son commandement une aussi grosse puissance que celle des Carthaginois, il ne s'en servoit que peu à peu, comme s'il avoit honte de l'employer, & comme s'il avoit plutôt dérobé, qu'acheté leur alliance. Dans cette pensée il rapelle Magon leur Genéral avec toute sa flotte. Magon avec un appareil formidable entre dans le port & le couvre de cent cinquante voiles, met à terre soixante mille combattans, & se loge dans la ville.

Blâme que se donne Icetas.

Il rapelle Magon Genéral des Carthaginois.

Alors on ne douta plus que la menace faite

anciennement par les Oracles, & dont on attendoit l'effet depuis si long-tems, ne fût accomplie, & que la Sicile ne vînt entierement au pouvoir des Barbares ; car les Carthaginois, dans toutes les guerres qu'ils avoient faites en Sicile, n'avoient encore jamais pû se rendre maîtres de Syracuse, & alors par la trahison & par la perfidie d'Icetas on les voyoit campez dans ses murailles. Les Corinthiens, qui défendoient la citadelle, étoient réduits à de grandes extrêmitez ; car, outre que les vivres commençoient à leur manquer, parce que tous les ports étoient gardez avec grand soin, ils ne pouvoient plus resister aux fatigues continuelles, attaquez jour & nuit, & obligez de se partager pour défendre differens postes, & pour repousser des ennemis, qui donnoient assaut sur assaut, & qui pour les forcer, employoient contre eux toutes sortes de machines & de batteries.

Anciens Oracles qui prédisoient que la Sicile tomberoit un jour au pouvoir des Barbares.

Extrémité où se trouvent réduits les Corinthiens qui défendoient la citadelle.

Cependant Timoleon ne perdoit aucune occasion de les secourir, il leur envoyoit de Catane du bled dans des bateaux de Pêcheurs & dans d'autres petites barques, qui profitant surtout des tems de tempête, se couloient dans le château au travers des galeres des Carthaginois, que l'agitation de la mer & les vents tenoient écartées. Magon & Icetas, s'en étant apperçus, resolurent de se rendre maîtres de la place qui envoyoit des convois aux assiégez. Ils prennent donc l'élite de leurs troupes, s'embarquent, & ils cinglent vers Catane. Leon le Corinthien, qui comman-

Petites barques profitant de la tempête entrent dans le château de Syracuse au travers des galeres ennemies.

Magon & Icetas vont avec un détachement pour se rendre maîtres de Catane.

doit dans la citadelle, ayant remarqué du haut de ses remparts que les ennemis, qu'on avoit laissez pour continuer le siége, se tenoient mal sur leurs gardes, fit tout-à-coup une furieuse sortie sur eux, pendant qu'ils étoient dispersez, en tua une partie, mit l'autre en fuite, & se saisit du quartier de la ville, appellé *Achradine*, qui étoit le quartier le plus fort, & celui que les ennemis avoient le moins maltraité; car Syracuse est, à proprement parler, un assemblage de plusieurs villes. Leon y trouva une si grande quantité de bled, & tant de richesses, qu'il ne voulut pas abandonner ce poste, & retourner dans le château; mais résolu de tenir l'un & l'autre, il fortifia à la hâte l'enceinte de l'Achradine, & la joignit au château par des ouvrages qui servoient de communication.

Leon fait une sortie sur ceux qu'ils avoient laissez au siége de la citadelle.

Syracuse, un assemblage de plusieurs villes.

Déja Magon & Icetas étoient près d'arriver devant Catane, lorsqu'un courier parti de Syracuse, vint à toute bride leur annoncer la prise de ce quartier. A cette nouvelle, qui les remplit de confusion & de trouble, ils retournent en diligence sur leurs pas, n'ayant pû ni se saisir de la ville, qu'ils alloient attaquer, ni conserver celle

Icetas & Magon apprennent en chemin cette nouvelle, & retournent à Syracuse.

Car Syracuse est, à proprement parler, un assemblage de plusieurs villes.] Il y en avoit quatre, l'Isle ou la citadelle, qui étoit entre les deux ports. L'Achradine, peu separée de l'Isle. Tyché, ainsi appellée à cause du Temple de la Fortune, & Neapolis ou la ville neuve. Tite Live, Diodore, Plutarque, & d'autres Auteurs y en ajoutent une cinquiéme qu'ils apellent Epipoles, *Epipolæ*. C'est pourquoi Strabon écrit que Syracuse étoit anciennement composée de cinq villes, πεντάπολις γὰρ ἦν τὸ παλαιόν.

dont ils étoient déja les maîtres. Mais pour cet exploit des Corinthiens, la prudence & le courage peuvent le diſputer à la Fortune, au lieu que dans ce qui le ſuivit, il paroît que la Fortune ſeule peut s'en attribuer la gloire. Car les troupes de Corinthe, qui étoient encore à Thurium, tant par la crainte des Carthaginois, qui ſous les ordres de Hannon les attendoient au paſſage, qu'à cauſe de la mer qui étoit fort irritée depuis pluſieurs jours, réſolurent de traverſer le païs des Bruttiens pour gagner la pointe de l'Italie; les voilà donc qui s'ouvrent le chemin ou de gré, ou de force ſur les terres des Barbares, & qui arrivent à Rhege pendant que la tourmente duroit encore.

Cependant Hannon, qui commandoit cette eſcadre des Carthaginois, n'attendant plus les Corinthiens, très-perſuadé qu'ils n'oſoient ſortir de Thurium, & ſe faiſant accroire à lui-même qu'il avoit imaginé un des plus fins ſtratagêmes dont aucun Capitaine avant lui ſe fût aviſé, ordonna à ſes matelots de mettre des couronnes ſur leurs têtes, & ayant fait orner ſes galeres de boucliers de Grece & de Phénicie, il fait voile en cet état vers Syracuſe, & s'approchant de la citadelle à force de rames, avec de grandes riſées,

Stratagême très-frivole dont s'aviſa Hannon pour décourager les Corinthiens qui défendoient la citadelle.

Et ayant fait orner ſes galeres de boucliers de Grece & de Phénicie.] Pourquoi de Phénicie? Il y a de l'apparence que φοινικίοις n'eſt pas ici un patronymique, & ne doit pas être écrit par une capitale, mais par un ſimple φ, pour dire des boucliers éclatans de pourpre, comme on voit plus bas ἀσπίδας ὀστρειογραφεῖς.

& un grand bruit, pour décourager les assiégez; il fait crier par ses soldats qu'il avoit défait les Corinthiens sur leur passage.

Mais pendant qu'il s'amuse à ces sottises, & à cette imposture si frivole, & si pleine de vanité, les Corinthiens, qui étoient déja arrivez à Rhege, voyant qu'on ne les observoit plus, & que le vent, tombé tout à coup comme par miracle, leur ouvroit sur les eaux un chemin uni & tranquille, se jettent promptement dans les premieres barques & dans les premiers batteaux de Pêcheurs qu'ils rencontrent par hazard, & passent en Sicile avec tant de sûreté & par une si grande bonace, qu'ils menent même leurs chevaux par la bride toujours nâgeans à côté de leurs batteaux.

Chevaux menez par la bride au travers des eaux, depuis la pointe de l'Italie jusqu'en Sicile.

Quand ils furent débarquez, Timoleon les reçut avec joye, & après s'être saisi de Messine, il marcha en bataille contre Syracuse; attendant bien plus de la Fortune, qui l'accompagnoit, que de ses forces, car les troupes qu'il avoit avec lui ne passoient pas quatre mille combattans.

Timoleon marche en bataille contre Syracuse, à la tête de 4000 hommes.

A la premiere nouvelle de son approche, Magon, éperdu & effrayé, sent encore redoubler ses soupçons & ses allarmes pour une telle occasion: Aux environs de Syracuse il y a des marais

Aux environs de Syracuse il y a des marais.] Il y a le marais *Lysimelia*, & le marais *Syraco*, & c'est ce dernier qui a donné le nom à la ville. Ces marais rendoient l'air de Syracuse très-mal sain.

qui reçoivent les eaux de plusieurs fontaines & de quantité de sources & de rivieres qui vont se décharger dans la mer ; la bonté de ces eaux fait qu'il y a dans ces marais des anguilles à foison, qui fournissent toujours une pêche très-abondante. Les soldats, qui étoient à la solde de l'un & de l'autre parti, s'amusoient à cette pêche pendant les surséances d'armes, & lorsqu'ils n'étoient pas en faction ; car étant tous Grecs de naissance, & n'ayant aucun sujet de haine particuliere les uns contre les autres, ils se contentoient de bien faire leur devoir dans les combats ; & les jours de tréve ils se hantoient familierement & s'entretenoient ensemble.

Occasion qui faisoit que les soldats des deux partis se hantoient les jours de tréve.

Ce jour-là par hazard plusieurs de ces soldats mercenaires de l'une & de l'autre armée s'étoient trouvez à cette pêche, & étoient entrez en conversation. Dabord on parla du beau tems, & du calme qui avoit succedé à tant d'orages, & de la beauté & de la commodité de ces lieux arrosez de tant de canaux. Sur cela un de ceux qui servoient dans les troupes de Corinthe, dit aux soldats qui portoient les armes pour Icetas, *comment pouvez-vous donc, vous qui êtes Grecs, vous resoudre à rendre barbare une ville si belle, & située dans un païs si fertile & si beau? Et comment êtes-vous assez insensez pour établir vous-mêmes dans notre voisinage les Carthaginois, les plus méchans & les plus cruels de tous les Barbares, lorsque vous devriez plutôt souhaiter qu'il y eût plusieurs Siciles entre la Grece & eux? Pensez-vous qu'ils ayent*

Beau discours d'un soldat qui servoit dans les troupes de Corinthe, aux soldats d'Icetas.

assemblé une armée si nombreuse, & qu'ils l'ayent amenée des colonnes d'Hercule, & de la mer Atlantique, pour essuyer ici mille dangers, & pour être les instrumens de la grandeur d'Icetas? Certes, si Icetas avoit eu le bon sens, que devoit avoir un Genéral, au lieu de chasser ses fondateurs & ses peres, & d'attirer dans sa patrie des étrangers, qui sont ses plus dangereux ennemis, il auroit fait une ligue avec Timoleon & les Corinthiens, & par un bon traité il auroit obtenu ici tout l'honneur & toute la puissance qu'il auroit dû raisonnablement attendre.

Magon entre en soupçon qu'il est trahi.

Ces soldats ayant semé tout aussi-tôt ces propos dans tout le camp, donnerent à Magon de furieux soupçons qu'il étoit trahi, outre qu'il y avoit déja quelque tems qu'il ne cherchoit qu'un prétexte, pour quitter la partie. C'est pourquoi malgré les prieres d'Icetas, & malgré tout ce qu'il put lui dire, pour lui faire voir combien ils étoient plus forts que les ennemis, persuadé qu'ils leur étoient encore plus inferieurs en fortune & en valeur, qu'ils n'étoient superieurs en nombre, il leva l'ancre & fit voile en Afrique, abandonnant honteusement la conquête de la Sicile, sans aucune sorte de raison.

Il quitte la partie & fait voile en Afrique.

Le lendemain Timoleon parut en bataille devant la place, & quand il eut appris la fuite des Carthaginois, & qu'il eut vû le port vuide, il ne put s'empêcher de rire des terreurs de Magon, & pour insulter davantage à sa lâcheté, il fit publier partout, *qu'il donneroit une bonne récompense à tout homme qui pourroit lui apprendre où*

Plaisante publication que Timoleon fait faire, pour insulter à la fuite des Carthaginois.

la

la flotte des Carthaginois s'étoit allé cacher. Mais Icetas nullement d'humeur à lâcher prise, & voulant à quelque prix que ce fût se maintenir dans les postes qu'il occupoit, & qui étoient si bien fortifiez, qu'ils paroissoient imprenables, se prépara au combat.

Timoleon partage ses troupes, pour faire trois attaques en même tems; il choisit pour lui celle du côté du fleuve d'Anape, comme la plus difficile & la plus perilleuse, commanda à Isias de donner du côté de l'Achradine, & Dinarque & Demarate, qui avoient amené le dernier secours de Corinthe, ont ordre d'attaquer le quartier d'Epipoles. Ces attaques sont poussées avec tant de vigueur & de succès, que les troupes d'Icetas sont renversées partout & mises en fuite. Or qu'une ville comme Syracuse ait été emportée de force dans un instant, il est juste d'attribuer cet exploit à la valeur des assiegeans, & à la sage conduite du Capitaine, mais qu'il n'y ait eu aucun des Corinthiens ni tué ni blessé, c'est-là certainement un chef-d'œuvre de la fortune de Timoleon, laquelle en cette occasion voulut lutter contre la valeur de ce grand homme, & faire ensorte que ceux qui liroient, ou qui entendroient reciter cette avanture, admirassent moins ses proüesses, que son bonheur. Car la renommée ne remplit pas seulement d'abord toute la Sicile & l'Italie du bruit de ce grand exploit, mais en peu de jours, elle le fit retentir dans toute la

Timoleon attaque la ville de Syracuse par trois endroits.

Syracuse emportée de force dans un instant, effet de la valeur.

Qu'il n'y ait pas eu un Corinthien tué ni blessé à ce combat, effet de la fortune.

Grece; de ſorte que la ville de Corinthe, lorſqu'elle ne ſçavoit encore ſi ſes troupes étoient arrivées heureuſement, apprit en même tems & leur paſſage & leur victoire, tant toutes leurs entrepriſes leur ſuccederent à ſouhait, & tant la Fortune prit à tâche de relever encore l'éclat de leurs exploits par la promptitude de l'execution.

Grande prudence de Timoleon.

Quand Timoleon fut maître de Syracuſe & du château, il ne fit pas comme Dion, & n'épargna pas comme lui cette place, à cauſe de ſa beauté & de ſa magnificence; mais, pour éviter de donner les mêmes ſoupçons, qui l'avoient décrié & enfin perdu, il fit publier à ſon de trompe, *que tous les Syracuſains, qui voudroient venir avec des outils, n'avoient qu'à ſe mettre à démolir les forteresses des Tyrans.* A ce cri, tous les Syracuſains, regardant cette publication & cette journée, comme un heureux commencement, & un ſolide fondement de leur liberté, accourent en foule, & ne raſent pas ſeulement la citadelle, mais les palais des Tyrans, & foüillent juſqu'à leurs tombeaux, qu'ils renverſent & diſſipent.

Publication qu'il fait faire.

La citadelle de Syracuſe & les palais des Tyrans raſez.

La fortereſſe étant raſée & la place toute unie, Timoleon y fit bâtir des tribunaux à la requête des Citoyens, & pour rétablir le gouvernement du peuple, en aboliſſant entierement la tyrannie. Mais s'il étoit maître de la ville, il manquoit d'habitans pour la peupler; car les uns ayant peri dans les guerres & dans les ſéditions, & les autres ayant pris la fuite, pour éviter la domi-

Timoleon fait bâtir des tribunaux ſur la place où étoit la forteresse.

nation des Tyrans, la ville de Syracuſe étoit un deſert où l'herbe étoit cruë ſi haute, que les chevaux y paiſſoient à l'aiſe, & que les palfreniers mêmes y couchoient. Toutes les autres villes, hors un bien petit nombre, n'étoient que de vaſtes ſolitudes toutes remplies de cerfs & de ſangliers, de ſorte que ceux qui en avoient le loiſir, alloient ſouvent à la chaſſe, & pour cet effet ils n'avoient qu'à ſortir dans leurs Fauxbourgs, & juſqu'au pied de leurs murailles, & tous ceux qui s'étoient retirez dans des châteaux & dans des fortereſſes, ne vouloient nullement entendre à les quitter, pour retourner dans la ville; mais ils regardoient tous avec horreur les aſſemblées publiques & les tribunaux, comme des coupegorges, d'où étoient ſortis contr'eux les plus cruels de tous leurs Tyrans.

Etat pitoyable où étoient la plûpart des villes de Sicile.

Timoleon & les Syracuſains trouverent donc à propos d'écrire à Corinthe, qu'on leur envoyât de Grece des hommes pour peupler Syracuſe, qu'autrement le païs ne pourroit jamais ſe remettre, d'autant plus qu'il étoit menacé d'une nouvelle guerre; car ils avoient eu avis que Magon s'étant tué lui-même, les Carthaginois, irritez de ce qu'il s'étoit ſi mal acquitté de ſa charge, avoient fait mettre ſon corps en croix, & faiſoient de grandes levées, pour revenir en Sicile avec une armée encore plus forte au commencement du Printems.

Les Syracuſains envoyent des Ambaſſadeurs à Corinthe lui demander des hommes, pour peupler leur ville.

Magon ſe tuë, & ſon corps mis en croix par les Carthaginois.

Ces lettres étant arrivées avec les Ambassadeurs de Syracuse, qui conjuroient les Corinthiens d'avoir pitié de leur ville, & d'en vouloir être les fondateurs pour la seconde fois, les Corinthiens ne regarderent point la calamité de ce peuple, comme une occasion de s'agrandir, & de se rendre maîtres de leur ville; mais envoyant dans tous les Jeux sacrez de la Grece & dans toutes les assemblées, ils firent publier par des Herauts, *que les Corinthiens, après avoir éteint la tyrannie dans Syracuse & chassé le Tyran, déclaroient libres & indépendans les Syracusains & tous les peuples de Sicile, qui voudroient retourner dans leur païs, & qu'ils leur permettoient d'en aller partager entr'eux les terres avec toute sorte de justice & d'égalité.*

Magnanimité des Corinthiens.

Dans les quatre Jeux de la Grece.

Publication bien glorieuse qu'ils font faire en faveur de la Sicile.

En même tems ils dépêchent des Couriers en Asie, & dans toutes les Isles, où s'étoient retirez grand nombre de ces fugitifs, pour les exhorter à se rendre promptement à Corinthe, qui leur fourniroit à ses frais des vaisseaux, des Capitaines, & une escorte sûre pour les ramener dans leur patrie.

Dès que cette publication fut faite, Corinthe se vit combler de loüanges & de benédictions; car on publia partout qu'elle avoit chassé de Syracuse les Tyrans, qu'elle l'avoit délivrée des mains des Barbares, & qu'elle la redonnoit à ses Citoyens.

Loüanges & benédictions qu'on donne à Corinthe.

Ceux qui se rendirent à Corinthe n'étant pas en assez grand nombre, demanderent qu'on leur

donnât des hommes de Corinthe même, & de toute la Grece, pour grossir cette nouvelle espece de colonie. L'ayant obtenu, & se voyant bien dix mille au moins, ils s'embarquerent pour Syracuse, où ils trouverent un grand peuple, qui de toute l'Italie & de la Sicile, s'étoit déja retiré auprès de Timoleon.

L'Historien Athanis écrit qu'il se trouva là en tout soixante mille hommes. Timoleon leur partagea les terres; mais il vendit les maisons, dont il fit mille talens, laissant aux anciens habitans la faculté de racheter les leurs; & par ce moyen, il assembla un fonds considerable pour le peuple qui étoit pauvre, & qui n'avoit ni de quoi subvenir à ses necessitez, ni de quoi soûtenir la guerre. C'est pourquoi il vendit aussi à l'encan les statuës, qui toutes furent jugées & condamnées à la pluralité des voix, comme des criminels, qu'on auroit citez en justice. Il n'y en eut qu'une seule qui se sauva & qui fut conservée, ce fut celle de Gelon l'ancien Tyran, pour la memoire duquel les Syracusains avoient conservé beaucoup d'amour & de respect, à cause de la victoire qu'il avoit remportée sur les Carthaginois près d'Himere.

C'est un Historien qui avoit écrit l'histoire de Sicile.

On ne sçait pas en quel tems il a vêcu.

Trois millions.

Statuës des Tyrans jugées comme des criminels, & venduës à l'encan comme esclaves.

Memoire de Gelon ancien Tyran, fort respectée à Syracuse.

Mais il vendit les maisons, dont il fit mille talens.] Ces mille talens font trois millions, à mille écus le talent. Mais cette somme me paroît bien forte. Tous ces gens ramassez auroient-ils pû fournir tant d'argent ? Je crois qu'il y a faute au nombre. Peut-être Plutarque avoit-il écrit *trois cens talens*.

A cause de la victoire qu'il avoit remportée sur les Carthaginois.] Il

Timoleon purge la Sicile de Tyrans.

Il force Icetas à vivre en simple particulier.

Leptine se rend à lui, & est envoyé à Corinthe.

Syracuse étant ainsi comme ressuscitée, & de tous côtez des gens y accourant en foule pour l'habiter, Timoleon, qui vouloit aussi affranchir les autres villes, & achever de déraciner de la Sicile la tyrannie & les Tyrans, marcha contre eux avec des troupes. Il força Icetas à renoncer à l'alliance des Carthaginois, & l'obligea à raser ses forteresses, & à vivre en simple particulier dans la ville des Leontins. Leptine, Tyran d'Apollonie & de plusieurs autres villes & châteaux, se voyant en danger d'être pris par force, se rendit, Timoleon lui sauva la vie, & l'envoya à Corinthe; car il trouvoit qu'il n'y avoit rien de plus beau & de plus honorable, que de faire voir à toute la Grece les Tyrans de la Sicile vivant petitement & comme des bannis.

Il retourne à Syracuse, pour travailler à la police & aux loix avec deux Legislateurs de Corinthe.

Ce qu'il fit, pour faire gagner ses troupes, & les faire subsister.

En même tems il partit pour s'en retourner à Syracuse travailler à la police, & établir les loix les plus importantes & les plus nécessaires, conjointement avec Cephale & Denys, deux Legislateurs que les Corinthiens lui avoient envoyez; mais avant son départ, pour faire gagner quelque chose aux troupes, qu'il avoit à sa solde, & pour les tenir aussi en haleine par ce moyen, il les envoya sous la conduite de Dinarque & de

avoit défait Amilcar, qui étoit venu en Sicile avec deux cens vaisseaux, & trois cens mille hommes, la deuxiéme année de l'Olymp. LXXV.

Car il trouvoit qu'il n'y avoit rien de plus beau ni de plus honorable.] En effet cela étoit beaucoup plus honorable que tous les triomphes des Romains, pour qui sçait apprécier la veritable gloire.

Demarate dans tous les lieux, qui obéïssoient aux Carthaginois; ces troupes débaucherent plusieurs villes à ces Barbares, vêcurent toujours dans l'abondance, firent un grand butin, & raporterent même beaucoup d'argent monnoyé, qui fut d'un très-grand secours pour soutenir la guerre.

Les Carthaginois reviennent en Sicile avec des forces formidables.

Sur ces entrefaites, les Carthaginois arrivent à Lilybée avec une armée de soixante-dix mille hommes, deux cens vaisseaux de guerre, & mille vaisseaux de charge, qui portoient les machines, les chars, les chevaux, & toutes sortes de provisions de guerre & de bouche. Ils étoient resolus de ne plus faire la guerre par partis détachez, mais d'attaquer tous ensemble, & de chasser en même-tems tous les Grecs de la Sicile. Et en effet leurs forces étoient assez grandes, pour venir à bout de ce dessein, quand même les Siciliens auroient été unis, & qu'il n'y auroit eu entr'eux aucune mesintelligence. Les Barbares n'eurent pas plutôt appris à leur arrivée les ravages que les Corinthiens faisoient sur leurs terres, que transportez de fureur, ils marchent contr'eux sous la conduite de leurs Genéraux Asdrubal & Hamilcar.

Consternation des Syracusains & des troupes de Timoleon.

Cette nouvelle promptement portée à Syracuse, tous les Syracusains furent si consternez, & si effrayez de cette horrible puissance, que de tant de milliers d'hommes, qui étoient dans la ville, à peine s'en trouva-t-il trois mille qui

osassent prendre les armes & suivre Timoleon; & que de quatre mille soldats mercenaires qu'il menoit avec lui, il y en eut encore mille qui perdirent courage en chemin, & qui s'en retournerent, criant hautement que Timoleon avoit perdu le sens, & qu'il radotoit avant l'âge, d'aller avec cinq mille hommes de pied & mille chevaux affronter une armée de soixante-dix mille hommes, & de mener encore cette poignée de gens à huit grandes journées de Syracuse, afin que s'ils étoient mis en fuite, ils ne pussent avoir aucun lieu de retraite, & que s'ils venoient à être tuez, ils ne trouvassent personne pour les enterrer.

Timoleon accusé par ses soldats d'avoir perdu le sens.

Avec cinq mille hommes de pied & mille chevaux, il marche contre l'armée des Carthaginois, qui étoit de soixante-dix mille hommes.

Timoleon, ravi que ces lâches se fussent déclarez avant le combat, exhorte les autres, les encourage, & les mene avec une extrême diligence sur le bord du Crimese, où on lui avoit raporté qu'étoient campez les Carthaginois. Comme il montoit une petite colline, du haut de laquelle il alloit découvrir tout le camp ennemi, & voir cette formidable puissance, il rencontre des mulets chargez d'ache; ses soldats, qui n'étoient pas déja trop assurez, frappez

Sur le bord du Crimese.] Le Crimese, ou Cremise, fleuve de Sicile vers le Couchant. Bochart prétend qu'il fut aussi nommé par les Phéniciens du mot *Carmes* pour *Carphes*, qui signifie de l'*Ache*, parceque cette sorte de plante croissoit abondamment dans tout ce quartier-là ; c'est pourquoi une petite ville, qui étoit à l'embouchure du Crimese, fut appellée *Selinonte*, & un petit fleuve qui l'arrose, *Selinus*, qui est le nom Grec de cette sorte de persil appellé *Ache*.

de

de cette vûë, vont s'imaginer que c'eſt un mauvais ſigne; parce que nous couronnons d'ache les tombeaux, & que nous diſons en commun proverbe, en parlant de ceux qui ſont dangereuſement malades, & ſans eſperance, *qu'ils n'ont plus beſoin que d'ache.* Timoleon voulant donc les guérir de cette ſuperſtition, & les faire revenir de l'abbattement & du découragement, où cet augure les avoit plongez, fait faire halte, & après leur avoir dit tout ce qui convenoit au tems & à l'occaſion, il leur repreſente, qu'*ils ne devoient avoir que de grandes eſperances, parce que les couronnes venoient s'offrir à eux d'elles-mêmes avant le combat.* Cela étoit fondé ſur ce que les Corinthiens couronnoient d'ache, ceux qui avoient vaincu dans les jeux Iſthmiques, tenant cette couronne pour ſacrée, & pour la ſeule dont on s'étoit ſervi de toute ancienneté dans le Païs, ce qui duroit encore du tems même de Timoleon. On couronnoit encore alors d'ache, ceux qui avoient remporté la victoire aux jeux Iſthmiques, comme on en couronne preſentement ceux qui l'ont remportée aux jeux Neméens; car ce n'eſt que depuis peu de tems que la couronne de Pin a pris dans ces jeux Iſthmiques, la place de la couronne d'ache. Timoleon, ſon diſcours fini, s'approche des mulets, prend de cette ache, & s'en couronne tout le premier, les Capitaines, & après eux les Soldats ſuivent ſon exemple.

L'ache funeſte eſt conſacrée aux morts.

Preſence d'eſprit de Timoleon.

L'ache étoit encore du tems de Timoleon, la couronne dont on couronnoit les vainqueurs aux jeux Iſthmiques.

Du tems de Plutarque, on en couronnoit encore les vainqueurs aux jeux Neméens.

Dans ce même moment les Devins apperçoivent dans les airs deux aigles, qui venoient à eux d'un vol rapide, dont l'un portoit dans ses serres un serpent tout percé, & l'autre le suivoit avec de grands cris, & comme s'il eût voulu animer les troupes; ils les montrent aux soldats, qui aussitôt se mettent tous à faire leurs prieres, & à implorer l'assistance des Dieux. On étoit alors vers le commencement de l'Eté, lorsque la fin du mois de Juin amene le solstice; les broüillards épais, qui se levoient de la riviere, couvroient la campagne d'une telle obscurité, que toute l'armée des ennemis en étoit enveloppée, & qu'on ne pouvoit y discerner aucun objet, on entendoit seulement un bruit confus de voix d'hommes & de hennissemens de chevaux, qui s'élevoit jusqu'au sommet de la colline, & qui faisoit entendre qu'une grosse armée ne campoit pas loin de-là.

Les Corinthiens, après avoir gagné la cime du côteau, mirent leurs boucliers à terre, & commencerent à se reposer. Cependant le soleil, qui tournoit déja, avoit élevé les vapeurs si haut, que l'air le plus épais s'étant comme accumulé & condensé sur les sommets des montagnes, les avoit entierement obscurcies, & que la plaine

Dans ce même moment, les Devins apperçoivent dans les airs deux aigles.] Voilà de ces signes qui sont fréquens dans Homere. Puisque l'histoire s'en sert & les raporte comme des veritez; qui s'étonnera qu'un Poëte les employe dans les fictions de la poësie?

purgée & nettoyée parut à découvert. Alors on vit clairement la riviere du Crimese, & les ennemis qui commençoient à la passer en cet ordre de bataille : Les chars à quatre chevaux préparez pour le combat avec un appareil épouvantable marchoient à la tête ; après ces chars, venoit un corps de dix mille hommes d'Infanterie pesamment armée, & toute couverte de boucliers blancs. A la magnificence de leurs armes, à la lenteur de leur marche, & à leur bon ordre, on conjecturoit que c'étoient des Carthaginois naturels ; ils étoient suivis des troupes des autres Nations, qui marchoient pêle mêle avec beaucoup de confusion, & de désordre.

Ordre des Carthaginois qui passent le fleuve du Crimese.

Timoleon voyant que la riviere lui livroit les ennemis en tel nombre qu'il lui plairoit de les attaquer, & ayant fait remarquer à ses troupes toute leur armée separée par le fleuve, les uns étant déja passez, & les autres se disposant à passer, il ordonna à Demarate de fondre à la tête de la Cavalerie sur les Carthaginois, & de les mettre en desordre, avant qu'ils eussent le tems de se ranger en bataille ; & descendant dans la plaine avec l'Infanterie, il forma ses aîles des autres troupes de Sicile mêlées avec une partie des soldats étrangers, reserva autour de lui, pour son corps de bataille, les Syracusains avec l'élite des soldats mercenaires, & demeura quelque tems sans faire de mouvement,

Timoleon profite en grand Capitaine de l'avantage que le passage de la riviere lui donnoit.

Ce qu'il fait d'une armée de cinq mille hommes.

pour voir le succès de l'attaque de sa Cavalerie.

Quand il vit que les chars, qui étoient à la premiere ligne des ennemis, empêchoient sa Cavalerie de percer jusqu'au bataillon des Carthaginois, & d'en venir aux mains avec lui, & que pour ne pas être entierement rompuë, elle étoit obligée de caracoler incessamment, & de revenir plusieurs fois à la charge, après s'être ralliée, alors Timoleon se couvrant de son bouclier, cria à son Infanterie de le suivre & de bien esperer; & sa voix parut non-seulement plus forte que de coutume, mais entierement surnaturelle, soit que la passion, à l'approche du combat, & dans l'ardeur qui le transportoit, eût augmenté ses forces, ou qu'un Dieu, comme le crurent la plûpart, eût joint sa voix à la sienne. Ses troupes ayant répondu avec allegresse à son cri, & l'ayant pressé de les mener sans plus attendre, il envoye ordre à sa Cavalerie d'abandonner l'attaque des chars, & de prendre les ennemis en flanc, fait serrer le premier rang de son bataillon, bouclier contre bouclier, & ordonnant aux trompettes de sonner, il charge les Carthaginois avec furie. Les Carthaginois soutiennent le premier choc sans s'ébranler, & parce qu'ils avoient de bonnes cuirasses & de bons casques d'acier, & qu'ils étoient tous couverts de

Voix de Timoleon plus forte qu'à l'ordinaire.

Il attaque les Carthaginois avec furie.

Ou qu'un Dieu, comme le crurent la plûpart, eût joint sa voix à la sienne.] Ceci sert encore à justifier Homere; & à faire voir que dans ses fictions, qui paroissent les plus outrées & les plus poëtiques, il ne fait que suivre les opinions reçuës.

leurs boucliers, comme d'un rempart d'airain, ils repouſſent facilement les traits, les javelines & les piques. Mais quand on en vint à l'épée & aux coups de main, où l'adreſſe ne décide pas moins que la force, tout à coup on voit éclater du haut des montagnes des tonneres effroyables mêlez d'éclairs embraſez, & enſuite les nuages obſcurs, qui avoient aſſiégé les côteaux & les collines, tombant ſur les deux armées avec un déluge de pluye & de grêle, & un orage de vents impétueux, & prenant les Grecs par derriere, donnent dans le viſage des Barbares, & leur éblouïſſent les yeux, tant par les coups redoublez de cette tempête de pluye & de grêle, que par l'éclat des traits enflammez qui partent continuellement du ſein de ces nuages.

Toutes ces choſes incommodoient extrêmement les Barbares, ſurtout les moins aguerris, mais la plus grande incommodité encore venoit des tonneres qui les effrayoient, & dont le bruit mêlé avec celui que cette pluye impétueuſe & cette grêle faiſoient ſur leurs armes, les empêchoit d'entendre les ordres de leurs Officiers. D'ailleurs les Carthaginois naturels, qui n'étoient pas armez à la legere, mais, comme on l'a déja dit, qui étoient tout couverts de fer, ne pouvoient ni avancer ni ſe ſoutenir dans la fange, & leurs cottes d'armes toutes abreuvées d'eau, les rendoient encore plus peſans, les empêchoient de combattre avec l'agilité neceſſaire,

& donnoient aux Grecs la facilité de les renverser, & quand ils étoient une fois par terre, ils ne trouvoient aucun moyen de se relever avec leurs armes dans des bourbiers si glissans. Car le Crimese, déja grossi par la pluye, & encore plus enflé par le nombre prodigieux des troupes qui le traversoient, s'étoit débordé considerablement, & la plaine, qu'il inondoit, avoit partout des trous & des ravins remplis d'eau qui ne couroit plus, desorte que les Carthaginois, qui tomboient dans ces trous, ne s'en tiroient qu'après de grands efforts & avec beaucoup de peine.

Les Carthaginois prennent la fuite.

Enfin l'orage continuant toujours, & les Grecs ayant renversé & taillé en pieces quatre cens hommes, qui faisoient le premier rang de leur bataillon, tout le reste prit la fuite. On en tua quantité dans la plaine; il y en eut plusieurs qui entraînez par l'impétuosité du fleuve, & poussez contre ceux qui passoient encore, furent engloutis, & le plus grand nombre, qui cherchoit à gagner les côteaux, fut ratrapé par l'Infanterie legere, qui en fit un grand carnage. De dix mille hommes qui furent tuez à ce combat, il y en eut trois mille de Carthaginois naturels, perte irréparable pour Carthage; car c'étoient les plus nobles, les plus riches, & les plus braves de tous ses combattans, & il n'y avoit point de memoire que dans une seule bataille, il eût jamais péri un si grand nombre de Carthaginois. Car dans

Timoleon avec une poignée de gens remporte une grande victoire sur cette formidable armée.

toutes leurs guerres, ils se servoient de troupes Espagnoles, Nomades & de Lybie, & payoient, pour ainsi dire, toutes leurs défaites du sang étranger.

Les Carthaginois se servoient dans toutes leurs guerres de soldats étrangers.

Les Grecs connurent la qualité des morts à la magnificence de leurs dépoüilles. On trouva une si grande quantité d'or & d'argent, que l'on ne faisoit aucun cas du fer ni du cuivre, & qu'on ne se donnoit pas la peine de les ramasser. On passa la riviere sur leurs sommiers, on prit tout leur camp & tout leur bagage, quantité de prisonniers furent détournez par les soldats, & ceux qu'on amena en commun monterent encore jusqu'à cinq mille, & il y eut bien deux cens chariots de pris. Mais le plus beau & le plus magnifique de tous les spectacles, étoit celui qu'étaloit la tente de Timoleon, remplie de toute sorte de riches dépoüilles, parmi lesquelles on remarquoit mille cuirasses & dix mille boucliers d'un travail exquis & d'une beauté merveilleuse. Le petit nombre de ceux qui étoient occupez à ramasser ces dépoüilles, & la quantité innombrable des richesses qu'ils trouvoient, firent qu'on ne put élever de trophée que trois jours après le combat.

Tout leur camp & tout leur bagage pris.

Magnifique spectacle qu'étaloit la tente de Timoleon.

Timoleon avec les nouvelles de sa victoire, envoya à Corinthe les plus belles armes qui se trouverent parmi le butin; car il vouloit que sa Ville fût loüée & admirée de tous les hommes, qui verroient que c'étoit la seule de toutes les

Bel éloge de la ville de Corinthe.

Villes de Grece, où les plus beaux Temples étoient ornez, non pas de dépoüilles Grecques, & d'offrandes teintes encore du sang de la Nation, & propres seulement à entretenir le deüil en renouvellant un souvenir funeste, mais de dépoüilles barbares, qui par de belles inscriptions, faisoient connoître & la force de ceux qui les avoient remportées, & leur pieté; car elles disoient *que les Corinthiens & Timoleon leur General, après avoir affranchi du joug des Carthaginois les Grecs habituez dans la Sicile, avoient appendu ces armes dans les Temples, pour en rendre des graces immortelles aux Dieux.*

Inscriptions mises au bas des dépoüilles consacrées dans les Temples.

Après cela, Timoleon, laissant dans le Païs ennemi les troupes étrangeres pour achever de piller, & de saccager toutes les terres des Carthaginois, s'en retourna à Syracuse. En arrivant, il bannit de la Sicile les mille soldats qui l'avoient abandonné en chemin, comme il alloit au combat, & avant le coucher du soleil il les obligea à sortir de Syracuse. Ces malheureux passerent en Italie, où ils furent trahis & égorgez par les Brutiens : punition exemplaire que les Dieux vengeurs firent de leur lâcheté & de leur perfidie.

Timoleon bannit de la Sicile les mille soldats qui l'avoient abandonné.

Lâcheté des soldats justement punie par les Dieux.

Cependant Mamercus, Tyran de Catane, & Icetas, soit que la jalousie des grands succès de Timoleon les transportât, ou qu'ils le craignissent comme un homme intraitable, & sur lequel les Tyrans ne pouvoient jamais s'assurer,

firent

firent secretement une ligue avec les Carthaginois, & leur écrivirent d'envoyer promptement une nouvelle Armée & un Genéral, s'ils ne vouloient être entierement chassez de la Sicile. Giscon vint donc avec soixante-dix vaisseaux, & prit avec lui quelques troupes auxiliaires de Grece. Les Carthaginois n'avoient jamais eu des Grecs à leur service avant ce jour-là, que remplis d'admiration pour leur valeur, ils commencerent à les regarder comme des troupes invincibles.

Les Carthaginois envoyent en Sicile un nouveau renfort sous la conduite de Giscon.

Ils ont des Grecs à leur service pour la premiere fois.

Leur rendez-vous fut dans la Messenie, où ils égorgerent d'abord quatre cens soldats étrangers que Timoleon y envoyoit; & s'étant mis en embuscade dans les terres des Carthaginois, près d'un lieu appellé Hieres, ils taillerent en pieces tous les soldats étrangers, qui étoient avec Euthyme de Leucade; & cette avanture fit qu'on ne parloit d'autre chose que des faveurs que la Fortune faisoit à Timoleon. Car les soldats d'Euthyme étoient du nombre de ceux qui

Avanture des soldats d'Euthyme, regardée comme un effet de la fortune de Timoleon.

Près d'un lieu appellé Hieres.] Il n'y a dans la Sicile aucune place de ce nom. C'est pourquoi le texte a paru suspect au P. Lubin, qui a cru qu'il falloit lire, Ἰετὰς, au lieu de Ἱέρας, *près d'un lieu appellé Hietes*. Car Stephanus de Urbib. dit qu'*Hietes* est un château de la Sicile; & le même P. Lubin croit que c'est le même qu'on appelle aujourd'hui *Lato*, dans la partie de l'Isle appellée Valle di Mazara à trente milles de Palerme vers le midy.

Etoient du nombre de ceux qui avec Philodeme & Onomarque, avoient pillé le Temple de Delphes.] Voici ce qui donna lieu à la guerre qu'on appella *Sacrée*. Les Amphictyons ayant condamné les peuples de la Phocide à une amende de plusieurs talens pour avoir ravagé la campagne

avec Philodeme de la Phocide & Onomarque, avoient pillé le Temple de Delphes ; & comme ce sacrilege les avoit rendus l'objet de la haine publique, & que tout le monde les fuyoit comme des excommuniez & des maudits, ils alloient errans & vagabonds par le Peloponese, lorsque Timoleon à son départ les prit dans ses troupes, parce qu'il manquoit de soldats. Quand ils furent arrivez en Sicile, ils remporterent la victoire dans toutes les occasions où ils combattirent sous lui. Mais après tous ces grands combats, la guerre presque finie ne laissant plus rien à faire de considerable, Timoleon les envoya aux endroits qui avoient encore besoin de quelque secours, & alors abandonnez de la Fortune, ils perirent

de Cirrha, qui étoit consacrée à Apollon, & ces peuples ne pouvant la payer, tout leur païs alloit être adjugé à ce Dieu. Un des principaux de la Phocide, nommé *Philomele*, & non pas *Philodeme*, fils de Theotime, assembla le peuple, se mit à la tête; s'empara du tresor du Temple de Delphes, s'en servit pour lever des soldats, & commença une guerre qui dura dix années avec des évenemens fort divers. Philomele vaincu, se précipita en fuyant. Onomarque qui prit sa place, fut tué par ses troupes, & son corps mis en croix. Son frere Phaylle, qui lui succeda, fut consumé par une phthisie, qui le prit tout d'un coup. Le commandement passa à Phalece, fils d'Onomarque, mais il en fut bientôt dépoüillé, & perit ensuite en Crete. De tous ces sacrileges, il n'y en eut presque point qui ne mourût de mort violente. Leurs femmes mêmes, qui avoient mis sur elles les ornemens, que leurs maris avoient pillez dans le Temple, moururent malheureusement ; l'une, pour avoir mis le collier d'Helene, mourut dans une honteuse prostitution ; & une autre pour avoir mis celui d'Heriphyle, fut brûlée toute vive dans sa maison où son propre fils devenu furieux avoit mis le feu. Cette guerre commença la derniere année de l'Olymp. cv. & fut terminée par

malheureusement, non pas tous à la fois, mais les uns après les autres; la Justice Divine ayant voulu faire par-là comme son apologie, en montrant que si elle avoit differé de punir ces derniers sacrileges, ce n'étoit qu'en faveur de Timoleon, afin que les bons ne souffrissent pas de la punition des méchans; ainsi la bienveillance & la protection, dont les Dieux le favorisoient, n'éclaterent pas moins, & ne furent pas moins admirées dans ses mauvais succès, que dans ses plus grandes victoires.

La Justice Divine differe quelquefois la punition des méchans, en faveur des bons.

La bienveillance des Dieux pour Timoleon, en quoi bien marquée.

Mais le peuple de Syracuse étoit fort irrité des railleries que les Tyrans faisoient, pour l'insulter sur cette défaite; car Mamercus, qui se piquoit d'être Poëte, & qui avoit fait des Tragedies, se glorifia si fort de cet exploit, qu'ayant appendu dans les Temples les boucliers des vaincus, il les accompagna de cette inscription en deux vers Elegiaques très-piquans. *Ces riches pavois tout éclatans d'or, d'yvoire & de pourpre, nous les avons pris avec de petits boucliers très-simples & très-chetifs.*

Mamercus se piquoit d'être Poëte.

Inscription que Mamercus mit dans les Temples.

Pendant que ces choses se passoient, Timoleon étoit allé mettre le siége devant Calaurie, &

Philippe, la premiere année de l'Olymp. CVIII.

La Justice Divine ayant voulu faire par-là comme son apologie.] Au lieu de ἀπολογουμένης, on lit dans un manuscrit ὁμολογουμένως; mais la leçon reçuë fait un plus beau sens, il faut seulement ajouter la conjonction καί.

Ces riches pavois tout éclatans d'or, d'yvoire, & de pourpre.] C'étoient des boucliers que ces sacrileges avoient pris dans le Temple de Delphes.

Timoleon étoit allé mettre le siége devant Calaurie.] Ce n'est

Icetas profitant de ſon abſence, ſe jetta dans les terres de Syracuſe, où il pilla & ſaccagea tout, & en ſe retirant avec un butin conſiderable, il paſſa près de Calaurie pour braver Timoleon, qui n'avoit que peu de troupes. Timoleon le laiſſa paſſer, & ſe mit enſuite à ſes trouſſes avec ſa Cavalerie & ſon Infanterie legere. Icetas ſe voyant pourſuivi, paſſe le Damyrias, & campe ſur l'autre bord, reſolu de défendre le paſſage; ce qui lui donnoit cette audace, c'étoit la rapidité du fleuve & ſes bords eſcarpez, qu'il étoit bien difficile de ſurmonter. A l'aſpect de ce peril, une merveilleuſe émulation & une jalouſie d'honneur s'élevant entre les Officiers de Timoleon, retarderent le combat, & penſerent jetter le deſordre dans ſon Armée; car aucun d'eux ne vouloit avoir la honte de marcher après ſon compagnon, & chacun ſe piquoit de vouloir frayer le chemin aux autres; ainſi s'entrepouſſant tous pour ſe dévancer, ils marchoient pêle-mêle avec beaucoup de confuſion. Timoleon, pour éviter les ſuites fâcheuſes, que cette jalouſie pouvoit avoir, prit le parti de tirer au ſort ceux qui marcheroient les premiers; il prit les anneaux de chacun, les mit dans le pan de ſa robe, & après

ou Lamyrias.

Une émulation & une jalouſie d'honneur penſerent mettre le deſordre dans les troupes de Timoleon.

Timoleon fait tirer au ſort tous ſes Officiers, pour regler leur marche.

pas Calaurie, petite Iſle dans le Sinus Argolicus, près du Promontoire de Scyllée. Moins encore faut-il corriger *Caulonie*, qui étoit une ville d'Italie dans le païs des Locres Epizephyriens, car Timoleon ne quitta pas la Sicile. On voit par la ſuite même que c'étoit une ville de Sicile, mais on en ignore la ſituation.

les avoir bien mêlez, le premier qu'il tira se trouva heureusement avoir un trophée. A cette vûë, tous ces jeunes Capitaines jettent des cris de joye, & sans attendre qu'on acheve de tirer, ils partent de la main, courent de toute leur force, passent rapidement le fleuve, & chargent les ennemis, qui ne pouvant soutenir leur impétuosité, sont renversez & mis en fuite. On les dépoüille tous de leurs armes, & il y en eut environ mille de tuez.

Timoleon prend Icetas, son fils Eupolemus, & Euthyme General de sa Cavalerie, dans la ville des Leontins.

A quelques jours de-là Timoleon marche contre la ville des Leontins, où il prit Icetas, son fils Eupolemus, & Euthyme Général de sa Cavalerie, qui lui furent amenez pieds & poings liez par leurs soldats. Icetas & son fils furent punis de mort comme tyrans & comme traîtres; & Euthyme, quoique fort distingué à la guerre par son courage & par sa valeur, ne put pourtant obtenir misericorde à cause d'une raillerie qu'on l'accusoit d'avoir faite contre les Corinthiens; car on prétend que lorsque les Corinthiens se mirent en campagne pour les attaquer, il dit aux Leontins dans un discours public, *que ce n'étoit pas une chose bien redoutable, ni bien terrible, que des femmes Corinthiennes quittant leurs maisons, se missent aux*

Icetas & son fils punis de mort.

Raillerie, cause de la mort d'Euthyme.

Que des femmes Corinthiennes quittant leurs maisons, se missent aux champs.] C'est une espece de parodie d'un vers de la Medée d'Euripide, où cette Princesse dit, v. 24.

Κορίνθιαι γυναῖκες, ἐξῆλθον δόμων,
μή μοί τι μέμφεσθ'.

Femmes de Corinthe, si je suis sortie de ma maison, ne me le reprochez pas. Euthyme en de-

Les hommes sont ordinairement plus sensibles aux injures qu'aux actions.

champs. Tant il est vrai que la plûpart des hommes sont plus sensibles aux injures, qu'aux actions, & supportent plus difficilement le mépris que la perte. Car que les ennemis employent les voyes de fait, cela est pardonnable à cause de la necessité; mais les injures & les railleries, on les regarde toujours comme des marques, ou d'une haine extraordinaire & personnelle, ou d'une insigne méchanceté.

Timoleon blâmé avec justice d'avoir fait condamner à mort la femme & les filles d'Icetas.

Famille d'Icetas punie de la cruauté qu'il avoit exercée sur celle de Dion.

Dès que Timoleon fut de retour à Syracuse, on fit venir dans l'assemblée du peuple la femme & les filles d'Icetas, on les condamna à la mort, & elles furent executées. Et il me paroît que de toutes les actions de Timoleon, c'est la plus cruelle & la plus blâmable, car toute la haine de cette sentence doit retomber sur lui, n'y ayant aucune apparence que ces pauvres femmes eussent été condamnées s'il avoit voulu l'empêcher; mais il voulut sans doute les abandonner au ressentiment du peuple, qui ne cherchoit qu'à venger Dion son premier liberateur. Car c'étoit Icetas même qui avoit jetté dans la mer Arete femme de Dion, sa sœur Aristomaque, & son fils encore enfant, comme nous l'avons écrit plus amplement dans la vie de Dion.

tourne plaisamment le sens; de Κορίνθιαι γυναῖκες, qui est un vocatif dans Euripide, *femmes de Corinthe*, il en fait un nominatif, *les femmes de Corinthe*, & du mot ἐξῆλθον, qui est la premiere personne du singulier de l'aoriste, *je suis sortie*, il en fait la troisiéme personne du pluriel, *sont sorties*. Cette parodie coûta cher à Euthyme.

Comme nous l'avons écrit plus amplement dans la vie de Dion.] Par cet endroit & par un autre,

Timoleon marcha ensuite à Catane contre Mamercus, qui l'attendit en bataille sur le bord du fleuve de l'Abolus. Le combat fut long & rude. Enfin Mamercus défait & mis en fuite, laissa sur la place plus de deux mille morts, dont la plus grande partie étoit des troupes de Phénicie, que Giscon avoit envoyées à son secours.

Timoleon marche à Catane contre Mamercus, & la défait.

Après cette défaite, les Carthaginois demanderent la paix, qui leur fut accordée, à condition *qu'ils ne tiendroient que les terres qui étoient au-delà du fleuve du Lycus; qu'ils laisseroient la liberté à tous ceux du païs d'aller s'établir à Syracuse avec leurs familles & leurs biens, & qu'ils ne conserveroient avec les Tyrans ni alliance ni intelligence.* Ce traité acheva de desesperer Mamercus, qui n'ayant plus aucune ressource en Sicile, resolut de passer en Italie pour revenir avec un renfort de Lucaniens contre Timoleon & l'armée de Syracuse. Mais ceux qui passoient avec lui ayant fait rebrousser chemin à ses galeres, & étant revenus en Sicile, livrerent

Les Carthaginois demandent la paix.

Les conditions du traité qui fut fait.

que nous avons déja vû, il semble que la vie de Dion avoit été écrite avant celle-ci. Cependant on voit dans la vie de Dion que Plutarque parle comme si celle-ci étoit la premiere, car il dit, *comme nous l'avons écrit dans la vie de Timoleon.* Il se peut faire que dans l'une & dans l'autre, cela ait été ajouté après coup, & par rapport à l'ordre dans lequel on donnoit ces vies qui a été different.

Sur le bord du fleuve de l'Abolus.] Plutarque est le seul, que je sçache, qui nomme ce fleuve *Abolus*. Dans Ptolemée & ailleurs il est nommé Alabus, *Alabis* ou *Alabon;* c'est un fleuve près d'Hybla entre Catane & Syracuse.

Au-delà du fleuve du Lycus.] Diodore donne le même nom à ce fleuve, mais je ne sçai si dans Diodore & dans Plutarque, il ne faut pas corriger *Halycus*.

Catane livrée à Timoleon.

Catane à Timoleon; & Mamercus fut obligé de se refugier à Messine chez Hippon qui en étoit le Tyran.

Timoleon poursuit Hippon à Messine.

Timoleon le suivit, & l'assiégea par mer & par terre. Hippon, qui se vit pressé, voulut se retirer sur un vaisseau, mais il fut pris par les Messeniens même, qui l'ayant entre leurs mains, l'exposerent sur le théatre, & firent sortir tous leurs enfans des écoles pour venir voir, comme le plus agréable & le plus beau de tous les spectacles, la punition du Tyran, qui après avoir été battu de verges fut mis à mort.

Hippon Tyran de Messine, battu de verges, & executé à mort.

Mamercus se rend à Timoleon, & est mené à Syracuse.

Mamercus, qui vit qu'il n'y avoit plus de sûreté pour lui à Messine, se rendit à Timoleon, à condition qu'il seroit jugé par les Syracusains, & que Timoleon ne seroit pas son accusateur. Il fut donc conduit à Syracuse, & mené devant le peuple. Là il essaya de prononcer un discours qu'il avoit composé de longue main, mais voyant que l'assemblée faisoit grand bruit pour ne pas l'entendre, & n'esperant plus de pardon, il jette son manteau, & courant de toute sa force tout au travers du théatre, il va se fendre la tête contre un des dégrez pour se donner la mort. Son desespoir n'eut pas le succès qu'il desiroit, il fut repris en vie, & il souffrit le supplice dont on punit les brigands & les voleurs.

Mamercus tâche inutilement de se tuer, & est puni du dernier supplice.

Merveilleux changemens que Timoleon produisit en Sicile.

Voilà de quelle maniere Timoleon déracina les tyrannies & sappa les fondemens des guerres & des séditions; desorte qu'ayant reçu entre ses bras

bras une Isle que les grands maux, qu'elle souffroit, avoient tellement aigrie & effarouchée, que ses propres habitans ne pouvoient plus la supporter, il la rendit si douce & si aimable, que les Etrangers quittoient en foule leur païs pour venir habiter celle que ses Citoyens avoient abandonnée. Agrigente & Geles, deux grandes villes, qui après la guerre des Atheniens avoient été ravagées & saccagées par les Carthaginois, furent rétablies & habitées, l'une par Megillus & par Pheristus qui y vinrent d'Elide, & l'autre par Gorgos qui s'y transporta de l'Isle de Ceos, & qui tous rassemblerent les anciens habitans. Timoleon ne leur donna pas seulement toutes sortes de sûretez, afin qu'ils pussent y vivre en paix & sans aucune crainte, mais il leur fournit encore toutes les commoditez, entrant dans leurs besoins avec une cordialité & une tendresse, qui le firent aimer de ces villes comme leur fondateur.

Agrigente & Geles, deux grandes villes rétablies & repeuplées.

Cordialité & tendresse de Timoleon pour les Siciliens.

Cette affection étoit commune à toutes les autres villes. Il n'y avoit ni traité de paix, ni établissement de loy, ni partage de terres, ni reglement de police qui fussent bien faits, si Timoleon ne s'en étoit mêlé, & ne les avoit finis lui-même. On le regardoit en tout comme le maître ouvrier, qui, après que les ouvrages sont achevez, peut seul y mettre la derniere main, & leur donner cette perfection & cette grace toute divine qui en font le veritable prix.

Jusqu'où alloit l'estime que les villes de Sicile avoient pour Timoleon.

Grande idée que les peuples avoient de Timoleon.

Aussi la Grece ayant porté environ dans le

même tems plusieurs grands personnages qui ont fait de grands exploits, un Timothée, un Agesilas, un Pelopidas, un Epaminondas, qui étoit celui pour lequel Timoleon avoit le plus d'estime, & qu'il tâchoit le plus d'imiter, il n'y a pas une de leurs actions où l'on ne remarque le travail & la peine au travers de leur plus grand éclat. Jusques-là qu'il y en a eu qui ont été suivies, ou de repentir, ou de blâme; au lieu que parmi toutes celles de Timoleon, si l'on en excepte l'extrêmité où il se porta contre son frere, il n'y en a pas une où l'on ne puisse, comme dit Timée, s'écrier en appliquant ce vers de Sophocle:

Epaminondas, celui que Timoleon tâchoit le plus d'imiter.

Difference des actions de Timoleon à celles des autres Capitaines.

De quelles graces non pareilles
La Déesse Cypris,
Ou son aimable fils
Ont-ils revêtu ces merveilles!

Car comme les Poëmes d'Antimaque & les

Car comme les Poëmes d'Antimaque.] Antimaque étoit un Poëte épique, qui vivoit du tems de Socrate & de Platon. Il avoit fait la Thebaïde. Les Anciens lui reprochent qu'il étoit *dur & enflé:* voici le jugement qu'en a fait Quintilien dans le 1[r]. ch. de son x[e]. liv. *Contra in Antimacho vis & gravitas, & minime vulgare eloquendi genus habet laudem; sed quamvis ei secundas fere grammaticorum consensus deferat, & affectibus & jucunditate, & dispositione, & omnino arte deficitur, ut plane manifesto appareat, quanto sit aliud proximum esse, aliud secundum. Au contraire Antimaque a de la force & de la solidité, & son élocution, qui n'est nullement commune, a son prix, & est digne de louange; mais quoique les Grammairiens d'un consentement general, lui ayent déferé le second rang après Homere, il est certain qu'on ne trouve dans ses ouvrages ni sentimens, ni agrément, ni ordre, & qu'il manque absolument d'art; ce qui fait voir manifestement l'énorme difference qui est entre approcher de ce grand Poëte, & n'être que le second après lui.*

portraits de Denys, tous deux Colophoniens, avec tous les nerfs & toute la force qu'on y trouve, font sentir d'abord qu'ils ont été travaillez & peinez, & que les tableaux de Nicomaque & les vers d'Homere, avec toutes les perfections, & toutes les graces dont ils brillent, ont encore celle-ci qu'ils paroissent aisément faits, & n'avoir coûté ni travail ni peine; il en est de même des exploits d'Epaminondas, & de ceux d'Agesilas, quand on les compare à ceux de Timoleon; on sent dans ceux-là qu'ils ont été faits à force, & avec d'in-

Jugement de Plutarque sur les vers d'Homere.

Difference des exploits de Timoleon à ceux d'Epaminondas & d'Agesilas.

Et les portraits de Denys.] C'est ainsi qu'il faut traduire, car Denys étoit un Peintre qui ne faisoit que des portraits, & jamais des tableaux, c'est pourquoi on l'appelloit *Anthropographus*, *peintre d'hommes*. Pline XXXV. 10. *Contra Dionysius nihil aliud quam homines pinxit, ob id Anthropographus cognominatus.*

Et les tableaux de Nicomaque.] Nicomaque très-grand Peintre, fils & éleve d'Aristodeme. On achetoit ses tableaux des sommes immenses, *tabulæ singulæ oppidorum venibant opibus*, dit Pline. Ce que Plutarque dit ici, que ses tableaux paroissoient aisément faits, & n'avoir coûté ni travail ni peine, est conforme à ce que le même Pline écrit, que personne ne peignoit si promptement que lui, *nec fuit alius in arte velocior*; ce qui marque une grande facilité, & en voici une preuve: Aristrate, Tyran de Sicyone, l'avoit choisi pour orner de tableaux un monument, qu'il faisoit élever au Poëte Teleste, & il étoit convenu du prix avec lui, à condition que tout l'ouvrage seroit fait & parfait un tel jour. Nicomaque ne se rendit sur le lieu, que peu de jours avant celui où il devoit livrer l'ouvrage. Le Tyran irrité alloit le faire punir, mais le Peintre tint parole, & dans ce peu de jours, il acheva ses tableaux avec *un art admirable & une merveilleuse celerité*. *Celeritate & arte mira.* Plin.

Ont encore celle-ci qu'ils paroissent aisément faits.] Voici un grand éloge que Plutarque donne à Homere. Avec toutes les graces & les perfections dont brillent ses vers, ils en ont encore une très-grande, c'est qu'ils paroissent aisément faits, & qu'on n'y découvre ni travail ni peine. Cependant aujourd'hui cette même facilité, que Plutar-

nombrables difficultez, au lieu que dans ceux-ci on voit toujours la beauté accompagnée d'une heureuse liberté & d'une facilité incomparable; de maniere que ceux qui en jugeront bien, & sans prévention, seront forcez d'avoüer que c'est l'ouvrage, non de la Fortune, mais de la Vertu que la Fortune a pris plaisir à seconder.

Bel éloge des exploits de Timoleon.

Modestie de Timoleon qui attribuoit à la Fortune ce qui étoit dû à sa vertu.

Cependant Timoleon ne laissoit pas lui-même d'attribuer à la Fortune tous ses grands succès; car en écrivant à ses amis de Corinthe, & en parlant aux Syracusains, il disoit souvent qu'il avoit une grande obligation à cette Déesse, de ce que voulant sauver la Sicile, elle l'avoit fait sous son nom, plutôt que sous celui d'un autre, & c'est pourquoi il dédia dans sa maison une chapelle *à*

que trouve si admirable & si digne de loüange, quelques Critiques la tournent en blâme, & s'imaginent que ces vers, parce que la peine & le travail n'y paroissent pas, sont méprisables, & qu'on en feroit mille comme ceux-là dans un jour. Mais l'experience de tous les siécles a démenti ce jugement de nos modernes peu judicieux, & a confirmé celui de Plutarque; car aucun Poëte depuis Homere, n'a pû attraper cette heureuse facilité. Aussi Quintilien a fini l'éloge qu'il fait de ce Poëte, par ces paroles remarquables, qu'il a surpassé la portée de l'esprit humain, *ut magni sit viri virtutes ejus, non æmulatione, quod fieri non potest, sed intellectu sequi.* lib. x. cap. 1.

Qu'il avoit une grande obligation à cette Déesse.] Timoleon ne disoit pas qu'il rendoit graces à Dieu, mais *à la Fortune*, qu'il exprime par le masculin, τῷ θεῷ; & c'est ce qui a trompé les Interprétes qui ne se sont pas souvenus que les Anciens donnoient souvent les deux genres aux Dieux & aux Déesses. Sans aller plus loin, dans ce même endroit deux lignes plus bas, Plutarque dit ἱερῷ δαίμονι, *au demon sacré*; c'est-à-dire à la Fortune; mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus difficile dans cet endroit de Plutarque; on n'a qu'à lire ce qui suit.

la Fortune qui préside au cas fortuit, & lui fit des sacrifices, & consacra sa maison entiere *à la sacrée Déesse*; car les Syracusains lui avoient donné la plus belle maison de la ville pour reconnoître les grands services qu'il leur avoit rendus. Ils lui donnerent aussi une maison de campagne très-belle & très-agréable, où il se tenoit la plûpart du tems avec sa femme & ses enfans, qu'il avoit fait venir de Corinthe, car il ne retourna point dans son païs, il ne se mêla point dans les troubles & dans

Fortune qui préside au cas fortuit.

Les Syracusains donnent à Timoleon une maison à la ville, & une maison à la campagne.

Timoleon ne retourna point à Corinthe.

A la Fortune qui préside au cas fortuit.] Il n'y a peut-être pas dans toutes ces vies de passage qui ait été plus mal entendu, & qui merite mieux d'être expliqué. Plutarque entre ici dans la distinction que les Philosophes ont faite entre la Fortune τύχην, & le cas fortuit αὐτόματον; la Sicile délivrée, voilà l'ouvrage de la Fortune; la Sicile délivrée par Timoleon, voilà le cas fortuit αὐτόματον, l'ouvrage de τύχης αὐτοματίας, car elle pouvoit être délivrée par un autre, comme par lui. Expliquons plus au long cette difference par quelque exemple. Le retardement de la mort de Socrate vint de ce que l'on couronna la poupe du sacré vaisseau la veille du jour qu'il fut condamné; voilà un coup de la Fortune, mais qui avoit ses causes marquées, tout ce qui étoit arrivé auparavant, & qui avoit fait differer cette cerémonie. Mais que ce couronnement du vaisseau arrive justement la veille du jour que Socrate est jugé, & qu'il retarde sa mort, voilà le cas fortuit, αὐτόματον, qui paroît être indépendant, quoique dans le vrai il ne soit pas moins dans l'ordre de la providence, que les évenemens qui paroissent les plus reglez & les plus déterminez. Prenons encore un exemple dans cette vie de Timoleon. Qu'un homme, dont le pere a été assassiné, trouve vingt ans après dans un Temple l'assassin de son pere, & qu'il le tue, voilà un coup de la Fortune. Mais qu'il le tue dans le moment que cet assassin va tuer Timoleon & qu'il lui sauve la vie, voilà le cas fortuit. Voilà pourquoi Timoleon dédie dans sa maison une chapelle à la Fortune, sous le nom d'αὐτοματίας, *qui préside au cas fortuit*.

Car il ne retourna point dans son païs.] Mais comment les Corinthiens souffrirent-ils que ce-

L'envie menace toujours les hommes d'Etat.

Le plus grand bien dont puisse joüir un homme d'Etat.

les séditions dont la Grece fut agitée, & ne se livra point à l'envie, qui menace toujours les hommes d'Etat, & qui est l'écueïl le plus ordinaire où les grands Capitaines, par une ambition insatiable d'honneurs & de puissance, vont se briser; mais il demeura toujours à Syracuse, joüissant des biens, qui étoient l'ouvrage de sa vertu & de sa valeur, & dont le plus grand, sans comparaison, étoit la satisfaction de voir tant de villes, & tant de milliers d'hommes lui devoir le repos & la felicité dont ils joüissoient.

Il n'y a point d'Etat populaire sans accusateur, comme il n'y a point d'aloüette sans houpe.

Des accusateurs s'élevent contre Timoleon.

Ce que Timoleon dit pour empêcher le peuple de se jetter sur eux.

Cependant comme il n'est pas seulement necessaire, pour me servir de la comparaison de Simonide, que toute aloüette ait une houpe sur la tête, mais aussi que tout Etat gouverné par le peuple ait un accusateur, parmi les harangueurs de Syracuse il s'en trouva deux, Laphustius & Demenete qui s'attacherent à Timoleon. Le premier l'ayant assigné à comparoître en justice à certain jour, & lui ayant demandé des cautions, le peuple voulut se soulever contre ce malheureux & l'empêcher de suivre sa pointe. Timoleon s'y opposa & dit, *qu'il ne s'étoit exposé volontairement à tant de dangers, & qu'il n'avoit essuyé tant de travaux & tant de fatigues que pour mettre chaque Citoyen de Syracuse en droit de faire observer les Loix.* Et Demenete en pleine assemblée l'accusa de plusieurs

lui, qu'ils avoient fait Genéral de leurs troupes, & qui étoit le plus grand ornement de leur ville & de toute la Grece, renonçât à sa Patrie, & s'établît pour toujours à Syracuse? Il me semble que la mere devoit être jalouse de la gloire de la fille.

malversations pendant son Genéralat. Timoleon ne s'amusa pas à refuter ces calomnies, mais il s'écria, *qu'il rendoit graces aux Dieux de ce qu'ils avoient exaucé ses prieres, & qu'enfin il voyoit les Syracusains joüir de la pleine liberté de tout dire, comme il l'avoit demandé.*

Beau mot de Timoleon.

Timoleon ayant donc été celui de tous les Grecs de son tems qui, de l'aveu de tout le monde, avoit executé les plus grandes choses, & le seul qui dans ses glorieux exploits avoit surpassé même les grandes idées que les Sophistes & les Orateurs étaloient avec tant de pompe dans leurs discours d'apparat pendant les fêtes solemnelles, pour exhorter les Grecs aux plus hasardeuses entreprises, il fut encore le seul que la Fortune, par une faveur particuliere, jetta pur & net du sang de ses Citoyens hors de tous ces grands maux, qui de tout tems avoient affligé la Grece. Il fit éprouver sa force & sa capacité aux Barbares & aux Tyrans, & il donna aux Grecs & à ses amis des marques continuelles de sa douceur & de sa justice. Il eut encore cet avantage bien rare & bien singulier, que les trophées qu'il érigea, ne coûterent à ses Citoyens, ni une robe de deüil, ni une seule larme; & en moins de huit ans il eût rendu la Sicile à ses peuples purgée & délivrée de tous les maux, de tous les dégoûts, & de toutes les mi-

But des discours d'apparat que les Orateurs faisoient dans les fêtes solemnelles.

Les trophées de Timoleon ne coûterent pas à son païs une seule larme.

Il voyoit les Syracusains joüir de la plaine liberté de tout dire.] Car cette liberté étoit inconnuë sous les Tyrans, & elle étoit le fruit des exploits de Timoleon. Quelle grandeur & quelle noblesse dans ce tour!

Sur ses vieux jours il perdit la vûë.

Interêt que le tems prend de la longue vie qu'il prête.

ſeres & calamitez qui l'avoient affligée pendant ſi long-tems. Enfin après tant de proſperitez, déja fort avancé en âge il ſentit ſa vûë s'affoiblir, & peu de tems après il la perdit entierement. Ce n'eſt pas qu'il eût rien fait qui lui eût attiré cette diſgrace, ni que la Fortune, changée à ſon égard, eût cherché à le maltraiter, comme ſi elle l'avoit méconnu, mais c'étoit en lui, à mon avis, une maladie qui lui venoit de race, & auſſi un interêt que le Tems prenoit de la longue vie qu'il lui avoit prêtée. Car on dit que pluſieurs de ſa famille avoient ainſi perdu la vûë dans leur vieilleſſe. Cependant Athanis écrit que dans le tems qu'il faiſoit la guerre à Hippon & à Mamercus, & qu'il étoit campé à Mylles, tout d'un coup il lui vint une taye ſur les yeux, & qu'on vit bien dès-lors qu'il ne ſeroit pas long-tems ſans les perdre. Il ne voulut pas abandonner le ſiége, au-contraire il le preſſa vivement juſqu'à ce qu'il eut les Tyrans en ſa puiſſance. Ce même Hiſtorien ajoute que dès qu'il fut de retour à Syracuſe, il quitta ſa charge après en avoir obtenu la permiſſion de ſes Citoyens, ſur ce qu'il leur repreſenta que toutes

Ce n'eſt pas qu'il eût rien fait qui lui eût attiré cette diſgrace.] Plutarque ajoute ceci, pour prévenir les ſoupçons du peuple, toujours ſuperſtitieux, & qui s'imagine ordinairement que les maux ſi marquez, qui arrivent aux hommes, & ſur-tout aux grands perſonnages, ſont la punition de quelque faute qu'ils ont commiſe, de quelque crime qu'ils ont fait.

Comme ſi elle l'avoit méconnu.] Par le ſeul mot παροινηθεὶς, Plutarque donne l'idée de la Fortune, comme d'une perſonne yvre qui maltraite ſes meilleurs amis.

Et un interêt que le Tems pre-

leurs

leurs affaires étoient auſſi heureuſement terminées qu'ils le pouvoient ſouhaiter.

Or que Timoleon ait ſupporté ſon malheur ſans abattement & avec courage, ce n'eſt pas une choſe bien ſurprenante, ni qu'on doive tant admirer dans un homme comme lui; mais ce qu'il y a de merveilleux, & qui merite l'admiration de tous les hommes, c'eſt la conſideration, le reſpect & la reconnoiſſance que tous les Syracuſains conſerverent pour lui après ſon aveuglement. Ils ne ſe contenterent pas de lui rendre de fréquentes viſites; ils lui menoient encore à la ville & à la campagne tous les Etrangers, qui paſſoient chez eux, afin qu'ils viſſent leur Bienfaiteur, & pour ſe glorifier en leur preſence de ce qu'un ſi grand perſonnage avoit préferé de paſſer ſa vie avec eux ſans être ſeulement tenté de retourner dans ſa Patrie, & mépriſant l'entrée éclatante & glorieuſe que lui avoient préparée ſes grandes victoires & ſes prodigieux ſuccez.

La reconnoiſſance, le reſpect & la conſideration que les Syracuſains conſerverent pour Timoleon après qu'il fut devenu aveugle.

Mais de toutes les grandes choſes, qui furent écrites ou faites pour ſa gloire, une des plus conſiderables fut le décret par lequel le peuple de Syracuſe ordonna que toutes les fois que la Sicile ſeroit en guerre avec les Etrangers, elle prendroit un Genéral à Corinthe. C'étoit auſſi une très-belle choſe à voir que ce qu'on faiſoit dans les

Ce qui fut fait de plus conſiderable pour la gloire de Timoleon.

noit de la longue vie.] C'eſt le ſens de ces trois mots, καὶ καταβολῆς ἅμα τῷ χρόνῳ συνεπιθεμένης, que ni l'Interpréte Latin, ni le Traducteur François n'ont entendu.

aſſemblées publiques, par une eſpece de diſtinction très-honorable, & qui marquoit parfaitement la venération qu'on avoit pour lui; les Syracuſains jugeoient ſeuls les affaires ordinaires & communes; mais toutes les fois qu'il en arrivoit d'extraordinaires & de difficiles, ils l'appelloient à leur ſecours; & lui ſur un char à deux chevaux, il traverſoit la place, ſe rendoit au théatre, & monté ſur ce char, il étoit introduit dans l'aſſemblée. A ſon arrivée tout le peuple ſe levoit, le ſaluoit, & le béniſſoit tout d'une voix; il leur rendoit leur ſalut, & après avoir donné quelque tems à ce torrent d'acclamations & de loüanges, il entendoit l'affaire dont il étoit queſtion, en diſoit ſon avis, & ſon avis étoit toujours confirmé par les ſuffrages du peuple. Ses domeſtiques le remenoient enſuite au travers du théatre; & ſes Citoyens, après l'avoir reconduit juſqu'hors des portes avec les mêmes acclamations & les mêmes battemens de mains, ſe remettoient à dépêcher les autres affaires qui ne demandoient pas ſa preſence.

Timoleon dans les cas difficiles alloit au theatre, y entroit ſur ſon char, donnoit ſon avis, & ſon avis étoit toujours ſuivi.

Ayant donc ainſi paſſé ſes vieux jours aimé, honoré & reſpecté de tout le monde, comme le pere commun, il fut emporté par une legere maladie, toujours mortelle dans un âge ſi avancé. On donna quelques jours aux Syracuſains pour l'appareil de ſes funerailles, & aux Etrangers,

Emporté par une legere maladie.

Il fut emporté par une legere maladie.] Il mourut la derniere année de l'Olympiade cx. 335. ans avant la naiſſance de N. S.

afin qu'ils eussent le tems de venir de tous côtez honorer ses obseques.

Rien ne manqua à la magnificence de son convoi. De jeunes gens choisis par le sort chargerent sur leurs épaules son lit très-richement paré, & le porterent à travers la place, où peu de tems auparavant étoient élevez les Palais, ou plutôt les Forteresses des Tyrans. Des milliers d'hommes & de femmes l'accompagnoient en bel ordre, tous couronnez de chapeaux de fleurs, & vêtus de robes blanches; de maniere que cette marche paroissoit moins un enterrement, qu'une procession pour quelque fête solemnelle. Les cris & les larmes, qu'on mêloit aux benédictions & aux loüanges du défunt, n'étoient ni un honneur qu'on rendît par coutume, ou par maniere d'acquit, ni un devoir concerté & exigé, mais ils étoient une tendre expression d'un deüil très-juste, & un témoignage très-sincere de la vive reconnoissance, & de la veritable affection que l'on conservoit pour lui.

Magnificence du convoy de Timoleon.

Honneurs rendus par coutume, ou exigez, peu considerables.

Enfin le lit fut mis sur le bucher, & alors Demetrius, celui de tous les Herauts de son tems qui avoit la voix la plus grande & la plus forte, prononça le décret qui avoit été dressé, & qui étoit conçu en ces termes: *Le peuple de Syracuse a voulu que Timoleon de Corinthe, fils de Timodeme, fût enterré aux dépens du public, & qu'on employât aux frais de ses funerailles jusqu'à la somme de deux cens mines; & pour honorer davantage sa memoire, il a ordonné*

Décret du peuple, prononcé aux funerailles de Timoleon.

Dix mille livres.

qu'à l'avenir toutes les années le jour de son trépas on celébrera en son honneur des jeux de musique & des jeux gymniques, & qu'on fera des courses de chevaux. Tout cela, parce qu'ayant exterminé les Tyrans, défait en plusieurs batailles les Barbares, & repeuplé les plus grandes Citez qui étoient abandonnées & desertes, il a donné aux Siciliens de très-bonnes Loix.

Ses cendres enterrées au milieu de la place publique.

On bâtit autour de son tombeau des portiques & des sales pour les exercices de la jeunesse.

On les appella de son nom.

Cette publication faite, on enterra ses cendres au milieu de la place dans un magnifique tombeau. Quelque tems après les Syracusains éleverent autour de ce tombeau de grands portiques, & y bâtirent de belles sales, qu'ils donnerent à la jeunesse pour ses lieux d'exercice, & qu'ils appellerent du nom même de *Timoleon*. Et pour eux, continuant d'observer la police & les loix, qu'il avoit si sagement établies, ils joüirent d'une grande prosperité, dont rien ne troubla le cours pendant une longue suite d'années.

Des jeux de musique, des jeux gymniques, &c.] C'étoient des jeux où l'on proposoit des prix pour le vainqueur. Les jeux gymniques de la course, de la lute & autres exercices, se faisoient ordinairement après les funerailles, comme dans Homere & dans Virgile. Les Syracusains remettent ceux de Timoleon à l'anniversaire, & ils y ajoutent des jeux de musique, c'est-à-dire des jeux où les Poëtes & les Musiciens disputoient le prix de leur art.

Il a donné aux Siciliens de très-bonnes loix.] Les Syracusains avoient des loix écrites par Diocles. Timoleon ne fit que les corriger. Il laissa dans leur entier celles qui ne regardoient que les contrats & les testamens, parce qu'apparemment on y suivoit les usages de Grece; mais il changea tout ce qui regardoit le gouvernement, parceque tout avoit été bouleversé par la tyrannie; & il se servit pour cet effet des conseils de Cephalus Corinthien, qui étoit d'un sçavoir profond & d'une prudence consommée.

Dont rien ne troubla le cours pendant une longue suite d'années.]

LA COMPARAISON de Timoleon & de Paul Emile.

CES deux grands hommes ayant été tels que l'Hiſtoire vient de nous les repreſenter, il eſt aiſé de voir d'abord qu'en les comparant enſemble, on ne trouvera pas entr'eux des differences bien eſſentielles & bien marquées ; car premierement les Guerres qu'ils ont euës, ils les ont euës l'un & l'autre contre des ennemis d'une grande réputation, l'un contre les Macedoniens, & l'autre contre les Carthaginois. L'un a ſubjugué la Macedoine, & renverſé toute la Fortune d'Antigonus, qui s'étoit maintenu floriſſante pendant une ſuite non interrompuë de ſept Rois; & l'autre a chaſſé de la Sicile tous les Tyrans, & rendu la liberté à cette Iſle. A moins qu'on ne veüille inſinuer à l'avantage de Paul Emile qu'il eut affaire à Perſée lorſque les forces de ce Roy étoient le plus redoutables, & qu'il avoit déja battu les Romains, au lieu que Timoleon attaqua Denys déja foible & hors d'état de lui reſiſter; & qu'on ne ſoutienne d'un autre côté à la gloire de

Premiere conformité entre Paul Emile & Timoleon.

Seconde conformité.

Avantage de Paul Emile ſur Timoleon.

Avantage de Timoleon ſur Paul Emile.

Il me ſemble pourtant que le cours de cette proſperité fut bien troublé ou bien interrompu trente ans après par les horribles cruautez d'Agathocles, qui ſe rendit le Tyran de Syracuſe, & qui fit mourir les principaux Citoyens. Diodor. liv. XIX.

A moins qu'on ne veuille inſinuer à l'avantage de Paul Emile.] Car il eſt certain que la force ou la foibleſſe de l'ennemi, mettent une grande difference entre les Generaux qui en triomphent.

Timoleon, qu'il dompta plusieurs Tyrans, & brisa toutes les forces de Carthage, non pas comme Paul Emile, avec des troupes aguerries & disciplinées, mais avec une poignée de gens ramassez, & de soldats mercenaires, incapables d'ordre & de discipline, & accoutumez à ne faire à la guerre que tout ce qu'il leur plaisoit. Or d'avoir eu les mêmes succez avec des forces si inégales, c'est ce qui distingue le Genéral, & c'est à lui seul qu'en est dûë la loüange.

Ce qui distingue le plus les Genéraux d'armée.

L'un & l'autre ont suivi la justice dans toutes leurs actions, & ont conservé leurs mains pures dans l'administration de leurs Charges. Mais il semble qu'en cela même il y a cette difference entr'eux, que Paul Emile a été formé à cette justice, & à ce desinteressement par les loix & par les mœurs de sa Patrie; au lieu que Timoleon s'y est formé lui-même malgré les exemples corrompus qu'il avoit devant les yeux. Et une preuve certaine de cette verité, c'est que du tems de Paul Emile tous les Romains étoient d'une égale modestie, tous également remplis de crainte & de respect, non-seulement pour leurs loix, mais

Celui qui est formé à la justice par les loix de son païs, bien inferieur à celui qui la suit malgré les exemples corrompus de sa patrie.

Modestie des Romains du tems de Paul Emile.

Or d'avoir eu les mêmes succez avec des forces si inégales.] Un Genéral qui fait de grandes choses avec peu de troupes & mal disciplinées, est sans contredit beaucoup plus grand que celui qui a les mêmes succez avec une armée nombreuse & aguerrie, car tout vient de lui.

Au lieu que Timoleon s'y est formé lui-même.] Il faut, sans comparaison plus de vertu pour être vertueux au milieu d'un peuple corrompu, que pour l'être au milieu d'un peuple qui ne donne que de bons exemples. La raison en est très-sensible.

encore pour leurs Citoyens mêmes. Au lieu qu'en Grece, de tous les Genéraux, & de tous les Capitaines, qui avoient été à l'expédition de Sicile, il n'y en avoit pas un qui ne fût entierement desordonné & corrompu, si l'on en excepte Dion. Encore la plûpart des gens soupçonnoient-ils Dion d'aspirer à la Monarchie, & de songer à établir à Syracuse une Royauté semblable à celle de Lacedemone. L'Historien Timée assure que les Syracusains renvoyerent Gylippe même avec honte & ignominie, parce qu'ils avoient reconnu en lui une avarice extrême & une insatiable avidité; & pour les injustices & les infidelitez que Pharax le Spartiate, & Callippus l'Athenien commirent dans l'esperance de s'assujettir la Sicile, elles sont écrites par plusieurs Historiens. Cependant quels gens étoient-ce que Pharax & Callippus, & quelles étoient les forces qu'ils avoient en main pour concevoir de si hautes esperances? Le premier avoit été réduit à faire sa cour à Denys déja chassé de Syracuse, & Callippus étoit un des Officiers qui commandoient les troupes étrangeres dans l'armée de Dion. Au lieu que Timoleon envoyé pour Genéral aux Syracusains, qui le demandoient avec grande instance, & n'ayant pas à mendier des troupes; mais sûr de trouver une armée déja toute formée & toute prête, qu'on devoit lui donner, & lui remettre entre les mains, ne se proposa d'autre fin dans ce com-

Corruption & desordre des Genéraux du tems de Timoleon.

Difference bien glorieuse entre Timoleon & Pharax & Callippus.

Il ne se proposa d'autre fin dans son commandement, que la destru-

mandement que la destruction de tous ces Tyrans pleins de cruauté & d'injustice.

Admirable desinteressement de Paul Emile.

Une chose admirable encore dans Paul Emile, c'est qu'ayant ruiné & renversé un si grand Empire, il n'augmenta pas son bien d'une seule drachme, qu'il ne toucha point à ces grands tresors, & qu'il ne voulut pas même les voir, quoiqu'il comblât les autres de presens, & qu'il fît à tous de grandes largesses. Je ne dis pas par-là, que Timoleon doive être blâmé d'avoir accepté une belle maison à la ville, & une maison à la campagne, car ce n'est pas une chose honteuse de recevoir après de si grands services; mais il est plus glorieux de refuser, & c'est le comble de la vertu, qui montre, quand elle en trouve l'occasion, qu'elle n'a pas besoin, & qu'elle peut se passer de ce qu'on lui offre. Et comme des corps, les uns sont propres à supporter le chaud, & les autres le froid, mais les plus forts sont ceux qui peuvent supporter également l'un & l'autre, & qui ne sont nullement alterez des changemens des saisons; il en est de même des ames, les plus saines & les plus fortes sont celles que la plus grande fortune ne peut élever ni enorgueillir, &

Il n'est pas honteux à un Genéral de recevoir des dons après de grands services; mais il est plus glorieux de les refuser.

Quels sont les corps les plus forts & les plus robustes.

Quelles sont les ames les plus saines & les plus fortes.

ction, &c.] Si Pharax & Callippus, gens peu considerables, se sont laissé transporter par l'ambition, lorsqu'ils se sont vûs à la tête de quelques troupes, à quoi n'auroit pas pû prétendre Timoleon, qui étoit des premiers de son païs, & qui se voïoit Genéral d'une grosse armée? Il faut bien de la vertu & de la sagesse, pour ne se servir d'un si grand pouvoir qu'au soulagement des peuples. C'est une grande loüange pour Timoleon.

que

que les plus grands malheurs ne ſçauroient humilier ni abbattre. Et à cet égard Paul Emile paroît plus parfait que Timoleon ; car dans une grande calamité & dans la douleur extrême que lui cauſoit la perte de ſes enfans, on ne le vit jamais ni plus petit, ni moins ferme que dans ſa plus grande proſperité ; au lieu que Timoleon, après avoir fait contre ſon propre frere un exploit d'une genéroſité non commune, ne put jamais s'affermir par ſa raiſon contre ſa douleur, mais abbattu par la triſteſſe & par le repentir, il fut vingt ans entiers ſans oſer ſe montrer dans les Tribunaux & dans les aſſemblées du peuple. Or il faut avoir honte de tout ce qui eſt honteux & le fuir, mais de craindre & d'éviter avec tant

Grand avantage de Paul Emile ſur Timoleon.

Il faut avoir honte de ce qui eſt honteux, mais il ne faut

Au lieu que Timoleon, après avoir fait contre ſon propre frere un exploit d'une genéroſité non commune.] C'eſt le jugement que Plutarque a déja fait de l'action de Timoleon qui tua ſon frere ; mais c'eſt de quoi tout homme qui aura des idées juſtes de ce qui doit être loüé ou blâmé, ne conviendra point. Le zele outré, que ces Payens avoient pour la Patrie, & leur amour ſans bornes pour la liberté, comme je l'ai déja dit, avoient éteint dans leur cœur toute idée de la veritable juſtice, qu'ils plaçoient mal-à-propos dans ce qui étoit utile à leur païs, ou à eux-mêmes. On peut voir la remarque ſur la page 9.

Il ne put jamais s'affermir par ſa raiſon contre ſa douleur.] Il me ſemble que l'avantage, que Plutarque donne ici à Paul Emile ſur Timoleon, n'eſt pas trop juſte. Un homme ſe conſolera plus aiſément d'avoir perdu ſes enfans, que d'avoir tué ſon frere. Mais Plutarque parle ainſi ſelon ſes préjugez, qui lui faiſoient regarder l'action de Timoleon, comme une action très-grande & très-juſte.

Or il faut avoir honte de ce qui eſt honteux.] Il ne s'agit que de ſçavoir ſi l'action de Timoleon, qui tuë ſon frere, eſt honnête ou honteuſe. Et je ne croi pas que cela ſoit douteux.

Mais de craindre & d'éviter

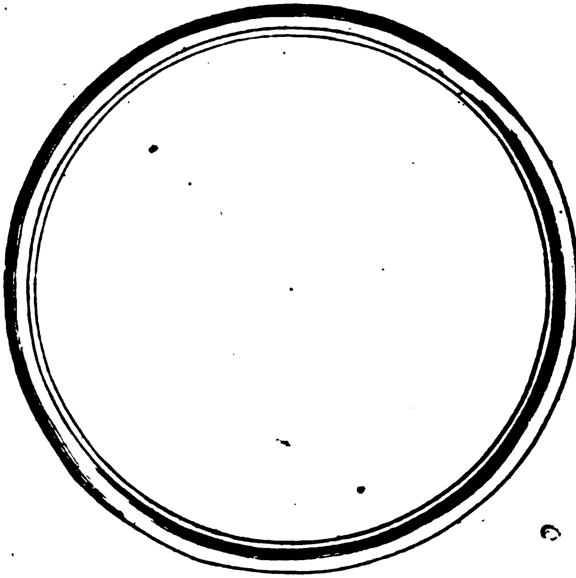
pas craindre le blâme pour une chose juste.

de soin toute sorte de blâme, c'est la marque d'un esprit, qui veritablement est doux & simple, mais qui n'a ni force ni grandeur.

avec tant de soin toute sorte de blâme.] Ce jugement de Plutarque est très-certain. Il ne faut éviter que ce qui est honteux, & qu'on peut blâmer avec justice. Mais de nous laisser accabler & abbattre, parce qu'on nous blâme, quoiqu'on nous blâme sans raison, c'est être très-foible & très-petit. Cependant rien n'est plus ordinaire; mais Timoleon avoit raison de se laisser abbattre par ce blâme, qui n'étoit que trop bien fondé.

Mais qui n'a ni force ni grandeur.] Mais si l'action de Timoleon est injuste, c'est dans le repentir, qu'il en témoigna si ouvertement, que consistent la grandeur & la force, & je suis persuadé que Socrate en auroit porté ce jugement.

Fin de la vie de Timoleon.



PELOPIDAS.



E vieux Caton entendant un jour des gens loüer extrêmement un homme, qui témoignoit une témérité ſans bornes dans toutes les actions de la guerre, & qui ſe jettoit inconſiderement dans les plus grands perils, dit, *qu'il y avoit bien de la difference entre eſtimer la vertu, & mépriſer la vie*, parole pleine de ſageſſe & de

Mot du vieux Caton, ſur le mépris de la vie.

Parole pleine de ſageſſe & de verité.] Plutarque loüe avec juſticè ce mot du vieux Caton. Il n'y a de veritable courage, de courage loüable, que celui qui vient de l'amour de la vertu; celui que produit le mépris, ou la haine de la vie, n'eſt pas courage, mais deſeſpoir.

Histoire d'un soldat d'Antigonus.

verité. En effet on raconte que dans l'armée d'Antigonus il y avoit un soldat d'une valeur étonnante, mais d'une complexion très-mauvaise & fort mal sain. Le Roy lui ayant demandé la cause de sa pâleur, il lui avoüa qu'il avoit une maladie secrete. Le Roy recommanda très-fortement à ses Medecins que s'ils avoient quelque remede, on n'oubliât rien pour le soulager, & qu'on en eût tous les soins possibles.

Ce soldat si brave fut donc gueri, mais il ne fut plus si amoureux des dangers, & si déterminé dans les batailles, de sorte qu'Antigonus, surpris de ce changement, lui en fit des reproches. Le soldat ne lui en cacha pas la veritable cause, & lui dit, *Seigneur, c'est vous seul qui m'avez rendu moins hardi en me délivrant des maux qui me rendoient la vie odieuse.* Et c'est à quoi se rapporte un mot d'un Sybarite, qui dit des Spartiates *que ce n'étoit pas une grande merveille s'ils cherchoient à mourir dans les combats pour se délivrer de tant de travaux, & pour s'affranchir d'une discipline si austere & si rigoureuse.* Mais il ne faut pas s'étonner que des Sybarites, peuples

Mot d'un Sybarite sur les Spartiates.

Sybarites, mous & effeminez.

Mais il ne faut pas s'étonner que des Sybarites, peuples affoiblis & comme fondus par le luxe & par la mollesse.] Le luxe & la mollesse de ce peuple alloient au de-là de toute imagination. Il se glorifioit de n'avoir jamais vû le soleil se lever ni se coucher. Et afin que rien n'interrompît son sommeil, il avoit défendu tous les arts qui s'exercent avec bruit, & les coqs même. Quand il invitoit des femmes au festin d'un sacrifice, c'étoit un an auparavant, afin qu'elles eussent le tems de préparer des robes magnifiques, & le reste de leur parure. Il proposoit des prix aux cuisiniers qui inventeroient les meilleurs ragoûts. Et quand un

affoiblis, & comme fondus par le luxe & par la molleſſe, ayent penſé que ceux qui mépriſoient la mort, le faiſoient, non par l'amour qu'ils euſſent pour l'honneur & pour la vertu, mais par la haine qu'ils avoient pour la vie. Il n'en étoit pas de même des Lacedemoniens, bien vivre & bien mourir pour eux, c'étoit vivre & mourir vertueuſement, comme le témoigne cette ancienne Epitaphe :

Bien vivre & bien mourir, ce que c'étoit pour les Lacedemoniens.

Ceux-ci ſont morts, perſuadez que le bonheur ne conſiſte ni à vivre ni à mourir, mais à faire l'un & l'autre avec gloire.

En quoi conſiſte le bonheur.

Car ce n'eſt ni une choſe blâmable de fuir la mort, quand on aime la vie ſans honte & ſans baſſeſſe, ni une choſe loüable non plus de la ſouffrir conſtamment quand on ne la ſouffre que par le dégoût qu'on a pour la vie.

Comment on peut fuir la mort ſans honte, & la chercher ſans gloire.

De-là vient qu'Homere fait que les plus hardis & les plus vaillans de ſes Guerriers marchent au combat les mieux armez, & que les Legiſlateurs des Grecs puniſſent celui qui a jetté ſon bouclier, & ne puniſſent point celui qui a abandonné ſon épée ou ſa pique, pour nous apprendre par-là que le ſoin de ſe couvrir, ou de ſe défendre, eſt préferable à celui de fraper ſon ennemi, ſurtout pour

Pourquoi Homere veut que les Guerriers les plus vaillans ſoient les mieux armez. Iliad. liv. xiv.

Les loix puniſſoient celui qui avoit abandonné ſon bouclier, & non celui qui avoit abandonné ſon épée.

cuiſinier en avoit trouvé quelqu'un d'excellent, il étoit défendu par une loi expreſſe à tous les autres cuiſiniers de le faire pendant la premiere année, afin que l'inventeur eût ce tems-là pour s'enrichir. Un Sybarite voyant un homme foüir la terre, s'écria qu'il en avoit une deſcente ; & un autre Sybarite à qui il raconta ce qu'il avoit vû, dit que de l'entendre il avoit un mal de côté. Athenée liv. xii. ch. 3.

ceux qui gouvernent des Etats, ou qui commandent des armées.

C'étoit un General des Atheniens.

Armée comparée au corps humain.

Un Genéral ne doit pas s'exposer legerement.

En effet si, pour me servir de la comparaison d'Iphicrate, l'Infanterie legere ressemble aux mains, la Cavalerie aux pieds, le corps de bataille à la poitrine, & si le Genéral tient lieu de la tête, ce Genéral qui s'abandonne à l'impétuosité de son courage, & qui se hasarde mal-à-propos, n'expose & ne neglige pas tant sa vie, qu'il expose & neglige celle de tous ceux dont le salut est attaché au sien. C'est pourquoi Callicratidas, quoique d'ailleurs grand personnage, ne répondit pas bien au Devin qui le conjuroit de prendre garde à lui & de se menager, parce que les entrailles des victimes n'étoient pas favorables, & le menaçoient, *Sparte*, dit-il, *ne tient pas à un seul homme*. Car il est bien vrai que Callicratidas combattant sous les ordres de quelqu'un sur terre ou sur mer, n'étoit qu'un seul homme, mais commandant une armée il rassembloit en lui la force & la puissance de ceux qui lui obéïssoient; de sorte que celui en la personne duquel tant de milliers d'hommes pouvoient perir, n'étoit plus un seul homme.

Callicratidas Genéral des Lacedemoniens. Il succeda à Lysandre.

Un Genéral ne doit pas être regardé comme un seul homme.

Le vieil Antigonus, sur le point de donner un grand combat naval près de l'Isle d'Andros, répondit bien mieux à celui qui lui disoit que les ennemis avoient beaucoup plus de vaisseaux que

Est attaché au sien.] Le Grec ajoute *& au-contraire*, sans s'expliquer davantage. Il veut dire *que celui qui a soin de se conserver, a soin aussi de conserver ceux qu'il commande*. Mais cela ne m'a pas paru necessaire. Ce qui précede le dit assez.

lui ; *& moi*, lui dit-il, *pour combien de vaisseaux me comptes-tu?* Relevant ainsi la dignité du Genéral, comme elle le merite, quand elle est accompagnée de l'experience & du courage, dont le premier devoir est de sauver celui qui sauve tous les autres.

C'est ce qui doit faire estimer le beau mot de Timothée : Un jour que Chares montroit aux Atheniens les blessures qu'il avoit reçuës pendant qu'il étoit leur Genéral, & son bouclier qui avoit été percé d'une pique, *& moi*, s'écria-t-il, *quand j'assiégeois Samos, un trait étant venu tomber assez près de moi, que j'eus de honte, comme m'étant exposé sans necessité en trop jeune homme, & plus qu'il ne convenoit au Chef d'une si grande armée!* Car dans toutes les occasions où le danger du Genéral est d'un grand poids pour le succès d'une affaire, là il doit payer de sa personne & aller tête baissée, sans se menager & sans écouter ceux qui disent qu'un bon Genéral doit mourir de vieillesse, ou du moins mourir vieux; mais lorsque l'avantage qui reviendra de sa victoire, ne peut être que mediocre, & qu'au-contraire par sa défaite tout est perdu, il n'y a personne qui demande de lui qu'il fasse l'action de soldat qui peut entraîner la perte du Capitaine.

Genéral des Atheniens.

Beau mot de Timothée.

Occasions où le Genéral doit s'exposer sans ménagement.

Voilà l'avant-propos que j'ai cru devoir mettre à ces vies de Pelopidas & de Marcellus, qui ont été tous deux grands personnages, & qui sont morts tous deux par leur témérité. Car étant très-

braves de leur personne, & ayant orné leur Patrie par des exploits très-éclatans, & faits contre des ennemis très-redoutables, puisque l'un fut le premier qui vainquit Annibal jusques-là invincible, & que l'autre défit en bataille rangée les Lacedemoniens, maîtres de la terre & de la mer, ils n'épargnerent nullement leur vie, & se firent tuer sans necessité, lorsque leur païs avoit le plus grand besoin de tels hommes & de si vaillans Capitaines. Voilà pourquoi, en suivant les ressemblances qui se trouvent entr'eux, nous en avons composé ce paralelle.

Naissance de Pelopidas.

Pelopidas, fils d'Hippoclus, étoit d'une des plus illustres familles de Thebes comme Epaminondas; nourri dans une grande opulence, & devenu, encore jeune, seul heritier d'une maison très-riche & très-florissante, il se mit tout d'abord à secourir de son bien ceux qui en avoient besoin & qui en étoient dignes, pour faire connoître qu'il étoit veritablement le maître de ses richesses, & non pas leur esclave. Car de la plûpart des hommes, comme dit Aristote, les uns ne se servent pas de leur bien par avarice, & les autres en abusent par débauche & par prodigalité, & passent ainsi leur vie; ceux-ci plongez dans les voluptez, & ceux-là abîmez dans les soins de leur negoce. Tous les Thebains, pleins de reconnoissance, se servirent de l'humanité & de la générosité de Pelopidas, mais il ne put jamais porter Epaminondas à accepter ses offres & à user de son bien.

L'usage qu'il faisoit de son bien.

bien. Il lui fut plus aisé d'imiter sa pauvreté; à son exemple il ne fit gloire que d'être modeste en habits & frugal dans sa table, que d'aimer le travail, & que de se montrer simple & ouvert dans les plus grands emplois, comme le Capanée d'Euripide, *qui possedant de grandes richesses, n'en étoit nullement plus fier;* il auroit eu honte de dépenser plus sur lui que le plus pauvre des Thebains.

Il imite la pauvreté d'Epaminondas.

Dans les suppliantes d'Euripide, v. 861.

Pour Epaminondas, la pauvreté lui étoit familiere, & il l'avoit reçuë comme un heritage de pere en fils, mais il se la rendit encore plus familiere, & plus legere en philosophant, & en choisissant d'abord une vie toute simple & toute unie.

L'unique moyen de rendre la pauvreté legere.

Pelopidas se maria dans une grande maison, & eut beaucoup d'enfans, mais pour toutes ses Charges n'étant devenu nullement plus empressé à s'enrichir, ni plus avare de son tems, qu'il donnoit tout à sa Patrie, il diminua considerablement son bien. Un jour que ses amis l'en reprenoient & lui disoient, *qu'il negligeoit une chose très-necessaire, qui est d'avoir beaucoup de bien. Très-necessaire, vraiment,* leur répondit-il, *mais pour Nicodeme que voilà,* en leur montrant un homme de ce nom, qui étoit manchot & aveugle.

Pelopidas se marie richement.

Les richesses ne sont necessaires qu'aux aveugles & aux manchots. Fausse maxime.

Mais pour un Nicodeme que voilà.] Ce mot est fort beau, mais il n'est pas toujours vrai. Il le seroit si tous ceux qui ont de bons bras & de bons yeux, & qui seroient très-capables de bien servir, étoient employez, & qu'on allouât & qu'on payât leurs services. Mais combien les temsdifficiles&malheureuxfont-ils de Nicodemes, c'est-à-dire, d'aveugles & de manchots? Combien le mauvais choix que font quelquefois ceux qui gouvernent,& les recommandations interessées ou aveugles ausquel-

Difference entre Pelopidas & Epaminondas.

Epaminondas & lui étoient également nez à toute ſorte de vertus. Mais Pelopidas prenoit plus de plaiſir à exercer ſon corps, & Epaminondas à cultiver ſon eſprit. C'eſt pourquoi ils employoient tout leur loiſir, l'un à la paleſtre & à la chaſſe, & l'autre à la converſation & à l'étude de la Philoſophie. Mais parmi toutes les grandes & belles choſes, qu'ils ont faites, & qui leur ont acquis tant de gloire, les gens de bon entendement ne trouvent rien de ſi beau ni de ſi glorieux pour eux, que d'avoir conſervé depuis le commencement juſqu'à la fin de leur vie leur union & leur amitié entiere & ſans reproche, au milieu de tant de combats & de toutes les premieres Charges, ſoit dans les armées, ſoit dans le Gouvernement de la République. Car ſi quelqu'un, après avoir conſideré l'adminiſtration d'Ariſtide & de Themiſtocle, celle de Cimon & de Pericles, celle de Nicias & d'Alcibiade, & vû combien elles ont été pleines de diſſention, de jalouſie & d'envie des uns contre les autres, veut enſuite jetter les yeux ſur l'affection que Pelopidas & Epaminondas ont toujours euë l'un pour l'autre, & ſur l'honneur & le reſpect qu'ils ſe portoient, il reconnoîtra évidemment que ces deux grands hommes

Ce qu'on trouvoit de plus glorieux pour eux.

les ils ont ſouvent égard, en font-ils encore ? Le bien eſt donc neceſſaire, non-ſeulement aux aveugles & aux manchots, mais encore à ceux que la Fortune perſecute, & dont elle rend inutiles & les bras & les yeux. Voilà pourquoi Ariſtote & Platon ſoutenoient que le bien étoit neceſſaire pour faire valoir la vertu, & pour la mettre en oeuvre.

meritent beaucoup plus d'être appellez compagnons & freres dans le gouvernement de la République & dans le commandement des armées, que ceux-là, qui se faisant plus la guerre les uns aux autres, qu'ils ne la faisoient à leurs ennemis, n'ont travaillé toute leur vie qu'à se débusquer & à se détruire. La seule veritable cause de cette moderation, c'étoit la vertu, qui leur faisoit chercher dans toutes leurs actions, non la gloire, ni les richesses qu'accompagne toujours la funeste Envie, mere des querelles & des divisions, mais, tant ils étoient tous deux embrasez d'un amour veritablement divin, à rendre par leur administration leur Patrie plus puissante & plus florissante, regardant toujours les succez l'un de l'autre comme leurs propres succez.

Hommes d'Etat se font souvent plus la guerre les uns aux autres qu'ils ne la font aux ennemis.

La seule cause de la moderation de Pelopidas & d'Epaminondas.

Devoir des veritables hommes d'Etat.

La plûpart des Auteurs écrivent pourtant que leur amitié ne commença qu'à l'expedition de Mantinée, lorsque les Thebains envoyerent du secours aux Lacedemoniens encore leurs amis & leurs alliez. Car dans le combat, qui se donna, se trouvant rangez l'un près de l'autre dans le corps de l'Infanterie, & ayant à combattre contre les Arcadiens, comme l'aîle des Lacedemoniens, où

Ville d'Arcadie dans le Peloponese.

Que leur amitié ne commença qu'à l'expédition de Mantinée.] Il ne faut pas confondre cette expedition avec celle où se donna la celebre bataille de Mantinée, dans laquelle Epaminondas fut tué, car cette bataille ne se donna qu'après la mort de Pelopidas; & c'étoit contre les Lacedemoniens, au lieu que dans celle dont Plutarque parle, les Thebains étoient allez au secours des Lacedemoniens leurs alliez. C'étoit avant l'exil de Pelopidas vers la troisiéme année de l'Olymp. XCVIII.

ils étoient, vint à donner, elle fut rompuë; ce que voyant Pelopidas & Epaminondas, ils joignirent leurs boucliers, & se serrant ensemble, ils repousserent vaillamment tous ceux qui s'adresserent à eux, jusqu'à ce que Pelopidas ayant reçu sept grandes blessures, tomba sur un monceau de morts amis & ennemis. Epaminondas, quoiqu'il le crût sans vie, se mit au-devant de lui pour défendre son corps & ses armes, & combattit long-tems contre un grand nombre d'Arcadiens, resolu de mourir plutôt que d'abandonner son compagnon, & de le laisser au pouvoir des ennemis; mais blessé d'un coup de pique dans l'estomac, & le bras percé d'un coup d'épée, il n'en pouvoit plus & alloit succomber, lorsqu'Agesipolis, Roy des Spartiates, vint de l'autre aîle à son secours, & les sauva tous deux contre toute esperance.

Belle action d'Epaminondas.

Depuis cette bataille les Lacedemoniens traiterent en apparence les Thebains d'amis & d'alliez, mais en effet ils eurent pour suspecte la puissance & la grande élevation de leur ville. Surtout ils conçurent une haine implacable contre la faction d'Ismenias & d'Androclide, & dans la-

Thebains suspects aux Lacedemoniens qu'ils venoient de secourir.

Sur-tout ils conçurent une haine implacable contre la faction d'Ismenias.] Il y avoit alors à Thebes deux Gouverneurs ou Polemarques. Ismenias, & Leontidas, ou comme l'appelle Xenophon, *Leonthiades*, ils étoient ennemis & avoient chacun leur parti; Ismenias tenoit pour la liberté & pour l'état populaire, c'est pourquoi il étoit haï des Lacedemoniens. Les Interprétes ont très-mal démêlé cette histoire que Xenophon explique fort bien dans le Ve. liv. des choses Grecques.

quelle étoit entré Pelopidas, parce qu'ils la regardoient comme trop populaire & trop amie de la liberté. Archias, Leontidas & Philippe, qui étoient de la faction opposée à Ismenias, tous trois riches, pleins d'ambition, & fort portez pour l'Oligarchie, ayant penetré cette disposition des Lacedemoniens, proposerent à Phœbidas, qui passoit à Thebes avec des troupes, de s'emparer de la citadelle appellée Cadmée, d'en chasser ceux qui tenoient le parti opposé, & de la mettre sous la main des Lacedemoniens, en y établissant le gouvernement des Nobles.

On persuada à Phœbidas de s'emparer de la citadelle de Thebes.

Phœbidas se laisse persuader; pendant les fêtes de Cerés il execute son entreprise contre les Thebains, qui ne s'attendoient point à cet acte

Les femmes celebroient ces fêtes dans la citadelle.

Proposerent à Phœbidas, qui passoit à Thebes avec des troupes.] Il est impossible, comme je l'ai dit ailleurs, de bien traduire ces vies de Plutarque, si on ne verifie sur les originaux les histoires dont il parle; ce ne fut point en allant & venant par la Beotie, comme Amiot traduit, que Phœbidas executa cette entreprise. Voici le fait: Les Lacedemoniens avoient ordonné une levée de dix mille hommes pour les envoyer contre Olynthe; en attendant que cette armée fût prête, ils firent partir Eudamidas avec environ deux mille hommes; & Eudamidas demanda en grace aux Lacedemoniens qu'ils donnassent la conduite des autres huit mille hommes à son frere Phœbidas, ce qu'ils lui accorderent, & ce fut en menant ces troupes à Olynthe que Phœbidas passa à Thebes, & campa devant la ville près du Gymnase, où Leontidas lui alla faire ces propositions.

Phœbidas se laisse persuader.] Car Leontidas lui fit voir qu'il n'y auroit rien de plus glorieux pour lui que de se rendre maître de Thebes pendant que son frere travailloit à soumettre Olynthe; que par-là même il faciliteroit à son frere le moïen de réussir dans son entreprise, car au lieu que les Thebains avoient fait un décret, par lequel il étoit défendu qu'aucun Thebain allât avec lui faire la guerre aux Olynthiens, dès qu'il seroit maître de la cita-

Phœbidas commet cet acte d'hostilité.

d'hostilité, se rend maître de la citadelle. Ismenias est enlevé & conduit à Lacedemone, où on le fit mourir bien-tôt après. Pelopidas, Pherenicus, Androclide & plusieurs autres, ayant pris la fuite, sont condamnez au bannissement. Epaminondas demeure en repos dans Thebes, parce qu'on le méprisoit à cause de la Philosophie, comme un homme qui vivoit éloigné des affaires, & aussi à cause de sa pauvreté, comme un homme qui n'avoit nul pouvoir.

Au nombre de quatre cens.

Phœbidas privé du commandement, & condamné à une amende de cinq mille livres.

La nouvelle de cet attentat portée à Sparte, les Lacedemoniens priverent Phœbidas du commandement, & le condamnerent à une amende de dix mille drachmes; mais ils ne laisserent pas de retenir la Cadmée & d'y avoir garnison. Tous les autres Grecs furent étonnez d'un si grand ridi-

delle, ils lui donneroient autant de Cavalerie & d'Infanterie qu'il voudroit pour aller fortifier Eudamidas. Phœbidas se laissa persuader, parce, dit Xenophon, qu'il cherchoit moins à vivre, qu'à faire quelque action d'éclat, & que naturellement il étoit fort inconsideré & fort imprudent.

Ismenias est enlevé.] Par l'ordre de Leontidas qui étoit l'autre Polemarque, mais il ne fut pas conduit à Lacedemone, il fut mis en prison dans la citadelle, où on lui fit faire son procès par des Commissaires qu'on lui envoya. Il y en avoit trois de Lacedemone, & un de chacune des autres villes.

Tous les autres Grecs furent étonnez d'un si grand ridicule d'autoriser une entreprise, & d'en punir l'auteur.] Polybe surtout n'a pas manqué de relever un procedé si étrange & si injuste. En parlant des Etoliens, qui avoient élu pour Préteur Scopas, auteur de tous les maux qu'ils avoient faits aux Achéens, sans leur avoir déclaré la guerre, dit, l. IV. p. 296. que de ne pas faire la guerre par un décret public, & cependant commettre tous les actes d'hostilité, n'en point punir les auteurs, & au-contraire les honorer & les élire pour Generaux, c'étoit un acte qui renfermoit toutes les injustices ensemble; c'est ce que

cule d'autoriser une entreprise & d'en punir l'auteur, & les Thebains, déchus de leur ancien gouvernement, & asservis par Archias & par Leontidas, reconnurent qu'ils ne pouvoient être délivrez d'une tyrannie, qu'ils voyoient appuyée de toutes les forces des Lacedemoniens, ni esperer de la ruiner, si on n'ôtoit à Sparte l'empire de la terre & de la mer.

Entreprise de Leontidas contre les bannis de Thebes.

Cependant Leontidas, ayant appris que les bannis s'étoient retirez à Athenes, & qu'ils y étoient bien voulus du peuple & honorez de tous les honnêtes gens, il leur dressa secretement des embuches par le moyen de quelques hommes inconnus qu'il y envoya; il tua en trahison Androclide, mais il manqua son coup sur tous les

les Lacedemoniens firent après que Phœbidas se fut emparé de la Cadmée contre la bonne foi & contre tous les traitez. Ils punirent l'auteur de cette perfidie, & ne retirerent pas leur garnison, comme si l'injustice étoit effacée par la punition de celui qui l'avoit commise, & comme si c'étoit là satisfaire les Thebains. Les mêmes Lacedemoniens du tems de la paix d'Antalcidas, firent publier qu'ils laissoient la liberté à toutes les villes, mais ils ne retirerent pas d'une seule les Gouverneurs qu'ils y avoient mis. Après avoir saccagé les Mantinéens & ruiné leur ville, ils dirent qu'ils ne leur avoient fait aucune injustice, parce que d'une seule ville ils les avoient fait passer dans plusieurs. Or, ajoute-t-il, c'est une demence jointe à une malice énorme de prétendre qu'un homme n'a qu'à fermer les yeux pour empêcher les autres de le voir. L'attachement à cette pernicieuse maxime de politique a attiré sur ces deux peuples de grandes calamitez, & jamais ceux qui voudront prendre de bons conseils & prosperer, ne doivent la suivre, ni dans les affaires publiques, ni dans leurs affaires particulieres. Je me suis étendu sur cet endroit, parce que ces remarques pourront être lûës par ces hommes à qui il est important d'insinuer ces grandes veritez, confirmées par tant d'experiences.

autres. En même-tems les Atheniens reçurent des lettres de Sparte qui leur défendoit de recevoir les bannis, de les exciter & aider, & leur ordonnoit de les chasser comme gens déclarez ennemis communs de la Grece par tous les alliez. Mais les Atheniens, à qui l'humanité étoit une qualité propre & naturelle, & qui d'ailleurs vouloient témoigner leur reconnoissance aux Thebains, & leur rendre la pareille, car les Thebains étoient ceux qui avoient le plus contribué à rétablir à Athenes le gouvernement populaire, en ordonnant par un décret public, que si quelque Athenien faisoit passer sur les terres de Beotie des armes destinées contre les Tyrans, aucun Beotien ne fît semblant de le voir ni de l'entendre, & ne se mît en devoir de s'y opposer, les Atheniens, dis-je, poussez par ces deux mouvemens, ne firent rien contre les Thebains.

L'humanité naturelle aux Atheniens.

Pelopidas, quoiqu'alors fort jeune encore, alla trouver tous les bannis l'un après l'autre, & les ayant tous assemblez, il leur fit un discours où il leur representa, *qu'il n'étoit ni séant ni juste qu'ils regardassent d'un œil tranquille leur Patrie captive & prisonniere, ni que comme trop contens d'avoir eux-mêmes la vie sauve, ils dépendissent toujours des décrets d'Athenes, toujours soumis & faisant servilement leur cour à ceux qui avoient le talent de bien parler & de mener la populace, mais qu'il falloit tout hasarder pour le plus grand de tous les sujets, en prenant pour modelle l'audace & la vertu de Thrasybule, afin que comme Thrasybule,*

Hardie entreprise de Pelopidas encore jeune.

Beau discours de Pelopidas.

Thrasybule, parti de Thebes, étoit allé heurter & briser les Tyrans d'Athenes, eux de même, partis d'Athenes, allassent rendre à Thebes sa premiere liberté.

Les mesures que prennent les bannis de Thebes.

Les ayant persuadez par ces paroles, ils envoyerent secretement à Thebes apprendre à ceux de leurs amis, qui y étoient restez, ce qu'ils avoient resolu; ces amis approuverent extrêmement leur dessein; Charon, qui étoit un des principaux de la ville, promit de donner sa maison; Philidas trouva le moyen de se faire Greffier d'Archias & de Philippe, qui étoient Polemarques; & pour Epaminondas, il y avoit déja du tems qu'il travailloit à inspirer aux jeunes gens une noble fierté & un grand courage; car dans les lieux d'exercice il leur ordonnoit toujours de s'attaquer aux Lacedemoniens, & de lutter contr'eux; & quand il les voyoit s'applaudir & s'enorgueillir de les avoir vaincus & terrassez, il les tançoit & leur disoit, *qu'ils devroient bien plutôt avoir honte de se rendre ainsi volontairement les esclaves de ceux sur lesquels ils avoient un si grand avantage dans tous les combats.*

Comment Epaminondas animoit les Thebains contre les Lacedemoniens.

Le jour pour l'execution du projet étant pris, les bannis trouverent à propos que Pherenicus,

Et pour Epaminondas, il y avoit déja du tems qu'il travailloit à inspirer.] Voilà tout le rôle que Plutarque fait joüer à Epaminondas dans cette entreprise. Il la sçavoit, mais il ne voulut y avoir aucune part, parce, disoit-il, qu'il ne vouloit pas tremper ses mains dans le sang de ses Citoyens, & qu'il sçavoit bien qu'on ne se tiendroit pas dans les bornes, & que les Tyrans ne periroient pas seuls. Plutarque raconte cette histoire plus au long dans le Traité de l'esprit familier de Socrate.

après avoir assemblé tous les conjurez, s'arrêtât au bourg de Thriasie, qu'un petit nombre des plus jeunes se hasardât à entrer dans la ville; & que s'il leur arrivoit d'être surpris par les ennemis, & de perir en cette occasion, les autres se chargeassent de faire en sorte que ni leurs enfans, ni leurs peres ne manquassent de rien pendant leur vie. Pelopidas fut le premier qui se presenta pour entrer dans la place, & après lui Melon, Damoclide, & Theopompe, tous des premieres Maisons de Thebes, tous liez ensemble d'une étroite amitié, tous d'une fidelité à toute épreuve, & tous rivaux de gloire & d'honneur. Etant donc au nombre de douze, ils embrassent leurs compagnons, qu'ils laissent à Thriasie, & après avoir envoyé un courier à Charon pour l'avertir de leur arrivée, ils se mettent en marche, vêtus de simples vestes, menant avec eux des chiens de chasse, & tenant à la main des pieux à soutenir des rets, afin que ceux qui les rencontreroient en chemin, ne se doutassent de rien, & qu'ils les prissent seulement pour des Chasseurs que la chasse avoit égarez.

C'étoit un bourg près du mont Cithéron.

Audace de Pelopidas.

Douze des conjurez entrent dans Thebes.

Ils sont déguisez en chasseurs pendant le chemin.

Leur courier étant donc arrivé à Thebes, & ayant appris à Charon qu'ils étoient en chemin, Charon ne changea point de sentiment à l'approche de ce danger, & comme il étoit homme de bien & d'honneur, il prépara sa maison pour les recevoir.

Parmi les conjurez il y avoit un certain Hippos-

thenidas, qui n'étoit pas un méchant homme, qui même aimoit sa Patrie, & qui de tout son cœur auroit voulu servir les bannis, mais il n'avoit ni l'audace, ni la fermeté que demandoient une occasion si perilleuse, & les grandes affaires qui se trâmoient. Hipposthenidas donc, envisageant le grand combat qu'il falloit livrer sur l'heure même, il comprend enfin à force de reflexions que ce qu'ils alloient faire, c'étoit en quelque façon aller heurter l'Empire des Lacedemoniens, & entreprendre de détruire leur puissance en suivant des esperances fort incertaines, & appuyées sur une poignée de bannis. Comme surpris tout-à-coup d'un vertige, & ne pouvant débroüiller tant de difficultez & d'obstacles qui se presentent en foule à son esprit, il se retire dans sa maison sans rien dire, & dépêche un de ses amis à Melon & à Pelopidas pour les prier de differer leur entreprise, & de s'en retourner à Athenes en attendant un tems plus favorable.

Hipposthenidas saigne du nez; comment il pensa faire perdre l'occasion aux conjurez.

Il envoye Chlidon aux conjurez les prier de s'en retourner.

Cet envoyé avoit nom Chlidon. Il s'en va chez lui en diligence, tire son cheval de l'écurie, & commande à sa femme de lui apporter la bride. Sa femme ne sçachant où elle étoit & ne pouvant la trouver, dit qu'elle l'a prêtée à un voisin.

Ce qui arriva à Chlidon, & qui l'empécha de faire son message.

Hipposthenidas donc envisageant le grand combat qu'il falloit livrer sur l'heure.] Il faisoit reflexion que quand même on auroit tué les Tyrans, les conjurez étoient en trop petit nombre pour venir à bout de la garnison, qui étoit de quinze cens hommes; que deux Officiers fort sobres devoient être de garde cette même nuit, & qu'Archias avoit ordonné à ceux de Thespies de se tenir sous les armes ce jour-là.

Chlidon s'emporte; on en vient aux injures, & de-là aux malédictions. Sa femme vomit contre lui les imprécations les plus affreuses, & prie les Dieux que son chemin lui soit funeste à lui & à ceux qui l'ont envoyé. De sorte que Chlidon ayant perdu par son emportement la plus grande partie du jour à ce démêlé, & tirant même de ce qui venoit d'arriver une sorte de mauvais augure, il renonce à ce voyage, & va d'un autre côté.

Les conjurez entrent dans Thebes, habillez en païsans.

Voilà comment il tint à peu qu'on ne manquât l'occasion d'executer la plus grande & la plus belle des entreprises. Pelopidas & ceux de sa bande ayant pris des habits de païsan, & s'étant partagez, entrerent le soir par differentes portes dans la ville qu'il faisoit encore jour. Comme on étoit alors au commencement de l'Hyver, il regnoit un petit vent de bise, & il tomboit de la neige, ce qui contribua à les mieux cacher, chacun étant retiré dans sa maison à cause du froid; mais ceux qui étoient de la confidence, reçurent les bannis, & les menerent tout d'abord chez Charon, où ils se trouverent, bannis ou autres, au nombre de quarante-huit.

De plus, ce froid leur donnoit un prétexte de se cacher le visage.

Les conjurez se trouvent chez Charon au nombre de quarante-huit.

Pour ce qui est des Tyrans, voici en quel état

Et va d'un autre côté.] Il alla chercher Hipposthenidas, & ne l'ayant pas trouvé il alla chez un des conjurez où il se doutoit bien qu'il le trouveroit, & il y alla pour leur dire d'envoyer un autre messager à sa place.

Comme on étoit alors au commencement de l'hyver.] C'est ce que signifient ces paroles de Plutarque ἀρχομένου τρέπεσθαι τοῦ ἀέρος, & non pas que *le tems commençoit à se troubler*. Les Lacedemoniens s'étoient emparez de la citadelle vers le milieu de l'Eté, la troisiéme année de l'Olympia-

se trouvoient leurs affaires. Philidas, Greffier des Polemarques, étoit du complot, comme nous l'avons déja dit, & n'oublioit rien pour le faire réussir. Il y avoit déja quelque tems qu'il avoit promis à Archias & à sa compagnie de leur donner à souper ce jour-là, de leur faire grand'chere, & de leur faire venir les plus belles femmes de la ville. Ce qu'il faisoit pour les livrer affoiblis par la débauche & yvres, entre les mains des conjurez qui s'en déferoient sans peine.

Précaution de Philidas pour assurer le succès de l'entreprise.

Les voilà donc à table; comme ils étoient déja en pointe de vin & bien près d'être yvres, il leur vient, on ne sçait comment, une nouvelle, qui n'étoit pas fausse, mais vague, & peu circonstanciée, que les bannis étoient cachez dans la ville. Philidas fait tous ses efforts pour détourner la conversation, mais Archias envoye un de ses Officiers à Charon lui donner ordre de venir le trouver sur l'heure. Il étoit déja tard; Pelopidas & les conjurez se préparoient déja, & avoient pris leurs cuirasses & leurs épées; tout à coup on entend frapper à la porte; quelqu'un y va, & ayant appris de l'Officier qu'il venoit de la part des Polemarques, qui mandoient Charon, il va tout trou-

Plutarque dans le traité de l'esprit familier de Socrate, écrit qu'il y envoya deux de ses gardes.

de XCIX. & ils la reprirent la premiere année de l'Olymp. C. au commencement de l'Hyver.

Ce qu'il faisoit pour les livrer, affoiblis par la débauche.] Comment cela, puisqu'il ne leur présente que quelques conjurez déguisez en femmes? Pour sauver cet endroit, il faut supposer que Philidas avoit veritablement le dessein de faire venir des femmes, mais que ne l'ayant pû, faute de tems ou autrement, il habilla en femmes quelques-uns des conjurez.

blé leur annoncer ce terrible ordre. Il n'y eut pas un d'eux qui ne pensât d'abord que la conjuration étoit découverte, & qu'ils étoient tous perdus avant que d'avoir pû executer aucun exploit digne de leur courage. Néanmoins ils furent tous d'avis que Charon obéît à ce mandement, & qu'il se presentât aux Gouverneurs avec assurance, comme ne craignant rien & ne se sentant coupable de rien.

Allarme qu'on donne aux conjurez.

Charon étoit bien homme ferme & intrépide dans les dangers qui ne menaçoient que lui, mais alors effrayé du danger de ses amis, & craignant aussi qu'on ne le soupçonnât de quelque trahison, si tant de braves Citoyens, qu'il avoit reçus dans sa maison, venoient à perir; comme il fut prêt à sortir, il va dans l'appartement de sa femme, prend son fils unique, qui étoit encore enfant, & qui en beauté & en force surpassoit tous les enfans de son âge, le remet entre les mains de Pelopidas, & lui dit : *Si vous venez à découvrir que je vous aye trahis, ou que je vous aye fait la moindre supercherie, traitez cet enfant en ennemi, & vengez-vous sur lui de la perfidie du pere, sans en avoir aucune pitié.*

Il avoit près de 15 ans.

Grande & belle action de Charon.

La plûpart ne purent s'empêcher de verser des larmes, en voyant la vive douleur de ce pere affligé, & la grandeur de son courage, & ils témoignerent tous qu'ils étoient très-fâchez qu'il pût croire que parmi eux il y eût quelqu'un assez lâche & assez étonné du danger present pour le

soupçonner de quelque perfidie, ou pour l'accuser du mauvais succès, & ils le conjurerent unanimement de ne pas laisser son fils parmi eux, mais de l'éloigner & de le mettre à couvert de ce qui pourroit arriver, afin de conserver à ses amis & à sa ville un vengeur, s'il étoit assez heureux pour échaper aux Tyrans. Charon protesta qu'il n'éloigneroit point son fils; *car, dit-il, quelle vie pour lui, & quelle délivrance plus honnête qu'une fin glorieuse & sans reproche, avec son pere & ses amis?* En même-tems il fait sa priere aux Dieux, embrasse tous les conjurez l'un après l'autre, & sort.

Genéreuse réponse de Charon.

En chemin il travaille à se remettre & à composer son visage & sa voix pour paroître dans un état different de celui où il se trouvoit. Comme il fut à la porte de la maison du festin, Archias & Philidas viennent au-devant de lui, & lui demandent, *Charon, qui sont ces gens, qui, à ce qu'on nous a dit, viennent d'arriver, qui sont cachez dans la ville, & qui sont appuyez par quelques-uns de nos Citoyens?* Charon fut d'abord un peu troublé, mais après avoir demandé à son tour, qui étoient ces gens qui venoient d'arriver, & qui étoient ceux qui les receloient dans leurs maisons, & voyant qu'Archias ne pouvoit rien dire de certain, il connut bien que cette nouvelle ne venoit que de quel-

Grande presence d'esprit de Charon.

Car, dit-il, quelle vie pour lui.] Après cela, il adressa la parole à son fils, & Plutarque dans le Traité que je viens de citer, rapporte ses paroles qui meritent d'être lûës.

qu'un, qui n'étoit pas bien informé, & il leur dit: *Prenez bien garde que ce ne soit une fausse allarme qu'on ait voulu vous donner pour troubler vos plaisirs. Je ne laisserai pas de m'en informer avec soin, & de me tenir sur mes gardes, car peut-être ne faut-il rien negliger.* Philidas le loüa de sa prudence, & remenant Archias dans la salle, il le replonge dans la débauche, & fait durer le repas en leur faisant toujours attendre les femmes qu'il leur promettoit.

Charon de retour chez lui, trouve ses amis tout préparez, non à vaincre, ni à sauver leur vie, mais à mourir glorieusement, après avoir fait un grand carnage de leurs ennemis; il dit à Pelopidas la verité telle qu'elle étoit, mais il la déguisa aux autres en inventant plusieurs choses, dont il disoit qu'Archias l'avoit entretenu.

Nouvelle tempête, le détail de la conjuration envoyé à Archias.

A peine cette premiere tempête étoit-elle passée, que la Fortune leur en excita une seconde; car sur ces entrefaites il arriva d'Athenes un courier de la part d'Archias, grand Pontife d'Athenes, qui écrivoit à Archias de Thebes son hôte & son ami, non une nouvelle fausse & fabriquée sur des soupçons, mais un détail circonstancié de toute la conjuration, comme on le reconnut ensuite. Ce courier fut mené d'abord à Archias, qui étoit déja noyé de vin, & en lui rendant sa dépêche,

Mais il la déguisa aux autres.] Pourquoi cette finesse? Cela n'étoit point necessaire. Aussi Plutarque dans le Traité de l'esprit familier de Socrate, dit formellement que Charon revint à eux le visage gay, & qu'il leur rapporta à tous ce qu'Archias lui avoit dit.

il lui dit, *Seigneur, celui qui vous écrit ces lettres, vous conjure de les lire ſur le champ, parce qu'il vous écrit pour des affaires très-importantes.* Archias ſe mettant à rire, *à demain*, dit-il, *les affaires*, & prenant les lettres, il les mit ſous ſon chevet, & reprit la conversation qu'il avoit commencée avec Philidas. Ce mot *à demain les affaires*, paſſa en proverbe, & eſt encore aujourd'hui en uſage parmi les Grecs.

Imprudence d'Archias.

A demain les affaires, *l'origine de ce proverbe.*

L'occaſion paroiſſant donc très-favorable, les conjurez ſortent & ſe partagent en deux bandes; les uns, ſous la conduite de Pelopidas & de Damoclide, vont contre Leontidas & Hypatas, qui étoient voiſins; & les autres ayant à leur tête Charon & Melon, vont contre Archias & Philippe. Ils mettent ſur leurs cuiraſſes des robes de femmes, & ſur leurs têtes des couronnes de pin & de peuplier, qui leur cachoient tout le viſage. Dès qu'ils furent à la porte de la ſalle du feſtin tous les convives firent un grand bruit & de grands cris de joye, penſant que c'étoient les femmes qu'ils attendoient. Les conjurez ayant bien regardé tout autour de la ſalle, & bien remarqué tous ceux qui étoient aſſis, tirent leurs épées, & ſe jettant au travers des tables ſur Archias & ſur Philippe, ils parurent ce qu'ils étoient. Philidas obligea un petit nombre des conviez à ſe tenir en repos, leur promettant qu'ils n'auroient aucun

Les conjurez ſe partagent en deux bandes.

Ceux qui vont contre Archias ſe déguiſent en femmes.

Ils tuent Archias & Philippe, & ceux qui voulurent ſe défendre.

Vont contre Leontidas & Hypatas.] Ceux-ci ne ſoupoient pas chez Philidas, parce qu'Archias, qui attendoit une des premieres Dames de la ville, n'avoit pas voulu que Leontidas fût du feſtin. Ainſi Philidas avoit été obligé de les ſeparer.

mal. Tous les autres, qui voulurent se lever & se mettre en défense avec les Polemarques, furent tuez sans beaucoup de peine comme des gens qui étoient pleins de vin.

Pelopidas va contre Leontidas. L'affaire fut plus difficile de son côté.

L'affaire fut plus difficile du côté de Pelopidas, car ils alloient contre un homme sobre & hardi. En arrivant ils trouvent la porte de sa maison fermée, parce qu'il étoit couché; ils heurtent longtems sans que personne réponde. Enfin un esclave les ayant entendus, se leve & descend pour ouvrir; il n'eut pas plutôt tiré le verroüil & entr'ouvert, que se jettant tous en foule, ils pousserent la porte de roideur, jetterent l'esclave à la renverse, & monterent à la chambre à coucher. Leontidas, au bruit de tant de gens qui couroient, se douta de ce que ce pouvoit être; il sauta de son lit, & empoigna son épée, mais il oublia d'éteindre les lampes de veille, ce qui dans les ténébres les auroit commis les uns contre les autres, & auroit pû le sauver. Mais étant vû clairement à une si grande lumiere, comme en plein jour, il alla au-devant d'eux pour défendre la porte, & frapant d'abord Cephisodore, qui entroit le premier, il l'étendit mort à ses pieds; il s'attacha ensuite à Pelopidas, qui le suivoit. La porte, qui étoit étroite, & le corps de Cephisodore, qui embarrassoit l'entrée, rendit ce combat long & difficile; mais enfin Pelopidas fut le plus fort, il tua Leontidas; de-là ils vont tous ensemble chez Hypatas, ils entrent dans sa maison, comme ils étoient

Lampes de veille. Il y en avoit ordinairement deux.

Leontidas se met en défense, & tua d'abord Cephisodore.

Pelopidas tue Leontidas après un long combat.

entrez dans celle de Leontidas. Hypatas, entendant le bruit, se sauve chez les voisins, mais ils le suivirent, & le tuerent.

Hypatas se sauve; est poursuivi & tué.

Cette grande affaire heureusement executée, ils vont joindre la troupe de Melon, dépêchent des courriers dans l'Attique aux bannis, qui y étoient restez, appellent tous les Thebains à la liberté, & arment tous ceux qu'ils rencontrent, enlevant des portiques les dépoüilles qui y étoient appenduës, & enfonçant les boutiques des Armuriers & des Fourbisseurs. Epaminondas & Gorgidas viennent à leur secours avec leurs armes, accompagnez d'un assez grand nombre de jeunes gens & de quelques vieillards des plus gens de bien qu'ils avoient ramassez.

Ce que font les conjurez après leur entreprise heureusement executée.

Déja toute la ville étoit remplie de frayeur & de trouble, toutes les maisons éclairées de flambeaux, & les ruës pleines de gens qui alloient & venoient. Le peuple n'étoit pas encore assemblé, mais tout consterné de ce qui venoit d'arriver, & ne sçachant encore rien de certain, il attendoit le jour avec impatience. C'est pourquoi on trouva que les Capitaines des Lacedemoniens avoient fait une grande faute de n'être pas tombez sur eux pendant ce desordre; car la garnison étoit de quinze cens hommes, & ils avoient encore beaucoup de gens de la ville qui s'étoient rangez de leur côté; mais effrayez des cris qu'ils entendoient, des feux qui paroissoient par toutes les maisons, & du tumulte de tout ce peuple, qui

Grande faute que firent les Lacedemoniens qui étoient en garnison dans la citadelle de Thebes.

couroit ça & là, ils demeurerent en repos, & se contenterent de garder la citadelle.

Les bannis arrivent de l'Attique à Thebes avec leurs armes.

Le lendemain à la pointe du jour arrivent de l'Attique les bannis avec leurs armes; on convoque une assemblée du peuple, & Epaminondas & Gorgidas y menent Pelopidas, & sa troupe environnée de tous les Sacrificateurs qui portent dans leurs mains les bandeletes sacrées, & qui exhortent les Citoyens à secourir leur Patrie & leurs Dieux. A ce spectacle, toute l'assemblée se leve avec de grands cris & des battemens de mains, & reçoit ces hommes comme ses Bienfaiteurs & ses Liberateurs. Dès ce même jour Pelopidas, nommé Gouverneur de la Beotie, avec Melon & Charon, attaque la citadelle & l'environne de tranchées & de forts, pour chasser les Lacedemoniens, & pour remettre la Cadmée en liberté avant qu'il pût arriver du secours de Sparte; & il ne le prévint que de bien peu de tems, car les Lacedemoniens ayant rendu la place, & s'en retournant

Pelopidas & ses amis menez dans l'assemblée du peuple par Epaminondas & Gorgidas.

Ils sont reçus avec de grands applaudissemens.

Pelopidas nommé Gouverneur, attaque la citadelle.

Les Lacedemoniens rendent la place.

Et il ne le prévint que de bien peu de tems.] Plutarque me paroît ici étrangler trop sa narration. Comment les conjurez avec le peu de Bourgeois qu'ils avoient assemblez, & les bannis, qui arriverent de l'Attique, auroient-ils pû reprendre la citadelle qui étoit si forte, & où il y avoit quinze cens Lacedemoniens en garnison, avec plus de trois mille Bourgeois ou autres, qui s'étoient refugiez près d'eux & qui avoient pris leur parti? Il devoit donc parler des cinq mille hommes de pied & des cinq cens chevaux, que les Atheniens envoyerent à Pelopidas dès le lendemain matin, sous la conduite de Demophon, & des autres troupes qui arriverent de toutes les villes de la Beotie, & qui avec celles des Atheniens, firent une armée de douze mille hommes d'Infanterie, & de deux mille chevaux. Voilà l'armée qui fit le siége de la citadelle, qui se défendit plusieurs jours,

ſelon leur capitulation, trouverent à Megare Cleombrotus, qui venoit à Thebes avec une puiſſante armée. Les Spartiates firent le procès aux trois *Harmoſtes* ou Capitaines qui avoient capitulé, Hermippidas & Arciſſus furent punis de mort, & le troiſiéme, nommé Dyſaoridas, fut condamné à une ſi groſſe amende, que ne pouvant la payer, il ſe bannit lui-même du Peloponeſe.

Leurs Chefs ſont punis de cette capitulation.

Ils appelloient Harmoſtes les Capitaines qu'ils envoyoient commander dans les places.

* Cet exploit de Pelopidas fut appellé par tous les Grecs, le frere germain de celui de Thraſybule, à cauſe de leur parfaite reſſemblance, tant par les grandes vertus des hommes qui les avoient entrepris, & par les grands perils dont ils étoient environnez, que par les combats qu'il fallut livrer, & encore par la fin glorieuſe dont la Fortune les couronna. Car on trouveroit difficilement d'autres hommes, qui avec une ſi petite poignée de gens & plus dénuez de forces, ayent heurté une ſi grande puiſſance, & qui ayant vaincu par leur ſeul courage, & par leur ſeule audace, ayent procuré à leur Patrie de plus grands biens; mais cette action fut renduë encore plus glorieuſe & plus éclatante par le changement qu'elle produiſit dans les affaires; car la Guerre, qui rabaiſſa l'orgueïl de Sparte, & qui lui ôta l'empire de la terre & de la mer, fut l'ouvrage de cette ſeule nuit, dans laquelle Pelopidas, ſans prendre ni château ni place, mais en-

Comment on appella cet exploit de Pelopidas.

Suite glorieuſe de cette grande action de Pelopidas.

& ne ſe rendit que faute de vivres. V. Xenoph. liv. 5 de l'Hiſtoire Grecque, & Diodore de Sicile, liv. xv.

* *Cet exploit, &c.*] Voyez la remarque imprimée à la fin de ce volume, page 622.

trant lui douziéme dans une maiſon, s'il eſt permis d'employer la métaphore pour ne dire que la verité, délia & rompit les chaînes de l'Empire des Lacedemoniens, qui paroiſſoient ne pouvoir jamais être ni briſées ni déliées.

Les Lacedemoniens entrent en armes dans la Beotie.

Les Atheniens effraïez renoncent à la ligue qu'ils avoient avec les Thebains.

Les Lacedemoniens étant entrez peu de tems après avec une puiſſante armée dans les terres de la Beotie, les Atheniens effrayez renoncerent à la ligue qu'ils avoient faite avec les Thebains, & mettant en priſon ceux qui tenoient encore leur parti, ils firent mourir les uns, bannirent les autres, & ils condamnerent les plus riches à de groſſes amendes. Les affaires des Thebains paroiſſoient donc en très-méchant état, perſonne ne ſe preſentant pour les ſecourir. Pelopidas ſe trouvoit alors Genéral des Beotiens avec Gorgidas; ils cherchent enſemble un moyen de commettre encore les Atheniens contre les Lacedemoniens, & voici la ruſe qu'ils imaginerent: Il y avoit un Spartiate, appellé Sphodrias, qui avoit de la reputation parmi les gens de guerre, & qui avoit en effet beaucoup de valeur, mais qui étoit étourdi & leger, très-facile à concevoir de vaines eſperances, & plein d'une folle ambition. Cet homme avoit été laiſſé à Theſpies avec un corps de troupes pour recevoir & proteger les Beotiens, qui voudroient ſe revolter contre Thebes. Pelopidas & Gorgidas lui envoyent ſecretement un marchand

Ruſe de Pelopidas & de Gorgidas pour exciter les Atheniens contre Lacedemone.

Sphodrias, ſon caractere.

Pelopidas & Gorgidas lui envoyent ſecretement.] Cela eſt plus vrai-ſemblable, que ce qu'écrit Diodore de Sicile, liv. XV.

de ſes amis avec de l'argent & avec des diſcours très-propres à flater ſa vanité, qui le perſuaderent plus que l'argent, *qu'il devoit s'attacher à de plus grandes choſes, & s'emparer du Pirée en attaquant les Atheniens à l'improviſte, & lorſqu'ils s'y attendoient le moins; que rien ne pouvoit être ſi agréable aux Lacedemoniens que de ſe voir maîtres d'Athenes, & que les Thebains irritez contre les Atheniens, & les regardant comme des deſerteurs & des traîtres, ne leur donneroient aucun ſecours.*

Qui alors n'étoit pas encore fermé.

Sphodrias, gagné par ces belles paroles, prend des ſoldats un peu avant la nuit, & entre à main armée dans l'Attique. Il s'avance juſqu'à Eleuſine; mais là ſes ſoldats commençant à avoir peur & à ſe repentir, il fut découvert & s'en retourna à Theſpies après avoir attiré aux Lacedemoniens une guerre, qui ne fut ni legere, ni facile à terminer; car dès ce moment là les Atheniens chercherent à renouveller l'alliance avec les Thebains,

Sphodrias gagné, entreprend de ſe rendre maître du Pirée.

Il eſt découvert, & s'en retourne à Theſpies.

Cet attentat attire une groſſe guerre aux Lacedemoniens.

que ce fut Cleombrotus, qui, ſans aucun ordre des Ephores, perſuada à Sphodrias de s'emparer du Pirée.

Mais là ſes ſoldats commençant à avoir peur.] Ils avoient eſperé d'arriver de nuit au Pirée, mais le jour les ſurprit à Eleuſine; ſe voyant découverts, ils commencerent à ſe repentir, & s'en retournerent, pillant & emmenant les troupeaux.

Après avoir attiré aux Lacedemoniens une guerre.] Les Lacedemoniens virent bien la conſéquence de cet attentat. Les Ephores rapellerent Sphodrias, & le mirent en Juſtice; mais Ageſilas, gagné par ſon fils, qui étoit amoureux du fils de Sphodrias, le ſauva. Ce trait d'hiſtoire eſt aſſez curieux, comme Xenophon le conte dans ſon livre v. Au reſte ce paſſage, qui eſt corrompu dans le texte, doit être lû de cette maniere, comme dans un manuſcrit, καὶ συνταράξας οὐ φαῦλον οὐδὲ ῥᾴδιον τοῖς Σπαρτιάταις πόλεμον. Cela eſt également dit, συνταράξας πόλεμον.

les secoururent de tout leur pouvoir, & armant beaucoup de vaisseaux, ils allerent partout pratiquant & recevant tous les Grecs, qui vouloient secoüer le joug de Lacedemone.

Cependant les Thebains étoient tous les jours aux mains avec les Lacedemoniens dans la Beotie, & donnoient à tout moment des combats, qui n'étoient pas des batailles, mais plutôt comme un apprentissage & un exercice, de maniere qu'ils enflammoient de plus en plus leur courage, & fortifioient leurs corps en acquerant dans toutes ces differentes rencontres l'experience, l'habitude & l'audace. C'est pourquoi on rapporte que le Spartiate Antalcidas dit fort à propos à Agesilas qu'on rapportoit de la Beotie fort blessé, *vous recevez des Thebains le salaire de l'apprentissage que vous leur avez fait faire en leur enseignant à faire la guerre malgré eux*. Quoiqu'à proprement parler, le veritable maître des Thebains ne fût point Agesilas, mais les sages Capitaines, qui les menant aux ennemis avec prudence, & lorsque l'occasion étoit favorable, les lâchoient à propos comme de genéreux chiens de chasse, & après leur avoir fait goûter la victoire comme une curée, les retiroient de même, contens de leur courage & de leur ardeur, & c'est à Pelopidas qu'en est dûë la principale gloire. Car dès le premier jour qu'ils l'eurent nommé Capitaine des armes, ils ne manquerent jamais une seule année de l'élire, de maniere que jusqu'à sa mort il fut toujours ou Capitaine de la bande

Mot d'Antalcidas à Agesilas.

C'est à Pelopidas qu'est dûë la principale gloire des exploits des Thebains.

Pelopidas fut nommé toutes les années, ou Capitaine de la bande sacrée, ou Gouverneur de la Beotie.

bande sacrée, ou Gouverneur de la Beotie. Et ce fut en ces tems-là qu'arriverent les défaites & les déroutes des Lacedemoniens à Platées, à Thespies, où Phoibidas, celui qui avoit surpris la Cadmée, fut tué, & à Tanagre où Pelopidas tua de sa main leur Harmoste ou Capitaine Général, appellé Panthoidas. *V. Xenophon, l. v.*

Tous ces grands succez augmenterent bien la confiance & l'audace des vainqueurs, mais ils ne rabaisserent pas entierement la fierté & le courage des vaincus. Car ce n'étoient ni batailles rangées, ni combats reglez, mais plutôt des courses faites à propos, & comme de simples escarmouches, où les Thebains, tantôt en se retirant, tantôt en poursuivant, avoient remporté quelque avantage. Mais le combat de Tegyre, qui fut comme le prélude de la bataille de Leuctres, éleva bien haut la réputation de Pelopidas, en ne laissant, ni à ceux qui partageoient avec lui le commandement de l'armée aucun moyen de lui disputer la gloire de ce grand succès, ni à ses ennemis aucun prétexte dont ils pussent couvrir leur défaite.

Le combat de Tegyre. Le prelude de la bataille de Leuctres.

Il en vouloit à la ville d'Orchomene qui avoit pris le parti des Lacedemoniens, & reçu deux Compagnies d'Infanterie pour la garder, &

Sur le fleuve du Cephise.

[*A Tanagre où Pelopidas tua de sa main leur Harmoste, ou Capitaine Général, appellé Panthoidas.*] Je croi que c'est la même occasion dont parle Xenophon dans son v^e^. liv. mais le General ou Polemarque qui fut tué, il le nomme *Alypetus*, peut-être que Panthoides n'est pas le nom propre, mais le Patronimyque, *le fils de Panthous*.

Du côté du Parnasse.

il épioit l'occasion de s'en rendre maître. Un jour ayant été averti que la garnison étoit sortie pour faire une course dans la Locride, il y alla avec des troupes, & mena avec lui le bataillon sacré, & une nombreuse Cavalerie, esperant de trouver la place sans défense; mais s'en étant approché, & ayant trouvé que de nouvelles troupes de Sparte avoient relevé la garnison, il ramena son armée par la ville de Tegyre, qui étoit le seul chemin par où il pût passer en côtoyant la montagne, car tout le plat païs étoit inondé par le Melas, qui dès sa source se divisant dans des étangs & des marais, qui portoient bateau, rendoit les chemins de la plaine impraticables.

L'Oracle d'Apollon avoit cessé peu de tems avant Plutarque.

· Un peu au-dessous de ces marais est le Temple d'Apollon Tegyréen, & son Oracle, qui n'a cessé

Etoit inondé par le Melas.] Ce que Plutarque dit ici du Melas, s'accorde parfaitement avec ce qu'en écrit Strabon dans son IXe. liv. Ce fleuve étoit perdu de son tems, ou dans des creux, ou dans les marais voisins près d'Haliarte.

Et son Oracle, qui n'a cessé que depuis peu de tems.] C'est le sens du passage de Plutarque, & non pas, comme les Interprétes avoient traduit, *quod non admodum diu floruit, & ne fleurit jamais longuement;* car il est faux que cet Oracle n'ait duré que jusqu'aux guerres des Medes, puisque le même Plutarque assure dans le Traité *des Oracles qui ont cessé*, non-seulement qu'il fleurissoit encore du tems de la guerre du Peloponese, mais long-tems après; ce que Plutarque raconte dans ce Traité, donne beaucoup de jour à ce passage. On peut fortifier par-là les preuves que l'on a données, qu'à la venuë du Messie, les Oracles des faux Dieux avoient cessé; ce n'est pas que l'on n'en voye quelques-uns subsister encore après cette heureuse époque; mais ce n'étoit plus que les derniers soupirs de la friponnerie des Prêtres payens, qui, pour conserver leur credit, s'efforçoient d'entretenir la credulité des peuples.

que depuis peu de tems, il fleurissoit surtout pendant les guerres des Medes, Echecrates en étant alors le Grand-Prêtre; on prétend que ce fut là que ce Dieu nâquit. En effet la montagne voisine est appellée Delos, & c'est au pied de cette montagne que finissent les inondations du Melas. Derriere ce Temple saillent deux sources très-abondantes d'une eau merveilleuse pour sa douceur & sa fraîcheur. Nous les appellons encore aujourd'hui, l'une *la Palme*, & l'autre *l'Olive*, comme Latone ayant accouché, non entre deux arbres, mais entre ces deux sources; on voit même près de-là le mont Ptoum, d'où l'on dit que sortit ce furieux sanglier, qui fit une si grande frayeur à cette Déesse. Les histoires de Pithon & de Tityus arrivées dans ces mêmes lieux, semblent encore favoriser ceux qui y placent la naissance de ce Dieu. Je passe sous silence beaucoup d'autres preuves, sur lesquelles on veut appuyer cette fable; car l'ancienne tradition ne laisse point ce Dieu parmi les Démons nez mortels, & qui d'hommes ont été transformez en Dieux comme Hercule & Bacchus, après avoir dépoüillé cette nature corruptible & mortelle; mais il est un des Dieux éternels & non-engendrez, s'il faut s'en

Naissance d'Apollon au pied d'une montagne appellée Delos près de Tegyre.

La Palme, & l'Olive, deux sources d'eau.

Au-dessus du lac Copaide. Il y avoit sur cette montagne un Oracle d'Apollon.

Apollon n'est ni un démon, ni un Heros, mais un Dieu éternel, & non engendré.

Mais il est un des Dieux éternels & non-engendrez, s'il faut s'en rapporter aux anciens Sages.] Ce passage est remarquable. Les anciens Sages, comme Pythagore, Platon & autres, concevoient que Dieu avoit des enfans éternels, comme lui & non engendrez; & cette idée leur étoit venuë de l'ancienne tradition, qui leur parloit d'un fils de Dieu coéternel au pere, & qu'ils avoient corrompuë par leurs vaines imaginations.

rapporter aux anciens Sages, qui ont traité de la nature des Dieux.

Les Thebains donc s'en retournant d'Orchomene par Tegyre, les Lacedemoniens, qui revenoient de la Locride, se trouverent sur leur chemin. Dès que les Thebains les apperçurent hors des défilez, quelqu'un courant de toute sa force à Pelopidas, lui dit, *nous sommes tombez entre les mains des ennemis. Et pourquoi,* répondit-il, *sommes-nous tombez entre leurs mains, plutôt qu'eux entre les nôtres?* En même-tems il commanda à la Cavalerie qui faisoit l'arriere-garde, de passer de la queuë à la tête pour commencer le combat. Et de son Infanterie, qui étoit de trois cens hommes, il en fit un bataillon serré, esperant bien que partout où ce bataillon donneroit, il enfonceroit les ennemis, quoique superieurs en nombre.

Beau mot de Pelopidas.

Les Lacedemoniens avoient deux Enseignes de gens de pied. Ephorus dit qu'une Enseigne est de cinq cens hommes, Callisthene de sept cens, & plusieurs autres la font de neuf cens, comme Polybe. Leurs Polemarques, Gorgoleon & Theopompe, se confiant sur la valeur de ces bandes, les menent à la charge avec beaucoup d'audace. Le choc commença par l'endroit où étoient les chefs des deux partis, & il fut très-rude; d'abord les Généraux des Lacedemoniens, qui s'étoient jettez sur Pelopidas, furent tuez, tous ceux qui étoient autour d'eux étant en fuite, ou morts, ou hors de combat. L'armée de Lacedemone fut tellement

Combat de Tegyre, où Pelopidas défit les Lacedemoniens, fort superieurs en nombre.

épouvantée qu'elle s'ouvrit pour donner passage aux Thebains, qui auroient pû continuer leur route, & se sauver s'ils avoient voulu; mais Pelopidas dédaignant de se servir de cette ouverture pour se sauver, marcha contre ceux qui étoient encore en bataille, & il en fit un si grand carnage, que tout le reste effrayé se mit à fuir à vauderoute. Les Thebains ne les poursuivirent pas fort loin, car ils craignoient les Orchomeniens, qui étoient fort voisins du lieu du combat, & la nouvelle garnison, qui étoit arrivée de Lacedemone à Orchomene. Ils se contenterent de les avoir rompus, & de faire une retraite glorieuse, qui valoit une victoire, puisqu'ils la faisoient au travers d'une armée dissipée & défaite.

Prudence des Thebains qui ne poursuivirent pas les ennemis.

Retraite qui vaut une victoire.

Après avoir donc érigé un trophée & dépoüillé les morts, ils retournerent chez eux le courage fort élevé, & pleins d'un noble orgueïl, car dans tant de guerres qu'ils avoient euës & contre les Grecs & contre les Barbares, il semble qu'il n'étoit jamais arrivé qu'un si grand nombre de Lacedemoniens eût été défait par un si petit nombre, ni même qu'à forces égales ils eussent été battus en bataille rangée. C'est pourquoi ils étoient d'une fierté qu'on ne pouvoit soutenir, & leur réputation seule étonnoit leurs autres ennemis,

Mais Pelopidas dédaignant de se servir de cette ouverture, pour se sauver.] Il manque ici quelque chose au texte, car ὠσεὶ δὲ τὴν διδομένην, seul ne signifie rien; un manuscrit ajoute, χαίρειν ἐάσας, il me semble qu'ἐάσας suffit seul.

qui en nombre égal n'auroient osé se presenter contre les Spartiates.

Ce combat fut le premier qui apprit à tous les Grecs que ce n'est ni l'Eurotas, ni le lieu qui est entre le Babyce & le Gnacion qui portent des hommes belliqueux & de hardis combattans, mais que les grands courages naissent partout où les jeunes gens sçavent avoir de la honte pour tout ce qui est mauvais, & de l'assurance & de l'audace pour tout ce qui est bon, & où ils craignent plus le moindre affront que tous les perils ensemble; voilà les hommes les plus redoutables à leurs ennemis.

Il a été parlé du Babyce & du Gnacion dans la vie de Lycurge pag.

Où naissent les grands courages.

On prétend que Gorgidas fut le premier qui leva *le bataillon sacré*, & qu'il le composa de trois cens hommes choisis, qui furent soudoyez & entretenus aux dépens de la ville, & qu'on mit en garnison dans la Cadmée; c'est pourquoi il fut appellé *le bataillon de la ville*, parce qu'alors on appelloit les citadelles des villes. D'autres prétendent que ce bataillon fut composé d'amans & d'aimez; & à ce propos on rapporte ce bon mot, que Pammenes dit en riant, que le Nestor d'Homere ne s'entendoit pas bien à ranger des troupes en bataille, puisqu'il ordonnoit aux Grecs de se ranger par lignées & par nations, afin, comme il

Origine du bataillon sacré de Thebes.

Les citadelles appellées villes.

Beau mot de Pammenes.

Ordonnance de bataille de Nestor dans le deuxieme livre de l'Iliade.

Mais partout où les jeunes gens sçavent avoir de la honte, &c.] Car le courage ne consiste qu'à sçavoir fuir ce qui est mauvais, & rechercher ce qui est bon; & par conséquent le courage est le fruit de l'éducation & une veritable science, comme Platon l'a admirablement prouvé dans le Lachés.

le dit, *que la lignée soutint sa lignée, & la nation sa nation*, au lieu qu'il falloit la ranger, en mettant les amans avec les aimez; car les lignées & les nations n'ont pas grand soin les unes des autres dans les grands perils, au lieu qu'un bataillon composé d'amans & d'aimez, & lié par cette union que produit l'amour, est invincible & ne peut être rompu. Car l'amant respectant l'aimé, & l'aimé respectant l'amant, ils demeurent fermes dans les plus grands dangers les uns pour l'amour des autres. Et cela n'est pas bien étonnant qu'ils se montrent ainsi inébranlables en presence, puisqu'ils se respectent plus dans l'absence que les autres hom-

Bataillon d'amans & d'aimez, seroit invincible.

Au lieu qu'un bataillon composé d'amans & d'aimez.] Tout ce que Plutarque dit ici, est admirable; c'est un abregé de ce que Platon a écrit dans son Banquet, où après avoir enseigné que le meilleur guide pour la bonne vie, c'est l'amour; car ni la naissance, ni les honneurs, ni les richesses, ne menent au bien comme l'amour, & que l'amour consiste à avoir honte de ce qui est honteux, & à rechercher tout ce qui est honnête, il ajoute que s'il étoit possible que l'on composât une ville entiere, ou une armée d'amans & d'aimez, il n'y auroit point de meilleur établissement au monde; car chacun fuiroit ce qui est honteux, & rechercheroit ce qui est honnête, & dans les combats une armée d'amans & d'aimez, quelque petite qu'elle fût, vaincroit pour ainsi dire tous les hommes ensemble. Car l'amant ne se resoudra jamais à quitter son poste, ou à jetter ses armes à la vûë de celui qu'il aime, & il se fera plutôt tuer que de l'abandonner dans le peril, ou que de ne pas le secourir. En un mot, il n'est point d'homme si lâche, dont l'amour ne fasse un homme divinement inspiré pour la vertu, desorte qu'il ne sera en rien inférieur à celui qui est naturellement brave; & ce qu'Homere dit qu'un Dieu inspire à certains Heros une force extraordinaire: voilà justement l'effet que l'amour produit dans les amans, &c. tom. 3, p. 178 & 179.

Puisqu'ils se respectent plus dans l'absence, que les autres hommes ne se respectent presens.] C'est le

mes ne se respectent presens, comme on le voit par l'exemple de ce jeune homme, qui étant porté par terre, & son ennemi levant l'épée pour le percer, il le pria & le conjura de la lui enfoncer dans l'estomac, *afin*, dit-il, *que celui que j'aime, n'ait pas la douleur & la honte de me voir blessé au dos*. Aussi, dit-on, qu'Iolaus, qu'Hercule aimoit, fut le compagnon de tous les travaux de ce Heros, & ne l'abandonna dans aucun danger. De-là vint qu'on obligea les amans & les aimez d'aller jurer foi & loyauté sur le tombeau d'Iolaus; & Aristote écrit que cette coutume se pratiquoit encore de son tems. Il est donc très-vrai-semblable que ce bataillon fut appellé *sacré*, comme Platon a appellé un amant *un ami inspiré d'un Dieu.*

Iolaus, le compagnon de tous les travaux d'Hercule, qui l'aimoit.

Serment prêté par les Amans sur le tombeau d'Iolaus.

Pourquoi ce bataillon appellé sacré.

sens du texte Grec, que les Interprétes avoient mal traduit. Un amant respecte plus son bien-aimé absent, que les autres hommes ne respectent qui que ce soit present, & c'est un grand aiguillon pour la vertu.

De-là vint que l'on obligea les amans & les aimez à aller jurer foi & loyauté.] Il me semble que cette coutume se pratiquoit dans la Phocide & dans la Beotie, où l'on celébroit avec beaucoup de solemnité les fêtes de l'Amour. On faisoit jurer les amans & les aimez sur le tombeau d'Iolaus, pour leur faire voir par l'exemple d'Iolaus & d'Hercule, qu'il n'y avoit point d'acte de vertu à quoi l'amour ne les dût porter. Il semble que l'Auteur du Roman de l'Astrée ait pris d'ici l'idée de l'arc des loyaux amans.

Et Aristote écrit que cette coutume.] Je n'ai pû trouver l'endroit d'Aristote. Mais par le *Traité de l'Amour* qu'on a parmi les œuvres morales de Plutarque, il paroît que cette coutume duroit encore de son tems.

Comme Platon a appellé un amant, un ami inspiré d'un Dieu.] Dans le passage du Banquet, que j'ai rapporté plus haut, Platon dit, qu'*il n'y a point d'homme si lâche, dont l'amour ne fasse un homme divinement inspiré pour la vertu*, ὅντινα οὐκ ἂν αὐτὸς ὁ Ἔρως ἔνθεον ποιήσει πρὸς ἀρετήν, p. 179. mais ce n'est pas ce passage que Plu-

On dit que ce bataillon se maintint invincible jusqu'à la bataille de Cheronée, après laquelle Philippe visitant les morts, & s'étant arrêté à l'endroit où ces trois cens soldats étoient étendus les uns près des autres tous percez pardevant de longues javelines, il fut rempli d'admiration, & ayant appris que c'étoit-là le bataillon si celébre d'amans & d'aimez, il se mit à pleurer, & dit tout haut, *perissent malheureusement tous ceux qui sont capables de soupçonner que de si braves gens ayent jamais pû faire, ou souffrir des choses honteuses.*

Mot de Philippe, bien glorieux à ce bataillon d'amans & d'aimez.

Enfin il est constant que ce ne fut point, comme

tarque a ici en vûë. C'est celui de la page suivante, où Platon dit, *que l'amant est plus divin que l'aimé, car il est rempli de l'esprit d'un Dieu*, θειότερον γὰρ ἐραστὴς παιδικῶν, ἔνθεος γάρ ἐστι, où il semble que Plutarque ait lû ἔνθεος φίλος γάρ ἐστι; *car c'est un ami rempli de l'esprit d'un Dieu.*

Perissent malheureusement tous ceux.] Ce mot de Philippe fait voir que de son tems des gens grossiers & malins avoient soupçonné de quelque infâmie cet amour des garçons. Il est certain qu'en beaucoup d'endroits, il étoit très-vicieux; mais cette corruption n'empêcha pas qu'en d'autres, la raison ne purgeât ce vice, & ne fit succeder la vertu pure & sans tache. Car, comme dit Platon, s'il y a un amour vicieux, il y en a un autre honnête, qui ne porte qu'au bien. Tel étoit l'amour de ces jeunes gens du bataillon sacré, tel celui de Socrate pour Alcibiade, & cette réponse de Philippe est la seule qu'il faudroit faire à ceux qui encore aujourd'hui voudroient rendre cet amour suspect, *perissent malheureusement tous ceux qui sont capables de soupçonner que de si braves gens, des gens qui ont si fortement écrit contre l'amour vicieux & corrompu, ayent jamais pu faire ou souffrir des choses honteuses.* Mais changeons cette malédiction en benédiction, *& qu'ils lisent, qu'ils s'instruisent, qu'ils changent de langage & de sentiment.*

Enfin il est constant que ce ne fut point la criminelle passion de Laïus.] Ce passage de Plutarque est si considerable & si important, qu'on me pardonnera, si je releve ici la faute des Interpretes qui ne l'entendant point, l'ont entierement défiguré. L'In-

La passion criminelle de Laïus.

Vûës des Legislateurs Thebains, qui introduisirent le jeu de la flute & l'amour des jeunes gens

disent les Poëtes, la criminelle passion de Laïus, qui introduisit dans Thebes cet amour des jeunes gens, mais ce furent les Legislateurs mêmes des Thebains qui l'y établirent; car voulant travailler à amollir & à adoucir dès leur enfance la trempe trop forte de leur courage, ils mêlerent le jeu de la flute parmi leurs occupations serieuses & parmi leurs plaisirs, en mettant cet instrument en réputation & en vogue, & en assaisonnant leurs exer-

terprete Latin a traduit, *huic amantium consuetudini, non, ut poëta autumant, Laii casus originem apud Thebanos dedit.* Et Amiot, *en somme l'inconvenient de Laïus qui fut occis par son fils Oedipe, n'a point été la cause primitive de cette coutume, que les Thebains avoient d'être amoureux les uns des autres.* Comment concevoient-ils que la mort de Laïus pût introduire à Thebes l'amour des garçons? Un seul mot du texte mal entendu, a produit cette erreur énorme, τὸ Λαΐου πάθος, ne signifie pas *la mort de Laïus*, mais *la passion de Laïus;* & voici l'histoire que Plutarque avoit devant les yeux, & qu'il rapporte lui-même dans ses paralelles des histoires Grecques & Romaines. Laïus étant devenu éperdûment amoureux de Chrysippe, fils naturel de Pelops, l'enleva, & eut avec lui un commerce infâme, jusqu'à ce que ce jeune homme fut tué la nuit couché près de lui par Hippodamie. Les Poëtes, comme Eschyle & Euripide, qui firent des tragedies sur la vie de ce Prince, prétendoient qu'il fut le premier, qui donna l'exemple de cet amour des garçons; & que ce fut même pour vanger la sainteté du mariage, que Junon envoya à Thebes le Sphinx, qui fit de si grands ravages. Mais Plutarque s'oppose à cela avec raison, cet amour corrompu de Laïus n'avoit rien de commun avec l'amour de ces jeunes gens du bataillon sacré; & il est si peu vrai même que Laïus eût donné le premier cet exemple infâme, que Platon dans le VIIIe. l. des Loix, fait voir qu'avant lui il y avoit une loy qui défendoit le commerce criminel des hommes avec les hommes, & des femmes avec les femmes; c'étoit la loy naturelle, que la corruption des hommes avoit fait renouveller. Les exemples de ces deux sortes d'amour, d'amour vicieux, & d'amour honnête, étoient longtems avant Laïus.

cices d'un peu d'amour, pour rendre leurs naturels plus lians & plus souples, & pour dompter la ferocité de leurs mœurs. Voilà pourquoi ce fut avec beaucoup de raison que ces premiers Legislateurs choisirent pour Patrone de leur ville, la Déesse Harmonie, qu'on dit née de Mars & de Venus, pour faire entendre que partout où les naturels hardis & guerriers sont temperez par les graces attrayantes & par les talens de persuader, là se trouve toujours le gouvernement le plus parfait & le mieux d'accord, parce que les loix de l'Harmonie y sont toujours observées.

L'amour rend les naturels plus lians, plus souples, & dompte la ferocité des mœurs.

Déesse Harmonie, patrone de Thebes, & pourquoi.

Quel est le Gouvernement le plus parfait.

Pour retourner à ce bataillon sacré, Gorgidas qui le leva, l'ayant en toute occasion répandu dans les premiers rangs de sa bataille, & en ayant toujours couvert tout le front de la phalange de son Infanterie, ne fit point paroître le courage de ces hommes choisis, & ne se servit pas utilement de leur valeur, parce qu'il n'en avoit pas formé un seul corps, & qu'il les avoit affoiblis, en les desunissant & en les mêlant avec des trou-

Faute de Gorgidas dans l'usage qu'il fit de ce bataillon sacré.

Et qu'il les avoit affoiblis, en les desunissant & en les mêlant avec des troupes bien inferieures & en plus grand nombre.] Ce passage est corrompu dans le texte. Il est heureusement rétabli dans un manuscrit où on lit, ἅτε δὴ διαλελυμένοις καὶ [illegible] μεμιγμένοις τῶν φαυλοτέρων. Ce jugement de Plutarque est important, & merite d'être examiné. Je m'en vais dire ma pensée, que je soumets aux Officiers consommez dans le mêtier de la guerre, ausquels seuls il appartient de décider sur ce sujet. C'est un principe certain qu'un corps d'une grande réputation doit combattre seul, sans être mêlé avec des troupes inferieures, ou si on le mêle, il faut que ce soit avec un plus petit nombre de ces troupes foibles; car ce petit nombre, sera ou par émulation, ou par

pes bien inferieures. Mais Pelopidas, qui avoit vû éclater leur courage à la journée de Tegyre, où ils combattirent sans être mêlez avec d'autres, & toujours autour de lui, il ne les sépara & ne les divisa plus; il s'en servoit toujours comme d'un seul corps, à la tête duquel il commençoit toujours la charge dans les plus grandes occasions. Comme nous voyons dans les courses de chariots que plusieurs chevaux attelez à un char courent de plus grande vîtesse que ceux que l'on pousse seuls, non parce que partant tous ensemble, & faisant un même effort, ils fendent mieux l'air par leur nombre, mais parce que l'émulation & la jalousie échauffent leur courage & augmentent leur ardeur; il pensoit de même que les braves gens

Un corps de troupes bien composé, ne doit jamais être separé, ni mêlé avec d'autres.

Pourquoi des chevaux attelez courent mieux que des chevaux seuls.

honte, ce que fera le grand, qui lui donnera l'exemple; au lieu que si on le mêle avec un plus grand nombre de ces troupes foibles, ce grand nombre venant à se décourager & à plier, entraînera le plus petit, qui ne pourra le ranimer & le rétablir. Ainsi on perdra tout l'avantage que l'on pouvoit attendre de ce corps, s'il avoit combattu seul; c'est la faute que fit Gorgidas, en mêlant ce bataillon sacré avec un plus gros corps de troupes foibles, au lieu que Pelopidas eut de grands succez avec ce même corps, parce qu'il ne le sépara jamais, & le fit toujours combattre ensemble. Il est rare que le bon corrige le mauvais, & l'on voit ordinairement que le mauvais corrompt le bon, surtout si ce mauvais est plus fort & superieur en nombre. Ce que je dis là, qu'on peut mêler utilement des troupes foibles avec un plus grand nombre de braves troupes, pourroit se confirmer par des exemples tirez, non-seulement des guerres anciennes, mais de nos guerres modernes, où on l'a pratiqué avec succès. Plutarque a donc eu raison de relever la faute de Gorgidas, qui avoit affoibli ce bataillon sacré, en le mêlant avec un plus grand nombre de mauvaises troupes; car que ce soit la pensée de Plutarque, c'est ce que ces mots παρὰ πολὺ font assez voir.

se servant les uns aux autres comme d'aiguillon, étoient plus utiles & combattoient plus courageusement ensemble, que séparez.

Mais depuis que les Lacedemoniens, après avoir fait la paix avec tous les autres Grecs, eurent déclaré la guerre aux Thebains seuls, & que le Roy Cleombrotus fut entré dans leur païs avec dix mille hommes de pied & mille chevaux, les Thebains ne se virent plus en danger de perdre seulement leur liberté, comme dans l'autre guerre, mais ils furent menacez d'une totale destruction, ce qui excita une telle allarme & une si grande terreur, qu'on n'en avoit jamais éprouvé de semblable dans la Beotie.

Les Lacedemoniens ayant fait la paix avec tous les autres Grecs, déclarent la guerre aux Thebains.

Grand danger où les Thebains se trouvent.

Pelopidas sortant donc de sa maison pour aller à l'Armée, & sa femme qui l'accompagnoit, pour lui dire les derniers adieux, fondant en larmes, & le conjurant de se conserver : *Ma femme*, lui dit-il, *voilà ce qu'il faut recommander aux jeunes gens, mais pour les Chefs, il ne faut leur recommander que de conserver les autres.*

Mot de Pelopidas à sa femme, qui le prioit de se conserver.

Etant arrivé à l'Armée, & ayant trouvé les Generaux partagez sur ce qu'il falloit faire, il fut le premier qui s'attacha à l'avis d'Epaminondas, qui vouloit qu'on allât presenter la bataille à l'ennemi. Il n'étoit pas alors General, mais il commandoit le bataillon sacré, & on avoit en lui toute la confiance que meritoit un homme, qui avoit donné à sa patrie de si grands gages du zele & de l'amour qu'il avoit pour sa liberté.

Car Epaminondas avoit sous lui plusieurs Boiotarques.

Pelopidas est de l'avis d'Epaminondas de donner Bataille.

La resolution de donner combat étant donc prise, & les deux Armées étant en presence près de Leuctres, Pelopidas eut en songe une vision qui le remplit de trouble. Dans la plaine de Leuctres sont les tombeaux des filles de Scedasus, qu'on appelle les Leuctrides à cause du lieu. Ces filles furent violées par des Spartiates, qu'elles avoient reçus chez elles, & n'ayant pû survivre à cet affront, elles se donnerent la mort, & furent enterrées dans la plaine. Le pere alla à Lacedemone demander justice d'une action si odieuse & si injuste, & n'ayant pû l'obtenir, il vomit contre les Spartiates les plus affreuses imprécations, & se tua sur le tombeau de ses filles. Il y avoit plusieurs Propheties & plusieurs Oracles, qui avertissoient les Spartiates de se donner de garde, & de se mettre à couvert de la vangeance de Leuctres. Mais le Peuple n'entendoit pas ce que signifioient ces menaces, il doutoit même du lieu qu'elles désignoient, parce qu'il y a dans la Laconie près de la mer un bourg appellé Leuctres, & dans l'Arcadie près de Megalopolis un autre lieu de même nom. Or ce grand crime avoit été commis long-tems avant cette bataille de Leuctres.

Les filles de Scedasus appellées les Leuctrides, violées par les Spartiates.

Elles se tuent.

Leur pere n'ayant pû avoir justice à Lacedemone, se tue sur leur tombeau.

Pelopidas dormant donc dans sa tente, il lui sembla qu'il voyoit ces filles de Scedasus fondre en larmes sur leurs tombeaux, & charger de malédictions les Spartiates, & en même-tems Scedasus, qui lui ordonnoit *d'immoler à ses filles une jeune vierge rousse, s'il vouloit remporter la victoire sur*

Songe de Pelopidas.

ses ennemis. Cet ordre lui paroît cruel & injuste, il se leve & communique sa vision aux Devins & aux Genéraux.

Pelopidas communique son songe aux Genéraux & aux Devins.

Les uns sont d'avis qu'il ne faut pas la negliger, ni desobéir à cet ordre, & alleguent les anciennes histoires de Menœcée fils de Creon, de Macarie fille d'Hercule, & de plus recentes encore, comme celle de Pherecyde le sage, qui fut mis à mort par les Lacedemoniens, & dont les Rois de Sparte gardent soigneusement la peau par l'ordre de quelque Oracle, & celle de Leonidas, qui, obéissant à l'Oracle, s'immola en quelque façon lui-même pour le salut de la Grece; & enfin celle de Themistocle, qui, avant la bataille de Salamine, immola trois prisonniers à Bacchus, surnommé Omestes, sacrifices justifiez par les grands succès qui les suivirent. Ils disoient davantage, qu'Agesilas partant des mêmes lieux, d'où étoit autrefois parti Agamemnon, & allant contre les mêmes ennemis, la Déesse lui demanda sa fille en sacrifice,

Qui se dévoua pour sa patrie. V. les Phéniciennes d'Euripide. act. III.

Macarie se dévoua à la mort, pour sauver les Heraclides. V. les Heraclides d'Euripides.

La peau de Pherecyde gardée à Sparte par l'ordre d'un Oracle. Je n'ai trouvé nulle part aucun vestige de cette histoire.

Prisonniers immolez à Bacchus surnommé Omestes. V. la vie de Themistocle. tom. II. p.

La Déesse lui demanda sa fille en sacrifice.] Xenophon écrit dans le VIIe. livre de l'histoire Grecque, que Pelopidas, envoyé en Ambassade à la Cour du Roy de Perse, se fit valoir auprès de lui, en lui faisant entendre que la haine des Lacedemoniens contre les Thebains venoit de ce que les Thebains avoient refusé de suivre Agesilas lorsqu'il alla lui faire la guerre, & qu'ils l'avoient empêché de faire un sacrifice à Diane en Aulide dans le même lieu où Agamemnon allant en Asie avoit sacrifié, & après ce sacrifice s'étoit rendu maître de Troye. Voilà ce que dit ce sage Historien. Il y a bien de l'apparence que c'étoit un conte dont Pelopidas amusoit le grand Roy pour lui faire croire que s'il n'avoit pas perdu son Royaume comme Priam, il en avoit l'obligation aux Thebains, qui avoient empêché ce sacrifice; car si Agesilas eût sacrifié sa fille à Diane comme Agamemnon, la Déesse

une nuit qu'il étoit couché en Aulide ; mais attendri par l'amour qu'il avoit pour elle, il la refusa. Aussi fut-il obligé de congedier son Armée, sans avoir rien fait ; & voilà les raisons de ceux qui vouloient qu'on déferât à la vision de Pelopidas.

Les autres sont d'avis de mépriser ce songe ; leurs raisons.

Les autres étoient d'un avis tout contraire, & soutenoient qu'un sacrifice si barbare & si injuste, ne pouvoit être agréable à aucun des Dieux, ni à aucune Nature superieure à la nôtre ; que les Typhons & les Géans ne regnent pas sur nous, mais le Dieu suprême, pere des Dieux & des Hommes ; qu'il y a de l'impieté à s'imaginer que les Dieux se plaisent au meurtre & au sang, & que s'ils s'y plaisoient, ils ne seroient plus Dieux, & devroient être abandonnez comme des Estres vicieux & impuissans ; car c'est dans les ames foibles & vicieuses, que naissent & s'impriment tels desirs injustes & corrompus.

La Divinité ne peut se plaire au meurtre & au sang.

Les Generaux de l'Armée étant donc dans ce differend, & Pelopidas sur-tout ne sçachant à quoi se déterminer, tout d'un coup une jeune

n'auroit pas manqué de le favoriser du même succès.

Qu'il y a de l'impieté à s'imaginer que les Dieux se plaisent au meurtre & au sang.] C'est un dogme tiré de la Philosophie de Pythagore, qui le premier des Païens a combattu cette ridicule opinion que les Dieux se nourrissoient de la chair des hommes qu'on leur immoloit, & qui a fait voir qu'au-dessus de nous il n'y a aucun être qui se serve de nous, comme nous nous servons des animaux. On peut voir les Commentaires d'Hierocles, pag. 96 & 325.

cavale

cavale qui n'avoit point été domptée, & qui s'étoit échappée du haras, & avoit traversé tous les bataillons, venant à passer devant eux, s'arrêta; tous les Officiers & les soldats se contentoient de voir & d'admirer la couleur de ses crins, qui étoient d'un roux très-clair & très-luisant, la gayeté & la noblesse de ses allures, & la fierté de ses hennissemens; mais Theocrite le Devin, comprenant que c'étoit l'accomplissement du songe, cria à haute voix à Pelopidas; *Seigneur Pelopidas, voilà la victime qui vient à vous; n'attendons point d'autre jeune vierge, mais immolez celle que Dieu vous envoye.* Dès ce moment, ils se saisissent de la jeune cavale, la menent sur les tombeaux des Leuctrides, & après l'avoir couronnée, & fait leurs prieres aux Dieux, ils l'égorgent, en témoignant leur joye, & en répandant dans toute l'Armée le bruit de la vision que Pelopidas avoit euë, & du sacrifice qu'elle avoit demandé.

Plaisant dénouement de l'embarras où étoient les Generaux sur ce songe; ce Devin n'étoit pas un sot.

Cavale rousse immolée sur le tombeau des Leuctrides.

Le jour du combat étant donc venu, Epaminondas mit son Infanterie pesamment armée à

Bataille de Leuctres.

Epaminondas mit son Infanterie pesamment armée à son aîle gauche, &c.] C'est le sens du passage Grec, qui dit seulement qu'*Epaminondas avança & étendit sa phalange en écharpe du côté de son aîle gauche, &c.* Les Grecs appeloient *phalange de biais*, ou *phalange en écharpe* φάλαγγα λοξὴν, lorsqu'une des aîles fortifiée des meilleures troupes s'avançoit en biais vers l'ennemi, laissant un intervale entr'elle & les autres corps de l'Armée, qui reculoient à mesure qu'elle avançoit. Xenophon n'est pas tout-à-fait du sentiment de Plutarque sur la cause du gain de cette bataille; il dit que les Lacedemoniens la perdirent par deux raisons. La premiere, parceque leur Cavalerie étoit très-mauvaise, car il n'y

son aîle gauche qu'il avança, & étendit en écharpe, afin que l'aîle droite des Spartiates fût obligée de s'éloigner des autres Grecs leurs alliez, & qu'il pût l'enfoncer plus facilement, en tombant avec ses plus grandes forces sur Cleombrotus, qui la commandoit; mais les ennemis ayant connu son dessein, changerent l'ordre de leur bataille, & commencerent à étendre leur aîle droite, pour déborder & pour environner Epaminondas.

Pelopidas profite habilement d'un mouvement que font les Lacedemoniens.

Dans ce moment Pelopidas accourt en diligence à la tête du bataillon sacré, & avant que Cleombrotus puisse étendre son aîle, ou la rassembler dans son premier poste, & rétablir ainsi son ordre de bataille, il tombe sur les Lacedemoniens, que ce mouvement avoit mis en desordre; les Lacedemoniens, comme plus habiles & plus grands maîtres dans l'art de la guerre que tous les autres Grecs, ne trouvoient pourtant

Les Lacedemoniens plus habiles dans l'art de la guerre que les autres Grecs.

avoit alors que les gens riches qui nourrissoient des chevaux, & lorsqu'il survenoit une guerre on étoit obligé de prendre, pour monter la Cavalerie, les premiers chevaux qui se presentoient, & de les donner à des soldats foibles, qui n'étoient pas accoutumez à cet exercice; au lieu que la Cavalerie des Thebains étoit très-bonne & très-aguerrie par les combats qu'elle avoit donnez contre les Orchomeniens & les Thespiens. La seconde raison, c'est que les Lacedemoniens ne donnerent que douze hommes de hauteur à leur aîle droite, au lieu que les Thebains en donnerent cinquante à leur gauche, dans la pensée que s'ils enfonçoient l'aîle droite des Lacedemoniens, où étoit le Roy Cleombrotus, le reste ne tiendroit point. Plutarque a suivi ici Diodore de Sicile, qui en racontant cette bataille dans son xve. l. se sert des mêmes termes, & sa narration éclaircit beaucoup celle de Plutarque qui étoit assez obscure. On peut le voir, p. 486.

rien de si important dans les combats, que de s'accoutumer à ne pas se déranger, & à ne pas changer son ordre de bataille devant l'ennemi, & à faire en sorte que les soldats en toute situation pussent tous servir de Capitaines & de Chefs de bandes, partout où le danger & le besoin se montroient, & qu'ils sçussent se tenir toujours ensemble, & combattre sans se séparer. Mais en cette journée la phalange d'Epaminondas tombant sur cette aîle droite séparée & dérangée, sans s'arrêter aux autres troupes, & Pelopidas arrivant avec beaucoup de vîtesse & d'audace à la tête de ses trois cens soldats, cela dérangea & troubla toute leur habileté & toute leur science, de sorte qu'il se fit là un si grand meurtre, & il y eut une si grande déroute de Lacedemoniens, qu'on n'en avoit jamais vû de semblable. C'est pourquoi Pelopidas, qui n'étoit pas Gouverneur de la Beotie, & qui ne commandoit qu'un petit bataillon, partagea la gloire de cette journée & de ce grand succès avec Epaminondas, qui étoit Gouverneur des Beotiens, & qui commandoit une si puissante Armée.

Il est toujours dangereux de changer son ordre de bataille devant l'ennemi.

Pelopidas qui ne commande que le bataillon sacré, partage avec Epaminondas la gloire de cette journée de Leuctres.

Mais bien-tôt après ils furent faits Gouverneurs de la Beotie tous deux ensemble, & ils entrerent dans le Peloponese, où ils firent rebeller beaucoup de villes contre les Lacedemoniens, Elide, Argos, toute l'Arcadie, & la plus grande partie de la Laconie même. On étoit alors au solstice d'Hyver, & à la fin du dernier

L'année suivante après la bataille de Leuctres.

mois de l'année, de sorte qu'en très-peu de jours ils devoient sortir de charge; car le premier jour du mois suivant, il falloit qu'ils cedassent leur place à ceux qui seroient nommez, ou qu'ils encourussent la peine de mort, s'ils la retenoient au-delà de ce terme.

La peine de mort établie à Thebes contre les Genéraux, qui retiendroient le commandement au-delà de l'année.

Tous les autres Gouverneurs de la Beotie, craignant cette loy, & fuyant l'Hyver, vouloient à toute force ramener l'Armée à Thebes. Pelopidas fut le premier, qui, entrant dans le sentiment d'Epaminondas, excita le courage de ses Citoyens, les mena à Sparte, leur fit passer l'Eurotas, prit plusieurs villes des Lacedemoniens, & ravagea tout leur païs, à la tête d'une Armée de plus de soixante-dix mille bons soldats, dont les Thebains ne faisoient pas la douziéme partie. Mais la grande réputation de ces deux personnages faisoit, que même sans ordre & sans aucun décret public, tous les Alliez se rangeoient avec un respectueux silence sous les enseignes de tels Genéraux, & marchoient sous leur conduite; car il semble que la premiere & la plus souveraine des loix, c'est la loy naturelle, qui donne pour Genéral à ceux qui ont besoin de protection & de défense, celui qui peut les défendre & les proteger. Comme on voit tous les jours des passagers dans un vaisseau s'emporter contre les pilotes, jusqu'à les maltraiter, pendant que la mer est calme, ou qu'ils sont dans un bon port; mais s'ils se voyent en pleine mer, &

Malgré cette loy, Epaminondas & Pelopidas retiennent les troupes.

Grand respect que tous les Alliés avoient pour ces deux Genéraux.

La premiere loy, c'est que le plus foible se mette sous la protection du plus fort.

menacez d'une tempête, à l'approche de ce danger, ils ont toujours les yeux sur eux, & mettent en eux toute leur esperance; de même ceux d'Argos, ceux d'Elide & les Arcadiens étoient tous les jours en differend avec les Thebains, & leur disputoient la superiorité & le commandement des Armées; mais dès qu'il falloit donner combat, ou qu'ils se voyoient dans quelque pressant danger, ils se soumettoient d'eux-mêmes aux Generaux Thebains, & obéissoient à leurs ordres.

Ce que les Thebains firent dans cette expedition.

Dans cette expedition ils remirent l'Arcadie en un seul & même corps, & ôtant la Messenie aux Spartiates, qui en jouissoient tranquillement, ils y appellerent les anciens Messeniens, & repeuplerent Ithome. En s'en retournant chez eux par Cenchrées, ils défirent les Atheniens, qui les avoient attaquez dans les détroits, & qui vouloient leur fermer le passage. Pour tous ces grands exploits, tous les autres peuples de la Grece ne pouvoient se lasser d'exalter leur vertu, & d'admirer leur fortune; mais l'envie de leurs Citoyens accruë à proportion de la gloire qu'ils acque-

Ils défont les Atheniens, qui les avoient attaquez à leur retour.

En s'en retournant chez eux par Cenchrées, ils défirent les Atheniens.] Cet affront arriva aux Atheniens par la faute de leur General Iphicrate, qui voulant se saisir des passages, n'eut pas l'esprit d'occuper Cenchrées, qui étoit le poste le plus commode & le plus sûr pour empêcher les Thebains de passer.

Mais l'envie de leurs Citoyens.] Je m'étonne que Plutarque attribuë ceci à l'envie des Citoyens, plutôt qu'à l'amour de la discipline & du maintien des loix; des Generaux qui retiennent le commandement de l'Armée contre l'ordre de leurs Su-

roient, leur prépara chez eux une réception, qui répondoit mal aux grands services qu'ils venoient de rendre; car à leur retour on les mit tous deux en Justice, comme criminels d'Etat, sur ce qu'ils n'avoient pas obéi à la loy, qui ordonnoit qu'au commencement du premier mois, qu'ils appellent *Boucation*, ils remettroient le commandement aux nouveaux Officiers, & qu'ils l'avoient retenu quatre mois entiers au-delà du terme, pendant lesquels ils avoient executé toutes ces grandes choses dans la Messenie, dans l'Arcadie & dans la Laconie.

Pelopidas & Epaminondas après une expedition si glorieuse, sont mis en Justice, comme criminels d'Etat.

Le premier qui fut mené devant le Tribunal, pour y être jugé, ce fut Pelopidas; c'est pourquoi il courut un plus grand risque, mais enfin ils furent tous deux absous. Epaminondas supporta doucement cette accusation, & cette tentative de ses envieux, car il faisoit consister la plus grande partie de la force & de la magnanimité dans la patience, sur-tout en matiere d'affaires d'Etat. Mais Pelopidas, plus fougueux de son naturel, & excité encore par ses amis, entreprit de se vanger, & voici l'occasion dont il se servit:

La patience dans les affaires d'Etat, est une grande partie de la magnanimité & de la force.

Meneclide le Rheteur étoit un de ceux qui dans l'entreprise de la Cadmée étoient entrez avec Melon & Pelopidas dans la maison de Cha-

Pelopidas entreprend de se vanger; l'occasion dont il se servit.

perieurs & contre les loix, sont certainement criminels, quelques grandes choses qu'ils ayent faites. Tout ce que Pelopidas & Epaminondas firent dans cette expedition, ne pouvoit contrebalancer le danger évident auquel ils exposoient leur patrie,

ron, cet homme voyant que les Thebains ne lui faisoient pas le même honneur qu'aux autres Conjurez, comme il étoit très-éloquent, mais emporté & malin, il se servit de ses talens & de sa malignité naturelle, pour accuser & pour décrier ceux qui valoient mieux que lui, & ne cessa pas même après le jugement qui venoit d'être rendu; mais il fit tant par ses menées, qu'il éloigna Epaminondas du Gouvernement de la Beotie, & l'empêcha long-tems de réussir dans tout ce qu'il entreprit. Pour Pelopidas, il ne put jamais le mettre mal avec le peuple; il prit donc une autre voye, & tacha de le broüiller avec Charon; car l'envieux regarde comme une consolation & un allegement dans ses maux, lorsque ne pouvant passer pour aussi homme de bien, que ceux à qui il porte envie, il peut au moins les faire paroître beaucoup moins honnêtes gens, que ceux qu'il lui plaît de favoriser. Voilà pourquoi il ne cessoit d'entretenir le peuple des faits & gestes de Charon, qu'il enfloit le plus qu'il lui étoit possible, & à tout propos il exaltoit les expeditions qu'il avoit faites, pendant qu'il avoit commandé, & les grandes victoires qu'il avoit remportées; sur-tout il relevoit extrêmement le combat de Cavalerie, que les Thebains avoient gagné sous la conduite du même Charon un peu avant la bataille de Leuctres, & il entreprit de le dédier & de le consacrer; voici ce qui lui en fournit l'occasion:

Caractere de Menéclide le Rheteur.

Naturel de l'envieux.

Androcydes de Cysique, Peintre de réputation.

Androcydes de Cysique, grand Peintre, faisoit pour la ville de Thebes un tableau de quelque bataille, & il travailloit à cet ouvrage dans Thebes même. Mais la révolte des Thebains contre Sparte, & la guerre qui la suivit, étant survenuës en ce tems-là, & Androcydes étant obligé de se retirer, les Thebains garderent le tableau, qui étoit presqu'achevé. Meneclide persuada au peuple de consacrer dans un Temple, ou dans quelque autre lieu public ce tableau, avec une inscription, qui fit connoître que c'étoit la bataille de Charon, dans la seule vûë d'obscurcir par ce moyen la gloire de Pelopidas & celle d'Epaminondas. Mais c'étoit une ridicule & sotte ambition, de préferer à tant & à de si grandes batailles, un seul exploit & une seule victoire, où il n'étoit mort du côté des Spartiates, qu'un Gerandas, qui étoit un de leurs moindres Citoyens, & quarante autres avec lui, & où l'on n'avoit rien fait de considerable.

Expedient dont Meneclide s'avisa, pour obscurcir la gloire de Pelopidas & d'Epaminondas.

Pelopidas s'éleve contre Meneclide.

Pelopidas s'éleva contre le décret que Meneclide avoit extorqué, l'accusa d'être contre les loix, & soutint que ce n'étoit pas la coutume

Mais c'étoit une ridicule & sotte ambition de préferer.] Rien ne marque mieux le caractere de l'envie que cette préference que Meneclide donnoit à Charon sur Pelopidas & sur Epaminondas. Ce Charon étoit certainement un petit personnage, puisque Xenophon, en parlant des Conjurez qu'il avoit reçus chez lui, dit simplement *qu'ils entrerent dans la maison d'un certain Charon* παρὰ χάρωνι τινί. On ne parle point ainsi d'un homme de grande réputation.

de

de Thebes d'honorer un homme seul pour des succez publics, mais que tout l'honneur & toute la gloire des victoires, on les déferoit à la Patrie. Pendant que dura ce procès, il ne cessa de combler Charon de loüanges, mais en même-tems il prouvoit clairement que Meneclide étoit un envieux & un méchant homme, & demandoit souvent aux Thebains s'ils n'avoient jamais rien fait de beau. Les Thebains condamnerent Meneclide à une si grosse amende, que ne pouvant la payer il se porta à remuer, & fit tous ses efforts pour changer le Gouvernement. Ces petites particularitez ne sont pas inutiles, pour faire connoître la vie & les mœurs des hommes.

La gloire des grands succez doit être rapportée à la Patrie, & non aux particuliers.

Meneclide condamné à une amende.

Dans ce tems-là Alexandre, Tyran de Pheres, faisoit ouvertement la guerre à plusieurs peuples de Thessalie, & s'ouvroit secretement un chemin pour les assujettir tous. Les Villes envoyerent à Thebes des Ambassadeurs, pour demander des troupes & un Genéral. Pelopidas, voyant Epaminondas occupé dans le Peloponese, se donna lui-même pour Genéral aux Thessaliens, ne pouvant souffrir que la capacité qu'il avoit pour la guerre, & ses autres talens demeurassent inutiles, & jugeant bien que partout où étoit Epami-

Les Thessaliens envoyent demander aux Thebains des troupes & un Genéral.

Il étoit occupé contre les Lacedemoniens.

[*Alexandre, Tyran de Pheres.*] Il venoit d'empoisonner son oncle Polyphron, & de se mettre à sa place; ce Polyphron avoit tué son frere Polydore. Ils étoient tous deux freres de Jason, qui ayant été nommé Genéral des Thessaliens, s'étoit emparé de la Tyrannie, & avoit regné cinq ans. Alexandre étoit fils de Polydore.

nondas, on n'avoit nul besoin d'un autre Capitaine.

Pelopidas marche à leur secours avec une armée.

Il part donc pour la Thessalie avec une armée, se rend maître de Larisse, & oblige Alexandre de venir à ses pieds; là il travaille à le changer, & à le faire devenir de Tyran un Prince humain & juste. Mais voyant qu'il étoit incorrigible, & d'une brutalité sans exemple, & qu'on se plaignoit tous les jours de sa cruauté, de ses débauches & de son avarice insatiable, il commença à s'emporter veritablement contre lui & à le menacer. Le Tyran allarmé se dérobe avec ses Gardes, & Pelopidas, laissant les Thessaliens à couvert des entreprises du Tyran, & en bonne intelligence les uns avec les autres, prend le chemin de la Macedoine, où Ptolomée faisoit la guerre à Alexandre Roy des Macedoniens, & où ces deux freres l'avoient appellé, pour le faire l'Arbitre & le Juge de leurs querelles, ou pour le prier d'embrasser le parti de celui qui auroit raison, & à qui on feroit injustice.

Tyran incorrigible.

Ptolemée & Alexandre appellent Pelopidas en Macedoine, & le font l'arbitre de leurs differends.

Pelopidas n'est pas plutôt arrivé, qu'il termine tous leurs differends, & rétablit les bannis de part & d'autre, & ayant pris pour ôtages Philippe, frere du Roy Alexandre, & trente autres enfans des plus grandes Maisons de la Macedoine, il les

Où Ptolemée faisoit la guerre à Alexandre Roy des Macedoniens.] Amyntas II. venoit de mourir; il laissoit trois enfans legitimes, Alexandre, Perdiccas & Philippe, & un fils naturel appellé Ptolemée. Ce dernier fit la guerre à Alexandre, le tua en trahison, & regna trois ans.

mene à Thebes, pour faire voir aux Grecs jusqu'où s'étendoit l'autorité des Thebains par la réputation de leurs forces, & par la confiance entiere que l'on avoit en leur justice & en leur fidelité. Ce fut ce Philippe, qui long-tems après fit la guerre aux Grecs pour les asservir; alors étant encore enfant, il étoit élevé à Thebes dans la maison de Pammenes. De-là vient qu'on a cru qu'il étoit devenu l'imitateur d'Epaminondas; & peut-être avoit-il pris de lui son activité à la guerre, & sa promptitude à profiter des occasions, ce qui n'étoit-là qu'une petite partie de la vertu de ce personnage; mais pour sa temperance, sa justice, sa magnanimité, sa clemence, qui le rendoient veritablement grand, Philippe ne les reçut point de la nature, & ne les imita point de lui.

Le pere d'Alexandre le Grand.

Philippe élevé à Thebes.

En quoi il imite Epaminondas.

Vertus qui font la veritable grandeur, & qui manquoient à Philippe.

L'année suivante les Thessaliens se plaignant encore d'Alexandre de Pheres, qui troubloit leurs Villes & vouloit s'en rendre maître, Pelopidas fut envoyé Ambassadeur avec Ismenias. Il arriva en Thessalie, sans mener des troupes de Thebes, comme ne s'attendant point à avoir la guerre, c'est pourquoi il fut réduit à la necessité de se servir des Thessaliens dans les affaires pressantes qui lui survinrent.

Pelopidas va en Ambassade en Thessalie avec Ismenias.

Dans ce même tems-là, les troubles & les factions recommencerent à travailler la Macedoine. Ptolemée venoit de tuer le Roy Alexandre son frere, & de s'emparer du Royaume,

Ptolemée tue le Roi Alexandre son frere.

Les amis du mort appelloient Pelopidas, qui voulant arriver avant que Ptolemée eût le tems de se reconnoître, & n'ayant point d'armée, leva à la hâte des soldats mercenaires, & avec ces troupes il marcha à Ptolemée.

Pelopidas marche contre lui avec des soldats mercenaires.

Quand ils furent en presence, Ptolemée à force d'argent corrompit ces soldats mercenaires, & les obligea à passer de son côté, & en même-tems, craignant la réputation & le nom de Pelopidas, il alla au-devant de lui, comme au-devant de son Superieur & de son Maître, eut recours aux caresses & aux prieres, & promit solemnellement qu'il garderoit ce Royaume pour les freres du défunt, qu'il reconnoîtroit pour amis & pour ennemis les amis & les ennemis des Thebains, & pour sûreté de ses promesses, il donna en ôtage son fils Philoxene & cinquante jeunes enfans, qui étoient nourris avec lui; Pelopidas les envoya à Thebes. Mais ayant sur le cœur la perfidie que ces soldats mercenaires lui avoient faite, & averti qu'ils avoient retiré dans la ville de Pharsale la plus grande partie de leurs biens, leurs enfans & leurs femmes, il pensa que de s'en saisir, c'étoit un beau moyen de se venger de l'affront qu'il avoit reçu.

Ptolemée corrompt ses soldats par argent.

Il va au-devant de lui, & par ses prieres il en obtient un traité.

Car Ptolemée n'étoit que bâtard d'Amyntas.

Il veut se venger de la perfidie de ces soldats mercenaires.

Il assemble donc quelques troupes de Thessaliens, & marche à Pharsale. A peine y est-il arrivé, que le Tyran Alexandre se presente devant lui avec une puissante armée. Pelopidas, croyant qu'il venoit pour se justifier, & pour répondre

Le Tyran Alexandre va contre lui avec une grosse armée.

aux plaintes des Thebains, va à lui avec Iſmenias seul ſans autre précaution; ce n'eſt pas qu'il ne le connût pour un ſcelerat & pour un homme accoutumé à verſer le ſang, mais il ſe flatoit que le reſpect qu'il auroit pour Thebes, & la conſideration de ſa dignité & de ſa réputation, l'empêcheroient de rien entreprendre contre lui. Cependant le Tyran les voyant ſeuls & ſans armes, les prend priſonniers, & ſe ſaiſit de Pharſale.

Grande imprudence de Pelopidas,

Pelopidas fait priſonnier par le Tyran.

Cette action remplit de terreur & de défiance l'eſprit de tous ſes Sujets, qui ſe douterent bien qu'après une injuſtice ſi criante & une ſi grande audace, le Tyran n'épargneroit plus perſonne, & ſe comporteroit en toutes rencontres & contre toutes ſortes de gens en homme deſeſperé, & qui n'avoit plus rien à menager pour ſa vie. Ces nouvelles portées à Thebes, les Thebains, irritez de cet attentat, envoyerent ſur le champ une armée en Theſſalie, & comme ils étoient fâchez

Les Thebains envoyent une armée en Theſſalie, pour delivrer Pelopidas.

Cependant le Tyran les voyant ſeuls & ſans armes.] Polybe blâme extrêmement cette action de Pelopidas, qui connoiſſant, dit-il, l'injuſtice du Tyran, & ſçachant bien que tous les Tyrans ſont les ennemis irréconciliables de ceux qui tiennent pour la liberté, eut l'imprudence d'aller à lui comme Ambaſſadeur, & par-là il nuiſit beaucoup aux Thebains, & perdit toute la gloire qu'il avoit acquiſe, pour s'être confié témérairement à ceux en qui il ne devoit avoir aucune confiance.

Et comme ils étoient fâchez contre Epaminondas.] Ils étoient fâchez de ce qu'à la derniere expedition contre les Lacedemoniens dans le combat qu'il donna près de Corinthe contre les troupes, qui vouloient lui fermer le paſſage, il avoit épargné les Lacedemoniens qu'il pouvoit paſſer au fil de l'épée. Sur cela ſes en-

contre Epaminondas, ils nommerent d'autres Generaux.

Pelopidas mené prisonnier à Pheres.

Le Tyran mene cependant Pelopidas à Pheres, & les premiers jours il permet à tout le monde de le voir, s'imaginant que cette avanture auroit humilié sa fierté & abbatu son courage; mais Pelopidas, voyant les Habitans de Pheres très-consternez, ne cessoit de les consoler & de les exhorter à avoir bonne esperance, leur promettant que le Tyran seroit bien-tôt puni; & il envoyoit lui dire à lui-même, *qu'il étoit bien imprudent de tourmenter & de faire mourir tous les jours tant de bons Citoyens, qui ne lui avoient rien fait, & de l'épargner lui, sçachant bien qu'il ne seroit pas plutôt sorti de ses mains, qu'il lui feroit porter la peine dûë à ses crimes.* Le Tyran, étonné de cette grandeur d'ame & de cette assurance, dit: *Pourquoi Pelopidas a-t-il tant de hâte de mourir?* Ce qui étant rapporté à Pelopidas, il lui envoya faire cette réponse, *c'est afin que tu perisses d'autant plutôt, devenu encore plus l'ennemi des Dieux & des hommes.*

Sa fermeté & sa constance.

Fierté & grandeur d'ame de Pelopidas.

Genéreuse réponse de Pelopidas au Tyran de Pheres.

Depuis ce jour-là le Tyran défendit que personne ne le vît & ne lui parlât. Mais Thebé sa femme & fille de Jason, qui avoit été aussi Tyran de Pheres, ayant appris la constance & le courage de Pelopidas sur le rapport de ceux qui le gar-

nemis l'accuserent de trahison, lui firent ôter le Gouvernement de la Beotie, & furent cause qu'on l'envoya avec les troupes comme simple particulier, Diod. liv. xv.

doient, eut la curiosité de le voir & de l'entretenir. Elle alla donc dans la prison, & d'abord, comme femme qu'elle étoit, elle ne démêla pas la bonne mine & la majesté de ce personnage dans la bassesse & dans la calamité où elle le voyoit; mais jugeant bien par ses cheveux negligez, par ses méchans habits, & par le pauvre traitement qu'on lui faisoit, qu'il souffroit beaucoup, & qu'il étoit dans un état, qui répondoit mal à la gloire de son nom, elle se mit à pleurer.

Thebé, femme du Tyran, va voir Pelopidas dans la prison.

Pelopidas, ne sçachant pas qui elle étoit, fut d'abord surpris, mais après qu'on l'eut nommée, il lui parla le premier, & l'appella du nom de son pere; car il avoit connu familierement Jason, & avoit été de ses amis. Thebé ayant commencé à lui dire: *Pelopidas, votre pauvre femme me fait grande pitié. Vous m'en faites bien davantage, Thebé*, lui répondit-il, *de ce que n'étant point prisonniere, vous souffrez un aussi méchant homme qu'Alexandre.* Ce mot toucha Thebé jusqu'au vif, car elle ne supportoit qu'avec beaucoup de peine la cruauté, les violences & l'insolence du Tyran, qui à toutes ses autres infamies ajoutoit encore celle d'entretenir publiquement le plus jeune des freres de sa propre femme. C'est pourquoi allant souvent voir Pelopidas, & se plaignant librement devant

Conversation de Thebé & de Pelopidas dans la prison.

Thebé touchée d'un mot de Pelopidas.

Infamie du Tyran de Pheres.

Et d'abord, comme femme qu'elle étoit, elle ne démêla pas la bonne mine.] C'est le sens de ce passage; les femmes pour l'ordinaire ne jugent que par l'exterieur, un Heros mal propre & mal vêtu leur paroîtra un pauvre homme,

lui de tous les outrages qu'elle souffroit, elle s'aigrissoit de plus en plus contre son mari, & remplissoit son cœur de ressentiment, d'audace, de haine, & de desir de se venger.

Les Genéraux que les Thebains avoient envoyez en Thessalie y font fort mal.

Les Genéraux des Thebains, qui venoient d'entrer dans la Thessalie, n'ayant rien fait, & ayant même été obligez par leur incapacité & par leur mauvaise fortune, d'abandonner le païs, & de s'en retourner honteusement & avec perte, la ville de Thebes les condamna chacun à une amende de dix mille drachmes, & envoya Epaminondas en Thessalie avec une armée.

Condamnez chacun à une amende de cinq mille livres.

Epaminondas envoyé en Thessalie.

Voilà d'abord un grand mouvement parmi les Thessaliens, réveillez & ranimez par la réputation de ce Genéral, & il s'en fallut bien peu que dès ce moment les affaires du Tyran ne fussent entierement ruinées, si grandes furent la frayeur qui tomba tout d'un coup sur ses Capitaines & sur ses amis, l'ardeur qui porta tous ses Sujets à la revolte, & la joye qu'inspira à tous les peuples l'attente de ce qui devoit arriver, personne ne doutant que le Tyran n'allât bien-tôt être puni de tous ses crimes.

Et de s'en retourner honteusement & avec perte.] Car le Tyran les suivit dans leur retraite avec sa Cavalerie, & les harcela honteusement & leur tua beaucoup de monde. Toute l'armée auroit été défaite, si les soldats n'eussent obligé Epaminondas, qui étoit parmi eux comme particulier, de prendre le commandement. Epaminondas prenant la Cavalerie & l'Infanterie la plus legere, fit l'arriere-garde, & repoussant l'ennemi, & le chargeant souvent à son tour, il acheva heureusement la retraite, & sauva les Beotiens. Diodor. liv. xv.

Mais

Mais Epaminondas, préferant le salut de Pelopidas à sa propre réputation, & craignant que s'il poussoit d'abord les affaires à l'extrêmité, le Tyran au desespoir ne tournât, comme une bête feroce, toute sa rage contre son prisonnier, tiroit la guerre en longueur, & tournoyant tout au tour, comme pour faire ses préparatifs, pendant ces délais il tenoit en suspens le Tyran, l'amusoit avec un tel menagement & une telle adresse, que par-là il ne le portoit ni à moderer ses violences & ses emportemens, ni à irriter ses fureurs & sa barbarie; car il connoissoit ses cruautez & le peu de cas qu'il faisoit de la raison & de la justice. Il sçavoit qu'il faisoit enterrer des hommes tout vifs, qu'il en couvroit d'autres de peaux de sangliers & d'ours, que lâchant sur eux ses chiens de chasse, il les faisoit déchirer, ou les tuoit à coups de fleches, & que c'étoient-là ses jeux & ses divertissemens. Dans les villes de Melibée & de Scotuse, ses amies & ses alliées, il convoqua à une assemblée les Citoyens, & les fit environner par ses Gardes, qui égorgerent devant lui toute leur jeunesse. Il consacra la pique dont il s'étoit servi pour tuer son oncle Polyphron, & l'ayant couronnée de festons &

Grande prudence d'Epaminondas.

Horribles cruautez d'Alexandre Tyran de Pheres.

Villes de la Magnesie : ceci arriva la onziéme année de l'Olymp. CII.

Que par-là il ne le portoit ni à moderer ses violences & ses emportemens.] C'est le sens de ce passage, qui a été très-mal traduit. Epaminondas ne vouloit pas que le Tyran moderât ses emportemens & ses violences, parce que ce changement auroit pû faire retourner à lui la plûpart de ses Sujets à qui ses cruautez avoient fait prendre les armes.

Ce Tyran sacrifia à sa pique.

C'est-à-dire, l'heureuse.

de bandelettes, il lui sacrifia comme à un Dieu, & l'appella *Tychon*.

Il sort du Théatre n'osant voir les Troades d'Euripide, de peur d'être attendri.

Un jour qu'il entendoit un Acteur de réputation qui joüoit les Troades d'Euripide, il sortit promptement du théatre, & envoya dire à cet Acteur, *qu'il ne s'allarmât point, & qu'il n'en joüât pas moins bien; que s'il étoit sorti, ce n'étoit point par aucun chagrin qu'il eût contre lui, mais qu'il avoit honte que ses Citoyens le vissent pleurer des malheurs d'Hecube & d'Andromaque, lui qui n'avoit jamais eu pitié de ceux qu'il avoit égorgez.*

Epaminondas retire Pelopidas & Ismenias des mains d'Alexandre.

Ce même Tyran si cruel, étonné de la réputation & du nom d'Epaminondas, & éblouï de sa dignité, & de la majesté qui l'environnoit, commença à craindre, *comme un coq qui se sentant vaincu, va traînant l'aîle*, & se hâta de lui envoyer des gens pour se justifier. Mais Epaminondas ne voulut pas souffrir que les Thebains fissent ni paix ni alliance avec un si méchant homme; il lui accorda seulement une tréve de trente jours, & après avoir retiré de ses mains Pelopidas & Ismenias, il ramena ses troupes.

Sur ces entrefaites, les Thebains ayant eu le vent que les Lacedemoniens & les Atheniens avoient envoyé des Ambassadeurs au grand Roy pour conclure avec lui une ligue, ils y envoye-

Il lui sacrifia comme à un Dieu.] C'est dans cette même idée que Virgile feint que Turnus invoque sa pique.

—*Nunc ô numquam frustrata vocatus*
Hasta meos!

rent aussi de leur côté Pelopidas, choix plein de sagesse à cause de sa grande réputation. Premierement dans toutes les provinces du Roy où il passa il étoit très-connu & très-celebre, car la Renommée n'avoit pas publié ses combats contre les Lacedemoniens dans les premieres regions de l'Asie seulement, & de loin à loin, mais d'abord après les premieres nouvelles qu'elle y eut semées de sa victoire à la bataille de Leuctres, informée tous les jours de ses nouveaux succez, elle avoit porté & fait retentir sa gloire jusqu'aux provinces les plus reculées. Ensuite quand il fut arrivé à la Cour & qu'il parut devant les Satrapes, Princes, & Capitaines qui étoient à la porte, il leur donna de l'admiration, ils disoient tous: *Voilà cet homme qui a ôté aux Lacedemoniens l'Empire de la terre & de la mer, & réduit Sparte à se tenir entre le Taigete & l'Eurotas, Sparte qui depuis peu encore sous la conduite d'Agesilas a fait la guerre aux Perses & au grand Roy, & les a forcez de craindre pour les Royaumes de Suse & d'Ecbatane.*

Pelopidas envoyé en ambassade auprès du grand Roy.

Les exploits de Pelopidas connus jusqu'au fond de la Perse.

Il donne de l'admiration à la Cour du grand Roy.

Grand éloge des Spartiates fais par les Courtisans du grand Roy.

Artaxerxe, ravi de son arrivée, ne chercha qu'à augmenter sa réputation, & à le rendre encore plus grand par tous les honneurs dont il put s'aviser, & cela par vanité & par amour propre, pour faire entendre à ses Sujets que les plus grands personnages & les plus vertueux venoient lui faire

Artaxerxe ravi de l'arrivee de Pelopidas.

La vanité & l'amour propre ont souvent beaucoup de part aux honneurs que font les Princes.

Choix plein de sagesse à cause de sa grande réputation.] Plutarque fait entendre clairement ici que la sagesse veut qu'on envoye pour Ambassadeurs auprès des grands Rois, des hommes considerables, & de la plus grande réputation.

la cour, & lui rendre hommage comme au plus grand & au plus heureux de tous les Rois. Mais après qu'il l'eut admis à son audience, qu'il l'eut vû, & qu'il eut entendu ses discours, plus forts que ceux des Ambassadeurs d'Athenes, & plus simples que ceux des Lacedemoniens, il l'aima davantage; & comme c'est la coutume des Rois dans leurs affections, il ne dissimula point l'extrême consideration qu'il avoit pour lui, & ne cacha point aux autres Ambassadeurs la préference qu'il lui donnoit, & l'inclination qui le portoit à lui accorder plus de graces. Veritablement il paroissoit faire plus d'honneur à Antalcidas qu'à tous les autres Grecs; car un jour il prit la couronne qu'il avoit à table, & l'ayant trempée dans des essences précieuses, il la lui envoya. Il ne traita pas Pelopidas avec tant de privauté & de familiarité, mais il lui envoya les presens qui passoient pour les plus riches & les plus magnifiques, & lui accorda de plus toutes ses demandes, *que tous les Grecs seroient libres & indépendans, qu'on repeupleroit Messene, & que les Thebains seroient reputez amis du Roy de pere en fils.*

Caractere de l'éloquence de Pelopidas.

Les Rois ne dissimulent gueres leurs affections.

Ce que Pelopidas obtint du grand Roy.

Et comme c'est la coutume des Rois dans leurs affections.] C'est ce que signifient ces mots καὶ πάθος βασιλικὸν παθών, que les Interprétes n'ont point entendus. Plutarque dit là une grande verité, que les Rois ne se contraignent point dans leurs affections, ils les déclarent & les montrent souvent même contre leurs interêts. Artaxerxe auroit bien pu cacher cette prédilection pour Pélopidas, & ne pas offenser ainsi les autres Ambassadeurs.

Il paroissoit faire plus d'honneur à Antalcidas.] Je ne croi pas qu'Antalcidas fût alors à la Cour du Roy de Perse. Plutarque s'est

Desinteressement de Pelopidas.

Aprés des réponses si favorables, il partit sans avoir accepté de tous les presens du Roy que ce qu'il falloit pour porter chez lui une marque de sa faveur & de sa bienveillance, & ce fut ce qui aggrava les plaintes qu'on fit contre les autres Ambassadeurs des Grecs. Les Atheniens firent le procès à Timagoras, & le condamnerent à la mort avec justice, s'ils le firent mourir pour la quantité de presens qu'il avoit reçus, car il n'accepta pas seulement de l'or & de l'argent, mais il prit encore un lit magnifique & des Esclaves pour le faire, comme les Grecs n'étant point assez adroits dans cet art-là. Il reçut aussi quatre-vingt vaches & des Bergers pour les soigner, comme ayant besoin de prendre du lait pour quelque maladie, & enfin à son départ il se fit porter en chaise jusqu'à la mer aux dépens du Roy, qui donna quatre talens à ses porteurs.

Les Atheniens condamnent à la mort leur Ambassadeur pour avoir accepté des presens.

Les Grecs grossiers encore, & peu adroits à faire un lit du tems de Pelopidas.

Ambassadeur des Atheniens porté en chaise depuis la Cour du Roy de Perse jusqu'à la mer.

Mais il semble que ce ne furent pas ces presens reçus qui irriterent le plus les Atheniens, puisqu'Epicrate le portefaix, ayant avoüé dans l'assemblée publique, non-seulement qu'il avoit reçu des presens du Roy, mais encore qu'il étoit d'avis

Le Roy donna à ses porteurs quatre mille écus.

Plaisant avis d'Epicrate le portefaix.

trompé, ou bien il avoit écrit *il paroissoit faire plus d'honneur à Timagoras*, car Timagoras étoit celui que le Roy honoroit le plus aprés Pelopidas, Τιμαγόρας ἐτιμᾶτο δεύτερα μετὰ τὸν Πελοπίδαν. Xenoph. p. 486.

Puisqu'Epicrate le portefaix.] La bassesse de cet emploi a fait croire que le mot σκευοφόρου du texte étoit corrompu, parce qu'il n'est pas vrai-semblable que le grand Roy eût eu une attention particuliere pour un homme si vil, ni qu'un homme si vil se fût mêlé d'ouvrir un avis; comme celui que Plutarque rapporte, c'est pourquoi au lieu de

qu'on fit un décret, par lequel il seroit ordonné qu'au lieu de neuf Archontes, qu'on élisoit tous les ans, on éliroit neuf Ambassadeurs qu'on prendroit parmi les plus pauvres d'entre le peuple, & qu'on les envoyeroit au Roy afin qu'ils revinssent riches, le peuple n'en fit que rire. Mais ce qui les piqua davantage, ce fut que les Thebains avoient obtenu tout ce qu'ils avoient demandé,* en quoi ils ne consideroient pas assez la grande réputation de Pelopidas, & ne comprenoient pas combien elle étoit plus forte & plus efficace pour persuader, que toutes les harangues & tous les traits de Rhétorique des autres Ambassadeurs, surtout auprès d'un Prince accoutumé toujours à caresser & à menager les plus forts.

Difference d'un Ambassadeur de réputation à un autre, pour le succès de la negociation.

σκευοφόρου *portefaix*, on a voulu corriger σακεσφόρου *scutarii, écuyer*; Mais cette correction ne me paroît pas fondée. Le grand Roy avoit fort bien pû étendre ses liberalitez jusques sur cet homme, quelque vile que fût sa profession. Et l'on sçait qu'à Athenes dans les assemblées le moindre du peuple pouvoit proposer tout ce qui lui venoit dans la tête. Et plus le personnage est vil, plus l'avis qu'il propose, est plaisant & sert au ridicule. Je suis pourtant obligé de dire qu'Aristophane parle de cet Epicrate dans la seconde scene du premier acte de sa piece intitulée: ἐκκλησιάζουσαι, *concionantes*, & que sur cela le Scholiaste dit que cet Epicrate étoit un harangueur du peuple, & qu'à cause de sa grande barbe, il étoit appellé σακεσφόρος, *Ecuyer*, & il cite ce passage de Platon Poëte comique, ἄναξ ὑπήνης Ἐπίκρατες σακεσφόρε. Mais ce passage de Platon ne prouve nullement que cet Epicrate fût appellé σακεσφόρος, *Ecuyer*, à cause de sa grande barbe. La grande barbe étoit-elle la marque & le caractere des Ecuyers? Je crois que le passage de ce Scoliaste est corrompu.

Mais ce qui les piqua davantage, ce fut que les Thebains avoient obtenu.] Plutarque ne dit pas la veritable raison que Xenophon nous apprend dans son VIIe. l. les Atheniens firent mou-

L'estime & la bienveillance que les Thebains avoient pour Pelopidas, ne furent pas peu augmentées par cette ambassade, qui avoit procuré l'affranchissement des Grecs & le rétablissement de Messene, & il en reçut de grands témoignages à son retour.

L'estime des Thebains redouble pour Pelopidas après le grand succès de son ambassade.

Alexandre, Tyran de Pheres, étoit retombé dans son naturel, il avoit ruiné plusieurs villes de Thessalie, & mis garnison dans celles des Phtiotes, des Achéens, & des Magnesiens. Ces villes informées du retour de Pelopidas, députerent en même-tems à Thebes pour demander un secours de troupes & ce Genéral. Les Thebains firent un décret qui leur accordoit tout ce qu'ils demandoient.

Le Tyran de Pheres retombe dans son naturel.

Les villes de Thessalie envoyent demander des troupes à Thebes, & Pelopidas pour General.

Toutes choses se trouvant donc bientôt prêtes, & le Genéral en état de partir, tout à coup le soleil vint à s'éclipser, & les ténébres à couvrir en plein jour la ville de Thebes. Pelopidas, qui vit ses Citoyens troublez de ce signe, ne crut pas devoir les contraindre à partir dans cette frayeur & dans cette consternation, qui leur ôtoient toute esperance, ni exposer sept mille Thebains, mais il se donna lui seul aux Thessaliens, & prenant avec lui trois cens chevaux Thebains ou étrangers, qui voulurent le suivre, il partit contre les défenses des Devins, & malgré les autres Ci-

Les Thebains troublez d'une éclipse de soleil.

Pelopidas laisse les troupes à Thebes, & marche seul avec trois cens chevaux.

nir Timagoras, parce qu'à son retour Leon son Collegue dans la même ambassade, l'accusa d'avoir refusé de loger avec lui, & d'avoir été d'intelligence avec Pelopidas. En effet il avoit confirmé tout ce que Pelopidas avoit dit à l'avantage des Thebains.

toyens, qui vouloient le retenir, car ils croyoient que cette éclipse étoit un prodige considerable, & qui menaçoit un grand homme comme lui; mais outre que Pelopidas étoit aigri contre Alexandre par le ressentiment des outrages qu'il en avoit reçus, il esperoit trouver un grand desordre & de grandes broüilleries dans sa maison à cause des conversations qu'il avoit euës avec sa femme Thebé; & ce qui l'excitoit & l'enflammoit encore plus, c'étoit la beauté de l'action même, car tous ses desirs & toute son ambition étoient de faire voir à tous les Grecs que dans le même-tems que les Lacedemoniens envoyoient à Denys le Tyran des Genéraux & des Capitaines, & que d'un autre côté les Atheniens étoient comme à la solde d'Alexandre, & lui avoient érigé une Statuë de bronze, comme à leur bienfaiteur, les Thebains étoient les seuls qui faisoient la guerre pour délivrer les opprimez, & pour exterminer parmi les Grecs tous les gouvernemens violens & injustes.

Superstition bien ancienne de croire que les éclipses menacent les premieres têtes de l'Etat.

Noble ambition de Pelopidas.

Au jeune Denys.

Ils avoient toujours envoyé des troupes à ce Tyran.

Grand éloge des Thebains.

Après avoir donc assemblé son armée à Pharsale, il marcha contre le Tyran. Celui-ci voyant que Pelopidas n'avoit que peu de Thebains, & que lui il avoit une Infanterie le double plus forte que celle des Thessaliens, il alla à sa rencontre jusqu'auprès du temple de Thetis. Là quelqu'un ayant dit à Pelopidas, que le Tyran venoit à lui avec une grosse armée, *tant mieux*, lui répondit-il, *nous en battrons un plus grand nombre*.

Le Tyran marche contre Pelopidas à la tête de ses troupes.

Mot de Pelopidas sur le grand nombre d'ennemis qui venoient contre lui.

En

En cet endroit près du lieu qu'on appelle Cynoſcephales, (*Têtes de chien*) il y avoit deux collines fort élevées & fort droites, qui ſont oppoſées l'une à l'autre au milieu de la plaine. Les deux partis s'ébranlent pour faire occuper ces deux collines par leur Infanterie, & en même tems Pelopidas ordonne à ſa Cavalerie de charger celle des ennemis qui étoit fort bonne. Cette Cavalerie de Pelopidas enfonça celle d'Alexandre ; & comme elle la pourſuivoit dans la plaine, on vit tout à coup Alexandre ſur le haut des collines qui avoit dévancé l'Infanterie des Theſſaliens, & qui tombant rudement ſur ceux qui vouloient forcer ces hauteurs & ces retranchemens, tuoit les plus avancez, & repouſſoit les autres, qui chargez de bleſſures, étoient obligez de reculer. Ce que voyant Pelopidas, il rappella ſa Cavalerie, lui commanda de fondre ſur les ennemis qui étoient en bataille, & prenant ſon bouclier, il courut à ceux qui combattoient ſur les collines.

Bataille de Cynoſcephales où Pelopidas eſt tué après des actions heroïques.

Il eut bientôt percé ſon Infanterie, & paſſant dans un moment de la queuë à la tête, il redonna à ſes gens une telle vigueur & un tel courage, que les ennemis crurent que c'étoient des hommes frais qui les attaquoient ; ils ſoutinrent deux ou trois charges ſans s'ébranler ; mais lorſqu'ils virent que cette Infanterie pouſſoit toujours en avant, & que la Cavalerie, revenuë de ſa pourſuite, venoit la ſoutenir, ils commencerent à lâcher le pied, en ſe retirant à pas lents, & fai-

ſant toujours face. Alors Pelopidas voyant de deſſus les hauteurs toute l'armée ennemie, qui veritablement n'avoit pas encore pris la fuite, mais qui commençoit à plier, & à ſe mettre en deſordre, il s'arrêta, & ſe retint quelque tems, cherchant des yeux Alexandre.

Action imprudente de Pelopidas.

Dès qu'il l'eut apperçu à ſon aîle droite, où il rallioit & encourageoit ſes troupes mercenaires, il ne laiſſa plus ſa raiſon maîtreſſe de ſa colere, mais enflammé à cette vûë, & abandonnant à ſon reſſentiment ſeul le ſoin de ſa vie, & toute la conduite de l'affaire, il devança de bien loin ſes bataillons & courut de toute ſa force, en appellant & défiant Alexandre. Le Tyran ne répondit point à ſon défi, & n'oſa l'attendre, mais alla ſe cacher dans le bataillon de ſes Gardes. Ses ſoldats mercenaires ayant voulu faire ferme, les premiers rangs furent d'abord enfoncez par Pelopidas, & la plûpart tuez ſur la place; les autres ſe battant de loin percerent enfin ſes armes, & lui enfoncerent leurs piques dans l'eſtomac. Les Theſſaliens affligez de le voir ſi mal mené, deſcendirent des collines pour courir à ſon ſecours, mais il étoit déja tombé mort quand ils arriverent. Alors l'Infanterie & la Cavalerie ſe tournant ſur le corps de bataille, le mirent en déroute, le pourſuivirent fort loin, & couvrirent la plaine de morts, car ils tuerent plus de trois mille hommes. Or que les Thebains, qui ſe trouverent à la mort de Pelopidas, en témoignaſſent une grande af-

Le Tyran n'oſe l'attendre, & ſe retire dans le bataillon de ſes Gardes. Tyrans ordinairement poltrons.

Mort de Pelopidas.

fliction, & qu'ils l'appellassent *leur pere, leur sauveur, & leur maître dans les plus grandes & les plus belles choses*, cela n'est pas bien étonnant, puisque les Thessaliens & les alliez, après avoir surpassé par leurs décrets en sa faveur tous les plus grands honneurs que l'on puisse rendre à la vertu humaine, témoignerent encore plus par leur douleur l'affection qu'ils avoient pour lui. Car on dit que tous ceux qui se trouverent à ce combat, sitôt qu'ils eurent appris sa mort, ne dépoüillerent point la cuirasse, ne débriderent point leurs chevaux, ne firent point bander leurs blessures, mais accourant tous avec leurs armes auprès du mort, comme s'il avoit eu encore du sentiment, ils se mirent à entasser autour de son corps les dépoüilles des ennemis, couperent les crins à leurs chevaux, & se couperent à eux-mêmes les cheveux. Et de ceux qui se retirerent dans leurs tentes, il n'y en eut pas un qui allumât du feu, ni qui préparât son souper; le silence & la consternation regnoient dans toute l'armée, comme si elle n'avoit pas remporté une victoire très-grande & très-glorieuse, mais qu'elle eût été défaite & prise par le Tyran.

Titres glorieux que les Thebains donnent à Pelopidas.

Douleur des Thessaliens pour la mort de Pelopidas.

De toutes les villes, qui étoient sur son passage, dès que les nouvelles de sa mort y furent portées, il en sortit les Magistrats, les jeunes gens, les enfans, & les Prêtres qui allerent au-devant pour recevoir son corps, portant des trophées, des couronnes & des armures toutes d'or, & quand

Honneurs que toutes les villes firent à son corps sur son passage.

le tems de faire ses funerailles fut venu, les plus âgez des Thessaliens demanderent aux Thebains la permission de l'inhumer & de faire seuls ses obseques. L'un d'eux porta la parole, & dit: *Seigneurs nos alliez, nous vous demandons une grace, qui nous fera un très-grand honneur, & qui nous apportera une consolation singuliere dans cette affreuse calamité. Ce n'est point Pelopidas vivant que les Thessaliens demandent d'accompagner, ce n'est point à Pelopidas voyant & sentant ce qu'on fait pour lui, qu'ils veulent rendre les honneurs dûs à son merite, c'est à Pelopidas mort qu'ils demandent la grace de toucher; si vous leur accordez ce privilege de toucher seuls son corps, de le laver, de l'orner, & de l'inhumer, nous vous croirons persuadez que nous sentons que ce malheur commun est encore plus grand pour les Thessaliens que pour les Thebains. Car pour vous, vous avez perdu seulement un bon Général, & nous avec ce bon Général, nous avons perdu toute esperance de recouvrer notre liberté; car, comment oserons-nous vous demander un autre Capitaine après que nous ne vous avons pas rendu Pelopidas?*

Les Thessaliens demandent l'honneur de faire seuls les obseques de Pelopidas.

Le discours qu'ils firent pour l'obtenir.

Les Thebains touchez de leurs prieres, leur accorderent leur demande, & jamais il n'y a eu de funerailles plus magnifiques, au moins au ju-

Les Thebains leur accordent leurs prieres.

Ce n'est point Pelopidas vivant que les Thessaliens demandent d'accompagner.] Car si c'étoit à Pelopidas vivant, qu'ils voulussent faire de grands honneurs, on pourroit croire que ce seroit par interêt & pour gagner son affection; mais c'est à Pelopidas mort qu'ils veulent rendre ces devoirs, ce n'est donc que par amour & par reconnoissance. Ce discours est très-touchant, mais il avoit été défiguré dans les traductions.

gement de ceux qui ne font pas consister la magnificence dans l'yvoire, l'or, la pourpre, comme un Philistus, qui s'amuse à loüer & à admirer l'enterrement de Denys le Tyran, qui ne fut à proprement parler que comme une pompeuse catastrophe d'une Tragedie sanglante, c'est-à-dire, de sa tyrannie. Et Alexandre le Grand, après la mort d'Hephestion, ne se contenta pas de faire couper les crins à ses chevaux & à ses mulets, il fit raser les creneaux des murailles, afin que les villes parussent pleurer & être en deüil, en quittant ainsi leurs ornemens pour prendre une figure triste & abjecte. Mais toutes ces magnificences affectées, n'étant que les ordres de maîtres à qui on n'ose desobéir, & ne s'executant que par ne-

En quoi consistoit la magnificence des funerailles de Pelopidas.

Philistus blâmé avec raison par Plutarque.

Alexandre le Grand blâmé.

Beau jugement de Plutarque sur les honneurs extorquez & forcez.

Comme un Philistus.] Il étoit Historien, & homme de guerre. Il avoit servi sous le vieux Denys, dont il fit la vie en six livres; il servit encore sous le jeune Denys, & ayant été vaincu par Dion dans un combat, il se tua lui-même. Plutarque le blâme ici avec raison de s'être amusé à loüer & à admirer la pompe de l'enterrement de Denys le Tyran, au lieu qu'il avoit dû la condamner & la détester.

Qui ne fut à proprement parler que comme une pompeuse catastrophe.] Le Grec dit, *qui ne fut que comme l'Exode Théatrale d'une grande Tragedie qui fut sa Tyrannie.* L'Exode, c'est la derniere partie de la Tragedie, le dénoüement de la piece. On peut voir les remarques sur le XIIe. ch. de la Poëtique d'Aristote. Plutarque l'employe dans le même sens dans la vie d'Alexandre, mais dans la vie de Crassus, il l'employe dans le sens que lui donnoient les Romains, comme on le verra dans les Remarques.

Mais toutes ces magnificences affectées n'étant que les ordres de maîtres.] Il n'y a de veritables honneurs que ceux que les peuples rendent de leur franche volonté, par un sentiment interieur & par reconnoissance, les honneurs ordonnez ne sont point des honneurs pour le mort, mais des marques de servitude pour ceux qui les rendent.

cessité & toujours avec une forte envie contre ceux pour qui on les fait, & une haine furieuse contre ceux qui les extorquent, ne sont jamais les témoignages d'une veritable affection, & d'un honneur sincere, mais la montre du faste barbare, du luxe, & de l'ostentation de gens qui employent leur bien & celui des autres à des choses vaines, & peu dignes de nos desirs; au lieu qu'un homme d'Etat mort dans une terre étrangere, loin de sa femme, de ses enfans, & de sa famille, & qui, sans que personne le demande, sans que personne y force, est reçu, accompagné, porté, & couronné par tant de peuples, par tant de villes, qui ambitionnent cet honneur, & qui se relayent, voilà ce qu'on peut appeller avec justice le bonheur très-parfait. Car, comme disoit Esope, *la mort qui emporte les hommes dans leur plus grande prosperité, n'est nullement malheureuse, au-contraire elle est très-heureuse, car elle met les belles actions des*

Ce qu'on peut appeller un bonheur très-parfait.

Mort au milieu de la prosperité, & très-heureuse, & pourquoi.

Et qui sans que personne le demande, sans que personne y force, est reçu, accompagné, porté, & couronné par tant de peuples.] Avec quelle noble simplicité Plutarque rassemble ici en deux lignes tout ce qui peut relever la gloire de la mort de Pelopidas, & la magnificence de ses obseques!

Au-contraire elle est très-heureuse.] Ce jugement est très-vrai, & ne peut être combattu que par l'amour excessif & sans raison que les hommes ont pour la vie. Dans l'Eunuque de Terence, Cherea, poussé par ce sentiment naturel, s'écrie dans l'excès de sa joye:

Nunc tempus profecto est cum perpeti me possim interfici
Ne hoc gaudium contaminet vita ægritudine aliqua.

C'est presentement que je mourrois volontiers, & que je souffrirois qu'on me tuât, de peur qu'une plus longue vie ne corrompe cette joye par quelque chagrin. Act. III. sc. V.

gens de bien en sureté & à couvert des revers de la Fortune. C'est pourquoi ce Spartiate parla encore mieux, qui rencontrant un jour Diagoras, qui avoit vaincu aux jeux Olympiques, & qui avoit vû couronner dans ces mêmes jeux ses fils, & les fils de ses fils, & ceux de ses filles, lui dit, en l'embrassant, *meurs, Diagoras, meurs promptement, car aussi-bien ne monteras-tu pas au Ciel.* Cependant y a-t-il quelqu'un qui mettant ensemble toutes les victoires Olympiques, & Pythiques, osât les comparer à un seul des combats que Pelopidas donna, & dans lesquels il fut toujours vainqueur; de maniere, qu'après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans la gloire & dans les honneurs, nommé pour la treiziéme fois Gouverneur & Genéral de la Beotie, il expira au milieu d'un grand exploit qui exterminoit un Tyran, & rendoit la liberté à toute la Thessalie?

Beau mot d'un Spartiate à Diagoras.

Sage jugement de Plutarque sur les victoires des jeux de la Grece.

Si sa mort fut douloureuse à ses alliez, elle leur fut encore plus profitable, car les Thebains ayant appris la perte qu'ils venoient de faire, & enflammez du desir de se venger sans délai, envoyerent très-promptement une armée de sept mille hommes de pied, & de sept cens chevaux, sous la conduite de Malcitas & de Diogiton, qui surprenant Alexandre réduit à l'étroit, & tout consterné de la défaite de son armée, l'obligerent de rendre aux Thessaliens les villes qu'il leur avoit prises, de laisser les Magnesiens, les Phtiotes, & les Achéens en liberté, de retirer ses garnisons

Les Thebains envoyent une armée en Thessalie pour venger la mort de Pelopidas.

Le Tyran obligé de subir les condition qu'il plut aux Thebains de lui imposer

de leur païs, & de jurer qu'il obéiroit toujours aux Thebains, & qu'il marcheroit sous leurs ordres contre tous leurs ennemis.

Comment les Dieux le punirent de tout ce qu'il avoit fait à Pelopidas.

Les Thebains se contenterent de ces conditions; mais il est à propos de raconter ici la peine que les Dieux firent souffrir bientôt après au Tyran pour tout ce qu'il avoit fait à Pelopidas. Nous avons déja dit que sa femme Thebé avoit été instruite par lui à ne pas redouter cet éclat exterieur, & cet appareil de tyrannie, quoiqu'elle fût environnée des Satellites & des Bannis qui gardoient le Tyran. Thebé, qui avoit profité de ces leçons, & qui d'ailleurs craignoit la perfidie & haïssoit mortellement la cruauté de son mari, fait avec ses trois freres Tisiphone, Pytholaus, & Lycophron un complot de le tuer, & l'execute de cette maniere: Tout le Palais du Tyran étoit rempli de Gardes qui veilloient toute la nuit, il n'y avoit qu'une chambre haute, qui étoit gardée par un chien enchaîné, très-dangereux, & qui ne reconnoissoit que le Maître, la Maîtresse, & un seul Esclave qui lui donnoit à manger.

Thebé conspire avec ses trois freres pour tuer le Tyran son mari.

Précaution que le Tyran avoit prise pour sa sureté.

Comment Thebé conduisit son entreprise.

Le tems pris pour l'execution étant venu, Thebé enferme ses freres pendant le jour dans une chambre voisine, & entrant seule, selon sa coutume, dans la chambre d'Alexandre, qu'elle

Avec ses trois freres Tisiphone, Pytholaus & Lycophron.] Tisiphone étoit l'aîné. En cette qualité il succeda à Alexandre, & il regnoit dans le tems que Xenophon écrivoit cette Histoire. Xenophon mourut l'année suivante, qui étoit la premiere ou la seconde de l'Olymp. CV.

trouve

trouve endormi, elle ſort un moment après, ordonne à l'eſclave d'emmener le chien dehors, parce que ſon mari vouloit dormir en repos, & de peur que l'échelle, par où il falloit monter, ne fît du bruit quand ſes freres monteroient, elle emmaillota de laine les échelons. Tout étant ainſi préparé, elle fait monter tout doucement ſes freres armez de poignards, & les laiſſant à la porte qui étoit entr'ouverte, elle rentre, & prenant le cimeterre qui étoit pendu au chevet, elle le leur montre, c'étoit le ſignal dont ils étoient convenus pour marquer que le Tyran étoit aſſoupi, & qu'il dormoit tranquilement.

Les freres de Thebé ſaiſis de frayeur au moment de l'execution.

Thebé les menace & les ranime.

Sur le point de l'execution, ces jeunes gens ſe trouvent ſaiſis de frayeur & n'oſent avancer; Thebé ſe met en colere, les appelle lâches, & leur fait des ſermens horribles qu'elle va éveiller Alexandre & lui déclarer leur complot. La honte & la crainte les raniment, elle les fait entrer, les mene près du lit, & tient elle-même la lampe. L'un prend le Tyran par les pieds qu'il ſerre de toute ſa force, l'autre le prend par les cheveux, & le troiſiéme le frappe à grands coups de poignard, & le tuë; mort peut-être trop douce & trop prompte pour un monſtre ſi abominable & ſi cruel, mais pourtant proportionnée & conforme à ſes injuſtices & à ſes cruautez, ſi l'on en conſidere les circonſtances & les ſuites, car c'eſt le

Le Tyran eſt tué.

Belle reflexion de Plutarque ſur cette mort.

Mais pourtant proportionnée & conforme à ſes injuſtices & à ſes cruautez, ſi l'on en conſidere, &c.] Ce jugement de Plutarque eſt

Alexandre, le premier des Tyrans assassiné par sa femme.

premier des Tyrans qui ait été assassiné par sa propre femme; & après sa mort son corps fut exposé à toutes sortes d'outrages, foulé aux pieds par ses Sujets, & abandonné en proye aux chiens & aux vautours.

remarquable, il ne compte pour rien la mort, mais il compte pour beaucoup les circonstances & les suites. Que ce Tyran de Pheres soit assassiné, ce n'est pas une punition suffisante pour un tel monstre; mais qu'il soit assassiné par sa femme, & que son cadavre, après avoir essuyé tous les outrages d'un peuple irrité, soit jetté à la voyrie, & abandonné aux chiens & aux vautours, voilà le digne salaire de ses injustices & de ses crimes; car dans tous les tems on a regardé cette fin comme une malédiction dûë aux injustes & aux scelerats.

Fin de la vie de Pelopidas.



MARCELLUS.

MARCUS CLAUDIUS, qui fut cinq fois Consul, étoit fils de Marcus, & il fut le premier de sa Maison qu'on appella *Marcellus*, c'est-à-dire, *Martial*, comme l'écrit Posidonius. En effet il avoit beaucoup d'experience & de capacité dans l'Art militaire; il étoit vigoureux & dispos de sa personne, hardi, &

Qu'on appella Marcellus, c'est-à-dire, Martial.] Les Romains aimoient fort les noms & les surnoms tirez de Mars, qu'ils regardoient comme l'Auteur de leur origine, de-là sont venus, *Marcus*, *Marcius*, *Mamers*, *Mamercus*, & *Marcellus*.

homme de main, & naturellement porté à la guerre. Mais cette fierté & cette hauteur, que lui inspiroit son courage, il ne les faisoit paroître que dans les combats; dans tout le reste il étoit posé, doux & humain, & si amoureux des disciplines Grecques, & de l'éloquence, qu'il admiroit & honoroit ceux qui s'y distinguoient, mais il n'y fit pas autant de progrès qu'il auroit desiré, à cause de ses grandes occupations, qui l'empêcherent de s'y appliquer entierement. Car si jamais Dieu a donné aux hommes *depuis leur enfance jusqu'à leur vieillesse*, comme dit Homere, *des guerres difficiles à démêler*, ce fut aux premiers des Romains de ce siécle-là. Dans l'enfance ils eurent à combattre contre les Carthaginois pour la Sicile; dans l'âge viril contre les Gaulois pour l'Italie même; & dans la vieillesse encore contre les Carthaginois & contre Annibal; car ils n'eurent pas, comme les autres, le privilege de l'âge qui dispensoit d'aller à la guerre, mais leur noblesse & leur valeur les firent appeller sans relâche au commandement des armées.

On ne doit témoigner sa fierté que dans les combats.

Marcellus amoureux des lettres grecques & de l'éloquence.

Ce qui l'empêcha d'y faire des progrez.

Passage d'Homere appliqué aux Romains.

Guerres que les Romains eurent à soutenir depuis leur enfance jusqu'à leur vieillesse.

Pour Marcellus, il n'y avoit point de combat auquel il ne fût très-exercé & très-adroit, mais

Depuis leur enfance jusqu'à leur vieillesse, comme dit Homere, des guerres difficiles à démêler.] Ce passage d'Homere est dans le XIV. l. de l'Iliade où Ulysse dit à Agamemnon, qui conseilloit de s'enfuir: *Plût à Dieu que vous fussiez à la tête d'une armée composée de lâches, & que vous ne nous commandassiez pas, nous à qui Jupiter a donné à démêler depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse les guerres les plus difficiles, ou à y perir tous, jusqu'au dernier.*

il se surpassoit lui-même & étoit surtout redoutable dans les combats singuliers; jamais il ne refusa aucun défi & tua tous ceux qui l'appellerent. *C'est-à-dire, aucun defi des ennemis.* En Sicile, voyant son frere Otacilius en danger, il le couvrit de son bouclier, tua tous ceux qui se jettoient sur lui, & lui sauva la vie. *Marcellus sauve son frere Otacilius dans un combat.* Par toutes ces belles actions il merita encore jeune les couronnes & les autres presens dont les Genéraux recompensent la valeur; & sa réputation croissant de jour à autre, le peuple le nomma Edile du premier ordre, *Marcellus nommé Edile Curule.* & les Prêtres le créerent Augure. *Fait Augure.* C'est une sorte de Sacerdoce auquel la Loy donne l'Intendance de la Divination qui se tire des oiseaux.

Pendant son Edilité, il fut obligé malgré lui d'intenter un procès. *Procès qu'il fit à son Collegue Capitolinus.* Il avoit un fils fort jeune, qui portoit même nom que lui, & qui étoit d'une beauté singuliere, mais si sage & si bien élevé, qu'il faisoit l'admiration de ses Citoyens. Capitolinus, Collegue de Marcellus dans l'Edilité, homme très-insolent & très-corrompu, *Capitolinus, homme fort corrompu.* devint amoureux de cet enfant, & lui déclara sa passion. Cet enfant rejetta d'abord de lui-même ses propositions, sans en parler à personne; *Sagesse du fils de Marcellus.* mais voyant qu'il ne se rebutoit point, & qu'il continuoit de le solliciter, il le déclara à son pere. Marcellus, outré de cette injure, défere Capitolinus au Senat; *Marcellus défere Capitolinus au Senat.* Capitolinus employe toutes sortes de chicanes & de ruses pour éloigner le jugement, & en appelle aux Tribuns; mais les Tribuns ne recevant point son appel, il prend le parti de nier le fait. Comme

il n'y avoit nuls témoins, qui eussent entendu les propos qu'il avoit tenus à l'enfant, le Senat ordonna que l'enfant comparoîtroit, & seroit entendu. Dès qu'il se presenta, sa rougeur, ses larmes, & sa pudeur mêlée de colere & d'indignation, firent qu'on ne demanda pas d'autres preuves. Capitolinus fut condamné à une grosse amende envers Marcellus, qui en fit faire une table de change toute d'argent, & la consacra aux Dieux.

La rougeur, les larmes & la pudeur d'un enfant prises pour des preuves de l'outrage qu'on avoit voulu lui faire.

A peine la premiere guerre Punique, qui avoit duré vingt-deux ans, étoit-elle finie, que voici

Qui en fit faire une table de change toute d'argent.] Pour marquer que cet accident étoit arrivé pendant son Edilité; car les Ediles presidoient à tout ce qui concernoit le commerce. Cependant j'avoüe que ce mot ἀργυραμοιβία m'est inconnu, & que je n'en ai vû nulle part aucun exemple. Je recevrois volontiers la leçon d'un manuscrit, ἀργυρᾶ λοιβεῖα *qui en fit faire des burettes d'argent*, λοιβεῖα étoient les petits vases avec lesquels on faisoit les libations, & que l'on appelloit autrement λοιβίδες & σπονδεῖα.

A peine la premiere guerre Punique, qui avoit duré vingt-deux ans.] Plutarque confond un peu ici les tems. La premiere guerre Punique dura vingt-quatre ans, car elle commença l'an de Rome 489. & le traité avec les Carthaginois fut fait l'an 512, les Gaulois se tenoient encore alors en repos, ils ne commencerent à remuer que quatre ans après; ils s'avancerent jusqu'à Rimini; mais les Boyens s'étant mutinez contre leurs Chefs, tuërent les Rois Ates & Galates, & ayant ensuite tourné leurs armes contr'eux-mêmes, ils se défirent reciproquement, & ceux qui resterent de cette défaite se retirerent chez eux. Cinq ans après les Gaulois recommencerent à se préparer à la guerre, sur ce que Flaminius avoit fait partager les terres des Piceniens, qu'ils avoient ôtées aux Senonois dans la Gaule Cisalpine. Ces préparatifs durerent long-tems, & ce ne fut que huit ans après ce partage des terres que la guerre commença veritablement, sous les Chefs Congolitan & Aneroeste pendant le Consulat de L. Æmilius Papus, & de C. Atilius Re-

Rome engagée dans une nouvelle guerre contre les Gaulois. Les Insubriens, nation Celtique, qui habitent en deçà des Alpes, & qui sont très-puissans par eux-mêmes, appellent encore à leur secours les forces de leurs voisins, & surtout celles des Gaulois qui vendent leurs services à ceux qui veulent les acheter & qui sont appellez Gesates. Et ce qui parut une chose merveilleuse & un effet de la bonne fortune de Rome, ce fut que cette guerre Celtique n'étoit pas venu fondre sur les Romains pendant qu'ils étoient occupez à la guerre contre les Carthaginois, & que les Gaulois s'étant tenus en repos pendant tout le tems que cette guerre avoit duré, comme si veritablement ils avoient attendu pour relever le vaincu, & ne s'étoient presentez contre les Romains qu'après leur victoire, & lorsqu'ils n'avoient plus d'ennemis sur les bras. Cependant cette guerre ne laissa pas de donner beaucoup de frayeur, tant à cause du voisinage de cette Nation qui venoit contr'eux, comme de plein pied, qu'à cause de son ancienne réputation & de son courage; car ce sont les ennemis que les Romains ont toujours le plus redoutez, se souvenant qu'autrefois ils s'étoient rendu maîtres de Rome, & que dès ce tems-là on avoit fait une loy, qui portoit que les Prêtres seroient dispensez de prendre les armes,

Les Milanois.

Les Gaulois Gesates vendent leurs services.

Effet merveilleux de la bonne fortune de Rome.

Grande faute des Gaulois.

La seule occasion où les Prêtres en Italie etoient obligez de prendre les armes.

gulus, l'an de Rome 528. la troisiéme année de l'Olympiade CXXXVIII. Polyb. liv. 2. Cet éclaircissement étoit necessaire pour entrer dans le fait que Plutarque raconte ici.

excepté si les Gaulois venoient encore porter la guerre en Italie.

Mais ce qui marquoit le plus la frayeur des Romains, c'est d'un côté les grands préparatifs qu'ils firent dans cette occasion; car on dit qu'on n'avoit jamais vû auparavant, & qu'on ne vit jamais depuis tant de milliers de Romains en armes; & de l'autre côté les nouveautez qu'ils introduisirent dans leurs sacrifices; car eux, qui n'avoient jamais rien admis de barbare, ni d'étranger dans leurs mœurs, ni dans leurs coutumes, mais qui avoient reçu les opinions & les disciplines des Grecs, & qui dans le service des Dieux & dans tout leur culte ne respiroient que douceur & qu'humanité, alors à l'approche de cette guerre ils se virent forcez d'obéir à certains Oracles contenus dans les livres des Sibylles, & se porterent à enterrer tout vivans dans le marché aux bœufs deux Grecs, homme & femme, & deux Gaulois de même, ausquels ils font encore aujourd'hui dans le mois de Novembre des sacrifices secrets, que le peuple n'a pas la liberté de voir.

Selon Polybe ils avoient sept cens mille hommes de pied, & soixante-dix mille chevaux.

Les Romains enterrerent des hommes vivans.

Dans les premiers combats qui se donnerent,

Et se porterent à enterrer tout vivans.] Ils firent encore ce même sacrifice au commencement de la seconde guerre Punique, qui suivit celle-ci; car Tite-Live parle de ces deux sacrifices, liv. XXII. 57. *Interim ex fatalibus libris sacrificia aliquot extraordinaria facta, inter quæ Gallus & Galla, Græcus & Græca, in foro Boario sub terra vivi demissi sunt in locum saxo conseptum, ibi ante hostiis humanis, minimè Romano sacro imbutum.* Par ces mots *ibi ante, &c.* il indique le sacrifice fait au commencement de la guerre contre les Gaulois, dont Plutarque parle.

les

les Romains remporterent de grandes victoires, & furent aussi très-souvent défaits, mais ni ces bons, ni ces mauvais succez ne terminerent la guerre, & n'aboutirent à aucun traité. Les Consuls Flaminius & Furius ayant marché contre les Insubriens avec une puissante armée, on rapporta qu'on avoit vû le Fleuve, qui passe par la contrée Picenide, converti en sang, & qu'il avoit paru en même-tems trois lunes sur Rimini. Les Prêtres, qui observerent le vol des oiseaux sur la nomination des Consuls, assurerent que l'élection de ces deux Consuls étoit vicieuse & faite malheureusement contre les auspices. Le Senat

C. Flaminius Nepos, & P. Furius Calvus, l'an de Rome 530. l'an 221. avant N.S.

Fleuve converti en sang, dans le païs de Picenum.

Trois lunes en même tems.

Le Senat écrit aux Consuls de ne rien entreprendre.

Les Romains remporterent de grandes victoires, & furent aussi très-souvent défaits.] C. Atilius Regulus fut tué dans un combat; Congolitan, l'un des Rois des Gaulois, y fut aussi tué; l'autre Roy appellé Aneroeste se tua lui-même de desespoir.

Et qu'il avoit paru en même-tems trois lunes.] Plin. liv. 2. ch. 32. *Luna quoque trina, ut Cn. Domitio, Caio Fannio Coss. apparuere, quos plerique appellaverunt soles nocturnos.* Et Julius Obsequens, chap. 92. *Cneo Domitio, Caio Fannio Coss. in Gallia tres soles & tres lunæ visæ.* Ce prodige n'est pas bien surprenant, les Parelies & les Paraselenes sont l'effet de la même cause. Pline écrit que jusqu'à son tems on n'avoit jamais vû à la fois plus de trois Parelies; mais apparemment on n'avoit pas bien observé. Gassendi écrit qu'en Pologne l'an 1625. on en vit six. Schenerus observe qu'à Rome le 20. de Mars 1629. il en parut cinq, & l'année suivante le 24. de Janvier on en vit sept, & il ajoute que rien n'empêche qu'on n'en puisse voir jusqu'à onze. Il en est de même des Paraselenes.

Et faite malheureusement contre les auspices.] J'ai déja averti plus d'une fois que Plutarque se sert souvent de mots poëtiques pour rendre son stile plus agréable & plus fort; ici il employe le mot *δύσορνις* qui n'est pas du stile ordinaire, & qu'il a emprunté de ce passage d'Eschyle dans sa Tragedie des sept Chefs contre Thebes, v. 844.

Ἦ δύσορνις ἅδε
Ξυναυλία δορός.

allarmé dépêcha aussi-tôt des Couriers à l'armée, avec des lettres qui portoient ordre aux Consuls de revenir promptement à Rome, pour se démettre de leur Charge, & défense expresse de rien entreprendre contre l'ennemi en qualité de Consuls.

Flaminius n'ouvre les lettres du Senat qu'après avoir défait les ennemis.

Flaminius ayant reçu ces lettres, ne les ouvrit qu'après qu'il eut défait les ennemis dans un grand combat, & qu'il eut ravagé tout leur païs. Il prend donc le chemin de Rome, & quoiqu'il retournât chargé de dépoüilles & d'un gros butin, le peuple n'alla pourtant point au-devant de lui, & peu s'en fallut qu'il ne lui refusât le triomphe, sur ce qu'étant rappellé, il n'étoit pas d'abord parti, & qu'au lieu d'obéir sur le champ aux ordres du Senat, il les avoit méprisez & foulez aux pieds. Encore même après qu'il eut triomphé, il le réduisit en l'état d'homme privé, & l'obligea à se démettre du Consulat avec son Collegue; tant les Romains avoient de respect pour la Religion, faisant dépendre toutes leurs affaires de

Le peuple fut sur le point de refuser le triomphe à Flaminius.

Grand respect des Romains pour la Religion.

Ce combat a été malheureusement entrepris contre les auspices. M. Bigot l'avoit marqué à la marge de son Exemplaire.

Et ne les ouvrit qu'après qu'il eut défait les ennemis dans un grand combat.] Ce que fit ici Flaminius de n'ouvrir les lettres du Senat, qu'après avoir executé ce qu'il projettoit, a été imité de nos jours par un grand Capitaine; mais cela n'appartient qu'à ces hommes extraordinaires qui trouvent l'occasion d'un grand exploit, & qui sont sûrs d'y réussir. Au reste, la prudence des Tribuns & la valeur des soldats Romains furent les seules causes du gain de cette bataille, car le Consul Flaminius avoit fait une faute qui devoit la faire perdre. Il avoit mis son armée en bataille sur le bord de la riviere, & ne lui avoit laissé aucun espace derrie-

la ſeule volonté des Dieux, & ne ſouffrant jamais, non pas même dans leurs proſperitez les plus grandes, la moindre negligence, ni le moindre mépris pour les anciens Oracles, & pour les uſages de leur païs; & tant ils étoient perſuadez que ce qui contribuoit le plus au ſalut de leur ville, c'étoit, non que leurs Magiſtrats & leurs Generaux vainquiſſent leurs ennemis, mais qu'ils fuſſent toujours ſoumis à leurs Dieux. C'eſt pourquoi Tiberius Sempronius, qui à cauſe de ſa valeur, & de toutes ſes autres vertus, étoit autant aimé & eſtimé qu'aucun Romain de ſon tems, étant Conſul, nomma lui-même ſes ſucceſſeurs, Scipion, ſurnommé Naſica, & Caius Marcius Figulus.

La pieté contribuë plus au ſalut des villes que leurs victoires.

Sempronius Gracchus, qui fut Conſul ſoixante ans après le Conſulat de Flaminius.

Comme ces Conſuls étoient déja dans les Provinces, qui leur étoient échuës, Sempronius s'étant mis par haſard à lire quelques reglemens

re, où les troupes puſſent ſe retirer pour ſe rallier; de ſorte que ſi elles euſſent été pouſſées, elles auroient été obligées de ſe jetter dans le fleuve. Polyb. liv. 2.

Non pas même dans leurs proſperitez les plus grandes.] C'eſt une grande loüange, car d'ordinaire tout ſe relâche dans la proſperité, les mœurs, les loix, la religion, &c.

S'étant mis par haſard à lire quelques reglemens qui regardoient les uſages ſacrez.] Il y a dans le texte στρατιωτικοῖς ὑπομνήμασι *des reglemens qui regardoient les armées*; mais j'ai ſuivi la leçon d'un manuſcrit ἱερατικοῖς ὑπομνήμασι. Ces memoires, que liſoit Sempronius ne regardoient pas ſeulement les armées, ils regardoient les uſages ſacrez, & la diſcipline que ſuivoient les Augures dans les fonctions de leur charge, c'étoient comme des rituels, où l'on marquoit exactement tout ce qui devoit ſe pratiquer dans l'élection des Magiſtrats, & dans toutes les autres occaſions, & où tous les cas, qui pouvoient ſurvenir, étoient décidez.

qui regardoient les usages sacrez, il y apperçut une coutume qu'il avoit ignorée, & que voici: *Quand le Magistrat assis hors de la ville dans une maison, ou une logette de loüage, pour y observer le vol des oiseaux, vient à être obligé pour quelque cause que ce soit à rentrer dans la ville avant que d'avoir observé les signes sûrs, il ne peut plus se servir de la premiere loge qu'il a loüée, & il doit en prendre une autre d'où il recommencera à observer.* C'est apparemment cette particularité que Sempronius avoit ignorée; s'étant servi deux fois de la même loge, il avoit nommé ces deux Consuls, & ayant ensuite reconnu sa faute, il la déclara au Senat. Le Senat ne méprisa pas cette negligence comme trop petite, il écrivit sur l'heure aux Consuls, & les Consuls, quittant aussi-tôt leurs Provinces, revinrent à Rome, & se démirent du Consulat. Mais cette avanture n'arriva que long-tems après celui dont nous parlons. Deux Prêtres des plus considerables Maisons de Rome, Cornelius Cethegus, & Quintus Sulpicius furent privez du Sacerdoce, le premier pour avoir presenté les entrailles de la victime contre l'ordre, & le dernier, parce que pendant qu'il offroit un sacrifice, la verge, qui est au haut du bonnet que portent les Prêtres appellez Flamines, étoit tombée. Le Dictateur Minucius

Plaisante superstition des Romains sur le fait des Augures.

Ce qui obligea les Consuls Scipion & Marcius Figulus à quitter leurs Provinces, & à se démettre du Consulat.

Deux Prêtres des plus considerables privez du Sacerdoce, & pourquoi.

Dans une maison ou une logette de loüage.] Il manque dans le texte un mot qu'il faut suppléer par un manuscrit ἔχων οἶκον, &c.

Le Senat ne méprisa pas cette negligence, quoiqu'elle paroisse petite.] Le texte est corrompu, il faut lire comme dans un manuscrit, καίτοι μικρῶ ὄντος, &c.

Le Dictateur Minucius.] Plu-

ayant nommé Genéral de la Cavalerie Caïus Flaminius, sur ce que dans ce moment-là on entendit le cri d'un petit rat, que les Romains appellent *souris*, le peuple les obligea l'un & l'autre à se démettre, & en nomma d'autres en leur place ; & en apportant ainsi jusques dans les plus petites choses la derniere exactitude, ils ne tomberent jamais dans la moindre superstition, parce qu'ils ne firent qu'observer les anciennes coutumes sans y rien changer ni innover.

Le cri d'une souris fait démettre un Dictateur & un Genéral de la Cavalerie.

On évite la superstition, en se tenant à ce qui est ancien.

Dès que le Consul Flaminius eut déposé le Consulat, les Magistrats, que les Romains appellent *Interreges*, nommerent à sa place Marcellus, qui ne fut pas plutôt élu, qu'il prit pour Collegue Scipion. Les Gaulois envoyerent des Ambassadeurs pour faire des propositions d'accommodement, & le Senat inclinant à la paix, Marcellus excita le peuple, & le détermina à la guerre. Cependant après bien des difficultez, la paix ne laissa pas de se conclure ; mais on prétend qu'elle fut rompuë tout aussi-tôt par les Gesates, qui ayant passé les Alpes au nombre de trente mille, & s'étant joints aux Insubriens, qui étoient en beaucoup plus grand nombre encore, tout

Marcellus nommé Consul à la place de Flaminius.

Cneus Cornelius Scipio.

Polybe assure qu'elle ne fut point concluë.

tarque se trompe ici. Q. Fabius Maximus étoit Dictateur, & non pas Minucius.

Sans y rien changer ni innover.] La religion se tient toujours aux anciens usages, & la superstition va toujours en changeant ou en ajoutant ; mais ici toutes ces minuties, quoiqu'anciénnes, n'étoient-elles pas de franches superstitions ?

Les Magistrats, que les Romains appellent Interreges.] C'étoient des Magistrats que le Senat créoit pendant l'interregne pour nommer un Roy, & dans le tems de

pleins d'audace & d'esperance, s'approcherent d'Acerres, ville assise entre le Pô & les Alpes, & qui étoit assiégée par les Romains. Là le Roy Viridomare, prenant dix mille Gesates, va faire le ravage dans tout le païs aux environs du Pô.

Acerres assiégée par les Romains.

Le Roy Viridomare avec dix mille Gesates fait le ravage autour du Pô.

Marcellus, informé de ses courses, laisse devant Acerres son Collegue Scipion avec toute son Infanterie legere & pesamment armée, & le tiers de sa Cavalerie, & avec le reste de sa Cavalerie, & six cens hommes de pied des plus legerement armez, il se met aux trousses de ces dix mille Gesates, sans s'arrêter ni jour ni nuit, jusqu'à ce qu'il les eût joints près de Clastidium, petit bourg des Gaules, qui depuis peu venoit d'être soumis aux Romains. Il n'eut pas le tems de faire reposer & rafraîchir ses troupes, car les Barbares furent d'abord avertis de son arrivée, & ils le regarderent comme déja battu, voyant le peu d'Infanterie qui le suivoit, & ne faisant pas grand compte de sa Cavalerie. Car étant fort adroits aux combats à cheval, de même que tous les Gaulois, & croyant avoir de ce côté-là un grand avantage, ils se voyoient encore en cette occasion fort superieurs

Marcellus laisse Scipion devant Acerres, & se met aux trousses des Gaulois.

Entre Milan & Plaisance.

Gaulois adroits aux combats à cheval.

la République pour nommer de nouveaux Magistrats, quand ils n'en avoient pas de legitimes.

S'approcherent d'Acerres, ville assise entre le Pô & les Alpes, & qui étoit assiégée par les Romains.] On s'étoit fort trompé à ce passage; c'étoient les Romains qui assiégeoient Acerres, & non pas les Gaulois. Les Gaulois ne pouvant secourir la place, firent passer le Pô à une partie de leurs troupes, & allerent assiéger Clastidium pour faire diversion. V. Polyb. liv. 2. p. 121.

en nombre à Marcellus. Ils marchent donc droit à lui avec une impétuosité pleine de fureur & avec de grandes menaces, comme assurez de l'enlever d'emblée ; leur Roy Viridomare, superbement monté, devançoit ses bataillons & ses escadrons. Marcellus, pour les empêcher de l'envelopper à cause de son peu de troupes, étendit le plus qu'il put ses aîles de Cavalerie, & leur fit occuper un grand terrein, en les diminuant & affoiblissant peu à peu, jusqu'à ce qu'il presentât un front à peu près égal à celui de l'armée ennemie.

Prudence de Marcellus.

Cela fait, comme il s'ébranloit pour charger, il arriva que son cheval, effrayé des cris & des bravades des Gaulois, tourna tout d'un coup en arriere, & emporta Marcellus malgré lui. Marcellus craignant que ce mouvement, pris à mauvais augure par la superstition, ne jette le desordre dans ses troupes, tire promptement la bride à son cheval, & lui faisant achever le tour, se remet en presence & adore le soleil, pour faire croire que ce mouvement n'est point arrivé à l'avanture, mais qu'il l'a fait exprès pour cet acte de Religion, car c'est la coutume des Romains d'adorer les Dieux en tournant. Sur le point de se mêler avec les Gaulois, il voüa qu'il consacreroit à Jupiter Feretrien les plus belles armes prises sur les ennemis. Dans ce moment le Roy des Gaulois l'apperçut, & jugeant bien aux marques dont il étoit revêtu, que c'étoit-là le Genéral des Romains, il poussa son cheval à toute bride, l'ap-

Marcellus emporté par son cheval.

Presence d'esprit de Marcellus.

Les Romains adoroient en tournant : On peut voir les remarques sur la vie de Numa, tom. 1. pag. 332.

V. les Rem. sur la vie de Romulus, tom 1. pag. 126.

pellant à haute voix pour le défier au combat, & branlant une longue & pesante pique; c'étoit un homme très-bien fait, d'une taille avantageuse & fort superieure à celle des autres Gaulois, & si brillant de l'éclat de ses armes enrichies d'or & d'argent, & rehaussées de pourpre & des plus vives couleurs, qu'il paroissoit comme l'éclair.

Marcellus frapé de cet éclat parcourt des yeux toute l'armée ennemie, & voyant que les plus belles armes étoient celles de ce Roy, il ne doute point que ce ne soient-là celles qu'il a voüées à Jupiter. Poussant donc à lui de toute sa force, il perce sa cuirasse avec sa pique; le coup augmenté par la vîtesse & par la force du cheval, fut si roide, qu'il jetta le Roy à la renverse. Marcellus revient sur lui, lui appuye un second & un troisiéme coup qui achevent de le tuer, & sautant promptement à terre, il le dépoüille de ses armes, & les prenant entre ses bras, il les éleve vers le ciel, & dit: *O Jupiter Feretrien, qui du haut des cieux contemplez & dirigez les actions & les grands exploits des Capitaines & des Genéraux dans les sanglantes batailles, je vous prends à témoin que je suis le troisiéme General des Romains, qui ayant défait & tué de ma propre main le Roy & le Genéral des ennemis, vous ai consacré ses plus belles dépoüilles. Accordez-nous donc, grand Dieu, une fortune semblable dans tout le cours de cette guerre que nous allons continuer.*

Marcellus tuë de sa main le Roy Viridomare, & consacre ses armes à Jupiter Feretrien.

Cette priere achevée, la Cavalerie Romaine se mêla

mêla avec la Cavalerie & l'Infanterie des Gaulois, qui combattoient ensemble & sans être séparées, & remporta une victoire presqu'incroyable, & aussi singuliere que complette. Car on prétend que ni auparavant ni depuis on n'a vû une poignée de gens de cheval défaire une Cavalerie & une Infanterie si nombreuse. Marcellus en tua la plus grande partie, prit leurs armes & leur bagage, & alla rejoindre son Collegue, qui ne faisoit pas si heureusement la guerre contre les autres Gaulois devant Milan, qui est une ville très-grande, très-peuplée, & la Metropole de tout le païs. C'est pourquoi les Gaulois la défendoient si opiniâtrement & avec tant de courage, & tenoient le Consul Scipion comme assiégé. Mais d'abord après le retour de Marcellus, les Gesates, qui apprirent la défaite de leurs troupes, & la mort de leur Roy, ayant voulu s'en retourner à toute force, Milan fut pris, & les Gaulois rendirent

Marcellus avec une poignée de gens de cheval, défait une nombreuse armée de Gaulois.

Milan pris, toutes les autres villes ren-

Et remporta une victoire presque incroyable, & aussi singuliere que complette.] Le mot du texte γίκlω ἰδίαν pourroit être expliqué; cependant je croi qu'on doit suivre la leçon que presente un manuscrit ἰδίᾳ κ̀ τρόπῳ, *& une victoire presqu'incroyable & extraordinaire, & par sa forme & par sa maniere du combat*, ἰδίᾳ répond à la forme de la bataille, & τρόπῳ à la maniere dont la victoire fut gagnée, qui toutes deux sont extraordinaires & singulieres.

Et alla rejoindre son Collegue, qui ne faisoit pas si heureusement la guerre contre les autres Gaulois devant Milan.] Scipion, son Collegue, prit Acerres; les Gaulois se retirerent à Milan; Scipion les y suivit, & en s'en retournant à Acerres il reçut un échec qui fut bientôt reparé. Les Gaulois tomberent sur son arriere-garde qu'ils taillerent en pieces, & mirent une partie de l'armée en déroute. Mais Scipion étant revenu sur eux avec son avant-garde, arrêta les fuïards, arracha aux Gaulois la victoire, qu'ils avoient

duës aux Romains, & la paix faite.

toutes leurs autres villes aux Romains qui leur accorderent la paix à des conditions raisonnables.

Le triomphe décerné à Marcellus.

Le Senat décerna à Marcellus seul l'honneur du triomphe, & son triomphe fut un des plus merveilleux, tant par les grandes richesses & par la quantité de belles dépouilles, que par le grand nombre & par la taille prodigieuse des captifs, & par la magnificence de tout l'appareil. Mais le spectacle le plus agréable & le plus nouveau, ce fut Marcellus lui-même, portant à Jupiter l'armure du Roy barbare; car ayant fait tailler le tronc d'un chêne, & l'ayant accommodé en forme de trophée, il le revêtit de ces armes en les arrangeant proprement & avec ordre.

Quand toute la pompe se fut mise en marche, il monta sur un char à quatre chevaux, & prenant ce chêne ainsi ajusté il traversa toute la ville, les épaules chargées de ce trophée, qui avoit la figure d'un homme armé, & qui faisoit le plus superbe ornement de son triomphe. Toute l'armée le suivoit avec des armes magnifiques, en chantant des chansons composées pour cette cerémonie, & des chants de victoire à la loüange de Jupiter, & de leur Genéral.

déja remportée, & retourna à Milan qu'il prit de force. Ce fut là que Marcellus le joignit.

Car ayant fait tailler le tronc d'un chêne.] Il y a dans le texte δρυὸς γὰρ εὐκεάνου πρέμνον. Il est visible que ce mot εὐκεάνου est corrompu, car il ne signifie rien: Henry Estienne a fort bien corrigé εὐκεάτου; εὐκέατος signifie *sec*, ce que Virgile appelle *fissile robur*. Hesych. εὐκέατον ξηρὸν, εὔσχιστον, εὔκαυστον.

Dès qu'il fut arrivé dans cet ordre au Temple de Jupiter Feretrien, il planta ce trophée, & le consacra. Voilà le troisiéme & le dernier Capitaine qui ait eu cet honneur jusqu'à notre tems. Le premier, qui remporta ces sortes de dépoüilles opimes, ce fut Romulus, après avoir tué Acron, Roy des Ceninéens; le second, ce fut Cornelius Cossus, qui défit & tua Tolumnius, Roy des Toscans; & le troisiéme, ce fut Marcellus, après avoir tué Viridomare, Roy des Gaulois. Depuis Marcellus jusqu'à aujourd'hui, il n'y a pas eu un seul Capitaine qui ait eu cet avantage. Le Dieu, auquel on consacre ces dépoüilles, est appellé *Jupiter Feretrien*, selon quelques-uns, du mot Grec *feretrum*, qui signifie un char, parce que c'est sur un char qu'on lui porte ce trophée avec beaucoup de pompe; car la langue Grecque étoit encore alors fort mêlée avec la langue Latine. Les autres prétendent que *Feretrien* est un surnom de Jupiter, qui signifie proprement *lançant la foudre*, car ce que nous appellons *tuptein*, * les Romains l'appellent *ferire*. Enfin il y a un troisiéme parti, qui veut que ce surnom soit tiré des coups qu'on donne à la guerre; car dans les combats, quand les Romains chargent, ou poursuivent l'ennemi, ils crient les uns aux autres, *feri, feri*, c'est-à- dire, *frappe, tuë*. Les armes que l'on ôte aux ennemis ils les appellent en general *dépoüilles*, mais celles que le Genéral ôte au Genéral des ennemis qu'il a tué, ils les appellent particulierement *depoüilles opimes*.

Marcellus, le troisieme Genéral qui offrit à Jupiter les dépoüilles opimes.

La langue Grecque fort mêlée avec la Latine encore du tems de Marcellus.

* *C'est-à-dire,* frapper.

Cependant il y a des Auteurs qui écrivent que Numa Pompilius dans ses Commentaires fait mention de premieres, secondes, & troisiémes dépoüilles opimes; qu'il ordonne que les premieres soient consacrées à Jupiter Feretrien, les secondes à Mars, & les troisiémes à Quirinus; & qu'il veut que ceux qui les ont gagnées, ayent, le premier trois cens asses, le second, deux cens, & le troisiéme, cent. Mais l'opinion la plus generale & la plus reçuë est, que les seules dépoüilles honorables & qui meritent le nom d'opimes, ce sont les premieres, celles qui se gagnent en bataille rangée & par le Genéral qui tuë le Genéral des ennemis. En voilà assez sur cette matiere.

Les Commentaires de Numa Pompilius.

L'as Romain étoit la dixiéme partie du denier, ou de la drachme, & valoit un sol.

Les seules veritables dépoüilles opimes, quelles.

Les Romains eurent tant de joye de cette victoire & de la fin de cette guerre, que d'une partie du butin ils firent faire une coupe d'or, qu'ils envoyerent à Delphes à Apollon Pythien, comme un monument de leur reconnoissance; qu'ils partagerent liberalement les dépoüilles avec les villes, qui avoient embrassé leur parti, & qu'ils en envoyerent une grande partie à Hieron, Roy de Syracuse, leur ami & leur Allié.

Coupe d'or faite d'une partie du butin, & envoyée à Delphes.

Quatre ans aprés.

Quelque tems aprés, Annibal étant entré en Italie, Marcellus fut envoyé en Sicile avec une flotte. Deux ans aprés arriva la malheureuse défaite de Cannes, où plusieurs milliers de Romains furent tuez; le peu qui se sauva, se retira à Canuse, & l'on s'attendoit bien qu'Annibal pousseroit droit à Rome, aprés avoir défait les plus grandes forces

des Romains. Marcellus envoya quinze cens hommes de ses troupes de mer pour garder la ville; & sur un ordre du Senat il se rendit à Canuse. Là, s'étant mis à la tête des troupes qui s'y étoient retirées après la bataille, il les fait sortir de leurs retranchemens, resolu de défendre le plat païs.

En ces tems-là tous les Principaux des Romains & leurs plus grands Capitaines avoient peri dans les combats. Ils avoient encore Fabius Maximus, grand personnage, homme de bien & plein de capacité. Mais ses grandes précautions & ses réflexions continuelles, pour ne rien hazarder & ne rien perdre, passoient pour défaut de courage & pour lenteur dans l'execution. Le regardant donc comme très-propre à la défense & nullement à l'attaque, ils eurent recours à Marcellus, & mêlant sagement son activité & son audace avec la lenteur & la sage prévoyance de Fabius, ils les nommerent souvent tous deux Consuls ensemble, & quelquefois ils envoyerent l'un en qualité de Consul, & l'autre en qualité de Proconsul. Aussi Posidonius écrit que Fabius étoit appellé par cette raison *le bouclier*, & Marcellus *l'épée*. Et Annibal lui-même disoit, *qu'il craignoit Fabius comme son Gouverneur, & Marcellus comme son ennemi;* car Fabius l'empêchoit de faire du mal, & Marcellus lui en faisoit.

Fabius Maximus, ses lenteurs & ses précautions.

Fabius Maximus appellé le bouclier, & Marcellus l'épée des Romains.

Beau mot d'Annibal sur Fabius & sur Marcellus.

La victoire d'Annibal avoit inspiré à tous ses soldats tant de dissolution & de securité qu'ils se débandoient par la campagne; Marcellus tom-

bant sur ces troupes écartées, en faisoit un grand carnage, & alloit ainsi diminuant les forces de l'ennemi. Il alla ensuite au secours de Naples & de Nole. Après avoir rassuré les Napolitains & les avoir confirmez dans la bonne disposition où ils étoient d'eux-mêmes pour les Romains, il entra dans Nole où il trouva une grande division; le Senat ne pouvant retenir le peuple, qui à toute force vouloit embrasser le parti d'Annibal. Il y avoit dans la ville un homme des plus illustres par sa naissance, & très-celébre par sa valeur, qui

Bandius de Nole, illustre par sa naissance & par sa valeur.

avoit nom Bandius, & qui s'étoit extrêmement distingué à la bataille de Cannes, où après avoir tué un grand nombre de Carthaginois, il étoit tombé enfin sur un monceau de morts, le corps

Traitement honorable qu'il avoit reçu d'Annibal.

percé d'une infinité de traits. Annibal l'ayant trouvé en cet état, avoit admiré son courage, l'avoit fait panser, & après avoir lié amitié avec lui, & lui avoir accordé le droit d'hospitalité, il l'avoit renvoyé, non-seulement sans rançon, mais

Bandius très-ardent pour le parti d'Annibal.

chargé de presens. Bandius, pour lui marquer sa reconnoissance étoit un des plus ardens pour son parti, & fortifiant le peuple, il le portoit à la revolte. Marcellus trouvoit qu'il n'étoit ni pieux, ni juste de faire mourir un homme si considerable, & qui avoit si souvent exposé sa personne, en partageant avec les Romains les plus grands perils dans les batailles qu'ils avoient données. D'ailleurs Marcellus joignoit à beaucoup de douceur &

D'ailleurs Marcellus joignoit à beaucoup de douceur & d'humanité,

d'humanité une probité & une courtoisie pleine d'affabilité & très-capable d'attirer la confiance, & de gagner l'affection de tout le monde, & surtout d'un ambitieux.

Qualitez qui attiroient à Marcellus l'affection de tout le monde.

Un jour donc Bandius étant allé lui faire sa cour, Marcellus lui demanda qui il étoit. Ce n'est pas qu'il ne le connût de longue main, mais il cherchoit un prétexte & une entrée à la conversation qu'il vouloit avoir avec lui. Bandius lui ayant dit son nom, Marcellus comme ravi & plein d'admiration : *Quoi*, lui dit-il, *vous êtes ce Bandius dont on parle tant à Rome, comme de celui qui a combattu si vaillamment à la bataille de Cannes, & qui seul n'a pas abandonné le Consul Paul Emile, mais a reçu sur son corps la plûpart des traits destinez à ce Général?* Bandius lui ayant répondu que c'étoit lui-même, & lui ayant montré les cicatrices de ses blessures : *Eh*, lui dit Marcellus, *comment, après nous avoir donné de si grandes marques de votre amitié, n'êtes-vous donc pas venu d'abord à nous? Pensez-vous que nous soyons assez ingrats pour ne sçavoir pas recompenser la vertu de nos amis, nous qui sçavons si bien estimer & honorer celle de nos ennemis-mêmes?* Après ces gracieuses paroles, qui furent accompagnées de beaucoup de caresses, il lui fit present d'un beau cheval de bataille, & lui donna cinq cens drachmes d'argent. Depuis ce moment Bandius servit comme

Adresse de Marcellus pour regagner Bandius.

Deux cens cinquante livres.

une probité & une courtoisie.] Plutarque donne toutes ces bonnes qualitez à Marcellus, & non pas à Bandius. La suite le prouve manifestement, on s'étoit fort trompé à ce passage.

Affection de Bandius pour Marcellus, & les grands services qu'il lui rendit.

de garde à Marcellus, ne l'abandonna pas un moment, & se montra très-âpre à découvrir & à dénoncer ceux qui tenoient le parti contraire, qui étoient en fort grand nombre, & qui avoient resolu, dès que les Romains seroient sortis pour marcher aux ennemis, de fermer les portes, de piller leur bagage, & de se rendre aux Carthaginois.

Stratagême de Marcellus pour tromper Annibal.

Marcellus, averti de cette conspiration, range ses troupes en bataille dans la ville-même, place le bagage à la queuë, & fait publier à son de trompe des défenses aux Habitans de paroître sur les murailles. Cette solitude trompa Annibal, qui voyant les murailles désertes, ne douta point qu'il n'y eût une grande sédition dans la ville, & plein de confiance il s'en approchoit avec moins d'ordre & de précaution. Dans ce moment Marcellus commande qu'on ouvre la porte qui est devant lui, & sortant avec sa meilleure Cavalerie, il charge de front l'ennemi & l'enfonce. Un moment après on ouvre une seconde porte, l'Infanterie sort rapidement & avec de grands cris. Et

Un moment après on ouvre une seconde porte.] Plutarque menage ici les sorties de Marcellus comme un Poëte les surprises dans une Tragedie. Tite-Live conte la chose un peu differemment, & d'une maniere plus vraisemblable, XXIII. 16. Il dit que Marcellus mit son armée en bataille dans la ville, vis-à-vis des trois portes qui regardoient l'ennemi; que vis-à-vis de la porte du milieu il plaça les Legions & la Cavalerie Romaine, & que vis-à-vis des deux autres portes à droite & à gauche, il plaça les nouveaux soldats, l'armure legere, & la Cavalerie des Alliez; qu'il mit le bagage derriere avec un corps pour le garder. Comme l'ennemi approchoit, Marcellus fait ouvrir tout d'un coup la porte du milieu, donne ordre aux trompettes de sonner la charge,

comme

comme Annibal veut partager ses troupes pour faire tête à ces derniers, on ouvre une troisiéme porte, tout le reste des troupes Romaines sort en même-tems, & tombe sur les ennemis étonnez de cette sortie imprévûë, & qui se défendoient mollement contre les premiers à cause de ceux qui en second lieu leur étoient tombez sur les bras.

Marcellus bat Annibal devant Nole.

Ce fut en cette occasion que les troupes d'Annibal plierent pour la premiere fois devant les Romains, & qu'elles se laisserent pousser jusques dans leur camp avec beaucoup de frayeur & grande perte, car on dit qu'Annibal perdit plus de cinq mille hommes, & que Marcellus n'en perdit pas plus de cinq cens. Tite-Live n'ose pas assurer que la défaite ait été si considerable, & qu'il y ait eu tant de morts du côté des Carthaginois, il convient seulement que le succès de ce combat releva infiniment la gloire de Marcellus, & inspira aux Romains au milieu de leurs malheurs une audace merveilleuse, en leur faisant concevoir qu'ils combattoient contre un ennemi qui n'étoit ni invulnerable ni invincible, & qui pouvoit être entamé & battu. C'est pourquoi l'un des Consuls de l'année suivante ayant été tué, le

& aux troupes de jetter de grands cris, & fait sortir d'abord l'Infanterie, & ensuite la Cavalerie. Cette premiere charge aïant mis quelque desordre dans le corps de bataille d'Annibal, les Lieutenans de Marcellus sortent en même-tems par les deux autres portes, & fondent sur les aîles des ennemis, &c. Tite-Live ne met que deux momens, & Plutarque en met trois.

L'un des Consuls de l'année suivante ayant été tué.] L. Posthu-

peuple appella à sa place Marcellus qui étoit absent, & malgré les Magistrats fit differer les comices pour l'élection jusqu'à son retour. A son arrivée il est élu Consul par tous les suffrages; mais le tonnerre s'étant fait entendre dans le moment, les Augures virent bien que l'élection étoit vicieuse, ils n'osoient pourtant s'y opposer ouvertement, car ils craignoient le peuple, mais Marcellus se démit de lui-même; cela n'empêcha pas qu'on ne lui continuât le commandement, on le nomma Proconsul, & d'abord il s'en retourna à Nole, où il commença à châtier tous ceux qui s'étoient déclarez pour les Carthaginois.

Marcellus se démet du Consulat à cause du tonnere qui avoit rendu son élection vicieuse.

Il est envoyé en qualité de Proconsul.

mius Albinus Consul désigné avec Tib. Sempronius Gracchus; il fut tué avec toute son armée par les Gaulois, & d'une maniere bien singuliere. Il devoit passer par une forêt, nommée *la forêt Litane*. Les Gaulois avoient coupé tous les arbres de cette forêt, qui étoit sur son chemin, de telle sorte qu'ils restoient tous debout, mais le moindre mouvement les devoit faire tomber. Quand Albinus fut engagé dans la forêt avec son armée, qui étoit de vingt-cinq mille hommes, les Gaulois, qui étoient cachez, pousserent les arbres qui étoient près d'eux, ces arbres tomberent sur les arbres voisins, & tombant ainsi tous presque dans un moment, ils accablerent hommes & chevaux. Ceux qui échaperent de cette ruine, furent tuez par les Gaulois, & le Consul fut tué en combattant. Les Gaulois lui couperent la tête, & après avoir vuidé le crâne, ils le firent garnir d'or, & s'en servirent dans leurs fêtes à faire les libations. Tite-Live XXIII. 24. Cela arriva quelques mois après la bataille de Cannes.

Le peuple appella à sa place Marcellus qui étoit absent.] Le Senat l'avoit envoyé dans la Campanie pour faire l'échange des armées. Le peuple crut que le Senat l'avoit éloigné exprès, afin qu'il ne fût pas present pendant les Comices, & voulut qu'on attendît son retour. Tite-Live XXIII. 31.

Où il commença à châtier tous ceux.] Il avoit d'abord fait cou-

Annibal vint en diligence pour les secourir, & presenta la bataille à Marcellus; Marcellus ne voulut pas l'accepter, mais quelques jours après voyant qu'Annibal, qui ne s'attendoit plus à un combat, avoit envoyé la plus grande partie de son armée fourrager & piller le païs, il va l'attaquer brusquement après avoir donné à son Infanterie de grands pieux, dont on combat sur les vaisseaux, & leur avoir enseigné à s'en servir en frappant de loin les Carthaginois, qui ne combattoient qu'avec des épées fort courtes, ou de petits javelots, qu'ils ne sçavoient pas même lancer. Cela fut cause que tous ceux qui se presenterent pour lui tenir tête, furent contraints de tourner

Marcellus bat encore Annibal.

per la tête à soixante-dix habitans de Nole, & confisqué leurs biens au profit du peuple Romain. Plutarque parle ici des ravages que Marcellus fit dans le païs des Hirpins & des Samnites, où il mit tout à feu & à sang. Liv. XXIII. 41.

Mais quelques jours après voïant qu'Annibal.] Deux jours avant cette bataille, il y avoit eu un grand combat devant les murailles de Nole. Car comme Annibal s'approchoit pour donner un assaut general à la place, Marcellus sortit contre lui, & renversa d'abord tout ce qui osa lui faire tête. Le combat auroit été très-rude, mais il survint un orage si furieux, qu'il sépara les combattans. Liv. XXIII. 44.

Qui ne combattoient qu'avec des épées fort courtes.] Voici les Carthaginois qui n'ont que des épées fort courtes. Nous avons vû dans la vie de Lycurgue que les Spartiates en avoient de si courtes, qu'on en faisoit des railleries, en disant que les batteleurs les avaloient sur les théatres. Celles des Romains n'avoient pas plus de quatorze ou quinze pouces de lame, & celles des Gaulois n'étoient gueres plus longues; d'où sont donc venuës ces longues épées dont on se sert aujourd'hui, & avec lesquelles on tuë l'ennemi sans le joindre? Plutarque parle en quelque endroit des longues épées des Cimbres. Apparament cet usage est venu des peuples qui combattoient dedessus des chameaux & des dromadaires, & qui par

le dos, & de fuir à vauderoute, laissant sur le champ de bataille cinq mille morts, & quatre élephans, deux tuez & deux pris en vie. Et ce qui fut encore plus considerable, plus de trois cens cavaliers Espagnols & Nomades vinrent se rendre aux Romains; avanture qui n'étoit encore jamais arrivée à Annibal, car quoiqu'il eût une armée composée de plusieurs Nations Barbares, & toutes aussi differentes par les mœurs que par le langage, il l'avoit pourtant maintenuë jusqu'alors ensemble en bonne intelligence, & dans une étroite union. Ces trois cens cavaliers demeurerent toujours fideles à Marcellus & aux autres Capitaines, qui eurent après lui le commandement des armées.

Marcellus nommé Consul pour la troisiéme fois.

Marcellus, nommé Consul pour la troisiéme

conséquent avoient besoin de longues épées: Les courtes ne leur auroient de rien servi.

Laissant sur le champ de bataille cinq mille morts.] Il y eut plus de cinq mille hommes tuez, six cens prisonniers, dix-huit enseignes prises, & deux élephans, & quatre autres tuez, & il n'y eut pas mille morts du côté des Romains. Liv. XXIII. 46.

Plus de trois cens cavaliers Espagnols & Nomades.] Tite-Live en met mille deux cens soixante & douze, ce qui paroît plus vrai, & je croi qu'il faut rétablir ici ce nombre; car il semble que pour trois cens, Plutarque n'auroit pas dit, *ce qui est plus considerable.* Cinq mille morts, six cens prisonniers, & toutes les autres marques d'une victoire entiere, sont certainement plus considerables que trois cens rendus.

Marcellus nommé Consul pour la troisiéme fois, passe en Sicile.] La seconde année de l'Olympiade 141. l'an de Rome 539. deux cens douze ans avant N.S. Plutarque oublie ici une troisiéme victoire que Marcellus gagna contre Annibal devant Nole. Ayant appris qu'Annibal s'approchoit encore de cette place, il resolut d'aller audevant de lui; dans ce dessein il fit sortir la nuit Claudius Nero avec la Cavalerie par la porte opposée au chemin.

fois, passe en Sicile, car les grandes victoires d'Annibal avoient si fort élevé le courage aux Carthaginois, qu'ils pensoient à reconquerir cette Isle, surtout depuis que la mort d'Hyeronimus, Tyran de Syracuse, avoit jetté le trouble & la division parmi les Syracusains, c'est pourquoi les Romains y avoient déja envoyé une armée sous la conduite d'Appius Claudius.

Dès que Marcellus eut pris le commandement

par où Annibal venoit à lui, & lui ordonna de faire un grand circuit, de suivre Annibal, & de le prendre en queuë dès qu'il verroit le combat commencé; on ne sçait si Neron s'égara la nuit, ou s'il n'eut pas assez de tems pour executer cet ordre; mais s'il fût arrivé à point nommé, Annibal étoit entierement défait. Marcellus seul l'avoit déja battu, mais n'ayant pas assez de Cavalerie, il n'osa le suivre, & fit sonner la retraite. Annibal perdit plus de deux mille hommes, & les Romains moins de quatre cens. Neron rentra le soir dans Nole, après avoir inutilement fatigué ses troupes sans avoir vû l'ennemi. Marcellus le maltraita fort, & lui dit qu'il n'avoit tenu qu'à lui qu'il n'eût rendu ce jour là à Annibal l'échec que les Romains avoient reçu à la journée de Cannes. Liv. XXIV. 17.

La mort d'Hyeronimus.] Qui fut tué par ses Sujets dans la ville des Leontins; il étoit fils de Gelon, & petit-fils d'Hieron. Gelon son pere mourut le premier. Hieron son grand-pere mourut après son fils à l'âge de quatre-vingt-dix ans, & Hyeronimus, qui n'en avoit pas encore quinze, fut tué quelques mois après. Ces trois morts arriverent dans les derniers mois de l'année, qui préceda ce troisiéme Consulat de Marcellus. Tite-Live fait un beau portrait de la sagesse du grand-pere, & de la folie du petit-fils, XXIV. 5. 6.

C'est pourquoi les Romains y avoient déja envoyé une armée.] Ils y avoient envoyé Appius Claudius en qualité de Preteur. Il y étoit avant la mort d'Hyeronimus, qui se moqua des Ambassadeurs qu'il lui avoit envoïez pour le maintenir dans l'alliance des Romains. *Quelle a été*, leur dit-il, *votre fortune à la journée de Cannes? Les Ambassadeurs d'Annibal m'en disent des choses incroyables. Je veux en sçavoir la verité pour voir sur cela le parti que j'ai à prendre.* Réponse assez fiere pour un homme qui n'a pas encore quinze ans.

de cette armée de Sicile, voilà un grand nombre de Romains qui vinrent se jetter à ses pieds pour implorer son secours dans la calamité où ils se trouvoient. De tous ceux qui combattirent à la bataille de Cannes, les uns prirent la fuite, & les autres furent faits prisonniers ; & ces derniers étoient en si grand nombre, qu'on eût dit qu'il ne restoit pas aux Romains assez d'hommes pour défendre leurs murailles. Mais il leur restoit un si grand courage & une telle grandeur d'ame, qu'Annibal offrant de leur rendre leurs prisonniers pour une très-petite rançon, non-seulement ils le refuserent, mais ils ordonnerent encore qu'on les laisseroit tuer ou vendre hors de l'Italie sans s'en mettre en peine, & que ceux qui s'étoient sauvez par la fuite, on les envoyeroit en Sicile avec expresses défenses de rentrer en Italie pendant qu'on auroit la guerre contre Annibal.

Courage & grandeur d'ame des Romains après la bataille de Cannes.

Ces malheureux étant donc venus en foule trouver Marcellus, se prosternerent à ses pieds avec de grands cris & avec des torrens de larmes, & lui demanderent la grace d'être remis dans les troupes, lui faisant de grandes promesses qu'ils prouveroient par leurs actions que leur fuite étoit arrivée plutôt par quelque infortune, que par leur lâcheté. Marcellus touché de compassion pour eux, écrivit au Senat, & le pria de lui donner la permission de faire de ces pauvres gens les recruës de ses troupes à mesure qu'il en manqueroit. Le Senat délibera long-tems sur cette de-

Marcellus écrit au Senat pour lui demander la permission de faire des recruës de ceux qui avoient fui à la bataille de Cannes.

mande, & la chose murement considerée, il fit cette réponse en forme de décret: *Que pour les necessitez de l'Etat les Romains n'avoient nul besoin d'hommes lâches; & si Marcellus vouloit se servir de telles gens, il le pouvoit, mais à condition qu'il ne donneroit à aucun d'eux, quoiqu'ils pussent faire, ni couronne, ni autre prix dont on recompense la valeur.*

Genéreuse réponse du Senat à Marcellus.

Cet arrêt affligea Marcellus, & après la guerre finie, il ne fut pas plutôt de retour à Rome, qu'il se plaignit hautement au Senat de ce qu'après tous les services qu'il leur avoit rendus, ils n'avoient pas seulement daigné lui accorder la grace de rétablir l'honneur & de corriger l'infortune de leurs pauvres Citoyens.

Marcellus se plaint de cette rigueur du Senat.

Son premier soin dans la Sicile fut de se venger de la perfidie d'Hippocrate, Général des Syracusains, qui pour favoriser les Carthaginois, & pour se rendre, par leur moyen, maître & Tyran de la Sicile, avoit contre la foi des traitez attaqué les Romains près de la ville des Leontins, & en avoit tué un grand nombre. Marcellus va donc avec toute son armée assiéger cette place, la prend

Il se venge de la perfidie d'Hippocrate.

Il le pouvait, mais à condition.] Cette severité du Senat paroît étrange dans l'extrémité où les Romains se trouvoient alors; mais c'est de cette extrêmité même qu'il tiroit les raisons de cette conduite. Quel effet ne devoit pas produire sur les troupes un exemple si mortifiant? Les Romains étoient assurez de tirer plus d'avantage de ce décret si rigoureux, qu'ils n'en auroient tiré de tous ces soldats, si Marcellus les avoit fait rentrer dans le service.

De la perfidie d'Hippocrate.] Cet Hippocrate & son frere Epicyde, étoient Carthaginois de naissance, mais originaires de Syracuse, d'où leur ayeul avoit été banni, & s'étoit allé établir à Carthage où il se maria. Anni-

d'assaut, ne fait aucun mal ni aux habitans ni aux gens de guerre, mais pour tous les deserteurs qu'il y trouva, après les avoir fait fouëtter de verges, il les fit tous mourir. Hippocrate envoye à Syracuse cette nouvelle mêlée de beaucoup de choses fausses, car il fait entendre aux Syracusains que Marcellus a tué soldats & Citoyens sans distinction, qu'il n'a pardonné à aucun homme en âge de porter les armes, & qu'il a pillé la ville, & pendant que les Syracusains sont dans la frayeur & dans la consternation, il arrive soudainement, & s'empare de leur ville.

Traitement que Marcellus fit aux deserteurs pris dans la ville des Leontins. Il y en avoit deux mille.

Hippocrate s'empare de Syracuse.

Marcellus informé de cet attentat, part de la ville des Leontins avec toutes ses forces, va camper près de Syracuse, & envoye dans la place des Ambassadeurs pour apprendre aux habitants la verité de tout ce qui s'étoit passé. Mais voyant que tout ce qu'il disoit étoit inutile, & que les Syracusains refusoient de le croire, parce qu'ils étoient gagnez & obsedez par Hippocrate, il fait ses approches par terre & par mer,

Marcellus marche contre lui.

Il assiége Syracuse par terre & par mer.

bal envoya ces deux freres avec un Carthaginois de grande naissance, nommé Annibal, Ambassadeurs à Syracuse. Ce dernier s'en retourna bientôt avec le traité fait avec le Tyran, & les deux autres demeurerent à sa Cour du consentement d'Annibal, comme Ambassadeurs ordinaires.

Il arrive soudainement, & s'empare de leur ville.] Avant que d'arriver à Syracuse, il trouva bien des obstacles & des traverses qu'il surmonta par son esprit. Il s'empara de la place, & força les Syracusains à les nommer Preteurs son frere & lui. Tite-Live XXIV. 30. &c.

Et envoye dans la place des Ambassadeurs.] Hippocrate & Epicyde ne souffrirent pas qu'ils entrassent dans la place, ils allerent eux-mêmes leur parler dehors.

Appius

Appius Claudius se met à la tête des troupes de terre, & lui avec soixante galeres à cinq rangs pleines de toutes sortes d'armes & de traits, & une terrible machine, qu'il avoit fait charger sur huit galeres liées ensemble, il s'avance vers les murailles, plein de confiance dans le grand nombre de ses batteries, dans l'amas de tout ce qui étoit necessaire pour le siége, & encore plus dans sa réputation. Mais Archimede ne faisoit pas grand cas de toutes ses machines & de tous ses préparatifs, qui n'étoient rien au prix des engins qu'il inventoit tous les jours, & qu'il ne donnoit ni comme des chef-d'œuvres, ni comme des inventions dignes d'une grande estime, mais comme des jeux de sa Géometrie, ausquels il ne s'étoit même amusé qu'à la sollicitation & à la priere du Roy Hieron, qui le pressoit toujours de rappeller son art de son essor vers les choses intelligibles, de le rabaisser sur les choses sensibles & corporelles, & de rendre ses raisonnemens en quelque façon plus évidens & plus palpables au commun des hommes, en les mêlant par l'experience avec les choses d'usage.

Archimede méprisoit beaucoup toutes les machines de Marcellus.

Archimede donnoit ses propres inventions comme des jeux, & n'en faisoit pas grand cas.

A la priere d'Hieron il se rabaisse sur les choses sensibles & materielles.

Cette sorte de méchanique, si vantée & si re-

Qu'il ne donnoit ni comme des chef-d'œuvres, ni comme des inventions dignes d'une grande estime.] Rien ne marque si parfaitement l'attrait incroyable que les spéculations de la Géometrie, qui s'attachent aux choses intelligibles, ont pour un veritable Géometre & pour un esprit sublime & élevé, & l'avantage infini qu'elles ont sur celles qui s'apliquent aux choses sensibles & corporelles, que le peu de cas que ce Géometre faisoit des machines les plus étonnantes & les plus utiles qu'il avoit imaginées

cherchée, Eudoxe & Archytas furent les premiers qui l'inventerent & la mirent en pratique, pour varier & pour égayer la Géometrie par cette ſorte d'agrément, & pour donner par des experiences ſenſibles & inſtrumentales la preuve de quelques problêmes, qui ne paroiſſoient pas ſuſceptibles de démonſtration par le raiſonnement & par la pratique; par exemple, le problême des deux moyennes proportionnelles, qui ne peuvent être trouvées géometriquement & qui ſont pourtant ſi neceſſaires pour la ſolution de pluſieurs autres problêmes, ils le reſolurent méchaniquement par le ſecours

Problême des deux lignes moyennes proportionnelles rendu ſenſible par Eudoxe & par Archytas.

& executées, & qui avoient été ſi long-tems ſeules le ſalut de ſon païs. En effet les premieres ſont toutes divines, & les autres ſont terreſtres & corporelles.

Eudoxe & Archytas furent les premiers, qui l'inventerent & la mirent en pratique.] C'eſt ce que Diogene Laërce aſſure d'Archytas. *Archytas*, dit-il, *fut le premier qui inventa les méchaniques, en ſe ſervant des élemens de cet art, & qui, aux deſcriptions de la Géometrie, ajouta tous les mouvemens qui ſe peuvent operer par des machines & par des inſtrumens, en cherchant par la ſection du demi cylindre deux lignes moyennes & proportionnelles, pour la duplication du cube; & il fut le premier qui inventa le cube par la Géometrie, comme Platon le dit dans ſa République.* Ce fut du tems du vieux Denys, plus de cent ſoixante ans avant le ſiége de Syracuſe. Nous voyons donc par-là, qu'avant Eudoxe & Archytas, les Géometres ne s'étoient appliquez qu'aux choſes immaterielles & intelligibles, & que jamais ils n'avoient avili leur art, en le rabaiſſant aux inventions de la Méchanique. Pour ce qui eſt d'Eudoxe, on ne ſçait point ce qu'il avoit fait dans les Méchaniques, car on n'a rien conſervé de lui.

Et pour donner par des experiences ſenſibles & inſtrumentales la preuve.] Le mot ὑπειδόντες du texte eſt corrompu; car que veut dire ici *mépriſant*, il faut lire, comme dans un manuſcrit, ὑπερειδόντες, *fortifiant*, *confirmant*, &c. Il faut lire auſſi ἀν αλογοις au lieu de ἄλογον, μεσολάβους au lieu de μεσογράφους, & quelques lignes plus bas, au lieu de βαναύσου ἀργίας, il faut lire tout en un mot βαναυσουργίας.

de certains instrumens appellez *Mesolabes*, tirez des sections coniques. Mais après que Platon se fut fâché contr'eux, & qu'il leur eut reproché qu'ils corrompoient & perdoient ainsi l'excellence de la Géometrie, en la faisant passer, comme une vile esclave fugitive, des choses immaterielles & intelligibles aux materielles & sensibles, & en l'obligeant à employer la matiere, qui demande le travail de la main, & qui est l'objet d'un mêtier servile & bas, cette méchanique fut séparée de la Géometrie comme indigne d'elle, & méprisée long-tems par la Philosophie, elle devint un des arts militaires.

Platon reprochoit à Eudoxe & à Archytas qu'ils corrompoient la Géometrie, en s'attachant à la méchanique.

La méchanique séparée de la Geometrie comme indigne d'elle.

En effet, Archimede démontra un jour au Roy Hieron, dont il étoit ami & parent, cette

Mais après que Platon se fut fâché contr'eux.] Car dans les sciences Platon n'estimoit que ce qui étoit spirituel, & qui tendoit à élever ou à perfectionner la plus digne partie de l'homme, & à découvrir la source de ses biens & de ses maux. Voilà pourquoi il ne pardonnoit pas à un Philosophe l'application à la Physique, & il vouloit qu'il ne la regardât que comme un amusement & comme un jeu: c'est le même principe.

Au Roy Hieron, dont il étoit ami & parent.] Archimede n'étoit donc pas seulement recommandable par sa grande habileté dans la Géometrie, il l'étoit encore par sa naissance, puisqu'il étoit parent d'Hieron. Cependant Ciceron a parlé de lui avec quelque sorte de mépris, & comme d'un homme de néant. C'est dans le v[e]. livre des Tusculanes, où, en parlant de Denys le Tyran, il écrit: *Non ego jam cum ejus vita, qua tetrius, miserius, detestabilius excogitare nihil possim, Platonis aut Archytæ vitam comparabo, doctorum hominum & planè sapientium; ex eadem urbe humilem homunculum à pulvere & radio excitabo, qui multis annis post fuit, Archimedem, &c. Je ne comparerai point à la vie de ce Tyran, vie la plus infâme, la plus malheureuse & la plus détestable que l'on puisse imaginer, je ne lui compareray point, dis-je, la vie d'un Platon & d'un Archytas, personnages d'une pro-*

Proposition d'Archimede.

proposition qu'avec une force donnée on pou-

fonde doctrine & d'une parfaite sagesse; mais j'irai chercher dans sa même ville un homme de basse naissance, un homme de néant, Archimede qui a vêcu plusieurs années après lui; je le tirerai de la poussiere de sa Géometrie; je lui ôterai sa baguette & les instrumens de son art, &c. & tout l'éloge qu'il lui donne dans la suite, c'est *hominis acutissimi, d'homme très-ingenieux*, éloge bien mediocre pour un si grand homme, mais il le dégrade & le ravale encore davantage, en l'appellant, *humilem homunculum, un petit homme de bas lieu.* Cela ne ressemble gueres au portrait que Plutarque en fait ici, où il le traite d'*homme divin*, pour la vaste étenduë & la sublimité de son esprit, & où il l'appelle parent d'Hieron, ce qui marque qu'il étoit d'une naissance considerable. J'ai voulu rechercher d'où venoient des sentimens si differens sur le même homme; en approfondissant cette matiere, j'ai trouvé qu'Archimede étoit plus connu du tems de Plutarque, que du tems de Ciceron. Cet Orateur ne le connoissoit que sur ce que Polybe en a écrit, & Polybe ne parle que de sa méchanique, & ne le donne que comme un excellent ouvrier dans cet art. D'ailleurs Archimede n'avoit rien fait dans la politique, & ne s'étoit jamais mêlé du gouvernement, il n'avoit jamais pris le timon d'un Etat, au lieu qu'Archytas avoit commandé sept années de suite les troupes de son païs, que pendant qu'il fut à leur tête, elles ne furent jamais battuës, & qu'une seule fois l'envie ayant prévalu contre lui, & l'ayant obligé de ceder le commandement à un autre, elles reçurent un grand échec, & furent faites prisonnieres. Voilà pourquoi Ciceron met une si grande difference entre Archytas & lui. Il regarde Archimede comme un simple particulier, & comme un ingénieur habile, qui ne s'est jamais élevé aux premiers emplois; & il regarde Archytas comme un grand Genéral, qui s'est fort distingué. Or les Romains mettoient la gloire, qu'on acquiert dans le commandement des armées, au-dessus de tout; mais en verité si l'on considere bien l'action d'Archimede, d'avoir défendu seul si long-tems Syracuse contre l'armée des Romains, commandée par un aussi grand Capitaine que Marcellus, je doute qu'Archytas eût jamais rien fait de si grand & de si brillant. Pour ce qui est de Platon, la préference que Ciceron lui donne sur Archimede, est mieux fondée; les Payens n'ont jamais eu de plus grand homme que Platon. C'étoit un grand Legislateur, un grand homme d'Etat, & un très-grand maître dans la morale & dans la politique.

voit remuer quelque fardeau donné que ce fût, & s'applaudissant ensuite de la force de sa démonstration, il osa se vanter que s'il avoit une autre terre que celle que nous habitons, il remueroit celle-ci à sa fantaisie, en passant dans celle-là. Le Roy, étonné & ravi, le pria d'executer lui-même sa proposition en remuant quelque grand fardeau avec une petite force.

Experience d'Archimede faite en presence du Roy Hieron.

Archimede prend une des galeres du Roy, la fait tirer à terre avec beaucoup de travail, & à force d'hommes, y fait mettre sa charge ordinaire, & par dessus sa charge autant d'hommes qu'elle en peut tenir, & se mettant à quelque distance, assis à son aise, sans travail, sans le moindre effort, en remuant seulement de la main le bout d'une machine à plusieurs cordes & poulies, il la ramena à lui par terre aussi doucement & aussi uniment que si elle n'eût fait que fendre les flots. Le Roy, étonné du prodigieux effet de ces forces mouvantes, & jugeant par-là de la grande puissance de cet art, pria Archimede de lui faire plusieurs sortes de machines & de batteries pour les siéges & pour les assauts, tant pour la défense que pour l'attaque des places. Il ne s'en servit

Archimede fit au Roy Hieron plusieurs machines pour l'attaque, & pour la defense des places.

Pria Archimede de lui faire plusieurs sortes de machines.] Cette prudence d'Hieron merite d'être loüée. Un Prince doit profiter des grands hommes qu'il a dans son Etat, & en tirer tous les secours, non-seulement dont il a besoin, mais encore dont il pourra avoir besoin dans la suite; & Archimede est digne aussi d'une très-grande loüange, de n'avoir interrompu qu'à la priere d'Hieron ses spéculations sublimes, pour descendre à cette Méchanique qui dépend de la main.

pourtant point, car il paſſa la plus grande partie de ſa vie ſans guerre, & gouverna ſes Etats en paix ; mais ces grands préparatifs ſervirent en cette occaſion aux Syracuſains à leur grand beſoin, & avec les machines ils eurent encore l'ouvrier.

Grand effet des machines d'Archimede.

Les Romains montant donc à l'aſſaut par deux endroits, la conſternation & le ſilence regnoient dans Syracuſe par la crainte où l'on étoit de ne pouvoir rien oppoſer à une ſi terrible puiſſance & à de ſi grands efforts. Mais dès qu'Archimede eut commencé à faire joüer ſes machines, elles décocherent contre l'Infanterie toutes ſortes de traits & des pierres d'une peſanteur énorme, qui voloient avec tant de bruit, de roideur & de rapidité, que rien ne pouvant ſoutenir ce choc, elles renverſoient & écraſoient tous ceux qu'elles rencontroient, & jettoient dans tous les rangs un deſordre horrible. Et du côté de la mer on voyoit ſur les murailles de grandes machines, qui avançant & abaiſſant tout d'un coup ſur les galeres de groſſes poutres d'où pendoient des antennes ar-

On voyoit de grandes machines, qui avançant & abaiſſant tout d'un coup.] Cette machine, avec laquelle Archimede enlevoit les navires de Marcellus, & les précipitoit dans la mer, étoit une eſpece de gruë appellée *χαριςίων* ou *χαρυςίων*. On lit dans Tzetzes *πᾶ βῶ, καὶ χαριςίωνι ταὺ γοὶν κινήσω πᾶσαν*, *que je puiſſe mettre le pied ailleurs, & j'enleverai la terre entiere avec ma machine.* Il en eſt parlé dans les Inſcriptions Latines, où l'on trouve *Chariſtionem æreum.* On prétend que c'étoit un Géometre nommé Chariſtion, qui l'avoit inventée, & que l'on s'en ſervit utilement contre Samos ; elle n'étoit donc pas de l'invention d'Archimede.

mées de crocs, les cramponnoient, & les enlevant ensuite par la force du contrepoids, elles les lâchoient tout d'un coup & les abîmoient, ou après les avoir enlevées par la proüe avec des mains de fer ou des becs de gruë, & les avoir dressées sur la poupe, elles les plongeoient dans la mer, ou elles les ramenoient vers la terre avec des cordages & des crocs, & après les avoir fait piroüetter long-tems, elles les brisoient & les fracassoient contre les pointes des rochers qui s'avançoient de dessous les murailles, & écrasoient ainsi tous ceux qui étoient dessus. A tout moment des galeres enlevées & suspenduës en l'air tournoyant avec rapidité, presentoient un spectacle affreux; & après que tous les hommes, qui les montoient, étoient dispersez par la violence du mouvement, & jettez fort loin, comme avec des frondes, elles alloient se briser contre les murailles, ou les engins venant à lâcher prise, elles retomboient & s'abîmoient dans la mer.

Quant à la machine que Marcellus faisoit avancer sur ces huit galeres liées, & qu'on appelloit Sambuque, à cause de la ressemblance qu'elle avoit avec l'instrument de Musique qui portoit ce nom, elle n'eut pas une meilleure des- *Machine de Marcellus appellée Sambuque.*

Quant à la machine que Marcellus faisoit avancer sur ces huit galeres, & qu'on appelloit Sambuque.] Polybe a décrit cette machine dans son VIIIe. liv. & plusieurs autres Ecrivains après lui. Mais la plus exacte, selon le sçavant Casaubon, est celle qu'on trouve dans les Méchaniques d'Athenée, & qui a été faite sur les memoires d'un certain Damius de Colophone.

tinée; comme elle étoit encore assez loin des murailles, Archimede lâcha contr'elle un gros rocher de dix quintaux, après celui-là un second, & un moment après un troisiéme, qui tous la heurtant avec un sifflement & un tonnerre épouvantable, renverserent & briserent les appuis, & donnerent une telle secousse aux galeres, qui la soutenoient, qu'elles se lâcherent & se séparerent.

Maltraitées par Archimede.

Marcellus ne sçachant donc plus que faire ni que devenir, se retira avec ses galeres le plus diligemment qu'il lui fut possible, & envoya donner ordre à ses troupes de terre d'en faire autant. En même-tems il assembla un Conseil de Guerre, où il fut resolu que dès le lendemain, avant la pointe du jour, on tâcheroit de s'approcher des murailles, car les machines, dont Archimede se servoit, ayant beaucoup de force & de portée, envoyeroient les pierres & les traits fort loin par-

Marcellus rebuté s'éloigne avec ses galeres, & fait retirer ses troupes de terre.

Il assemble un conseil de guerre.

Ce qui y fut resolu.

Un gros rocher de dix quintaux.] Le quintal, que les Grecs appelloient τάλαντον, étoit de plusieurs sortes; le moindre étoit de cent vingt-cinq livres; il y en avoit de cent soixante-cinq, de quatre cens, de mille, & de douze cens cinquante. Tout ce que Plutarque dit ici de ces machines d'Archimede, & qui est confirmé par Polybe, Auteur contemporain, est merveilleux; notre artillerie, qui fait tant de bruit, & qui imite si parfaitement le tonnerre, est bien inferieure, elle n'a fait que changer la face de la guerre, & qu'éteindre le genie & l'esprit. Il faut remarquer ici en passant, que ni Polybe, ni Tite-Live, ni Plutarque ne disent pas un mot des miroirs ardens, avec lesquels on prétend qu'Archimede brûloit les vaisseaux des Romains; c'est une tradition moderne, qui n'a nul fondement.

La heurtant avec un sifflement.] Dans le texte, au lieu d'αὐτῆς, j'ai corrigé αὐτῇ, & j'ai trouvé ensuite cette correction confirmée par un manuscrit.

dessus

dessus leurs têtes, & s'il en ajustoit contr'eux dans cette petite distance, elles lui deviendroient inutiles, parce que le peu d'espace ne laisseroit pas assez de force au coup. Mais Archimede avoit préparé à cet effet de longue main des machines qui portoient à toute sorte de distance, quantité de traits proportionnez, & des bouts de poutres qui étant fort courts, demandoient moins de tems pour ajuster, & on tiroit plus souvent. D'ailleurs, il avoit fait aux murailles fort près à près des trous, où il avoit placé des scorpions, qui, n'ayant pas beaucoup de portée, blessoient ceux qui approchoient, & n'en étoient point apperçus.

Archimede avoit préparé des traits pour toutes les distances.

Quand les Romains eurent donc gagné le pied des murailles, pensant y être bien à couvert, ils se trouverent encore en bute à une infinité de traits, ou accablez de pierres qui tomboient d'enhaut sur leurs têtes, n'y ayant endroit de la

Et des bouts de poutre qui étant fort courts.] Ces mots διάδοχος ὀυ μέγας, sont corrompus, il faut lire comme dans un manuscrit, ϗ δοκὺς ὀυ μεγάλας.

D'ailleurs il avoit fait aux murailles fort près à près des trous.] Le texte de Plutarque est corrompu en cet endroit, au lieu de τραυμάτων, *blessures*, qui ne peuvent avoir aucune place ici, il faut lire τρημάτων, *trous*. Comme dans Polybe que Plutarque ne fait que copier, & qui écrit liv. VIII. p. 516. ὡς ἀνδρομήκους ὕψοις κατεπύκνωσε τρήμασι τὸ τεῖχος ὡς παλαιστιαίοις τὸ μέγεθος κατὰ τὴν ἐκτὸς ἐπιφάνειαν. *Il fit dans la muraille fort près à près des trous, qui en dedans, étoient de la grandeur d'un homme, & qui par dehors ne presentoient qu'une ouverture d'une paume.* C'est ce que Tite-Live dit : *Murum ab imo ad summum crebris cubitalibus fere cavis aperuit*, il ne parle là que de l'ouverture du dehors.

muraille qui ne fît pleuvoir incessamment sur eux une grêle mortelle qui tomboit à plomb. Cela les obligea de se retirer en arriere, mais ils ne furent pas plutôt éloignez que voilà de nouveaux traits qui viennent les assener dans leur retraite; de sorte qu'ils perdirent beaucoup de monde, & que presque toutes leurs galeres furent froissées, ou fracassées, sans qu'ils pussent rendre le moindre mal à leurs ennemis; car Archimede avoit bâti la plûpart de ses machines à couvert derriere ses murailles; de maniere que les Romains accueillis d'une infinité de maux, sans voir ni le lieu, ni la main d'où ils partoient, sembloient proprement combattre contre les Dieux.

Il sembloit que les Romains combattoient contre les Dieux. Quel eloge pour Archimede!

Cependant Marcellus échappa de ce danger; & se moquant de ses ouvriers & de ses ingenieurs: *Ne cesserons-nous pas*, leur dit-il, *de faire la guerre à ce Briarée de Géometre, qui, en se joüant, enleve nos navires, & les plonge dans la mer comme des gobelets*

Plaisanterie de Marcellus sur les machines d'Archimede.

Qui, en se joüant, enleve nos navires, & les plonge dans la mer.] Le texte est non-seulement corrompu, mais défectueux; il est corrompu, car au lieu de καθίζων πρὸς τὴν θάλασσαν, il faut lire comme dans un manuscrit κυαθίζων ἐκ θαλάσσης, & il est défectueux, car il faut ajouter τὴν δὲ σαμβύκην ῥαπίζων, de cette maniere la plaisanterie est bien plus forte, & Plutarque a tiré ce passage du texte même de Polybe, qui écrit dans son VIII[e]. l. que Marcellus réduit à l'extrêmité, & ne sçachant que faire contre ces machines, qu'Archimede lui opposoit, & voïant tous ses efforts éludez par les assiégez avec de grandes risées & avec de grandes pertes de sa part, quoiqu'il en fût très-mortifié, ne laissa pas d'en faire des plaisanteries. ὅμως δ' ἐπισκώπτων τὰς αὐτοῦ πράξεις ἔφη ταῖς μὲν ναυσιν αὐτοῦ κυαθίζειν ἐκ θαλάττης Ἀρχιμήδη, τὰς δὲ σαμβύκας ῥαπιζομένας ὥσπερ ἐκ σπονδῶν μετ' αἰσχύνης ἐκπεπτωκέναι. Cependant il ne laissa pas d'en plaisanter, & de dire

pour puiser, qui donne de rudes soufflets à ma sambuque, & qui surpasse infiniment les Géans à cent mains, dont nous parle la Fable, tant il lance de traits contre nous tout d'un coup? Et à la verité tous les Syracusains n'étoient que comme le corps de ces machines & de ces batteries d'Archimede, & lui, il étoit seul l'ame qui faisoit mouvoir & agir tous ces ressorts, car les armes de tous les autres demeuroient oisives, il n'y avoit que celles d'Archimede dont sa ville se servît alors, & pour la défense & pour l'attaque.

Archimede seul étoit l'ame, & les Syracusains le corps.

Enfin Marcellus voyant les Romains si effrayez, que s'ils appercevoient seulement sur la muraille une petite corde, ou la moindre piece de bois, ils prenoient d'abord la fuite, criant qu'Archimede alloit lâcher contr'eux une effroyable machine, il renonça au dessein de prendre la ville d'assaut, cessa toutes les attaques, & laissa achever ce siége au tems, en bloquant les Syracusains, pour leur couper les vivres. Cependant Archimede avoit une telle grandeur d'ame, un si grand fond d'esprit & une telle abondance, ou plutôt

Marcellus cesse ses attaques, & se contente de bloquer Syracuse.

qu'Archimede se servoit de ses galeres, comme de gobelets, pour puiser dans la mer, & que ses sambuques bien souffletées, étoient chassées avec honte du festin.

Et à la verité tous les Syracusains n'étoient que comme le corps.] Quel éloge pour Archimede! Plutarque ne le represente pas comme un homme, mais comme un Dieu. En effet il y a là du divin, qu'un homme seul défende une ville contre deux armées.

Il n'y avoit que celles d'Archimede dont sa ville se servît alors.] Le texte est corrompu en cet endroit, τότε τοῖ πολεμίοις χρωμένης. j'ai lû comme dans un manuscrit, τότε τῆς πόλεως χρωμένης.

Archimede ne daigna jamais laisser le moindre écrit sur ces inventions qui lui avoient acquis tant de gloire.

une telle richesse d'inventions Géometriques ; qu'il ne daigna jamais laisser le moindre écrit de la maniere de dresser ces machines, qu'il venoit d'employer si heureusement, & qui lui avoient acquis tant de gloire & un si grand nom, qu'il passoit pour un homme doüé, non de science humaine, mais de sagesse toute divine ; car regardant cette science, qui regarde les méchaniques, & en general tout art qui naît du besoin, comme des arts ignobles & de vils mêtiers, il ne s'appliqua uniquement qu'aux sciences, dont la beauté & l'excellence ne sont point du tout mêlées avec la necessité, qui ne peuvent jamais être comparées avec toutes les autres, quelles qu'elles soient, & dans lesquelles la beauté de la démonstration dispute le prix à la beauté de la matiere, l'une fournissant la grandeur & la majesté, & l'autre contribuant la conviction & une force invincible. Car dans toute la Géometrie on ne trouvera point de questions plus difficiles & plus profondes traitées en termes plus simples, ni expliquées par des principes plus clairs & plus nets que dans les écrits d'Archimede.

Archimede regardoit comme vils & ignobles tous les arts qui tiennent du besoin.

Sciences ausquelles il s'appliquoit.

Profondeur & clarté des démonstrations d'Archimede.

Les uns attribuent cette netteté à la facilité & à la clarté de son esprit, & les autres à l'excès du travail, qui fait que les choses, qui ont le plus

Il faut les attribuer à l'un & à l'autre.

Celle-ci fournissant la grandeur & la majesté.] Car la grandeur & la majesté ne se trouvent que dans les estres intelligibles, & la conviction & la force de l'esprit se trouvent dans les démonstrations ; tout cet endroit de Plutarque est admirablement beau.

coûté, paroiſſent les plus aiſées. En effet, un homme peut bien ne pas trouver de lui-même la démonſtration d'une propoſition, mais dès qu'il l'a lûë dans ſes livres, il ſe perſuade aiſément qu'il l'auroit trouvée s'il avoit voulu, tant le chemin par où il mene à ce qu'il veut démontrer, eſt court & facile. C'eſt pourquoi il ne faut pas rejetter comme incroyables les contes qu'on fait de lui, qu'inceſſamment enchanté par une Sirene domeſtique, qui étoit ſa Géometrie, il en oublioit le boire & le manger, & tout le ſoin du corps; que traîné ſouvent par force au bain & aux exercices, il traçoit ſur les cendres du foyer des figures de Géometrie, & enfin que ſur ſon corps même frotté d'huile, il tiroit des lignes avec le doigt, tant il étoit tranſporté hors de lui-même par l'excès du plaiſir, & veritablement épris de la fureur des Muſes. Mais quoiqu'il eût trouvé beaucoup de belles & excellentes choſes, on dit qu'il pria ſes parens & ſes amis de mettre après ſa mort ſur ſon tombeau, pour toute épitaphe,

La Géometrie Sirene domeſtique dont Archimede étoit enchanté.

De mettre après ſa mort ſur ſon tombeau, pour toute épitaphe.] C'eſt ce même tombeau que Ciceron, Queſteur en Sicile, déterra & fit voir aux Syracuſains, qui ne ſçavoient pas, & qui nioient même qu'il fût chez eux, comme il le raconte dans ſon v^e^. liv. des Tuſculanes. Depuis la mort d'Archimede, qui fut tué la deuxiéme année de l'Olymp. 142, 542 ans depuis la fondation de Rome, deux cens neuf ans avant la naiſſance de N. S. juſqu'à la Queſture de Ciceron, qui alla en Sicile la deuxiéme année de l'Olymp. 176. l'an de Rome 678. ſoixante-treize ans avant l'Ere chrêtienne, il n'y a que cent trente-ſept ans. Archimede étoit déja ſi entierement oublié de ſes Citoïens, malgré les grands ſervices qu'il leur avoit rendus, qu'ils nioient

Modestie d'Archimede.

un cylindre circonscrit à une sphere, & de marquer au bas le rapport qu'ont entr'eux ces deux solides, le contenant & le contenu.

Archimede étant donc tel que nous venons de le décrire, il se conserva lui & sa ville invincibles autant qu'il fut en lui.

Marcellus laisse la plus grande partie de son armée devant Syracuse, & avec le reste il va assiéger Megare qu'il prend d'assaut.

Il défait Hippocrate dans un grand combat.

Marcellus laissant Appius devant Syracuse avec les deux tiers de l'armée, alla avec l'autre tiers assiéger Megare, une des plus anciennes villes de Sicile, il la prit d'assaut, la pilla & la rasa; quelques jours après il battit Hippocrate à Acriles, & lui tua plus de huit mille hommes, étant tombé

qu'il fût enterré à Syracuse, & qu'ils avoient laissé son tombeau enseveli sous des épines & des ronces, & presqu'entierement dévoré par le tems. Il fallut qu'il vînt un homme d'Arpinum pour ressusciter ce tombeau & la memoire du défunt. Quelle ingratitude! Et que peuvent attendre les plus grands hommes de la reconnoissance de la posterité?

Un cylindre circonscrit à une sphere.] Voilà une grande modestie. Un autre auroit rempli les bases de la colonne de bas reliefs, où toute l'histoire du siége de Syracuse auroit été sculptée, & où il auroit paru comme un Jupiter foudroïant les Romains. Au lieu de cela, il voulut qu'on mît seulement sur son tombeau une sphere dans un cylindre, parce qu'il étoit le premier qui eût démontré la proportion qu'il y a entre l'un & l'autre; proportion que de sçavans Géometres modernes ont expliquée, selon la méthode d'Archimede même, en montrant la difference qu'il y a entre ces deux figures.

Et de marquer au bas.] Ciceron, qui avoit déterré ce tombeau, dit qu'il y avoit au bas des vers senaires, qui déclaroient qu'on avoit mis sur ce tombeau un cylindre avec une sphere, *qui declarabant in summo sepulcro spheram esse positam cum cylindro.*

Le rapport qu'ont entr'eux ces deux solides, le contenant & le contenu.] Il y a mot à mot, *le rapport ou la raison de l'excès, dont le contenant solide surpasse le contenu*, & ce rapport pouvoit n'être marqué que par ces deux lettres, β, γ, pour signifier que ce rapport étoit comme de deux à trois.

Il battit Hippocrate à Acriles.] Hippocrate étoit sorti de nuit

sur lui comme il travailloit à se retrancher. Il fit le dégât dans une grande partie de la Sicile, reprit plusieurs places, qui s'étoient renduës aux Carthaginois, & eut plusieurs rencontres où il défit tous ceux qui oserent se presenter devant lui.

Ses autres succès.

Quelque tems après étant retourné devant Syracuse, il surprit un Spartiate, appellé Damippe, comme il sortoit de Syracuse par mer, & le prit prisonnier. Les Syracusains, qui souhaitoient fort de le racheter, firent proposer à Marcellus de le mettre à rançon. Il y eut sur cela plusieurs rendez-vous, & plusieurs conferences, dans l'une desquelles Marcellus remarqua une tour qui étoit gardée fort negligemment, & où on pourroit cacher quelques hommes, la muraille voisine n'étant pas difficile à escalader. Quand il se fut bien assuré de la hauteur de cette muraille par estimation, à force de s'en être approché plusieurs fois pour se trouver aux assignations au pied de la tour, & qu'il eut fait préparer des échelles, il prit l'occasion d'une fête, que les Syracusains celébroient à l'honneur de Diane, & qu'ils passoient dans la joye & dans les festins; de sorte qu'avant la pointe du jour, sans être apperçu, non-seule-

Il sortoit pour aller demander du secours au Roy Philippe.

C'étoit la tour appellée Galeagra.

Découverte qui facilita à Marcellus la prise de Syracuse.

Prudence de Marcellus.

Cette fête duroit trois jours.

de Syracuse avec dix mille hommes de pied & cinq cens chevaux, pour se joindre à Himilcon, qui avoit débarqué à Heraclée vingt mille hommes de pied, trois mille chevaux & douze élephans. Marcellus parti d'Agrigente, dont il s'étoit emparé, tomba sur lui, comme il se retranchoit à Acriles, ville voisine de Syracuse. Tite-Live XXIV. 35.

ment il ſe ſaiſit de la tour, mais il remplit les murailles des environs d'hommes armez, & rompit une des portes de l'Hexapyle.

Les Syracuſains éveillez par le bruit, commencent à ſe troubler & à ſe mettre en mouvement; Marcellus fit ſonner à la fois toutes ſes trompettes, ce qui jetta une telle épouvante & une ſi grande frayeur dans les cœurs, que tout le monde prenoit la fuite, croyant qu'il ne reſtoit pas un ſeul quartier de la ville qui ne fût au pouvoir de l'ennemi. Il reſtoit pourtant la plus forte & la plus belle partie, appellée l'Achradine, qui n'étoit pas priſe, parce qu'elle avoit ſes murailles ſéparées du reſte de la ville, qui étoit partagée en deux, on appelloit l'une la Ville neuve, & l'autre Tyche.

Marcellus pleure ſur l'état déplorable où il va réduire Syracuſe.

Cette entrepriſe heureuſement executée, Marcellus dès la pointe du jour deſcend par l'Hexapyle dans la ville neuve, tous les Capitaines & Officiers qui étoient autour de lui, le felicitant de ce grand bonheur. Mais pour lui, quand il eut regardé de deſſus la hauteur, la beauté & la grandeur de cette ville, on dit qu'il ſe mit à pleurer & à s'attendrir ſur ce qui alloit arriver dans un moment, enviſageant tout d'un coup le changement horrible qui la menaçoit, & l'état où

Marcellus dès la pointe du jour deſcend par l'Hexapyle.] Le texte n'eſt pas ſupportable, comme il eſt écrit, ἅμα φαιδεῖα τῶν Ἑξαπύλων ὁ Μάρκελλος κατήει; mais il eſt rétabli dans un manuſcrit, ἅμα φάειδιὰ τῶν Ἑξαπύλων ὁ Μάρκελλος κατήει.

elle

elle alloit être réduite, pillée & saccagée par ses soldats; car il n'y avoit pas un Capitaine qui eût osé s'opposer aux soldats qui en demandoient le pillage. Il y en avoit même plusieurs qui vouloient qu'elle fût brûlée & rasée; mais c'est à quoi Marcellus ne voulut jamais consentir, ce ne fut même qu'avec beaucoup de peine & malgré lui, qu'il leur abandonna toutes les richesses de cette superbe ville, & tous les esclaves, leur défendant très-expressement de toucher à aucune personne libre, & de tuer, outrager, ou faire esclave aucun des Citoyens.

Défenses qu'il fait à ses soldats.

Mais quoiqu'il gardât une si grande moderation, il ne laissoit pas de trouver cette ville encore trop mal traitée, & au milieu de ces grands sujets de joye, il ne pouvoit s'empêcher de témoigner de la compassion & de la douleur de ce qu'un seul moment alloit renverser un Etat si florissant, & faire évanoüir une felicité si grande. On prétend que les richesses, qui furent pillées à ce sac de Syracuse, égaloient celles qui furent trouvées bien-tôt après à Carthage; car le reste de la ville fut aussi pris bien-tôt après par trahison,

Richesses qui furent prises au sac de Syracuse.

Car le reste de la ville fut aussi pris bien-tôt après par trahison.] Si nous n'avions aujourd'hui d'Historien de ce siége que Plutarque, il n'y a personne qui ne crût que Marcellus se rendit maître de Syracuse, peu de jours après y être entré, & l'on seroit dans une erreur fort grande. Je croi que l'on peut dire hardiment, qu'il n'y a point d'exemple qu'une ville déja occupée par l'ennemi, qui campe entre ses murailles, ait resisté si longtems & fait tant de peine à son vainqueur. Ce que Marcellus eut à faire après s'être rendu maître de la ville neuve & de

& abandonné au pillage, excepté le tresor des Rois de Syracuse qui fut reservé pour être porté à Rome dans le tresor public.

Grande application d'Archimede, qui l'empêche d'entendre le bruit de la prise de Syracuse.

Mais ce qui causa la plus vive & la plus sensible affliction à Marcellus, ce fut le malheureux sort d'Archimede; en ce moment enfermé dans son cabinet, il étoit appliqué à considerer quelque figure de Géometrie qu'il avoit tracée, & il donnoit à cette contemplation, non-seulement tous ses yeux, mais encore tout son esprit, de maniere qu'il n'avoit entendu ni le tumulte des Romains qui couroient partout, ni le bruit de la ville prise. Tout d'un coup un soldat se presente à lui, & lui ordonne de le suivre pour venir parler à Marcellus; Archimede refuse d'obéir avant que d'avoir achevé son problême, & d'en avoir donné la démonstration; le soldat irrité tire son épée & le tuë. D'autres disent que le soldat alla d'abord à lui l'épée à la main pour le tuer, qu'Archimede le voyant, le pria & le conjura d'attendre un moment, afin qu'il n'eût pas le déplaisir de laisser son problême imparfait, & sans l'avoir démontré; &

Mort d'Archimede contée diversement.

Tyche, fut beaucoup plus difficile, & fit voir en lui, non-seulement un courage heroïque, mais encore toute la prudence d'un grand Général. Plutarque n'a pas jugé à propos d'entrer dans ce détail, & il a beaucoup dérobé à la gloire de ce Romain, en passant si legerement sur une action si grande & si étonnante. Ce que Polybe en avoit écrit, s'est malheureusement perdu; Tite-Live est le seul qui nous ait conservé toutes les particularitez de ce siége, liv. XXV. Je croi faire plaisir au Lecteur d'en rapporter l'abregé; mais comme il est trop long pour entrer dans ces remarques, je le rejette à la fin de ce volume, où ceux qui seront curieux de le voir, pourront le trouver.

que le soldat ne se souciant ni de son problême, ni de sa démonstration, le tua.

On conte encore la chose d'une troisiéme maniere; on dit qu'Archimede portant à Marcellus dans une caisse quelques instrumens de Mathématique, comme des cadrans au soleil, des spheres, & des angles avec lesquels il mesuroit à l'œil la grandeur du soleil, il fut rencontré par des soldats, qui pensant que ce fût de l'or, le tuerent. Mais ce qu'il y a de constant, & dont tous les Historiens conviennent, c'est que Marcellus eut une veritable douleur de sa mort, qu'il détourna les yeux de son meurtrier, comme d'un impie & d'un excommunié, & qu'ayant fait chercher avec soin tous ses parens, il leur fit toutes sortes d'honneurs à cause de lui, & leur accorda sa protection.

La mort d'Archimede causa une veritable douleur à Marcellus.

Jusques-là les Romains avoient bien fait voir aux autres nations qu'ils étoient très-propres à conduire des guerres, & très-redoutables dans les combats, mais ils n'avoient pas encore donné de grandes marques de justice, de clemence, d'humanité, en un mot de vertu politique. Il semble que Marcellus fut le premier qui en cette occa-

La vertu politique embrasse la justice, la clemence & l'humanité.

En un mot de vertu politique.] Ce mot de Plutarque est très-digne d'attention. Il assure que la vertu politique embrasse la justice, la clemence & l'humanité, & cela est certain : voilà la veritable politique, & la seule qui merite ce nom. C'est pourtant un Payen qui le certifie, & aujourd'hui nous avons des Ecrivains qui se disent Chrêtiens, qui font consister la politique dans la fraude, dans l'injustice & dans la cruauté.

Aveu de Plutarque bien glorieux aux Romains.

sion montra aux Grecs que les Romains ne les surpassoient pas moins en justice, qu'en valeur & en prudence; car il traita avec tant de douceur & d'humanité tous ceux qui eurent affaire à lui, combla de graces tant de villes & tant de particuliers, que si dans les villes d'Enna, de Megare, & de Syracuse, il fut commis quelques actes de cruauté, ce fut plutôt la faute de ceux qui en furent les victimes, que celle de leurs auteurs. Je n'en rapporterai qu'un exemple entre plusieurs autres. Il y a en Sicile une ville, appellée Enguie, qui n'est pas grande, mais fort ancienne, & celébre sur-tout par l'apparition des Déesses, qu'on appelle *les Meres*. On dit que leur Temple est une fondation des Cretois; on y montre de grandes lances, & des casques d'airain, dont les uns portent le nom de Merion, & les autres celui d'Ulysse, qui les ont consacrez à ces Déesses. Cette ville favorisoit extrêmement les Carthaginois; & Nicias, le premier de ses Citoyens, faisoit tous ses efforts pour lui persuader de se tourner du côté des Romains, parlant ouvertement dans toutes les assemblées avec beaucoup de liberté, & fai-

Vers le milieu de la Sicile sur les monts Heréens.

Le Temple des Meres, fondation des Cretois.

Enguie favorisoit les Carthaginois.

Nicias le premier de ses Citoyens tenoit le parti des Romains.

Montra aux Grecs que les Romains ne les surpassoient pas moins en justice qu'en valeur & en prudence.] Rien ne marque mieux la bonne foi & l'équité de Plutarque, que cet aveu si public par lequel il donne aux Romains sur les Grecs l'avantage de la justice, de la valeur & de la prudence. Virgile n'a donc pas parlé en Poëte, mais en Historien & en Politique, quand il a dit aux Romains,

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Les talens qu'il laisse aux Grecs sont-ils comparables à ces vertus?

Et celébre surtout par l'appa-

ſant voir par bonnes raiſons à ceux qui étoient dans les interêts contraires, qu'ils penſoient fort mal, & qu'ils prenoient un parti qui ſeroit funeſte à leur patrie.

Ceux d'Enguie complotent d'enlever Nicias pour le livrer aux Carthaginois.

Ceux-ci, craignant l'autorité & la grande réputation de cet homme, délibererent de l'enlever & de le remettre entre les mains des Carthaginois. Nicias ayant eu le vent de ce complot, n'en fit aucun ſemblant, mais il ſe précautionna de cette maniere : Il ſema dans le public pluſieurs propos injurieux aux Déeſſes, & fit pluſieurs choſes contre cette prétenduë apparition, & contre cette opinion generale, comme la traitant de fable & la mépriſant. Ses ennemis furent ravis de voir qu'il leur fourniſſoit ainſi de lui-même les raiſons les plus capables d'autoriſer & de juſtifier tout ce qu'ils feroient contre lui.

Stratagême que Nicias imagina pour ſe dérober.

Le jour qu'ils devoient l'enlever étant venu, il y eut par hazard une aſſemblée de ville, & Nicias étoit au milieu haranguant le peuple, & lui donnant ſes conſeils. Tout d'un coup au milieu de ſon diſcours il ſe jetta à terre, & après avoir demeuré quelque tems ſans parler, comme il eſt vrai-ſemblable, l'extaſe produiſant d'abord le ſilence, il

L'extaſe produit d'abord le ſilence.

rition des Déeſſes.] Je croi que ces Déeſſes étoient Cybele, Junon & Cerès. Ciceron, en parlant d'Enguie, ne fait mention que du Temple de Cybele.

Et après avoir demeuré quelque tems ſans parler.] C'eſt Nicias qui demeure d'abord ſans parler, & Plutarque en rend la raiſon ; c'eſt que l'extaſe produit d'abord le ſilence. Les Interpretes avoient entierement gâté cet endroit.

leve la tête & la tourne çà là avec une voix foible & tremblante, qu'il hausse peu à peu. Quand il voit tout le théatre saisi d'horreur & plongé dans le silence, il se releve, jette son manteau, & déchirant sa tunique, il prend sa course demi nud, & gagne une des issuës du théatre, en criant que les Meres le poursuivent; personne n'ose ni le toucher, ni se mettre devant lui par un scrupule de religion. Ainsi tout le monde se détournant & lui faisant place, il arrive à une des portes de la ville, ne faisant plus la moindre action, & ne disant plus la moindre chose qui sentît le furieux ou le possedé. Sa femme, qui étoit d'intelligence avec lui, & qui aidoit au stratagême, prend ses enfans entre ses bras, & va d'abord se prosterner au pied des Autels des Déesses comme leur supliante, ensuite faisant semblant d'aller chercher son mari, qui couroit les champs, elle sort de la ville en toute sureté sans que personne l'en empêche, & ils se sauvent ainsi tous deux à Syracuse vers Marcellus.

Marcellus prend Enguie, & fait charger de chaines tous ses habitans.

Quelques jours après Marcellus entre dans Enguie, fait charger de chaînes tous les habitans comme pour les punir de leur insolence, & de leur perfidie. Nicias, qui l'avoit suivi, l'approche, fond en larmes, & embrassant ses genoux, la bouche tendrement collée sur ses mains, il lui demande grace pour ces habitans, & commence par ses ennemis. Marcellus, attendri & desarmé, pardonna à tous les habitans, ne permit pas que

Nicias demande grace pour eux, & l'obtient.

ses troupes fissent le moindre desordre dans la ville, & donna à Nicias une grande étenduë de terres, & le combla de presens. Voilà ce qu'a écrit Posidonius le Philosophe.

Marcellus comble de presens Nicias.

Marcellus, rappellé par les Romains pour la guerre qu'ils avoient dans leur païs & à leurs portes, enleva avant son départ les plus belles statuës, les plus beaux tableaux, & les meubles les plus précieux qui fussent dans Syracuse, afin qu'après avoir embelli le spectacle de son triomphe, ils servissent d'ornemens à la ville. Jusqu'alors Rome n'avoit eu, ni même connu ces somptuositez & ces curiositez superfluës, & l'on ne trouvoit point chez elle ces ornemens gracieux & polis, qui marquent le goût & la délicatesse,

Marcellus emporte à Rome les plus beaux tableaux, & les plus belles statuës de Syracuse.

L'usage qu'il en fit.

Rome ne connoissoit point les curiositez des Grecs avant Marcellus.

Marcellus, rappellé par les Romains.] Plutarque oublie ici un grand combat que Marcellus gagna encore en Sicile avant son départ, où il battit Epicydes & Hannon, leur tua beaucoup de monde, fit beaucoup de prisonniers, & prit huit éléphans. Tite-Live, XXV. 40. *Hae ultima in Sicilia Marcelli pugna fuit.*

Jusques-là Rome n'avoit eu, ni même connu ces somptuositez & ces curiositez superfluës.] Tite-Live fait sur cela une réflexion qui me paroît remarquable. *Toutes ces dépoüilles étoient au vainqueur, elles lui appartenoient par le droit de la guerre, mais c'est-là qu'ont commencé la coutume d'admirer les ouvrages des ouvriers de Grece, & la licence, qui regne aujourd'hui, de dépoüiller les lieux saints & les lieux profanes; licence qui s'est enfin tournée contre les Dieux de Rome même, & contre le même Temple que Marcellus avoit si magnifiquement orné;* & il en donne la preuve, c'est que de son tems, on ne voyoit pas la centiéme partie des ornemens que Marcellus avoit consacrez, XXV. 40. Polybe a fait un chapitre, où il examine si les Romains firent bien de transporter à Rome les ornemens des villes qu'ils avoient prises, & ce chapitre merite d'être lû, car il est d'un grand sens.

Quel tableau de Rome guerriere !

& qui sont aujourd'hui si recherchez ; mais toute pleine d'armes prises sur les Barbares, & de dépouilles sanglantes, & couronnée de monumens de triomphes & de trophées, elle offroit aux yeux un spectacle, qui n'étoit ni riant ni plaisant à voir, & qui ne demandoit point des Spectateurs polis & nourris dans le luxe, mais effroyable ; mais horrible, & comme Epaminondas appelloit la plaine de la Beotie, *l'Orchestre de Mars*, & Xenophon, la ville d'Ephese, *l'Arsenal de la guerre* ; il me semble qu'on pourroit de même appeller Rome, pour me servir de l'expression de Pindare, *l'Hôtel de Mars.*

Rome peut être appellée l'Hôtel de Mars.

Appelloit la plaine de la Beotie, l'Orcheſtre de Mars.] A cause des batailles qui s'y étoient données, & qu'il regardoit comme des exercices & des jeux. Cette idée est belle.

Et Xenophon, la ville d'Ephese, l'Arsenal de la guerre.] C'est dans le IIIe. liv. de l'Histoire Grecque, où il parle d'Agesilas, qui ayant assemblé son armée à Ephese, & voulant la bien discipliner, proposa des prix à tous les soldats & à tous les cavaliers, qui feroient mieux l'exercice : On ne voyoit en tous lieux que des gens qui s'exerçoient, qui montoient à cheval, qui tiroient de l'arc. Les marchez étoient pleins de chevaux & d'armes à vendre ; toutes les boutiques des forgerons, des fourbisseurs, des brodeurs regorgeoient d'ouvriers, qui travailloient à faire des armes & à les embellir ; & ce qui encourageoit encore davantage, on voyoit Agesilas tout le premier, & après lui ses soldats, sortir tous les jours des lieux d'exercice, & aller offrir à Diane les couronnes qu'ils avoient sur leurs têtes. *Car,* ajoute ce sage Historien, *partout où l'on sçait honorer les Dieux, se former à tout ce qui regarde la guerre, & obéir à ses superieurs ; là on ne peut voir regner que d'heureuses esperances.* Voilà les trois choses qu'il faut réunir, pour former de bonnes troupes & pour en bien esperer.

Pour me servir de l'expression de Pindare, l'Hôtel de Mars.] Le passage de Pindare est au commencement de la seconde Ode des Pythiques, où le Poëte fait à Syracuse cette belle apostrophe :

Voilà

Voilà pourquoi Marcellus fut plus agréable au peuple, de ce qu'il avoit rendu ſa ville un ſpectacle admirable, en l'ornant des curioſitez les plus rares, qui dans leur varieté renfermoient toute la grace, tout le bon goût, & toute la politeſſe des Grecs, au lieu que les plus ſenſez étoient pour Fabius Maximus; car il ne remua & n'emporta rien de ſemblable de la ville de Tarente qu'il venoit de prendre, mais ſe contentant de l'or, de l'argent, & de toutes les autres richeſſes utiles, il avoit laiſſé dans leur place les tableaux & les ſtatuës des Dieux, & avoit dit en cette occaſion ce mot, qui n'a jamais été oublié, *laiſſons aux Tarentins leurs Dieux irritez*. Ils reprochoient même à Marcellus, premierement d'avoir ſuſcité contre Rome une envie & une haine affreuſe ſur ce qu'on y menoit en triomphe, non-ſeulement les hommes, mais les Dieux captifs; & enſuite ſur ce que d'un peuple accoutumé à faire la guerre, ou à labourer ſes champs, d'un peuple

Fabius Maximus ne ſuivit pas l'exemple de Marcellus dans la priſe de Tarente.

Beau mot de Fabius Maximus ſur les ſtatuës des Dieux qui étoient dans Tarente, & qu'il ne voulut pas emporter. V. les remarques ſur la vie de Fabius.

Premiers Romains guerriers ou laboureurs.

Μεγαλοπόλιες ὦ Συράκοσαι,
βαθυπολέμυ
Τέμενος Ἄρεος, ἀνδρῶν
Ἵππων τε σιδαροχαρμᾶν
δαιμόνιαι τροφοί.

Celébre ville de Syracuſe, amas étonnant de pluſieurs villes, Hôtel de Mars, où ce Dieu medite ſes guerres ſanglantes, divine nourrice d'hommes & de chevaux qui n'aiment que le fer. Quelle application glorieuſe pour Rome!

De ce qu'il avoit rendu ſa ville un ſpectacle, &c.] Dans le texte, au lieu de ἡδοναῖς ἐχούσαις, il faut lire comme dans un manuſcrit ἡδονὴν ἐχέσαις.

Au lieu que les plus ſenſez étoient pour Fabius.] Et avec raiſon. Car ces ornemens étrangers ne font qu'attirer la haine & l'envie à ceux qui les ont pris, & la compaſſion pour ceux qui les ont perdus. D'ailleurs c'eſt nous tromper groſſierement,

Peuple Romain comparé à Hercule.

Grand changement que Marcellus fit dans l'esprit des Romains par les curiositez qu'il apporta de Syracuse.

Il s'en glorifioit.

qui ne sçavoit ce que c'étoit que luxe & que molleſſe, & qui étoit juſtement comme l'Hercule d'Euripide, *groſſier & ſans aucun ajuſtement, mais excellent pour les grandes choſes*, il en avoit fait un peuple oiſeux & babillard, qui ne prenoit plaiſir qu'à paſſer la plus grande partie de la journée à s'entretenir & à diſcourir des arts & des ouvriers qui y excelloient. Cependant c'étoit de cela même que Marcellus ſe glorifioit le plus, & même auprès des Grecs, comme ayant le premier enſeigné aux Romains à eſtimer & à admirer les beautez & les graces de ces chef-d'œuvres de la Grece, qu'ils ne connoiſſoient pas auparavant.

A ſon retour il trouva que ſes ennemis s'oppoſoient à ſon triomphe; & voyant en effet qu'il n'avoit pas terminé la guerre en Sicile, & que ſon premier triomphe lui avoit attiré l'envie de ſes Citoyens, il conſentit de ne mener la pompe du grand triomphe que ſur le mont d'Albe, & de

que de nous perſuader que les dépoüilles des villes ruinées & les calamitez des autres, faſſent la gloire & l'ornement de notre païs. V. Polyb. liv. IX.

Et qui étoit juſtement comme l'Hercule d'Euripide.] Le paſſage d'Euripide eſt d'une de ſes pieces qui ſont perduës. Les Anciens le citent de la piece intitulée, *Lycimnius*, le voici:

Φαῦλον, ἄκομψον, τὰ δὲ μέγιστ' ἀγαθὸν,
Πᾶσαν τ' ἐν ἔργῳ περιτεμνόμενον
Σοφίαν λέσχης ἀτείβωνα.

Groſſier, ſans aucun ajuſtement, mais excellent pour les grandes choſes, & faiſant paroître dans toutes ſes actions une ſageſſe parfaite, ſans aucun babil.

Et que ſon premier triomphe lui avoit attiré l'envie de ſes Citoyens.] Il y a au texte une faute qui a trompé tous les Interpretes, καὶ φθόνον εἶχεν ὁ τρίτος θρίαμβος. L'Interprete Latin a traduit, *& in oculos hominum incurreret tertius triumphus.* Et Amiot, *avec ce qu'il craignoit qu'un troiſiéme triomphe ne lui ſuſcitât trop d'en-*

n'entrer dans Rome qu'avec le petit triomphe, que les Grecs appellent *Evan*, & les Romains *Ovation*. Dans ce triomphe le Triomphateur n'est point monté sur un char à quatre chevaux, il n'a ni couronne de laurier, ni trompettes, mais il va à pied en pantoufles, au son des flutes, & avec une couronne de myrte, cerémonie qui ne sent point du tout la guerre, & qui est plutôt agréable que terrible. Ce qui est à mon avis une très-grande preuve, qu'anciennement c'étoit la maniere, & non pas la grandeur de l'action, qui distinguoit ces triomphes; car ceux qui avoient vaincu les ennemis en bataille avec grande effusion de sang, étoient honorez de ce premier triomphe martial & terrible, où l'on couronnoit les hommes & les armes de branches de laurier, comme on le pratiquoit dans les cerémonies que l'on faisoit pour la purification des camps & des armées. Et aux Capitaines, qui sans aucuns exploits d'armes, par la seule persuasion & par la force de leur éloquence, avoient réussi dans leurs entreprises, la Loy leur accordoit l'honneur de cette seconde pompe pacifique & civile; car la flute est un instrument consacré à la paix, & le myrte est la plante de Venus, qui plus que tous les autres

Marcellus consent à n'avoir que l'honneur du petit triomphe.

Pompe de ce petit triomphe, bien differente de celle du grand.

D'où venoit la difference de ces deux triomphes.

vie. Mais Marcellus n'a encore triomphé qu'une fois. D'où vient donc ici ce troisiéme triomphe? Au lieu de τρίτος, on lit dans un manuscrit ὁ πρῶτος, & Plutarque parle ici du premier triomphe de Marcellus, lorsqu'il triompha des Gaulois & de leur Roy Viridomare; & il dit que ce triomphe avoit déja suscité l'envie contre Marcellus.

Dieux a de l'horreur pour la violence & pour la guerre.

D'où ce petit triomphe a été appellé Ovation.

Or ce petit triomphe n'a point été appellé *Ovation* du mot *Evan*, comme le pensent la plûpart des Auteurs, c'est-à-dire, des cris qu'on y fait, car on crie & on chante de même dans l'autre triomphe; ce sont les Grecs qui ont détourné ce nom à un nom qui leur est connu, persuadez qu'une partie de cette pompe se rapporte à Bacchus, que nous appellons *Evius* & *Thriambus*. Mais ce n'est pas là la verité; dans le grand triomphe, c'étoit la coutume des Romains d'immoler des bœufs, & dans le petit triomphe ils n'immoloient qu'une brebis, qu'ils appellent *Ovem*, & de-là ce petit triomphe a été appellé *Ovation*. Et sur ce point il n'est pas inutile de considerer la conduite du Legislateur de Sparte, qui dans l'institution des sacrifices a eu des vûës entierement opposées à celles du Legislateur Romain. A Sparte, celui qui vient de commander l'armée, & qui a réussi dans ses entreprises, ou par la ruse ou par la persuasion, sacrifie un bœuf, & celui qui n'a réussi que par la force des armes, immole un coq; car quoiqu'ils fussent très-vaillans & très-belliqueux, ils estimoient pourtant que les succès, que l'on devoit à l'éloquence & à la sagesse, étoient plus dignes de l'homme, & l'honoroient davantage, que ceux que l'on ne devoit qu'à la force & qu'à la violence. Et c'est ce qu'on peut examiner de

Legislateur de Sparte opposé au Legislateur Romain dans les sacrifices faits pour remercier les Dieux après la victoire.

La sagesse & la persuasion honorent plus l'homme que la force & la violence.

Et c'est ce que l'on peut examiner de part & d'autre, pour sça-

part & d'autre, pour ſçavoir lequel a eu le plus de raiſon.

Marcellus étant nommé Conſul pour la quatriéme fois, ſes ennemis perſuaderent aux Syracuſains de venir à Rome ſe plaindre de lui au Senat, & l'accuſer de leur avoir fait des injuſtices & des cruautez inoüies, & d'avoir violé les traitez qu'ils avoient avec les Romains.

Marcellus Conſul pour la quatriéme fois.

Les ennemis de Marcellus obligent les Syracuſains de venir l'accuſer devant le Senat.

Le jour qu'ils arriverent, Marcellus étoit par hazard au Capitole, où il faiſoit un ſacrifice. Les Syracuſains vont ſe jetter aux pieds du Senat, qui tenoit encore ſa ſéance, & le ſuplient de les écouter & de leur rendre juſtice. L'autre Conſul les repouſſoit en colere, & prenoit le parti de ſon

voir.] Plutarque ne veut pas prononcer ici ſur cette matiere, mais dans tous ſes ouvrages il fait aſſez connoître qu'il étoit perſuadé que ce que l'on fait par ſa ſageſſe & par ſon éloquence, fait plus d'honneur que ce que l'on fait par la force; & il y a pour cela une raiſon, qui me paroît déciſive, tout ce qui agit, en conſervant, eſt préferable à ce qui agit en détruiſant.

Le jour qu'ils arriverent, Marcellus étoit par hazard au Capitole.] Plutarque obmet ici une circonſtance, qui meritoit d'être relevée; c'eſt que les Syracuſains étoient à peine arrivez à Rome, que les nouveaux Conſuls tirerent au ſort les Provinces, & que la Sicile échut à Marcellus. Ce fut un coup de foudre pour ces Syracuſains, qui venoient porter contre lui leurs plaintes. Ils ſe mettent à pleurer & à jetter de grands cris. Ils diſent qu'il faut qu'ils abandonnent la Sicile, & qu'il vaut mieux pour eux ſe jetter dans les abîmes du mont Etna, ou dans la mer, que de ſe voir abandonnez au reſſentiment du Conſul, après la démarche qu'ils viennent de faire. On veut obliger les Conſuls à demander au Senat l'échange des Provinces, & Marcellus offre de le faire, mais volontairement; cela eſt accepté, après quoi les Syracuſains libres de crainte intentent leur accuſation. Liv. XXVI. 29. 30.

Grande moderation & grande confiance de Marcellus.

Collegue absent. Marcellus, informé de ce qui se passoit, vient en diligence, prend d'abord sa place dans le Senat, & comme Consul il expedie les affaires à l'ordinaire. Ces affaires finies, il descend de son siége, & se mettant, comme simple particulier, dans le lieu d'où ceux que l'on juge, ont occoutumé de parler, il se livre aux Syracusains, & leur permet d'intenter leur accusation.

Les Syracusains furent d'abord troublez & effrayez de la dignité & de la confiance de ce personnage, & trouverent que la fierté, qu'il témoignoit les armes à la main, étoit encore plus terrible & plus insoutenable dans cette pourpre consulaire. Cependant animez & encouragez par ses ennemis, ils ne laisserent pas de poursuivre leur accusation, & ils firent un discours mêlé de lamentations & de plaintes, dont le sommaire étoit, *que Marcellus leur avoit fait souffrir des choses que les autres Capitaines épargnent à la plûpart des ennemis qu'ils ont vaincus.*

Marcellus accusé devant le Senat par les Syracusains.

Réponse de Marcellus.

A cela Marcellus répondit, *que pour tant de torts qu'ils avoient faits aux Romains, ils n'avoient souffert que les maux, dont il est impossible de garantir des ennemis pris à force ouverte; que c'étoit par leur faute qu'ils avoient été pris de cette maniere, & pour n'avoir pas voulu accepter les conditions raisonnables qu'il leur avoit fait offrir; qu'ils ne pouvoient pas dire que les*

A cela Marcellus répondit.] Quand les Syracusains eurent parlé, l'autre Consul Lævinus leur ordonna de sortir du Senat. Mais Marcellus les retint, & voulut répondre en leur presence.

Tyrans les eussent forcez à prendre les armes, puisqu'au contraire, pour les prendre, ils s'étoient eux-mêmes soumis aux Tyrans.

Leurs raisons ainsi déduites de part & d'autre, les Syracusains sortirent de l'audience, comme c'est la coutume; Marcellus en sortit aussi, laissant tenir le Senat à son Collegue, & se tint à la porte sans donner aucune marque ni de crainte sur l'évenement, ni de ressentiment contre les Syracusains, & sans rien changer à son maintien ordinaire, mais attendant avec beaucoup de douceur & de modestie la Sentence qu'on alloit prononcer.

Grande assurance & grande moderation de Marcellus.

Après que les avis furent recueillis, & que l'on eut jugé en faveur de Marcellus, les Syracusains se jettent à ses pieds, le conjurant avec larmes d'appaiser la colere dont il étoit justement animé contr'eux là presens, & de pardonner au reste de la ville qui se souvenoit toujours des bienfaits qu'elle avoit reçus de lui, & qui en conserveroit une éternelle reconnoissance. Marcellus, fléchi par leurs prieres, leur pardonna, les reçut dans ses bonnes graces, & continua de faire aux Syracusains tout le bien qu'il lui fut possible; & le Senat ratifia tout ce que Marcellus avoit fait, leur assura la liberté, qu'il leur avoit donnée, confirma leurs Loix, & les maintint dans la

Marcellus est absous, & les Syracusains lui demandent pardon.

Grande bonté & douceur de Marcellus.

Et se tint à la porte.] Tite-Live dit qu'il alla au Capitole, pour enroller les soldats, & qu'après que l'Arrêt fut formé, le Senat lui envoya deux Senateurs, pour le faire venir à la Chambre, & que l'on fit entrer en même-tems les Syracusains.

Honneurs que les Syracusains firent à Marcellus.

joüissance de tous les biens qui leur restoient. En récompense les Syracusains firent à Marcellus tous les plus grands honneurs dont ils purent s'aviser, & ordonnerent par une loy expresse que toutes les fois que Marcellus, ou quelqu'un de sa famille viendroient à Syracuse, les Syracusains se couronneroient de chapeaux de fleurs, & offriroient des sacrifices aux Dieux pour les remercier de son arrivée.

Loy très-honorable des Syracusains en faveur de Marcellus & de sa famille.

Marcellus marche contre Annibal.

De-là Marcellus tourne contre Annibal. Depuis la défaite de Cannes, presque tous les autres Consuls & Capitaines n'employoient contre ce Carthaginois d'autre stratagême que de fuir le combat, personne n'osant ni lui donner bataille, ni se presenter devant lui. Marcellus prit un chemin tout opposé, persuadé que la longueur du tems, qui paroissoit devoir miner peu à peu, & consumer Annibal, auroit plutôt consumé & ruiné l'Italie sans qu'on s'en apperçût, & convaincu que Fabius, toujours attaché à prendre ses suretez, n'étoit pas propre à guerir cette maladie si pressante de la patrie; car pour éteindre la guerre il attendoit que Rome fût consumée & réduite en cendres, comme les Medecins ignorans & timides à donner les remedes violens, mais necessaires, attendent que le malade soit entierement abbatu, & que ses forces soient épuisées.

Sa conduite opposée à celle des autres Généraux, & pourquoi.

Ses premiers succès.

Il reprit d'abord les meilleures places des Samnites qui s'étoient revoltées; il y trouva quantité de bled & d'argent, & prit trois mille Carthaginois

nois qu'Annibal y avoit laissez pour les garder. Ensuite Cneus Fulvius Proconsul ayant été tué dans la Poüille par Annibal avec onze Tribuns de soldats, & son armée entierement défaite, Marcellus écrivit au Senat pour tâcher de redonner du courage & de la confiance aux Citoyens, & pour les assurer qu'il se mettoit en marche, & qu'il alloit chasser Annibal. Tite-Live écrit que ces lettres lûës, bien-loin de diminuer la tristesse, augmenterent la crainte, tous les Romains étant persuadez que le danger present étoit d'autant plus grand que Marcellus étoit plus grand Capitaine que Fulvius.

Il fut tué près de la ville d'Herdonée, & porta la peine dûë à sa témerité & à sa negligence.

Sage réflexion des Romains.

Marcellus s'étant donc mis à poursuivre Annibal, comme il l'avoit écrit, se jetta dans la Lucanie où il le trouva campé près de la ville de Numistron sur des hauteurs inaccessibles. Il campa dans la plaine, & le lendemain, pour lui marquer une plus grande confiance, il mit le premier son armée en bataille. Annibal ne refusa pas le combat, il descendit de ses côteaux, & il y eut là une bataille qui ne fut point décidée, mais qui fut très-grande & très-sanglante; car la charge commença dès la troisiéme heure, & la nuit eut de la peine à les séparer.

Bataille de Marcellus contre Annibal, qui ne fut pas décidée.

Que le danger present étoit d'autant plus grand que, &c.] Comment le danger étoit-il plus grand pour les Romains, parce que Marcellus étoit plus grand Capitaine? La raison en est sensible, c'est que Marcellus étant alors ce que Rome avoit de meilleur, s'il venoit à être tué, elle paroissoit n'avoir plus de ressource.

Marcellus presente encore le lendemain la bataille à Annibal qui se retira.

Le lendemain matin à la pointe du jour Marcellus fait sortir ses troupes de ses retranchemens, les remet en bataille parmi les monceaux de morts, & appelle Annibal à venir combattre pour la victoire. Annibal s'étant retiré, il dépoüille les morts des ennemis, fait brûler les siens, & se remet à ses trousses. Annibal lui dressa plusieurs embuscades dans sa marche, mais il ne donna dans aucune, & eut toujours de l'avantage dans toutes les escarmouches, & dans tous les petits combats qui s'engagerent, ce qui lui attira de plus en plus l'estime & l'admiration de ses Citoyens; de sorte que les comices pour la nomination des nouveaux Consuls approchant, le Senat jugea plus à propos de rappeller de Sicile Lævinus, qui étoit l'autre Consul, que de détourner un moment Marcellus si heureusement attaché à Annibal. Et dès qu'il fut arrivé, il lui ordonna de nommer Dictateur Quintus Fulvius; car le Dictateur n'est nommé ni par le peuple, ni par le Senat, mais c'est l'un des Consuls, ou des Generaux, qui s'avançant au milieu du peuple, nomme qui il lui plaît, & de-là celui qui est nommé,

Il évite toutes les embuscades qu'Annibal lui dresse.

Le Dictateur par qui nommé.

Le Senat jugea plus à propos.] Le Senat ne le fit pas de son mouvement, mais sur les lettres de Marcellus même, qui leur mandoit qu'il n'étoit nullement du bien des affaires, qu'il quittât Annibal qui fuïoit. Le Senat, qui n'étoit pas assez imprudent, pour interrompre le cours de cette prosperité, & pour gâter ce qui alloit bien, prit le parti de rappeller l'autre Consul, & en lui envoyant l'ordre de revenir, il lui envoya aussi les lettres de Marcellus, afin qu'il vît pourquoi on le rappelloit plutôt que son Collegue, qui étoit plus près.

est appellé Dictateur, du mot *Dicere*, qui dans la langue Latine, signifie *nommer*. D'autres prétendent que le Dictateur est ainsi appellé, parce qu'il ne remet rien aux suffrages du peuple, ni à la pluralité des voix, mais qu'il décide & ordonne de sa propre autorité sans consulter personne. Car les commandemens des Magistrats que les Grecs appellent des *Ordres*, les Latins les nomment des *Edits*.

C'est le sentiment de Varron dans le quatriéme livre de la Langue Latine.

C'est le sentiment de Denys d'Halicarnasse.

Lævinus vouloit un autre Dictateur, que celui que le Senat lui presentoit, & ne voulant pas être forcé à le nommer contre son sentiment, il s'embarqua la nuit pour s'en retourner en Sicile. Ainsi le peuple nomma Quintus Fulvius Dictateur, & le Senat écrivit en même-tems à Marcellus, pour lui ordonner de le nommer; Marcellus obéit & confirma la nomination du peuple. Après quoi on lui continua le commandement, & on le nomma Proconsul pour l'année suivante.

Lævinus refuse de nommer le Dictateur, que le peuple demandoit, & s'en retourne en Sicile.

Le peuple le nomme & le Senat écrit à Marcellus de confirmer cette nomination.

Lævinus vouloit un autre Dictateur, que celui que le Senat lui presentoit.] Lævinus vouloit nommer M. Valerius Messala, qui commandoit la flote, & le Senat vouloit Q. Fulvius. Sur la requisition du Tribun du peuple, le Senat ordonna que le Consul nommeroit celui que le peuple lui ordonneroit; qu'à son refus ce seroit le Preteur de la ville qui nommeroit; & que si le Preteur refusoit, ce seroit aux Tribuns. Le Consul refusa de nommer, défendit au Preteur de s'ingerer de faire une fonction qui n'appartenoit qu'à lui, & partit pour la Sicile. Les Tribuns nommerent Fulvius par le choix du peuple; mais comme il falloit la nomination du Consul, le Senat écrivit à Marcellus, qui suppléa & qui fit ce que son Collegue n'avoit pas voulu faire. Voilà bien des formalitez, pour violer un usage & anéantir une loi.

Fabius Maximus va assiéger Tarente.

Ensuite, après être convenu par lettres avec le Consul Fabius Maximus, que Fabius iroit assiéger Tarente, & que lui il s'attacheroit à Annibal, & le talonneroit de si près, qu'il l'empêcheroit de secourir la place, il sortit de ses quartiers, alla chercher Annibal près de Canuse, & comme Annibal changeoit tous les jours de camp pour ne pas combattre, il le suivit pas à pas, & campant toujours à sa vûë, il paroissoit tous les matins en armes devant lui.

Marcellus s'attache à suivre Annibal, pour l'empêcher de secourir la place.

Enfin l'ayant surpris dans la plaine, comme il fortifioit son camp, il harcela tellement ses travailleurs par de continuelles escarmouches, qu'il l'engagea à en venir à un combat, mais la nuit qui survint, les sépara. Le lendemain dès la pointe du jour il parut encore en bataille hors de ses retranchemens, de sorte qu'Annibal étonné & affligé, assembla les Carthaginois, & les conjura de donner encore ce combat, pour s'assurer le fruit de tous les autres. *Car vous voyez*, leur dit-il, *qu'après tant de batailles gagnées, il ne nous est pas permis de respirer, & que dans le sein même de la victoire, nous ne pouvons joüir d'aucun repos, si nous ne chassons cet homme.*

Il force Annibal à en venir à un combat, la nuit les sépare.

Un moment après les deux armées se chargent

Ensuite après être convenu par lettres avec le Consul Fabius.] C'est ainsi qu'il faut traduire συνθέμενος δὲ πρὸς Φάβιον Μάξιμον, & non pas comme on avoit traduit, *ayant conferé avec Fabius Maximus, &c.* Ils ne pouvoient pas conferer ensemble, puisque Marcellus étoit à l'armée, & Fabius à Rome. Ils convinrent par lettres, *per litteras Marcellum obtestatus Fabius*, dit Tite-Live,

avec furie, & il semble que l'évenement fit voir que Marcellus ne fut battu en cette rencontre, que pour avoir fait un mouvement mal à propos & hors de saison. Car comme il vit son aîle droite fort pressée, il fit passer de la queuë à la tête une de ses legions, & ce mouvement fait si mal à propos, mettant le desordre parmi les troupes qui combattoient, donna la victoire à l'ennemi. Il demeura plus de deux mille Romains sur la place. Marcellus rentré dans son camp, assembla son armée, & dit *qu'il voyoit bien devant lui des armes Romaines & des corps d'hommes, mais qu'il ne*

Il lui donne un second combat le lendemain, & est battu.

La cause de la défaite de Marcellus, un mouvement fait mal à propos.

Ce que Marcellus dit à son armée.

Que Marcellus ne fut battu en cette rencontre, que pour avoir fait un mouvement mal à propos & hors de saison.] Le Grec dit, *que pour s'être servi d'un stratagême hors de saison.* Mais en notre langue, nous n'appellons pas *stratagême*, cette manœuvre de faire passer de la queuë à la tête un corps de troupes. Tite-Live raconte simplement le fait; il dit que *Marcellus, voyant plier son aîle droite & l'élite des Alliez, fit passer à la tête la dix-huitiéme legion; que les uns pliant lâchement, & les autres s'avançant mollement, pour prendre leur place, toute la bataille fut mise en desordre, & enfin culbutée.* Tite-Live ne donne pas le tort à Marcellus, mais aux troupes qui furent commandées, pour soutenir cette aîle droite, & qui ne firent pas leur devoir. En effet ce ne fut pas une manœuvre faite mal à propos par Marcellus, de faire passer de la queuë à la tête un corps de troupes, pour soutenir une aîle qui branle & qui plie; cela s'est toujours pratiqué, & se doit pratiquer toujours. La défaite vint de ce que les troupes, qu'il fit passer, ne s'avancerent que mollement. Plutarque s'est donc trompé ici, en blâmant une manœuvre très-sage, & en lui attribuant un échec, qui ne vint que de la lâcheté & de la molesse des soldats, la suite même le prouve.

Il demeura plus de deux mille Romains.] Deux mille sept cens Romains ou Alliez, parmi lesquels il y avoit quatre Centurions Romains, deux Tribuns de soldats. L'aîle, qui avoit fui, perdit quatre enseignes, & la legion, qui devoit la soutenir, en perdit deux.

voyoit pas un Romain. Ses troupes lui demandant pardon de leur faute, il leur répondit, *qu'il ne leur accorderoit point ce pardon pendant qu'elles seroient vaincuës, mais après qu'elles auroient vaincu, & que le lendemain il les remeneroit au combat, afin que leurs Citoyens apprissent plutôt leur victoire, que leur fuite.* En les congediant, il ordonna que l'on donnât de l'orge au lieu de froment aux bandes qui avoient tourné le dos & perdu leurs enseignes.

Orge donné au lieu de froment aux troupes qui avoient mal fait.

Ce discours fit une telle impression sur les soldats, que quoiqu'il y en eût un grand nombre qui souffrissent beaucoup, & qui fussent en danger des coups qu'ils avoient reçus, il n'y en eut pas un à qui ces paroles de leur Genéral ne fussent plus cuisantes que leurs blessures.

Effet du discours de Marcellus sur ses troupes.

Le lendemain, dès l'aube du jour, on exposa la cotte d'armes d'écarlate, qui étoit le signal ordinaire dont on se servoit pour annoncer le combat; les bandes, qui avoient été deshonorées, obtinrent par leurs prieres d'être placées à la premiere ligne, & les Tribuns rangerent ensuite les autres troupes dans leur ordre & leur rang. Quand cela fut rapporté à Annibal, *ô Dieux!* s'écria-t-il, *que faire à un homme qui ne sçait supporter ni la bonne,*

Marcellus presente encore le combat à Annibal le lendemain.

Ce qu'Annibal dit sur cette opiniâtreté de Marcellus.

Il ordonna que l'on donnât de l'orge au lieu de froment.] C'étoit la punition ordinaire, qui déclaroit que des lâches meritoient d'être traitez, non pas en hommes, mais en bêtes. Marcellus ordonna aussi que les Centurions de ces bandes demeureroient debout tout le jour l'épée nuë sans ceinturon. *Centurionesque manipulorum, quorum signa amissa fuerant, districtis gladiis discinctos destitui.* Liv. XXVII. 13.

ni la mauvaise fortune? Il est le seul qui, vainqueur, ne donne aucun relâche à ses ennemis, & vaincu, n'en prend aucun pour lui-même. Il faut donc se resoudre à combattre éternellement contre lui, puisqu'heureux ou malheureux, la honte lui inspire toujours une nouvelle audace, & lui sert comme d'aiguillon.

Les trompettes ayant sonné, les deux armées se choquent. Annibal, qui voit que l'avantage est également disputé, commande que l'on fasse venir les élephans au front de la bataille, & qu'on les pousse contre les Romains. Cela jette d'abord la terreur & le desordre dans les premiers rangs; mais un des Tribuns, nommé Flavius, prenant l'enseigne d'une de ses compagnies, marche contre ces élephans, & enfonçant la hante de son enseigne dans le corps du premier, il le détourne; cet élephant se renverse sur celui qui le suit, le culbute & culbute aussi les autres. Ce que voyant Marcellus, il ordonne à sa Cavalerie de se jetter avec toutes ses forces sur l'endroit qui est en desordre, & de renverser les ennemis. La Cavalerie execute vivement cet ordre; elle tombe sur les Carthaginois avec tant de furie, qu'elle les mene battant jusques dans leurs retranchemens, & en fait un meurtre horrible. Ce meurtre est augmenté par les élephans, qui tombant morts ou blessez, écrasent par leur chute

Les deux armées se chargent.

Tite-Live le nomme C. Decimus Flavius.

Marcellus bat Annibal.

Il ordonne à sa Cavalerie de se jetter.] Tite-Live dit mieux à mon avis; car il dit que l'Infanterie se jetta sur ces troupes qui étoient en desordre, & que dès qu'elle les eut fait plier, Marcellus leur lâcha sa Cavalerie. XXVII. 14.

ceux qui se rencontrent près d'eux, ou retardent leur fuite, & les livrent à l'épée des Romains. Il mourut dans cette journée huit mille hommes du côté des Carthaginois, & trois mille du côté des Romains; mais de ces derniers, il n'y en eut presque pas un qui ne sortît blessé de ce combat. Ce qui donna le tems à Annibal de décamper la nuit, & de s'éloigner de Marcellus, qui ne se trouva pas en état de le poursuivre, à cause du grand nombre de ses blessez, mais se retira à petites journées dans la Campanie, & passa l'Eté dans la ville de Sinuesse pour refaire ses troupes.

Annibal décampe & s'éloigne de Marcellus.

Marcellus dans l'impuissance de suivre Annibal à cause de ses blessez, se retire à Sinuesse.

Annibal, débarrassé de son ennemi, & se servant de son armée, comme d'une armée qui étoit en pleine liberté, courut toute l'Italie aux environs sans aucune crainte, brûlant & ravageant tout sur son chemin. Cela donna lieu à de mauvais bruits contre Marcellus, & fit murmurer contre lui à Rome; ses ennemis, profitant de cette occasion, susciterent un Tribun du peuple, nommé Publius Bibulus, homme violent & emporté, & d'une éloquence à se faire craindre, & l'obligerent d'accuser Marcellus. Cet homme avoit déja tenu plusieurs assemblées pour le décrier, & en cette rencontre il n'ou-

Annibal ravage toute l'Italie aux environs.

Les ennemis de Marcellus sement de mauvais bruits contre lui & lui suscitent Pub. Bibulus, Tribun du peuple.

Et passa l'Eté dans la ville de Sinuesse.] Tite-Live dit *dans la ville de Venuse*; & cela est plus vrai-semblable. Le grand nombre de blessez qu'avoit Marcellus, ne lui permettoit pas d'aller à Sinuesse, qui étoit trop éloignée des environs de Canuse, où s'étoit donné le combat.

blioit

blioit rien pour faire donner à un autre le commandement de l'armée, *puisque Marcellus*, disoit-il, *après s'être un peu exercé contre Annibal, étoit sorti de cette guerre comme d'une palestre, & étoit allé se jetter dans des bains chauds, pour se refaire de ses fatigues.*

Mot de Bibulus contre Marcellus.

Marcellus, averti de ces pratiques, qu'on faisoit contre lui, laissa l'armée à ses Lieutenans, & revint à Rome pour répondre à ces calomnies. A son arrivée il trouva l'accusation formée sur ces mêmes calomnies, & prête à juger. Le jour étant donc pris, & le peuple assemblé dans le Cirque de Flaminius, Bibulus monta sur la Tribune, & accusa Marcellus avec beaucoup de vehemence. Marcellus répondit simplement & en peu de mots; mais les premiers & les plus considerables d'entre les Citoyens prirent hautement sa défense, & parlerent avec beaucoup de franchise & de liberté; car ils exhorterent le peuple à ne pas juger plus mal de Marcellus, que leur ennemi même, en l'accusant de lâcheté, lui qui étoit le seul de leurs Genéraux qu'Annibal évitoit avec soin, & contre lequel il perseveroit

Marcellus revient à Rome, pour répondre à ces calomnies.

Bibulus accuse Marcellus dans les formes.

Marcellus répond simplement & en peu de mots.

Les plus considerables de Rome prennent son parti.

Et étoit allé se jetter dans des bains chauds.] Plutarque met ce bon mot dans la bouche de Bibulus, en supposant que Marcellus étoit allé à Sinuesse; car près de Sinuesse, il y avoit des bains chauds, qui étoient souverains pour beaucoup de maladies, comme Strabon le marque expressement. Mais si Marcellus alla à Venuse, comme il n'en faut pas douter, ce bon mot n'est plus de saison; car à Venuse il n'y avoit pas des bains chauds. Bibulus se contenta de reprocher à Marcellus, qu'il passoit l'Eté en quartier sous le toît : *Æstiva Venusiæ sub tectis agere.*

à fuir le combat avec autant d'empressement, qu'il en avoit à le chercher contre tous les autres.

Ces remontrances faites, l'accusateur se trouva si loin des esperances qu'il avoit conçuës de l'issuë de ce jugement, que Marcellus non-seulement fut absous de tous les chefs intentez contre lui, mais encore nommé pour la cinquiéme fois Consul pour l'année suivante.

Marcellus absous & nommé Consul pour la cinquieme fois.

Dès qu'il fut en charge, il alla dans toutes les villes de la Toscane, où il calma par sa seule presence & sans troupes, un mouvement de revolte qui s'y étoit élevé. A son retour il voulut dédier le Temple de l'Honneur & de la Vertu, qu'il avoit bâti, du butin fait en Sicile, mais en ayant été empêché par les Prêtres, qui ne trouverent

Il appaise par sa seule presence une revolte dans la Toscane.

Il bâtit le Temple de l'Honneur & de la Vertu, qu'il avoit voué dans son premier Consulat.

Dès qu'il fut en charge.] Selon Tite-Live, Marcellus alla dans la Toscane, avant que d'entrer dans son v^e^. Consulat, & n'étant encore que Consul désigné. *Itaque confestim eo missus Marcellus Consul designatus, qui rem inspiceret.* Liv. XXVII. 21.

Mais en ayant été empêché par les Prêtres, qui ne trouverent pas qu'il y eût de la dignité.] Cela me fait souvenir de celui, qui entrant dans Athenes, & voïant à la porte de la ville un Temple consacré à deux Dieux, dit, *il faut que je m'en retourne, car puisqu'on loge ici deux Dieux ensemble, je ne trouverai point de logis.* Mais pour revenir à Marcellus, Plutarque ne touche pas la veritable raison, qui obligea les Pontifes à s'opposer à cette dédicace; car ce ne fut nullement, parce qu'ils ne trouvoient pas qu'il y eût de la dignité. Tite-Live nous en apprend la veritable raison. XVII. 25. *Dedicatio ejus à Pontificibus impediebatur, quod negabant unam cellam ampliùs quam uni Deo ritè dedicari, quia si de cælo tacta, aut prodigii aliquid in ea factum esset, difficilis procuratio foret, quod utri Deo divina res fieret sciri non posset, neque enim duobus, nisi certis Deis, ritè una hostia fieri. Les Pontifes s'opposoient à cette dédicace, parce qu'ils nioient qu'on pût, selon les regles, dédier un Temple, qu'à un Dieu seul; parce qu'étant dédié à deux, s'il venoit à être frappé de la foudre, ou qu'il y ar-*

pas qu'il y eût de la dignité à renfermer deux Dieux dans un seul & même Temple, il se mit à en bâtir un autre pour la Vertu, très-offensé de l'opposition qu'on lui avoit faite, & la prenant même pour un mauvais augure.

Ce qui l'empêcha de le dedier, & qui l'obligea d'en batir un à la Vertu.

Il y eut dans le même tems plusieurs autres signes qui le troublerent; des Temples frappez de la foudre; des rats qui rongerent l'or du Temple de Jupiter; on rapporte même qu'un bœuf avoit parlé, & qu'un enfant étoit né avec la tête d'un élephant, & dans tous les sacrifices qu'on

Marcellus effrayé de plusieurs signes qui arriverent.

rivât quelqu'autre prodige, il seroit difficile d'en faire l'expiation, en ce qu'on ne pourroit sçavoir auquel de ces deux Dieux on devroit offrir le sacrifice; car il n'y a que certains Dieux ausquels on peut sacrifier avec une victime seule. N'est-ce pas-là une plaisante superstition?

Il se mit à en bâtir un autre pour la Vertu.] Cet ouvrage fut fait avec beaucoup de diligence, mais Marcellus ne dédia ni l'un ni l'autre. Ce fut son fils qui les dédia quatre ans après.

Des Temples frappez de la foudre; des rats, &c.] Ces prodiges n'arriverent pas à Rome, mais l'un à Capoue, & l'autre à Cumes; pour celui des rats, Ciceron s'en mocque plaisamment dans le IIe. liv. de la Divination. *Nous sommes si legers & si imprudens, que si les rats viennent à ronger quelque chose, quoique ce soit leur mêtier, nous en faisons un prodige. Avant la guerre des Marses, sur ce que les rats avoient rongé des boucliers à Lanuvium, les Aruspices prononcerent que c'étoit un prodige horrible. Comme s'il importoit beaucoup que des rats, qui rongent nuit & jour, rongent des boucliers, ou des cribles; car si nous donnons là-dedans, il s'ensuit de-là que parce que les rats ont rongé depuis peu chez moi les livres de la République de Platon, j'ai dû craindre pour la République, ou que s'ils venoient à ronger le livre d'Epicure sur la volupté, je devrois craindre la cherté des vivres.*

Et qu'un enfant étoit né avec la tête d'un élephant.] On avoit traduit *qu'il étoit sorti un enfant de la tête d'un élephant.* Prodige impossible. C'est le texte qui a trompé, car il y a ἐκ κεφαλῆς; mais il falloit lire comme dans un manuscrit μετὰ κεφαλῆς.

fit, pour expier ces prodiges, on ne put jamais avoir les signes favorables. C'est pourquoi les Devins le retenoient à Rome malgré son impatience & toute son ardeur; car jamais personne n'a été enflammé d'un si violent desir de quoique ce soit, que Marcellus l'étoit d'en venir contre Annibal à une bataille décisive. Il ne pensoit à autre chose nuit & jour, dans ses songes, dans ses conversations avec ses amis & avec ses Collegues, & dans ses prieres c'étoit toujours de se voir en pleine bataille contre Annibal. Je croi même qu'il eût encore plus volontiers consenti à combattre contre lui en champ clos au milieu des deux armées; & sans la gloire, qu'il avoit déja acquise, & sans toutes les preuves éclatantes qu'il avoit données, qu'en maturité & en prudence, il ne le cedoit à aucun autre Genéral quel qu'il pût être, je dirois qu'il s'étoit laissé transporter à une passion de jeune homme, & à une ambition, qui ne convenoit plus à un âge aussi avancé que le sien; car il avoit plus de soixante ans, quand il entra dans son cinquiéme Consulat.

Violent desir de Marcellus d'en venir à une bataille décisive contre Annibal.

Ce qui empêche Plutarque de blâmer Marcellus sur cette passion si ardente.

Age de Marcellus à son cinquiéme Consulat.

Cependant dès qu'on eut achevé les sacrifices & les expiations ordonnées par les Devins, il sortit de Rome avec son Collegue pour cette

* *Il sortit de Rome avec son Collegue.*] Son Collegue Crispinus étoit parti avant lui, il étoit allé dans la Lucanie, & avoit assiégé Locres qu'il abandonna, quand il sçut que Marcellus arrivé à Venuse, avoit mis ses troupes en campagne, & qu'Annibal s'étoit approché de Lacinium.

guerre, & alla camper entre les villes de Bantie & de Venuse, d'où il harcelloit continuellement Annibal pour l'attirer à un combat. Annibal l'évitoit avec un très-grand soin; mais ayant été averti que les Consuls envoyoient des troupes pour assiéger la ville des Locriens, appellez Epizephyriens, il leur dressa une embuscade sur le chemin, près de la colline de Petelie, & leur tua deux mille cinq cens hommes. Cela transporta Marcellus & irrita son impatience pour le combat; il leve donc son camp & s'approche de l'ennemi.

C'est-à-dire, Occidentaux.

Annibal dresse une embuscade à Marcellus & à son Collegue.

Entre les deux armées il y avoit un tertre élevé assez fort d'assiete, plein de bois & de brossailles, qui des deux côtez cachoit des trous & des ravins,

Et alla camper entre les villes de Bantie, &c.] Amiot s'est encore trompé à ce passage, *& trouva Annibal de sejour entre les villes de Bantie & de Venuse.* Ce furent les deux Consuls qui camperent entre ces deux villes, & non pas Annibal; ils firent deux camps à trois mille pas l'un de l'autre. *Itaque in Apuliam ex Brutiis reditum*, dit Tite-Live, *& inter Venusium Bantiamque, minus trium millium passuum intervallo Consules binis castris consederant. In eandem regionem & Annibal rediit.* XXVII. 25.

Mais ayant été averti que les Consuls envoyoient des troupes, pour assiéger la ville des Locriens.] Plutarque n'éclaircit pas assez le fait qu'il raconte ici. Sur ce qu'il dit, on croiroit que les Consuls auroient envoyé une partie de leurs troupes, pour faire ce siége; & on seroit fort trompé. Marcellus & Crispinus n'étoient pas assez imprudens, pour affoiblir leur armée en presence d'un ennemi comme Annibal. Ils envoyerent ordre à L. Cincius, qui étoit en Sicile, de passer à Locres avec sa flotte, & en même-tems ils firent marcher la garnison qui étoit à Tarente; & ce fut à ces troupes de terre qu'Annibal dressa l'embuscade près de Petelie, qui est sur la côte au-dessus de Crotone. Liv. XXVII. 26.

& d'où couloient beaucoup de fontaines & de ruiſſeaux. Les Romains s'étonnoient comment Annibal, étant arrivé le premier à un endroit ſi commode, ne l'avoit pas occupé, & l'avoit laiſſé à ſes ennemis. Mais ſi ce lieu avoit paru propre à Annibal pour y loger des troupes, il lui avoit paru plus propre encore à placer des embûches, & il aima mieux s'en ſervir à cet uſage ; pour cet effet il remplit les bois & les creux de gens de trait & de bons lanciers, ne doutant point que la commodité de ce camp n'attirât les Romains.

Autre embuſcade qu'Annibal dreſſe à Marcellus.

Il ne ſe trompa point dans ſa conjecture, bientôt on n'entendit autre choſe dans tout le camp des Romains, ſinon qu'il falloit s'emparer de cette colline ; & comme s'ils avoient été tous Generaux, ils décidoient des grands avantages qu'ils raviroient aux ennemis, s'ils occupoient ce poſte, ou du moins s'ils y élevoient un Fort. Marcellus, touché de ces diſcours, jugea à propos d'aller en perſonne reconnoître l'endroit avec quelque Cavalerie ; mais auparavant il ordonna au Devin de faire des ſacrifices. La premiere victime immolée, le Devin fit voir à Marcellus le

Marcellus veut aller reconnoître le poſte qu'il vouloit occuper.

Sacrifices peu favorables à ſon deſſein.

Les Romains s'étonnoient comment Annibal étant arrivé le premier à un endroit ſi commode, ne l'avoit pas occupé.] Mais c'eſt cela même qui devoit être ſuſpect aux Romains, & obliger Marcellus à envoyer reconnoître l'endroit, ſans s'expoſer lui-même.

Jugea à propos.] Au lieu du mot ἰδεῖν, qui eſt dans le texte, & qui ne peut rien ſignifier ici, il faut corriger comme dans un manuſcrit ἔδοξεν.

foye sans tête. On en immola une seconde; la tête du foye parut grossie tout d'un coup considerablement, & toutes les autres parties parurent très-fraîches & très-bien conditionnées, desorte que les craintes, qu'avoit données la premiere victime, paroissoient effacées & surmontées par les grandes esperances, que donnoit la seconde. Mais les Devins en jugerent autrement, & assurerent que cela ne faisoit qu'augmenter leurs craintes; car des signes très-favorables & très-heureux survenant à des signes très-malheureux & très-funestes, ce changement subit & hors de saison, doit être suspect; *mais*, comme dit Pindare, *ni le feu ni les murs d'airain n'arrêtent la destinée.*

Ce que les Devins jugeoient d'un signe favorable survenu à un signe malheureux

Passage de Pindare.

Marcellus sort du camp, & mene avec lui son Collegue Crispinus, son fils Marcellus, qui étoit Tribun, & quelque deux cens vingt chevaux, dont il n'y en avoit pas un seul Romain; mais ils étoient tous Toscans, excepté quarante Fregellaniens, qui s'étoient toujours montré fideles & affectionnez à Marcellus, & qui en toute occasion

Imprudence de Marcellus qui va reconnoître ce poste.

La tête du foye parut grossie tout d'un coup.] Tout ce qui grossissoit étoit d'un bon augure, & tout ce qui diminuoit & apetissoit étoit d'un presage très-malheureux.

Car des signes très-favorables & très-heureux.] Plutarque explique ici le mot de Tite-Live: *Nec id sane Aruspici placuisse, quod secundum trunca & turpia exta, nimis læta apparuissent.* *Cela ne plut nullement à l'Aruspice, parce que les entrailles avoient paru trop belles & trop heureuses, après avoir paru inutiles & funestes.* Le Devin regardoit ce changement si prompt, comme une marque de la colere des Dieux, qui vouloient les tromper, pour les punir du peu de foi qu'ils avoient eu pour le premier signe.

Et qui en toute occasion lui

lui avoient donné des marques de leur courage. Sur le haut de ce tertre, qui, comme nous l'avons dit, étoit couvert de broſſailles & de bois, les ennemis avoient placé un ſoldat, qui, ſans être vû des Romains, découvroit tous les mouvemens qui ſe faiſoient dans leur armée. Cette ſentinelle ayant dit à ceux qui étoient en embuſcade ce qui ſe paſſoit, ceux-ci laiſſent approcher Marcellus juſqu'au pied du tertre, & alors ſe levant tout d'un coup, & l'enveloppant de tous côtez, ils font pleuvoir ſur ſa troupe une grêle de traits, ou la chargent à coups d'épées & de lances. Les uns pourſuivent les fuyards, & les autres s'attachent à ceux qui font de la reſiſtance. C'étoient les quarante Fregellaniens; car les Toſcans ayant tourné le dos dès le premier choc, ceux-ci ſe ſerrerent en un gros, & firent ferme pour défendre & ſauver les Conſuls, juſqu'à ce que Criſpinus bleſſé de deux traits eût détourné ſon cheval pour prendre la fuite, & que Marcellus percé d'outre en outre d'un coup de lance fût tombé mort. Alors le peu des Fregellaniens, qui reſterent, laiſſant-là le corps de Marcellus, enlevent ſon fils qui étoit déja bleſſé, & ſe ſauvent à bride abbatuë dans leur camp.

Fidelité & valeur des quarante Fregellaniens.

Marcellus tué.

Il n'y eut pas dans cette eſcarmouche beaucoup

avoient donné des marques de leur courage.] Le texte eſt corrompu, au lieu de ἀρχῆς, qui ne peut trouver place ici, il faut lire comme dans un manuſcrit ἀρετῆς.

plus

plus de quarante hommes tuez, & de prisonniers dix-huit cavaliers, & cinq des licteurs qui portoient les haches. Crispinus mourut de ses blessures quelques jours après. Jamais il n'étoit arrivé aux Romains un pareil desastre, car jamais ils n'avoient perdu dans une seule affaire les deux Consuls. Annibal ne fit pas grand compte des autres morts, ni des prisonniers, mais ayant sçû que Marcellus avoit aussi été tué, il courut à l'heure même sur le champ de bataille, & se tenant auprès du mort, il considera long-tems avec admiration sa bonne mine, sa taille, sa force, sans laisser échapper aucune parole insolente, & sans donner la moindre marque de joye de se voir défait d'un ennemi si redoutable & si dangereux, mais seulement étonné d'une mort si étrange, & si peu digne d'un homme comme lui, il lui ôta l'anneau dont il cachetoit ses lettres,

Crispinus l'autre Consul meurt de ses blessures.

Jamais auparavant les Romains n'avoient perdu les deux Consuls dans une seule affaire.

Annibal voyant Marcellus mort, le considere avec admiration.

Sa moderation dans ce grand bonheur.

Il lui ôte son anneau, & lui fait des

Crispinus mourut de ses blessures quelques jours après.] Il ne mourut que sur la fin de l'année, après avoir nommé Dictateur, pour tenir les comices, T. Manlius Torquatus. Les uns disent qu'il mourut à Tarente, les autres dans la Campanie.

Car jamais ils n'avoient perdu dans une seule affaire.] Tite-Live se contente de dire : *Id quod nullo ante bello acciderat, duo Consules sine memorando prælio interfecti, velut orbam Rempublicam reliquerant. Et ce qui n'étoit jamais arrivé dans les guerres précedentes, les deux Consuls tuez sans un combat dont on puisse parler, avoient laissé la République comme orpheline.* Huit ans auparavant à la bataille de Cannes, les Romains avoient perdu l'un des Consuls, & les deux Consuls de l'année précedente.

Il lui ôta l'anneau dont il cachetoit ses lettres.] Il voulut s'en servir, pour surprendre la ville de Salapia, en écrivant des lettres sous le nom du Consul, & scellées de son cachet, mais Crispinus avoit eu la prudence d'avertir toutes les villes voisines,

Funerailles magnifiques.

& après avoir enseveli magnifiquement son corps, & l'avoir couvert d'étoffes précieuses, il le fit brûler, recueillit ses cendres, les enferma dans une urne d'argent, sur laquelle il mit une couronne d'or, & les envoya à son fils. Mais quelques Numides, ayant rencontré ceux qui les portoient, se jetterent sur eux pour leur ôter l'urne; ceux-ci se mirent en défense pour la garder, desorte qu'en se battant & en voulant se la ravir les uns aux autres, ils répandirent les cendres. Annibal, informé de cette avanture, dit à ceux qui se trouverent près de lui, *vous voyez bien qu'il n'est pas possible de rien faire contre la volonté de Dieu*, & fit châtier les Numides; mais il ne se mit plus en peine de faire ramasser ces cendres & de les renvoyer, comme persuadé que c'étoit quelque Dieu qui avoit ordonné que Marcellus mourût d'une mort si incroyable, & que ses os demeurassent sans être enterrez. Voilà ce qu'en ont écrit Cornelius Nepos & Valere Maxime; mais Tite-Live & Cesar-Auguste assurent que l'urne

Il renvoye ses cendres au jeune Marcellus dans une urne d'argent.

Ces cendres répanduës & comment.

que son Collegue avoit été tué, & que l'ennemi étoit maître de son cachet. Salapia punit la fraude par la fraude; elle trompa Annibal, qui fut obligé de se retirer honteusement, après avoir perdu quelques troupes.

Mais Tite-Live & Cesar-Auguste assurent que l'urne fut portée à son fils Marcellus, & enterrée magnifiquement.] C'est ce que Tite-Live n'assure nullement; il dit au-contraire qu'Annibal alla d'abord camper sur la colline, où s'étoit passé le combat, & qu'ayant trouvé là le corps de Marcellus, il l'enterra; *castra in tumultum, in quo pugnatum erat, ex Templo transfert. Ibi inventum Marcelli corpus sepelit*, XXVII. 28. Pour ce qui est de Cesar-Auguste, je n'en dis rien, car on n'a point ce qu'il avoit écrit.

fut portée à son fils Marcellus, & enterrée magnifiquement.

Les ouvrages publics que Marcellus consacra, outre ceux qu'il dédia dans Rome, furent un magnifique Gymnase, qu'il éleva à Catane, plusieurs statuës & tableaux, qu'il avoit portez de Syracuse, qu'il plaça dans le Temple des Dieux Cabires, dans l'Isle de Samothrace, & à Lindos dans le Temple de Minerve. Dans ce dernier on voyoit aussi la statuë de Marcellus avec cette inscription rapportée par le Philosophe Posidonius. *Passant, tu vois ici l'image de celui qui fut la lumiere de sa patrie; c'est Claudius Marcellus, né d'une famille illustre, & qui s'étant vû sept fois revêtu de la dignité Consulaire, a souvent rougi la terre du sang ennemi.*

Ouvrages publics que Marcellus consacra.

Statuë de Marcellus avec une inscription dans le Temple de Minerve à Lindos.

L'Auteur de cette inscription joint aux cinq Consulats de Marcellus la dignité de Proconsul dont il fut honoré deux fois. Sa Maison dura avec beaucoup de splendeur & d'éclat jusqu'à Marcellus, qui fut fils de Caïus Marcellus & d'Octavie sœur d'Auguste, & qui mourut fort jeune, après avoir été Edile & avoir épousé Julie, fille de l'Empereur son oncle, avec laquelle il ne vêcut que peu de tems. Pour honorer

Comment il faut entendre les sept Consulats, dont il est parlé dans l'inscription.

Durée de la Maison de Marcellus.

Le jeune Marcellus, neveu & gendre de l'Empereur Auguste.

Sa Maison dura avec beaucoup de splendeur & d'éclat jusqu'à Marcellus.] Elle dura après lui cent quatre-vingt-cinq ans; car il fut tué la premiere année de l'Olymp. 143. l'an de Rome 545. 206. ans avant la naissance de N. S. & le jeune Marcellus mourut la deuxiéme année de l'Olymp. 189. l'an de Rome 730. *Pour honorer sa memoire, Octavie sa mere lui consacra une bi-*

sa memoire, Octavie sa mere lui consacra une bibliotheque, & Auguste un théatre, qui furent appellez la bibliotheque & le théatre de Marcellus.

bliotheque.] Suetone & Dion font entendre que ce ne fut pas Octavie, qui consacra cette bibliotheque, mais Auguste.

LA COMPARAISON de Marcellus & de Pelopidas.

DE toutes les choses que les Historiens nous ont conservées de Marcellus & de Pelopidas, voilà celles qui nous ont paru les plus dignes d'être écrites. Parmi les ressemblances que la nature & les mœurs avoient mises entre eux, & qui sont si parfaites, qu'on pourroit s'y méprendre, car ils étoient tous deux d'une force merveilleuse, tous deux laborieux & infatigables, tous deux d'un courage heroïque, & tous deux d'une singuliere magnanimité, la seule difference qu'on y trouve, c'est que Marcellus fit un grand carnage dans la plûpart des villes qu'il prit d'assaut, au lieu qu'Epaminondas & Pelopidas ne verserent jamais le sang d'aucun homme qu'ils eussent vaincu, & n'ôterent la liberté à aucune ville qu'ils eussent prise. On assure même que les Thebains n'auroient jamais assujetti les

Qualitez égales dans Pelopidas & dans Marcellus.

Premier avantage de Pelopidas sur Marcellus, il ne versa jamais le sang des vaincus.

Que la nature & les mœurs.] Il separe avec raison les mœurs d'avec la nature; car les mœurs sont le fruit de l'éducation.

Orchomeniens, s'ils eussent été presens.

Quant à leurs actions, il n'y a rien de plus beau ni de plus grand que ce que fit Marcellus contre les Gaulois, lorsqu'avec une poignée de gens de cheval, qui se trouverent auprès de lui, il défit & mit en déroute une armée très-forte en Infanterie & en Cavalerie, ce qu'on ne trouvera pas facilement avoir jamais été fait par aucun autre Capitaine, & tua de sa propre main le Genéral des ennemis. Pelopidas ayant voulu tenter un exploit tout semblable, ne réussit point & fut tué lui-même. Cependant on peut fort bien comparer à ces grandes actions, les journées de Leuctres & de Tegyre, qui furent des batailles très-grandes & très-signalées. Il est vrai qu'en fait de surprises & d'embûches, nous ne trouvons rien dans Marcellus qu'on puisse opposer à ce que fit Pelopidas à son retour d'exil, lorsqu'il tua les Tyrans de Thebes; car de tous les exploits executez par surprise & par ruse, c'est sans doute le plus memorable & le plus grand.

Premier avantage de Marcellus sur Pelopidas; les Gaulois défaits par une poignée de gens.

Second avantage de Pelopidas sur Marcellus; les Tyrans surpris & tuez.

On dira peut-être que les Romains avoient en tête Annibal, qui étoit un ennemi très-redoutable; mais les Thebains n'avoient-ils pas affaire aux Lacedemoniens? Il est pourtant certain que ces Lacedemoniens furent défaits par Pelopidas

Troisiéme avantage de Pelopidas; la dé-

Nous ne trouvons rien dans Marcellus qu'on puisse opposer à ce que fit Pelopidas.] Mais cet avantage de Pelopidas sur Marcellus, fut un avantage que lui fournirent les conjonctures & l'état du gouvernement de Thebes. Rien de semblable ne pouvoit s'offrir à Marcellus.

Que ces Lacedemoniens furent

faite des Lacedemoniens à Tegyre & à Leuctres.

à Tegyre & à Leuctres, au lieu qu'Annibal, comme l'écrit Polybe, ne fut jamais vaincu une seule fois par Marcellus, mais il paroît s'être maintenu invincible jusqu'à ce qu'on lui eût opposé Scipion. Nous croyons bien avec Tite-Live, Cesar, Cornelius Nepos, Historiens Latins, & avec le Roy Juba, Historien Grec, que Marcellus défit en quelques rencontres, & mit en fuite quelques troupes d'Annibal; mais tous ces avantages ne furent jamais d'un poids assez considerable, pour faire pancher la balance de son côté. Au-contraire même il paroît qu'ils ne furent qu'un leurre & qu'une amorce trompeuse, que ce Carthaginois lui presenta; mais ce qu'on a toujours admiré avec raison & avec justice, & qu'on ne peut assez loüer, c'est qu'après tant d'armées si souvent défaites, après tant de Generaux tuez, & après le bouleversement presque general de tout l'Empire, Marcellus ait

Second avantage de Marcellus sur Pelopidas; la confiance & l'assurance qu'il inspira à ses troupes.

défaits par Pelopidas.] Voilà de ce côté-là un avantage très-solide de Pelopidas sur Marcellus; les victoires qu'il remporta sur les Lacedemoniens, furent plus complettes que celles de Marcellus sur Annibal. Dans le texte il faut lire comme dans un manuscrit, ἐνδοξίαι μὲν τούτοις ὑπὸ Πελοπίδα.

Juba, Historien Grec.] Fils de Juba, Roy de Numidie, qui dans la guerre civile avoit suivi le parti de Pompée, & qui fut tué par Petreïus en combat singulier. Le fils, celui dont parle ici Plutarque, fut mené à Rome en triomphe par Cesar. Sa captivité lui fut heureuse; il fut élevé dans les lettres Grecques & Latines, & de Barbare il devint excellent Historien.

C'est qu'après tant d'armées si souvent défaites, après tant de Generaux tuez,] Ce que Plutarque releve ici est si grand & si admirable, que ce seul avantage doit faire à mon avis, préferer Marcellus à Pelopidas. Cela est mis dans un grand jour.

redonné tant de confiance & d'assurance à ses troupes, qu'elles ayent osé faire tête à l'ennemi.

En effet, le seul qui à la consternation & à l'épouvante, dont les Romains étoient saisis depuis long-tems, fit succeder l'audace & l'impatience de combattre, & qui leur fortifia & éleva le courage jusqu'à les porter non-seulement à ne pas ceder facilement la victoire, mais à la disputer opiniâtrement, & à la rendre toujours douteuse, ce fut Marcellus. Car à ceux que leurs malheurs avoient accoutumez à se trouver heureux, si par la fuite ils pouvoient éviter l'ennemi, il leur apprit à avoir honte de se retirer avec desavantage, à rougir de la seule pensée de reculer & d'abandonner un pouce de terrain, & à sentir une veritable douleur toutes les fois qu'ils n'avoient pas remporté la victoire ; & comme Pelopidas ne perdit jamais de combat pendant qu'il commanda les armées, & que Marcellus gagna plus de batailles qu'aucun Géneral de son tems, il semblera peut-être que celui qui étoit

Pelopidas ne fut jamais battu, & Marcellus battit souvent; comment égaux par là.

Si par la fuite ils pouvoient éviter l'ennemi.] Plutarque transporte ici aux Carthaginois la belle loüange qu'Annibal donne dans Horace aux Romains.

——quos opimus
Fallere & effugere est triumphus.

A rougir de la seule pensée de reculer.] Il y a dans le texte, *à nier, à ne vouloir pas confesser d'avoir été en branle de reculer.* ἀρνεῖσθαι ; mais il n'est pas possible que Plutarque ait dit une chose si frivole & si peu sensée. Des troupes qui ont reculé ont beau le nier, elles n'effacent pas leur honte. Au lieu de ἀρνεῖσθαι, *nier*, il faut lire, comme dans un manuscrit, αἰδεῖσθαι, *rougir.*

Il semblera peut-être que celui

si difficile à vaincre, peut être égalé par le grand nombre de ses exploits à celui qui ne fut jamais vaincu.

Troisième avantage de Marcellus sur Pelopidas; la prise de Syracuse.

D'un autre côté Marcellus prit Syracuse, & Pelopidas ne put se rendre maître de Sparte; mais, à mon avis, d'avoir pris Syracuse, est un moindre exploit que de s'être approché de Sparte, & d'avoir le premier passé l'Eurotas les armes à la main. A moins veritablement que quelqu'un ne veuille dire que ce fut un exploit d'Epaminondas, bien plus que de Pelopidas, aussi-bien que la bataille de Leuctres; au lieu que la gloire que Marcellus acquit, il ne la partagea avec personne. Car il prit Syracuse seul, il défit les Gaulois sans le secours de son Collegue, il s'opposa à Annibal, non-seulement sans que personne le secondât, mais encore lorsque tous les autres ne cherchoient qu'à l'en détourner & à lui communiquer leur crainte; & changeant seul la face de la guerre, il montra aux Romains le chemin

Marcellus seul change la face de la guerre.

qui étoit si difficile à vaincre, peut être égalé.] Voilà tout ce qu'on pouvoit dire de mieux en faveur de Marcellus. Il battit souvent, & par le grand nombre de ses exploits, il devient en quelque façon égal à Pelopidas, qui ne fut jamais battu.

Mais, à mon avis, d'avoir pris Syracuse, est un moindre exploit que de s'être approché de Sparte.] Voilà une proposition bien hardie & bien honorable pour les Lacedemoniens; mais je crains qu'elle ne soit plus spécieuse que veritable. Plutarque a une trop grande idée de Lacedemone. La prise de Syracuse défenduë par tant d'armées, par tant de flottes, & ce qui est encore plus par Archimede, & défenduë pendant trois ans, est sans comparaison un plus grand exploit, que d'avoir passé l'Eurotas, & de s'être approché des murailles de Sparte.

de

de l'audace, & leur enseigna à faire tête à l'ennemi.

Mort de l'un & de l'autre blâmée.

Pour ce qui est de leur mort, je ne loüe ni celle de l'un, ni celle de l'autre, & je ne puis qu'être affligé & fâché d'une fin si déplorable. Au-contraire j'admire Annibal, que dans un si grand nombre de combats qu'on se lasse même à les compter, il n'ait pas reçu une seule blessure, & j'estime & je loüe Chrysantes de la Cyropedie. Il avoit l'épée levée, & alloit frapper son ennemi, lorsqu'il entendit les trompettes sonner la retraite; sur le moment il lâcha prise, & se retira avec douceur & modestie sans porter le coup. Cependant ce qui rend Pelopidas excusable, c'est qu'outre qu'il étoit tout enflammé de l'ardeur du combat, un noble & genéreux desir de se vanger allumoit encore son courage. Or, comme dit Euripide, *c'est une très-belle & très-excellente*

Annibal ne fut jamais blessé.

Belle marque d'obéïssance & de discipline.

En quoi la mort de Pelopidas est plus excusable que celle de Marcellus.

Et j'estime & je loüe Chrysantes de la Cyropedie.] C'étoit un Officier de l'armée de Cyrus, dont parle Xenophon au commencement du IVe. l. de la Cyropedie. Après avoir donné dans le combat de grandes marques de valeur, il en donna une plus grande encore d'obéïssance & de discipline; & merita par-là les loüanges de son Genéral.

Et ce qui rend Pelopidas excusable.] Il n'étoit pas possible de mieux relever tout ce qui rend la mort de Pelopidas plus excusable que celle de Marcellus. Le tems, le lieu, l'objet & l'ennemi même, tout est pour Pelopidas, & tout contre Marcellus.

Or, comme dit Euripide, c'est une très-belle & très-excellente chose à un Genéral d'armée, &c.] C'est un passage d'une des pieces d'Euripide, qui sont perduës; le voici tel que Plutarque l'a eu devant les yeux.

Σώζεσθαι νικῶντ' ἄριστον στρατηλάτην.
Εἰ δὲ θανεῖν χρεὼν ὧδε θανεῖν καλὸν
Εἰς ἀρετὴν καταλύσαντα τὸν βίον.

chose à un Genéral d'armée de remporter la victoire en sauvant sa vie; mais s'il doit mourir, il lui est glorieux de mourir en laissant sa vie entre les mains de la vertu; car de cette maniere sa mort n'est pas une passion, mais une action. D'ailleurs avec le ressentiment dont Pelopidas étoit animé, la fin de la victoire qu'il voyoit toute entiere dans la mort du Tyran, ne le poussoit pas absolument sans raison à cet acte de valeur, & dans tout autre exploit, quel qu'il puisse être, on ne trouvera point un objet plus grand ni plus éclatant.

La mort doit être une action, & non pas une passion.

Il n'en est pas de même de Marcellus; il n'y avoit aucune necessité pressante, & il n'étoit point dans cette fureur & dans cet enthousiasme, qui étouffent la raison & font fermer les yeux aux plus grands perils; mais il se précipita inconsiderement dans le danger, & y mourut, non en Genéral d'armée, mais en enfant perdu & en batteur d'estrade, abandonnant ses cinq Consulats, ses

Beau jugement de Plutarque sur la mort de Marcellus.

Car de cette maniere, sa mort n'est pas une passion, mais une action.] Il a fallu conserver le terme philosophique, pour faire sentir la beauté de ce mot plein de sens & de force. La mort de ceux qui meurent dans l'exercice de la vertu, est une action comme toutes les autres actions de leur vie; au lieu que la mort de ceux qui meurent d'une autre maniere, n'est qu'une passion; quelle difference!

Il n'étoit point dans cette fureur & dans cet enthousiasme, qui étouffent la raison, & qui font fermer les yeux aux perils.] Car ces transports, dont on ne peut être le maître, justifient en quelque façon Pelopidas, au lieu que l'action de Marcellus est une action de sang froid.

Abandonnant ses cinq Consulats, ses trois triomphes, toutes les dépoüilles qu'il avoit gagnées.] Ce sont des traits d'une grande force. Les grands titres qu'un Genéral s'est acquis, les grandes actions qu'il a faites, ses victoires & ses triomphes sont autant

trois triomphes, toutes les dépoüilles qu'il avoit gagnées, & tous les trophées qu'il avoit érigez de la défaite de tant de Rois, les abandonnant, dis-je, à des avanturiers Espagnols & Nomades, qui avoient vendu leur mort aux Carthaginois; accident si étrange, que ces soldats mercenaires se reprocherent en quelque façon à eux-mêmes un bonheur si inesperé, que le premier des Romains en valeur & en courage, le plus grand en autorité, & le plus élevé en gloire fût venu perir si miserablement à la tête de quelques avantcoureurs Fregellaniens.

Belle excuse de Plutarque sur la liberté qu'il prend de blâmer la mort de ces deux grands hommes.

Or ce que je dis ici, il ne faut pas le prendre pour une accusation que j'intente contre ces grands hommes, mais comme des griefs que j'adresse pour eux à eux-mêmes, & à leur valeur, à laquelle ils ont sacrifié toutes leurs autres ver-

de motifs, qui doivent le retenir & l'empêcher de s'exposer sans necessité à des perils au-dessous de sa gloire & de son courage. Mais pourquoi Plutarque met-il ici trois triomphes, puisqu'il n'a parlé que de deux?

A des avanturiers Espagnols & Nomades, qui avoient vendu leur mort aux Carthaginois.] Plutarque a flétri plus d'une fois ces troupes mercenaires qui se loüent pour de l'argent, & qui vendent ainsi leur vie. Cependant dans tous les tems, il y a eu des nations qui ont fait ce trafic, & nous en voyons dans Homere; & on ne manque pas de bonnes raisons pour les justifier, & même pour les loüer.

Or ce que je dis ici, il ne faut pas le prendre pour une accusation que j'intente contre ces grands hommes.] Voici une grande modestie de Plutarque. Le jugement qu'il porte sur la mort de ces grands hommes, il ne veut pas qu'on le prenne pour une accusation qu'il intente contr'eux, mais pour une plainte qu'il leur adresse à eux-mêmes. Il y a là une bienséance qu'on ne peut trop loüer.

Ceux qui prodiguent leur vie dans les combats, sacrifient toutes leurs vertus à leur valeur.

Les grands hommes ne doivent pas mourir pour eux-mêmes.

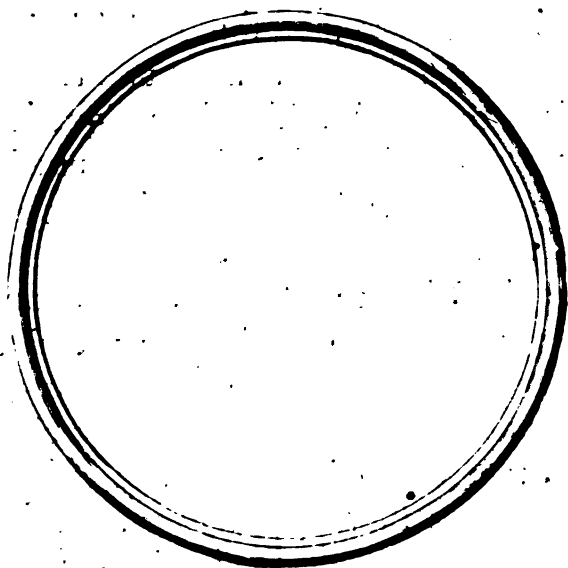
tus, en prodiguant ainsi leur sang & leur vie; & comme une plainte très-libre que je leur fais de ce qu'ils sont morts pour eux-mêmes, & non pas plutôt pour leur patrie, pour leurs alliez & pour leurs amis.

Il est plus heureux d'être enterré par ses amis, & plus glorieux de l'être par ses ennemis.

Enfin Pelopidas fut enterré par ses alliez pour l'amour desquels il avoit perdu la vie; & Marcellus le fut par ses ennemis mêmes qui l'avoient tué. Le premier de ces deux états est heureux & digne d'envie, mais l'autre est plus grand & plus glorieux; car l'ennemi qui admire & honore la vertu qui lui nuit, fait bien plus que l'ami qui témoigne sa reconnoissance à celle dont il a tiré de grands services. Là se trouve l'honneur pur & net, & ici l'utilité & le besoin ont plus de part à ces devoirs, que la vertu même.

Le premier de ces deux états est heureux & digne d'envie, mais l'autre est plus grand & plus glorieux.] C'est une décision très-profonde & très-vraie, & les raisons que Plutarque en rapporte se font sentir.

Fin de la vie de Marcellus.



ARISTIDE.



ARISTIDE, fils de Lysimachus, étoit de la Tribu Anthiochide, & du Bourg d'Alopece. On a parlé fort diversement de ses biens; les uns ont dit qu'il vêcut toujours fort pauvre, & qu'après sa mort il laissa deux filles, qui demeurerent long-tems sans être mariées à cause de leur pauvreté. Mais Demetrius de Phalere, s'opposant à cette tradition, quoique pres-

Aristide étoit fort pauvre selon les uns.

On a parlé fort diversement de ses biens.] Quand Plutarque recherche les biens d'Aristide, ce n'est pas qu'il fasse état du bien entant que bien, mais c'est qu'à Athenes le bien marquoit le rang que les Citoyens tenoient dans la République.

que generale, assure dans son Traité intitulé *Socrate*, qu'il connoissoit à Phalere une terre qu'on appelloit la terre d'Aristide, dans laquelle il fut enterré ; & pour faire voir qu'il étoit d'une Maison riche, il rapporte trois preuves ; la premiere, la charge d'Archonte, qui donnoit son nom à l'année, & qui lui échut par le sort, auquel on n'admettoit que ceux qui avoient le premier rang dans l'estimation qui étoit faite des biens de chaque particulier, & qui ayant de revenu cinq cens mesures, tant en grains qu'en choses liquides, étoient appellez *Pentacosiomedimnes*. La seconde preuve, c'est le ban de l'Ostracisme dont il fut banni, & que l'on ne décernoit jamais contre les pauvres, mais toujours contre ceux des premieres Maisons, & qui par leur grandeur & par leur richesse s'étoient attiré l'envie. Enfin la troisiéme preuve qu'il rapporte, ce sont les trépieds des jeux publics qu'il consacra dans le Temple de Bacchus, comme un titre de sa victoire, & qu'on voit encore de notre tems avec cette inscription :

D'autres assurent qu'il étoit d'une maison riche ; & les preuves qu'ils en donnent.

Voyez la vie de Solon, pag. 426.

Trépieds consacrez par Aristide dans le Temple de Bacchus.

La seconde preuve est le ban de l'Ostracisme dont il fut banni.] Cette preuve seroit fort bonne, si le ban de l'Ostracisme n'avoit été décerné que contre les riches, mais il l'étoit aussi contre ceux qui se distinguoient par leur vertu ou par leurs talens, ainsi la preuve est nulle, & Plutarque la combattra bientôt avec raison.

Ce sont les trépieds qu'il consacra dans le Temple de Bacchus.] Mais cette preuve n'étoit pas encore certaine, comme Plutarque le dira plus bas ; car ces trépieds pouvoient avoir été consacrez par un autre Aristide que celui-ci. Au reste, les trépieds étoient souvent les prix des jeux, comme on le voit par Homere même ; ils étoient aussi très-souvent consacrez dans les Temples.

La Tribu Anthiochide remporta la victoire, Aristide fournit aux frais, & Archestratus fit joüer ses pieces.

Mais cette derniere preuve, qui paroît très-forte, est cependant très-foible; car Epaminondas même, que chacun sçait avoir vêcu, & être mort dans une grande pauvreté, & Platon encore, qui n'étoit pas riche, se chargerent des frais de jeux qui n'exposoient pas à une mediocre dépense, puisque le premier défraya les joüeurs de flute à Thebes, & l'autre à Athenes les enfans qui dansoient aux chœurs, Dion ayant fourni à Platon tout l'argent necessaire pour ces jeux, & Pelopidas l'ayant fourni à Epaminondas. Car les gens de bien n'ont pas déclaré une guerre sans fin & sans treve aux presens de leurs amis; mais regardant comme vils & honteux ceux qu'on en reçoit sans necessité pour les mettre en reserve, & pour s'enrichir, ils ne refusent jamais ceux qu'on leur offre dans des occasions éclatantes, & où il s'agit d'acquerir de l'honneur sans aucun soupçon d'avarice.

En quelles occasions on peut recevoir des presens de ses amis.

Pour ce qui est du trépied du Temple de Bacchus, Panetius montre clairement que Demetrius a été trompé par la conformité du nom, car depuis la guerre des Medes jusqu'à la fin de la

Est cependant très-foible; car Epaminondas même, que chacun sçait avoir vêcu & être mort dans une grande pauvreté.] Mais ces exemples peuvent fort bien laisser la preuve dans toute sa force, car il peut bien être qu'Epaminondas & Platon furent les premiers qui profiterent de la générosité de leurs amis pour fournir aux frais des jeux, qu'ils étoient obligez de donner.

guerre du Peloponese, il n'y a dans les Registres que deux Aristides qui ayent remporté la victoire dans les jeux qu'ils donnoient à leurs dépens, & ni l'un ni l'autre n'étoient le même que le fils de Lysimachus; mais le premier étoit fils de Xenophile, & l'autre ne parut que long-tems après, comme le prouvent les caracteres qui commencerent à être en usage après Euclide, & le nom même du Poëte Archestratus, qui ne se trouve dans aucun registre, ni dans aucun Auteur pendant toutes les guerres des Medes, au lieu que les registres & les Auteurs font foi qu'il y eut un Poëte de ce nom-là qui fit joüer ses pieces dans le tems de la guerre du Peloponese; mais pour

On jugeoit des tems par les caracteres qui changeoient.

Le Poëte Archestratus, en quel tems il vivoit.

Comme le prouvent les caracteres qui commencerent à être en usage après Euclide.] Panetius veut dire que la victoire, que cet Aristide remporta dans ces jeux, étant écrite dans les registres d'un autre caractere que celui qui étoit en usage avant la guerre du Peloponese, il faut que cet Aristide ne soit pas le fils de Lysimachus, celui qui combattit à la bataille de Marathon. Ce passage est considerable, en ce qu'on voit que vers le tems de cette guerre du Peloponese les caracteres Grecs changerent, & qu'en Grece on jugeoit des tems par la forme des caracteres, comme nous en jugeons aujourd'hui. Cet Euclide est le Mathématicien Euclide dont nous avons encore des ouvrages, & qui après la mort de Socrate fut maître de Platon. Au reste, il semble qu'il y a une faute au texte τῆς μετ' Ἐυκλείδην ὄντα γραμματικῆς. Il ne s'agit pas ici de Grammaire, mais d'écriture. L'art d'écrire a-t-il jamais été appellé γραμματικὴ? M. Salvini corrige γραμμικῆς, ce qui est conforme au sens. γραμμικὴ, *l'art, la maniere de former les caracteres.*

Au lieu que les registres & les Auteurs font foi qu'il y eut un Poëte de ce nom qui fit joüer ses pieces dans le tems de la guerre du Peloponese.] Cela étant, je ne voi pas pourquoi le sçavant Vossius a mis ce Poëte Archestratus parmi ceux dont l'âge est incertain, puisqu'on voit ici qu'il florissoit pendant la guerre du Peloponese qui dura vingt-sept ans.

Mais pour ce qui est de cet au-

ce

ce qui est de cet argument de Panetius, il faudroit l'approfondir, & l'examiner plus exactement.

Quant au ban de l'Ostracisme, il est très-certain qu'il tomboit indifferemment sur tous ceux qui se distinguoient par leur réputation, par leur naissance, ou par les talens de la parole, puisque Damon même, le Précepteur de Pericles, en fut banni, parce qu'il paroissoit surpasser les autres en prudence & en sagesse. Idomenée écrit de plus que la charge d'Archonte n'échut point à Aristide par le sort, mais qu'elle lui fut donnée par le choix des Atheniens mêmes. En effet, s'il ne fut Archonte qu'après la bataille de Platées, comme le même Demetrius l'écrit, il est très-vraisemblable qu'après une si grande gloire & de si grands exploits il obtint par sa vertu une charge, que les autres n'obtenoient qu'en consideration

Le ban de l'Ostracisme tomboit indifferemment sur tous ceux qui se distinguoient.

La charge d'Archonte n'échut point à Aristide par sort.

Il l'obtint par sa vertu.

gument de Panetius, il faudroit l'approfondir.] En effet, il pourroit souffrir quelque contradiction; car le même Poëte, qui faisoit joüer des pieces pendant la guerre du Peloponese, pouvoit en avoir fait joüer aussi pendant celle des Medes. Ainsi l'inscription que Plutarque a rapportée pourroit être de notre Aristide.

Il est très-certain qu'il tomboit indifferemment sur tous ceux qui se distinguoient.] Preuve certaine que ce ban ne marquoit pas toujours la richesse de ceux contre lesquels on le décernoit.

En effet, s'il ne fut Archonte qu'après la bataille de Platées, comme le même Demetrius l'écrit.] Mais Demetrius s'étoit trompé; Aristide ne fut nullement Archonte depuis la bataille de Platées, qui fut donnée la seconde année de l'Olymp. LXXV. Dans le catalogue des Archontes on trouve le nom d'Aristide, la quatriéme année de l'Olymp. LXXII. un ou deux ans après la bataille de Marathon, & la seconde de l'Olymp. LXXIV. quatre ans avant la bataille de Platées.

de leurs richesses. Mais il est évident que Demetrius a voulu à toute force, & par une sorte d'ambition tirer du rang des pauvres, non-seulement Aristide, mais Socrate même, comme si la pauvreté étoit un très-grand mal; car il assure que ce dernier avoit une maison, & qu'il avoit encore soixante-dix mines d'argent comptant que Criton lui faisoit valoir.

Trois mille cinq cens livres.

Pour revenir à Aristide, il eut une étroite liai-

Et qu'il avoit encore soixante-dix mines d'argent comptant que Criton lui faisoit valoir.] Cela est démenti par ce que Socrate dit lui-même dans son Apologie, où il déclare à ses Juges que vû son indigence, il ne pouvoit se condamner qu'à une amende d'une mine, de cinquante livres; & que s'il se condamne à une amende de trente mines, cinq cens écus, ce n'est que parce que Criton, Critobule & Apollodore veulent bien répondre & payer pour lui; cela est encore démenti par ce que Criton dit à Socrate dans la prison, comme il est rapporté dans le Dialogue de ce nom, tom. 2. p. 96. de ma traduction.

Pour revenir à Aristide, il eut une étroite liaison avec Clisthene, celui qui établit le gouvernement de la République après que les Tyrans furent chassez.] Je ne puis m'empêcher de relever ici une faute d'Amiot, parce qu'elle est très-considerable; il a traduit, *après que les trente Tyrans en eurent été déchassez.* Il n'est point du tout ici question des trente Tyrans; car ils ne furent chassez que soixante-dix-sept, ou soixante-dix-huit ans après la bataille de Platées, & plus de quatre-vingt-douze ans après celle de Marathon, & par conséquent Clisthene, qui étoit plus âgé qu'Aristide, ne pouvoit pas avoir rétabli le gouvernement d'Athenes après ces trente Tyrans chassez. Plutarque parle ici des Pisistratides, qui furent chassez vers l'Olymp. LXVI. vingt-trois ans avant le combat de Marathon, & cent quinze avant qu'Athenes fût délivrée des trente Tyrans, aussi le mot *trente* n'est point dans le texte, c'est Amiot qui l'a ajouté, trompé par le mot *Tyrans*, comme si Athenes n'avoit eu d'autres Tyrans que les trente qui y furent établis par Lysandre; cela jettoit une grande confusion dans cette Histoire. Ce Clisthene étoit petit-fils de Clisthene, Tyran de Sicyone, qui avoit donné sa fille unique

ſon avec Cliſthene, celui qui établit le gouvernement de la République après que les Tyrans furent chaſſez; & il avoit conçu une eſtime toute particuliere, & une ſinguliere venération pour Lycurgue, le Legiſlateur de Lacedemone, qu'il préferoit à tous les plus grands Politiques, juſqu'à le prendre pour modele; de-là vint qu'il favoriſa l'Ariſtocratie, en quoi il eut toujours à lutter contre Themiſtocle, qui tenoit pour le gouvernement populaire. Il eſt vrai que quelques Auteurs écrivent que dès leur enfance étant nourris & élevez enſemble, ils furent toujours oppoſez, non-ſeulement dans les affaires ſerieuſes, mais dans leurs jeux mêmes & dans leurs plaiſirs, & que ce fut cette oppoſition continuelle qui ſervit le plus à découvrir & à faire connoître leur naturel; l'un étoit ſouple, hardi, plein de ruſes & de fineſſes pour parvenir à ſes fins, & il ſe portoit très-legerement à tout avec une vivacité incroyable; au lieu que l'autre étoit ferme & conſtant dans ſes mœurs, inébranlable dans tout ce qui lui paroiſſoit juſte, & incapable d'uſer du moindre menſonge & de la moindre ombre de flaterie, de déguiſement & de fraude, non pas même par maniere de jeu.

Ariſtide avoit pris Lycurgue pour ſon modele.

Il favoriſa toujours l'Ariſtocratie, en quoi il fut toujours oppoſé à Themiſtocle.

Caractere de Themiſtocle.

Caractere d'Ariſtide.

Agariſta à Megacles, fils d'Alcmæon, & ce Megacles donna à ſon fils aîné le nom de Cliſthene pere de ſa mere.

Celui qui établit le gouvernement de la République.] L'intelligence de ce paſſage doit être tirée de ces paroles d'Herodote, l. VI. p. 122. τουτέων δὲ συνοικησάντων γίνεται Κλεισθένης τε ὁ τὰς φυλὰς καὶ τὴν δημοκρατίαν Ἀθηναίοισι καταστήσας. *De ce mariage d'Agari-*

Mais Ariſton de Chio écrit que leur inimitié nâquit de l'amour, & que de-là elle ſe porta aux plus grands excez; car étant devenus tous deux amoureux du jeune Steſileus de l'Iſle de Ceos, dont la beauté & la bonne mine éclatoient pardeſſus tous les enfans de ſon âge, ils ne purent ſupporter moderément leur paſſion, & conçurent l'un contre l'autre une jalouſie ſi violente, qu'elle ne paſſa pas même avec la beauté de l'enfant, mais comme ſi elle n'avoit été pour eux que comme un prélude, & comme une eſpece d'exercice & de préparation, ils ſe jetterent auſſi-tôt dans le gouvernement de la République ainſi piquez l'un contre l'autre, & tout échauffez encore du feu de leurs premiers combats.

Amour, la ſource de l'inimitié qui étoit entre Ariſtide & Themiſtocle.

Pour Themiſtocle, en pratiquant d'abord, & en gagnant des amis, il ſe fit un fort rempart, & acquit une autorité qui n'étoit pas mépriſable. Auſſi quelqu'un lui diſant un jour, qu'*il gouverneroit parfaitement bien les Atheniens s'il conſervoit*

Moyen dont Themiſtocle ſe ſervit pour s'avancer.

ſta avec Megacles vint ce Cliſthene qui établit les Tribus & le gouvernement populaire à Athenes. Il ne le rétablit point, il l'établit.

Mais Ariſton de Chio.] Il y a eu pluſieurs Ecrivains de ce nom. Les deux principaux ſont Ariſton de Chio, Philoſophe Stoïcien, & Ariſton de Ceos, Philoſophe Peripateticien. On les a ſouvent confondus; ce que Plutarque raporte ici étoit pris ſans doute d'un ouvrage intitulé ἐρωτικῶν διατριβῶν, ou ἐρωτικὰ ὅμοια, c'étoit un Recueïl d'avantures amoureuſes. Les uns l'attribuent à Ariſton de Chio, & les autres, comme Athenée, à Ariſton de Ceos. Je ſerois du ſentiment de ces derniers; car un tel ouvrage me paroît plus convenir à un Philoſophe Peripateticien, qu'à un Philoſophe Stoïcien, & je lirois dans Plutarque *Ariſton de Ceos*.

l'égalité, & qu'il ne penchât pas plus pour l'un que pour l'autre; à Dieu ne plaise, lui répondit-il, *que je sois jamais assis sur un Tribunal où mes amis n'ayent pas plus de credit & de faveur auprès de moi que les Etrangers.*

Jusqu'où Themistocle portoit l'amitié.

Au-contraire, Aristide marcha seul, pour ainsi dire, & prit une route toute particuliere dans sa maniere de gouverner; car premierement il ne voulut ni plaire à ses amis, en commettant à leur gré des injustices, ni leur déplaire en leur refusant tout, & en ne leur accordant jamais la moindre grace. Ensuite voyant que l'appui des amis portoit la plûpart des Gouverneurs à abuser de leur pouvoir pour commettre des injustices, il se précautionna contre ce penchant, en se mettant fortement dans l'esprit, & en disant toujours que le veritable Citoyen, l'homme de bien, devoit faire consister toute sa force, & tout son appui à faire & à conseiller en tout & partout ce qui étoit séant & juste. Cependant comme Themistocle entreprenoit beaucoup de choses témérairement, qu'il s'opposoit à tous ses desseins, & qu'il rompoit toutes ses mesures, il fut obligé aussi lui-même de le contredire dans tout ce qu'il proposoit, & de le traverser, tant pour se défendre & pour se vanger, que pour rabattre son autorité, qui alloit toujours croissant par la faveur du peuple; car il estimoit qu'il valoit encore mieux em-

Milieu qu'un homme d'Etat doit garder à l'égard de ses amis.

En quoi le veritable Citoyen doit faire consister sa force & son appui.

Maxime de politique.

Car il estimoit qu'il valoit encore mieux empêcher quelque chose d'utile.] Voici une maxime de politique qui paroît hazardée, &

pêcher quelque chose d'utile à la République, que de souffrir que Themistocle devînt le maître absolu, en lui laissant tout emporter de haute lute. Enfin un jour entr'autres Themistocle ayant fait quelque proposition fort importante & fort avantageuse, Aristide s'y opposa, & fut le plus fort; mais en sortant de l'assemblée il ne put se retenir, & dit tout haut, *qu'il n'y avoit de salut pour les Atheniens que de les jetter Themistocle & lui dans le Barathre.*

Bel exemple des pernicieux effets que produit la jalousie entre des Ministres qui veulent se détruire.

Une autrefois ayant fait quelque decret pour le proposer au peuple, il trouva dans le Conseil beaucoup d'opposition & de contradiction; il ne laissa pas de l'emporter, mais sur le point que le President de l'assemblée alloit demander le consentement du peuple, comme il avoit vû par les avis contraires les inconveniens qui en devoient arriver, il s'en déporta volontairement. Souvent il faisoit proposer ses avis par tierces personnes, de peur que Themistocle par l'envie & par la jalousie qu'il avoit contre lui, ne s'opposât à tout ce qui pourroit être le plus utile.

Action très-sage d'Aristide.

Mais ce qu'on trouvoit d'admirable en lui, c'étoit sa constance & sa fermeté dans les changemens imprévûs qu'ont à essuyer ceux qui se

Constance & fermeté necessaires à un homme d'Etat pour se soutenir dans les

qui est cependant très-profonde & très-vraie. Il vaut mieux s'opposer à quelque chose d'utile à l'Etat & l'empêcher, que de laisser tout emporter à un homme ambitieux, & capable d'abuser de son pouvoir; car cet homme injuste fera passer dans la suite bien des choses plus préjudiciables, que celle qu'on a empêché de réussir, n'auroit été utile.

mêlent du gouvernement; car jamais il ne s'élevoit pour quelques honneurs qu'on lui rendît, ni ne s'abaissoit pour quelques mépris & quelques refus qu'il éprouvât, conservant partout sa tranquilité & sa douceur ordinaire, persuadé qu'on doit se livrer à sa patrie, & la servir dans tous les états gratuitement & sans aucune vûë ni de biens, ni de gloire. De-là vint que le jour qu'on joüa la piece d'Eschyle, intitulée les sept Chefs contre Thebes, lorsque l'Acteur recita ces vers, que le Poëte a faits à la loüange d'Amphiaraüs, *il ne veut pas paroître homme de bien, mais l'être veritablement, moissonnant les fruits de son esprit profond, d'où germent ces sentimens pleins de grandeur & de sagesse*, tout le monde en même-tems jetta les yeux sur Aristide, comme sur celui à qui cette grande loüange convenoit le plus. Aussi avoit-il

changemens imprévus qui arrivent.

L'homme d'Etat doit se livrer à sa patrie, & la servir sans aucune vûë, ni de réputation, ni d'interêt.

Passage d'Eschyle appliqué à Aristide par le peuple.

De-là vint que le jour qu'on joüa la piece d'Eschyle, intitulée les sept Chefs contre Thebes.] C'est ainsi que ce passage doit être traduit pour faire entendre que cette avanture arriva à Aristide le jour qu'Eschyle fit joüer cette piece pour la premiere fois.

Il ne veut pas paroître homme de bien, mais l'être.] Ces vers sont dits par le courier qui vient rendre compte à Eteocle des attaques des ennemis & des Chefs qui les commandent; mais Plutarque y a changé un mot, il a mis δίκαιος *juste*, au lieu qu'Eschyle a mis ἄριστος *vaillant*. Il ne s'agit pas là de justice, mais de courage; le courier dit qu'Amphiaraüs n'a pas mis de devise sur son bouclier comme les autres; *car*, ajoute-t-il, *il ne cherche pas à paroître brave, mais à l'être veritablement.* Au lieu de *juste*, ou de *brave*, j'ai mis *homme de bien*, qui en notre Langue embrasse l'un & l'autre. Quel honneur pour Aristide que tout le monde en plein théatre lui ait appliqué un passage qui renferme un éloge si glorieux! Au reste ces vers sont parfaitement beaux, & Platon en a fait un bon usage dans son second livre de la République.

Force d'Ariſtide, quand il s'agiſſoit de la juſtice.

la force, non-ſeulement de reſiſter pour la juſtice aux ſentimens de l'amitié & de la faveur, mais ce qui eſt encore plus difficile, de fouler aux pieds l'inimitié & la colere. Et à ce propos on raconte qu'un jour pourſuivant en juſtice un de ſes ennemis, après qu'il eut déduit tous les chefs d'accuſation, comme il vit que les Juges refuſoient d'entendre l'accuſé, & qu'ils alloient le condamner tout d'une voix, il ſe leva de ſa place, & alla avec lui ſe jetter aux pieds des Juges pour les ſuplier de l'entendre dans ſes juſtifications, & de ne pas le priver du privilege que lui accordoient les loix.

Belle action d'Ariſtide.

Un autre jour qu'il preſidoit au jugement de la cauſe de deux particuliers, l'un des deux ayant commencé par dire, *que ſon ennemi avoit fait dans ſa vie bien des maux à Ariſtide : Eh, mon ami,* lui répartit Ariſtide, en l'interrompant, *dis ſeulement les maux qu'il t'a faits, car c'eſt ton affaire que je juge, & non pas la mienne.*

Ariſtide élu Treſorier Général.

Il ne fut pas plutôt élû Treſorier Genéral de la République, qu'il fit voir que les Treſoriers, qui avoient été de ſon tems, & encore ceux qui l'avoient précedé, avoient pillé de groſſes ſommes, & ſurtout Themiſtocle, car il étoit bien homme ſage, mais il n'avoit pas beaucoup d'empire ſur ſes mains. C'eſt pourquoi lorſqu'Ariſtide voulut rendre ſes comptes, Themiſtocle fit une groſſe brigue contre lui, le chargea d'avoir volé les deniers publics, & vint à bout de le faire condamner,

Themiſtocle n'avoit pas beaucoup d'empire ſur ſes mains.

condamner, ainsi que l'écrit Idomenée. Mais les principaux de la ville, & les plus gens de bien s'étant élevez contre un jugement si inique, non-seulement l'amende lui fut remise, mais on le nomma encore Tresorier pour l'année suivante.

Adresse d'Aristide pour faire voir aux Atheniens leur sottise.

Alors il fit semblant de se répentir de sa premiere administration, & de vouloir se corriger. Se montrant donc plus traitable & plus facile, il trouva le secret de plaire à tous ceux qui pilloient la République; car il ne les reprenoit point, & n'épluchoit point exactement leurs comptes; de sorte que tous ces pillards, gorgez de biens, combloient de loüanges Aristide, & faisoient eux-mêmes des brigues auprès du peuple, s'empressant pour le faire continuer une troisiéme année dans la même charge. Mais le jour de l'élection étant venu, comme on alloit le nommer par tous les suffrages, Aristide se levant, tança rudement les Atheniens: *Quand j'ai administré vos finances avec toute la fidelité & toute la vigilance d'un homme de bien*, leur dit-il, *j'ai été bafoüé, & traité comme un infâme; & aujourd'hui, après que je les ai abandonnées à tous ces voleurs publics, je suis un homme admirable & le meilleur des Citoyens. Je vous déclare donc que j'ai plus de honte de l'honneur que vous me faites aujourd'hui, que je n'en eus l'année passée de la condamnation que vous prononçâtes contre moi, & je suis indigné de voir qu'auprès de vous il est plus glorieux de complaire aux méchans, que de me-*

La sage reprimende qu'il leur fait.

nager & de conserver les biens de la République.

En parlant ainsi, & en faisant connoître les pilleries, qui avoient été commises, il ferma la bouche à tous ces voleurs publics, qui dans ce moment-là même crioient pour lui, & rendoient en sa faveur de si grands témoignages, & il remporta de tous les gens de bien une loüange veritable & juste.

Datis arrive sur les côtes de Marathon avec une armée navale. Il étoit envoyé avec Artapherne, fils du frere de Darius.

Les Atheniens avoient brûlé Sardis, neuf ou dix ans auparavant.

Les Atheniens envoyent contre lui dix Genéraux.

Sur ces entrefaites Datis, envoyé par le Roy de Perse, sous prétexte, comme il disoit, de se vanger des Atheniens de ce qu'ils avoient brûlé sa ville de Sardis, mais dans la verité pour subjuguer tous les Grecs, arriva sur les côtes de Marathon avec toute son armée navale, & commença à piller & à ravager tout le païs. Des dix Genéraux, que les Atheniens avoient élus pour cette guerre, le premier en autorité & en dignité, c'étoit Miltiade, & Aristide étoit le second après lui en réputation & en credit. Dans le conseil de guerre, qui fut tenu, Miltiade fut d'avis de donner la bataille aux Barbares; & Aristide s'étant rangé à son sentiment, ne contribua pas peu à faire prendre le parti de combattre. Et comme les dix Genéraux commandoient l'armée l'un après

Ne contribua pas peu.] Dans ce conseil l'avis de ne pas hazarder le combat, parce qu'ils étoient en plus petit nombre que les Barbares, l'emportoit de beaucoup; mais Miltiade ayant attiré dans son sentiment Callimaque, qui étoit alors Polemarque, & dont l'autorité égaloit celle des dix Genéraux, l'avis de combattre prévalut; & apparemment Aristide ne contribua pas peu à déterminer Callimaque; c'est ainsi à mon avis qu'on peut concilier Plutarque avec Herodote.

l'autre chacun leur jour, quand le tour d'Aristide vint, il remit le commandement à Miltiade, enseignant par-là à ses compagnons que d'obéir & de se soumettre aux ordres des plus sages, ce n'est nullement une chose honteuse, mais que c'est au contraire une chose très-honorable & très-salutaire. Ainsi adoucissant par son exemple la jalousie, qui pouvoit causer entr'eux de grands débats, & les portant à se trouver heureux d'obéir à celui qui avoit plus d'experience, il fortifia extrêmement Miltiade, qui devint maître absolu de l'armée, dont le commandement ne fut plus partagé, car les autres Genéraux ne se soucierent plus de commander leur jour, & voulurent être entierement à ses ordres.

Belle action d'Aristide.

Il est honorable de se soumettre aux plus sages.

Dans le combat le corps de bataille des Atheniens étant fort pressé, & souffrant beaucoup,

Combat de Marathon.

Et voulurent être entierement à ses ordres.] Plutarque obmet ici une action de Miltiade, qui me paroît digne d'être relevée, & qu'Herodote n'a pas manqué de rapporter, c'est que quoique les autres Genéraux lui eussent cedé le commandement chacun leur jour, Miltiade ne voulut pourtant pas donner la bataille, aucun de ces jours où ses Collegues auroient dû commander, mais qu'il attendit son jour. Il craignit sans doute que celui, dont il auroit pris le tour, ne lui eût cedé le commandement malgré lui, & seulement pour suivre l'exemple des autres, & que par envie il ne fît moins bien son devoir dans le combat, pour ne pas servir à la réputation de celui, qui commandoit à sa place. L'experience a fait voir quelquefois que cette indigne jalousie a nui à de grandes actions, & les a rendu, ou malheureuses, ou longtems douteuses.

Le corps de bataille des Atheniens étant fort pressé, & souffrant beaucoup.] Car le corps de bataille étoit plus dégarni & plus foible que les aîles, c'est pourquoi les Barbares firent là leurs plus grands efforts. Herodote, liv. VI.

parce que les Barbares firent là pendant longtems leurs plus grands efforts contre la Tribu Leontide & la Tribu Anthiochide, Themistocle & Aristide, à la tête de ces deux Tribus, car l'un étoit de la Tribu Leontide, & l'autre de la Tribu Anthiochide, combattirent à l'envi avec tant de valeur & de succès, qu'ils rompirent les Barbares, & les pousserent jusqu'à leurs vaisseaux. Mais les Capitaines Atheniens voyant qu'après s'y être jettez, au lieu de prendre le chemin des Isles pour regagner l'Asie, ils étoient poussez par les vents, & par les courans au-dedans de l'Attique, & craignant qu'ils ne trouvassent la ville sans défense, ils marcherent à son secours avec neuf Tribus, & ils firent tant de diligence qu'ils y arriverent le jour même.

Themistocle & Aristide combattent à l'envi avec beaucoup de valeur.

Aristide laissé seul à Marathon avec sa Tribu pour garder les prisonniers & le butin, ne trompa pas la bonne opinion qu'on avoit de lui; car l'or & l'argent étant semez çà & là dans le camp, & toutes les tentes & toutes les galeres, qu'on avoit

Desinteressement admirable d'Aristide.

Ils étoient poussez par les vents & par les courans au dedans de l'Attique.] Herodote marque expressement que ce fut leur intention de doubler le cap de Sunium pour surprendre Athenes avant que les Atheniens pussent être arrivez pour la secourir. Et dans cette Histoire le témoignage d'Herodote est très-considerable, car il avoit appris les particularitez de ce combat de Marathon de ceux-mêmes qui s'y étoient trouvez.

Et ils firent tant de diligence, qu'ils y arriverent le jour même.] De Marathon à Athenes il y a environ quarante milles; & c'est une grande diligence pour une armée fatiguée d'un long combat d'avoir fait ce chemin le jour même. Herodote écrit qu'elle partit des environs du Temple d'Hercule à Marathon, & qu'elle

prises, étant pleines de hardes magnifiques, & de toutes sortes de meubles & de richesses sans nombre, non-seulement il ne fut pas tenté d'y toucher, mais il empêcha que les autres n'y touchassent. Malgré ses bons ordres il ne laissa pourtant pas d'y avoir des gens qui trouverent le moyen de bien faire leurs affaires, & de s'enrichir à son insçu; entr'autres Callias, qui étoit porte-torche. Un des Barbares l'ayant rencontré dans un lieu écarté, & l'ayant pris vrai-semblablement pour quelque Roy, à cause de ses longs cheveux & du bandeau dont sa tête étoit ceinte, se prosterna devant lui, & lui ayant pris la main droite, il lui découvrit une grande quantité d'or qu'on avoit enterré dans un puits; mais Callias se montra en cette occasion le plus cruel & le plus injuste des hommes; car il ne se contenta pas d'emporter tout l'or, il tua sur le champ le malheureux qui le lui avoit indiqué, afin qu'il ne le déclarât pas à d'autres. De-là vient, dit-on, que les Poëtes comiques appellerent les descendans de ce Callias, *Laccoplutes*, comme qui

Les porte-torches des mysteres portoient de longs cheveux, & avoient la tête ceinte d'un bandeau.

Laccoplutes, *l'origine de ce surnom.*

alla camper devant Athenes près du Temple d'Hercule qui étoit à Cynosarges.

Entr'autres Callias, qui étoit porte-torche.] Cet office de porte-torche étoit très-considerable, parce que le porte-torche étoit admis à tous les mysteres les plus secrets. Nous voyons que Pausanias dans ses Attiques vante fort le bonheur d'une femme de ce qu'elle avoit vû son frere, ensuite son mari, & après son mari, son fils revêtus de cet office. Ce Callias étoit cousin germain d'Aristide, comme on le verra dans la suite.

Laccoplutes, comme qui diroit riches du puits.] Ne seroit-ce pas de-là que seroit venu notre proverbe, *riche comme un puits?* Il est au moins certain qu'il vient de ce que dans les tems de guerre on cachoit ordinairement dans

diroit *riches du puits*, en brocardant ſur le lieu d'où leur auteur avoit tiré toutes ſes richeſſes.

Ariſtide élu premier Archonte, l'année après la bataille de Marathon.

Après l'année de la bataille de Marathon, Ariſtide fut d'abord élû premier Archonte qui donne le nom à l'année; quoique Demetrius de Phalere aſſure qu'il n'eut cette charge que peu de tems avant ſa mort, après la bataille de Platées; mais dans les regiſtres publics après l'Archonte Xanthippide, ſous lequel Mardonius fut vaincu à Platées, on ne trouve point du tout le nom d'Ariſtide parmi les Archontes; au lieu qu'on le trouve après l'Archonte Phanippe, ſous lequel fut gagnée cette celébre bataille de Marathon.

Avantage de la juſtice ſur les autres vertus.

Surnom de Juſte eſt un ſurnom très-royal & très-divin.

De toutes les vertus d'Ariſtide, la plus connuë & celle qui ſe fit le plus ſentir, ce fut ſa juſtice, parce que c'eſt la vertu dont l'uſage eſt le plus continuel, & dont les fruits ſe répandent ſur plus de monde. De-là vint que quoiqu'homme pauvre, & du ſimple peuple, il remporta le ſurnom de *Juſte*, ſurnom très-royal & très-divin, mais que

des puits ce qu'on avoit de plus précieux.

Après l'Archonte Xanthippide, ſous lequel Mardonius fut vaincu à Platées.] En effet, après l'Archonte Xanthippide, ou Xanthippe, qui eſt marqué à la ſeconde année de l'Olymp. LXXV. on ne trouve plus le nom d'Ariſtide parmi les Archontes, marque ſûre qu'il ne le fut point après la bataille de Platées.

Au lieu qu'on le trouve après l'Archonte Phanippe, ſous lequel, &c.] Dans les regiſtres Phanippe eſt marqué Archonte la troiſiéme année de l'Olymp. LXXII. ce fut donc cette troiſiéme année que fut donnée la bataille de Marathon, & non pas la premiere; comme la plûpart des ſçavans l'ont cru. Ariſtide fut Archonte l'année ſuivante. Auſſi eſt-il marqué la quatriéme année de cette même Olymp. LXXII. rien n'eſt plus ſûr que ce calcul.

jusqu'ici aucun des Rois, ni des Tyrans n'a ambitionné, ils ont bien mieux aimé être appellez *Poliorcetes*, preneurs de villes, *Cerauni*, foudres, & *Nicanores*, vainqueurs. Quelques-uns même ont pris plaisir à se voir donner les noms d'*Aigles* & de *Vautours*, préferant ainsi le vain honneur de ces titres, qui ne marquent que la force & la puissance, à la solide gloire de ceux qui marquent la vertu. Cependant Dieu-même, à qui ils se piquent de se comparer & de ressembler, me paroît ne se distinguer que par trois choses, par l'immortalité, par la puissance & par la vertu. De ces trois qualitez la vertu est sans contredit la plus respectable & la plus divine, car l'immortalité convient au vuide & aux élemens. Pour la puissance, les tremblemens de terre, les foudres, les tourbillons de vents, & les débordemens des eaux n'en ont-ils pas une infinie? Mais pour la justice, rien n'y par-

Pitoyable aveuglement des Princes sur les titres.

La vertu plus respectable & plus divine que la puissance & que l'immortalité.

Rien de tout ce qui n'est pas capable de

De ces trois qualitez la vertu est sans contredit la plus respectable.] Personne de raisonnable ne peut douter de cette verité. La vertu est plus respectable que la puissance, puisque la plus grande puissance peut être un très-grand mal, & qu'elle l'est d'ordinaire. Il n'est pas moins vrai que la vertu est plus respectable que l'immortalité, & ceux-mêmes qui aiment le plus la vie, ne sçauroient s'empêcher d'en convenir, puisqu'ils ne sçauroient douter que l'immortalité ne puisse être un éternel supplice.

Car l'immortalité convient au vuide & aux élemens.] Mais il est ridicule d'appeller immortel le vuide qui n'est rien. Pour ce qui est des élemens, Plutarque parle ainsi selon le sentiment des Philosophes qui croyoient que tout retournoit dans ses premiers principes, & que ces premiers principes étoient inalterables, & immortels par conséquent. Erreur dont la veritable Religion enseigne la fausseté; car tout sera détruit.

Rien n'y participe de tout ce qui n'est pas capable de raisonner &

connoître Diéu, ne peut participer à la justice.

ticipe de tout ce qui n'eſt pas capable de raiſonner & de connoître l'eſſence divine.

Les trois ſentimens dont les hommes ſont affectez envers la divinité.

C'eſt pourquoi auſſi les hommes étant penetrez de trois differens ſentimens envers les Dieux, d'un ſentiment d'admiration & d'envie, d'un ſentiment de crainte, & d'un ſentiment d'amour & de reſpect, il ſemble qu'ils ne les admirent & ne les eſtiment heureux qu'à cauſe de leur incorruptibilité & de leur immortalité, qu'ils ne les craignent qu'à cauſe de leur puiſſance, & de l'empire qu'ils ont ſur tout cet Univers, & qu'ils les aiment, les honorent, & les reſpectent à cauſe de leur juſtice, Cependant avec tous ces ſentimens, qui ſont ſi naturels & ſi juſtes, de ces trois qualitez ils ne deſirent & n'ambitionnent que les deux premieres, l'immortalité, dont notre nature n'eſt pas capable, & la puiſſance, dont la plus grande partie dépend toujours de la Fortune; & ils laiſſent derriere, & mettent au dernier rang la vertu, qui de tous les biens divins, eſt le ſeul qui dépend de nous & eſt en notre puiſſance. En quoi ils ſe trompent groſſierement, ne prenant pas garde que la vie même de ceux qui ſont le plus favoriſez de la

Erreur de Plutarque.

Erreur des hommes de preferer la puiſſance & l'immortalité même à la vertu.

de connoître l'eſſence divine.] Voilà un principe très-certain; pour être capable de juſtice, il faut connoître Dieu, ſans la connoiſſance de Dieu, il ne peut y avoir de juſtice.

L'immortalité, dont notre nature n'eſt pas capable.] Plutarque parle ici en Payen aveugle qui ne ſçait pas que nous étions nez pour l'immortalité, que c'eſt le peché ſeul qui nous l'a fait perdre, & que nous en ſommes redevenus capables pour l'autre vie, par les merites de celui qui a effacé le peché, & qui a ravi à la mort ſa victoire.

Fortune,

Fortune, les plus puissans & le plus constituez en dignité, c'est la justice seule qui la rend celeste & divine, & qu'au-contraire l'injustice la rend terrestre & bestiale.

Justice seule rend la vie celeste & divine.

Pour revenir à Aristide, ce surnom de Juste le fit d'abord aimer & respecter; mais enfin il lui attira l'envie, surtout par les menées de Themistocle, qui alloit semant ce bruit parmi le peuple, qu'Aristide ayant aboli tous les Tribunaux en jugeant tout par lui-même, & en se rendant lui seul arbitre de tous les differends, s'étoit formé insensiblement & sans qu'on s'en apperçût, une Monarchie sans pompe & sans gardes. Et le peuple, naturellement fier, enorgueilli encore par la victoire, & qui, se croyant digne des plus grands honneurs, vouloit que tout dépendît de son autorité, étoit fort indisposé contre ceux qui acqueroient un nom & une réputation au-dessus des autres. C'est pourquoi s'étant assemblez de tous les bourgs de l'Attique dans la ville, ils bannirent Aristide du ban de l'Ostracisme, déguisant sous le beau nom de haine de la tyrannie, l'envie qu'ils portoient à sa gloire; car ce ban n'étoit point une punition pour crime ou malversation quelconque, mais en lui donnant une couverture honnête, on l'appelloit un rabais & une diminution de l'orgueil qui croissoit trop, & de la puissance qui devenoit à charge; mais dans la verité, c'étoit un innocent & doux allegement de l'envie, car par son moïen celui qui étoit blessé de cette grandeur, qui lui

Envie contre la gloire, déguisee souvent sous le nom de haine de la Tyrannie.

Ce que c'étoit que le ban de l'Ostracisme, & comment on y procedoit.

étoit suspecte, exhaloit toute sa haine, en condamnant, non à quelque chose de bien violent, mais seulement à un exil de dix années. Il est vrai qu'après qu'on eut fait tomber ce ban si honorable sur des hommes de néant, & chargez de crimes, & qu'on eut enfin banni de cette maniere l'infâme Hyperbolus, cette indignité fit ouvrir les yeux aux Atheniens, & ils y renoncerent. Or voici la cause & le sujet de l'Ostracisme d'Hyperbolus.

Alcibiade & Nicias, les deux Citoyens qui avoient le plus de pouvoir & d'autorité dans la ville, étoient opposez l'un à l'autre, & se faisoient une guerre ouverte. Voyant donc que le peuple alloit recourir à l'Ostracisme, & ne doutant point que cela ne menaçât l'un d'eux, ils s'aboucherent, réunirent leurs partis, & firent par leurs brigues que l'Ostracisme tomba sur Hyperbolus. Le peuple, indigné de ce qu'on avoit ainsi ravalé, flétri & deshonoré ce ban, l'abolit & y renonça pour toujours. Or pour donner en gros une idée de l'Ostracisme, voici ce que c'étoit. Chaque Citoïen prenoit un morceau de pot cassé, & après y avoir écrit le nom de celui qu'il vouloit bannir, il le portoit dans un certain lieu de l'assemblée, qui étoit fermé en rond d'une cloison de bois. Les Magistrats commençoient d'abord par compter

Ils s'aboucherent.] On ne peut pas dire que διαλεχθέντες ἀλλήλοις ne soit pas Grec, & ne fasse pas un bon sens; cependant il est très vrai-semblable que Plutarque avoit écrit διαλλαχθέντες ἀλλήλοις, *s'étant raccommodez*, c'est une conjecture de M. Salvini.

le nombre des tests, car s'il y en avoit moins de six mille, l'Ostracisme étoit nul. Le nombre étant complet, on mettoit à part tous les noms qui étoient écrits, & le nom, qui l'emportoit par le nombre des tests, étoit celui contre lequel on prononçoit le ban pour dix années, & on laissoit au banni la joüissance de ses biens.

Dans cette occasion, où Aristide fut banni, comme on étoit occupé à écrire les noms, on dit qu'il y eut un habitant d'un bourg, homme grossier, qui ne sçachant ni lire, ni écrire, s'adressa à Aristide, qu'il prit pour un homme du peuple, le pria d'écrire le nom d'Aristide sur son test qu'il lui presenta; Aristide, admirant cette avanture, lui demanda s'il avoit reçu quelque déplaisir d'Aristide: *Aucun*, lui dit le manant, *je ne connois pas même cet homme, mais je suis fatigué & blessé de l'entendre partout appeller le Juste.*

Grande moderation d'Aristide.

Aristide, sans répondre une seule parole, prit tranquillement le test, y écrivit son nom, & le lui rendit. Quand il sortit de la ville pour remplir son ban, il leva les mains au Ciel, & fit aux Dieux une priere, comme on peut croire, toute con-

Il fit aux Dieux une priere toute contraire à celle d'Achille.] Il est certain qu'Aristide fit une priere en cette occasion; & de ce qu'il étoit homme juste & plein d'amour pour sa patrie, il dit qu'il est vrai-semblable qu'il fit une priere toute contraire à celle que fait dans Homere Achille, qui est un homme emporté, vindicatif, injuste. La priere d'Achille est assez connuë, il ne se contente pas de prier que les Troyens soient vainqueurs, afin que les Grecs se voyent réduits à implorer le secours de son bras, comme nous le voyons dans le premier liv. de l'Iliade, il pousse

Priere d'Aristide, toute contraire à celle d'Achille.

traire à celle d'Achille; il pria *que jamais il n'arrivât aux Atheniens aucun tems où le peuple fût forcé par la necessité de se souvenir d'Aristide.*

Les Atheniens font un decret pour le rappel des bannis, surtout d'Aristide.

Trois ans aprés, Xerxes traversant à grandes journées la Thessalie & la Beotie pour arriver dans l'Attique, les Atheniens revoquerent cette loy, & firent un décret qui ordonna le retour de tous les bannis. Ce qui les y obligea, ce fut surtout la crainte qu'ils eurent d'Aristide, car ils craignirent que se joignant à leurs ennemis, il ne corrompît la plûpart des Citoyens, & qu'il ne les entraînât avec lui dans le parti des Barbares, en quoi ils jugeoient très-mal du caractere de ce personnage, qui avant ce dernier décret n'avoit jamais cessé d'exhorter & d'encourager les Grecs à défendre leur liberté, & qui après ce décret, Themistocle ayant été élû Genéral de l'armée, se joignit à lui, & le secourut de sa personne & de ses conseils, portant ainsi son plus grand ennemi au comble de la gloire pour le salut public. Car le Genéral

Ils jugeoient très-mal du caractere d'Aristide.

Aristide se joint à Themistocle son ennemi, & le porte au comble de la gloire pour le salut public.

sa rage & son ressentiment jusqu'à prier que les Grecs & les Troyens perissent tous les uns par les mains des autres, afin que lui & Patrocle demeurez seuls, ayent la gloire de renverser Ilion. Il. 16.

Car le Genéral Eurybiade étant déja tout resolu de quitter Salamine.] Eurybiade Spartiate étoit le Genéralissime, l'Amiral de toute la flotte. Dans le Conseil qu'il assembla, tous les Officiers furent d'avis qu'il falloit quitter le poste de Salamine pour aller donner la bataille devant l'Isthme, & leur raison étoit, que s'ils étoient battus à Salamine, ils seroient assiégez dans l'Isle, & n'auroient aucun secours; au lieu que si ce malheur leur arrivoit devant l'Isthme, ils pourroient se retirer chacun dans leur païs. Themistocle fut d'un avis tout contraire, comme on va le voir.

Eurybiade étant déja tout resolu de quitter Salamine, & les vaisseaux des ennemis étant venus la nuit se saisir des passages, & faire comme une enceinte autour des Isles, sans que personne s'apperçût que l'armée étoit enveloppée, Aristide vint la nuit même d'Egine, & traversa avec un très-grand danger toute la flotte des ennemis; arrivé à la tente de Themistocle, il l'appella, & le pria de sortir tout seul; Themistocle étant sorti, il lui parla en ces termes: *Themistocle, si nous sommes sages, nous renoncerons desormais à cette vaine & puerile dissention qui nous a agitez jusqu'ici, & nous nous jetterons dans une émulation plus honorable & plus salutaire, en combattant & en faisant à qui mieux mieux pour sauver la Grece; vous en commandant & en faisant le devoir d'un bon & sage Capitaine; & moi en vous obéissant, & en vous aidant de ma personne & de mes conseils. J'apprends que vous êtes le seul qui*

Beau discours d'Aristide à Themistocle.

Quelle est l'émulation la plus honorable & la plus salutaire entre les Citoyens.

Themistocle, si nous sommes sages.] Herodote rapporte cet entretien secret de Themistocle & d'Aristide, liv. VIII. 79. mais il le rapporte plus simplement, Plutarque ne s'est attaché qu'à la substance, & l'a embelli à sa maniere.

J'apprends que vous êtes le seul qui avez embrassé le bon parti.] Car Themistocle fut d'avis qu'il falloit combattre à Salamine, & il representa à Eurybiade, qu'étant inferieurs en nombre & en force de vaisseaux, ils auroient de l'avantage à combattre dans ce détroit, qui empêcheroit les ennemis de se servir de toutes leurs forces, au lieu que s'ils alloient devant l'Isthme, outreque l'on perdroit Salamine, Megare & Ægine, ils auroient un grand desavantage à combattre en pleine mer contre une flotte superieure, & que toutes les troupes les abandonneroient, & se retireroient dans leur païs, de sorte qu'ils n'auroient plus d'armée. Herodote écrit que Themistocle ne s'avisa pas le premier de cet avis, & qu'il lui fut inspiré & suggeré par un Athenien nom-

avez embrassé le bon parti, en conseillant de combattre dans ces détroits sans differer davantage; vos Alliez se sont opposez à cet avis; mais voilà les ennemis mêmes qui vous aident & vous fortifient; car leurs vaisseaux couvrent & ferment la mer tout autour de vous devant & derriere; desorte que ceux-mêmes, qui ne vouloient pas la bataille, seront forcez de combattre, & de se montrer gens de bien; car il n'y a plus de chemin ouvert à la fuite.

Sage réponse de Themistocle à Aristide.

Themistocle lui répondit, *Aristide, je suis fâché que vous ayez sur moi l'avantage de m'avoir provoqué le premier à un si genereux combat. Il n'est point d'effort que je ne fasse pour surpasser un commencement qui vous est si honorable, & pour effacer une démarche si éclatante par des actions d'un plus grand éclat.* En même-tems, après lui avoir fait confidence de la ruse qu'il avoit imaginée pour tromper le Barbare, il l'exhorta d'aller persuader Eurybiade d'entrer dans son opinion, en lui faisant voir qu'il n'y avoit d'autre salut pour eux que de combattre par mer à Salamine, car Eurybiade avoit bien plus de foi pour ce que disoit Aristide, que pour ce que disoit Themistocle. Aussi dans le conseil de guerre qui

Ce qui se passa dans un conseil de guerre.

mé Mnesiphile. Mais combien de fois a-t-on vû des Officiers subalternes s'attribuer l'honneur d'un avis qui a été heureux. V. Herodote, VIII. 57. 58. &c.

Après lui avoir fait confidence de la ruse qu'il avoit imaginée pour tromper le Barbare.] Cette ruse étoit d'envoyer aux ennemis, leur dire de sa part que les Grecs avoient resolu d'abandonner Salamine & de s'enfuir, & qu'ils n'avoient qu'à s'opposer à leur fuite, pour en avoir très-bon marché. Et ce fut un nommé Sicinus qui fut chargé de cette commission. V. la vie de Themistocle & Herod. VIII. 75.

fut tenu, & où assisterent tous les Officiers generaux, Cleocrite le Corinthien dit à Themistocle, *votre avis ne plaît pas à Aristide, puisque le voilà, & qu'il ne dit mot.* Mais Aristide lui répondit, *tu te trompes, je ne me serois point tû si Themistocle n'avoit dit ce qu'il y a de plus expedient à faire, & mon silence n'est point pour aucun bien que je lui veuille, c'est une marque du consentement, & de l'approbation que je donne à son avis.* Voilà ce qui se passa dans ce conseil.

Ce jour-là même Aristide voyant la petite Isle de Psyttalée vis-à-vis de Salamine dans le détroit, toute pleine de troupes ennemies, il fit embarquer promptement dans des esquifs les plus aguerris, & les plus déterminez des Citoyens, descendit à Psyttalée, tomba brusquement sur les Barbares, & les tailla en pieces, hors les principaux, qui furent faits prisonniers. De ce nombre furent trois freres, fils de la sœur du Roy, appellée Sandauce. Aristide les envoya sur l'heure à Themistocle, & l'on dit que selon l'ordre, qu'en donna par un oracle le Devin Euphrantides, ils furent immolez à Bacchus surnommé *Omestes.*

Petite Isle entre Salamine & le Pirée, à quelque cent cinq stades de Salamine.

V. les remarques sur la vie de Themistocle, tom. II.

Euphrantides Devin.

Après cet heureux commencement Aristide garnit de bons soldats cette Isle tout autour pour observer tous ceux que la Fortune du combat, ou la violence de la mer y jetteroient, afin qu'ils sauvassent les Alliez, & qu'ils fissent main basse sur ses ennemis; car le plus grand choc & le principal effort se firent autour de Psyttalée, comme il

Trophée de la victoire de Salamine érigé dans l'Isle de Psyttalie.

l'avoit prévû. Aussi fut-ce dans cette Isle qu'on érigea le trophée de la victoire.

Proposition que Themistocle fait à Aristide.

Prendre l'Asie dans l'Europe.

Le combat fini, Themistocle pour sonder Aristide, lui parla en ces termes: *Nous venons d'executer un grand exploit, mais le plus fort & le plus important reste encore à faire, c'est de prendre l'Asie entiere dans l'Europe même, en navigeant promptement vers l'Hellespont, & en rompant le pont, que Xerxes y a laissé pour sa retraite.* A ces mots Aristide, jettant un grand cri, dit à Themistocle, qu'il devoit abandonner un dessein si étrange, & qu'il falloit plutôt chercher & prendre toutes les mesures possibles pour chasser très-promptement le Mede hors de la Grece, de peur que s'y voyant enfermé avec une si grande puissance, & ne trouvant point de voye ouverte pour s'enfuir, le desespoir ne reveillât son courage, & ne le portât à se défendre avec la derniere opiniâtreté.

Réponse d'Aristide à la proposition de Themistocle.

Themistocle envoye donner à Xerxes une fausse frayeur pour le porter à regagner l'Asie.

Themistocle donc envoya pour la seconde fois vers Xerxes, & se servit en cette occasion de l'Eunuque Anarces, qu'il chargea d'aller dire en secret au Roy, qu'il faisoit tous ses efforts pour détourner les Grecs d'executer la resolution qu'ils avoient prise d'envoyer dans l'Hellespont rompre le

Themistocle envoya donc pour la seconde fois vers Xerxes.] Car il y avoit déja envoyé Sicinus. Themistocle fut ravi de cette ouverture d'Aristide, car il vit par-là qu'il pouvoit faire, comme on dit, d'une pierre deux coups, servir sa patrie, en obligeant Xerxes à prendre la fuite, & se faire un merite auprès de ce Roi, en lui donnant cet avis; car il paroît manifestement par tout ce qu'Herodote écrit, que Themistocle pensoit serieusement à se menager la faveur & l'appui de ce Prince.

le pont qu'il y avoit laissé, & qu'il lui en donnoit avis pour lui marquer l'affection qu'il lui portoit, & afin qu'il s'en servît pour se mettre en sureté. Xerxes, effrayé du danger dont on le menaçoit, ne perdit pas un moment, & prit aussitôt la route de l'Hellespont avec toute sa flotte. Mardonius fut laissé avec l'armée de terre composée de trois cens mille hommes de ses meilleures troupes.

Xerxes se retire, & regagne l'Hellespont.

Mardonius laissé en Grece avec une grosse armée.

Ces forces si grandes rendoient très-redoutable ce Lieutenant géneral du grand Roy, & il intimidoit encore les Grecs par ses menaces, & par les lettres hautaines qu'il leur écrivoit. *Vous avez vaincu*, leur mandoit-il, *sur des bâtimens de mer, des hommes qui ne sçavent combattre que sur terre & qui sont très-mal adroits à manier la rame; mais la Thessalie & la Beotie nous offrent de belles plaines pour faire combattre des escadrons & des bataillons.* Et pour les Atheniens, il leur écrivoit des lettres particulieres où il leur faisoit des propositions de la part du Roy, qui leur promettoit de rétablir leur ville, de leur donner quantité d'or & d'argent, & de les rendre Seigneurs & Maîtres de toute la Grece s'ils vouloient se retirer & abandonner leurs Alliez.

Lettres que Mardonius écrivoit aux Grecs pour les intimider.

Propositions qu'il faisoit aux Atheniens.

Il leur écrivoit des lettres particulieres, où il leur faisoit des propositions.] Herodote ne parle point de ces lettres, mais il dit qu'il leur envoya Alexandre, Roy de Macedoine, fils d'Amyntas, & le septiéme descendant depuis Perdiccas; & il rapporte la harangue qu'il fit dans le Conseil, & ce que les députez de Lacedemone dirent ensuite, liv. VIII. 140. 141.

Les Lacedemoniens envoyent des Ambassadeurs aux Atheniens pour les affermir dans la ligue.

Les Lacedemoniens ayant eu le vent de ces propositions, & craignant qu'ils ne les acceptassent, envoyerent des Ambassadeurs à Athenes pour prier les Atheniens de mettre leurs femmes & leurs enfans en sureté à Sparte, & de receyoir d'eux tout ce qui étoit necessaire pour la nourriture de leurs vieillards, car le peuple ayant perdu sa ville & tout son païs, se trouvoit dans une necessité très-pressante.

Réponse admirable des Atheniens aux Ambassadeurs de Lacedemone.

Les Atheniens, après avoir entendu ces Ambassadeurs, firent par le décret d'Aristide une réponse qu'on ne peut assez admirer : Qu'*ils pardonnoient à leurs ennemis s'ils avoient pensé que tout étoit venal à prix d'or & d'argent, car les Barbares ne connoissoient rien de plus estimable & de plus précieux que les richesses ; mais qu'ils étoient très-fâchez contre les Lacedemoniens de ce qu'ils ne jettoient les yeux que*

Les Lacedemoniens ayant eu le vent de ces propositions.] Selon Herodote, ils envoyerent ces Ambassadeurs, non pas sur aucun avis qu'ils eussent eu de ces propositions, mais sur la premiere nouvelle du départ d'Alexandre de l'armée de Mardonius, car ils se douterent bien du sujet de ce voyage. D'ailleurs ils se souvenoient de quelques Oracles, qui augmentoient leur frayeur ; car ils les menaçoient qu'eux & tous les Doriens seroient chassez du Peloponese par les Medes & par les Atheniens. Aussi ces Ambassadeurs arriverent-ils à Athenes bientôt après Alexandre, & se trouverent à la premiere audience que le peuple lui donna.

Pour prier les Atheniens de mettre leurs femmes & leurs enfans en sureté à Sparte.] Herodote rapporte le discours que ces Ambassadeurs firent dans le Conseil, VIII. 142. Plutarque n'en a pris que très-legerement la substance. Ils ne proposerent point aux Atheniens d'envoyer à Sparte leurs femmes & leurs enfans, mais ils offrirent seulement de les nourrir pendant toute la guerre.

sur la pauvreté & sur la disette extrême où Athenes se trouvoit réduite, & qu'ils avoient oublié la vertu & la magnanimité des Atheniens, puisqu'ils pensoient que l'offre de leurs vivres seroit le grand motif qui les retiendroit dans la ligue, & les obligeroit à combattre pour le salut des Grecs.

Ce qu'Aristide ordonne aux Ambassadeurs de Sparte de dire à leurs Maîtres.

Aristide ayant écrit cette réponse dans son décret, & ayant ordonné qu'on fît entrer dans le Conseil les Ambassadeurs du Roy & ceux de Sparte, il commanda qu'on dît aux Lacedemoniens *qu'il n'y avoit assez d'or ni sur la terre, ni dans les entrailles de la terre, pour obliger les Atheniens à le préferer à la liberté de la Grece*; & qu'on répondît à ceux de Mardonius en leur montrant le soleil, *que tant que cet astre continueroit son cours autour du monde, les Atheniens feroient la guerre aux Perses pour vanger leurs terres pillées & saccagées, & leurs Temples profanez & brûlez.*

Ce qu'il fait dire aux Ambassadeurs de Mardonius.

Ordre remarquable qu'il donne aux Prêtres.

De plus, il ordonna que les Prêtres maudissent & excommuniassent quiconque oseroit proposer de faire alliance avec les Medes, ou d'abandonner l'alliance des Grecs.

Mardonius entre pour la seconde fois dans l'Attique, dix mois après que Xerxes se fut rendu maître d'Athenes.

Aristide envoyé à Sparte pour hâter le secours.

Quand Mardonius fut entré pour la seconde fois dans l'Attique, les Atheniens se retirerent encore à Salamine. Et alors Aristide, envoyé Ambassadeur à Sparte, se plaignit de la lenteur, & de la negligence des Lacedemoniens, leur reprocha qu'ils abandonnoient encore Athenes aux Barbares, & les exhorta à marcher promptement au secours de ce qui restoit encore de la Grece.

Les Ephores ayant entendu son discours, n'en parurent pas fort touchez, car ils passerent tout le jour en festins & en rejoüissances, parce qu'il se rencontra que ce jour-là étoit la fête d'Hyacinthe. Mais la nuit ils choisirent cinq mille Spartiates, & leur ayant fait prendre à chacun sept Ilotes, ils les firent partir secretement à l'insçu des Atheniens.

La fête d'Hyacinthe.

Surprise dont les Ephores usent envers Aristide.

Quelques jours après Aristide s'étant encore plaint au Conseil, les Ephores lui dirent en riant, *qu'il falloit qu'il revât, ou qu'il dormît, & que déja leur armée étoit arrivée à la ville d'Orestie, marchant contre les étrangers*, car les Lacedemoniens appellent *étrangers* les Barbares. Aristide leur répondit, *que ce n'étoit pas-là le tems de se moquer, & de se réjoüir en trompant leurs Alliez, au lieu de tromper leurs ennemis*. Voilà comme Idomenée raconte la chose de point en point. Mais dans le décret d'Aristide, il n'est pas nommé Ambassadeur, on n'y trouve

Dans l'Arcadie au pied du mont Menale, à trente-sept ou trente-huit mille de Lacedemone.

Réponse que leur fait Aristide.

N'en parurent pas fort touchez.] Ils remirent leur réponse au lendemain, & le lendemain au jour suivant & d'un jour à l'autre, ils gagnerent dix jours, pendant lesquels ils acheverent la muraille dont ils fermerent l'Isthme, & qui les mettoit en sureté contre les Barbares.

Car ils passerent tout le jour en festins & en rejoüissances, parce qu'il se rencontra que ce jour-là étoit le jour de la fête d'Hyacinthe.] Chez les Lacedemoniens la fête d'Hyacinthe duroit trois jours, le premier & le dernier étoient des jours de tristesse & de deüil pour la mort d'Hyacinthe; mais le second étoit un jour de rejoüissance; il y avoit des festins, des jeux, des spectacles, & toutes sortes de divertissemens, & c'est apparemment de ce second jour, que ce passage de Plutarque doit être entendu. Cette fête se celébroit toutes les années au mois d'Août en l'honneur d'Apollon & d'Hyacinthe.

pour Ambassadeurs que Cimon, Xanthippe & Myronides.

Quelque tems après il fut élû Capitaine general pour la bataille que l'on devoit donner, & ayant pris huit mille hommes de pied des Atheniens, il marcha à Platées. Là se rendit Pausanias Genéral en chef de toute l'armée Grecque, menant avec lui les Spartiates; toutes les autres troupes Grecques arrivoient de jour en jour comme à la file. L'armée des Barbares étoit campée le long du fleuve de l'Asope, mais à cause de la grande étenduë de païs qu'elle occupoit, elle ne s'étoit point retranchée, elle avoit seulement enfermé de murailles, au milieu de son camp, un espace en quarré, dont chaque côté étoit de dix stades, pour les bagages & pour ce qu'elle avoit de plus précieux.

Il est élû Capitaine Genéral pour la bataille de Platées.

Douze cens cinquante pas.

Il y avoit dans l'armée Grecque un Devin d'Elée, appellé Tisamene, il prédit à Pausanias

Tisamene le Devin.

L'armée des Barbares étoit campée le long du fleuve de l'Asope.] Pour se faire une idée juste de la bataille de Platées, & pour bien entendre les Historiens qui la rapportent, il faudroit avoir devant les yeux la situation des deux armées. Les Barbares étoient campez le long de l'Asope. Herodote dit *que Mardonius avoit étendu son camp depuis Erythres près de Hysies jusqu'à Platées.* Mais cela ne peut être, car Hysies étoit en de-çà de l'Asope du côté du Citheron, & Mardonius étoit de l'autre côté vers Thebes. Il faut corriger là *Hurie*, qui, selon Strabon, appartenoit aux Thebains, & elle fut ensuite aux Platéens: En un mot les Perses campoient à la rive gauche du fleuve, & les Grecs à la rive droite.

Appellé Tisamene.] Ce Tisamene avoit autrefois reçu un Oracle, qui lui promettoit cinq grandes victoires. Les Spartiates, informez de cet Oracle, voulurent l'avoir de leur côté pour Devin, & lui firent des offres

Prédiction qu'il fait aux Grecs.

& à tous les Grecs qu'ils remporteroient surement la victoire, pourvû qu'ils n'attaquassent point, & qu'ils ne fissent que se défendre. Et Aristide ayant

Oracle d'Apollon rendu à Aristide sur la bataille de Platées.

envoyé à Delphes consulter l'Oracle, le Dieu lui répondit, *que les Grecs remporteroient l'avantage sur leurs ennemis pourvû qu'ils fissent des prieres à Jupiter, à Junon Patrone du mont Citheron, à Pan, & aux*

Nymphes Sphragitides.

Nymphes Sphragitides, qu'ils sacrifiassent aux Heros Androcrates, Leucon, Pisandre, Damocrates, Hypsion, Acteon, & Poluide, & qu'ils ne hazardassent la bataille que dans leur propre païs précisement dans le champ de Cerès Eleusiniene, & de Proserpine.

Embarras d'Aristide sur ces Oracle.

Cet Oracle rapporté à Aristide le jetta dans une grande perplexité, car les Heros ausquels il

très-considerables; mais il demanda à être fait Citoyen de Sparte, ce qu'on lui refusa. A l'approche des Perses, les Spartiates lui offrirent ce qu'ils lui avoient refusé, mais il demanda le même honneur pour son frere Hegias & l'obtint; & voilà les deux hommes seuls qui ont jamais été faits Citoïens de Sparte. Herodot. IX. 32.

Qu'ils remporteroient surement la victoire, pourvû qu'ils n'attaquassent point.] Voilà à quoi servoient parfaitement les Devins; quand les Generaux ne pouvoient retenir, ou mener les troupes à leur gré, ils faisoient ordonner par les Devins ce qu'ils vouloient, & alors la Religion attiroit un respect & une obéissance, qu'on refusoit à l'autorité. Le Devin promet aux Grecs la victoire, pourvû qu'ils n'attaquent point, parce que pour attaquer, il falloit passer le fleuve, ce qui ne pouvoit se faire sans un grand desavantage. Le Devin des Perses leur prédit la même chose pour la même raison, comme on le verra dans la suite.

Et aux Nymphes Sphragitides.] Aux Nymphes du mont Citheron, qui avoient eu le nom de *Sphragitides*, de l'antre appellé *Sphragidion*; & je croi que ce nom venoit du respect & du silence que l'on gardoit sur ce qui se passoit dans cet antre, de peur de blesser ces Nymphes, & d'encourir leur indignation. Car σφραγὶς, signifie un cachet, d'où l'on a dit σφραγῖδα γλώσσῃ ἐπικεῖσθαι, *qu'on a un cachet sur la bou-*

ordonnoit d'offrir des ſacrifices, étoient les ancêtres des Platéens, & l'antre des Nymphes Sphragitides étoit ſur une des croupes du Citheron, vers le couchant d'Eté, & dans cet antre il y avoit autrefois, dit-on, un Oracle, de l'eſprit duquel la plûpart des habitans du païs étoient poſſedez, c'eſt pourquoi on les appelloit *Nympholeptes*, comme qui diroit *poſſedez par les Nymphes*. Et d'un autre côté, de ne promettre la victoire aux Atheniens qu'à condition qu'ils ne donneroient le combat que dans leur propre païs, c'étoit rappeller & faire repaſſer tout l'effort de la guerre dans l'Attique.

Nympholeptes, quels habitans appellez de ce nom.

Sur ces entrefaites le Capitaine général des Platéens, appellé Arimneſte, eut la nuit un ſonge. Il lui ſembla que Jupiter ſauveur lui étant apparu, lui demanda, *quelle étoit la reſolution que les Grecs avoient priſe?* Qu'il lui répondit, *Seigneur, dès demain nous décamperons & remenerons l'armée à Eleuſine, & là nous livrerons bataille aux Barbares,*

Arimneſte Général des Platéens. Le ſonge qu'il fit.

che, pour dire qu'on ne parle point, qu'on garde le ſilence, *os ſignatum habere*. On ſçait aſſez la crainte & la ſuperſtition des Anciens ſur les Dieux.

Car les Heros, auſquels il ordonnoit d'offrir des ſacrifices, étoient les ancêtres des Platéens.] Ce qui cauſoit l'embarras d'Ariſtide, c'eſt que ces ſacrifices & ces prieres, que l'Oracle ordonnoit de faire à ces Heros de Platées & à ces Nymphes du Citheron, ſembloient marquer qu'il falloit donner la bataille dans les lieux de leur domination, s'il eſt permis de parler ainſi, & que la défenſe de ne haſarder cette bataille que dans ſon propre païs, le renvoyoit dans l'Attique. Voilà ce qu'il ne pouvoit concilier; mais la ſuite va tout applanir, & faire voir que les Dieux ont toujours raiſon, & que ce ſont les hommes ſeuls qui ſe trompent, quand ils ne veulent ſuivre que leurs propres lumieres.

Jupiter explique l'Oracle d'Apollon.

selon l'Oracle qu'Apollon nous a rendu; & qu'alors le Dieu lui repartit, *qu'ils se trompoient totalement, que le lieu, dont l'Oracle parloit, étoit là même aux environs de Platées, & qu'ils le trouveroient s'ils le cherchoient bien.*

Où étoit anciennement le Temple de Cerès & de Proserpine désigné par l'Oracle.

Arimneste ayant eu cette vision si claire, ne fut pas plutôt éveillé, qu'il manda les plus vieux & les plus experimentez de ses Citoyens, & conferant & cherchant avec eux, enfin il trouva que près de la ville de Husies au pied du Citheron il y avoit un vieux Temple, appellé *le Temple de Cerès Eleusinienne & de Proserpine.* Ravi de cette découverte il en avertit Aristide, & le mena sur le lieu, qu'ils trouverent très-commode pour y ranger en bataille une armée de gens de pied, qui manqueroit de Cavalerie, parce que le pied du Citheron s'étendant jusqu'auprès de ce Temple, empêchoit les gens de cheval d'en approcher. D'ailleurs dans ce lieu-là même étoit la chapelle du Heros Androcrates, toute couverte de buissons & d'arbres fort épais. Et afin qu'il ne manquât rien à l'Oracle

La Chapelle du Heros Androcrates.

Et qu'alors le Dieu lui repartit qu'ils se trompoient totalement.] Cela est assez heureux que Jupiter vienne lui-même expliquer l'Oracle d'Apollon. Il y a de l'apparence que cet Arimneste, Capitaine general des Platéens, étoit un homme sçavant dans l'antiquité, & qui étoit instruit, qu'au pied du Citheron, il y avoit eu autrefois un Temple de Cerès Eleusinienne, & que pour le mieux persuader aux Grecs, il fit semblant d'avoir eu cette vision.

Enfin il trouva que près de la ville de Husies.] C'est ainsi qu'il faut lire, *près de la ville de Husies*, & non pas, *près de la ville de Nyse*. Herodote marque bien cette situation, en parlant de cet endroit, *διὰ τῆς ὑπωρείης τοῦ Κιθαιρῶνος περὶ ὑσιὰς*, *& au pied du Citheron près de Husies.* Strabon

pour

pour bien assurer l'esperance de la victoire, les Platéens sur l'avis d'Arimneste firent un décret par lequel ils ordonnerent que les bornes, qui séparoient l'Attique de leur territoire, seroient ôtées, & donnerent aux Atheniens tout ce côté de territoire en proprieté en faveur de la Grece, afin que selon les termes de l'Oracle ils pussent donner la bataille dans leur propre païs. Cette genérosité des Platéens fut si celébre, que plusieurs années après, Alexandre déja vainqueur de l'Asie, ayant fait relever les murailles de Platées, fit publier par un Heraut dans l'assemblée des jeux Olympiques, *qu'il redonnoit cette ville aux Platéens à cause de la vertu, & de la genérosité dont ils avoient donné de si grandes marques, lorsque dans la guerre des Medes ils avoient fait present de leur terre aux Atheniens pour le salut de la Grece.*

Genérosité des Plateens pour aider à l'Oracle.

Ce qu'Alexandre fit long-tems après pour recompenser cette genérosité des Platéens.

Quand il fut question de mettre l'armée en bataille & d'assigner aux troupes leur poste, il s'émut un grand differend entre les Tegeates & les Atheniens; les Tegeates prétendoient que

Débat entre les Tegeates & les Atheniens pour le com-

distingue fort bien *Hurie, Husies,* & *Nyse* dans son IXe. liv.

Afin que selon les termes de l'Oracle, ils pussent donner la bataille dans leur propre païs.] C'étoit aider à l'Oracle, & non pas l'expliquer, car l'Oracle n'appelloit pas ce païs-là le païs des Atheniens, en vertu de cette donation, qu'il prévit devoir être faite, mais il l'appelloit ainsi, à cause de ce Temple de *Cerès Eleusiniene;* car ce Temple marquoit que le culte de cette Déesse avoit été porté là d'Eleusine, & que cette conformité de culte rendoit ce païs-là comme Athenien.

Les Tegeates prétendoient que comme.] Il semble qu'il manque quelque chose au texte Grec, ou qu'il y a quelque faute. Henry Estienne l'avoit senti, car il lisoit Ἀθαναίοις, au lieu d'Ἀθηναίοις

mandement de l'aîle gauche. V. Herodote. IX. 26.

comme les Lacedemoniens dans toutes les batailles commandoient toujours l'aîle droite de l'armée, l'honneur de commander la gauche leur étoit dû; & pour faire voir qu'ils meritoient seuls ce poste, ils alleguoient les grandes actions de leurs ancêtres, & les grands services qu'ils avoient rendus. Comme les Atheniens s'emportoient sur cela, & étoient prêts à se mutiner, Aristide survenant au milieu des troupes dit, *ce n'est pas le tems de contester aux Tegeates ces proüesses & ces services qu'ils relevent si fort. Nous nous contentons donc, Seigneurs Spartiates, de vous dire & à vous, & à tous les autres Grecs, que ce n'est pas le poste qui ôte ou qui donne le courage; partout où il vous plaira nous placer, nous y ferons notre devoir. En conservant ce poste, & en le rendant le plus honorable, nous tâcherons de ne pas ternir la gloire de nos premiers combats. Nous sommes venus ici, non pour contester contre nos Alliez, mais pour combattre nos ennemis; non pour vanter nos peres, mais pour les imiter, en nous montrant gens de bien à toute la Grece. Cette journée va faire voir dequoi chacun est digne, tant les villes, que les Genéraux & que les soldats.* Ces paroles oüies, tous les Capitaines & tous ceux qui étoient du Conseil, jugerent en faveur des Atheniens, & leur donnerent le commandement de l'aîle gauche.

Discours très-modeste d'Aristide qui fait donner aux Atheniens le commandement de cette aîle gauche.

Le poste le plus méprisé dans une bataille peut-être rendu le plus honorable.

Pendant que la Grece étoit suspenduë dans

& c'est ainsi que ce passage est dans un manuscrit. Le texte d'Herodote fait voir la necessité de cette restitution, & la suite même du texte de Plutarque la prouve.

l'attente de l'évenement, les Atheniens en particulier se trouvoient dans une conjoncture très-difficile & très-dangereuse, car plusieurs Citoyens des maisons les plus nobles & les plus riches, voyant que la guerre les avoit ruinez, & qu'avec leurs biens ils avoient encore perdu tout credit & toute autorité dans la ville, & toute leur gloire & leur dignité, & que d'autres étoient mis en leur place, & joüissoient des honneurs qu'ils avoient perdus, s'assemblerent secretement dans une maison à Platées, & là ils conspirerent de ruiner à Athenes le gouvernement populaire, & si ce projet ne pouvoit réussir, de perdre tout, & de livrer la Grece aux Barbares.

Conjoncture très-difficile où se trouvent les Atheniens.

Conjuration d'un grand nombre d'Atheniens.

Ce complot fait au milieu du camp, & quantité de gens étant déja corrompus & gagnez, Aristide en eut le vent. D'abord il fut dans une extrême allarme à cause du tems, & incertain du parti qu'il devoit prendre; enfin il prit ce sage temperament de ne point negliger une affaire si importante, & aussi de ne pas trop la rechercher; car comme on ignoroit le nombre de ceux qui pouvoient avoir trempé dans cette conjuration, il trouva qu'il étoit à propos de sacrifier en quelque façon la justice à l'utilité, en ne poursuivant pas tous les coupables. De tout le grand nombre qu'il y en avoit il se contenta d'en faire arrêter huit, & de ces huit les deux seuls, contre lesquels il fit faire les informations, parce qu'ils étoient les plus chargez, Eschine du bourg de Lampres,

Sage temperament que prit Aristide dans une conjoncture si delicate.

Il y a des occasions où il est bon de sacrifier la justice à l'utilité dans la recherche des coupables.

& Agesias du bourg d'Acharnes, se sauverent du camp pendant qu'on faisoit leur procès. Pour les autres il les relâcha & leur donna le moyen de se rassurer & de se repentir dans la pensée qu'on n'avoit rien trouvé contr'eux, & il leur fit entendre, *que la bataille seroit le Tribunal où ils pourroient se justifier, & faire voir qu'ils n'avoient jamais suivi que des conseils justes & utiles à la patrie.*

La bataille, un Tribunal où ceux qui sont soupçonnez peuvent se justifier.

Après ces choses, Mardonius, pour tâter les Grecs, envoya escarmoucher contr'eux sa Cavalerie, en quoi il étoit le plus fort. Les Grecs étoient campez au pied du mont Citheron, dans des lieux forts & pierreux, excepté les Megariens, qui au nombre de trois mille avoient leur camp dans la plaine, c'est pourquoi ils eurent beaucoup à souffrir de la Cavalerie ennemie qui pouvoit les prendre & les entamer de tous côtez. Après avoir

Les Megariens fort pressez par la Cavalerie des Perses.

Se sauverent du camp.] Il y a bien de l'apparence qu'Aristide favorisa leur fuite, de peur d'être obligé de les faire punir, & que leur punition ne causât quelque émeute.

Que la bataille seroit le Tribunal, où ils pourroient se justifier.] Cette idée est grande & noble, de faire de la bataille, un Tribunal où des gens accusez d'avoir trahi leur patrie, peuvent se laver & se justifier en faisant leur devoir.

Après ces choses, Mardonius, pour tâter les Grecs, envoya escarmoucher contr'eux sa Cavalerie.] Plutarque suit ici d'autres memoires que ceux d'Herodote. Cependant Herodote paroît plus croyable que tous les memoires que Plutarque avoit vûs, puisqu'il étoit contemporain d'Aristide; car il avoit neuf ou dix ans, quand cette bataille fut donnée; & il ne l'a écrite que sur le raport de ceux qui avoient combattu. Il écrit que ceci se passa, avant que les Grecs eussent quitté le camp d'Erythres, pour aller camper aux environs de Platées près de Husies, & avant le démêlé des Tegeates contre les Atheniens. Liv. IX. 19. 20. &c.

ſoutenu aſſez long-tems les attaques des Barbares, ils envoyerent à Pauſanias le prier de leur envoyer du ſecours, parce qu'ils ne pouvoient reſiſter aux troupes dont ils étoient accablez.

Pauſanias ayant entendu ces nouvelles, & voyant le camp de ces Megariens comme obſcurci & caché par la quantité de dards & de traits que leur jettoient les Barbares, & les voyant contraints de ſe reſſerrer en un petit eſpace, ne ſçavoit à quoi ſe déterminer, car il voyoit bien qu'il n'y avoit aucun moyen d'aller contre cette Cavalerie avec la phalange peſamment armée des Spartiates. Il chercha donc à piquer d'honneur les autres Capitaines & Chefs de bandes qui étoient autour de lui, & à reveiller leur émulation, & expoſa le beſoin que les Megariens avoient d'être ſecourus, pour voir s'il n'y en auroit point parmi eux qui s'offriſſent volontairement à aller combattre contre cette Cavalerie, & les ſoutenir; mais ils firent tous la ſourde oreille, ce que voïant Ariſtide il offrit ſes Atheniens, & en même-tems il donna ſes ordres à Olympiodore, le plus vaillant des Chefs de ſes bandes, qui commandoit une compagnie de trois cens hommes, & quelques gens de trait mêlez parmi. Ces braves ſoldats furent prêts en un moment, & marcherent à grands pas contre les Barbares.

Pauſanias veut piquer d'honneur les Capitaines Grecs, afin qu'ils marchent au ſecours des Megariens.

Ils font tous la ſourde oreille.

Ariſtide offre ſes Atheniens qui y marchent ſous la conduite d'Olympiodore.

Maſiſtius, General de la Cavalerie des Perſes, homme qui ſe faiſoit remarquer & admirer ſur tous les autres par ſa grande force, par ſa taille

Maſiſtius General de la Cavalerie des Perſes.

avantageuse, & par sa bonne mine, les voyant venir à lui en bon ordre, tourna bride & poussa contr'eux. Les Atheniens l'attendirent de pied ferme. Il y eut là un choc fort rude, les deux partis cherchant également à juger de l'issuë de la bataille par le succès de ce combat. La resistance fut long-tems égale de part & d'autre; mais enfin le cheval de Masistius ayant reçu un coup de javeline au travers du corps, jetta son maître par terre. Masistius tombé ne pouvoit ni se relever à cause de la pesanteur de ses armes, ni être tué par les Atheniens, qui étoient accourus sur lui, parce qu'il avoit, non-seulement le corps & la tête, mais encore les bras & les jambes tout couverts de lames d'or, d'airain & de fer; mais la visiere de son casque ayant laissé voir cette partie du visage découverte, un Athenien lui enfonça le derriere de sa pique dans l'œil & le tua. Les Perses abandonnerent le corps de leur General, & prirent la fuite.

Grand combat de ces Atheniens contre la Cavalerie des Perses.

Masistius est tué.

La grandeur de cet avantage ne fut pas connuë des Atheniens par le grand nombre des ennemis morts, car il n'y en eut que peu qui resterent sur la place, mais par le deüil qu'en menerent les Barbares, qui eurent tant de douleur de la mort de Masistius qu'ils se couperent les

Deüil des Perses pour la mort de Masistius.

Les Perses abandonnerent le corps de leur Général.] Herodote dit au contraire qu'ils revinrent à la charge avec furie pour enlever ce corps, & qu'il y eut là un combat fort âpre, ἐν τούτῳ μάχη ὀξεῖα περὶ τοῦ νεκροῦ γίνεται. IX. 23.

Qu'ils se couperent les cheveux, couperent les crins de leurs che-

cheveux, couperent les crins de leurs chevaux & de leurs mulets, & remplirent tout leur camp de cris, de gemissemens, & de larmes, comme ayant perdu le premier homme de leur armée en courage & en autorité après Mardonius.

Après ce combat contre la Cavalerie des Barbares, les deux armées furent long-tems sans en venir aux mains, car les Devins sur les entrailles des victimes leur prédisoient également aux uns & aux autres la victoire s'ils ne faisoient que se défendre, au lieu qu'ils les menaçoient également d'une défaite entiere s'ils attaquoient.

Mais enfin Mardonius, voyant qu'il ne lui restoit plus de vivres que pour peu de jours, & que les Grecs se fortifioient de plus en plus par de nouvelles troupes, qui leur arrivoient journellement, & souffrant impatiemment un délai, qui l'affoiblissoit, resolut de ne plus attendre, & de passer le fleuve de l'Asope dès le lendemain à la pointe du jour pour tomber sur les Grecs, qu'il esperoit de surprendre. Pour cet effet dès que la

Mardonius voyant que les délais l'affoiblissoient, fait dessein d'attaquer les Grecs.

vaux & de leurs mulets.] C'étoit la coutume de se couper les cheveux sur le tombeau, ou sur la biere de ceux que l'on pleuroit : On en voit des exemples dans Homere. Celle de couper les crins des mulets & des chevaux n'est pas moins ancienne.

Après ce combat contre la Cavalerie des Barbares.] Il y a dans le texte μετὰ ᾗ τὴν ἱπποµαχίαν, ce qui ne doit pas être traduit, *après ce combat de Cavalerie;* car on ne voit pas que les Grecs eussent là de Cavalerie, il n'y eut que l'Infanterie qui combattit en cette occasion. Plutarque a donc voulu dire, *après ce combat contre la Cavalerie des Perses.*

Resolut de ne plus attendre.] Au lieu de µένειν on a lû µέλλειν, *de ne plus differer.* Cela revient au même sens.

nuit fut venuë il donna l'ordre à tous ses Capitaines & Officiers. Mais sur le minuit un homme à cheval s'approcha sans bruit du camp des Grecs, & s'étant adressé aux sentinelles, il leur dit qu'il avoit quelque chose à communiquer à Aristide, Genéral des Atheniens, & qu'ils le fissent venir. Aristide étant venu très-promptement, cet inconnu lui dit : *Je suis Alexandre, Roy des Macedoniens, qui par l'amitié que j'ai pour vous, m'expose au plus grand de tous les dangers, afin d'empêcher que la surprise vous liant les mains ne vous fasse combattre avec moins de valeur, & faire moins de resistance. Mardonius est resolu de vous attaquer demain; ce n'est pas qu'il y soit porté par aucune bonne esperance, ni par aucune confiance bien fondée; mais il y est forcé par la disette où il se trouve de toutes choses, car même les Devins en lui annonçant les sinistres présages des entrailles des victimes, & les funestes réponses des Oracles, tâchent de le retenir, & de le détourner de cette*

Alexandre Roy de Macedoine va decouvrir à Aristide le dessein de Mardonius.

Je suis Alexandre, Roy des Macedoniens, qui par l'amitié que j'ai pour vous.] Il me semble que Plutarque ne devoit pas oublier la raison de cette amitié d'Alexandre pour les Grecs, qui est qu'il étoit Grec d'origine. Herodote ne l'a pas oubliée, car il lui met dans la bouche ces paroles, αὐτός τε γὰρ Ἕλλην γένος εἰμὶ τ᾽ὠρχαῖον, *car je suis Grec de mon ancienne origine*. IX. 44. En effet du côté du pere il descendoit d'Hercule; aussi le même Herodote écrit dans le ve. liv. *Or que les descendans de Perdiccas fussent Grecs d'origine, comme on l'assure, c'est ce que je sçai fort bien, & que je ferai voir dans la suite;* & il le prouve par ce qui étoit arrivé à ce même Alexandre, qui s'étant presenté pour combattre aux jeux Olympiques, les Grecs refusoient de l'admettre, parcequ'il n'étoit pas permis aux Barbares de se presenter à ces combats, mais Alexandre fit voir qu'il étoit Argien, & par-là il fut déclaré Grec & reçu.

entreprise,

entreprise, mais c'est une necessité qu'il tente la fortune du combat, ou, s'il differe plus long-tems, qu'il voye perir toute son armée.

Alexandre ayant ainsi parlé, pria Aristide de garder ce secret, d'en faire son profit, & de ne le communiquer à personne; mais Aristide lui répondit qu'il ne feroit pas bien de le cacher à Pausanias, qui étoit Genéralissime de l'armée, lui promit qu'il n'en ouvriroit la bouche à aucun des autres Officiers avant le combat, & l'assura que la Grece venant à être victorieuse, il n'y auroit pas dans l'armée un seul homme qui ne se souvînt du danger auquel il s'étoit exposé pour eux en cette importante occasion, & de l'affection qu'il leur avoit témoignée.

Réponse qu'Aristide fait à Alexandre.

Après cet entretien, le Roy des Macedoniens reprit le chemin de son camp, & Aristide alla sur l'heure trouver Pausanias dans sa tente, & lui dire tout ce qu'il avoit entendu. D'abord tous les Officiers furent mandez, & on leur ordonna de mettre l'armée en bataille, & de se préparer au combat. Cependant Pausanias, comme l'écrit Herodote, communiqua à Aristide le dessein qu'il avoit formé de changer son ordre de bataille, en faisant passer les Atheniens de l'aîle gauche à l'aîle

Pausanias change son ordre de bataille, & pourquoi.

Mais Aristide lui répondit qu'il ne feroit pas bien de le cacher à Pausanias.] Selon Herodote, Alexandre avoit excepté Pausanias, ἀπόῤῥητα ποιεύμενος πρὸς μηδένα λέγειν ὑμέας ἄλλον ἢ Παυσανίην. *Je vous confie ce secret, que vous ne déclarerez à aucun homme vivant qu'à Pausanias;* & cela est bien plus vrai-semblable. Quelle apparence qu'Alexandre prétendît qu'Aristide cachât à son Genéral une chose si importante?

droite, pour les opposer aux Perses; car ils combattroient avec plus de valeur, parce qu'ils avoient déja éprouvé cet ennemi, & avec plus de confiance, parce qu'ils avoient déja commencé à le vaincre; & de reserver pour lui l'aîle gauche, contre laquelle devoient combattre les Grecs, qui avoient embrassé le parti des Medes.

Les Officiers Atheniens trouvent cette entreprise de Pausanias trop insolente.

Tous les autres Capitaines des Atheniens trouvoient cette entreprise de Pausanias trop insolente & trop hautaine, de laisser tous les autres Grecs dans leurs postes, & de remuer à son gré les seuls Atheniens, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, comme de vils esclaves, pour les opposer aux plus belliqueuses troupes des ennemis. Mais Aristide leur remontra qu'ils se trompoient très-indignement: *Il n'y a que peu de jours*, leur dit-il, *que vous disputiez aux Tegeates le commandement de l'aîle gauche, & ayant eu la préference, vous regardâtes cet avantage comme un très-grand honneur; & aujourd'hui que les Spartiates vous cedent d'eux-mêmes l'aîle droite, & c'est en quelque façon vous ceder le commandement de l'armée, vous n'êtes pas charmez de la gloire qui vous en revient, & vous ne regardez pas comme un très-grand gain, de n'être pas obligez de combattre contre des gens de même sang, de même origine que vous, & vos compatriotes, & de n'avoir en tête que les Barbares, vos ennemis naturels.*

Belle remontrance qu'Aristide fait aux Capitaines Atheniens.

Tous les autres Capitaines des Atheniens trouvoient cette entreprise de Pausanias trop insolente & trop hautaine.] Herodote dit tout le contraire, car les Capitaines Atheniens, bien-loin de trouver cela mauvais, dirent que cette pensée leur étoit venuë à eux;

Ces paroles firent tant d'effet, que sur le moment les Atheniens consentirent avec un très-grand plaisir à changer de poste avec les Spartiates, & l'on n'entendoit parmi eux que des exhortations, qu'ils se faisoient les uns aux autres, de se montrer gens de cœur: *Que les ennemis, qu'ils avoient en tête, n'étoient pas venus là avec de meilleures armes & de plus grands courages que n'en avoient ceux qu'ils avoient vaincus à Marathon; qu'on leur voyoit les mêmes arcs, les mêmes habits bigarrez, les mêmes ornemens d'or, des corps aussi mols & effeminez, & des ames aussi foibles & aussi lâches. Au lieu que pour nous,* continuoient-ils, *nous avons toujours les mêmes armes & les mêmes corps, mais nous avons aussi une audace & une confiance augmentées par nos victoires, & nous ne combattons pas comme eux, pour un païs & pour une ville seulement, mais pour les trophées érigez à Marathon & à Salamine, afin qu'ils ne paroissent pas l'ouvrage de Miltiade & de la Fortune, mais l'ouvrage des Atheniens.*

L'effet que ces paroles font sur les Atheniens.

Habits bigarrez des Perses.

mêmes, mais qu'ils n'avoient osé le proposer, de peur que cela ne déplût aux Spartiates. IX. 45.

Et nous ne combattons pas comme eux, pour un païs & pour une ville seulement.] Je n'aurois pas cru qu'on eût pu se tromper à une chose si claire, cependant cela est arrivé; on a voulu entendre ce *comme eux*, des Spartiates, à qui cela ne convient nullement. Les Spartiates vouloient-ils conquerir un païs, une ville? Il est évident que *comme eux*, signifie ici *comme les Barbares*; car les Barbares étoient venus pour assujettir la Grece & Athenes.

Mais pour les trophées érigez à Marathon & à Salamine, &c.] Cette idée est grande & noble. Les Atheniens n'ont pas seulement à combattre pour leur ville & pour leur païs, mais encore pour la gloire des trophées érigez à Marathon & à Salamine;

En parlant ainsi, ils alloient gayement changer de poste. Mais les Thebains, avertis de cette échange par des deserteurs, en donnerent avis à Mardonius, qui sans perdre un moment, soit qu'il craignît d'avoir affaire aux Atheniens, soit qu'il eût l'ambition de combattre contre les Spartiates, changea aussi son ordre de bataille, en faisant passer les Perses à son aîle droite, & les Grecs, qu'il avoit dans son parti, à sa gauche.

Ordre de bataille changé deux fois de part & d'autre.

Ce changement ayant été rapporté à Pausanias, ce Genéral changea une seconde fois, & remettant les choses dans leur premier ordre, se remit à son aîle droite, & Mardonius se replaça de même comme il étoit au commencement, & reprit son aîle gauche, où il avoit en tête les Lacedemoniens; ainsi tout ce jour-là se passa sans rien faire. Le soir on tint un conseil, où il fut resolu que l'on décamperoit, & que l'on iroit chercher un lieu commode pour les eaux, car les eaux de ce camp étoient gâtées & corrompuës par la Cavalerie des Barbares.

La nuit étant venuë, & les Capitaines commençant à marcher à la tête de leurs bandes vers

car s'ils perdent cette bataille par leur peu de courage, on croira que ces trophées étoient l'ouvrage de Miltiade, & non pas celui des Atheniens.

Car les eaux de ce camp étoient gâtées & corrompuës par la Cavalerie.] Ils n'avoient pour tout leur camp, que la fontaine Gargaphie, car ils n'osoient aller au fleuve de l'Asope qui étoit tout près, à cause de la Cavalerie ennemie, qui les en empêchoit. Cette fontaine ayant été gâtée & comblée par les ennemis, ils furent obligez de lever le camp. Herodote IX. 48.

Vers le camp qu'on avoit mar-

le camp qu'on avoit marqué, il se trouva que l'armée ne suivoit qu'avec peine, & qu'il étoit très-difficile de la tenir ensemble; car dès qu'elle fut sortie de ses premiers retranchemens, la plûpart couroient vers la ville de Platées, & tout étoit plein de confusion, ces troupes débandées courant çà & là, & tendant leurs pavillons partout où bon leur sembloit, sans ordre, ni discipline. Dans ce desordre, & dans cette desobéissance genérale, il arriva que les Lacedemoniens furent laissez seuls derriere, mais malgré eux; car Amompharetus, qui les commandoit, homme plein de courage, qui ne respiroit que les perils, qui depuis long-tems brûloit d'envie de combattre, qui supportoit très-impatiemment les délais, & les remises dont on avoit usé, & qui appelloit hautement cette marche une desertion & une fuite, dit: *Qu'il ne quitteroit point son poste, & qu'il demeureroit plutôt là tout seul avec sa troupe pour attendre, & pour soutenir tout l'effort de Mardonius.* Pausanias l'alla trouver, & lui representa qu'il falloit obéir à ce qui avoit été resolu & conclu dans le conseil des Grecs; mais Amompharetus levant avec ses deux mains une grosse pierre, la jetta aux pieds de Pausanias. *Voilà*, lui dit-il, *ma*

Amompharetus qui commandoit les Lacedemoniens, refuse de marcher, & veut attendre les Perses.

Pausanias va lui parler pour l'obliger à marcher.

La réponse fiere que lui fait Amompharetus.

qué.] Ils vouloient aller à une petite Isle, qui étoit à dix stades, ou douze cens cinquante pas de l'Asope & de la fontaine de Gargaphie. Herod. IX. 50.

Il arriva que les Lacedemoniens furent laissez seuls derriere.] Ce ne furent pas tous les Lacedemoniens, il n'y en eut qu'une partie, ceux que commandoit Amompharetus, les autres avoient tous marché. Herod. IX. 54. 55.

balotte pour le combat, & je me moque de toutes les autres resolutions & conclusions lâches & timides de ce beau conseil.

Pausanias, étonné & ne sçachant à quoi se resoudre, prit enfin le parti d'envoyer vers les Atheniens, qui étoient déja avancez, pour les prier de l'attendre, afin qu'ils pussent marcher ensemble en corps d'armée, & en même-tems il continua son chemin vers Platées avec le reste des troupes, esperant que par-là il obligeroit Amompharetus à suivre cet exemple, & à quitter son poste pour les joindre & pour marcher avec eux.

Comme on en étoit-là, le jour parut, & Mardonius, qui avoit été averti que les Grecs avoient abandonné leur camp, ayant mis d'abord toute son armée en bataille, marchoit déja contre les Lacedemoniens avec de grands cris & d'horribles heurlemens des Barbares, qui pensoient marcher, bien moins pour combattre que pour dépoüiller des fuyards, & il s'en fallut bien peu que cela n'arrivât comme ils l'avoient pensé. En effet Pausanias, ayant vû ce mouvement de Mardonius, s'arrêta & commanda que chacun prît son poste, mais soit pour la colere dont il étoit transporté contre Amompharetus, soit pour la surprise de cette soudaine attaque des Perses, il oublia

Par-là il obligeroit Amompharetus à suivre cet exemple.] Et cela arriva comme il l'avoit pensé. Amompharetus quitta enfin son poste, & alla rejoindre les autres troupes, comme elles étoient déja à dix stades dans le lieu appellé *Argiopius*, où étoit le Temple de Cerès Eleusiniene. Herod. IX. 55.

de donner le mot à ses troupes, d'où il arriva qu'ils ne furent en état de combattre, ni assez-tôt, ni tous ensemble, mais par pelottons, & çà & là sans aucun ordre de bataille, & ayant déja les ennemis sur les bras.

Pausanias oublie de donner le mot à ses troupes.

Cependant Pausanias, qui offroit des sacrifices, voyant que les entrailles des victimes ne lui étoient pas favorables, ordonna aux Lacedemoniens de mettre leurs boucliers à leurs pieds, & de demeurer là sans bouger, les yeux attachez sur lui, & sans penser seulement à repousser les Barbares, & il continua d'immoler des victimes, la Cavalerie ennemie avançant toujours. Elle étoit déja à la portée du trait, & il y eut plusieurs Spartiates blessez, entr'autres, Callicrates, l'homme le mieux fait, de la plus grande mine, & de la plus haute taille qui fût dans toute l'armée; ce brave Officier, percé d'un trait & prêt à rendre le dernier soupir, dit : *Qu'il n'étoit pas fâché de mourir, car il étoit parti de sa maison dans le dessein de donner sa vie pour le salut de la Grece, mais qu'il étoit fâché de mourir sans avoir donné un coup d'épée, & sans avoir témoigné son courage & sa bonne volonté.*

Beau mot de Callicrates, Officier Spartiate blessé à mort.

Si cette occasion étoit terrible, la fermeté des Spartiates fut encore plus admirable, car ils ne se

Admirable fermeté des Spartiates.

Si cette occasion étoit terrible.] On a expliqué le mot πάθος de la mort de Callicrates, mais je croi qu'on s'est trompé. Plutarque ne s'arrête pas davantage sur cette mort, & passe à l'action, à l'occasion qui l'avoit causée, & qui en effet est très-digne de sa reflexion; car il n'y a rien de plus terrible que l'état de ces troupes

défendoient point contre ces ennemis qui les pressoient, mais attendant le moment favorable que Dieu & leur Genéral leur marqueroient pour prendre les armes, ils souffroient patiemment d'être blessez & d'être tuez dans leur poste.

Accident arrivé au sacrifice de Pausanias.

Il y a des Auteurs qui rapportent que pendant que Pausanias sacrifioit ainsi, & qu'il faisoit ses prieres, quelques Lydiens survenant tout à coup, enleverent, ou renverserent tout ce qui étoit sur l'Autel, & que Pausanias & ceux qui étoient avec lui se trouvant sans armes, les chasserent à coups de bâtons, & à coups de verges. Et c'est pour conserver la memoire de cet évenement, que l'on celébre encore aujourd'hui à Sparte une fête où les enfans sont foüettez, & qui finit par une marche qu'on appelle *la marche des Lydiens*, car c'est une imitation de l'incursion de ces Lydiens, & de leur fuite.

Origine de la fête que l'on celébroit à Sparte, & qu'on appelloit la fête de la flagellation.

Pausanias au desespoir de ce qui se passoit, & voyant que le Devin entassoit victimes sur victimes, sans en trouver aucune de favorable, se tourna tout à coup vers le Temple de Junon, le

de Sparte, qui étoient exposées aux traits de la Cavalerie ennemie, sans se défendre & sans faire aucun mouvement, parce que leur Genéral l'avoit ainsi ordonné.

Où les enfans sont foüettez autour d'un Autel, & qui finit par une marche,] Ce passage est très-remarquable, je l'ai traduit très-litteralement, pour conserver une particularité que Plutarque seul rapporte, qui est que cette fête *de la flagellation*, διαμαστιγώσεως, car c'est ainsi qu'elle étoit appellée, finissoit par une marche, qu'on appelloit *la marche*, *la procession des Lydiens*. Je n'ai trouvé nulle part aucun vestige de cette marche.

visage

visage couvert de larmes, & levant les mains il adressa ses prieres à cette Déesse patrone du Citheron, & aux autres Dieux tutelaires de la terre de Platées, & leur demanda, que *si ce n'étoit pas l'ordre des Destinées que les Grecs fussent vainqueurs, au moins ils ne perissent qu'après avoir vendu cherement leur vie, & fait voir à leurs ennemis par des actions dignes de memoire, qu'ils étoient venus faire la guerre à de vaillans hommes, & à des hommes éprouvez dans les combats.*

Priere que Pausanias adresse à Junon, & aux autres Dieux tutelaires de Platées.

Pausanias n'eut pas plutôt achevé cette priere, que les entrailles des victimes parurent favorables, & que les Devins lui annoncerent, & lui promirent la victoire. Aussi-tôt l'ordre fut donné à tous les Chefs de marcher à l'ennemi, & en même-tems cette phalange Lacedemonienne parut aux yeux un seul corps comme d'une bête feroce, qui se herissant se prépare, & s'excite au combat. Les Barbares virent bien qu'il y alloit avoir là une bataille très-âpre contre des hommes qui se défendroient jusqu'à la mort, c'est pourquoi se couvrant de leurs grands boucliers, ils tiroient leurs fléches contre les Lacedemoniens; mais ceux-ci mar-

Valeur de la Pha-

Que les entrailles des victimes parurent favorables.] Je croi que le texte de Plutarque est défectueux en cet endroit, car que veut dire ἐφάνη τὰ ἱερὰ, *les entrailles parurent?* Il est visible qu'il manque un mot, & qu'il faut lire ἐφάνη τὰ ἱερὰ χρηστὰ, *les entrailles parurent favorables*; & ce mot à suppléer, c'est Herodote même qui le fournit. IX. 61. καὶ τοῖσι Λακεδαιμονίοισι αὐτίκα μετὰ τὴν εὐχὴν τὴν Πανσανίεω, ἐγίνετο θυομένοισι τὰ σφάγια χρηστά. *Et d'abord après la priere de Pausanias, les entrailles des victimes devinrent favorables aux Lacedemoniens qui sacrifioient.*

lange Lacedemonienne.

chant bien ſerrez, & les pavois joints, tomboient ſur eux, leur arrachoient leurs boucliers, & à grands coups de piques, qu'ils leur donnoient au travers du viſage & de l'eſtomac, ils en jettoient par terre pluſieurs, qui après être tombez ne laiſſoient pas de marquer encore beaucoup de force & de courage, & de ſe faire reſpecter; car avec les mains nuës ils ſaiſiſſoient les piques des Lacedemoniens, dont ils briſoient la plus grande partie, & ſe relevant enſuite & recourant à leurs haches & à leurs épées, ils combattoient avec beaucoup d'acharnement en les ſerrant de près, en arrachant leurs boucliers, & en les prenant au corps, ainſi ils faiſoient une très-longue reſiſtance.

Grand courage des Perſes.

Les Atheniens demeurerent long-tems ſans branler attendant toujours les Lacedemoniens; mais ayant entendu un grand bruit comme de

Car avec les mains nuës, ils ſaiſiſſoient les piques des Lacedemoniens.] Si Plutarque diſoit, *ils ſaiſiſſoient les épées des Lacedemoniens*, il y auroit de la raiſon, car des mains nuës, qui ſaiſiſſent des épées, s'expoſent & ſouffrent beaucoup; mais il n'en eſt pas ainſi des piques, car on peut les prendre par le bois avec les mains nuës, ſans aucun danger. Je croi qu'il y a faute au texte, & que Plutarque, qui étoit homme de grand ſens, avoit écrit non ταῖς χερσὶ γυμναῖς, mais ταῖς χερσὶ γυμνοὶ, *& tout nuds avec les mains ils ſaiſiſſoient*; car ces Perſes étoient nuds, c'eſt-à-dire, *ſans armes*, comme on le voit par Herodote, IX. 61. Cet Hiſtorien dit ſimplement τὰ γὰρ δόρατα ἐπιλαμβανόμενοι κατέκλων οἱ βάρβαροι. *Les Barbares prenant les lances des Spartiates les rompoient.* Il n'ajoute point *les mains nuës*, mais plus bas il dit ἄνοπλοι δὲ ἐόντες. *Car étant ſans armes*; & enſuite πλεῖστον γὰρ σφεας ἐδηλέετο ἡ ἐσθὴς ἔρημος ἐοῦσα ὅπλων. *Car ils étoient ſur-tout embarraſſez de leurs habits ſans armes*; & voilà pourquoi Plutarque avoit ſans doute écrit γυμνοὶ, *nuds*.

gens qui combattoient, & un Officier, envoyé par Pausanias, leur ayant dit les affaires qu'ils avoient sur les bras, ils se mirent aussitôt en marche pour les aller secourir; & comme ils s'avançoient à travers la plaine du côté où ils entendoient le bruit, les Grecs, qui tenoient le parti des Medes, leur vinrent à la rencontre. Dès qu'Aristide les vit, il s'avança & leur cria de toute sa force, prenant à témoins les Dieux des Grecs, *qu'ils renonçassent à cette guerre impie, & qu'ils ne s'opposassent point aux Atheniens, qui alloient au secours de ceux qui exposoient les premiers leur vie pour le salut de la Grece;* mais voyant qu'ils ne l'écoutoient pas seulement, & qu'ils marchoient à lui tête baissée, il renonça au dessein d'aller secourir les Lacedemoniens, & avec ses seuls bandes il tomba sur ces Grecs, qui étoient bien environ cinquante mille. Mais la plûpart se débanderent, & se retirerent très-promptement, surtout dès qu'ils eurent appris que les Barbares avoient été rompus, & mis en fuite. Le plus fort de cette mêlée fut contre les Thebains, dont les plus nobles & les plus considerables avoient pris le parti des Medes, & comme ils avoient toute l'autorité, ils menoient leurs troupes malgré elles.

Les Atheniens marchent au secours des Lacedemoniens fort pressez par les Perses.

Les Grecs, qui avoient embrassé le parti des Medes, s'avancent contre Aristide.

Ce qu'Aristide leur dit.

Il tombe sur ces Grecs, & les dissipe.

Les Thebains avoient pris le parti des Medes.

La bataille étant donc ainsi partagée en deux endroits, les Lacedemoniens furent les premiers

Qui étoient bien environ cinquante mille.] Voilà une furieuse troupe. C'est une armée. Ce nombre m'est suspect, & je croi qu'il y a faute.

qui de leur côté rompirent, & mirent en déroute les Perses, Mardonius même y fut tué par un Spartiate, nommé Arimnestus, qui lui fracassa la tête d'un coup de pierre, comme le lui avoit prédit l'Oracle d'Amphiaraus, car Mardonius avoit envoyé un Lydien consulter pour lui cet Oracle, & en même-tems il avoit aussi envoyé un Carien à l'antre de Trophonius. Le Prophete de ce dernier répondit au Carien dans sa langue Cariene. Pour le Lydien, il coucha dans le sanctuaire d'Amphiaraus selon la coutume, & s'étant endormi il lui sembla qu'un des Prêtres du Dieu s'approcha de lui, qu'il lui ordonna de sortir du Temple, & que sur son refus il lui jetta à la tête une grosse pierre, dont il songea qu'il étoit mort. C'est ainsi qu'on le raconte. Les Barbares ayant

Mardonius tué par un Spartiate.

Cette mort prédite par l'Oracle d'Amphiaraus, & par celui de Trophonius.

Songe que fit celui que Mardonius envoya consulter l'Oracle d'Amphiaraus, & qui coucha dans son Temple.

Et en même-tems il avoit aussi envoyé un Carien à l'antre de Trophonius.] Cet antre de Trophonius étoit près de la ville de Lebadie dans la Beotie au-dessus de Delphes. Pausanias, qui avoit consulté cet Oracle, & qui étoit descendu dans cet antre, décrit au long toutes les cerémonies de cette consultation, qui sont très-curieuses : On peut les voir dans ses Beotiques. Cet homme que Mardonius avoit envoyé, ne se contenta pas de consulter Trophonius, il consulta presque tous les Oracles du païs ; car il s'adressa à celui d'Abes, à celui d'Apollon Ismenien à Thebes, & à celui d'Apollon encore à la ville de Ptous, tant Mardonius étoit inquiet de l'état de ses affaires, & avide de sçavoir ce qui arriveroit. Ceci se passa avant qu'il envoyât Alexandre à Athenes. V. Herod. VIII. 134. 135.

Pour le Lydien, il coucha dans le sanctuaire d'Amphiaraus.] Comme Amphiaraus avoit été grand expliqueur de songes pendant sa vie, après sa mort & sa déification, il ne donna ses Oracles que par des songes, qu'il envoïoit à ceux qui le consultoient, & qui pour cet effet étoient obligez de coucher dans son Temple sur la peau du belier, qu'ils venoient de lui sacrifier.

pris la fuite, les Lacedemoniens les pousserent jusqu'au lieu qu'ils avoient enfermé d'une enceinte de bois au milieu de leur premier camp, où ils se retirerent.

Les Atheniens enfoncent les Thebains.

Un moment après les Atheniens de leur côté enfoncerent les Thebains, & les mirent en fuite, après en avoir tué sur la place trois cens des plus considerables. Comme ils les menoient battant, un envoyé des Lacedemoniens vint leur apprendre que les Barbares s'étoient enfermez dans ce fort de bois, & que les Lacedemoniens les y assiégeoient. Sur ces nouvelles les Atheniens laissant les Grecs se sauver tout à leur aise, marcherent au secours des Lacedemoniens, qui attaquoient le fort, & qui s'y prenoient fort mollement, comme gens peu accoutumez à forcer des murailles, & peu experimentez à faire des siéges. Et étant arrivez, ils attaquerent ce fort avec tant de vigueur & d'opiniâtreté, qu'enfin après plusieurs assauts ils l'emporterent, & firent un grand meurtre des ennemis. De trois cens mille combattans qu'ils étoient, il ne s'en sauva que quarante mille avec Artabaze; & du côté des Grecs, qui avoient combattu pour leur patrie, il n'y en eut que mille

Les Lacedemoniens peu propres aux siéges.

Les Atheniens emportent le fort de bois des Barbares.

Le nombre des morts des deux côtez.

Qu'enfin après plusieurs assauts ils l'emporterent.] Les Tegeates y entrerent les premiers, & ils prirent entr'autres richesses, le pavillon de Mardonius, & la mangeoire de ses chevaux, qui étoit toute d'airain & admirablement bien travaillée.

Il ne s'en sauva que quarante mille avec Artabaze.] Herodote dit qu'avec les quarante mille, qui s'étoient déja retirez avec Artabaze, de ces trois cens mille dont l'armée des Perses étoit composée, il ne s'en sauva pas trois mille.

trois cens ſoixante de tuez. Les Atheniens n'y perdirent que cinquante-deux hommes, & tous de la Tribu Ajantide, qui ſe diſtingua particulierement, comme l'aſſure l'Hiſtorien Clideme. C'eſt pourquoi cette Tribu faiſoit toutes les années un ſacrifice aux Nymphes Sphragitides, pour leur rendre graces de cette victoire comme l'Oracle d'Apollon l'avoit ordonné, & c'étoit le treſor public qui fourniſſoit à cette dépenſe. Du côté des Lacedemoniens il y eut quatre-vingt-onze morts, & du côté des Tegeates il n'y en eut que ſeize. Mais je ne ſçaurois aſſez m'étonner de ce qu'Herodote écrit que ce furent-là les ſeuls des Grecs qui en vinrent aux mains avec les Barbares, & que tous les autres ne combattirent point; car

La Tribu Ajantide ſacrifioit tous les ans aux Nymphes Sphragitides.

Herodote combattu par Plutarque ſur cette bataille.

Mais je ne ſçaurois aſſez m'étonner de ce qu'Herodote écrit, que ce furent les ſeuls des Grecs qui en vinrent aux mains avec les Barbares.] Mais je m'étonne que Plutarque accuſe Herodote d'avoir dit cela, car il me ſemble qu'il ne le dit point du tout, il dit ſeulement *que parmi les Grecs qui firent bien leur devoir, & ſurtout les Tegeates & les Atheniens, les Lacedemoniens ſe diſtinguerent particulierement, de quoi je ne puis donner d'autre marque*, ajoute-t-il, *ſinon que toutes les troupes vainquirent tout ce qui ſe trouva devant elles, & que les Lacedemoniens eurent affaire aux troupes les plus aguerries & les plus braves de l'armée ennemie.* Ces mots d'Herodote *ἄλλῳ μὲν οὐδενὶ ἔχω ἀποσημήνασθαι*, que j'explique *ce que je ne puis marquer par autre choſe*, ont peut-être été pris par Plutarque dans un autre ſens; il a cru que cet Hiſtorien vouloit dire, *je ne puis rendre témoignage à aucun des autres Grecs.* Un Grec, & un Grec comme Plutarque, en doit être plus cru ſur ſa langue, qu'un François, & qu'un François comme moi. Cependant j'oſe aſſurer que les termes d'Herodote ſignifient ce que j'ai dit: On n'a qu'à voir le paſſage, c'eſt au liv. IX. 70. Car dans Herodote, il n'y a point d'autre paſſage auquel on puiſſe rapporter ce que Plutarque dit ici.

le seul nombre des ennemis qui furent tuez, & la quantité de tombeaux témoignent suffisamment que cette grande victoire fut l'exploit commun de tous les Grecs. D'ailleurs s'il n'y eût eu que ces trois peuples qui eussent combattu, & que tous les autres se fussent tenus les bras croisez, jamais on n'auroit fait graver sur l'Autel, qui fut élevé en memoire de cette victoire, une telle inscription, qui associe tous les Grecs à ce grand honneur : *C'est l'Autel que les Grecs, après avoir chassé de leur païs les Perses, & avoir remporté sur eux à force d'armes une victoire signalée, ont élevé à la commune liberté de la Grece en l'honneur de Jupiter Liberateur.*

Inscription que les Grecs firent graver sur un Autel pour cette victoire.

Ou Conservateur de la liberté,

Cette bataille fut donnée le quatre du mois d'Octobre, selon la maniere de compter des Atheniens, & selon celle des Beotiens, le vingt-quatre

Boedromion.

C'est l'Autel que les Grecs.] Dans les vers Elegiaques, qui sont de Simonide selon Pausanias, il manque le vers pentametre après le premier vers, & on l'a suppléé de cette maniere:

Εὐτόλμῳ ψυχᾶς λήματι πειθόμενοι.

En suivant l'audacieuse impetuosité de leur courage.

Selon la maniere de compter des Atheniens.] Le Grec dit du *mois Boedromion*. C'est le mois qui répond à notre mois d'Octobre; mais comme les mois Attiques ne quadrent pas exactement avec nos mois, & qu'ils embrassent la moitié d'un de nos mois avec la moitié d'un autre; car, par exemple, le mois Boedromion commençoit environ au quinze de Septembre, & finissoit aussi au quinze d'Octobre, il s'ensuit delà que la bataille de Platées, qui fut donnée le quatre d'Octobre, selon les Atheniens, fut donnée selon nous, le dix-neuf de Septembre. Cette remarque sur ce mois doit servir pour tous les autres. Au reste, Plutarque dit ici que cette bataille fut donnée le quatre du mois Boedromion, & dans la vie de Camillus, il a dit qu'elle fut donnée le trois, il faut corriger l'un ou l'autre de ces passages.

du mois appellé *Panemus*, auquel jour se tient encore aujourd'hui une assemblée generale de la Grece dans la ville de Platées, dont les Habitans offrent un sacrifice à Jupiter Liberateur, pour lui rendre tous les ans de nouvelles graces de cette victoire; & il ne faut pas s'étonner de cette irrégularité & difference de jours dans les mois des Grecs; car encore de notre tems que la science de l'Astronomie est plus cultivée & plus exactement aprofondie, les uns commencent leurs mois, lorsque les autres finissent les leurs.

La ville de Platées offroit tous les ans un sacrifice à Jupiter Liberateur, pour le remercier de cette victoire.

Irrégularité & difference des mois des Grecs.

De cette victoire pensa naître la derniere ruine des Grecs, car les Atheniens ne voulant pas ceder aux Lacedemoniens le prix de la valeur, ni leur permettre de dresser en particulier un trophée, ils alloient décider ce differend par les armes, & se porter les uns contre les autres aux dernieres extrêmitez, si Aristide par ses bonnes raisons & par ses remontrances, n'eût adouci & retenu les autres Genéraux, surtout Leocrate & Myronides, & ne les eût persuadez de remettre au jugement des Grecs la décision de cette affaire. Les Grecs étant donc assemblez dans ce lieu là même, pour juger ce differend, Theogiton de Megare dit dans son avis, *qu'il ne falloit adjuger ce prix de la valeur, ni à Athenes, ni à Sparte, mais à une troisiéme ville, s'ils ne vouloient allumer une guerre civile, plus funeste que celle qu'ils venoient de terminer*. Après lui Cleocrite de Corinthe s'étant levé pour parler, personne ne douta qu'il n'allât demander cet honneur

Cette victoire pensa être fatale aux Grecs, par la contestation qui s'eleva entre les Atheniens & les Lacedemoniens.

Differend entre les Grecs sur le prix de la valeur, comment terminé.

Avis de Theogiton de Megare.

pour

pour sa patrie, car Corinthe étoit la premiere ville de la Grece en puissance & en dignité, après la ville d'Athenes & celle de Sparte; mais on fut agréablement trompé, quand on vit que son discours étoit tout entier à la loüange des Platéens, & qu'il conclut *que pour éteindre cette contention si dangereuse, il falloit leur décerner à eux seuls ce prix, dont ni les uns ni les autres des contendans ne pourroient être jaloux ni fâchez.* Ce discours parut admirable, & fut reçu avec beaucoup d'applaudissement. Aristide se rangea le premier à cet avis pour tous les Atheniens, & après lui Pausanias pour les Lacedemoniens.

Avis de Cleocrite de Corinthe, qui fut suivi.

Etant ainsi tous d'accord, avant que de partager le butin, ils mirent à part quatre-vingt talens pour les Platéens, qui les employerent à bâtir un Temple à Minerve, à lui élever une statuë, & à enrichir ce Temple de beaux tableaux qui durent encore, & qui sont aussi frais que s'ils sortoient des mains de l'ouvrier. Pour ce qui est du trophée, les Lacedemoniens en érigerent un en leur particulier, & les Atheniens un autre, & ayant envoyé en commun à Delphes consulter l'Oracle sur le sacrifice qu'ils devoient faire, le Dieu leur répondit, *qu'ils élevassent un Autel à Jupiter Liberateur, mais qu'ils se gardassent bien d'y offrir aucun sacrifice, avant que d'avoir éteint tout le feu qui étoit dans le païs, parce qu'il avoit été pollu & profané par les Barbares, & qu'ils vinssent prendre à Delphes même un feu pur sur l'Autel, appellé l'Autel commun.*

Quatre-vingt mille écus.

Les Platéens employent ces quatre-vingt mille écus à bâtir un Temple à Minerve.

Oracle bien singulier.

Cet Oracle ayant été rapporté aux Grecs, les Generaux allerent d'abord dans tout le païs, & firent éteindre tous les feux; & Euchidas de la ville de Platées s'étant chargé d'apporter avec toute la diligence possible le feu du Dieu, alla à Delphes. Il se purifia d'abord, s'aspergea d'eau sacrée, se couronna de laurier, s'approcha de l'Autel, y prit avec revérence le feu sacré, & reprit à toutes jambes le chemin de Platées, où il arriva avant le coucher du soleil, ayant fait ce jour-là mille stades. En arrivant il salua ses Concitoyens, leur remit le feu, tomba à leurs pieds, & un moment après il rendit l'esprit. Les Platéens l'emporterent, & l'enterrerent dans le Temple de Diane, surnommée *Eucleja*, & mirent sur son tombeau cette épitaphe en un seul vers, *Ci gist Euchidas, pour être allé & revenu de Delphes en un seul jour.*

Tous les feux d'un païs éteints, parceque le feu avoit été soüillé par les Barbares.

Grande diligence qu'Euchidas fit en un jour.

Cent vingt-cinq mille.

Euchidas tombe mort en arrivant.

C'est-à-dire, de la bonne Renommée

L'épitaphe qu'on mit sur son tombeau.

Pour ce qui est d'*Eucleja*, la plûpart croyent, comme je l'ai déja dit, que c'est Diane; mais

Quelle étoit la Déesse appellée Eucleja.

Et firent éteindre tous les feux.] Voici une superstition bien singuliere, & dont je ne croi pas qu'on trouve ailleurs un seul exemple. Tout le feu d'un païs éteint par religion, parce qu'il avoit été soüillé par les Barbares; elle fait voir l'horrible aversion que les Grecs avoient pour ces Etrangers.

Ayant fait ce jour-là mille stades.] Dans nos cartes, il n'y a que quatre cens stades, cinquante mille pas, de Platées à Delphes. Mais Plutarque est plus croyable que nos Géographes, car il avoit souvent fait ce chemin, il en compte cinq cens; ainsi Euchidas fit ce jour-là mille stades, ou cent vingt-cinq mille pas, c'est-à-dire quarante lieuës, à vingt-cinq stades par lieuë.

Ci gist Euchidas, pour être allé.] Dans le vers Grec, au lieu de τώδ', il faut τᾷδ' τᾷδε, ici en cet endroit le vers & le sens le demandent également. M. Salvini l'a fort bien remarqué.

d'autres tiennent que c'est une fille d'Hercule & de Myrto, fille de Menetius & sœur de Patrocle, & qu'étant morte vierge, elle fut fort honorée des Beotiens & des Locriens. Car dans toutes les places publiques de leurs villes, elle a des Autels sur lesquels les fiancez & les fiancées font des sacrifices avant que d'épouser.

Les fiancez & les fiancées font des sacrifices sur ses Autels avant leurs noces.

Dans la premiere assemblée generale de la Grece, qui se tint quelque tems après, Aristide proposa ce décret: *Que tous les ans toutes les villes de Grece envoyeroient à Platées leurs Deputez, pour faire des sacrifices aux Dieux de la ville; que de cinq en cinq ans on y celébreroit des jeux, qu'on appelleroit les jeux de la liberté; qu'on leveroit par toute la Grece dix mille hommes de pied, mille chevaux, & une flotte de cent vaisseaux, qui seroient entretenus pour faire la guerre aux Barbares, & que les Platéens seroient consacrez à Dieu, & comme tels regardez comme saints & inviolables, n'ayant d'autre fonction que d'offrir des prieres & des sacrifices pour le salut des Grecs.*

Décret remarquable d'Aristide.

Jeux de la liberté celebrez à Platees de cinq en cinq ans.

Platéens consacrez à Dieu.

Elle a des Autels sur lesquels les fiancez & les fiancées font des sacrifices, avant que d'épouser.] Cela étoit fort bien imaginé d'obliger les fiancez & les fiancées de faire un sacrifice sur l'Autel *de Diane de la bonne Renommée*, pour leur faire entendre que de la bonne réputation, qui est le fruit de la sagesse, dépend tout le bonheur des mariez.

Que de cinq ans en cinq ans on y celébreroit des jeux qu'on appelleroit les jeux de la liberté.] Il y avoit tous les ans à Platées une assemblée generale de la Grece, & l'on y faisoit un sacrifice à Jupiter Liberateur, pour lui rendre graces de cette victoire, & de cinq en cinq ans on y celébroit ces jeux de la liberté. où l'on couroit tout armé autour de l'Autel de Jupiter, & il y avoit de grands prix proposez pour cette course.

Anniversaire de ceux qui avoient été tuez à la bataille de Platées, & la ceremonie de cet anniversaire.

Maimacterion.

Il étoit défendu au premier Magistrat des Platéens de toucher le fer, excepté le jour de cet anniversaire.

Tous ces articles étant approuvez & passez, les Platéens se chargerent de faire tous les ans l'anniversaire de ceux qui avoient été tuez à cette bataille; ce qu'ils font encore aujourd'hui, & voici l'ordre & la maniere de ce sacrifice. Le seiziéme jour du mois de Décembre, qui est chez les Beotiens le mois *Alalcomene*, on fait à la pointe du jour une procession, précedée par un trompette qui sonne la charge; après ce trompette marchent plusieurs chariots pleins de couronnes & de branches de myrte; ces chariots sont suivis d'un taureau noir; après le taureau marchent de jeunes gens, qui portent des cruches pleines de vin & de lait, effusions ordinaires qu'on fait aux morts, & des phioles d'huile & d'essence. Tous ces jeunes gens sont de condition libre, car il n'est permis à aucun esclave de se mêler dans cette ceremonie, qu'on fait pour des hommes qui sont morts pour la liberté. Enfin cette pompe est fermée par l'Archonte, ou le premier Magistrat des Platéens, à qui en tout autre tems il est défendu de toucher seulement le fer, & de porter d'autre vêtement, qu'un vêtement blanc; mais ce jour-

Le seiziéme jour du mois de Décembre.] Le mois *Maimacterion* est notre mois de Décembre, mais, comme je l'ai déja dit, il commençoit vers le quinze de notre mois de Novembre, ainsi le seize du mois répondoit à peu près au premier jour de notre mois de Décembre. Mais pourquoi les Platéens font-ils en Décembre l'anniversaire de ceux qui avoient été tuez le dix-neuf de Septembre? C'est qu'apparemment ils ne firent les funerailles pour la premiere fois, qu'après que les ennemis se furent entierement retirez, & que le païs fut libre.

là revêtu d'une robe de pourpre, ceint d'une épée, & tenant dans ses mains une urne, qu'il a prise dans le greffe public, il s'avance au travers de la ville, vers le lieu où sont les tombeaux. Dès qu'il y est arrivé, il puise de l'eau avec son urne dans la fontaine, lave lui-même les petites colomnes, qui sont sur ces tombeaux, les frotte d'essence, & égorge ensuite le taureau sur un bucher qu'on a préparé. Après avoir fait des prieres à Jupiter & à Mercure terrestres, il invite ces vaillans hommes à ce festin funebre & à ces effusions mortuaires, & remplissant de vin une coupe, il la verse & dit à haute voix : *Je presente cette coupe à ces vaillans hommes, qui sont morts pour la liberté des Grecs.* Voilà quelle est la cerémonie que gardent & pratiquent encore aujourd'hui les Platéens.

Jupiter & Mercure terrestres.

Quand les Atheniens furent retournez chez eux, Aristide, qui vit qu'ils cherchoient par toutes sortes de voyes à s'emparer du gouvernement, & à le rendre absolument populaire, fit d'un côté cette réflexion, que le peuple meritoit quelque consideration, à cause de la valeur qu'il avoit témoignée dans toutes les batailles qu'on venoit

Le peuple d'Athenes cherche à s'emparer du gouvernement.

Réflexions qu'Aristide fait sur cela.

Lave lui-même les petites colomnes qui sont sur ces tombeaux.] Car c'étoit la coutume de mettre sur les tombeaux de petites colomnes. On peut voir l'épigramme de Callimaque, σήλην μητρυῆς μικρὰν λίθον, &c. & les remarques sur cette épigramme, où la coutume de les couronner & de les parfumer d'essences est fort bien expliquée.

Après avoir fait des prieres à Jupiter & à Mercure terrestres.] *Jupiter terrestre* n'est autre que Pluton ; & Mercure étoit aussi appellé *terrestre*, à cause de son emploi de conduire les ombres dans les enfers.

de gagner, & de l'autre côté il pensa aussi qu'il n'étoit pas aisé de réduire & de contenir ce peuple, qui avoit les armes à la main, & qui étoit devenu fier & hautain par ses victoires. Dans cet embarras voici le temperament qu'il imagina : Il fit un décret qui portoit que le gouvernement seroit commun à tous les Citoyens, & que les Archontes seroient pris parmi tous les Atheniens indifferemment, & sans aucune distinction ni préference.

Grande sagesse d'Aristide, pour appaiser & contenter le peuple.

Themistocle ayant dit un jour au peuple dans une assemblée, qu'il avoit formé un dessein qui seroit très-utile & très-salutaire à la ville, mais qui étoit d'une telle importance, qu'il devoit être tenu secret, le peuple lui ordonna de le communiquer à Aristide seul qui l'examineroit. Themistocle s'ouvrit donc à Aristide, & lui dit qu'il avoit pensé qu'on devoit brûler tous les vaisseaux des Grecs, car par ce moyen les Atheniens se rendroient très-puissans & deviendroient les maîtres des autres. Aristide ayant entendu ce projet, rentra dans l'assemblée & dit : *Atheniens, le dessein que m'a communiqué Themistocle, est le plus utile qu'on puisse jamais vous proposer, mais il est en même-tems le plus injuste.* Sur son rapport les Atheniens ordonnerent à Themistocle d'y renoncer, tant ce

Ceci se passa avant la bataille de Platées, après que Xerxes eut pris la fuite.

V. la vie de Themistocle.

Proposition que Themistocle fait à Aristide.

Ce qu'Aristide dit aux Atheniens sur cette proposition.

Grande marque de l'amour que les Atheniens avoient pour

Il fit un décret qui portoit que le gouvernement seroit commun à tous les Citoyens, & que les Archontes.] Ce temperament fut fort sage, car par-là le peuple fut content, dans l'esperance que les Archontes seroient pris aussi dans son corps, & qu'il pourroit parvenir à se voir le maître.

peuple aimoit la justice, & tant ce personnage avoit acquis son estime & sa confiance, par son grand sens & par son amour pour l'honnêteté & pour la verité.

La justice, & de la confiance qu'ils avoient en Aristide.

Quelque tems après il fut envoyé Capitaine genéral avec Cimon, pour faire la guerre aux Barbares. Là, voyant que Pausanias & tous les autres Chefs des Spartiates, traitoient tous les Alliez avec beaucoup de fierté & d'empire, il prit une route toute contraire, car il vivoit avec eux sans façon, avec beaucoup de douceur & d'humanité, & par son exemple il rendoit Cimon gracieux, accessible à tout le monde, & si équitable qu'il n'y avoit personne qui pût se plaindre de lui. Par ce moyen insensiblement & sans que personne s'en apperçût, il enleva aux Lacedemoniens le commandement genéral, non à force d'armes, de navires ou de chevaux, mais à force de douceur & de sage conduite. Car les Atheniens étant déja très-agréables aux Grecs par la justice d'Aristide, & par la douceur de Cimon, l'avarice de Pausanias & sa severité outrée les leur rendirent encore plus desirables. Pausanias ne parloit jamais aux Capitaines des Alliez qu'avec aigreur & avec colere, & pour les soldats il les faisoit foüetter pour les moindres fautes, ou les obligeoit à se tenir debout tout un jour avec une ancre de fer sur les épaules. Personne ne pouvoit aller au fourage, ni couper de la paille pour son lit, ni aller puiser de l'eau à la fontaine, qu'après

Huit ans après.

Aristide envoyé Genéral avec Cimon contre les Barbares.

Comment il vivoit avec les Alliez.

Ce que peuvent la douceur & la sage conduite d'un Genéral.

Méchant caractere de Pausanias, General des Lacedemoniens & de tous les Grecs.

les Spartiates, car il tenoit toujours-là de ses esclaves, qui avec des foüets écartoient tous ceux qui vouloient en approcher. Sur quoi Aristide ayant voulu un jour lui faire des reproches & des remontrances, il fronça le sourcil, & lui dit, *qu'il n'avoit pas le loisir de l'entendre*, & ne l'écouta point.

Mauvais effet de l'avarice & de la severité outrée d'un General.

Depuis ce tems-là les Capitaines des vaisseaux & les Chefs des troupes, surtout ceux de Chio, de Samos & de Lesbos pressoient Aristide de prendre le commandement general, & de recevoir sous sa protection & sauve-garde tous les Alliez, qui souhaitoient depuis long-tems d'être délivrez du joug des Spartiates, & de n'obéir qu'aux ordres des Atheniens. Aristide les ayant entendus, leur répondit, *qu'il voyoit dans leurs discours beaucoup de necessité & de justice, mais qu'il manquoit seulement quelque action qui en marquât la sincerité & la verité, & qui étant executée, jettât leurs troupes dans l'impossibilité de changer de sentiment.*

Sage précaution d'Aristide.

Attentat de deux Officiers de Samos & de Chio contre Pausanias.

Sur cette réponse Uliade de Samos & Antagoras de Chio ayant conspiré ensemble, & s'étant liez par les plus grands sermens, allerent attaquer près de Byzance la galere de Pausanias, qui voguoit à la tête de toute la flotte. Pausanias, voyant cette insolence, se leva transporté de colere, & leur dit d'un ton menaçant, *que bientôt il leur feroit sentir que ce n'étoit pas à sa galere qu'ils avoient fait cette insulte, mais à leur propre païs.* Ils ne firent que se moquer de ses menaces, & ils lui dirent, *qu'il n'avoit qu'à se retirer, & qu'il devoit bien*

bien remercier la Fortune qui l'avoit secouru à Platées; car c'étoit le seul respect, que les Grecs conservoient pour ce grand exploit, qui les retenoit, & qui les empêchoit de se ressentir & de se vanger de tous les mauvais traitemens qu'il leur avoit faits. La fin fut qu'ils quitterent les enseignes des Spartiates, & se rangerent sous celles des Atheniens.

Combien une grande victoire rend respectable le Genéral qui l'a remportée.

En cette occasion parut dans tout son jour l'admirable magnanimité de Sparte; car voyant que ses Genéraux s'étoient corrompus par cette excessive puissance, elle renonça d'elle-même au commandement genéral, & envoyant à l'armée, elle revoqua ses Genéraux, aimant beaucoup mieux avoir des Citoyens sages, modestes & rigides observateurs de ses coutumes & de ses loix, que de commander à toute la Grece.

Admirable magnanimité des Spartiates.

Une ville est plus heureuse d'avoir des Citoyens sages & modestes, que de commander à tous ses voisins.

Pendant que les Lacedemoniens avoient le commandement, tous les Grecs payoient une certaine taxe pour la guerre; mais alors, pour faire que cette taxe fût imposée sur toutes les villes avec plus d'égalité, ils demanderent aux Atheniens Aristide, & le chargerent d'examiner les terres & leurs revenus, & d'imposer ensuite à chacun ce qu'il devoit payer raisonnablement selon ses forces.

Taxe imposée sur tous les Grecs, pour les frais de la guerre.

Les Grecs demandent Aristide pour regler cette taxe.

Aristide revêtu de cette grande autorité, qui le rendoit comme maître de toute la Grece, n'en abusa point, & s'il y entra pauvre, il en sortit encore plus pauvre; car il fit cette imposition non-seulement avec beaucoup de desintéressement & de justice, mais encore avec beaucoup d'humanité

Grande autorité de ceux qui sont maîtres des impositions dans un Etat.

Comment les impositions doivent être faites.

& d'égalité ſans fouler perſonne. De maniere que comme les Anciens ont loüé le ſiécle de Saturne pour l'égalité & la juſtice qui y regnoient, les Alliez des Atheniens vanterent ſurtout & celébrerent cette impoſition d'Ariſtide, en l'appellant *l'heureux ſort de la Grece*, loüange qui augmenta encore peu de tems après, cette impoſition étant doublée & triplée. Celle d'Ariſtide ne montoit qu'à quatre cens ſoixante talens, & bientôt après Pericles l'augmenta preſque d'un tiers; car Thucydide écrit qu'au commencement de la guerre, les Atheniens retiroient de leurs Alliez ſix cens talens; & après la mort de Pericles, ceux qui gouvernoient le peuple la porterent peu à peu juſqu'à treize cens, non que la guerre fût devenuë plus ruineuſe par ſa longueur, ou par les divers accidens de la Fortune, mais parce qu'ils accoutumerent le peuple à recevoir des diſtributions

Impoſition d'Ariſtide, appellée l'heureux ſort de la Grece.

Tailles du tems d'Ariſtide doublées & triplées en peu de tems.

Et celébrerent cette impoſition d'Ariſtide, en l'appellant l'heureux ſort de la Grece.] Quelle loüange pour Ariſtide, que ſon impoſition fût ſi juſte, que chacun regardât ce qu'il payoit, comme la ſource de ſon bonheur!

Cette impoſition étant doublée & triplée.] Car dès que dans les impoſitions on n'a plus en vûë ni l'humanité ni la juſtice, & qu'on ne ſuit qu'une inſatiable avidité, il n'y a plus de bornes.

La porterent peu à peu juſqu'à treize cens.] Voilà donc les tailles triplées en Grece en moins de cinquante ou ſoixante ans, non pour ſubvenir à des neceſſitez preſſantes & indiſpenſables, qui autoriſent les impoſitions extraordinaires, mais pour fournir au luxe & aux vaines curioſitez des Atheniens.

A recevoir des diſtributions de deniers.] Par exemple on diſtribuoit de l'argent à chaque Citoyen, afin qu'il eût de quoi aſſiſter aux jeux, & payer ſa place, & le prix de chaque place étoit de deux oboles, de trois ſols quatre deniers. Ariſtophane dans

de deniers, à celébrer des jeux, à faire faire de beaux tableaux & de belles statuës, & à bâtir des Temples magnifiques.

Aristide ayant acquis une réputation admirable par la justice de cette imposition, on dit que Themistocle ne faisoit que s'en mocquer, & qu'il alloit disant que les loüanges, qu'on lui donnoit sur cela, *n'étoient pas les loüanges d'un homme, mais d'un coffre, qui garde fidelement l'argent qu'on lui confie, sans en rien retenir.* En quoi il se vangea bien foiblement du trait qu'Aristide avoit lancé sur lui, & dont il avoit été fort piqué; car Themistocle disant un jour, *qu'il estimoit que la plus grande qualité d'un Genéral d'armée étoit de sçavoir pressentir & prévoir les desseins des ennemis,* Aristide lui repartit, *que c'étoit assurement une qualité necessaire, mais qu'il y en avoit une autre dont il ne parloit point, qui étoit belle & très-digne d'un Genéral, c'est d'avoir les mains nettes, & de ne se laisser pas dominer par l'argent.*

Raillerie que Themistocle faisoit sur le desinteressement d'Aristide.

Jugement remarquable de Plutarque sur cette raillerie de Themistocle.

Repartie d'Aristide à Themistocle sur les qualitez d'un Genéral.

les Guespes. Ensuite on haussa le prix, & on le porta jusqu'à une drachme, dix sols; & on ne payoit pas cela aux Comediens, aux Acteurs, mais aux Maîtres qui avoient fait le théatre à leurs dépens.

En quoi il se vangea bien foiblement du trait qu'Aristide avoit lancé sur lui.] En effet cette raillerie de Themistocle étoit très-froide, car le coffre étant un être inanimé, n'a ni raison ni sentiment, & par conséquent est incapable de vertu & de vice.

Mais qu'il y en avoit une autre qui étoit belle, &c.] De pressentir & de prévoir les desseins des ennemis, c'est une qualité necessaire à un Genéral, & cette qualité marque sa capacité & son habileté; mais d'avoir les mains nettes, c'est une qualité qui marque sa justice & sa vertu; c'est pourquoi Plutarque l'appelle *belle*, car tout ce qui marque la vertu est plus beau, que ce qui marque seulement l'esprit.

Aristide ayant donc reglé tous les articles de l'alliance, fit jurer tous les Alliez qu'ils les observeroient de point en point, & il jura lui-même pour les Atheniens, & en prononçant les malédictions, qui accompagnoient les sermens, il jetta dans la mer des masses de fer toutes ardentes. Mais dans la suite les affaires forçant les Atheniens à violer quelques-uns de ces articles, & à gouverner un peu plus despotiquement, il les exhorta à rejetter sur lui ces malédictions, & à se décharger par-là de la peine dûë à un parjure, que la necessité de leurs affaires exigeoit necessairement. En genéral Theophraste écrit que cet homme, qui dans tout ce qui le regardoit en particulier, & dans toutes les affaires de ses Citoyens étoit souverainement juste, faisoit pourtant dans le gouvernement de la République une infinité de choses selon l'exigence des cas & selon qu'il étoit expedient à la patrie, qui avoit souvent besoin de recourir à l'injustice pour se soutenir, & il en

Sermens accompagnez de signes & d'images.

Aristide prend sur soi la peine dûë au parjure qu'il conseilloit aux Atheniens.

Aristide préferoit souvent l'utilité à la justice dans ce qui concernoit l'Etat.

La peine dûë à un parjure, que la necessité de leurs affaires exigeoit necessairement.] Mais il n'y a point de necessité qui puisse dispenser du serment, & autoriser le parjure.

Faisoit pourtant dans le gouvernement de la République une infinité de choses, selon l'exigence des cas.] C'est-à-dire, qu'Aristide suivoit la justice dans le cours ordinaire des affaires, mais que dans les necessitez pressantes, il s'en croyoit dispensé. En effet la saine politique ne sçauroit blâmer un Ministre qui s'éloigne de la justice, quand les besoins de l'Etat le demandent necessairement, pourvû que les besoins étant passez, la justice reprenne son cours ordinaire; car s'il y a des loix pour les tems heureux, il y en a d'autres pour les tems difficiles. La paix dicte ses loix, & la guerre dicte les siennes.

rapporte des exemples; car il écrit qu'un jour, comme il déliberoit dans le Conseil de faire porter à Athenes contre le traité les tresors qui étoient en depôt à Delos, les Samiens en ayant proposé l'avis, quand ce fut à lui à parler, il dit *que cela étoit injuste, mais utile.*

Cependant après avoir élevé sa ville à ce degré d'honneur & de gloire de commander à tant de milliers d'hommes, il ne laissa pas de demeurer jusqu'à sa mort dans sa pauvreté, & de n'estimer pas moins la gloire qui lui revenoit de cette pauvreté, que celle que lui avoient acquise tous ses trophées, & en voici une preuve : Callias le porte-torche étoit de ses parens; quelques ennemis, qu'il avoit, le poursuivoient en Justice, & prétendoient le faire condamner à mort. Le jour que l'affaire fut jugée, ils déduisirent assez foiblement les chefs d'accusation dont il s'agissoit, mais ils s'étendirent beaucoup sur une chose étrangere au procès, & dirent aux Juges : *Vous connoissez Aristide, fils de Lysimachus, qui est avec justice l'admiration des Grecs pour sa vertu & pour sa grande sagesse. Quelle vie pensez-vous que ce pauvre homme mene dans sa maison, quand vous le voyez venir tous les jours dans vos assemblées avec un méchant habit tout usé? N'y a-t-il pas grand sujet de croire que celui qui tremble ainsi de froid en public, meurt de faim en*

Aristide demeura toujours pauvre; combien il estimoit sa pauvreté.

Callias porte-torche, parent d'Aristide.

Grand procès qu'on lui fait, & les griefs dont on le charge.

Que cela étoit injuste, mais utile.] Cela ne suffit pas, il faut dire *mais necessaire*; car l'utilité seule n'excuse pas l'injustice; mais jointe à la necessité.

particulier, & qu'il manque des choses les plus necessaires? C'est cet homme que Callias, son cousin germain, & le plus riche des Atheniens, neglige absolument, & laisse dans une affreuse misere avec sa femme & ses enfans, quoiqu'il ait reçu de lui de grands services, & qu'en plusieurs rencontres il ait tiré seul tout le fruit du grand credit qu'il a auprès de vous.

Callias voyant ses Juges plus aigris & plus émus de ces reproches, que des crimes capitaux dont on l'accusoit, & craignant quelque mauvais effet de cette aigreur, appella Aristide & le conjura de lui rendre ce témoignage devant les Juges, que très-souvent il lui avoit non-seulement offert de l'argent, mais qu'il l'avoit extrêmement pressé de le prendre, & qu'il l'avoit toujours opiniâtrement refusé, en lui disant en propres termes: *Il convient plus à Aristide de faire parade de sa pauvreté, qu'à Callias de ses richesses; car on trouve assez de gens qui usent tant bien que mal des richesses, mais il n'est pas facile d'en trouver qui supportent noblement & courageusement la pauvreté, & il n'y a que ceux qui sont pauvres malgré eux, qui en ayent honte.*

Aristide avoit toujours refusé l'argent que lui avoit offert son cousin Callias, ce qu'il dit sur cela.

Il est difficile de trouver des gens qui supportent noblement la pauvreté.

Aristide ayant rendu ce bon témoignage à

Callias voyant que ses Juges étoient plus aigris & plus émus de ces reproches.] Rien ne marque mieux l'amour, l'estime & la venération, que les Atheniens avoient pour Aristide, que ce qui se passa à ce jugement; le seul reproche fait à Callias de n'avoir pas assisté un homme de ce merite, son cousin germain, fut regardé par ses Juges, comme un crime plus capital que tous les crimes capitaux, dont il étoit accusé, quoique parmi ses crimes on n'eût pas sans doute oublié le meurtre qu'il avoit fait du

Callias, il n'y eut personne qui ne sortît de l'assemblée plus amoureux & plus jaloux de la pauvreté d'Aristide, que des richesses de son cousin. Voilà ce qu'a laissé par écrit Eschine, disciple de Socrate; & Platon, parmi tous les premiers hommes d'Athenes, qui se croyoient de grands personnages, & des personnages de la premiere réputation, ne trouve qu'Aristide seul digne d'estime. Car pour Themistocle, Cimon & Pericles, ils ont rempli leur ville de portiques, de richesses, & d'autres telles vaines superfluitez; mais pour Aristide, il a toujours eu la vertu en vûë dans sa maniere de gouverner.

De tous les premiers hommes d'Athenes, Aristide étoit le seul que Platon estimoit.

Aristide suivoit toujours la vertu dans sa maniere de gouverner.

On trouve encore de grandes marques de sa bonté & de sa douceur dans la conduite qu'il eut avec Themistocle. Car l'ayant toujours eu pour ennemi dans tout le tems de son administration, & ayant été même banni par ses menées, cependant quand Themistocle, accusé de crime capital envers sa patrie, lui eut donné une belle occasion de se vanger, il ne se ressentit point des maux qu'il en avoit reçus, ne se joignit point à Alcmeon & à Cimon, qui avec plusieurs autres le poursuivoient & travailloient à le faire chasser, ne dit

Grande générosité d'Aristide envers Themistocle.

Perse, qui lui avoit indiqué ce puits rempli d'or.

Car pour Themistocle, Cimon & Pericles, ils ont rempli leur ville de portiques, de richesses, &c.] Les Ministres, qui remplissent leur ville de superbes édifices & de grandes richesses, sont bien inferieurs à ceux qui la remplissent de vertu; car pour rendre une ville heureuse, il faut la rendre vertueuse & non pas riche: C'est ce que Platon a démontré.

Il ne faut ni se rejoüir du malheur de son ennemi, ni s'affliger de sa fortune.

jamais contre lui une seule parole, & ne se réjoüit point de son malheur, comme il ne s'étoit jamais affligé de sa fortune.

Pour ce qui est de la mort d'Aristide, les uns disent qu'il mourut dans le Pont où il étoit allé pour les affaires de la République; les autres assurent qu'il mourut de vieillesse à Athenes, honoré, respecté & admiré de tous ses Citoyens; & voici ce que Cratere le Macedonien nous a laissé sur la mort de ce grand homme. Après le bannissement de Themistocle, le peuple devenu fier & insolent, donna lieu à une infinité de calomniateurs, qui attaquant les plus puissans & les plus vertueux des Citoyens, les exposoient à l'envie du peuple enflé de sa prosperité & de sa grande puissance. Aristide même ne fut pas épargné, il fut condamné pour malversation, à la poursuite de Diophante du bourg d'Amphitrope, qui l'accusoit d'avoir reçu de l'argent des Ioniens, lorsqu'il imposoit les tailles. Il ajoute que n'ayant pas le moyen de payer son amende, qui étoit de cinquante mines, il s'embarqua & alla mourir quelque part dans l'Ionie. Mais Cratere ne donne aucune preuve écrite de ce qu'il a avancé, car il ne rapporte ni jugement rendu, ni décret publié, quoiqu'il soit d'ailleurs fort soigneux de recueillir ces sortes de preuves, &

A mesure que le peuple est plus fier & plus insolent, le nombre des Sycophantes augmente.

Deux mille cinq cens livres.

Ce que Cratere le Macedonien.] Historien qui vivoit peu de tems après Aristide. Il avoit fait un recueil *des Décrets*. Vossius croit que c'est le même qui accompagna Alexandre le Grand dans ses expeditions.

de

de citer toujours ses Auteurs. Même tous les autres Ecrivains, pour dire cela en genéral, qui se sont attachez à écrire les injustices que le peuple a faites à ses Gouverneurs & à ses Generaux, marquent bien l'exil de Themistocle, la prison de Miltiade, l'amende à laquelle il condamna Pericles, & la mort de Paches, qui se tua lui-même dans la salle de l'Audience au pied du Tribunal où il alloit être condamné, & rapportent & chantent une infinité d'histoires de cette nature; ils n'ont pas non plus oublié le bannissement d'Aristide, mais ils ne disent nulle part un mot de cette condamnation dont Cratere a parlé.

Injustices que les Atheniens ont faites à leurs Gouverneurs.

Paches se tua lui-même dans la salle de l'Audience.

Je dis bien plus, c'est qu'encore aujourd'hui on montre à Phalere son tombeau, que la ville lui fit élever à ses frais, parce qu'il n'avoit pas laissé de quoi se faire enterrer. On raconte aussi que ses filles furent mariées aux dépens du Prytanée, la ville s'étant chargée de leur donner mariage, & leur ayant ordonné à chacune trois mille drachmes pour dot. Elle donna aussi à son fils Lysimachus cent mines d'argent, autant d'arpens de terre plantée, & lui ordonna encore qua-

La ville fait élever un tombeau à Aristide, qui n'avoit pas laissé de quoi se faire enterrer.

Ses filles dotées par les Atheniens.

Cinq cens écus.

Cinq mille livres.

Et lui ordonna encore quatre drachmes par jour.] Quoique cela paroisse aujourd'hui peu de chose, on trouvera pourtant cette somme considerable, par rapport au tems, puisqu'alors on ne donnoit aux Ambassadeurs que deux drachmes par jour, comme cela paroît manifestement par un passage des Acharnenses d'Aristophane, où un de ces Ambassadeurs dit: *On nous envoya en ambassade auprès du grand Roy, en nous donnant deux drachmes par jour.*

Quarante sols.

tre drachmes par jour, & ce fut Alcibiade même qui en dressa le décret. Callisthene écrit de plus que Lysimachus étant mort, & ayant laissé une fille, nommée Polycrite, le peuple ordonna aussi à cette fille le même entretien qu'on donnoit à ceux qui avoient vaincu aux jeux Olympiques. Demetrius de Phalere, Hieronyme de Rhodes, Aristoxene le Musicien & Aristote même, s'il est vrai que le Traité de la Noblesse, qu'on trouve parmi ses ouvrages, soit veritablement de lui, racontent que Myrto, niéce d'Aristide, fut mariée au sage Socrate, qui avoit déja une autre femme, mais qui prit aussi celle-là, parce qu'elle étoit trop pauvre pour trouver un autre mari. Mais quant à ce point Panetius le refute suffisamment dans la vie qu'il a faite de ce Philosophe.

Après la mort de Lysimachus, les Atheniens accordent un entretien à sa fille.

Faux bruit que Socrate avoit épousé Myrto, niéce d'Aristide.

Le même Demetrius de Phalere dans un Traité, intitulé *Socrate*, écrit qu'il se souvient d'avoir vû un Lysimachus, neveu d'Aristide, qui étant très-pauvre, se tenoit auprès du Temple de Bacchus, où il gagnoit sa vie à expliquer les songes sur

Lysimachus, neveu d'Aristide reduit à gagner sa vie en expliquant les songes.

Aristoxene le Musicien.] C'est le même dont il est parlé dans la vie de Lycurgue, tom. 1. pag. 273. l'ouvrage de musique qui nous reste de lui en trois livres, est intitulé περὶ ἁρμονικῶν στοιχείων, *des élemens harmoniques.*

Mais quant à ce point, Panetius le refute suffisamment.] Socrate n'auroit jamais épousé une seconde femme du vivant de la premiere, outre que la sagesse de ses mœurs auroit resisté à ce second mariage, quoique souffert par le relâchement qui regnoit dans son païs, il ne se trouvoit pas assez bien de sa premiere femme, pour en prendre encore une autre. Platon, son disciple, qui nous a conservé bien des particularitez de sa vie, n'a parlé que d'une femme.

Où il gagnoit sa vie à expliquer les songes sur certaines tables dres-

certaines tables dreſſées pour cet art; & que lui-même par un décret avoit fait donner à ſa mere & à une ſœur qu'elle avoit, à chacune trois oboles par jour pour leur nourriture. Il écrit auſſi que dans la ſuite lorſqu'il travailla à réformer les loix d'Athenes, il fit ordonner une drachme par jour à chacune de ces deux femmes; & il ne faut pas s'étonner que ce peuple eût ſi grand ſoin des pauvres qui étoient dans la ville, & qu'il voyoit devant ſes yeux, puiſqu'ayant appris qu'une niéce d'Ariſtogiton étoit à Lemnos, où elle vivoit dans un état très-pitoyable, ſans pouvoir ſe marier à cauſe de ſon extrême miſere, il la fit venir à Athenes, & la mariant à un des plus riches & des plus conſiderables partis de la ville, il lui donna pour dot une terre dans le bourg de Potamos. Cette ville donne encore de notre tems tant de marques de cette même hu-

Tables pour l'explication des ſonges.

Cinq ſols.

Dix ſols.

Soin que les Atheniens avoient des pauvres, & ſurtout des enfans de ceux qui avoient ſervi le public.

Les Atheniens font venir de Lemnos une niece d'Ariſtogiton, la marient, & lui donnent une dot conſiderable.

Grand eloge que Plutarque donne à la ville d'Athenes, qui étoit encore de ſon tems ce qu'elle avoit toujours été.

ſées pour cet art.] Ces tables étoient des recueils où l'on marquoit ce que ſignifioit chaque choſe, qui pouvoit venir dans l'eſprit, & ce qu'on avoit appris par une prétenduë experience.

Il la fit venir à Athenes.] Plutarque releve avec raiſon la générosité & la charité des Atheniens, qui avoient ſoin non-ſeulement des pauvres, qu'ils avoient devant les yeux, mais encore de ceux qui étoient éloignez, & principalement de ceux dont les ancêtres avoient bien merité du public. De quelle ardeur cela ne devoit-il pas enflammer le courage des particuliers, qui ſe voyoient aſſurez de laiſſer à leurs enfans ou à leurs neveux les récompenſes que la mort les auroit empêchez de recevoir eux-mêmes? Indépendamment de la charité & de l'humanité, la politique ſeule devroit porter les Etats à imiter cette magnificence.

Cette ville donne encore de notre tems tant de marques de cette même humanité & bonté.] Depuis le ſiécle d'Ariſtide juſqu'à celui de Plutarque, il y a bien près de

manité & bonté, que c'eſt avec grande raiſon qu'elle eſt loüée, honorée & admirée de tout le monde.

ſix cens ans. Il eſt rare qu'une ville ſe maintienne ſi long-tems vertueuſe. Le témoignage que Plutarque lui rend ici, lui eſt bien glorieux, & ſert de preuve à l'éloge que quelqu'un lui a donné, qu'à Athenes on ne trouvoit pas un ſeul pauvre qui demandât l'aumône, & qui deshonorât ſa ville par ſa mendicité. Les mendians ſont un affront public à leur ville.

Fin de la vie d'Ariſtide.



CATON LE CENSEUR.

ON dit que Caton, surnommé MARCUS, du nom de son pere, étoit de Tusculum d'où sa famille étoit originaire, & qu'avant qu'il allât à la guerre, & qu'il se mêlât du gouvernement, il passoit sa vie dans des terres, que son pere lui avoit laissées près des Sabins. Quoique ses ancêtres passassent pour des gens entierement inconnus, il vante pourtant son pere Marcus comme un homme de guerre & un vaillant homme, & il rapporte que son ayeul Caton reçut de ses Généraux plusieurs prix d'honneur, & qu'ayant

Origine de Caton.

Le peuple paye de ses deniers à l'ayeul de Caton cinq chevaux qui avoient été tuez sous lui dans les combats.

perdu dans les combats cinq chevaux de bataille, le prix lui en fut rendu des deniers publics, le peuple ayant voulu honorer ainsi sa valeur dont il avoit donné de si grandes preuves.

Qui étoient ceux que les Romains appelloient hommes nouveaux.

Comme les Romains ont toujours appellé *hommes nouveaux* ceux qui n'avoient aucune illustration par leurs ancêtres, & qui commençoient à s'illustrer, & à se pousser par la vertu, ils appelloient Caton *homme nouveau*, mais il disoit que veritablement il étoit homme nouveau quant aux honneurs & aux dignitez, mais que quant aux exploits & aux services de ses ancêtres il étoit très-ancien.

Marcus Portius Priscus.

D'abord son troisiéme nom ne fut pas CATON, mais PRISCUS. On changea celui de PRISCUS en celui de CATON, à cause de sa grande sagesse, car les Romains appellent les hommes sages *Catons*. Il étoit roux & avoit les yeux pers, comme

Comme les Romains ont toujours appellé hommes nouveaux, ceux qui n'avoient aucune illustration par leurs ancêtres.] Un homme qui s'étoit distingué par sa vertu & par des actions considerables, étoit illustre, genéreux, mais il n'étoit pas *nobilis*, noble, & ne transmettoit à ses descendans aucune distinction. Mais celui dont les ancêtres étoient parvenus aux charges, aux dignitez, celui-là étoit *noble*, & rendoit nobles ses descendans. Asconius a parfaitement expliqué cette difference. *Qui majorum suorum habuerunt imagines*, dit-il, *ii* nobiles; *qui suas tantùm*, *ii* novi; *qui nec majorum nec suas*, ignobiles *appellati sunt. Ceux qui avoient les images de leurs ancêtres, ceux-là étoient appellez* nobiles, *nobles. Ceux qui n'avoient que les leurs on les appelloit* hommes nouveaux, *& ceux qui n'avoient ni les images de leurs ancêtres ni les leurs, étoient appellez* ignobiles, *ignobles*. Car le droit d'images, *jus imaginum*, étoit attaché aux charges, aux dignitez.

Car les Romains appellent les

le témoigne cette épigramme, qu'un de ses malveillans fit contre lui après sa mort : *Ce roux, aux yeux pers, qui mord tout le monde, ce Porcius, Proserpine refuse de le recevoir dans les enfers tout mort qu'il est.*

Pour ce qui est de son temperament & de sa complexion, un travail continuel, & une vie sobre & reglée, à quoi il s'étoit fait, ayant été nourri de bonne heure dans les armées, le rendirent très-bien disposé, non-seulement pour la santé, mais pour la vigueur & la force. Et quant à la parole, la regardant comme un second corps, & comme un instrument, non-seulement utile, mais necessaire pour l'execution des grandes choses à tout homme qui ne veut pas vivre dans l'obscurité, & hors du maniement des affaires publiques, il la cultiva & l'exerça avec soin. Il alloit plaider dans les bourgs & dans les petites villes voisines, & défendre en jugement ceux qui avoient recours à lui, desorte que bientôt il passa pour un bon Avocat affectionné à ses parties, & ensuite il acquit la réputation d'un bon Orateur.

La bonne santé, la force & la vigueur de Caton étoient l'effet d'un travail continuel, & d'une vie très-sobre.

La parole regardée comme un second corps.

Necessaire à ceux qui ne veulent pas vivre dans l'obscurité.

Depuis ce tems-là tous ceux qui le fréquentoient découvroient en lui une gravité de mœurs,

hommes sages Catons.] Je soupçonne qu'il y a faute au texte; car je ne croi pas que jamais avant Caton les Romains ayent appellé *Catons* les hommes sages, ils les appelloient *Catos*, *Catus* étant un mot Latin qui signifie, *sage, prudent, avisé; Catus Ælius Sextus* dans Ennius. Plutarque avoit sans doute écrit, *car les Romains appellent les hommes sages* Catos.

Proserpine refuse de le recevoir dans les enfers tout mort qu'il est.] C'est un trait de l'ancienne satyre fort plaisant, & d'autant plus

une magnanimité, & une superiorité de genie qui demandoient d'être employées dans les plus grandes affaires, & dans une ville qui fût la maîtresse des autres. Non-seulement il se montra toujours très-desinteressé, en ne recevant jamais aucun salaire de ses plaidoyers, mais il faisoit encore connoître qu'il ne regardoit pas la gloire, qui lui revenoit de ces actions, comme une gloire dont il dût être content; toute son ambition étoit de se faire estimer par les armes, en combattant vaillamment contre les ennemis. Aussi tout jeune encore il avoit l'estomach tout cicatrisé des blessures qu'il avoit reçuës dans les batailles. Il dit lui-même qu'il n'avoit que dix-sept ans lorsqu'il fit sa premiere campagne dans le tems qu'Annibal au plus fort de ses succès ravageoit & brûloit l'Italie. Dans les combats sa coutume étoit de ne reculer jamais, d'avancer toujours, de frapper rudement, & de montrer toujours à l'ennemi un visage terrible. De plus il usoit toujours de menaces, & parloit d'un ton de voix effroyable, convaincu avec raison, & enseignant aux autres, que souvent

Desinteressement de Caton.

Il fait sa premiere campagne à l'âge de dix-sept ans.

Coutume de Caton dans les combats.

plaisant qu'il porte aussi sur Proserpine, qui ne craint pas moins pour elle, que pour ses ombres, ce caractere mordant de Caton.

Il dit lui-même qu'il n'avoit que dix-sept ans lorsqu'il fit sa premiere campagne dans le tems, &c.] Comme Annibal fut quelques années en Italie, cette époque n'est pas encore assez fixée. Si on met le fort des succès d'Annibal dans l'année du gain de la bataille de Cannes, qui fut la derniere année de l'Olymp. 140. l'année de la naissance de Caton se trouvera la derniere année de l'Olympiade CXXXVI. 231. ans avant notre Seigneur. Et cela s'accorde avec l'année que Ciceron a marquée.

ces

ces sortes de choses étonnent plus l'ennemi, que l'épée qu'on lui presente.

Dans ses marches il alloit toujours à pied, portant ses armes, & suivi d'un seul esclave, qui portoit ses provisions. Et l'on dit qu'il ne lui arriva jamais de se mettre en colere, ou de se fâcher contre cet esclave, quelque chose qu'il lui servît pour ses repas, mais que souvent, quand il avoit du loisir, après avoir fait ses fonctions de soldat, il le soulageoit & lui aidoit lui-même à préparer son souper. A l'armée il ne buvoit jamais que de l'eau, excepté quelquefois que brûlé d'une soif ardente il demandoit un peu de vinaigre, ou que, se sentant affoibli par le travail ou la lassitude, il prenoit de quelque petit vin.

Il alloit toujours à pied, chargé de ses armes.

Près de sa maison de campagne étoit la petite metairie, qui avoit été à Manius Curius, qui avoit eu trois fois les honneurs du triomphe.

Manius Curius, sa petite metairie.

Excepté quelquefois que brûlé d'une soif ardente il demandoit un peu de vinaigre.] Car le vinaigre est rafraîchissant, ὄξος ψυκτικὸ, dit Hippocrate, c'est pourquoi on en donnoit aux moissonneurs & à ceux qui travailloient aux champs. Booz dit à Ruth, *quando hora vescendi fuerit, veni huc & comede panem & intinge buccellam tuam in aceto.* Ruth. 2. 14.

A Manius Curius qui avoit eu trois fois les honneurs du triomphe.] A Manius Curius Dentatus qui triompha deux fois dans son premier Consulat, l'an de Rome 463. premierement des Samnites, & ensuite des Sabins. Et huit ans après dans son troisiéme Consulat, il triompha de Pyrrus, quarante-deux ans avant la naissance de Caton. Il triompha encore des Lucaniens, mais ce ne fut qu'un petit triomphe appellé *ovation.* Dans le texte les Copistes ont mal écrit *Marcius*, au lieu de *Manius.* On trouve souvent de ces fautes sur les noms, il suffit de les corriger, il n'est pas necessaire d'en avertir.

Sages réflexions de Caton sur la petite metairie de Manius Curius.

Caton alloit souvent s'y promener, & considerant la petitesse de cette terre, & la pauvreté & la simplicité de la maison, il pensoit en lui-même quel homme devoit être ce personnage, qui étant devenu le plus grand des Romains, & ayant vaincu les Nations les plus belliqueuses, & chassé Pyrrus de l'Italie, cultivoit lui-même ce petit coin de terre, & après tant de triomphes habitoit encore une si chetive maison. C'est-là, disoit-il en lui-même, que les Ambassadeurs des Samnites l'ayant trouvé assis auprès de son foyer, où il faisoit cuire des raves, & lui ayant offert une prodigieuse quantité d'or, reçurent de lui cette réponse, *que l'or n'étoit point necessaire à celui qui sçavoit se contenter d'un tel dîner, & que pour lui il trouvoit plus beau de vaincre ceux qui avoient cet or, que de le posseder lui-même.*

Une chetive maison releve bien la gloire d'un grand maître dans l'esprit des gens sensez.

Réponse de Manius Curius aux Ambassadeurs des Samnites.

Ce que fait un grand exemple.

Plein de ces pensées il s'en retournoit chez lui, & faisant de nouveau la revûë de sa maison, de ses champs, de ses esclaves, & de toute sa dépense, il augmentoit son travail des mains, & retranchoit toute vaine superfluité.

Premieres campagnes de Caton.

Lorsque Fabius Maximus prit la ville de Tarente, Caton encore très-jeune faisoit la guerre sous lui. Heureusement il se trouva logé chez un

Lorsque Fabius Maximus prit la ville de Tarente, Caton encore très-jeune faisoit la guerre sous lui.] Fabius Maximus prit Tarente dans son cinquiéme Consulat, l'an de Rome 544. la derniere année de l'Olymp. 142. Caton avoit alors vingt-trois ans; mais il avoit déja fait sa premiere campagne cinq ans auparavant, sous le même Fabius qui étoit Consul pour la quatriéme fois.

Pythagoricien, nommé Nearque. Là il souhaita de l'entendre discourir de sa Philosophie, & ayant entendu de lui les mêmes réflexions que fait Platon, que la volupté est le plus grand appas du mal, & que le plus grand fléau, & la premiere calamité de l'ame, c'est le corps, dont elle ne peut se délier & se purger dans ce monde que par les raisonnemens par lesquels elle se détache & s'éloigne de toutes les passions & affections corporelles, il fut si charmé de ces beaux discours qu'il en aima davantage la frugalité & la temperance.

Doctrine de Pythagore sur la volupté, la même que celle de Platon.

Cependant on dit qu'il ne s'attacha que fort tard aux lettres Grecques, & qu'il étoit déja avancé en âge quand il commença à lire les livres Grecs, parmi lesquels il profita un peu de Thucydide, & beaucoup davantage de Demosthene, pour former son style & pour se rendre éloquent. Au moins on voit que ses écrits sont suffisamment ornez & enrichis de maximes & d'histoires empruntées de ces livres, & parmi ses moralitez & ses sentences on en trouve un grand nombre, qui sont tirées & traduites mot à mot de ces originaux.

Il ne s'attacha que tard aux lettres Grecques.

Caton forma son style sur celui de Demosthene.

Il y avoit en ce tems-là un homme des plus nobles & des plus puissans de Rome, qui, par son grand sens & par son bon esprit, étoit très-capable de démêler & de connoître une vertu naissante, & qui par sa bonté, par sa générosité & par sa douceur, étoit très-propre à la nourrir & à la pousser; c'étoit Valerius Flaccus. Ce personnage avoit des terres contiguës à la petite metairie

Il faut de la capacité pour connoître le merite, & de la bonté & de la générosité pour le nourrir & le pousser.

Valerius Flaccus, voisin de Caton, son grand sens & sa générosité.

de Caton. Là il entendoit ſouvent parler ſes eſclaves de la maniere de vivre de ſon voiſin, & du travail qu'il faiſoit aux champs; on lui racontoit que dès le matin il alloit aux petites villes des environs plaider & défendre les cauſes de ceux qui s'adreſſoient à lui; que de-là il revenoit dans ſon champ, où jettant une méchante tunique ſur ſes épaules, ſi c'étoit en Hyver, & nud, ſi c'étoit en Eté, il travailloit avec ſes domeſtiques, & après le travail, aſſis avec eux à table, il mangeoit du même pain & buvoit du même vin. On lui rapportoit encore beaucoup d'autres marques de ſa douceur & de ſa moderation, on lui rediſoit même pluſieurs de ſes diſcours, qui étoient autant de ſentences pleines de force & de ſens.

Maniere de vivre de Caton.

Valerius, ravi de ces rapports, l'envoya prier à dîner. Depuis ce moment, l'ayant hanté plus familierement, il reconnut en lui des mœurs ſi douces, & tant d'honnêteté, de politeſſe & d'eſprit, qu'il vit bien que c'étoit comme une plante excellente, qui meritoit d'être cultivée & tranſplantée dans un meilleur terroir. Il lui conſeilla donc & lui perſuada d'aller à Rome s'entremettre des affaires publiques.

Caton va s'établir à Rome, à la perſuaſion de Valerius Flaccus.

Il n'y fut pas long-tems ſans ſe faire des amis & des admirateurs par ſes plaidoyers. Et Valerius augmentant par ſon credit la conſideration qu'on avoit déja pour lui, & le pouſſant aux charges & aux honneurs, il fut premierement Tribun de ſoldats, enſuite Queſteur, & ayant acquis beau-

Il eſt pouſſé aux charges par le même Valerius.

coup de réputation & d'autorité dans ses charges, il fut concurrent de Valerius même dans les plus grandes dignitez, car on le nomma Consul avec lui, & après cela Censeur.

Il est nommé Consul avec lui, l'an de Rome 558. Il avoit quarante ans.

D'abord parmi les plus anciens Senateurs il choisit Q. Fabius Maximus pour s'attacher à lui. De tous les Romains c'étoit celui qui avoit le plus de grandeur, de gloire & de puissance, mais ce que Caton estimoit & admiroit le plus, c'étoit ses mœurs & sa maniere de vivre, qu'il regarda comme les plus grands modeles sur lesquels il pût se former. Aussi ne balança-t-il pas un moment à se broüiller avec le grand Scipion, qui alors tout jeune encore s'opposoit le plus à l'aggrandissement de Fabius, comme de celui qui le traversoit le plus, & qui portoit le plus d'envie à sa gloire. Car ayant été envoyé Questeur sous lui à la guerre d'Afrique, comme il vit que ce Genéral continuoit de vivre à l'armée avec sa magnificence ordinaire, & qu'il donnoit de l'argent à ses troupes sans aucun menagement, il lui parla avec liberté & avec franchise, lui disant, *que cette grande dépense n'étoit pas ce qui faisoit le plus grand tort à la Republique, mais que ce qui lui faisoit un tort irréparable, c'est que par-là il corrompoit l'ancienne simplicité des soldats en les accoutumant à employer en luxe & en voluptez le superflu d'une paye qui ne devoit être que suffisante pour leurs besoins;* mais Scipion lui répondit, *qu'il n'avoit pas besoin d'un Questeur si exact, qu'il vouloit faire la guerre à pleine*

Caton s'attache à Q. Fabius Maximus, & le prend pour modele.

Il se broüille avec Scipion l'Afriquain.

Voyez la vie de Fabius, tom. II. pag. 354.

Caton Questeur du grand Scipion à la guerre d'Afrique.

Remontrance que Caton Questeur fait à Scipion son Genéral.

Réponse de Scipion à la remontrance de Caton.

voiles, & qu'il devoit rendre compte à la République, non des sommes qu'il auroit dépensées, mais des exploits qu'il auroit executez.

Cette réponse ouïe, Caton le quitta dès la Sicile, & s'en retourna à Rome, & criant dans le Senat avec Fabius, que *Scipion faisoit des dépenses immenses & inutiles, & qu'il passoit puerilement les jours dans les théatres & dans les lieux d'exercice, comme s'il n'étoit point envoyé pour faire la guerre, mais pour celébrer des jeux*, il fit tant qu'on envoya à Scipion des Tribuns pour s'informer du fait, & pour le ramener à Rome, si ces accusations se trouvoient veritables.

Les Romains envoyent des Commissaires à l'armée pour s'informer de la conduite de Scipion.

Ces Tribuns étant arrivez à l'armée, Scipion leur remontra, *que la victoire dépendoit des grands préparatifs, & de l'appareil qu'il faisoit pour cette guerre*, & il leur fit voir *que veritablement pendant qu'il avoit du loisir il vivoit agréablement avec ses amis, mais que sa dépense n'empêchoit pas qu'il ne fût très-severe & très-exact dans tout ce qu'il y avoit de plus grand & de plus important pour la discipline.* Les Commissaires furent contens de cette justification, & il continua sa route vers l'Afrique.

Comment Scipion se justifie auprès d'eux.

Ces Commissaires satisfaits lui laissent continuer sa route.

Pour revenir à Caton, la réputation & l'autorité qu'il acqueroit par son éloquence, augmentoient de jour en jour, & on l'appelloit communement le Demosthene Romain; mais ce qu'on estimoit & qu'on vantoit encore plus en lui, c'étoit sa maniere de vivre. Dans la carriere de l'éloquence il avoit une infinité de rivaux, tous

Caton appellé le Demosthene Romain.

les jeunes gens de Rome aspirant à la gloire de bien parler, & tâchant de se surpasser les uns les autres, au lieu qu'il en avoit très-peu dans le reste. Car de trouver des gens qui, comme lui, pussent labourer leurs terres de leurs propres mains, selon l'ancien usage de leurs peres, qui se contentassent d'un dîner préparé sans feu, & d'un souper sobre & frugal, qui s'accommodassent d'un habit très-simple, & d'une pauvre petite maison, & qui fissent plus de cas de pouvoir se passer des choses superfluës, que de les posseder, cela étoit très-rare. La République ne conservoit plus la pureté & la severité de son ancienne discipline à cause de son immense grandeur, & étoit forcée par la quantité d'affaires differentes qu'elle avoit à regler, & par ce nombre infini de peuples, qui étoient soumis à son vaste Empire, de recevoir dans son sein un mêlange confus de toutes sortes de mœurs & de modeles infinis de toutes sortes de vies. C'est donc avec beaucoup de raison & de justice que l'on admiroit Caton, lorsque l'on voyoit tous les autres Citoyens effrayez des moindres travaux, & amollis par les voluptez, & Caton seul invincible aux uns & aux autres, non-seulement dans sa jeunesse, & au plus fort de son ambition, mais dans sa vieil-

Toute la jeunesse Romaine aspiroit à la gloire de bien parler.

La grandeur des Etats nuisible aux mœurs & à la pureté & severité de la discipline.

Caton invincible aux travaux & aux voluptez dans sa jeunesse & dans sa vieillesse.

La République ne conservoit plus la pureté & la severité de son ancienne discipline, à cause de son immense grandeur.] C'est une verité que l'experience de tous les siécles a confirmée. Les mœurs & la pureté de la discipline s'affoiblissent dans un Etat, à mesure qu'il devient plus grand. Les raisons en sont sensibles.

lesse, lorsque ses années avoient blanchi ses cheveux, & après son Consulat & son triomphe, comme un genéreux athlete, qui, après avoir été couronné, ne laisse pas de continuer sa regle & ses exercices ordinaires, & y persevere jusqu'à la mort.

Sa dépense très-modique pour ses robes, pour sa table, pour ses maisons.

Il écrit lui-même qu'il ne porta jamais de robe qui eût coûté plus de cent drachmes; que lors même qu'il commandoit les armées, ou qu'il étoit Consul, il buvoit du même vin que ses esclaves; que pour son dîner il ne faisoit jamais acheter de la viande au marché que pour trente sesterces, & cela pour l'amour de sa ville, afin que son corps fortifié par cette vie simple & frugale, fût plus propre à soutenir les fatigues de la guerre.

Trois livres quinze sols.

La vie simple & frugale fortifie le corps.

Economie de Caton.

Il ajoute qu'ayant herité d'un de ses amis une tapisserie de Babylone à personnages, il la fit vendre le jour même; que de toutes les maisons qu'il avoit aux champs il n'y en avoit pas une qui fût blanchie & crépie; que jamais il n'avoit acheté d'esclaves au-dessus de quinze cens drachmes, ne cherchant point des esclaves beaux, bien-faits, délicats, mais des esclaves robustes &

Sept cens cinquante livres.

Qu'ayant herité d'un de ses amis une tapisserie de Babylone à personnages.] Le Grec dit, ἐπίβλημα τῶν ποικίλων Βαβυλώνιον. Ce mot ἐπίβλημα peut signifier *une robe*, *une couverture de lit*, *une courte-pointe & une tapisserie*. Je l'ai pris dans le dernier sens, à cause d'un passage du III[e].ch. d'Isaïe, où on lit ἐπιβλήματα τὰ κατὰ τὴν οἰκίαν, ce qui ne se peut entendre, à mon avis, que des tapisseries, ou des tapis dont les Perses couvroient les parquets des chambres.

propres

propres au travail, dont il avoit besoin pour mener ses bœufs, & pour panser ses chevaux de labourage, & que quand ces mêmes esclaves étoient devenu vieux, il croyoit qu'il falloit les vendre pour ne pas nourrir des gens inutiles; en un mot qu'il estimoit que rien de superflu n'étoit jamais à bon marché, & que tout ce dont on pouvoit se passer, ne coutât-il qu'une obole, étoit toujours trop cher, & qu'il valoit beaucoup mieux avoir des terres où il y a beaucoup à semer & à faire des nourritures, que des terres où il y a beaucoup à arroser & à balayer.

Le superflu est toujours cher.

Vingt deniers.

Terres où il y a beaucoup à semer & à faire des nourritures, preferables à celles où il y a beaucoup à arroser & à balayer.

Les uns interprétoient cela à mesquinerie & à avarice, les autres soutenoient que pour corriger & reprimer par son exemple, le luxe & la superfluité de ses Citoyens, il se resserroit lui-même dans des bornes plus étroites. Pour moi je trouve que de se servir de ses esclaves comme de bêtes de somme, & après qu'on s'en est servi, de les chasser, ou de les vendre dans leur vieillesse, c'est la marque d'un méchant naturel, & d'une ame basse & sordide, qui croit que l'homme n'a

Beau jugement de Plutarque.

Et que quand ces mêmes esclaves étoient devenu vieux, il croyoit qu'il falloit les vendre, &c.] C'est ce que Caton dit en propres termes, il veut que le pere de famille vende tout ce qui est vieux & inutile. *Vendat boves vetulos, armenta delicula, oves deliculas, lanam, pelles, plostrum vetus, ferramenta vetera, servum senem, servum morbosum, & si quid aliud superfit, vendat. Patrem familias vendacem, non emacem esse oportet.* Et il a raison en tout, hors sur les esclaves.

Pour moi je trouve que de se servir de ses esclaves comme de bêtes de somme, & après qu'on s'en est servi, de les chasser.] Ce sentiment fait honneur à Plutarque; cela

de liaison avec l'homme que pour ses besoins & pour sa seule utilité. Cependant nous voyons que la bonté a plus d'étenduë que la justice, car nous sommes nez pour observer la loy & l'équité avec les hommes; mais pour la bonté & la reconnoissance, nous les étendons très-souvent jusqu'aux animaux, car elles procedent d'une riche source de douceur & d'humanité, qui est naturellement dans l'homme.

La bonté plus étenduë que la justice, car elle s'etend même sur les animaux.

En effet de nourrir des chevaux après qu'ils sont rompus de travail, & des chiens, je ne dis pas pendant qu'ils sont jeunes & qu'ils peuvent servir, mais quand ils sont vieux & inutiles, cela convient à l'homme, qui a les qualitez de l'homme, l'humanité & la bonté. Aussi les Atheniens après avoir achevé le Temple appellé HECATONPEDON, renvoyerent libres toutes les bêtes de charge qui avoient fourni à ce travail, & les envoyerent dans les pâturages comme des animaux consacrez; & l'on dit qu'une de ces bêtes étant allée d'elle-même se presenter au travail, se mettre à la tête de celles qui traînoient des charettes

Chevaux & chiens quand ils sont devenu vieux & inutiles, doivent être nourris par leurs maîtres qui ont de l'humanité.

Humanité des Atheniens pour les bêtes de somme qui avoient servi à la construction d'un Temple.

étoit même plus injuste alors qu'il ne l'est aujourd'hui, car les esclaves n'aqueroient rien pour eux, au lieu que parmi nous ils gagnent & peuvent épargner pour s'entretenir dans leur vieillesse.

Mais pour la bonté & la reconnoissance, nous les étendons très-souvent jusqu'aux animaux.] Cela est certain, & les Philosophes ont démontré que le propre de l'homme de bien est de vouloir du bien, non-seulement à tous les hommes, mais aux animaux, & ils ont poussé cela jusqu'aux plantes, & aux choses même les plus inanimées. On peut voir Simplicius sur le XXXIV[e]. art. du Manuel d'Epictete, vol. I. p. 178. de mon édition.

à la citadelle, & marcher devant elles comme pour les exhorter & pour les encourager, ils ordonnerent par un décret qu'elle seroit nourrie jusqu'à sa mort aux dépens du public. On voit encore près du tombeau de Cimon, la sepulture des cavales avec lesquelles il avoit été trois fois vainqueur dans les jeux Olympiques. Une infinité d'autres ont fait enterrer avec soin les chiens qu'ils avoient nourris, & qui avoient été comme leurs amis familiers. On sçait l'histoire de l'ancien Xanthippe, pere de Pericles. Lorsque les Atheniens dans la guerre des Perses furent obligez de quitter leur ville pour se retirer à Salamine, Xanthippe s'embarqua comme les autres; son chien ne pouvant supporter d'être abandonné de son maître se jetta à la mer, le suivit toujours en nageant près de son vaisseau, & en arrivant à Salamine il expira sur le rivage; son maître le fit enterrer sur ce même endroit de la côte, où l'on montre encore son tombeau, qui de-là est appellé *Cynossema*. Car nous ne devons pas nous servir des choses qui ont une ame, comme nous nous servons des souliers & autres ustenciles, que nous jettons lorsqu'ils sont rompus ou usez par le service qu'ils nous ont rendu, & ne fût-ce pour autre chose que pour apprendre à aimer les hommes, il faudroit en faire comme une espece d'apprentissage, en nous accoutumant par ces petites choses à être doux & humains. Je sçai bien que pour

Cimon voulut que des cavales qui lui avoient servi à remporter les prix des jeux Olympiques, fussent enterrées près de lui.

Xanthippe fait enterrer avec grand soin son chien qui l'avoit suivi à la nage à Salamine.

La sepulture du chien.

Pour apprendre à être humain & à aimer les hommes, il faut s'accoutumer à aimer les bêtes.

Je sçai bien que pour rien au monde je ne me déferois d'un bœuf

Plutarque pousse trop loin ici l'humanité.

rien au monde je ne me déferois d'un bœuf qui auroit vieilli en labourant mes terres; à plus forte raison ne pourrois-je jamais me resoudre à renvoyer un vieux domestique, en le chassant de ma maison comme de sa patrie, & en l'éloignant du lieu où il seroit accoutumé, & de sa maniere de vivre ordinaire, pour quelque petit argent que j'en pourrois retirer en le vendant, vû même qu'il seroit aussi inutile à celui qui l'acheteroit, qu'à moi qui l'aurois vendu.

Beau sentiment de Plutarque.

Epargne remarquable de Caton.

Cependant Caton, comme se glorifiant de pareilles choses, dit lui-même qu'il laissa en Espagne le cheval dont il s'étoit servi pendant qu'il y commandoit, afin de ne pas mettre sur les comptes de la République l'argent qu'il en auroit coûté pour le passer en Italie. Mais quant à ces choses, s'il faut les imputer à magnanimité ou à bassesse

qui auroit vieilli en labourant mes terres.] Plutarque poussoit en cela un peu trop loin l'humanité, & c'étoit un trop grand attachement à la Philosophie Pythagoricienne. Pourquoi ne pas se défaire d'un bœuf qui a servi & qui est devenu vieux? N'y avoit-il pas des boucheries, & ne falloit-il pas se nourrir? Aujourd'hui que nous avons des regles d'humanité & de justice plus sûres que celles de ces Philosophes, nous nous contentons de bien nourrir le bœuf qui travaille, & de ne pas le surcharger; mais nous le vendons quand il est vieux, parcequ'il faut qu'il serve à d'autres usages. Ce que Plutarque ajoute des domestiques est parfaitement beau.

Vû même qu'il seroit aussi inutile à celui qui l'acheteroit.] Plutarque joint ici à la raison d'humanité une raison de justice. Il ne veut pas que nous embâtions un autre d'un esclave inutile, & que nous connoissons nous-mêmes inutile, puisque nous ne pouvons nous en servir. Mais celui qui l'achete ne le voit-il pas tel qu'il est? Il a ses vûës. N'importe, ce sentiment de Plutarque est très-beau & très-loüable, & il vaut mieux pecher de ce côté-là.

S'il faut les imputer à magna-

d'ame, c'est au Lecteur à se servir de sa raison pour le décider. Du reste il est constant que c'étoit un homme très-admirable par son abstinence, qui alloit au-de-là de tout ce qu'on peut imaginer.

Pendant qu'il commandoit l'armée il ne prit jamais du public plus de trois minots Attiques de froment par mois pour lui & pour toute sa maison, & il prit toujours un peu moins de trois demi-minots d'orge par jour pour ses chevaux & bêtes de voiture. Ayant eu le gouvernement de la Sardaigne, au lieu que tous les autres Preteurs, qui l'avoient eu avant lui, ruinoient le païs à se faire fournir des pavillons, des lits, des habits, & les fouloient encore par une suite nombreuse de domestiques, & par une foule d'amis; & par des dépenses excessives en jeux, en festins & autres telles somptuositez, lui au-contraire il ne se fit remarquer que par une simplicité incroyable & inouïe dans toute sa dépense. Car il ne prit pas un seul denier du public, & quand il alloit visiter les villes de son Gouvernement il marchoit à pied sans aucune voiture, suivi seulement d'un Officier public, qui lui portoit une robe & un vase pour

Moderation de Caton pendant qu'il commandoit l'armée.

Le minot contenoit cent huit livres pesant.

Ce que les Preteurs exigeoient des païs où ils commandoient.

Simplicité incroyable de Caton.

nimité, ou à bassesse d'ame, c'est au Lecteur à se servir de sa raison pour le décider.] Plutarque ne veut pas le décider lui-même; car par ses principes sa décision n'auroit pas été favorable à Caton; mais pour bien juger de ces maximes de Caton, il en faut juger sur les regles de la Philosophie Stoïcienne qu'il suivoit. Selon ces regles on ne trouvera nulle bassesse d'ame dans toute cette conduite; mais je doute qu'on y puisse trouver de la magnanimité, ou ce sera une magnanimité bien alambiquée.

faire les libations à ses sacrifices. Mais si dans ces sortes de choses il se montroit modeste, simple, & commode à ceux qui lui étoient soumis, en revanche il leur faisoit sentir sa gravité & sa severité dans tout le reste, car il étoit inexorable dans tout ce qui regardoit la justice, & d'une fermeté inébranlable, & d'une rigueur inflexible, lorsqu'il s'agissoit de l'execution des ordres qu'il avoit donnez. De sorte que jamais la puissance Romaine n'avoit paru à ces peuples, ni si terrible, ni si aimable.

Sa gravité, sa severité, & son inflexibilité.

Puissance Romaine renduë terrible & aimable en même-tems.

Ce même caractere, je veux dire ce mêlange de qualitez contraires, qui paroît dans sa conduite & dans ses mœurs, on le trouve dans son stile, qui est tout ensemble gracieux & fort, doux & vehement, railleur & austere, sentencieux & pourtant simple & familier, comme celui qu'on employe dans les conversations & les disputes. Et comme Platon dit de Socrate, *que par le dehors il paroissoit aux passans un homme grossier, un satyre, & un débauché, mais qu'en dedans il étoit plein de vertu, & qu'il en sortoit des discours graves*

Jugement de Plutarque sur le stile de Caton.

C'est dans le banquet où il introduit Alcibiade qui parle lui-même.

Ce que Socrate paroissoit dans son exterieur, & ce qu'il étoit dans l'interieur.

De sorte que jamais la puissance Romaine n'avoit paru à ces peuples ni si terrible, ni si aimable.] Voilà deux effets qui paroissent bien contraires; cependant il est impossible qu'ils ne se trouvent ensemble quand ceux qui commandent joignent à l'exacte justice, la douceur, la moderation & la simplicité.

Mais qu'en dedans il étoit plein de vertu.] J'ai traduit ce passage sur les endroits même du banquet de Platon d'où il est tiré. On peut les voir, tom. 3. p. 216. & 221. Je soupçonne qu'il manque quelque chose au texte de Plutarque, car ce mot σπουδῆς κὰ πραγμάτων μεστὸν εἶναι, me paroît bien petit au prix de ce qu'Alcibiade dit lui-même dans l'original.

& tout divins, qui remuoient l'ame, & qui arrachoient des larmes à ceux qui les écoutoient, on peut dire la même chose de Caton. De sorte que je ne puis comprendre ce qu'ont pensé ceux qui ont comparé son stile à celui de Lysias. Mais quant à cela nous le laisserons décider à ceux à qui il appartient mieux de sentir & de discerner le stile des Romains, & d'en porter leur jugement. Pour nous, persuadez que les mœurs des hommes paroissent beaucoup plus dans leurs discours que dans les traits de leur visage, où la plûpart les cherchent pourtant, nous rapporterons de lui quelques-uns de ses mots que l'on a recueillis.

Plutarque ne veut pas décider du stile des Auteurs Latins.

Les mœurs des hommes paroissent mieux dans leurs discours que dans les traits de leur visage.

Un jour donc que le peuple vouloit à toute force & hors de saison, que l'on fît une distribution de bled à tous les Citoyens, pour l'en détourner il commença ainsi son discours, *il est bien difficile, mes Citoyens, de parler à un ventre qui n'a point d'oreilles*. Une autre fois blâmant l'excessive dépense que l'on faisoit à Rome pour la table, il dit *qu'il étoit bien difficile de sauver une ville dans laquelle un poisson se vendoit plus cher qu'un bœuf*. Dans une autre rencontre il dit, *que les Romains ressembloient aux moutons, car comme un mouton ne fait rien de lui-même, & n'obéit point seul au Berger, mais fait*

Bons mots de Caton.

Ville où regne le luxe, très-difficile à sauver.

Les Romains comparez aux moutons.

Mais quant à cela nous le laisserons décider à ceux à qui il appartient mieux de sentir & de discerner le stile des Romains.] Plutarque ne sçavoit pas parfaitement le Latin, mais il en sçavoit assez pour lire les Auteurs dans cette langue, & il avoit lû non-seulement ceux que nous avons, mais aussi plusieurs que nous n'avons pas; cependant il ne veut pas se mêler de juger de leur stile. Voilà une modestie bienloüable & peu imitée de notre tems.

tout par compagnie, & ſuit les autres moutons, il en eſt de même de vous, Romains, il y a tels Conſeillers, dont vous ne daigneriez pas ſuivre les avis ſi vous les conſultiez chacun en particulier, & qui vous menent pourtant comme ils veulent quand vous êtes tous enſemble. Vous les ſuivez les uns à l'exemple des autres, comme veritables moutons.

Dans un autre diſcours qu'il fit contre l'autorité que les femmes prenoient ſur leurs maris, *tous les hommes*, dit-il, *gouvernent les femmes, nous gouvernons tous les hommes, & nos femmes nous gouvernent.* Mais pour ce mot il peut avoir été pris des apophthegmes de Themiſtocle, qui comme ſon fils lui faiſoit ordonner pluſieurs choſes par ſa mere : *Ma femme*, lui dit-il, *les Atheniens gouvernent tous les Grecs ; je gouverne les Atheniens ; tu me gouvernes, & tu es gouvernée par ton fils. Qu'il uſe donc avec plus de moderation de ſa puiſſance, qui, tout fou qu'il eſt, le rend maître des Grecs.*

Mot de Themiſtocle à ſa femme.

Une autre fois il dit, *que le peuple Romain mettoit le prix, non-ſeulement aux diverſes ſortes de pourpre, mais encore aux études & aux arts.* Car, ajouta-t-il, *comme les Teinturiers employent la pourpre, qui eſt la plus recherchée & qui plaît le plus, de même nos jeunes gens n'apprennent & ne recherchent que ce que vous approuvez & que vous loüez.*

Le peuple met toujours le prix aux études & aux arts.

En les exhortant à la vertu, il leur dit, *ſi c'eſt*

De même nos jeunes gens n'apprennent & ne recherchent que ce que vous approuvez & que vous loüez.] Abus aſſez ordinaire dans tous les Etats ; on n'apprend & l'on ne recherche que ce qui y eſt eſtimé & approuvé, parce qu'il n'y a que cela qui mene à

par

par la vertu & par la sagesse que vous êtes devenu grands, ne changez point pour devenir pires que vous n'êtes; mais si c'est par l'intemperance & par le vice, changez pour devenir meilleurs, car vous êtes devenus assez grands par ces méchantes voyes.

Il faut quitter les méchantes voyes, quoiqu'elles ayent servi à notre agrandissement.

Sur ceux de parmi le peuple, qui briguoient les charges, il disoit, que *c'étoient des gens, qui ne sçachant pas le chemin, de peur de s'égarer, cherchoient des Huissiers & des Massiers qui marchassent devant eux pour les conduire.*

Mot de Caton sur les ignorans qui briguoient les charges.

Il reprenoit ses Citoyens de ce qu'ils élisoient souvent les mêmes personnes pour les élever aux premieres dignitez, & il leur disoit, *vous paroissez ou n'estimer pas beaucoup vos charges, ou ne trouver pas beaucoup de gens dignes de les remplir.*

Quelle marque c'est de donner souvent les mêmes dignitez aux mêmes personnes.

Sur un de ses ennemis qui menoit une vie très-honteuse & très-infâme, *sa mere,* dit-il, *prend pour une malédiction, & non pour une priere, quand quelqu'un souhaite que ce fils lui survive.*

Mot très-amer de Caton contre un de ses ennemis.

Un jour, en montrant un homme, qui avoit vendu quelques heritages, que son pere lui avoit laissez sur la côte de la mer, il faisoit semblant de

la fortune, & que tout le reste ne fait que languir. Voilà d'où vient que les lettres & les sciences sont si abandonnées.

Il disoit que c'étoient des gens, qui ne sçachant pas le chemin.] Ce mot est excellent. Caton reprochoit par-là à ces gens qui aspiroient aux dignitez, leur ignorance, qui faisoit qu'ils auroient eu besoin de se conduire par les avis de leurs Huissiers & de leurs Massiers.

Sa mere, dit-il, *prend pour une malédiction, & non pour une priere, &c.*] Il n'y a jamais eu de trait de satire plus piquant. La charité des meres pour leurs enfans est si grande, qu'il faut qu'un homme se soit rendu bien infâme, pour obliger sa mere à regarder comme une malédiction, la

Plaisanterie de Caton sur un homme qui avoit vendu & mangé tout le bien qu'il avoit sur la côte de la mer.

l'admirer & de le regarder comme un homme plus fort que la mer même; *car*, disoit-il, *ce que la mer auroit eu de la peine à miner & à inonder, il l'a englouti tout d'un coup sans la moindre peine.*

Eumenes alla à Rome, l'an de Rome 581. Caton avoit alors trente neuf ans.

Aversion que Caton avoit pour les Rois.

Le Roy Eumenes étant allé à Rome, le Senat le reçut avec toutes sortes d'honneurs, & tous les Romains s'empressoient autour de lui, & lui faisoient la cour à l'envi les uns des autres; mais on voyoit manifestement que Caton le méprisoit, & cherchoit à l'éviter. Surquoi quelqu'un lui ayant dit, *pourquoi fuyez-vous ainsi Eumenes, c'est un si bon Prince, & si bon ami des Romains? Si bon Prince qu'il te plaira*, lui répond-il, *mais moi je sçai qu'un Roy est toujours un animal mangeur de chair humaine; & de tous les Rois qu'on a le plus vantez, il n'y en a pas un seul qui puisse être comparé à un Epaminondas, à un Pericles, à un Themistocle, à un Manius Curius, ni même à un Amilcar, surnommé Barca.*

Personnages que Caton préferoit aux Rois le plus vantez.

La cause que Caton donnoit de la haine que ses ennemis avoient pour lui.

Deux belles maximes de Caton.

Il disoit ordinairement *que ses ennemis le haïssoient, parce qu'il se levoit la nuit, non pour vaquer à ses affaires, mais pour vaquer à celles de la République, & qu'il aimoit mieux en bien-faisant n'en être pas*

priere qu'on fait qu'il lui survive.

Mais moi je sçai qu'un Roy est toujours un animal mangeur de chair humaine.] Ce trait est tiré de ce mot d'Homere dans le 1. l. de l'Iliade, δημοβόρος βασιλεὺς, *Roy mangeur de peuples*. Il n'est pas étonnant que ce mot eût fait impression sur l'esprit de Caton Républicain, & homme si sevére. Mais tous les Rois ne sont pas tels; s'il y en a eu de cruels, d'injustes, & qui ont été plutôt Tyrans que Rois, il y en a eu qui ont été de veritables Rois, c'est-à-dire, qui ont gouverné avec humanité & avec justice, & qui se sont montrez plutôt les peres, que les maîtres de leurs sujets.

Et qu'il aimoit mieux en bien-faisant n'en être pas recompensé;

recompensé, qu'en mal-faisant n'en être pas puni. Que pour lui il pardonnoit aux autres leurs fautes, mais qu'il ne se pardonnoit jamais les siennes.

Un jour les Romains ayant nommé trois Ambassadeurs pour les envoyer au Roy de Bithynie, dont l'un avoit les pieds perdus de la goutte, l'autre avoit un grand vuide au crane pour avoir été trépané, & le troisiéme passoit pour fou; Caton plaisantant sur ce beau choix, dit *que Rome envoyoit une ambassade qui n'avoit ni pieds, ni tête, ni sens.*

Plaisanterie de Caton sur le choix que les Romains avoient fait de trois Ambassadeurs.

Le Grec dit, ni cœur, *les anciens plaçoient le sens & l'esprit dans le cœur.*

Dans l'affaire des bannis d'Achaïe, Scipion l'ayant sollicité, à la priere de Polybe, de favoriser la cause de ces bannis, quand l'affaire fut portée au Senat, il y eut de grandes contestations; les uns vouloient que ces bannis fussent renvoyez dans leur patrie, & rétablis dans leurs biens, &

Contestation dans le Senat sur l'affaire des bannis d'Achaïe.

qu'en mal-faisant n'en être pas puni.] C'est un grand sentiment, & qui est tiré du fond de la Philosophie. Ce n'est pas un grand malheur de n'être pas recompensé dans cette vie du bien qu'on a fait; mais c'en est un de n'y être pas châtié & puni du mal qu'on y a commis; car on porte son iniquité dans l'autre vie, au lieu que le châtiment, qu'on a reçu en celle-ci, purge l'ame & la met pour l'ordinaire à couvert des peines qui sont le juste salaire du peché. C'est une verité que Platon a démontrée, & que la Religion enseigne encore plus surement.

Dans l'affaire des bannis d'Achaïe.] Plutarque parle ici de ces mille Achéens qui ayant été accusez d'avoir voulu livrer leur patrie au Roy Persée, furent arrêtez, envoyez à Rome, & dispersez dans toute l'Italie la premiere année de l'Olymp. CLIII. Ils furent là dix-sept ans, après lesquels ceux qui se trouverent encore en vie, au nombre d'environ trois cens furent renvoyez dans leur patrie par un Arrêt du Senat, qui fut rendu sur-tout en faveur de Polybe, la deuxiéme année de l'Olymp. CLVII. Polybe les appelle κατῃτιαμένους *les accusez*, & ἐκκεκλημένους *les évoquez en Italie*, & il étoit lui-même du nombre.

Avis de Caton.

les autres s'y opposoient. Enfin Caton se levant pour opiner à son tour, dit : *Comme si nous n'avions rien à faire, nous nous amusons ici à disputer tout un jour sur quelques petits méchans vieillards de Grece, pour sçavoir s'ils seront plutôt enterrez par nos fossoyeurs que par ceux de leur païs.* L'arrêt du Senat fut que les bannis seroient renvoyez.

Quelques jours après Polybe sollicitoit la permission d'entrer encore au Senat pour demander que ces bannis fussent rétablis dans les honneurs & dignitez qu'ils avoient avant leur bannissement, mais avant que de faire cette démarche il voulut pressentir le sentiment de Caton. Il va donc le trouver, & lui communique son dessein. Caton se prenant à rire, lui dit : *Polybe, vous n'imitez pas la sagesse d'Ulysse ; vous voulez rentrer dans l'antre du*

Bon mot de Caton à Polybe.

Sur quelques petits méchans vieillards de Grece, pour sçavoir s'ils seront plutôt enterrez par nos fossoyeurs, que par ceux de leur païs.] La plaisanterie de ce mot de Caton ne seroit pas sentie ; si on ne sçavoit que ces bannis étoient dispersez dans l'Italie, & qu'il y avoit dix-sept ans qu'ils y étoient. C'est pourquoi il étoit necessaire de l'expliquer.

Vous n'imitez pas la sagesse d'Ulysse, vous voulez rentrer dans l'antre du Cyclope.] Il n'y a point dans Plutarque de passage qui ait été plus défiguré par les Traducteurs. Amiot a traduit, *il me semble, Polybius, que tu fais comme Ulysse, qui étant une fois échappé de la caverne du géant Cyclops, y voulut retourner pour aller querir son chapeau & sa ceinture qu'il y avoit oubliée.* Le Traducteur Latin a dit de même, *Polybium, ait sicut Ulyssem, iterum velle Cyclopis speluncam, quod pileum illic & cinctum per oblivionem reliquisset, subire.* Il ne falloit que lire le IXe. liv. de l'Odyssée, pour voir qu'Ulysse ne laissa point son chapeau & sa ceinture dans l'antre du Cyclope, & qu'il ne pensa nullement à y rentrer pour les aller chercher, & que par conséquent il falloit corriger dans le texte de Plutarque, οὐχ ὥσπερ Ὀδυσσεύς. *Vous ne faites pas comme Ulysse.* Le sens seul deman-

Cyclope pour un chapeau & pour une ceinture que vous y avez oubliez.

Il disoit *que les foux servent plus à l'instruction des sages, que les sages à l'instruction des foux; car les sages fuyent l'exemple des foux, & les foux ne suivent pas l'exemple des sages.*

Les foux plus utiles aux sages, que les sages aux foux.

Il disoit encore que *des jeunes gens, il aimoit bien mieux ceux qui rougissoient, que ceux qui pâlissoient. Et qu'à la guerre il ne vouloit point d'un soldat, qui en marchant remuoit les mains, & en combattant remuoit les pieds, & qui ronfloit plus haut dans son lit, qu'il ne crioit dans les batailles.* Pour se moquer d'un homme qui étoit d'une grosseur exorbitante, *à quoi,* dit-il, *peut être utile à sa patrie un corps qui n'est que ventre?*

Rougeur, bonne marque.

Plaisante peinture d'un méchant soldat.

Caton n'avoit pas grande opinion d'un homme extrémement gros.

Un homme décrié par ses voluptez cherchoit à faire liaison avec lui, mais il le refusa toujours, disant qu'*il ne pourroit vivre avec un homme qui avoit plus de sentiment dans le palais, que dans le cœur.*

Le voluptueux a plus de sentiment dans le palais que dans le cœur.

Il disoit que *l'ame d'un amant vit dans un corps étranger;* & que *dans sa vie il n'y avoit que trois choses dont il se repentoit; la premiere, d'avoir confié un secret à sa femme; la seconde, d'avoir été par eau lorsqu'il pouvoit aller par terre; & la troisiéme, d'avoir passé un jour sans rien faire.* A un vieillard fort corrompu, il lui dit, *mon ami, la vieillesse a assez d'autres laideurs, n'y ajoute point encore la laideur du vice.*

Trois choses dont Caton se repentoit.

La vieillesse assez laide sans y ajouter les laideurs du vice.

de cette restitution; Caton ne veut & ne doit pas dire à Polybe qu'il a fait ce qu'a fait un homme sage, mais qu'il fait ce qu'un homme sage n'a pas fait. Comme Polybe étoit lui-même du nombre de ces bannis, ce mot est excellent, & d'une grande justesse.

Un Tribun du peuple, qui étoit soupçonné de s'être servi de poison, proposoit une loy injuste qu'il s'efforçoit de faire passer; Caton lui dit, *mon enfant, je ne sçai lequel est le plus dangereux, ou de boire ce que tu prépares, ou d'autoriser ce que tu écris.*

Bon mot de Caton à un Tribun soupçonné de s'être servi de poison.

Accablé d'injures par un homme fort débauché, & qui vivoit dans un fort grand desordre, il lui répondit: *Le combat est trop inégal entre toi & moi; tu entends volontiers des sottises & des infamies, & tu en dis avec plaisir, & moi, ni je ne suis accoutumé à en entendre, ni je ne prends plaisir à en dire.*

Combat toujours très-inégal entre un débauché & un homme sage.

Voilà quelles étoient ses réponses qu'on nous a conservées, & qui nous marquent suffisamment ses mœurs.

Nommé Consul & envoyé dans l'Espagne Citerieure. L'Espagne Tarraconoise.

Ayant été nommé Consul avec son ami Valerius Flaccus, la Province de l'Espagne, que les Romains appellent Citerieure, lui échut par le sort. Là, comme il domptoit une partie de ces Nations par la force, & qu'il gagnoit les autres par la douceur, tout d'un coup il se trouva environné d'une armée de Barbares, & en grand danger d'être défait & chassé. Il envoya donc promptement demander du secours aux Celtiberiens, voisins de sa Province. Les Celtiberiens demanderent deux cens talens pour l'aller secourir. Tous les Officiers de son armée trouvoient que c'étoit une chose insupportable que les Romains achetassent à beaux deniers comptans le secours des Barbares; mais Caton leur dit, *cet achat n'est pas*

Deux cens mille écus.

Sage réponse de Caton à ses Officiers qui

si terrible que vous pensez; car si nous sommes vainqueurs, nous les payerons aux dépens de nos ennemis, & non pas aux nôtres. Et si nous sommes vaincus, il n'y aura personne qui paye, ni qui demande. Il gagna la bataille, & tout lui succeda à souhait. Polybe écrit que les murailles de toutes les villes de cette partie de l'Espagne, qui est en-deçà du Betis, furent rasées par ses ordres dans un seul & même jour. Or il y en avoit un très-grand nombre, & toutes pleines d'hommes très-belliqueux. Caton lui-même écrit, *qu'il prit plus de villes, qu'il ne fut de jours dans son expedition*, & ce n'est point une vanterie, car il y en avoit effectivement quatre cens.

trouvoient mauvais qu'il achetât le secours des Barbares.

Caton fait raser en un seul jour quatre cens villes qu'il avoit prises.

Quoique ses troupes eussent fait un grand butin dans cette expedition, il ne laissa pas de leur donner encore une livre pesant d'argent par tête, disant qu'*il valoit mieux qu'ils s'en retournassent tous dans leurs maisons avec un peu d'argent, que s'il n'y en avoit qu'un petit nombre qui s'y en retournât avec beaucoup d'or.* Et pour lui il assure que de tout ce qui avoit été pris à cette guerre il n'en avoit eu pour sa part que ce qu'il avoit bû & mangé. *Ce n'est pas*, dit-il, *que je blâme ceux qui cherchent à profiter dans ces occasions, mais c'est que j'aime mieux disputer de valeur & de vertu avec les plus gens de bien, que de richesses avec les plus opulens, & d'avidité avec les plus avares.* Et non-seulement il se conserva pur & net de toutes sortes de pilleries & de concussions, mais il en conserva aussi purs & nets ses domestiques, & ceux qui lui étoient soumis.

Il donne à chaque soldat une livre pesant d'argent, c'est-à-dire, cinquante livres de notre monnoye.

Grand desinteressement de Caton, dans la victoire même.

Belle maxime de Caton.

Un homme public ne doit pas seulement répondre de lui, il doit répondre de ses domestiques.

Il avoit mené avec lui cinq esclaves. L'un d'eux, nommé Paccus, avoit acheté trois jeunes garçons, qui étoient parmi les prisonniers, & ayant sçû que son maître en étoit averti, il n'osa soutenir sa vûë, & se pendit plutôt que de se presenter devant lui. Caton fit vendre les trois jeunes garçons, & porter au tresor le prix qu'on en reçut.

Un de ses esclaves se pend pour n'oser soutenir sa vûë après une mauvaise action.

Pendant qu'il s'occupoit à terminer les affaires d'Espagne, le grand Scipion, qui étoit son ennemi, & qui vouloit empêcher le cours de ses prosperitez, & avoir l'honneur de finir lui-même cette guerre, fit tant par ses menées qu'il fut nommé pour lui succeder au gouvernement d'Espagne. Après sa nomination il ne perdit pas un moment, & se hâta le plus qu'il lui fut possible pour ôter promptement à Caton le commandement de l'armée. Caton, informé de sa marche, prit cinq enseignes de gens de pied, & cinq cens chevaux pour aller au-devant de lui, & pour l'escorter. Chemin faisant il soumit les Lacetaniens, & reprit six cens deserteurs de ses troupes qu'il fit tous mourir. Et comme Scipion en faisoit de grandes plaintes, Caton se moquant finement de lui sous paroles couvertes, qui faisoient allusion à ce qui se passoit alors, lui dit, *que le seul moyen de rendre Rome très-grande, c'étoit que les nobles & les grands*

Le grand Scipion nommé pour lui succeder au gouvernement d'Espagne.

Caton informé de sa marche, va au-devant de lui, & ne laisse pas d'user de son autorité.

Ou *Jacetaniens, peuples autour de la ville de Jaca dans la Navarre.*

Comment il se moque des plaintes de Scipion.

Que le seul moyen de rendre Rome très-grande.] Comme Scipion avoit envié à Caton le prix de la vertu, en demandant son gouvernement d'Espagne, Caton le lui disputoit aussi de toutes ses forces, en se comportant jusqu'au dernier moment en Genéral, & en faisant punir des coupables. C'est le sens de ce passage, & ce

ne cedassent pas le prix de la vertu à ceux du peuple, & que ces derniers, du nombre desquels il étoit, le disputassent de toutes leurs forces à ceux que la noblesse & l'éclat des honneurs élevoient au-dessus d'eux.

Bien plus encore, le Senat ayant ordonné qu'on ne changeroit, & qu'on ne remueroit rien dans tout ce que Caton avoit fait & établi, il arriva de là que cet honneur, que Scipion avoit tant brigué, apporta plus de diminution à sa gloire, qu'elle ne donna d'atteinte à celle de Caton, car tout le tems de son gouvernement se passa inutilement dans l'inaction & dans une paix profonde, qui ne donna lieu à aucun exploit.

Comment Scipion augmenta la gloire de Caton, en voulant la diminuer.

Pour Caton, après avoir été honoré du triomphe, il ne fit pas comme la plûpart de ceux qui ne combattent pas pour la vertu, mais seulement pour une vaine gloire, & qui, dès qu'ils sont parvenus aux premieres dignitez, & qu'ils ont obtenu les Consulats & les triomphes, passent le reste de leur vie dans la paresse & dans la volupté, & se retirent des affaires; il ne se relâcha pas de même, & n'éteignit point en lui ce desir de vertu. Mais comme ceux qui ne sont que commencer à se mêler du gouvernement, & qui sont alterez d'honneur & de gloire, il se roidissoit comme pour commencer une nouvelle carriere; il étoit toujours prêt à servir ses Citoyens, soit en plaidant

Ceux qui ne combattent que pour une vaine gloire se reposent après qu'ils ont obtenu les plus grands honneurs.

Les plus grands honneurs ne font que ranimer la vertu & l'activité de Caton.

Caton après avoir commandé, va obéir sous d'autres Capitaines.

qui a fait dire par Plutarque que Caton répondit en paroles couvertes, en se moquant finement de lui, & en faisant allusion à ce qui se passoit.

pour eux, soit en les accompagnant à la guerre. C'est ainsi qu'il suivit le Consul Tiberius Sempronius, qui fut envoyé en Thrace & sur le Danube, & lui servit de Lieutenant; & qu'ensuite il servit en qualité de Tribun, ou de Capitaine de mille hommes sous le Consul Manius Acilius Glabrio, envoyé en Grece contre le Roy Antiochus, qui parut aux Romains le plus redoutable de leurs ennemis après Annibal. Car ayant repris presque toutes les Provinces de l'Asie, que Seleucus Nicator tenoit auparavant, & ayant reduit sous son obéissance plusieurs Nations barbares très-belliqueuses, il en eut le cœur si enflé qu'il entreprit la guerre contre les Romains, comme contre les ennemis, qui desormais étoient les seuls dignes de lui disputer l'Empire. Ayant donc cherché à colorer cette guerre du prétexte d'affranchir les Grecs, qui n'en avoient nul besoin, puisqu'ils étoient déja libres, & usans de leurs loix, ayant été affranchis depuis peu du joug de Philippe & des Macedoniens par le bien-fait des Romains, il marcha contr'eux avec une puissante armée.

Quatre ans après son Consulat.

Antiochus, le plus redoutable ennemi des Romains après Annibal.

Faux prétexte que prit Antiochus pour faire la guerre aux Romains.

Car ils avoient été déclarez libres aux jeux Isthmiques, cinq ans auparavant.

A son approche toute la Grece fut ébranlée & chancelante, corrompuë par les magnifiques es-

C'est ainsi qu'il suivit le Consul Tiberius Sempronius.] L'année qui suivit son Consulat, & la seconde année de l'Olymp. 146. L'Histoire Romaine est pleine de ces exemples de gens qui ayant commandé des armées, alloient servir ensuite subalternes sous d'autres Generaux. Et je suis persuadé que c'est une des choses qui ont le plus contribué à la grandeur de Rome. Ces grands Hommes étoient tout entiers à l'Etat, & non point à eux-mêmes; ainsi ils servoient l'Etat en quelque qualité que ce fût.

perances que les Orateurs, gagnez par Antiochus, lui inſpiroient, mais Acilius la raffermit en y envoyant des Ambaſſadeurs. Titus Flaminius calma & retint dans le devoir ſans aucun trouble, pluſieurs villes, qui commençoient déja à prêter l'oreille aux nouveautez, comme nous l'avons écrit dans ſa vie, & Caton de ſon côté, raſſura les Corinthiens, ceux de Patres, & ceux d'Egium, & il fit un aſſez long ſéjour à Athenes. On dit même qu'on a conſervé le diſcours qu'il fit en Grec dans cette occaſion au peuple d'Athenes, où il exalte extrêmement la vertu des anciens Atheniens, & étale le grand plaiſir qu'il a eu de voir la beauté & la grandeur de cette ville ſi renommée, & ce bruit-là eſt faux, car il ne parla aux Atheniens que par truchement. Ce n'eſt pas qu'il ne fût capable de leur parler en leur langue, mais il étoit entierement attaché aux coutumes & au langage de ſes peres, & ſe moquoit toujours de ceux qui ne loüoient & n'admiroient que le Grec. C'eſt ainſi qu'il ſe moqua de Poſtumius Albinus, qui ayant écrit une hiſtoire en Grec, demandoit pardon à ſes Lecteurs des incongruitez qu'il auroit pû faire dans cette langue étrangere. *Il faut ſans doute lui pardonner*, dit Caton, *s'il a été forcé d'écrire cette hiſtoire par un arrêt des Amphictyons*. On aſſure que les Atheniens admirerent dans ſa harangue la brieveté & la force de ſon ſtile, car ce qu'il avoit dit en très-peu de mots, l'Interprete le rendit longuement & par un grand circuit de

Caton retient quelques villes de l'Achaïe dans le devoir.

Caton affecte de ne parler aux Atheniens que par truchement.

Caton ſe moquoit de ceux qui n'admiroient que le Grec.

Pourquoi écrire en une langue étrangere?

paroles. De ſorte qu'il les laiſſa dans cette opinion, que les paroles ne couloient aux Grecs que du bout des levres, & qu'elles venoient aux Romains du fond du cœur.

Après qu'Antiochus eut occupé les pas des montagnes, appellées *Thermopyles*, & qu'aux fortifications naturelles des lieux il eut ajouté des retranchemens & des murailles, il ſe tint là en repos, penſant s'être bien mis à couvert des attaques des Romains, & avoir détourné ailleurs l'effort de la guerre; car les Romains eux-mêmes deſeſperoient de pouvoir jamais forcer ces paſſages. Mais Caton s'étant reſſouvenu du détour & du circuit qu'avoient pris autrefois les Perſes pour attaquer les Grecs dans ces mêmes lieux, il ſe mit en marche la nuit avec une partie de l'armée.

Combien la lecture eſt utile à un homme de guerre.

Quand il eut gagné le ſommet des montagnes, le guide, qui étoit un des priſonniers, manqua le chemin, s'étant égaré dans des lieux inacceſſibles, & remplis de précipices, & jetta les ſoldats dans une épouvante, & dans un deſeſpoir qu'on ne peut exprimer. Caton, voyant ce grand peril,

Action hardie de Caton.

Qu'il les laiſſa dans cette opinion, que les paroles ne couloient aux Grecs que du bout des levres.] Mais cette opinion pouvoit être très-mal fondée; car cette longueur & cette traînée de paroles de celui qui expliqua la harangue de Caton, étoient plutôt le défaut de l'Interprete, que celui de la langue; & il y a de l'injuſtice à l'imputer à toute la Nation.

Mais Caton s'étant reſſouvenu du détour & du circuit qu'avoient pris autrefois les Perſes.] Lorſque Leonidas avec une poignée d'hommes ſoutint dans ces détroits toute l'armée des Perſes, &

commanda aux troupes de demeurer-là ſans bouger, & prenant avec lui un certain Lucius Mallius, homme très-diſpos pour gravir ſur les montagnes les plus eſcarpées, il marcha long-tems avec un travail infini & un grand danger de ſa vie pendant la nuit toute noire, la lune n'éclairant point, & grimpa au travers d'oliviers ſauvages, & de roches hautes & pointuës qui bouchoient la vûë, & les empêchoient de voir leur chemin devant eux.

Lucius Mallius.

Enfin après des peines infinies ils arriverent à un petit ſentier qui paroiſſoit conduire au bas de la montagne où étoit le camp des ennemis. Là ils mirent des marques & des briſées ſur les pointes des rochers, qui étoient les plus expoſez à la vûë, & qui s'élevoient au-deſſus des ſommets du mont appellé *Callidrome*, & s'en retournerent par les mêmes chemins rejoindre leurs troupes avec leſquelles ils ſe remirent en marche par les mêmes lieux en ſe conduiſant toujours par le moyen des briſées qu'ils avoient laiſſées, & regagnerent le petit ſentier, où ils firent la diſpoſition de leurs

ſe maintint invincible juſqu'à ce que les Barbares faiſant le tour des montagnes par des ſentiers dérobez, tomberent tout d'un coup ſur eux & les écraſerent. On peut voir Strabon, liv. IX. Voilà ce que ſert à un homme de guerre d'avoir bien lû, & de ſçavoir l'hiſtoire des tems paſſez. Il n'y a point de profeſſion où cette ſcience ſoit plus neceſſaire & plus utile qu'à celle de la guerre.

Et qui s'élevoient au-deſſus des ſommets du mont appellé Callidrome.] La montagne qui domine le détroit des Thermopyles eſt appellée Callidrome. Toutes les montagnes qui ſont au levant de ce détroit ſont compriſes ſous le nom d'Oeta, & la plus haute de toutes eſt appellée Callidrome, au pied de laquelle vers le Sinus

troupes. Après qu'ils eurent fait un peu de chemin, le ſentier leur manqua tout-à-coup, & ils ne trouverent devant eux qu'une grande fondriere impraticable, ce qui les jetta dans un nouveau deſeſpoir, & dans une frayeur encore plus grande que la premiere; car ils ne ſçavoient pas & ne voyoient pas qu'ils étoient plus près des ennemis qu'ils ne penſoient.

Déja le jour commençoit à poindre, lorſque quelqu'un d'eux crut entendre quelque bruit, & des voix d'hommes, & un moment après il crut voir le camp des Grecs, & leurs gardes avancées au pied des rochers. Caton faiſant donc halte, commanda que les Firmianiens vinſſent lui parler seuls. C'étoient les troupes dont il avoit le plus éprouvé la fidelité & le courage dans les occaſions les plus haſardeuſes. Les Firmianiens s'étant promptement rendus auprès de lui, & l'ayant environné, il leur dit: *J'ai beſoin de prendre un des ennemis en vie pour ſçavoir de lui quelles ſont ces troupes avancées, & quel eſt leur nombre, & pour être inſtruit de la diſpoſition, & de l'ordre de toute leur armée, & des préparatifs qu'ils ont faits pour nous attendre, & pour nous recevoir; mais d'enlever cet ennemi, c'eſt une affaire qui demande la celerité & l'audace des lions, qui ſans armes ſe jettent au milieu d'un troupeau de bêtes timides.*

Ou Firmaniens, les troupes de la ville de Firmium *ou* Firmum *colonie Romaine dans le Picenum.*

Diſcours de Caton à ſes troupes pour obliger quelqu'un à aller enlever un ennemi.

Caton n'a pas plutôt achevé de parler, que les

Maliacus, eſt un chemin de ſoixante pieds de large; on peut voir Tite-Live.

Firmianiens tout comme ils ſont, ſe jettent au bas de la montagne, & courant de roideur à un corps de garde avancé, tombent ſur lui à l'improvîte, le mettent en deſordre, le diſſipent, & enlevant l'un deux tout armé, ils le preſentent à Caton. Ce priſonnier lui apprend que toute l'armée eſt campée avec le Roy dans les détroits, & que ces troupes détachées, qui gardent les hauteurs, ſont ſix cens Etoliens d'élite. Caton, mépriſant ces troupes, tant à cauſe de leur petit nombre, que de leur negligence, & du peu d'ordre qu'elles gardoient, fait ſonner les trompettes ſans differer, & marche à la tête de ſon détachement l'épée à la main avec de grands cris. Les Etoliens, le voyant deſcendre des montagnes, prennent la fuite, & ſe retirent vers leur grande armée, où ils rempliſſent tout de trouble & d'effroi. Dans le même moment Manius de ſon côté attaque les retranchemens d'Antiochus avec toutes ſes troupes, & les force. A cette attaque Antiochus eſt bleſſé à la bouche d'un coup de pierre qui lui fracaſſe les dents. La douleur qu'il ſent l'oblige à tourner bride & à ſe retirer.

Grande action de Caton.

Antiochus bleſſé à la bouche d'un coup de pierre, ſe retire.

Après ſa retraite aucune partie de ſon armée n'oſa faire ferme & attendre les Romains. Ce ne fut plus qu'une déroute, & quoique les lieux fuſſent très-difficiles, n'y ayant preſque point de paſſages ouverts pour la fuite, parce que d'un côté ce n'étoient que marais profonds, & de l'autre que roches eſcarpées, qui empêchoient qu'on ne

pût s'écarter ni à droite, ni à gauche, & où l'on ne pouvoit ni marcher, ni se soutenir, cependant se jettant tous en foule dans ces détroits, & se poussant les uns les autres de peur de l'épée ennemie, ils se renversent dans ces marais & dans ces précipices, où ils perissent miserablement.

Caton n'épargnoit pas ses propres loüanges, & se loüoit sans aucun menagement.

Caton, qui en aucune rencontre n'épargnoit ses propres loüanges, & qui étoit persuadé que les éloges que l'on se donnoit ouvertement à soi-même, étoient les justes suites, & les accompagnemens naturels des grandes actions, ne se ménagea pas en celle-ci. Il releva ses derniers exploits en des termes très-magnifiques. Il dit, *que ceux qui l'avoient vû fondre sur les ennemis, les renverser, les poursuivre, avoient avoué que Caton ne devoit point tant au peuple Romain, que le peuple Romain devoit à Caton. Et que le Consul Manius lui-même encore tout chaud de sa victoire, le prenant entre ses bras, tout échauffé, & haletant encore du combat, le tint long-tems embrassé, & cria dans les transports de sa joye, que ni lui, ni tout le peuple Romain, ne pourroient jamais assez dignement recompenser ses services.*

Loüanges que Caton se donnoit.

Caton envoyé à Rome porter la nouvelle de sa victoire.

Après le combat, le Consul l'envoya porter lui-même à Rome la nouvelle de ses propres exploits. Il traversa heureusement la mer, arriva à Brunduse, & de Brunduse à Tarente en un seul jour, & ayant marché quatre jours encore, il arriva à Rome à la fin du cinquiéme jour depuis son embarquement, & y porta le premier la nouvelle de cette grande victoire. Son arrivée remplit

Effet que la nouvelle de cette victoire fit sur le peuple.

remplit la ville de joye & de sacrifices, & le peuple d'une haute opinion de lui-même; car dès ce moment il se regarda comme seul capable de conquerir par mer & par terre la monarchie de l'Univers.

Voilà à peu près toutes les plus grandes & les plus éclatantes actions de guerre de Caton. Quant à ses actions particulieres dans le gouvernement civil, il paroît qu'il ne trouvoit rien de plus digne du zele & de l'application d'un homme de bien, que d'accuser les méchans, & de les poursuivre en justice; car lui-même il en poursuivit plusieurs; il se joignit à d'autres qu'il aida & appuya dans leurs poursuites, & il suscita encore des accusateurs contre les plus considerables des Citoyens. C'est ainsi qu'il lâcha un Petilius contre le grand Scipion. Mais quant à celui-ci, Caton voyant que fier de la noblesse de sa maison, & plein de confiance en son propre courage, il fouloit aux pieds ces accusations, & desesperant de le faire condamner à mort, il renonça à sa poursuite, & s'attacha à son frere Lucius Scipion avec d'autres accusateurs, & le fit condamner à une grosse amende envers le public. Lucius ne pouvant la

Rien de plus digne d'un homme de bien, que d'accuser les méchans & de les poursuivre en justice.

Caton lâche un accusateur nommé Petilius, contre le grand Scipion.

Scipion s'en moque.

Caton s'attache à Lucius Scipion, & le fait condamner à une grosse amende.

Il paroît qu'il ne trouvoit rien de plus digne du zele & de l'application d'un homme de bien, que d'accuser les méchans.] Cela pourroit être très-bon. Mais la grande licence que les Romains donnoient sur cela à tout le monde, ouvroit la porte à de grands desordres, & causoit des inconveniens très-fâcheux, la plûpart ne songeant qu'à satisfaire par ce moyen leur envie & leur haine particuliere; & Caton lui-même n'étoit pas à couvert de ces passions.

payer, se vit en danger d'être mis en prison & ne se tira d'affaires qu'avec beaucoup de peine, & en appellant aux Tribuns.

On conte à ce propos qu'un jeune homme aïant fait condamner par sentence l'ennemi de son pere mort depuis peu, & traversant la place Romaine le jour même que le jugement avoit été rendu, Caton, qui le rencontra, courut à lui, & l'embrassant, lui dit : *Voilà les sacrifices mortuaires qu'il faut faire aux manes de ses peres ; il faut leur offrir, non le sang des chevreaux & des agneaux, mais les larmes & la condamnation de leurs ennemis.*

Horrible mot de Caton.

Cependant il ne fut pas lui-même exempt de ces sortes d'attaques dans son administration, car dès la moindre prise qu'il donnoit à ses ennemis, il étoit d'abord mis en justice, & poursuivi sans aucun menagement, desorte qu'il passa presque toute sa vie dans ces sortes de perils; car on dit qu'il fut accusé près de cinquante fois, & qu'à la derniere il avoit quatre-vingt-six ans. Ce fut même dans cette occasion qu'il dit ce bon mot, que l'on a tant cité de lui, *qu'il étoit bien difficile de rendre compte de sa vie à des hommes d'un autre siécle que celui où l'on a vêcu.* Et ce ne fut pas encore-là la fin de ses combats, puisque quatre ans après, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il accusa Servilius Galba; car, comme Nestor, il vit la quatriéme génération, & toujours comme lui dans une action continuelle. En effet, après avoir été toujours opposé au grand Scipion dans le

Caton appellé en justice plus de cinquante fois.

Bon mot de Caton.

Caton vit la quatrieme génération comme Nestor.

gouvernement, il parvint jusqu'au tems du jeune Scipion, petit-fils adoptif du premier, & fils de Paul Emile qui vainquit le Roy Persée & les Macedoniens.

Dix ans après son Consulat, Caton brigua la Censure. Cette charge étoit le comble des honneurs, & pour ainsi dire, la perfection & le couronnement de toutes les dignitez où pouvoit aspirer l'ambition d'un Citoyen Romain. Outre les grands pouvoirs qu'elle donnoit, elle mettoit en droit de s'enquerir des vie & mœurs des particuliers; car les Romains estimoient qu'on ne devoit pas laisser à chacun la liberté de se marier, d'avoir des enfans, de mener telle ou telle vie, de faire des festins, en un mot de vivre au gré de ses passions & de ses desirs, sans être soumis au jugement & à l'inspection de personne. C'est pourquoi, bien convaincus que c'est dans ces choses privées que les mœurs des hommes paroissent beaucoup plus, que dans les actions politiques & publiques, ils élurent deux Magistrats gardiens, correcteurs & réformateurs des mœurs, pour empêcher qu'on ne quittât le chemin de la vertu pour se jetter dans celui de la volupté, & qu'on ne transgressât les usages reçus en changeant la vie ordinaire

La Censure, le comble des honneurs.

La grande étendue & le pouvoir immense de cette charge.

Les mœurs des hommes paroissent plus dans les actions privées, que dans les publiques.

Car les Romains estimoient qu'on ne devoit pas laisser à chacun la liberté de vivre au gré de ses passions & de ses desirs.] Rien n'étoit plus sage que cette institution. La liberté que les hommes ont de vivre à leur fantaisie, les perd presque tous, & introduit peu à peu dans les Etats une corruption, qui devient enfin generale, & qu'on ne peut plus guerir.

& commune. L'un fut pris parmi les Patriciens; & l'autre parmi le peuple, on les nomma Censeurs, & on leur attribua le droit d'ôter dans les revuës le cheval public à un Chevalier, & de chasser du Senat un Senateur qui vivoit dans le desordre. Ils regloient les dépenses des sacrifices, ils faisoient l'estimation des biens des Citoyens, & dans leur cens ils distinguoient les races, les familles & les differens états de la République.

Caton briguant la charge de Censeur, trouve beaucoup d'opposition.

Cet office a encore plusieurs autres grandes prérogatives. C'est pourquoi quand Caton se presenta pour le briguer, les premiers & les plus considerables personnages du Senat s'y opposerent. Les Nobles s'y opposoient par envie dans la pensée que c'étoit une flétrissure pour la Noblesse, de souffrir que des gens d'une naissance obscure fussent élevez au plus haut degré d'honneur, & au faîte de la puissance; & les autres, à qui la conscience reprochoit leur mauvaise vie, & leurs mœurs corrompuës, s'y opposoient par crainte, redoutant l'austerité de cet homme inexorable dans son autorité, & inflexible dans tout ce qui étoit du devoir de sa charge.

Les causes de cette opposition.

Ayant donc bien comploté ensemble, & étant tous bien ameutez, ils lâcherent à Caton sept concurrens, qui flattoient le peuple de belles esperances, comme si le peuple eût eu besoin d'être gouverné avec douceur, & conduit seulement par le plaisir. Caton au-contraire, sans s'abaisser à aucune flatterie, ni à la moindre com-

Caton briguant la charge de Censeur, fait déja le Censeur.

plaisance, & menaçant même de son Tribunal tous les méchans en face, & criant à haute voix que la ville avoit besoin d'une grande purgation, pressoit & conjuroit le peuple de choisir, s'il étoit sage, non les plus doux & les plus gracieux des Medecins, mais les plus durs & les plus impitoyables; & il ne feignoit pas de dire que les Medecins de ce caractere, tels qu'il les leur falloit, c'étoit lui-même, & du nombre des Patriciens Valerius Flaccus; que c'étoit-là le seul avec lequel il esperoit de rendre un très-grand service à la République, en coupant & brûlant jusqu'à la racine, comme une autre hydre, le luxe & la mollesse, qui avoient gagné toutes les parties de l'Etat; & que tous les autres ne s'efforçoient par d'indignes pratiques de parvenir à mal gouverner, que parce qu'ils craignoient ceux qui gouverneroient bien, & qui rempliroient leur devoir dans les fonctions de leur charge.

Le luxe & la mollesse avoient déja gagné du tems de Caton toutes les parties de l'Etat.

En cette occasion le peuple Romain fit bien voir combien il étoit veritablement grand & digne d'avoir de grands conducteurs, car bien loin de redouter la roideur & la severité de cet inflexible, il rejetta ces doucereux qui paroissoient ne vouloir gouverner que selon son bon plaisir & volonté, & élut tout d'une voix Valerius Flaccus avec Caton, écoutant ce dernier, non comme un homme qui demandoit la Censure, mais comme un homme qui l'exerçoit déja, & qui en vertu de son pouvoir, donnoit déja ses ordres.

Peuple Romain, combien grand & digne d'avoir de grands conducteurs.

Caton nommé Censeur avec Valerius Flaccus.

La premiere chose que fit Caton dans sa censure.

La prémiere chose que fit Caton, ce fut de nommer Prince du Senat son Collegue & son ami L. Valerius Flaccus, & d'en retrancher un grand nombre d'autres, & nommément Lucius Quintius, qui avoit été Consul sept ans auparavant, & ce qui le rendoit encore plus glorieux que le Consulat, qui étoit frere de Titus Flaminius, qui avoit vaincu le Roy Philippe : Et voici le sujet qui obligea Caton à le chasser.

Histoire de Lucius Quintius, frere de Flaminius.

Lucius Quintius avoit dans sa maison un jeune garçon qu'il avoit pris pour sa beauté. Il le tenoit toujours auprès de lui, & pendant qu'il commandoit les armées il lui donnoit plus de credit & d'autorité qu'il n'en avoit jamais donné à aucun de ses amis les plus familiers & les plus intimes. Un jour qu'il étoit dans sa Province Consulaire, il arriva dans un festin que ce jeune garçon couché à table près de lui, selon sa coutume, après lui avoir fait plusieurs caresses, & dit plusieurs douceurs, comme à un homme, qui, surtout dans le vin, se laissoit aisément mener par les flatteries, enfin il lui dit : *Je vous aime avec tant d'ardeur, que quoiqu'il y eût à Rome un combat de Gladiateurs, spectacle que je n'ai jamais vû, j'ai pourtant tout quitté pour venir avec vous, quelque forte passion que j'aie de voir égorger un homme.*

Frere de Titus Flaminius.] Plutarque appelle *Titus Quintius Flaminius & L. Quintius Flaminius*, ces deux freres que Polybe, Tite-Live, Ciceron, & tous les Historiens appellent *Titus Quintius Flamininus, & L. Quintius Flamininus*. On peut voir les remarques sur la vie de *Titus Flaminius*.

Lucius, plein d'amour, & voulant répondre à ses douceurs, *s'il n'y a que cela*, lui dit-il, *tu peux demeurer avec moi sans t'affliger, je te consolerai bientôt de cette perte.* Il ordonna en même-tems qu'on tirât des prisons un des criminels, qui étoient condamnez à mort, qu'on l'amenât dans la salle du festin, & qu'on fît venir l'executeur avec sa hache. Quand ils furent là, il demanda au jeune garçon s'il vouloit voir donner le coup, & le jeune garçon ayant dit qu'il le vouloit, il ordonna à l'executeur de trancher la tête à ce malheureux. Plusieurs Ecrivains ont parlé de cette histoire, mais Ciceron dans son Dialogue de la vieillesse introduit Caton qui en fait lui-même le recit. Tite-Live ajoute que ce criminel étoit un deserteur Gaulois, & que ce ne fut pas l'executeur, mais Lucius qui lui trancha la tête de sa propre main, & il assure que c'est ainsi que Caton lui-même l'a écrit.

Lucius ayant donc été ainsi chassé du Senat, son frere Titus Flaminius, ne pouvant supporter cet affront, eut recours au peuple, & demanda que Caton expliquât devant lui les raisons qu'il avoit d'imprimer cette tache à sa famille. Caton déduisit dans un discours toute l'histoire de ce

Mais Ciceron dans son Dialogue de la vieillesse, introduit Caton qui en fait lui-même le recit.] C'est ainsi que ce passage de Plutarque doit être traduit. Je m'étonne qu'Amiot s'y soit trompé, & qu'il ait traduit, *& même Ciceron au livre qu'il a écrit de la vieillesse, dit qu'il est ainsi écrit en une harangue que Caton en fit devant le peuple Romain.* Il n'y en a pas un mot dans ce Dialogue. Caton raconte la chose lui-même tout simplement, il n'est point question de harangue.

festin. Lucius nia le fait; mais Caton lui ayant déferé le serment, Lucius le refusa, & par-là il fut jugé dûëment convaincu, & justement puni de cette infamie. Mais un jour que l'on faisoit jouër des jeux au théatre, Lucius passant près du banc des Consuls, ne s'y arrêta point, & alla s'asseoir plus loin dans un lieu obscur. Le peuple, qui le vit, en eut pitié, se mit à crier, & le força de venir reprendre sa place avec les Consuls, corrigeant ainsi & guerissant, autant qu'il lui étoit possible, le malheur qui lui étoit arrivé.

Humanité du peuple Romain.

Caton chassa encore du Senat un autre Senateur, qui étoit à la veille d'être Consul. Ce fut Manilius, & en voici le sujet: C'est qu'il avoit donné un baiser à sa femme en plein jour en presence de sa fille, & il disoit que pour la sienne jamais elle ne l'avoit embrassé que pendant de furieux tonnerres, sur quoi il avoit accoutumé de dire en plaisantant, *qu'il n'étoit jamais heureux que quand Jupiter tonnoit.*

Caton chasse du Senat Manilius, & pourquoi.

Bon mot de Caton.

Ce qui attacha à Caton une note de malignité & d'envie, ce fut ce qu'il fit au frere du grand Scipion, à Lucius, qui avoit été honoré du triomphe pour avoir vaincu le Roy Philippe; il lui ôta son cheval dans la revûë des Chevaliers, & il parut à tout le monde qu'il le faisoit pour insulter à la

Il ôte le cheval au frere du grand Scipion, dans la revûë des Chevaliers.

Mais Caton lui ayant déferé le serment, Lucius le refusa.] Voilà un grand exemple, qu'un homme aussi corrompu refuse de jurer, pour se tirer d'une affaire qui le couvroit d'infamie. Cela marque le grand respect que les Payens même avoient pour le serment.

memoire

memoire de Scipion l'Africain. Mais rien ne fut trouvé si insuportable, & ne blessa tant de gens que la réforme qu'il apporta au luxe. Il étoit impossible de l'emporter en l'attaquant de front, à cause que tout le peuple en étoit gâté & perdu, mais il tournoya tout autour, & l'attaqua comme par tranchées; car il ordonna une estimation des habits, des coches, des ornemens de femme, des meubles & des ustenciles de menage, & tout ce qui passoit le prix de quinze cens drachmes, il le fit estimer dix fois davantage, & imposa la taille à proportion de cette estimation. Sur mille asses il en faisoit payer trois pour la taille, afin que surchargez par cette taxe, & voyant que les gens simples & modestes avec autant ou plus de bien

Moyen dont se servit Caton pour abolir le luxe, & moderer l'excessive dépense des Romains.

Sept cens cinquante livres.

Taille que Caton imposoit après avoir estimé les biens dix fois plus qu'ils ne valoient.

Et tout ce qui passoit le prix de quinze cens drachmes.] Tite-Live dit, *quæ pluris quam quindecim millibus æris essent*, liv. XXXIX. 44. ce que Plutarque a rendu par ces mots δραχμὰς χιλίας καὶ πεντακοσίας ὑπερβάλλειν. *Tout ce qui passoit quinze cens drachmes.* Il a donc pris les pieces dont parle Tite-Live, pour ce que les Romains appelloient des asses; puisque pour ces quinze mille asses, qu'il appelle plus bas χάλκους, il a mis quinze cens drachmes; car l'as valant un sol de notre monnoye, les quinze mille font justement quinze cens drachmes, c'est-à-dire sept cens cinquante de nos livres. Tout ce qui passoit cette somme, il le faisoit estimer dix fois autant, & imposoit trois pieces pour chaque mille de l'estimation, desorte qu'une chose qui étoit par exemple du prix de huit cens livres, ou de seize mille asses, il la faisoit estimer cent soixante mille asses, huit mille livres, & imposoit pour la taille vingt-quatre livres. Imposition fort onereuse. Et elle n'étoit pas seulement sur les meubles & sur les robes, mais aussi sur les esclaves au-dessous de vingt ans, qui depuis le dernier cens avoient été achetez dix mille asses, cinq cens livres; il les faisoit estimer cent mille asses, cinq mille livres, & payer par conséquent quinze livres de taille pour chacun. Notre luxe resisteroit aujourd'hui à un pareil remede.

qu'eux, payoient pourtant moins à la République, ils se corrigeassent eux-mêmes, & renonçassent à ce luxe qui les ruinoit. Ainsi il avoit pour ennemis & ceux qui supportoient ce tribut énorme pour ne pas renoncer à leur luxe, & ceux qui renonçoient à leur luxe pour se délivrer de ce tribut. Car la plûpart des hommes croyent que c'est leur ôter leurs richesses que de les empêcher de les montrer & d'en faire parade, & que la parade n'est que des superflus & non des necessaires. Et c'est, dit-on, ce qui faisoit l'étonnement du Philosophe Ariston, car il ne comprenoit point comment on appelloit heureux ceux qui possedoient les choses superfluës, plutôt que ceux qui avoient largement les choses necessaires & utiles. Scopas le Thessalien, sur ce qu'un de ses amis lui demandoit quelque chose dont il ne se servoit pas beaucoup, & lui disoit pour l'obtenir plus facilement, qu'il ne lui demandoit rien de ce qui lui étoit utile & necessaire : *Eh mon ami*, lui répondit-il, *je ne suis heureux & riche qu'en ces choses inutiles & superfluës*. Ainsi il est aisé de voir que cette faim des richesses n'est nullement une passion qui nous soit naturelle, qu'au-contraire elle vient de dehors, & que c'est une opinion du vulgaire qui se glisse & se fourre en nous sans que nous nous en appercevions.

C'est ôter aux hommes leurs richesses, que de les empêcher d'en faire parade.

Ariston le Philosophe, un de ses étonnemens.

Mot de Scopas le Thessalien.

La faim des richesses n'est point naturelle, c'est une passion, une maladie qui vient du dehors, une contagion.

Qu'au-contraire elle vient de dehors, & que c'est une opinion du vulgaire.] Rien n'est plus certain, la nature est contente de ce qui lui suffit, & la faim des richesses vient toujours de l'exemple, & cet exemple est enfanté par une fausse opinion. Le luxe

Toutes les plaintes & les criailleries que l'on faisoit contre Caton, ne le touchoient point, & il ne fit que se roidir davantage. Toutes les conduites d'eaux, par lesquelles les particuliers détournoient l'eau des fontaines publiques, & les conduisoient dans leurs maisons & dans leurs jardins, il les retrancha. Il fit abbattre & démolir tous les bâtimens qui avançoient sur les ruës & places publiques. Il rabaissa beaucoup les baux de l'Etat, & haussa excessivement les fermes & les impôts, que l'on mettoit sur les ventes, ce qui lui attira la haine d'une infinité de gens. C'est pourquoi Titus Flaminius & ceux de sa cabale s'élevant contre lui, firent casser dans le Senat les baux qu'il avoit faits pour la réparation des Temples & des édifices publics, comme faits au dommage de la République, & exciterent les plus mutins & les plus hardis des Tribuns à appeller Caton devant le peuple, & à le condamner à une amende de deux talens. Ils le traverserent encore beaucoup dans l'entreprise qu'il avoit faite d'élever aux dépens du public dans la place au-dessous du lieu où se tenoit le Senat, un Palais, qui fut pourtant achevé & appellé *la Basilique Porcia.*

Caton retranche toutes les conduites d'eaux des particuliers.

Il fait abbattre tous les batimens qui avançoient dans les ruës.

Il rabaisse les baux de l'Etat, & augmente les fermes.

Caton condamné à une amende de deux talens, de deux mille écus.

Caton fait bâtir un Palais, qui fut appellé la Basilique Porcia.

qui regne aujourd'hui, en est une grande preuve.

Il rabaissa beaucoup les baux de l'Etat, & haussa excessivement les fermes & les impôts.] *Vectigalia summis preciis, ultro tributa infimis locaverunt. Ils haußerent extrêmement les fermes, & rabaisserent beaucoup les baux publics.* Il appelle ces baux *ultro tributa*, parce qu'ils sont volontaires, & que les entrepreneurs ne sont pas forcez.

Malgré ces contradictions & ces oppositions, il paroît que le peuple applaudit merveilleusement à la maniere dont il s'acquitta de sa Censure, car il lui érigea une statuë dans le Temple de la Santé, & mit au bas, non ses combats, ni ses victoires, ni son triomphe, mais seulement, & voici l'inscription traduite à la lettre : *A l'honneur de Caton, parce que la République Romaine étant presqu'entierement baissée & déchuë, il l'a rétablie & redressée pendant sa Censure par de saintes ordonnances, par des usages & des établissemens très-sages, & par de saines instructions.*

Statuë érigée à Caton dans le Temple de la Santé.

Cependant avant qu'on lui eût dressé cette statuë, il se moquoit ordinairement de ceux qui estimoient & recherchoient ces sortes d'honneurs, & disoit, *qu'ils ne prenoient pas garde qu'ils se glorifioient des ouvrages des Fondeurs, des Sculpteurs, ou des Peintres, & que pour lui il se glorifioit de laisser empreintes dans l'ame de ses Citoyens de belles images de lui-même.* Et à ceux qui lui témoignoient leur étonnement de ce que beaucoup de gens sans merite & sans nom avoient des statuës, & qu'il n'en avoit point, *j'aime beaucoup mieux,* leur dit-il, *que l'on demande pourquoi on n'a point érigé de statuës à Caton, que pourquoi on lui a fait cet honneur.* Et pour marquer en un mot sur cela son caractere, il ne vouloit point qu'un bon Citoyen souffrît qu'on le loüât, si ces loüanges ne tournoient à l'utilité de la République, quoiqu'il fût l'homme du monde qui se loüoit le plus volontiers, jusques-

Mot de Caton sur ceux qui se glorifioient des statuës qu'on élevoit à leur honneur.

Ce qu'il répondit à ceux qui s'étonnoient de ce qu'on ne lui avoit pas érigé de statuë.

Quelles étoient les loüanges que Caton demandoit.

là que lorſque quelques Citoyens avoient fait des fautes dans la conduite de leur vie, & qu'on les en reprenoit, il avoit accoutumé de dire, *ils ſont excuſables, car ils ne ſont pas des Catons.*

Sur ceux qui entreprenoient d'imiter quelques-unes de ſes actions, & qui les imitoient mal, il diſoit, *ce ſont des Catons bien gauches.* Il ſe vantoit *que dans les tems fâcheux & difficiles le Senat avoit toujours les yeux ſur lui, comme dans la tempête les paſſagers les ont toujours ſur le pilote.* Et que *très-ſouvent quand il n'étoit pas au Senat, on remettoit les affaires les plus importantes pour l'attendre.* Et il ne diſoit pas cela ſeul, tout le monde le diſoit comme lui, & lui rendoit le même témoignage, car il avoit beaucoup d'autorité dans Rome, tant à cauſe de ſa vie ſage & reglée, que de ſon éloquence, & de ſa vieilleſſe. Il étoit bon pere & bon mari; d'ailleurs très-bon économe, qui ne croyoit pas que d'avoir ſoin de ſon bien, de ſe bien gouverner, & de le faire profiter, ce fût une choſe petite ou baſſe, & que l'on dût faire negligemment & par maniere d'acquit. C'eſt pourquoi je croi qu'il ne ſera pas inutile de rapporter ici ce qu'on ſçait de lui ſur cette matiere.

De quoi il ſe vantoit.

Ses bonnes qualitez.

Le grand cas qu'il faiſoit de l'économie domeſtique.

Il épouſa une femme noble, plutôt qu'une riche, bien perſuadé que la noble & la riche ſeroient également hautaines & fieres; mais il penſa que celles qui étoient de bonne maiſon avoient plus de honte de commettre des choſes qui font rougir, & qu'elles étoient plus ſoumiſes à leurs

Il préfera une femme noble à une riche. Sa raiſon.

Femmes nobles plus retenuës, plus modeſtes, & plus ſoumiſes à leurs maris. Cela n'eſt pas toujours vrai.

maris dans toutes les choses belles & honnêtes. Il disoit que ceux qui battoient leurs femmes ou leurs enfans portoient leurs mains sacrileges sur ce qu'il y avoit de plus sacré, qu'il préferoit infiniment l'éloge d'être bon mari à celui d'être grand Senateur. Car ce qu'il admiroit le plus dans Socrate, c'est qu'il avoit toujours vêcu avec beaucoup de bonté & de douceur avec sa femme, qui étoit de très-mauvaise humeur, & avec ses enfans, qui étoient des écervelez.

Mot de lui sur ceux qui battoient leurs femmes ou leurs enfans.

Caton préferoit l'éloge de bon mari à celui de bon Senateur.

Ce qu'il admiroit le plus dans Socrate.

Quand il lui fut né un fils, il n'y avoit point d'affaire si pressée, excepté quelque affaire publique, qu'il ne quittât pour aller voir sa femme remuer & emmailloter son enfant, car elle le nourrissoit elle-même, & souvent elle donnoit le teton aux enfans de ses esclaves, dans la vûë de faire naître en eux pour son fils une amitié fraternelle, comme ayant été nourris du même lait. Quand ce fils commença à avoir de la connoissance, il le prit & lui enseigna les lettres, quoiqu'il eût un esclave, nommé Chilon, fort honnête homme & bon Grammairien, qui enseignoit beaucoup d'autres enfans. Il ne vouloit pas, comme il le dit lui-même, qu'un esclave dît des injures à son fils, ni qu'il lui tirât les oreilles, sous prétexte qu'il apprenoit lentement, & il ne pouvoit souffrir que son fils eût à un esclave une aussi grande obligation que celle de l'avoir élevé, mais il étoit lui-même son Précepteur, son Docteur en droit, & son Maître d'exercices. Car il ne lui enseignoit

Il quittoit tout pour aller voir remuer son enfant.

Caton est lui-même le Précepteur de son fils, & son Maître d'exercices.

Chilon Grammairien.

pas seulement à lancer le javelot, à combattre armé de toutes pieces, & à monter à cheval, mais encore il le dressoit à combattre à coups de poings, à souffrir le froid & le chaud, & à surmonter à la nage le courant le plus impetueux d'une riviere. Il rapporte lui-même qu'il écrivoit pour lui des histoires de sa propre main, & en gros caracteres, afin que dès la maison paternelle il fût aidé d'un aussi grand secours qu'est la connoissance des anciens faits de ses compatriotes. Il évitoit toute parole sale & deshonnête devant son fils, comme il l'auroit évitée devant les vierges sacrées, qu'ils appellent *Vestales*. Jamais il ne se baignoit avec lui; mais quant à cela, c'étoit une coutume generalement reçuë à Rome, car même les gendres n'avoient garde de se baigner avec leurs beaux-peres, ayant honte de paroître nuds devant eux. Il est vrai que dans la suite des tems ils apprirent des Grecs à se dépoüiller sans façon, & à se baigner nuds avec les hommes; & à leur tour ils apprirent bientôt aux Grecs à en user de même devant les femmes, & à se baigner nuds avec elles.

Il écrivoit pour son fils des histoires de sa propre main, & en gros caracteres.

De quel secours est à un jeune homme la connoissance des actions des grands personnages de son païs.

Les gendres ne se baignoient point avec leurs beaux-peres.

Les Romains apprennent des Grecs à se baigner avec les hommes, & ensuite ils leur apprennent à se baigner avec les femmes.

Ainsi donc Caton travailloit à faire de son fils un chef-d'œuvre en le dressant & le formant à la vertu, car il trouvoit en lui beaucoup de bonne volonté & une ame très-docile par l'excellence de son naturel. Mais son corps étoit trop foible pour soutenir de si grands travaux, c'est pourquoi son pere fut obligé de relâcher un peu de l'âpreté

L'excellent naturel du fils de Caton.

Sa complexion foible.

& de la ſeverité de cette diſcipline. Cette foibleſſe de complexion n'empêcha pas qu'il ne fût très-vaillant homme, & qu'il ne ſervît fort bien, car même il ſe diſtingua extrêmement dans la bataille que Paul Emile donna contre le Roy Perſée.

Il ſe diſtingua dans la bataille contre Perſée.

On raconte qu'à cette bataille l'épée lui étant ſautée de la main, tant à cauſe d'un coup qu'il avoit reçu, que de la ſueur qui l'empêchoit de la tenir, il en fut au deſeſpoir, & ſe tournant vers quelques-uns de ſes camarades pour les prier de lui aider à la recouvrer, il alla avec eux ſe jetter encore au milieu des ennemis. Là il fit de ſi grands efforts, qu'à grands coups d'épée il parvint à nettoyer, & à éclaircir l'endroit où il l'avoit perduë, & qu'il la trouva enfin ſous des monceaux d'armes, & ſous quantité de corps morts, tant amis qu'ennemis, entaſſez les uns ſur les autres. Le Genéral Paul Emile loüa fort ce jeune homme de cette action, & l'on montre encore une lettre que Caton écrivit à ſon fils, où il exalte extrêmement cette douleur qu'il eut de ſon épée perduë, & l'ardeur avec laquelle il la recouvra. Dans la ſuite ce jeune homme épouſa la fille de ce même Paul Emile, nommée Tertia, ſœur du jeune Scipion, & il eut l'honneur d'être reçu dans l'alliance d'une ſi grande maiſon, non moins pour ſa propre vertu, que pour celle de ſon pere.

Efforts du jeune Caton pour recouvrer ſon épée qui lui étoit tombée des mains dans le combat.

Le jeune Caton épouſe la fille de Paul Emile.

Tel fut le ſoin que Caton prit de l'éducation de ſon fils, & qui répondit très-dignement à ſon attente. Il eut pluſieurs eſclaves qu'il acheta parmi les

Les eſclaves qu'il choiſiſſoit.

les prisonniers, choisissant toujours les plus jeunes, & ceux qui étoient les plus capables de recevoir l'instruction & l'éducation, comme de jeunes chiens, ou de jeunes poulains qu'on peut dresser & former. Aucun de ces esclaves ne sortoit jamais pour aller dans aucune autre maison, que lorsque Caton ou sa femme l'envoyoit, & si on demandoit à cet esclave, qui alloit en commission, ce que faisoit son maître, il ne manquoit jamais de répondre qu'il n'en sçavoit rien. Car Caton vouloit qu'un esclave s'occupât toujours dans la maison, ou qu'il dormît, & il aimoit fort ceux qui dormoient, persuadé qu'ils étoient plus doux que ceux qui ne dormoient point, & plus propres à remplir tout ce qui étoit de leur devoir. Et comme il sçavoit que ce qui rend le plus ordinairement les esclaves paresseux & fripons, c'est l'amour, il établit que ses esclaves pourroient voir les servantes de sa maison en certain tems pour une certaine piece d'argent qu'il fixa, avec défenses d'approcher d'aucune autre femme.

Caton vouloit que ses esclaves fussent toujours occupez.

Il aimoit les esclaves qui dormoient bien.

Expedient infâme dont se sert Caton pour contenir ses esclaves.

Au commencement, pendant qu'il étoit encore pauvre, & qu'il alloit à l'armée comme simple soldat, il ne se fâcha jamais de quoi que ce fût qu'on lui servît; car il trouvoit qu'il n'y avoit rien de plus honteux que de gronder & de quereller ses esclaves pour sa bouche. Mais dans la suite, ses affaires étant devenu meilleures, comme il donnoit souvent à manger à ses amis, & aux principaux Officiers,

Le Grec dit pour son ventre.

Caton donne les étrivieres à ses esclaves qui ont mal servi à table.

il ne manquoit jamais après le dîner de châtier avec des étrivieres ceux qui avoient mal servi, ou laissé gâter quelque chose. Il trouvoit toujours moyen d'exciter des querelles entre ses domestiques, & de les tenir toujours broüillez, car il craignoit & avoit pour suspect leur bonne intelligence. Quand quelqu'un d'eux avoit commis quelque crime digne de mort, il le jugeoit, & s'il étoit convaincu, il le faisoit mourir devant tous ses camarades, afin que cet exemple les instruisît. Etant devenu plus attentif à faire profiter son bien, il quitta le labourage, qu'il trouvoit d'un plus grand amusement, que d'un grand revenu, & plaçant ses soins en des choses plus sures, & plus immanquables, il acquit des étangs, des terres, où il y avoit des sources d'eaux chaudes, des lieux propres pour les foulons, des heritages où l'on pouvoit occuper beaucoup d'ouvriers, & où il y avoit beaucoup de bois, & de bons pâturages, dont il tiroit de grosses sommes, & *qui étoient à couvert* (ce sont ses termes) *de la colere même de Jupiter.*

Il vouloit que ses domestiques fussent toujours broüillez.

Il punissoit de mort ses esclaves qui avoient commis quelque crime.

Caton quitte le labourage pour vaquer à des choses d'un revenu plus grand & plus sûr.

Usure maritime pratiquée par Caton.

Il pratiqua l'usure la plus condamnée de toutes

Il ne manquoit jamais après le dîner de châtier avec des étrivieres, ceux qui avoient mal servi.] Voilà une plaisante vertu. Quand il étoit pauvre, il trouvoit qu'il n'y avoit rien de plus honteux, que de gronder ses valets pour son ventre, & il n'est pas plutôt devenu riche qu'il leur donne les étrivieres dès qu'ils ont mal servi, ou laissé gâter quelque viande, & cela pour ce même ventre pour lequel il trouvoit qu'il étoit si honteux même de les gronder.

Des heritages où l'on pouvoit occuper beaucoup d'ouvriers.] C'est ainsi que j'explique ἐργατησίαν χώραν du texte, qui est une expression singuliere dans la langue Grecque, & dont on trouve peu d'exemples.

les usures, & qu'on appelle l'usure des vaisseaux. Et en voici la maniere : Il obligeoit ceux à qui il prêtoit, de faire une compagnie de plusieurs associez, par exemple, de cinquante marchands, qui équipoient en tout cinquante vaisseaux, sur lesquels il avoit une portion, qu'il faisoit regir par un affranchi nommé Quintion, qui étoit son commis, & qui alloit avec eux. Tous ces marchands s'obligeoient pour les sommes prêtées, chacun pour son compte, & il avoit outre cela sa portion dans la societé, ainsi il ne risquoit jamais tout son argent, mais seulement une petite partie & pour de gros interêts.

Quintion affranchi de Caton & son commis.

Il prêtoit aussi de l'argent à ses esclaves qui vouloient trafiquer ; ces esclaves en achetoient de jeunes garçons, & après les avoir dressez & instruits aux dépens de Caton, ils les revendoient à l'encan au bout de l'année, & Caton en retenoit pour lui plusieurs, qu'il prenoit au prix qu'en avoit offert celui qui avoit mis la plus forte enchere, & qu'il rabattoit sur l'argent qu'il avoit fourni. Pour exciter son fils à s'appliquer à cette sorte d'économie, il lui disoit, *que de diminuer son patrimoine, c'étoit le fait, non d'un homme, mais d'une femme veuve.* Mais ce qu'il a jamais dit de plus fort, & qui marque le plus son avarice, c'est ce qu'il a osé avancer, *que l'homme admirable, l'homme divin & digne d'une gloire immortelle, est celui qui en mourant fait voir dans ses livres de comptes, qu'il a acquis plus de bien qu'il n'en a herité de ses peres.*

Caton prêtoit de l'argent à ses esclaves. Comment il se payoit.

Mot de Caton à son fils.

Veuves sujettes à dissiper leur bien.

Mot de Caton qui marque bien son avarice.

Carneade & Diogene envoyez Ambassadeurs à Rome par les Atheniens.

Caton étant déja fort avancé en âge, il arriva à Rome deux Ambassadeurs d'Athenes, Carneade, de la Secte Academique, & Diogene, de la Secte Stoïque. Ils étoient envoyez pour demander au Senat la décharge d'une amende de cinq cens talens, à laquelle les Atheniens avoient été condamnez par contumace par une sentence des Sicyoniens à la poursuite de ceux d'Orope. A l'arrivée de ces Philosophes, tous les jeunes gens les plus amoureux des lettres, & les plus studieux allerent les voir, & prirent un si grand plaisir à les entendre, qu'ils étoient ravis d'admiration. Sur tout ils furent charmez de la grace de Carneade, dont la force étoit très-grande, & dont la réputation n'étoit pas moins grande que la force, & qui heureusement ayant eu pour auditeurs les plus grands de Rome, & les esprits les plus portez à la douceur & à l'humanité, fit d'abord un si grand bruit dans la ville, que tout en retentit comme d'un vent impétueux. Partout on disoit qu'il étoit arrivé un Grec étonnant, qui étoit au-dessus de l'homme par son grand sçavoir, & qui calmant & adoucissant par son éloquence les passions les plus violentes, inspiroit aux jeunes gens un certain amour, qui les portoit à quitter tous les autres plaisirs, & toutes leurs autres occupations, & les poussoit à s'appliquer à la Philosophie comme par une espece d'enthousiasme, ou d'inspiration divine.

Cinq cens mille écus.

L'admiration qu'on eut à Rome pour les Philosophes Carneade & Diogene.

La grande force de l'éloquence de Carneade.

Tous les Romains étoient ravis de cette avanture, & ils voyoient avec grand plaisir leurs en-

ſans s'adonner à cette érudition Grecque, & s'attacher à ces hommes merveilleux. Le ſeul Caton, dès le commencement que cet amour des lettres ſe gliſſa dans la ville, en fut très-fâché, craignant que tous les jeunes gens ne tournaſſent de ce côté-là leur ambition & leur émulation, & qu'ils ne préferaſſent la gloire de bien parler à celle de bien faire & de s'illuſtrer par les armes. Mais après que la réputation de ces Philoſophes fut répanduë partout, & que leurs premiers diſcours eurent couru dans toute la ville traduits en Latin par un des principaux du Senat, par Caïus Acilius, qui en étoit charmé lui-même, & qui avoit été prié de les traduire, alors ne pouvant plus ſe retenir, il reſolut de congedier ces Philoſophes, ſous quelque prétexte honnête pour ſauver les bienſéances, & de les faire ſortir de la ville très-promptement.

Caton fâché de ce que l'amour des lettres ſe gliſſoit dans Rome.

Mais ces Philoſophes enſeignoient encore mieux à bien faire, qu'à bien parler.

Diſcours de ces Philoſophes traduits en Latin par un Senateur.

Etant donc allé au Senat, il ſe plaignit aux Magiſtrats de ce qu'ils retenoient ſi long-tems à

L'empreſſement de Caton pour faire renvoyer ces Philoſo-

Et que leurs diſcours eurent couru dans toute la ville, traduits en Latin par un des principaux du Senat.] Voici un des Senateurs les plus conſiderables, qui traduit les diſcours de ces Philoſophes,& qui les traduit à la priere des Romains, cela fait honneur & au Traducteur & à la ville qui le demande. Long-tems après Caton, Pompée ayant vaincu Mithridate trouva dans la caſſette de ce Prince des traitez d'Hippocrate & des recueils de remedes, dont il avoit écrit de ſa propre main la compoſition, l'uſage & les vertus; il les fit traduire & les donna au public. Il en fut remercié par le Senat, comme d'un preſent qui n'étoit pas moins utile à la vie des Citoyens, que ſa victoire l'avoit été à la République. C'eſt une grande autorité pour ces traductions. On peut dire même qu'elles n'étoient pas ſi neceſſaires alors, qu'elles le ſont aujourd'hui.

phes comme gens dangereux.

Rome sans expedition des Ambassadeurs, comme ceux-là, qui pouvoient persuader sans aucune peine tout ce qu'il leur plaisoit. *Il faut au plutôt*, leur dit-il, *connoître de leur affaire, & ordonner ce qui sera juste, afin que s'en retournant dans leurs écoles, ils instruisent, tant qu'ils voudront, les enfans des Grecs, & que les enfans des Romains n'écoutent ici que les loix & les Magistrats, comme ils faisoient avant leur arrivée.* Et ce discours-là il le tint, non pour aucune inimitié particuliere qu'il eût pour Carneade, comme quelques-uns l'ont pensé, mais parce qu'il étoit entierement opposé à la Philosophie, & qu'il se faisoit un honneur de mépriser les Muses Grecques & toute cette érudition étrangere. Car il appelloit Socrate même *un grand parleur, un homme violent, & un séditieux, qui avoit tâché, autant qu'il lui avoit été possible, de se rendre le Tyran de sa patrie, en abolissant les coutumes reçuës, & en pré-*

Caton ennemi de la Philosophie.

Idée très-fausse que Caton avoit de Socrate.

Et que les enfans des Romains n'écoutent ici que les loix & les Magistrats.] Pitoyable prévention. Il n'y a point de gens qui obéissent mieux aux loix & aux Magistrats, que ceux qui suivent les préceptes de la Philosophie, & il n'y a point de meilleurs maîtres pour cela, que Socrate & Platon.

Mais parce qu'il étoit entierement opposé à la Philosophie.] Il y paroissoit bien à ses mœurs & à son avarice. Mais cette avarice même & ces mœurs faisoient voir le grand besoin qu'il en avoit. Rien ne fait tant d'honneur à la Philosophie, que le malheureux état de ceux qui la condamnent & qui la proscrivent.

En abolissant les coutumes reçuës, & en précipitant ses Citoyens dans des opinions nouvelles & contraires aux loix.] Mais si ces coutumes reçuës étoient pernicieuses, & si ces opinions nouvelles étoient seules droites & justes, falloit-il s'opiniâtrer à conserver les premieres, & à rejetter les autres qui étoient une source de salut?

cipitant ses Citoyens dans des opinions nouvelles & contraires aux loix. Et pour se moquer du long tems qu'on donnoit à Isocrate, qui enseignoit l'éloquence, il disoit, *que ses disciples vieillissoient auprès de lui pour aller ensuite exercer leur art, & plaider des causes dans les enfers.* Pour détourner son fils de s'appliquer à ces sciences, il crioit d'une voix plus forte que son âge ne permettoit, comme un homme inspiré & plein de l'esprit prophetique, *que les Romains perdroient la République dès qu'ils se seroient rempli l'esprit de ces lettres Grecques.* Mais quant à cette malheureuse prédiction, le tems en a assez montré la vanité, car nous voyons que Rome a été élevée au comble de la gloire & de la puissance, que les lettres Grecques y ont été florissantes, & que l'érudition dans tous les genres y a été en honneur.

Comment il se moquoit du long tems qu'on etoit dans l'école d'Isocrate.

Vaine prédiction de Caton.

Mais Caton n'étoit pas seulement l'ennemi juré des Philosophes Grecs, il avoit encore pour très-suspects ceux qui pratiquoient la medecine à Rome. Car sur ce qu'il avoit oüi parler apparemment de la réponse d'Hippocrate, qui, lorsque le Roy de Perse l'appelloit auprès de lui, pour se faire traiter d'une grande maladie, & lui promettoit pour récompense plusieurs talens, lui récrivit, *je n'irai jamais guerir les Barbares, qui sont les ennemis des Grecs;* il soutenoit que c'étoit là le formulaire du serment que faisoient tous les Medecins, & il ordonnoit à son fils de ne se mettre jamais entre leurs mains. Il

Caton grand ennemi des Medecins.

Réponse d'Hippocrate à une lettre du Roy de Perse.

Caton avoit fait un recueil de remedes pour sa maison.

disoit qu'il avoit fait un petit recueïl de remedes, dont il se servoit pour traiter tous ceux qui étoient malades dans sa maison, & pour leur ordonner le regime convenable; que jamais il n'avoit recours à cette diete exacte, & à ces jeûnes que les Medecins ordonnent souvent, mais qu'il se nourrissoit, & nourrissoit toute sa maison d'herbes, de chair de canard, de palombe, ou de liévre; que c'étoit la meilleure nourriture, la plus legere, & la plus facile à digérer pour les foibles & les malades, excepté qu'elle causoit la nuit des songes & des rêveries. Enfin il assuroit que par le seul secours de ses remedes & de son regime il s'étoit toujours bien porté, & avoit conservé dans une santé parfaite tous ceux qui lui appartenoient. Mais quant à ce dernier article, il est sujet à contradiction, car il perdit sa femme & son fils. Et pour lui, comme il étoit d'une complexion très-saine & très-vigoureuse, il se soutint long-tems par la seule force de son temperament, jusques-là qu'étant déja fort vieux il couchoit encore avec

Regime qu'il faisoit observer aux malades de sa maison.

Il disoit qu'il avoit fait un petit recueïl de remedes.] Dans son Traité de la chose rustique, il y a plusieurs articles où il donne des remedes pour purger, pour faire uriner. Il va jusqu'à en donner pour des foulures, il enseigne même la maniere de remettre des membres démis, & donne les paroles enchantées dont il faut se servir.

Mais quant à ce dernier article, il est sujet à contradiction, car il perdit sa femme & son fils.] Plutarque fait entendre ici qu'il se doutoit que la prétenduë habileté de Caton dans la medecine avoit été funeste à sa femme & à son fils; & il y a bien de l'apparence. Il ne faut que lire ses livres, pour être étonné que sa belle méthode & ses beaux remedes n'eussent pas fait perir toute sa maison.

sa

sa femme, & qu'après l'avoir perduë il se maria à une fille d'un âge peu sortable au sien, & voici à quelle occasion se fit ce mariage :

Caton très-vieux se remarie à une fille très-jeune.

Après la mort de sa femme, il maria son fils avec la fille de Paul Emile, sœur du jeune Scipion, & demeura veuf, ayant un commerce avec une jeune esclave, qui alloit le trouver secrettement; mais ce commerce ne pouvoit pas être long-tems caché dans une petite maison où il y avoit une jeune femme mariée. Un jour donc que cette jeune esclave passoit un peu trop insolemment devant la chambre du fils, pour aller dans celle du pere, le jeune Caton, qui la vit, ne dit pas une seule parole, mais il la regarda avec indignation, & en détourna aussitôt la vûë de honte. Le bon homme fut bientôt informé de cette avanture, & voyant que son commerce déplaisoit à son fils & à sa belle-fille, il n'en témoigna rien, & ne leur fit ni le moindre reproche, ni la moindre plainte; mais dès le lendemain matin, il alla à la place à son ordinaire avec ses amis, qui l'accompagnoient. En marchant il adressa la parole à un certain Salonius, qui avoit été son Greffier, & qui le suivoit comme les autres, & lui demanda à haute voix, *s'il avoit marié sa fille.* Salonius lui répondit, *qu'il ne l'avoit pas encore mariée, & qu'il n'auroit eu garde de le faire sans lui demander son agrément. Puisque cela est,* répondit Caton, *je t'ai trouvé un gendre très-convenable, à moins que son âge ne fasse de la peine à ta fille. Car du reste il n'y a rien à redire en lui, mais*

Incontinence de Caton deja vieux.

Le jeune Caton regarde avec indignation ce que son pere fait sans aucune honte.

il eſt fort vieux. Salonius lui ayant répondu, *que c'étoit à lui à établir ſa fille, & à la donner à qui il voudroit, puiſqu'elle étoit ſous ſa protection, & qu'elle avoit grand beſoin de ſes bontez:* Alors Caton, ſans differer davantage, *le gendre que je te deſtine,* lui dit-il, *c'eſt moi.*

Ce mot ſurprit d'abord cet homme, comme on peut le croire, & le jetta dans un grand étonnement; car d'un côté il voyoit Caton hors d'âge de ſe marier, & de l'autre côté il ſe trouvoit ſi fort au-deſſous d'une Maiſon conſulaire & triomphale, qu'il ne pouvoit pas ſe flater d'avoir un gendre de cette élevation. Mais enfin, voyant que Caton ne ſe moquoit point, & qu'il parloit ſerieuſement, il l'accepta avec joye, & étant arrivez à la place ils en dreſſerent ſur l'heure le contrat.

Le jeune Caton va ſe plaindre à ſon pere de ce mariage.

Comme on préparoit la noce, le jeune Caton prenant avec lui pluſieurs de ſes parens & de ſes amis, alla trouver ſon pere, & lui demanda s'il lui avoit donné quelque ſujet de plainte, ou cauſé quelque déplaiſir pour l'obliger à lui donner une marâtre. A ces mots Caton ſe récria, *dis de meilleures choſes, mon fils; je n'ai point à me plaindre, & je ne puis que me loüer de toutes tes actions, & de toute ta conduite, mais je deſire d'avoir pluſieurs enfans qui te reſſemblent, & de laiſſer à ma patrie pluſieurs Citoyens comme toi.* Mais pour cette réponſe, on dit que Piſiſtrate, le Tyran d'Athenes, l'avoit faite avant lui, lorſqu'ayant déja d'un premier lit des enfans aſſez grands, il épouſa en ſecondes noces

Réponſe ironique & moqueuſe de Caton à ſon fils.

Timonaſſa d'Argos, de laquelle on dit qu'il eut deux fils, Jophon & Theſſalus.

Caton eut de cette ſeconde femme un fils, qu'il nomma Salonius du nom de l'ayeul maternel. Pour ſon fils de la premiere femme, le jeune Caton, il mourut dans la charge de Preteur. Son pere parle ſouvent de lui dans ſes ouvrages, comme d'un homme qui avoit donné beaucoup de marques d'une grande valeur. Il ſupporta cette perte avec toute la conſtance & toute la fermeté d'un Philoſophe, & n'en perdit pas un ſeul moment de ſon application aux affaires de la République. Car il ne fit pas comme Lucius Lucullus après lui, & Metellus ſurnommé le pieux; il ne tira pas de ſa vieilleſſe un prétexte de renoncer aux affaires, perſuadé que la charge & l'emploi d'un homme d'Etat, c'eſt de ſervir le public juſqu'à la fin de ſa vie. Il ne fit pas non plus ce que Scipion l'Africain avoit fait auparavant, car irrité de l'envie qui s'étoit oppoſée à ſa gloire, il avoit quitté la ville, & s'étoit retiré aux champs, où par un changement étrange il ne ſe propoſa d'autre fin que de paſſer le reſte de ſa vie dans le repos & dans l'inaction. Mais, comme quelqu'un dit à Denys le Tyran, *que le plus beau ſuaire c'étoit la tyrannie*, lui de même il ſe perſuada que la plus belle & la plus noble maniere de vieillir, c'étoit de vieillir en s'entremettant toujours des affaires publiques. Seulement quand il avoit quelques momens de loiſir, il avoit recours à quelques amuſemens & à

Caton a de cette ſeconde femme un fil qu'il nomma Salonius.

Mort du jeune Caton.

Caton ſupporta la perte de ſon fils avec beaucoup de conſtance.

La vieilleſſe ne doit pas fournir un prétexte de renoncer aux affaires.

Le devoir d'un homme d'Etat, c'eſt de ſervir l'Etat juſqu'à la fin de ſa vie.

Le plus beau ſuaire pour un Tyran, c'eſt la tyrannie.

Quelle eſt la plus noble maniere de vieillir.

Les amuſemens & les delaſſemens de Caton.

quelques plaiſirs pour ſe délaſſer, c'étoit de compoſer des livres & de s'appliquer à l'agriculture. Voilà d'où vient qu'il a fait tant d'ouvrages, & des ouvrages ſi divers, & qu'il a écrit même des hiſtoires.

Caton avoit fait plusieurs ouvrages.

Pendant qu'il étoit encore jeune, il s'appliqua à l'agriculture à cauſe du profit qui en revenoit, car il diſoit qu'il n'avoit que deux ſortes de revenu, le labour & l'épargne; mais dans ſa vieilleſſe il ne s'y adonna plus que pour le plaiſir & pour la théorie ſeulement. Car il a fait un Traité *de la choſe ruſtique*, dans lequel il enſeigne la maniere de faire des gâteaux, & les moyens de conſerver les fruits toute l'année, ſe piquant toujours de traiter ſes ſujets proprement & convenablement à la matiere, & d'entrer dans les plus petits détails.

Le labour & l'épargne, les deux revenus de Caton.

Quand il étoit à la campagne, ſa table étoit meilleure & mieux ſervie qu'à Rome, car tous les jours il prioit à ſouper quelques-uns de ſes amis

Sa table à la campagne meilleure qu'à la ville.

Voilà d'où vient qu'il a fait tant d'ouvrages ſi divers, & qu'il a écrit même des hiſtoires.] Les Anciens citent beaucoup d'ouvrages de Caton, car outre plus de cent cinquante oraiſons qu'on avoit de lui, il avoit fait un Traité *de la diſcipline militaire*, des livres d'origines, où il expliquoit l'origine des villes d'Italie; mais dans cet ouvrage il n'y avoit que deux livres ſur cette matiere, les cinq autres étoient proprement l'hiſtoire du peuple Romain, & ſurtout le détail de la premiere & de la ſeconde guerre Punique.

Car il a fait un Traité de la choſe ruſtique.] C'eſt le ſeul de ſes ouvrages qui nous ſoit reſté; nous n'avons des autres que quelques fragmens.

Dans lequel il enſeigne la maniere de faire des gâteaux, & les moyens de conſerver les fruits toute l'année.] Il enſeigne à faire pluſieurs differentes ſortes de gâteaux, & la maniere de conſerver les fruits, il n'y a point de détail de toute l'économie ruſtique où il n'entre; il va jusqu'à

du voisinage, & il passoit joyeusement le tems avec eux, en se montrant homme de très-bonne & très-agréable compagnie, non-seulement à ceux de son âge, mais encore aux jeunes gens; comme ayant une grande experience du monde, & ayant vû par lui-même, & entendu des autres une infinité de choses curieuses, que l'on écoutoit avec plaisir. Il étoit persuadé que la table étoit un des moyens les plus propres à faire naître l'amitié. A la sienne les propos les plus ordinaires étoient les éloges des bons & braves Citoyens, & jamais on ne disoit un seul mot des méchans & inutiles, Caton ne souffrant pas qu'on en parlât à sa table ni en bien ni en mal, & en éloignant toujours l'occasion.

La table, un des moyens les plus propres à concilier l'amitié.

Quels étoient les propos qu'on tenoit à la table de Caton.

On prétend que le dernier service qu'il rendit au public dans son ministere, ce fut la ruine de Carthage. Veritablement celui qui acheva ce grand ouvrage, ce fut le jeune Scipion; mais il ne l'acheva que par le conseil, & à la poursuite de Caton surtout, qui fit entreprendre cette troisiéme guerre Punique, & en voici le sujet: Les Carthaginois, & Massinissa, Roy de Numidie, se faisoient une cruelle guerre. Caton fut envoyé en Afrique pour connoître de leurs differends. Massinissa étoit de pere en fils ami des Romains, & les Carthaginois étoient devenus leurs Alliez de-

Caton fit entreprendre la troisiéme guerre Punique.

donner la méthode d'engraisser les oyes, la volaille, les pigeons; & tout cela est traité avec un stile court, serré, précis & très-convenable.

puis leur défaite par le grand Scipion, qui dans le traité de paix fait avec eux, leur avoit ôté une grande partie de leur Empire, & imposé un gros tribut.

Etat où Caton trouva Carthage, après ses malheurs.

Caton, en arrivant à Carthage, ne trouva pas cette ville dans l'état où les Romains la croyoient, épuisée d'hommes & d'argent, affoiblie & humiliée; au-contraire il la trouva remplie d'une florissante jeunesse, pleine d'or & d'argent, fournie d'un prodigieux amas de toutes sortes d'armes, & d'un riche appareil de guerre, & si fiere & si pleine de confiance dans tous ces grands préparatifs, qu'il n'y avoit rien de si haut à quoi elle ne portât son ambition & ses esperances. Il vit bien d'abord que les Romains n'avoient pas le tems de penser à ajuster & à terminer les differends des Carthaginois & des Numides, & que s'ils ne se rendoient promptement maîtres de cette place, qui étoit leur ancienne ennemie, qui de plus avoit le cœur gros & plein de ressentiment de tout ce qu'on lui avoit fait, & qui en si peu de tems s'étoit, non-seulement rétablie, mais aggrandie d'une maniere incroyable, ils alloient retomber dans leurs premiers dangers.

Sages réflexions que fait Caton sur cet état.

Dans l'espace de cinquante ans, qu'il y a depuis la seconde guerre Punique jusqu'à la troisiéme.

Qui dans le traité de paix fait avec eux, leur avoit ôté une grande partie de leur Empire, & imposé un gros tribut.] Il les avoit obligez à livrer toute leur flotte, il avoit fait donner à Massinissa une partie du Royaume de Syphax, & il leur avoit fait payer dix mille talens, trente millions. Cette paix, qui mit fin à la seconde guerre Punique, fut faite la troisiéme année de l'Olymp. 144. deux cens ans avant la naissance de N. S.

Il s'en retourna donc très-promptement, & déclara au Senat, *que tous les malheurs, & toutes les défaites des Carthaginois n'avoient pas tant épuisé leurs forces que consumé leur folie & leur imprudence; que par toutes les guerres, que les Romains leur avoient faites, ils couroient risque de les avoir rendu, non plus foibles, mais plus aguerris. Que les combats contre les Numides n'étoient qu'un essai & qu'un exercice pour se préparer à ceux qu'ils meditoient contre les Romains, & que la paix, & tous les traitez qu'on avoit avec eux, n'étoient de leur côté qu'un vain nom & qu'une surséance d'armes pour attendre le tems qui leur conviendroit.* On ajoute qu'en finissant ces mots, il jetta aux pieds du Senat des figues de Libye qu'il avoit dans le pan de sa robe, & que comme les Senateurs admiroient leur beauté & leur grosseur, il leur dit, *la terre qui porte ce beau fruit n'est qu'à trois journées de Rome.*

Grand sens de Caton dans la declaration qu'il fait au Senat.

Mais ce qu'il y a de plus fort, c'est que dans quelqu'autre affaire que ce fût qu'on lui demandât son avis, après avoir opiné, il ne manquoit jamais d'ajouter ce refrein, *& je suis d'avis de ruiner Carthage.* Publius Scipion, surnommé Nasica, s'opiniâtroit à dire & à soutenir le contraire, & finissoit tous ses avis par ces mots, *& je suis d'avis de laisser Carthage debout.* Il y a de l'apparence que ce grand homme, voyant que le peuple étoit d'une insolence, qui lui faisoit commettre toutes sortes d'excès, qu'enflé de ses prosperitez, & plein d'orgueïl, il ne pouvoit être retenu par le Senat même, & que sa puissance étoit parvenuë à un

Refrein que Caton ajoutoit toujours quand il opinoit dans le Senat.

Pourquoi Scipion Nasica vouloit qu'on laissât Carthage debout.

point qu'il étoit en état d'entraîner par force la ville dans tous les partis qu'il voudroit embrasser, il vouloit leur laisser la crainte de Carthage comme un frein pour moderer, & pour reprimer leur audace. Car il voyoit que les Carthaginois étoient trop foibles pour subjuguer les Romains, & qu'ils étoient aussi trop forts pour en être méprisez.

Pourquoi Caton s'opiniâtroit à vouloir qu'on ruinât Carthage, & il l'emporta.

Caton de son côté trouvoit que pour un peuple déja forcené de sa grande puissance, & qu'une licence sans bornes précipitoit dans toutes sortes d'égaremens, il n'y avoit rien de plus dangereux que de lui laisser, pour ainsi dire, pendre sur sa tête une ville toujours puissante, & alors devenuë prudente & sage, comme châtiée & instruite par ses malheurs, & de ne pas lui ôter entierement toute crainte du dehors, lorsqu'on lui laissoit au dedans tous les moyens de se porter à tous les excès, & de commettre les fautes les plus terribles. Et voilà comme l'on dit que Caton procura cette troisiéme & derniere guerre contre les Carthaginois. Elle étoit à peine commencée qu'il mourut, après avoir prophetisé qui seroit le personnage qui la termi-

Elle étoit à peine commencée, qu'il mourut.] Il mourut la premiere, ou la seconde année de cette guerre ; & par conséquent s'il étoit né la derniere année de l'Olymp. 136. il n'avoit que quatre-vingt-deux ou trois ans la seconde année de l'Olymp. 157. où il mourut. Par conséquent ce que Plutarque a dit, pag. 370. qu'il avoit quatre-vingt-dix ans quand il accusa Servilius Galba, ne peut être vrai ; car selon cette tradition il seroit né à la fin de l'Olymp. 131. & il auroit eu plus de vingt-cinq ou vingt-six ans à sa premiere campagne, contre ce que Plutarque a dit qu'il n'en avoit que dix-sept.

neroit

neroit glorieusement. C'étoit alors un jeune homme qui commandoit à cette guerre mille hommes de pied, & qui avoit déja donné de grandes preuves de prudence & de courage.

Scipion Æmilien, fils de Paul Emile.

Quand les nouvelles de ses premieres actions furent portées à Rome, Caton les entendant, s'écria, *c'est le seul qui ait du sens, les autres ne sont que des ombres vaines.* Ce second Scipion, car c'est lui dont on parloit, assura bientôt par ses grands exploits la verité de cette prophetie.

C'est un vers d'Homere. V. les remarques.

Caton ne laissa de sa seconde femme qu'un fils, à qui il donna le surnom de Salonien, du nom de son ayeul maternel, & un fils de son fils du premier lit, qui étoit déja mort. Caton le Salonien mourut Preteur, il laissa un fils appellé Marc, qui parvint à la dignité Consulaire, & il fut l'ayeul de Caton le Philosophe, l'homme de son tems qui eut le plus de vertu & le plus de réputation.

Il fut Consul la troisieme année de l'Olymp. CLXVI. 37. ans après la mort de son ayeul.

C'est le seul qui ait du sens, les autres ne sont que des ombres vaines.] C'est un vers d'Homere du x[e]. liv. de l'Odyssée, où Circé déclare à Ulysse, qu'il faut qu'il aille aux enfers consulter l'ame de Tiresias, *qui est*, dit-elle, *le seul qui ait du sens; les autres auprès de lui ne sont que des ombres vaines*. Il n'y a point de plus grande loüange que celle que Caton donne ici au jeune Scipion, en lui appliquant ce vers.

Et il fut l'ayeul de Caton le Philosophe.] Cela doit se rapporter à Caton le Salonien, & non pas à son fils Marc; car Caton le Salonien fut l'ayeul de Caton d'Utique, qui étoit fils de Marc; car voici sa Genéalogie.

Caton le Censeur.
|
Caton le Salonien.
|
Marc Caton, qui fut Consul.
|
Caton d'Utique.

LA COMPARAISON *de Caton & d'Ariſtide.*

APRE'S que l'on a recueilli tout ce que l'on a conſervé de plus digne de memoire de ces grands hommes, ſi l'on compare la vie de l'un à celle de l'autre, on n'y trouve pas une difference bien notable & bien ſenſible, car cette difference eſt obſcurcie & comme effacée par des conformitez & par des reſſemblances qui ſautent aux yeux. Mais s'il faut les diſtinguer par une comparaiſon détaillée, comme on diſtingue des poëmes & des tableaux, on trouve d'abord que ce qu'ils ont de commun l'un & l'autre, c'eſt qu'ils ne ſe ſont pas pouſſez dans le gouvernement & dans la réputation par des moyens qu'ils euſſent de leur famille, mais par leur propre vertu, par leur ſageſſe, & par leur grande capacité.

Ce que Caton & Ariſtide ont de commun.

Premier avantage que Caton a ſur Ariſtide.

Il eſt vrai qu'Ariſtide, Athenes n'étant pas encore alors bien puiſſante, & les Orateurs & les Gouverneurs du peuple n'ayant pas beaucoup d'avantage les uns ſur les autres du côté des ri-

Il eſt vrai qu'Ariſtide, Athenes n'étant pas encore alors bien puiſſante, & les Orateurs & les Gouverneurs du peuple.] Voilà déja un grand avantage que Caton a ſur Ariſtide, il n'étoit pas ſi difficile à ce dernier de s'avancer dans une ville, où il n'avoit que des rivaux peu puiſſans, & qui n'avoient ſur lui aucun avantage; au lieu que cela étoit très-difficile à Caton, qui avoit pour concurrens les plus conſiderables de la République.

cheſſes, trouva plus de facilité à s'avancer, & à acquerir de la réputation. Car le premier état, le premier rang, étoit de ceux qui avoient de revenu annuel cinq cens meſures, tant en grains qu'en choſes liquides; le ſecond rang étoit celui des Chevaliers, qui en avoient trois cens, & le troiſiéme enfin étoit de ceux qui en avoient deux cens, & qu'on appelloit *Zeugites*. Au lieu que Caton, ſorti d'une petite ville & nourri dans une vie ruſtique, alla ſe jetter comme dans une mer ſans fond, ni rive, je veux dire dans le gouvernement de la ville de Rome, qui ne recevoit plus des Chefs comme les Curius, les Fabrices, & les Hoſtilius. Car elle n'appelloit plus les pauvres & les laboureurs de leur bêche & de leur charruë au Tribunal, pour les établir Conducteurs & Gouverneurs de ſa République; mais elle étoit déja accoutumée à regarder à la nobleſſe des maiſons, aux richeſſes, aux diſtributions de deniers, & aux brigues qu'on faiſoit pour parvenir aux premieres charges, & alors, déja enflée de ſa grandeur & de ſa puiſſance, elle ſe plaiſoit à voir une foule de candidats s'empreſſer à lui faire la cour pour obtenir ſes ſuffrages. Et ce n'étoit pas la même choſe d'avoir pour concurrent un Themiſtocle, qui n'étoit diſtingué ni par ſa naiſſance, ni par ſes richeſſes, car il étoit fils d'un des moindres Citoyens d'Athenes, & tout le bien qu'il avoit quand il commença à ſe jetter dans les affaires de la République, ne montoit tout au plus qu'à quatre ou

Ariſtide trouva plus de facilite a s'avancer que Caton, & pourquoi.

Rome déja corrompuë du tems de Caton.

A quatre ou cinq mille écus.

cinq talens, ou d'avoir à disputer la premiere place avec un Scipion l'Africain, avec un Servilius Galba, ou avec un Quintius Flaminius, & sans autre support, ni autre appui qu'une langue libre & toujours prête à parler pour la raison & pour la justice.

Le seul support de Caton, ce fut une langue toujours libre.

De plus Aristide à la bataille de Marathon, & ensuite à celle de Platées, ne fut que le dixiéme Général; au lieu que Caton fut élû un des deux Consuls sur une foule de compétiteurs, & ensuite un des deux Censeurs, malgré les ardentes poursuites de sept concurrens, qu'on lui avoit opposez, & qui étoient des premieres & des plus illustres maisons de Rome.

Autre avantage de Caton sur Aristide.

Il faut dire encore qu'Aristide dans toutes ses victoires ne remporta jamais le premier honneur, car à la bataille de Marathon le premier prix fut adjugé à Miltiade, à celle de Salamine, il fut dé-

Troisiéme avantage de Caton sur Aristide.

De plus Aristide à la bataille de Marathon, & ensuite à celle de Platées, ne fut que le dixiéme Genéral.] Second avantage que Caton eut sur Aristide, c'est que les Atheniens donnerent à Aristide neuf Collegues, quand ils l'élurent Genéral, & que les Romains nommerent Caton Consul, & ensuite Censeur, quoique ces deux charges ne donnassent qu'un Collegue. Ainsi il semble que la confiance des Romains pour Caton ait été plus grande, que celle des Atheniens pour Aristide. Mais quant à ce point, la forme du gouvernement y peut avoir autant de part, que les raisons politiques.

Il faut dire encore qu'Aristide dans toutes ses victoires, ne remporta jamais le premier honneur.] Troisiéme avantage de Caton sur Aristide. Celui-ci eut des concurrens qui lui disputerent la gloire du gain de ses batailles, au lieu que Caton eut toujours le principal honneur dans ses combats, non-seulement pendant qu'il fut Genéral, mais lors même qu'il étoit Tribun de soldats.

féré à Themistocle, & à celle de Platées, Herodote même assûre que cette éclatante victoire fut l'ouvrage de Pausanias. Et non-seulement Aristide ne remporta pas le premier honneur, mais le second même lui fut disputé par les Sophanes, les Aminias, les Callimaques, & les Cynegires, qui se distinguerent au-dessus de tous les autres dans tous ces combats; au lieu que Caton prima toujours & dans les combats & dans les conseils; non-seulement pendant son Consulat à la guerre d'Espagne, mais n'étant encore que simple Tribun de mille hommes de pied, sous les ordres d'un autre qui étoit Consul, & qui commandoit l'armée, il remporta seul la gloire de cette grande victoire. Car il ouvrit les passages aux Romains contre Antiochus, & par un long circuit, il porta par les derrieres la guerre à ce Roy, qui plein de confiance en la bonté de son poste, ne voyoit que devant lui, & ne regardoit que le front de ses retranchemens. Cette victoire, qui fut visiblement l'ouvrage de Caton, chassa l'Asie de la Grece, & ouvrit ensuite les portes de cette Asie à Scipion.

Quatriéme avantage de Caton sur Aristide.

Caton & Aristide furent donc tous deux également invincibles à la guerre; mais dans le gouvernement de la République Aristide eut du dessous, ayant été banni du ban de l'Ostracisme par

Mais dans le gouvernement de la République, Aristide eut du dessous.] Quatriéme avantage de Caton sur Aristide. Celui-ci ne peut se soutenir contre Themistocle, qui le fit chasser, au lieu que Caton se maintint contre tous les plus grands & les plus puissans de Rome, & cela par sa seule éloquence.

les menées de Themistocle, qui le supplanta; au lieu que Caton, quoiqu'il eût pour ennemis, & pour Antagonistes tous les plus grands & les plus puissans de Rome, & que comme un genéreux Athlete il eût toujours jusqu'à sa derniere vieillesse de nouveaux combats à soutenir, il se maintint toujours ferme & inébranlable. Souvent accusé devant le peuple, & souvent accusateur, il ne fut jamais condamné, & fit condamner la plûpart de ses adversaires, n'ayant d'autre rempart de sa vie, ni d'autres armes offensives & défensives que son éloquence, à laquelle il est bien plus juste d'attribuer la cause de ce qu'il n'a rien souffert contre sa dignité, que de l'imputer à la fortune, ou au bon genie qu'il avoit pour protecteur. C'est un grand outil que l'éloquence; Antipater le sentoit bien, car il rend ce témoignage à Aristote dans ce qu'il a écrit après sa mort, qu'avec toutes les autres grandes qualitez que possedoit ce Philosophe, il avoit encore celle de persuader tout ce qu'il vouloit.

Cinquiéme avantage de Caton sur Aristide.

Un grand outil que l'eloquence.

Grand témoignage rendu à l'eloquence d'Aristote par Antipater.

C'est une chose avoüée de tout le monde, que la vertu politique, c'est-à-dire, l'art de gouverner les villes & les Royaumes, est la plus grande & la plus parfaite que l'homme puisse acquerir, & la plûpart conviennent que l'économie n'est pas

La vertu politique, la plus grande que l'homme puisse acquerir.

Economie, partie de la vertu politique.

Et la plûpart conviennent que l'économie n'est pas une des moindres parties de cette vertu.] Cela ne peut pas être revoqué en doute. Les richesses étant un des moyens qui peuvent le plus contribuer au salut ou à la perte des Etats, l'art qui enseigne à les regir, & qui est celui qu'on appelle *économique*, est sans con-

une des moindres parties de cette vertu. En effet, la ville, qui n'eſt qu'un aſſemblage de maiſons,& qui fait un tout de pluſieurs parties ramaſſées, n'eſt forte & puiſſante dans ſon total, qu'autant que ſont forts & puiſſans tous les membres qui la composent. Auſſi Lycurgue,en chaſſant de Sparte l'or & l'argent, & en y introduiſant à leur place une monnoye de fer, & de fer gâté & corrompu, n'eut point en vûë de faire renoncer ſes Citoyens à l'économie, mais ſeulement de retrancher le luxe & l'amour des richeſſes, comme des abcès enflammez, afin qu'ils euſſent tous abondamment les choſes utiles & neceſſaires. Et par ce ſage établiſſement il montra autant & plus qu'aucun autre Legiſlateur ſa grande prévoyance, car il fit voir qu'il ne craignoit pas moins pour ſa République le pauvre & le neceſſiteux qui n'avoit ni feu ni lieu, que l'opulent & le ſuperbe.

Une ville n'eſt puiſſante qu'autant que ſont puiſſans les membres qui la compoſent.

Les pauvres & les neceſſiteux ne ſont pas moins à craindre pour les villes que les opulens & les ſuperbes, l'hiſtoire en fournit des exemples.

Il ſemble donc que Caton ne fut pas moins bon pere de famille, que bon & ſage Gouverneur

tredit une partie de l'art de la politique; & il n'en eſt pas une des moindres parties, puiſqu'il ne faut pas une mediocre prudence pour tenir ſur cela le juſte milieu, & pour bannir d'un Etat la pauvreté, & la trop grande opulence.

Il ſemble donc que Caton ne fut pas moins bon pere de famille, que bon & ſage Gouverneur.] On croiroit d'abord que Plutarque donne encore ici l'avantage à Caton ſur Ariſtide, parce que Caton augmenta ſon bien, & qu'Ariſtide mourut pauvre;mais la ſuite va faire voir que la pauvreté d'Ariſtide eſt plus honorable que la richeſſe de Caton. Car la richeſſe de Caton ne fut pas toujours acquiſe par des voyes bien honnêtes & bien pures, puiſque l'uſure & l'avarice y eurent beaucoup de part; & la pauvreté d'Ariſtide ne venoit point de pareſſe,mais étoit l'effet de ſa magnanimité.

de ville, car il augmenta ſon bien, & il enſeigna aux autres l'économie & l'agriculture par les Traitez qu'il en a compoſez, & qui ſont remplis de préceptes très-excellens & très-utiles. Mais Ariſtide par ſa pauvreté a diffamé & rendu odieuſe la juſtice même, comme la ruine des maiſons, la ſource de la pauvreté, & comme celle qui eſt beaucoup plus utile aux autres qu'à ceux qui la poſſedent. Cependant Heſiode nous dit pluſieurs belles choſes pour nous exhorter en même-tems à la juſtice & à l'économie, & il n'en veut qu'à la pareſſe, qu'il regarde ſeule comme la ſource de l'injuſtice. Et c'eſt à quoi s'accorde parfaitement ce paſſage d'Homere, *je n'ai aimé ni le travail, ni le labourage, ni l'économie domeſtique, qui donne les moyens de nourrir & d'élever ſes enfans, mais j'ai aimé les vaiſſeaux bien équipez, les guerres, les javelots, les fléches.* Ce Poëte nous enſeignant par-là que ceux qui negligent l'économie & le ſoin de leur maiſon, tirent ordinairement leur entretien de la

Fauſſe opinion que le peuple a de la juſtice.

Dans ſon ouvrage des œuvres & des jours, *tout rempli d'excellens préceptes.*

Pareſſe, ſource de l'injuſtice.

Paſſage d'Homere.

Explication de ce paſſage.

Et il n'en veut qu'à la pareſſe,] Plutarque a en vûë ici ce vers d'Heſiode, qui renferme un grand ſens.

Ἐργὸν δ' ὐδὲν ὄνειδος, ἀρεγίη δὲ τ' ὄνειδος.

Ce n'eſt pas le travail qui eſt honteux, mais c'eſt la pareſſe qui eſt une grande honte.

Et c'eſt à quoi s'accorde parfaitement ce paſſage d'Homere.] Ce paſſage eſt du XIVe. liv. de l'Odyſſée, où Ulyſſe raconte à Eumée ſes feintes avantures. Le précepte que Plutarque en tire, fait voir que des narrations les plus ſimples de ce Poëte, on en peut tirer des choſes très-utiles pour les mœurs.

Tirent leur entretien de la violence & de l'injuſtice.] Cela eſt certain; quand on a diſſipé ſon bien par ſa pareſſe ou par ſes débauches, on y ſupplée d'ordinaire par l'injuſtice & par la violence. Il y a peu de gens

violence

violence & de l'injuſtice. Car ce que lesMedecins diſent de l'huile, qu'elle eſt très-bonne aux parties exterieures du corps, & très-mauvaiſe aux parties interieures, on ne ſçauroit le dire de la juſtice, & il n'eſt pas vrai que le juſte eſt utile ſeulement aux autres, & qu'il eſt inutile à lui-même & aux ſiens. Mais il ſemble que la politique d'Ariſtide étoit très-défectueuſe de ce côté-là, s'il eſt vrai, comme la plûpart le diſent, qu'il n'ait pas eu la prévoyance de laiſſer de quoi doter ſes filles, & de quoi ſe faire enterrer.

Huile n'eſt bonne qu'aux parties exterieures du corps.

Il n'en eſt pas de même de la juſtice.

On voit la maiſon de Caton ſubſiſter juſqu'à la quatriéme genération, & fournir des Conſuls & des Genéraux d'armée à Rome, car ſes petits-fils, & les enfans de ſes petits-fils furent élevez aux premieres dignitez. Mais les deſcendans d'Ariſtide qui avoit gouverné ſi long-tems les Grecs, ſe trouverent réduits à une ſi grande & ſi extrême indigence, qu'elle obligea les uns à faire les devins & les diſeurs de bonne avanture pour gagner leur vie, réduiſit les autres à vivre de quêtes que l'on faiſoit pour eux, & ne laiſſa aux uns ni aux autres les moyens de penſer, ni d'executer rien de grand, & qui répondît à la réputation de ce grand homme.

Extrême miſere des deſcendans d'Ariſtide.

Il eſt vrai que quant à ce point il peut fournir un grand ſujet de diſpute; car il eſt certain que la

que la vertu faſſe triompher de cette neceſſité.

Mais il ſemble que la politique d'Ariſtide étoit très-défectueuſe de ce côté-là.] Bien-loin d'être défectueuſe, elle étoit très-grande & très-noble, & Plutarque en va dire les raiſons.

Quelle est la pauvreté honteuse, & la pauvreté honorable.

pauvreté n'est pas honteuse par elle-même, mais seulement quand elle est une preuve de paresse, d'intemperance, de prodigalité, & de folie. Et au-contraire quand elle se trouve dans un homme sage, laborieux, juste, vaillant, & qui s'étant rendu toutes les vertus familieres, gouverne bien un Etat, c'est un signe de magnanimité, & de grandeur de courage. Car il est impossible de faire de grandes choses, quand on pense petitement, & d'assister plusieurs personnes qui ont besoin, quand on a soi-même besoin d'une infinité de choses. Et la plus grande provision que l'on puisse faire pour bien gouverner, ce n'est pas la richesse, mais la suffisance honnête, qui en nous empêchant de desirer les choses superfluës, & de travailler à les acquerir, nous laisse le loisir de nous occuper uniquement des affaires publiques. Dieu ne manque de rien absolument, & n'a besoin de rien. Il en est ainsi à proportion de l'homme vertueux, plus il sçait réduire & diminuer ses besoins, plus il est parfait, & plus il approche de Dieu-même.

La plus grande provision qu'un homme d'Etat puisse faire pour bien gouverner.

Dieu n'a besoin de rien.

Plus l'homme diminuë ses besoins, plus il est parfait.

Et la plus grande provision que l'on puisse faire pour bien gouverner, ce n'est pas la richesse, mais la suffisance.] Tout ce que Plutarque dit ici est indubitable, mais on auroit bien de la peine à le persuader à notre siécle, où l'amour des richesses a tout corrompu. Nous y avons pourtant vû de grands hommes, qui, comme Aristide, ont resisté à cette passion, & qui, après avoir bien servi ont eu l'honneur de mourir pauvres.

Il en est ainsi à proportion de l'homme vertueux, plus il sçait réduire & diminuer ses besoins, plus il est parfait, & plus il approche de Dieu-même.] Ce sont trois lignes toutes d'or. Ce ne sont que nos besoins qui nous rendent foibles, infirmes, dépendans, esclaves.

Car comme le corps bien formé & bien constitué pour la santé, n'a besoin ni d'habits superflus, ni d'une nourriture extraordinaire, il en est de même d'une vie & d'une maison saines, peu de chose, & ce qu'il y a de plus commun suffit pour les entretenir. En un mot il faut que les richesses soient proportionnées aux besoins, car celui qui amasse beaucoup de bien, & qui n'en dépense que peu, n'a pas ce qui suffit. Mais si tout ce qu'il a amassé avec tant de soin, il ne le dépense point, parce qu'il n'en a pas besoin, & que son desir ne l'y porte pas, il est vain; & s'il en a besoin, & que par avarice, & par mesquinerie il s'empêche d'en joüir, il est miserable.

Les besoins sont la mesure des richesses.

Et sur cela je demanderois volontiers à Caton lui-même, si la richesse consiste dans la joüissance, pourquoi fait-il si fort le fier d'avoir amassé tant de bien lorsqu'il en a dépensé si peu ? Et si c'est une très-belle chose, comme ce l'est en effet, de se contenter du pain le plus commun, & tel qu'on le trouve, de boire le même vin que ses ouvriers & ses domestiques, de n'avoir besoin d'étoffes de pourpre, ni pour ses meubles, ni pour ses habits, & de ne rechercher point une maison blan-

En un mot il faut que les richesses soient proportionnées aux besoins.] On peut voir sur cela l'article premier du Manuel d'Epictete, & le Commentaire de Simplicius. Hierocles a fort bien dit, que les richesses n'ont été inventées, que comme un secours pour le corps, & qu'on les a appellées par cette raison d'un mot qui marque qu'elles doivent servir aux besoins du corps. Sur le XXXIXe. vers de Pythagore.

chie & crépie, ni Ariſtide, ni Epaminondas, ni Manius Curius, ni Fabrice, n'ont donc manqué à rien qui fût de leur devoir, quand ils ont negligé d'acquerir des biens, dont ils condamnoient & mépriſoient l'uſage. Car il n'étoit pas neceſſaire à un homme, qui trouvoit les raves un mets délicieux, & qui prenoit plaiſir à les faire cuire lui-même, pendant que ſa femme de ſon côté pêtriſſoit ſon pain, il n'étoit pas neceſſaire, dis-je, de ſe tant tourmenter, de parler ſi ſouvent de mailles & de deniers, & d'écrire & d'enſeigner par quels moyens on peut devenir très-promptement riche. Car le ſimple & ce qui ſuffit, eſt très-conſiderable, en ce qu'il détourne le deſir & la penſée de ce qui eſt ſuperflu.

Le ſimple, & ce qui ſuffit, en quoi conſiderables.

C'eſt ſurquoi on rapporte qu'Ariſtide dans le plaidoyer qu'il fit pour ſon couſin Callias, dit, *que d'avoir honte de la pauvreté, cela convenoit à ceux qui étoient pauvres malgré eux; mais, qu'à ceux qui l'étoient volontairement & par choix, il leur convenoit de s'en glorifier*. Car il eſt ridicule de penſer que la pauvreté d'Ariſtide fût l'effet de ſon imbecillité & de ſa pareſſe, puiſqu'il lui étoit très-facile, ſans rien faire de honteux, & en retenant ſeulement la dépoüille d'un des Barbares, ou en ſe rendant maître d'un ſeul de leurs pavillons, de devenir tout d'un coup très-riche. En voilà aſſez ſur ce ſujet.

Qui ſont ceux qui doivent rougir ou ſe glorifier de la pauvreté.

Combien il étoit aiſé à Ariſtide de s'enrichir.

Quant aux faits d'armes, qu'ils ont executez l'un & l'autre en commandant en chef, ceux de

Exploits de Caton inferieurs à ceux d'Ariſtide.

Caton n'ont presque rien ajouté à la grandeur de Rome, qui étoit déja très-grande; mais dans ceux d'Aristide on trouve les victoires les plus belles, les plus éclatantes, & les plus glorieuses qui ayent jamais été remportées par les Grecs, celle de Marathon, celle de Salamine, celle de Platées. Et il n'est pas raisonnable de comparer ni Antiochus à Xerxes, ni toutes ces villes qui furent prises & rasées en Espagne, à tant de milliers de Barbares, qui furent taillez en pieces sur terre, ou défaits sur mer. Et dans toutes ces actions Aristide ne fut inferieur à aucun des autres Grecs à bien servir & à bien payer de sa personne, mais la gloire & la couronne de ces grands succès, comme l'or & l'argent qui y furent pris, il les ceda à ceux qui en avoient plus grand besoin que lui, parce que dans tout cela il avoit sur eux un grand avantage.

Aristide cede aux autres la couronne de ses grands succès.

Pour moi je ne blâmerai point Caton de ce

Vanité de Caton qui se loüoit toujours.

Mais dans ceux d'Aristide, on trouve les victoires les plus belles, les plus éclatantes.] Ainsi Aristide a l'avantage sur Caton du côté des exploits de guerre, comme il l'a du côté de la magnanimité & du mépris des richesses.

Il n'est pas raisonnable de comparer ni Antiochus à Xerxes.] Il rend ici raison de la préference qu'il donne à Aristide pour la guerre. Xerxes étoit un ennemi bien autrement redoutable à la Grece, qu'Antiochus ne l'étoit à l'Italie; & il n'y a nulle comparaison entre ces quatre cens villes ou bourgades rasées en Espagne, & ces milliers de Barbares défaits sur terre & sur mer.

Mais la gloire & la couronne de ces grands succès, comme l'or & l'argent qui y furent pris, il les ceda à ceux.] Ce tour de Plutarque est très-beau. Ce qui est plus glorieux que la victoire même, c'est d'en ceder la couronne & le prix à ses Collegues, car cette genérosité ne peut venir que d'un grand fond de richesse.

qu'il se vantoit toujours, & qu'il se préferoit toujours à tous les autres, quoiqu'il ait dit lui-même dans un certain Traité, *que de se loüer soi-même comme de se blâmer, c'étoit toujours une chose très-importune & très-ridicule.* Je dirai seulement qu'il me semble que celui qui se loüe à tout propos, n'est pas si parfait dans la vertu, que celui qui n'a pas besoin que les autres même le loüent. Car la modestie est ce qui contribuë le plus à inspirer la douceur necessaire à ceux qui gouvernent; & au contraire l'orguëil rend toujours difficile & chagrin, & attire immanquablement la haine & l'envie. Ce vice fut toujours inconnu à Aristide, au lieu que Caton en fut fort taché. Aristide, en servant & favorisant lui-même Themistocle son ennemi capital, pour le faire parvenir aux premieres charges, & en lui servant, pour ainsi dire, de garde pendant qu'il fut Genéral, releva la ville d'Athenes; & Caton, en s'opposant toujours à Scipion, empêcha & ruina presque son expedition contre les Carthaginois, dans laquelle fut défait Annibal, ce terrible ennemi des Romains, qui jusques-là avoit été invincible. Et enfin, en faisant naître par ses cabales & ses intrigues de nouveaux soupçons, & en semant de nouvelles calomnies,

La modestie inspire la douceur, & l'orguëil rend chagrin & difficile.

Autre grand avantage d'Aristide sur Caton.

Aristide en servant & en favorisant lui-même Themistocle son ennemi capital.] Voici encore un avantage très-considerable qu'Aristide a sur Caton; c'est qu'en servant son ennemi capital, il releva la ville d'Athenes, au lieu que Caton pensa ruiner Rome, pour ruiner son ennemi. Et pour un homme d'Etat il n'y a pas de plus grande honte.

il fit tant qu'il le chassa lui-même de Rome, & fit condamner son frere Lucius pour crime de peculat.

Pour ce qui est de la temperance, que Caton a tant vantée, & à laquelle il donne de si grands éloges, Aristide l'a toujours conservée veritablement pure & nette de tout soupçon; au lieu que Caton, par son second mariage, par ce mariage si indigne de lui, & si fort hors d'âge, a donné grand sujet de l'accuser d'avoir manqué de cette vertu. En effet étant déja si vieux, & ayant un fils déja marié, & sa belle-fille chez lui, de s'être remarié, & remarié à la fille de son Greffier, à la fille d'un pere aux gages du public, cela n'est ni beau, ni honnête. Mais soit qu'il l'ait fait par un appetit de volupté, ou par un esprit de colere & de vangeance pour punir son fils d'avoir regardé de mauvais œil sa servante qu'il entretenoit, l'action & le prétexte sont également honteux & indignes. Et quant au discours qu'il tint à son fils pour justifier son mariage, c'est un discours ironique & moqueur, qui n'a nulle ombre de verité. Car s'il vouloit avoir des enfans aussi gens de bien que celui-là, il devoit donc épouser une fille de noble maison, s'y prendre de meilleure heure, ne pas se contenter d'entretenir une fille de mauvaise

Aristide infiniment superieur à Caton du côté de la temperance.

Beau jugement de Plutarque.

Pour ce qui est de la temperance que Caton a tant vantée.] Dernier avantage qu'Aristide a sur Caton, c'est la temperance, ou la continence, qui est la garde vigilante & incorruptible de toutes les vertus.

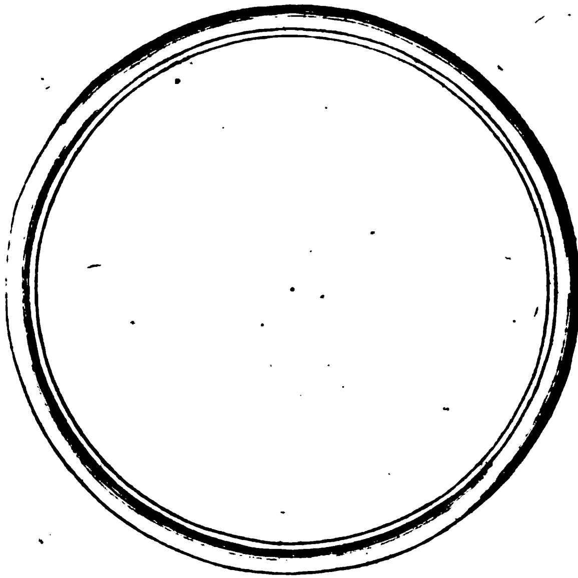
Par ce mariage si indigne de lui, & si fort hors d'âge, a donné grand sujet de l'accuser d'avoir manqué

vie, pendant que ce commerce put être caché; & quand il fut découvert, ne pas s'oublier jusqu'à faire son beau-pere de celui à qui il pouvoit bien commander, mais auquel il ne pouvoit s'allier sans honte.

de cette vertu.] Il en a donné un plus grand sujet encore par le commerce qu'il avoit avec sa servante, & c'est ce que Plutarque devoit encore plus relever.

Fin de la vie de Caton.

PHILOPOEMEN.



PHILOPOEMEN.



IL y avoit à Mantinée un homme nommé Cassandre, qui étoit d'une des premieres maisons de la ville, & un des plus puissans parmi les Citoyens; mais étant tombé dans quelque malheur, & obligé de quitter sa patrie, il se retira à Megalopolis, à cause surtout du pere

Ville d'Arcadie, comme Mantinée.

Il y avoit à Mantinée un homme nommé Cassandre.] Dans quelques exemplaires il est nommé *Cleandre*; & c'est le nom que lui donne Pausanias. Il est étonnant qu'on n'ait pas plus de connoissance d'un homme qui avoit élevé Philopoemen.

Mais étant tombé dans quelque malheur.] Apparemment il avoit commis quelque meurtre; car en ces tems-là c'étoit la cause

Craugis, pere de Philopœmen.

de Philopœmen, qui avoit nom Craugis, homme très-genéreux & très-magnifique en tout, & qui en particulier étoit lié avec lui d'une amitié fort étroite. Pendant que Craugis vêcut, Cassandre fut fort bien traité chez lui, & partagea toute sa fortune; & après sa mort, pour marquer la reconnoissance qu'il conservoit de tous les bons offices qu'il en avoit reçus, & de l'hospitalité qu'il avoit si genéreusement pratiquée à son égard, il prit soin d'élever lui-même son fils devenu orphelin, comme Homere dit qu'Achille fut élevé par Phoenix. Il s'appliqua d'abord à former ses mœurs & à lui donner une éducation veritablement noble & royale, & y réussit si bien, que l'enfant profitoit à vûë d'œil.

Philopœmen orphelin, est élevé par Cassandre de Mantinée.

Les Précepteurs de Philopœmen.

Au sortir de l'enfance il fut mis entre les mains d'Ecdemus & de Demophanes, Citoyens de Megalopolis, & qui ayant été disciples d'Arcesilas dans l'école de l'Academie, appliquerent plus qu'aucun des Philosophes de leur tems au gouvernement de la République, & au maniement des grandes affaires, tous les beaux préceptes que la Philosophie leur avoit donnez. Ces deux Philosophes délivrerent leur patrie du Tyran Aristo-

Grandes actions des deux Philosophes qui avoient été ses Precepteurs.

ordinaire de ces exils volontaires, comme nous le voyons dans Homere.

Au sortir de l'enfance il fut mis entre les mains d'Ecdemus & de Demophanes.] C'est-à-dire, que Cassandre étoit le Gouverneur, & qu'Ecdemus & Demophanes furent ses Précepteurs. Pausanias les nomme *Ecdelus* & *Megalophanes*. Ils étoient disciples d'Arcesilas, qui avoit fondé la moïenne Académie.

Appliquerent plus qu'aucun des Philosophes de leur tems au gouvernement de la République tous

deme, en lui suscitant des meurtriers, qui s'en défirent; ils aiderent Aratus à chasser le Tyran Nicocles, & à la priere des Cyreniens, qui étoient travaillez de troubles & de sédition, comme d'une maladie très-dangereuse, ils passerent la mer, établirent de bonnes loix dans leur ville, & reformerent entierement l'Etat. Mais parmi leurs plus beaux actes de vertu, ils mirent eux-mêmes au premier rang l'éducation de Philopœmen, comme ayant rendu par le secours de la Philosophie cet homme le bonheur commun de la Grece. Aussi comme on dit que les meres aiment plus leurs derniers enfans qu'elles ont sur l'âge, la Grece, comme ayant enfanté Philopœmen dans sa vieillesse, & après tous les grands personnages qu'elle avoit portez, l'aima singulierement, & elle augmentoit sa puissance à mesure qu'elle voïoit croître sa réputation. C'est pourquoi un Romain, pour le loüer comme il meritoit, l'appella *le dernier des Grecs*, voulant dire par-là que la Grece n'avoit produit après lui aucun grand homme, aucun homme qui fût digne d'elle.

L'éducation d'un grand homme est un des plus beaux actes de vertu, c'est le premier.

Un grand homme est le bonheur commun de tout son païs.

Philopœmen appellé le dernier des Grecs.

Il n'étoit pas laid de visage, comme quelques-uns le disent, car nous voyons encore une de ses statuës qui est dans le Temple de Delphes. Et

Statuë de Philopœmen se voyoit encore dans le Temple de Delphes du tems de Plutarque.

les beaux préceptes.] Aussi est-ce le but de la veritable Philosophie, surtout de celle de Platon, qu'Arcesilas suivoit, de porter les hommes à servir leur patrie, & à se prêter à tous ceux qui ont besoin de secours.

Il n'étoit pas laid de visage.] Pausanias dit tout le contraire; car il assure qu'en grandeur & force de corps, il ne cedoit à aucun homme du Peloponese, mais qu'il étoit laid de visage, τὸ εἶδος ἦν τοῦ προσώπου κακός, & il

quant à la méprise de son hôtesse de Megare, on prétend qu'elle vint uniquement de sa facilité & de la simplicité dont il étoit vêtu, car cette femme ayant appris que le Genéral des Grecs alloit arriver chez elle, se tourmentoit, & s'empressoit pour lui préparer à souper, son mari par hazard n'étant pas alors au logis. Philopœmen arrive dans ce moment, couvert d'un manteau fort simple; elle le prit pour un de ses domestiques, ou pour quelque fourrier, qui venoit préparer son logement, & elle le pria de lui aider à faire la cuisine. D'abord Philopœmen sans autre façon jetta son manteau & se mit à fendre du bois. Sur ces entrefaites le mari revient, & ayant vû Philopœmen en cet état, car il le connoissoit: *Que faites-vous donc là, Seigneur Philopœmen*, lui dit-il? *Rien autre chose*, lui répondit Philopœmen en son langage Dorique, *que porter la peine de ma mauvaise mine.*

Avanture de Philopœmen.

Titus Flaminius le raillant un jour sur sa taille, lui dit: *Philopœmen, vous avez de belles mains, & de belles jambes, mais vous n'avez point de ventre*, en effet il étoit fort menu de la ceinture. Mais cette raillerie tomboit plutôt sur l'état de ses troupes, que sur sa taille, car il avoit une bonne Infanterie & une bonne Cavalerie, mais le plus souvent il manquoit de fonds pour les nourrir. Voilà ce qu'on dit de Philopœmen dans les écoles.

Raillerie de Titus Flaminius sur la taille de Philopœmen, & le double sens de cette raillerie.

faut avoüer que cette laideur fonde mieux la réponse de Philopœmen. κακῆς ὄψεως δίκας δίδωμι, je porte la peine de ma mauvaise mine.

Voilà ce qu'on dit de Philopœmen dans les écoles.] Car dans ces écoles on parloit de tout, & on disputoit sur toutes sortes de

Quant à ses mœurs, son ambition n'étoit pas entierement exempte d'opiniâtreté, de contention, ni de colere; car ayant pris Epaminondas pour son modele, il imita admirablement sa prudence à déliberer & à resoudre, son activité & son audace à executer, & son parfait desinteressement; mais pour sa douceur, sa patience, son humanité dans les differends, qui naissent ordinairement dans le gouvernement d'un Etat, c'est ce qu'il ne put jamais imiter, emporté par la colere qui lui étoit naturelle, & par cet esprit de contention qui étoit en lui, c'est pourquoi il paroissoit plus propre aux vertus guerrieres qu'aux vertus politiques.

Mœurs de Philopœmen.

Il avoit pris Epaminondas pour son modele.

Plus propre aux vertus guerrieres qu'aux vertus politiques.

Aussi dès son enfance il n'aimoit que les gens de guerre, & il ne s'appliquoit volontiers qu'aux exercices, qui pouvoient le rendre propre à ce mêtier, à combattre armé, à monter à cheval, à lancer le javelot. Et comme il paroissoit très-bien constitué & très-bien formé pour la lutte, & que ses amis particuliers, & même ses maîtres l'exhortoient à s'y appliquer, il leur demanda *si cet exercice des Athletes ne nuiroit point au mêtier de soldat?* Ils lui répondirent, comme cela est vrai, *que le corps & la vie de l'Athlete different du corps & de la vie de l'homme de guerre en tout & partout, & que leur regime & leurs exercices sont tout autres. Les Athletes cherchent par un long sommeil, & par des réplétions*

Difference de l'Athlete & du soldat.

sujets. Et les actions & les bons mots des grands hommes, qui vivoient alors, fournissoient la matiere à ces sortes de disputes.

continuelles, par un travail & par un repos reglez à conserver & à augmenter leur embonpoint, qui par cette habitude devient très-sujet à se perdre, ou à changer pour peu qu'ils s'écartent de leur regle ordinaire, au lieu que la vie des gens de guerre doit être faite à toutes sortes d'inégalitez & de dérangemens, il faut qu'ils supportent facilement la faim & la soif, & que sans incommodité ils puissent passer les nuits sans dormir.

Philopœmen étant Genéral, bannit tout exercice athletique, & le diffame autant qu'il peut.

Cette réponse entenduë, non-seulement Philopœmen rejetta la lutte, mais il s'en moqua; & dans la suite, étant Genéral d'armée, il bannit autant qu'il lui fut possible, tout exercice athletique en le diffamant par toutes sortes de flétrissures & de mépris, comme un mêtier qui gâtoit & corrompoit les corps les plus robustes & les plus propres à la guerre, en les rendant inutiles aux combats veritables & necessaires.

Dès qu'il fut hors de la puissance de ses Gouverneurs & de ses Maîtres, il se mit dans les troupes que la ville de Megalopolis envoyoit faire des courses dans la Laconie pour piller, & pour en emmener des troupeaux & des esclaves. Et dans toutes ses courses il étoit toujours le premier quand on sortoit, & le dernier quand on revenoit.

La chasse & le labourage, occupations ordinaires de Philopœmen.

Pendant qu'il étoit de loisir & qu'il n'y avoit point de troupes en campagne, il s'exerçoit à la chasse, & rendoit son corps leger & robuste, ou bien il labouroit la terre, car il avoit un bel heritage à vingt stades de la ville, où il alloit très-

Deux mille cinq cens pas.

souvent après son dîner ou après son souper. Le soir il se jettoit sur une méchante paillasse, comme l'un de ses esclaves, & passoit ainsi la nuit. Le lendemain à la pointe du jour il alloit avec ses vignerons travailler à la vigne, ou avec ses laboureurs mener la charruë, après quoi il s'en retournoit à la ville, où il travailloit aux affaires publiques avec ses amis & les Magistrats.

Tout ce qu'il gagnoit à la guerre, il le dépensoit en chevaux & en armes, ou bien il l'employoit à payer la rançon de ceux de ses Citoyens qui avoient été faits prisonniers. Il tâchoit d'augmenter son bien par le revenu du labourage, qui est le plus juste de tous les gains, & il ne s'y appliquoit pas par maniere d'acquit & comme pour se divertir, mais avec grand soin, très-persuadé qu'il n'y a rien de plus convenable & de plus honnête que de faire profiter son bien pour s'abstenir de celui des autres.

A quoi Philopœmen dépensoit tout ce qu'il gagnoit à la guerre, c'est-à-dire, sa part du butin.

Le revenu du labourage le plus juste de tous les gains.

Faire profiter son bien en s'abstenant de celui des autres.

Il écoutoit volontiers les discours & lisoit les Traitez des Philosophes, non pas tous, mais seulement ceux qui pouvoient l'aider à faire du pro-

Le choix qu'il faisoit des traitez des Philosophes.

Il tâchoit d'augmenter son bien par le revenu du labourage, qui est le plus juste de tous les gains.] C'est ce que Columelle établit dans la préface de ses livres de la chose rustique. *Sola res rustica, quæ sine dubitatione proxima & quasi consanguinea sapientiæ est ; & que la chose rustique, qui sans contredit est la proche parente, & comme la sœur germaine de la sagesse, &c.* Et après avoir parcouru tous les arts & tous les mêtiers, il ajoute, *superest, ut dixi, unum genus liberale & ingenuum rei familiaris augendæ, quod ex agricolatione contingit. Il ne reste qu'un seul moyen noble, & digne d'un homme libre, d'augmenter son bien, qui est l'agriculture.*

Ce qu'il cherchoit dans Homere.

grès dans la vertu. De toutes les grandes idées d'Homere, il ne cherchoit & ne retenoit que celles qui peuvent aiguiser le courage & porter aux grandes actions. Et pour toutes les autres lectures il aimoit surtout à lire les Traitez d'Evangelus, qu'on appelle *les Tactiques*, c'est-à-dire, l'art de ranger des troupes en bataille, & les histoires de la vie d'Alexandre, car il pensoit qu'il falloit toujours rapporter les paroles aux actions, & ne lire que pour apprendre à agir, à moins qu'on ne veüille lire seulement pour passer le tems, & pour se former à un babil infructueux & inutile.

Les Tactiques d'Evangelus.

Ne lire que pour apprendre à agir.

Comment Philopœmen faisoit l'application de ce qu'il lisoit dans les Tactiques.

Quand il avoit lû les préceptes & les regles des Tactiques, il ne faisoit nul cas d'en voir les démonstrations par les plans sur des planches, mais il en faisoit l'application sur les lieux mêmes en pleine campagne. Car dans ses marches il observoit

De toutes les grandes idées d'Homere, il ne cherchoit & ne retenoit que celles qui peuvent aiguiser le courage & porter aux grandes actions.] Voici un grand témoignage que Philopœmen rend à Homere, il le trouve plein de grandes idées, mais il ne cherche & ne s'approprie que celles qui peuvent aiguiser le courage, & ce Poëte en est plein ; jamais Ecrivain n'a peint la valeur avec des traits si vifs. Il animeroit les plus lâches.

A lire les Traitez d'Evangelus.] Ancien Auteur qui avoit écrit de l'art de ranger les troupes en bataille. Il en est parlé dans Arrien, qui a traité le même sujet, & qui dit que les écrits de cet Evangelus & ceux de Polybe, d'Eupolemus, d'Iphicrate & de Posidonius étoient moins utiles de son tems, parce qu'ils avoient obmis beaucoup de choses comme connuës, & qui avoient pourtant besoin alors d'explication.

Mais il en faisoit l'application sur les lieux mêmes en pleine campagne.] En effet cela est bien plus utile, & rend la pratique des préceptes bien plus aisée dans l'occasion, que de voir les plans sur des planches.

exactement

exactement la position des lieux hauts & des lieux bas, toutes les coupures & irrégularitez du terrain, & toutes les differentes formes & figures que les bataillons & les escadrons sont obligez de subir à cause des ruisseaux, des ravins & des défilez qui les forcent de se resserrer ou de s'étendre; & après avoir medité sur cela en lui-même, il en communiquoit avec ceux qui l'accompagnoient. En general il paroît que Philopœmen avoit une inclination trop forte pour les armes, qu'il embrassoit la guerre comme une profession qui donnoit plus d'étenduë à la vertu, & en un mot qu'il méprisoit ceux qui ne s'appliquoient pas à ce mêtier, comme gens oiseux & inutiles.

La guerre, la profession qui donne le plus d'étenduë à la vertu.

Il étoit dans sa trentiéme année lorsque Cleomene, Roy de Lacedemone, tombant tout d'un coup une belle nuit sur Megalopolis, força les gardes, penétra jusqu'au milieu de la ville, & s'empara de la place publique, où il se mit en bataille. Philopœmen, sorti au secours de ses Citoyens, ne put chasser les ennemis, quoiqu'il combattît avec la derniere valeur, en exposant sa vie sans aucun menagement, mais par sa longue & vigoureuse resistance, & en attirant à lui Cleomene, il donna le tems aux Megalopolitains de se sauver & de sortir de la ville, & il sortit le der-

Cleomene, Roy de Lacedemone, se rend maître de Megalopolis, la seconde année de l'Olympiade CXXXIX. l'an 221. avant l'Ere Chrétienne.

Qu'il méprisoit ceux qui ne s'appliquoient pas à ce mêtier, comme gens oiseux & inutiles.] C'est être trop entêté de la guerre, & ce sentiment est outré. Il y a des professions, qui ne sont pas veritablement si éclatantes, que celle des armes, mais qui ne sont ni moins necessaires, ni moins utiles.

nier avec beaucoup de peine, & après des efforts infinis, ayant eu son cheval tué sous lui, & étant lui-même fort blessé.

Il offre de rendre la ville aux Megalopolitains.

Quand ils eurent gagné Messene, Cleomene entierement maître de Megalopolis, leur envoya offrir de leur rendre leur ville avec toutes leurs richesses, & tout leur païs. Philopœmen, voyant qu'ils recevoient agréablement ces offres, & qu'ils se préparoient à s'en retourner, s'y opposa, & les en empêcha, en leur representant que Cleomene ne vouloit pas leur rendre leur ville, mais se rendre encore maître de leurs personnes, pour la garder plus surement, car il voyoit bien qu'il n'auroit point le tems de s'arrêter là pour garder des maisons & des murailles vuides, & que cette solitude le forceroit bientôt d'en sortir. Par ces remontrances il détourna ses Citoyens de leur dessein, & donna à Cleomene un prétexte de ravager la ville, d'en ruiner la plus grande partie, & de n'en sortir qu'avec un très-gros butin.

Grande prudence de Philopœmen.

Antigonus marche contre Cleomene l'Esté suivant.

Quelques mois après, le Roy Antigonus marcha avec les troupes des Achéens contre Cleomene,

Avec les troupes des Achéens.] Les Achéens, ou Achaïens, Ἀχαιοὶ les peuples de l'Achaïe. Ce mot Achaïe a une signification fort étenduë, qu'il faut expliquer. Dans sa signification la plus commune, il se prend pour toute la Grèce, qui est hors du Peloponese, au-dessous de la Macedoine, entre l'Epire & la mer Egée. Mais dans Plutarque, comme le P. Lubin l'a remarqué, il se prend plus particulierement pour cette partie du Peloponese, qui est au-dessous du golfe de Corinthe, & qui s'appelloit anciennement *Ægialus*, parce qu'elle est sur la côte de la mer, depuis Sicyone jusqu'à Patres. Ce fut là que se forma la ligue dite

qui s'étoit emparé des hauteurs de Sellasie, & qui avoit occupé & fortifié tous les passages, & mit son armée en bataille fort près de lui dans la resolution de l'attaquer & de le forcer dans son poste. Philopœmen étoit avec ses Citoyens dans la Cavalerie d'Antigonus, & il étoit soutenu par les nombreuses bandes des Illyriens, très-bons soldats, qui fermoient cette pointe de la bataille. Ils avoient ordre de demeurer-là sans branler, jusqu'à ce que de l'autre aîle, où étoit le Roy Antigonus, on eût élevé au bout d'une pique une cotte d'armes de pourpre. Mais les Chefs voulant forcer avec les Illyriens les Lacedemoniens, qui leur étoient opposez, s'ébranlerent les premiers, pendant que la Cavalerie des Achéens demeuroit en bataille, sans faire aucun mouvement selon l'ordre qu'elle avoit reçu. Euclidas, frere de Cleomene, qui commandoit de ce côté-là, ayant appris que ces Illyriens s'avançoient sans être soutenus par la Cavalerie, détache promptement son Infanterie la plus legerement armée, & l'envoye par les derrieres attaquer ces Illyriens dénuez de leur Cavalerie. Cela étant executé, & cette Infanterie legere d'Euclidas ayant fait tourner tête à ces Illyriens, les enfonça, & les mit en desordre. Philopœmen, qui étoit en bas dans la Cavalerie des Achéens, voyant que ce n'étoit point une

Sellasie, ville de la Laconie sur l'Eurotas.

des Achéens, dans laquelle entrerent plusieurs villes des plus considerables; & c'est de ces derniers Achéens que Plutarque parle dans la vie de Philopœmen, dans celle de Pelopidas, & dans celle d'Aratus.

affaire bien difficile que de tomber sur cette Infanterie d'Euclidas & de la renverser, & que c'étoit-là le moment de le faire, il en dit d'abord son avis aux Officiers du Roy, qui commandoient la Cavalerie. Mais ces Officiers, bien-loin d'entrer dans son sentiment, le traiterent de fou & de visionaire, car sa réputation n'étoit pas encore assez grande, ni assez établie pour autoriser & pour faire hazarder cette manœuvre dans une occasion si délicate & si importante.

Philopœmen simple cavalier donne aux Officiers un bon avis qu'ils refusent de suivre.

Philopœmen ne se rebuta point, & seul avec ses Citoyens, qu'il entraîna, il alla attaquer cette Infanterie, la fit plier, la mit en fuite, & en fit un grand meurtre. Non-content de ce succès, & voulant encourager encore davantage les troupes du Roy, & penétrer jusqu'aux ennemis qui occupoient le haut de la montagne, sans leur donner le tems de se remettre du trouble où la défaite & la fuite de cette Infanterie les avoit jettez, il quitta son cheval, & s'avançant à pied, chargé d'une lourde cuirasse de cavalier, & de toutes les autres pieces d'une pesante armure, par des chemins tortueux & pleins de torrens & de fondrieres qui les coupoient, il combattoit courageusement avec des peines & des difficultez infinies.

Il execute lui-même ce qu'il avoit proposé.

Il quitte son cheval & combat à pied.

En cet état il reçut un coup de javelot qui lui perça les deux cuisses. La blessure ne fut pas mortelle, mais elle étoit très-grande, le fer du javelot traversant les deux cuisses de part en part. Arrêté par ce coup, comme s'il avoit eu les fers aux pieds,

Philopœmen blessé d'un javelot qui lui perce les deux cuisses.

il ne sçavoit à quoi se resoudre, car la courroye du javelot lui causoit de si grandes douleurs quand on tâchoit de le retirer par la playe, que ceux qui étoient autour de lui, n'osoient y toucher, & il voyoit que le combat, devenu furieux & dans sa plus grande force, ne pouvoit durer long-tems. Au desespoir de se voir donc ainsi retenu & plein d'impatience de retourner dans la mêlée, le dépit & l'honneur le porterent à remuer si violemment les cuisses, qu'en les avançant & retirant alternativement malgré des douleurs insupportables, il fit tant qu'il rompit le javelot par le milieu, & ordonna qu'on retirât les tronçons chacun de leur côté. Se voyant dégagé par ce moyen, il va l'épée à la main à la tête de ses troupes, se jette au milieu des ennemis, & par cette action il enflamma tellement le courage & l'émulation des siens, qu'ils renverserent tout & gagnerent le haut de la montagne.

Courage heroïque de Philopœmen.

Il détermine la victoire par sa valeur.

Antigonus ayant donc remporté cette victoire signalée, tendit un piége à ses Macedoniens pour être informé de la verité, & faisant semblant d'être fâché, il demanda à Alexandre, qui commandoit sa Cavalerie, *pourquoi il avoit chargé avant le signal contre l'ordre qu'il avoit donné.* Alexandre lui répondit, *qu'il avoit été forcé malgré lui d'en venir aux mains, parce qu'un jeune cavalier Megalopolitain s'étoit hâté d'attaquer sans attendre d'ordre.* Alors Antigonus en riant lui dit, *ce jeune cavalier, dont tu parles, a fait l'action d'un grand Capitaine, & toi, tu as fait l'action d'un jeune cavalier.*

Grand éloge qu'Antigonus donne à Philopœmen.

Depuis ce moment-là Philopœmen fut dans une grande réputation, comme on peut le croire, jusques-là qu'Antigonus vouloit l'avoir avec lui, & lui offroit de grands biens avec un commandement considerable dans ses troupes s'il vouloit entrer à son service. Il le refusa, parce qu'il se connoissoit d'un naturel trop impétueux & trop difficile, pour obéir à un Prince étranger. Mais ne voulant pas non plus demeurer oisif & sans occupation, & pour s'exercer & pour apprendre encore mieux le mêtier des armes, il s'embarqua & passa en Crete où il y avoit de la guerre.

Antigonus, pour l'engager à entrer dans son service, lui fait de grandes offres qu'il refuse.

Philopœmen passe en Crete pour mieux apprendre le mêtier de la guerre.

Après avoir servi assez long-tems avec des hommes très-belliqueux & très-adroits à toutes sortes de combats, & d'ailleurs très-temperans & accoutumez à un regime très-severe, il s'en retourna chez les Achéens avec un si grand nom, qu'à son arrivée il fut fait Genéral de la Cavalerie. D'abord il examina l'état de ses troupes. Il vit que lorsqu'il falloit marcher, les Cavaliers n'avoient que de méchans petits chevaux, qu'ils prenoient du premier venu, que la plûpart même n'alloient point en campagne, & envoyoient d'autres à leur place, & qu'en general le défaut d'exercice étoit joint à une grande timidité & bassesse de courage, les Genéraux, qui avoient été avant lui ayant negligé de les corriger de peur de se les attirer; car parmi les Achéens, ce sont les cavaliers qui sont les plus puissans & les maîtres des punitions & des récompenses. Philopœmen ne put dissi-

Eloge des Cretois, leur courage, leur temperance, & la severité de leur discipline.

Philopœmen est fait Genéral de la Cavalerie à son retour de Crete.

La réforme & la bonne discipline qu'il met dans ses troupes.

Les cavaliers, les plus puissans parmi les Achéens.

muler, ni ſouffrir ce relâchement, il alla lui-même de ville en ville, exhortant en particulier tous les jeunes gens, les piquant d'un deſir de gloire, châtiant même ceux qui avoient beſoin d'être forcez, & leur faiſant faire très-ſouvent l'exercice, des revûës, & des jouſtes & des tournois dans les lieux où ils pouvoient avoir le plus de ſpectateurs. Par ce moyen en très-peu de tems il les rendit tous ſi robuſtes, ſi adroits, ſi courageux, & ce qui eſt le principal dans les Tactiques, ſi legers & ſi prompts, que toutes les évolutions & tous les mouvemens à droite, à gauche, ou de la tête à la queuë, ſoit de tous les eſcadrons enſemble, ſoit de chaque cavalier ſeul, ils les faiſoient avec tant d'adreſſe & de facilité, qu'on eût dit que toute cette cavalerie n'étoit qu'un ſeul & même corps qui ſe remuoit d'un mouvement libre & volontaire.

Par quels moyens Philopœmen rétablit la Cavalerie d'Achaïe qui étoit preſque perduë.

Dans un grand combat que les Achéens eurent à ſoutenir près la riviere de Lariſſe contre les Etoliens & les Eléens, le Genéral de la Cavalerie des Eléens, nommé Damophante, s'avança hors des rangs & courut impétueuſement contre Philopœmen. Celui-ci l'attendit de pied ferme, & le prévenant il le renverſa d'un coup de pique aux pieds de ſon cheval. Damophante tombé, tous les ennemis prirent la fuite. Cette action fit un grand honneur à Philopœmen, & tout le monde avoüa qu'il n'étoit ni au-deſſous d'aucun Gendarme pour les coups de main, ni inferieur aux plus vieux

Ce combat fut donné la quatriéme année de l'Olymp. CXLII. Philopœmen étoit dans ſa quarante-quatrieme année.

Il tuë dans un combat Damophante, General de la Cavalerie des Eléens.

Capitaines en ſageſſe & en prudence, & qu'il étoit également propre & à combattre & à commander.

La deſunion, ſource de foibleſſe, & l'union, ſource de force.

Il eſt vrai que le premier qui éleva la communauté des Achéens à ce haut degré de gloire & de puiſſance, ce fut Aratus. Avant lui ils étoient mépriſez & foibles, parce qu'ils étoient deſunis, & que chaque ville ne penſoit & ne travailloit que pour elle. Aratus les releva en les uniſſant & en les liguant toutes enſemble, & en y établiſſant une police toute Grecque & pleine de concorde & de veritable amitié. Enſuite comme on voit dans les courans des eaux quand de petites matieres, qu'elles entraînent, ont commencé à s'arrêter, celles qui ſurviennent, s'arrêtent & s'accrochent aux premieres, & peu à peu cet amas croiſſant, fait enfin un corps qui devient une digue ferme & ſolide, il en eſt de même de la Grece. Elle étoit foible en ce tems-là, & très-aiſée à diſſiper, étant ſeparée çà & là par ſes villes. Les Achéens s'arrêtent d'abord, comme ces petites matieres s'arrêtent au fond de l'eau, ils attirent enſuite toutes les villes des environs & les accrochent, les unes en les ſecourant & en les délivrant de leurs Tyrans, & les autres en les gagnant par leur union & par leur police. Et par ce moyen ils avoient en vûë de faire de tout le Peloponeſe un ſeul corps & une ſeule puiſſance, à laquelle rien ne pourroit reſiſter. Il eſt vrai que pendant la vie d'Aratus toutes ſes villes étoient encore comme ſoumiſes

Belle comparaiſon pour faire ſentir comment les villes de Grece ſe lierent & s'unirent peu à peu, & firent comme une forte digue.

soumises aux armes des Macedoniens, car elles faisoient toutes la cour à Ptolemée, ensuite à Antigonus, & à Philippe qui s'entremettoient de toutes les affaires des Grecs. Mais dès que Philopœmen eut commencé à prendre en main le gouvernement, les Achéens se voyant assez forts pour resister aux plus grandes puissances, cesserent d'appeller des Commandans étrangers. Car pour Aratus, comme il se trouvoit peu propre aux armes, la plûpart des grandes choses qu'il fit, il les fit par son adresse, par son affabilité, par sa douceur, & par les liaisons d'amitié qu'il contracta avec les Rois, comme nous l'avons écrit dans sa vie. Mais Philopœmen, qui étoit un grand homme de guerre & homme de main, plein de force & d'audace, & de plus toujours heureux, & qui avoit fait pancher la victoire de son côté dans tous ses premiers combats, releva le courage des Achéens, accoutumez à vaincre avec lui, & leur inspira des sentimens genéreux & proportionnez à leur grandeur & à leur puissance.

Difference du caractere d'Aratus & de celui de Philopœmen.

Le bonheur compté parmi les qualitez d'un Capitaine.

Premierement il changea leur ordonnance de bataille, & leur armure, qui étoient très-défectueuses, car ils ne portoient que des boucliers très-legers, parce qu'ils étoient très-minces, & si étroits qu'ils ne couvroient pas toute la largeur du corps. Et ils n'avoient que des piques beaucoup plus courtes que celles des Macedoniens, avec lesquelles ils pouvoient combattre & frapper de loin, car à cause de leur legereté elles étoient

Philopœmen change l'ordonnance de bataille, & toute l'armure des Achéens.

faciles à lancer, mais quand il falloit joindre l'ennemi ils avoient toujours du desavantage. Pour ce qui est de l'ordonnance de leur bataille, ils n'étoient point accoutumez à celle qu'on appelle *Spirale*, & ils ne se servoient que de la phalange ou bataillon quarré, mais qui n'ayant point de front qui presentât plusieurs piques ensemble, & ne connoissant point l'art de se faire un rempart de ses boucliers joints ensemble, & bien serrez, comme la phalange des Macedoniens, ils étoient d'abord ouverts & rompus. Philopœmen changea l'une & l'autre, car au lieu de ces petites targes étroites, il leur fit prendre de grands & forts boucliers, & au lieu de ces petites piques legeres, il leur donna de bonnes lances, il les arma de bons casques, de bonnes cuirasses, & de bons cuissarts, & par-là il les accoutuma à combattre de pied ferme, & en gagnant toujours du terrain, au lieu de courir & de voltiger comme des troupes legerement armées, qui escarmouchent plutôt qu'elles ne combattent. Il fit armer de même tous les jeunes gens qui étoient en âge de porter les armes, & par ce moyen il leur inspira une telle

Ils n'étoient point accoutumez à celle qu'on appelle Spirale.] C'est ainsi qu'on a traduit τάξις εἰς σπεῖραν. J'avoüe que je ne l'entends point, & que dans les Traitez des Tactiques que j'ai lûs, je n'ai rien trouvé de cette ordonnance, qu'on prétend que Plutarque appelle ici *Spirale*. Etoit-ce une ordonnance, où, après un bataillon avancé, il y en avoit un rentrant, & ainsi alternativement? Pour moi j'aurois cru que τάξις εἰς σπεῖραν étoit une ordonnance par bataillons separez, afin de laisser entre deux des intervales.

confiance, qu'ils se regardoient comme invincibles.

Ensuite il modera & regla leur luxe & leur excessive dépense, car il n'étoit pas possible de déraciner entierement cette forte passion qu'ils avoient pour toute vanité & superfluité, comme une maladie trop inveterée. Ils n'aimoient que les habits magnifiques, les lits & les meubles de la pourpre la plus précieuse, & les tables les plus somptueuses & les plus délicates. Mais après qu'il eut commencé à corriger ce penchant, & à les faire passer de l'amour des choses superfluës à celle des choses utiles & honnêtes, il les eut bientôt persuadez & comme forcez de retrancher ces dépenses journalieres pour le soin & la parure de leurs corps, & de ne chercher à paroître magnifiques que dans leurs armes & dans tout leur équipage de guerre. En très-peu de tems on vit partout les boutiques de fourbisseurs pleines de coupes & de vases d'or & d'argent mis en pieces, & de cuirasses, de boucliers, & de freins que l'on doroit & argentoit, & les stades & les lices remplis de jeunes chevaux que l'on domptoit, & de jeunes gens qui s'exerçoient armez de toutes pieces. Vous n'auriez vû entre les mains des femmes que des casques, qu'elles ornoient de pennaches teints dans les plus vives couleurs, & des cottes d'armes de cavaliers & des casaques de soldats qu'elles brodoient. Cette vûë seule augmentant leur audace & excitant leur desir, les

Il modere leur luxe & leur excessive dépense.

Magnificence des Achéens.

Philopœmen n'approuvoit la magnificence que dans les armes & dans tout l'équipage de guerre.

rendoit amoureux des plus grands dangers, & impatiens d'aller se couvrir de gloire. La somptuosité dans toutes les autres choses qui attirent les yeux, amene le luxe, & engendre la mollesse dans l'ame de ceux qui les regardent, l'irritation & le chatoüillement du sens exterieur amollissant & brisant toute la vigueur & toute la force de l'entendement & de la pensée; au lieu que la magnificence dans tout ce qui concerne la guerre, fortifie & éleve le cœur. C'est ainsi qu'Homere feint qu'Achille, dès que sa mere eut mis à ses pieds les belles armes toutes neuves qu'elle lui apportoit, n'y eut pas plutôt jetté la vûë, qu'il se sentit comme forcené & brûlant d'impatience de s'en servir.

Belle réflexion de Plutarque sur la somptuosité.

La magnificence dans ce qui regarde la guerre, fortifie & eleve le courage.

Preuve tirée d'Homere.

Quand Philopœmen eut accoutumé les jeunes gens à s'orner & à se parer ainsi de leurs armes, il les exerça & les forma, car ils obéissoient avec grand plaisir à tous les mouvemens qu'il vouloit

Et engendre la mollesse dans l'ame de ceux qui la regardent.] Il y a dans le Grec τοῖς χρωμένοις, *dans l'ame de ceux qui s'en servent.* Mais c'est à mon avis ce que Plutarque ne doit pas dire; la somptuosité n'engendre pas le luxe dans l'ame de ceux qui s'en servent, le luxe y est déja, & elle ne fait que l'y nourrir. Je croi qu'il y a faute au texte, & qu'il faut corriger τοῖς ὁρωμένοις, *à ceux qui la regardent.* Car voilà ce qui arrive; la somptuosité corrompt l'ame de ceux qui la voyent, leur souffle son poison, & par-là elle gagne & se communique. Toute la suite même du passage prouve qu'il s'agit ici de regarder. ὁρώμενοι actif n'est pas nouveau dans la langue Grecque.

C'est ainsi qu'Homere feint qu'Achille, dès que sa mere eut mis à ses pieds les belles armes toutes neuves.] Quelle grande beauté Plutarque nous fait découvrir par sa réflexion dans ce passage du XIXe. liv. de l'Iliade, lorsque Thetis apporte à Achille ces armes, que Vulcain vient de faire pour lui, & qu'elle les met à

leur apprendre, & il y avoit entr'eux une sorte d'émulation à qui les executeroit avec plus de facilité & de promptitude. L'ordre de bataille qu'il leur enseigna leur plut merveilleusement, parce que ces rangs ainsi serrez leur parurent plus difficiles à rompre. Et leurs armes leur devinrent plus aisées & plus legeres, parce qu'ils les manioient & les portoient avec plus de plaisir à cause de leur éclat & de leur beauté, & qu'il leur tardoit de les essayer & de les voir teintes du sang de leurs ennemis.

Guerre des Achéens avec Machanidas, Tyran de Lacedemone.

Dans ce tems-là les Achéens étoient en guerre avec Machanidas, Tyran de Lacedemone, qui avec une puissante armée épioit l'occasion d'assujettir tous les Peloponesiens. Dès qu'on eut nouvelles qu'il étoit déja arrivé sur les terres de Mantinée, Philopœmen se mit promptement en campagne contre lui à la tête de ses troupes. Ils se mirent tous deux en bataille près de la ville, tous deux avec toutes les forces de leur païs, & avec beaucoup d'étrangers soudoyez.

Combat de Mantinée, donné la seconde année de l'Olymp. CXLIII. v. Polyb. liv. XI.

Quand les deux armées furent aux mains, Machanidas avec ses troupes étrangeres mit d'abord

ses pieds! *Le seul Achille*, dit-il, *en les voyant, sent rallumer son courage, & redoubler sa fureur; les éclairs de ses yeux sont comme les éclairs du tonnerre; la joye qu'il a de les voir entre ses mains, l'anime d'un nouveau feu, &c.* On croit ne voir là qu'une grande force de poësie, & Plutarque y découvre une grande force de sens, & nous fait voir qu'Homere, très-instruit de tout ce qui regarde la nature, y peint avec de veritables couleurs les mouvemens que la vûë d'armes magnifiques excite naturellement dans le cœur d'un Heros.

en fuite les gens de trait, & les Tarentins qui faisoient l'aîle gauche, & couvroient les Achéens, & au lieu d'aller tout de suite attaquer ces Achéens & d'enfoncer tout ce qui faisoit ferme, il se laissa emporter à poursuivre les fuyards, en laissant sa phalange découverte pendant que les Achéens gardoient tous leurs rangs. Philopœmen, voyant cette déroute au commencement du combat, & croyant bien que tout étoit perdu, fit pourtant semblant de n'être pas touché de ce malheur, & de le regarder comme peu considerable. S'étant ensuite apperçu de la faute que les ennemis faisoient de s'abandonner à poursuivre son aîle gauche en s'éloignant de leur phalange, & en laissant dans leur bataille un endroit vuide, il ne se mit nullement en devoir de s'y opposer, & de les arrêter, au-contraire il les laissa aller, & quand ils furent assez éloignez, il alla attaquer l'Infanterie des Lacedemoniens qu'il voyoit dénuée de son aîle droite. Tournant donc à gauche il alla prendre

Grande faute que commet Machanidas dans ce combat, & qui lui fit perdre la victoire.

Grande prudence de Philopœmen dans la deroute de son aîle gauche, & la belle manœuvre qu'il fit.

Et au lieu d'aller tout de suite attaquer ces Achéens.] Voici comme Polybe parle de cette faute de Machanidas, liv. XI. *Quand les troupes étrangeres eurent plié, & que l'aîle gauche fut mise en déroute, Machanidas, au lieu de suivre son premier dessein, & d'attaquer en flanc & de front les Achéens, pour tâcher de remporter une victoire complete, par une imprudence & par une ardeur de jeune homme, se laissa emporter au torrent de ses étrangers soudoyez, & se mit à poursuivre avec eux les fuyards, comme si la peur n'avoit pas été suffisante toute seule, pour pousser jusqu'aux portes de la ville, ceux qui avoient une fois plié.*

Il alla attaquer l'Infanterie des Lacedemoniens.] Il alla d'abord occuper la place que Machanidas venoit de quitter, & se mit entre lui & sa phalange. Polyb.

par les flancs cette phalange, qui n'avoit plus ſon Genéral, & qui ne s'attendoit point d'être attaquée, car elle croyoit que la victoire étoit gagnée, & que les ennemis étoient défaits, voyant que Machanidas étoit à leur pourſuite.

Après qu'il eut renverſé cette Infanterie avec un grand meurtre, car on dit qu'il y fut tué plus de quatre mille Lacedemoniens, il marcha contre Machanidas, qui revenoit de ſa pourſuite avec ſes troupes étrangeres. Entre ces deux Genéraux il ſe trouva un foſſé fort profond qui les ſéparoit. Ils le parcouroient l'un & l'autre, cherchant un lieu commode pour le paſſer, l'un à deſſein de prendre la fuite, & l'autre à deſſein de s'y oppoſer. A les voir on eût dit que c'étoient, non deux Genéraux animez au combat, mais deux bêtes feroces que l'extrême neceſſité réduit à ſe défendre, ou plutôt Philopœmen reſſembloit à un veneur acharné qui ne veut pas laiſſer échaper ſa proye. Le cheval du Tyran, qui étoit fort & courageux, & que les éperons deſeſperoient & mettoient tout en ſang, ſe haſarda à franchir le foſſé,

Ils le parcouroient l'un & l'autre, cherchant un lieu commode pour le paſſer.] Cela ne peut être ſelon Polybe. Philopœmen ne cherchoit point à paſſer le foſſé, qu'il auroit paſſé facilement s'il avoit voulu, puiſqu'il avoit un pont qu'il faiſoit garder ſoigneuſement; mais il vouloit empêcher Machanidas de le paſſer, & profiter de l'avantage que ſon ennemi lui donneroit, en voulant le franchir.

Ou plutôt Philopœmen reſſembloit à un veneur.] Ce paſſage m'a paru défectueux dans le texte, c'eſt pourquoi j'ai ajouté un mot pour l'éclaircir & pour ſéparer ces deux comparaiſons, qui ne peuvent ſe trouver enſemble; car Plutarque après avoir dit que Philopœmen & Macha-

& avançant tout le devant au-de-là du bord, il s'efforçoit de se lancer de l'autre côté.

Dans ce moment Simmias & Polyenus, qui accompagnoient Philopœmen dans tous les combats, & qui se tenoient auprès de sa personne pour le défendre & pour le couvrir de leurs boucliers, accoururent tous deux, les piques baissées. Mais Philopœmen fut encore plus diligent, il les prévint, & s'avançant contre Machanidas, comme il vit que son cheval, déja dressé pour se lancer, le couvroit tout entier, il détourna un peu le sien, & prenant sa javeline il la poussa de toute sa force, & l'enfonça dans le corps du Tyran, qu'il renversa dans le fossé.

Philopœmen tuë le Tyran, & le renverse dans le fossé.

Les Achéens remplis d'admiration pour cette action de leur Genéral, & pour le grand sens qu'il avoit témoigné dans cette bataille, dont le gain étoit dû à sa bonne conduite, lui érigerent une statuë de bronze, où ils le representerent dans cette attitude, & qu'ils placerent à Delphes dans le Temple d'Apollon.

Les Achéens érigent à Philopœmen une statuë équestre, & la placent à Delphes dans le Temple d'Apollon.

On dit que dans l'assemblée des jeux Neméens Philopœmen élû pour la seconde fois Genéral des Achéens peu de tems après qu'il eut gagné cette celébre bataille de Mantinée, & se trouvant alors de loisir à cause de la fête, fit d'abord

La troisiéme année de l'Olymp. CXLIII. qui etoit justement l'année des jeux Neméens.

nidas ressembloient à deux bêtes feroces que la necessité force à se battre, ne peut pas ajouter que Philopœmen ressembloit à un veneur acharné. Philopœmen ne peut pas ressembler en même-tems à la bête & au veneur; ce que j'ai mis, *ou plutôt*, remedie à tout.

devant

devant tous les Grecs la revûë de sa phalange magnifiquement parée, & lui fit faire son exercice ordinaire pour leur donner le plaisir de voir avec quelle adresse, quelle force, & quelle legereté elle faisoit tous les mouvemens que l'art ordonne, sans jamais confondre, ni troubler les rangs; qu'ensuite il entra dans le théatre, où les Musiciens disputoient le prix de la Musique, accompagné de tous ces jeunes gens couverts de leurs cottes d'armes, tous bien faits, tous à la fleur de l'âge, tous pleins de respect pour leur Genéral, & tous faisant paroître une jeune audace guerriere, qu'avoient inspirée & nourrie plusieurs glorieux combats.

Philopœmen donne à l'assemblée des Grecs le spectacle de la revuë de sa phalange.

Entrée pompeuse de Philopœmen dans le theatre aux jeux Neméens.

Dans le moment que cette florissante jeunesse entroit avec Philopœmen, par hazard le Musicien Pylade, qui chantoit sur sa lyre les Perses de Timothée, prononça le premier vers, qui dit:

Avanture bien glorieuse pour Philopœmen.

Timothée Poëte Dithyrambique, qui florissoit vers l'Olympiade XCV. l'an 398. avant J. C.

C'est lui qui couronne nos têtes
Des fleurons de la liberté.

La majesté de ce vers admirablement bien soutenuë par la beauté de la voix de celui qui le chantoit, frappa toute l'assemblée. En même-tems tous les Grecs jetterent les yeux sur Philopœmen avec des battemens de mains & de grands cris de joye, rappellant déja leur ancienne gloire par leur fierté, & se croyant même déja parvenus à ce haut degré de magnanimité par la confiance qui animoit leur courage.

Comme on dit que les jeunes chevaux desirent

toujours ceux qui ont accoutumé de les monter; & que si quelqu'autre cavalier les monte, ils s'effarouchent & se cabrent sous cette main étrangere, il en étoit de même de la ligue des Achéens. Dès qu'il y avoit quelque occasion de guerre & qu'il s'agissoit de donner des combats, si l'on avoit nommé quelqu'autre Genéral, elle perdoit d'abord courage, & cherchoit toujours des yeux son Philopœmen, & dès qu'il paroissoit, elle étoit relevée & prête à agir, par la grande confiance qu'elle avoit en son courage & en sa prudence, sentant bien qu'il étoit le seul de tous les Genéraux dont les ennemis ne pouvoient soutenir la vûë, & dont la gloire & le nom les faisoient trembler, comme toutes leurs actions le donnoient à connoître.

La ligue des Achéens ne pouvoit souffrir d'autre Genéral que Philopœmen.

Philippe Roy de Macedoine, persuadé que s'il pouvoit se défaire de Philopœmen, tous les Achéens lui seroient encore soumis, envoya secretement à Argos des hommes pour l'assassiner. Mais cette embuche fut découverte, & Philippe devint l'objet de la haine & du mépris de tous les Grecs. Les Beotiens assiégeoient Megare, & étoient sur le point de se rendre maîtres de la place; tout d'un coup il se répandit un bruit dans leur armée que Philopœmen venoit au secours des assiégez, & qu'il étoit déja bien proche. A cette nouvelle, quoique fausse, les Beotiens abandonnent leurs échelles déja plantées contre les murs, & prennent la fuite.

Philippe Roy de Macedoine envoye des gens à Argos pour assassiner Philopœmen.

Philippe devenu pour cette action l'objet de la haine & du mépris des Grecs.

Ce que fait souvent la seule reputation d'un Genéral.

Nabis, qui fut Tyran de Lacedemone après Machanidas, avoit emporté d'emblée la ville de Messene. Philopœmen, qui n'étoit alors que simple particulier, sans autorité, sans charge, tâchoit d'engager Lysippe, alors Genéral des Achéens, à marcher au secours des Messeniens. Lysippe ne voulant pas y entendre, & disant toujours qu'il n'y avoit plus de remede, & que la place étoit perduë, les ennemis étant dedans, Philopœmen marcha à son secours avec ses seuls Citoyens, qui n'attendirent ni décret, ni élection qui lui déferassent le commandement, mais qui le suivirent comme par un décret de la Nature, qui veut que l'on obéisse à celui qui est le plus digne de commander.

La quatriéme année de l'Olympiade CXLIII. ou l'année suivante.

Décret de la Nature qui veut que l'on obéisse à celui qui est le plus digne de commander.

Il ne fut pas plutôt arrivé au voisinage de Messene, que Nabis, averti de son approche, ne l'attendit point, quoiqu'il eût toutes ses troupes dans la ville; mais sortant par une autre porte, il délogea très-promptement, & emmena toute son armée, regardant comme une fortune signalée de pouvoir l'éviter, comme il l'évita en effet, & Messene fut délivrée.

Voilà ce qu'il y a de beau dans la vie de Philopœmen, & qui ne peut être contredit. Mais le

Comme par un décret de la Nature, qui veut que l'on obéisse à celui qui est le plus digne de commander.] C'est certainement la voix de la Nature. Mais cela ne doit s'entendre que quand on est libre, car lorsque les loix ou le consentement des peuples ont nommé un Genéral, c'est à lui qu'il faut obéir, & c'est à la Nature à se taire.

Le second voyage de Philopœmen en Crete, la quatriéme année de l'Olymp. CXLIV. blâmé des uns, & pourquoi.

second voyage qu'il fit en Crete à la priere des Gortyniens, qui l'appellerent pour le faire leur Genéral dans une guerre qu'ils avoient à soutenir, ne fut pas regardé de même par tout le monde; car il donna lieu de le calomnier, & de dire que pendant que sa patrie étoit violemment attaquée par Nabis, il s'étoit retiré, ou par lâcheté pour éviter le combat contre un ennemi redoutable, ou par une vanité déplacée pour aller se montrer aux étrangers. Et il est vrai que dans ce même tems-là les Megalopolitains étoient si pressez, qu'ils se voyoient réduits à se renfermer dans leurs murailles, & à semer leurs places & leurs ruës pour avoir dequoi se nourrir, toute la campagne aux environs étant ravagée, & les Lacedemoniens campant presqu'à leurs portes. Et lui cependant il faisoit la guerre aux Cretois, & s'étoit fait élire Genéral en terre étrangere au-delà des mers, ce qui donnoit un prétexte à ses ennemis de l'accuser qu'il fuyoit la guerre allumée dans son païs, pour ne pas secourir sa patrie.

Megalopolis assiégée, se nourrit du bled qu'elle seme dans ses places & dans ses ruës.

Excusé des autres.

Il y en avoit pourtant d'autres qui disoient que les Achéens ayant élu d'autres Genéraux, Philopœmen, qui se trouvoit simple particulier & sans charge, étoit allé occuper son loisir à commander

Il s'étoit retiré ou par lâcheté, pour éviter le combat.] Mais cette calomnie étoit ridicule, il s'étoit retiré, parce qu'y ayant un autre Genéral nommé à sa place, il étoit devenu simple particulier, & qu'il étoit glorieux à sa patrie, que dans le tems que son successeur la servoit contre Nabis, il allât commander les troupes des Gortyniens.

les troupes des Gortyniens, car il étoit ennemi juré de la paresse & de l'inaction, & très-persuadé qu'il en est de la vertu militaire & de l'art de commander, comme de toutes les autres choses utiles & necessaires, il faut les réduire en pratique & les exercer continuellement, si l'on veut s'y rendre habile. Et c'est ce qu'il fit bien connoître par un mot qu'il dit sur le Roy Ptolemée. Beaucoup de gens loüoient un jour hautement ce Roy, comme un homme qui étudioit tous les jours le mêtier de la guerre, & l'art de commander, & qui formoit & fortifioit bien son corps par les exercices des armes. *Eh!* dit-il, *qui est-ce qui peut loüer & admirer un Roy, qui à l'âge où il est, s'amuse encore à étudier, au lieu de montrer ce qu'il a appris?*

La vertu militaire, & l'art de commander, doivent être continuellement exercez si l'on veut s'y rendre habile.

Mot de Philopœmen sur le Roy Ptolemée.

Les Megalopolitains donc, irritez de son absence, qu'ils prenoient pour une desertion & pour une trahison, vouloient à toute force le bannir par un décret public, & le priver du droit de Bourgeoisie. Mais les Achéens les en empêcherent, en envoyant à Megalopolis le Genéral Aristenete, qui, quoiqu'il eût quelques differends avec Philopœmen sur le gouvernement de la République, empêcha qu'on ne prononçât contre lui cette condamnation. Depuis ce tems-là Philopœmen se

En envoyant à Megalopolis le Genéral Aristenete.] Polybe & Tite-Live l'appellent *Aristene*, *Arystanus*; & c'est ainsi qu'il faut corriger le texte. Aristene fut envoyé à Megalopolis deux ans après le départ de Philopœmen pour Crete, la 11e. année de l'Olymp. CXLV. Il y a une belle comparaison de cet Aristene avec Philopœmen dans les fragmens de Polybe. Aristenete étoit de Dymes, & il fut aussi Genéral des Achéens.

Vengeance indigne de Philopœmen.

voyant méprisé par ses Citoyens, débaucha quelques bourgs & quelques villages de leur ressort, & les fit soulever, en leur suggerant qu'ils n'étoient pas anciennement contribuables & dépendans de Megalopolis, & en leur aidant à soutenir ce prétexte, & à opprimer la ville dans le conseil des Achéens; mais cela n'arriva que dans la suite.

Peloponesiens faisoient la guerre ouvertement & genereusement.

Pendant qu'il commanda les Gortyniens en Crete, il ne fit pas la guerre en homme du Peloponese, & en Arcadien, ouvertement & genéreusement, mais prenant les mœurs & les manieres des Cretois, & se servant contr'eux-mêmes de leurs stratagêmes, de leurs ruses, de leurs surprises & de leurs embuches, il leur eut bientôt fait voir qu'ils n'étoient que des enfans, qui n'imaginoient que des choses insensées & vaines, au prix de celles qu'invente un Capitaine habile & experimenté.

Philopœmen plus habile que les Cretois même dans leurs ruses & dans leurs stratagêmes.

Après s'être fait admirer par ces peuples dans toutes ces choses, & avoir acquis une très-grande réputation par ses exploits, il s'en retourna couvert de gloire dans le Peloponese. En y arrivant il trouva que Philippe venoit d'être défait en bataille par Titus Flaminius, & que les Achéens & les Romains faisoient la guerre à Nabis. Il fut d'abord élu Genéral de cette ligue, & ayant donné un combat naval, il eut le même sort qu'avoit eu Epaminondas dans un cas pareil, il vit diminuer sa réputation & la grande idée que l'on avoit de

Il fut défait la troisiéme année de l'Olymp. CXLV.

La quatriéme année de l'Olympiade CXLVI.

ſon courage & de ſa prudence, pour avoir malheureuſement combattu par mer.

Il eſt vrai que quelques-uns ont dit qu'Epaminondas ne voulant pas que ſes Citoyens goûtaſſent des avantages qui viennent de la marine, de peur que ſans qu'il s'en apperçût, de bons & de vaillans ſoldats de terre ferme, ils ne devinſſent, comme dit Platon, des mariniers lâches & corrompus, toujours prêts à gagner leurs vaiſſeaux & à prendre la fuite, il ſe retira volontairement de l'Aſie & des Iſles ſans y avoir rien fait. Au lieu que Philopœmen, perſuadé que la ſcience qu'il avoit acquiſe en commandant des armées de terre lui ſuffiroit pour bien commander auſſi des troupes de mer, apprit à ſes dépens quelle grande partie de la vertu c'eſt que l'exercice, & combien il ajoute de puiſſance & de force à ceux qui ſe le ſont rendu familier; car il ne fut pas ſeulement vaincu dans ce combat naval, à cauſe de ſon peu d'experience, mais il commit encore une très-grande faute, en ſe ſervant d'un vaiſſeau qui avoit

Philopœmen croit qu'un bon Genéral de troupes de terre, peut auſſi commander ſur mer, & il ſe trompe.

La pratique & l'exercice ſont une grande partie de la vertu.

De bons & vaillans ſoldats de terre ferme, ils ne devinſſent, comme dit Platon, des mariniers lâches & corrompus, toujours prêts à gagner leurs vaiſſeaux, & à prendre la fuite.] Ce paſſage de Platon eſt au commencement du IVe. liv. des Loix, tom. 2. p. 706. & par cet endroit de Plutarque, on voit qu'il faut recevoir dans le texte de ce Philoſophe μονίμων, *qui combattent de pied ferme*, au lieu de νομίμων, *legitimes*; car Platon oppoſe manifeſtement μονίμων à ἀποπηδῶντας δρομικῶς, & au lieu d'ἄπρακτοι, j'ai lû ἀπράκτως; car c'eſt Epaminondas qui s'en retourne ſans rien faire.

Apprit à ſes dépens quelle grande partie de la vertu c'eſt que l'exercice.] Voici un grand Genéral de troupes de terre, qui croit pouvoir commander auſſi

beaucoup de réputation, mais qui étoit fort vieux, & qui n'avoit pas servi depuis quarante ans, & en le faisant monter par ses Citoyens, qui penserent tous perir, le vaisseau ayant fait eau de toutes parts. Voyant donc qu'après ce mauvais succès les ennemis le méprisoient, comme un homme qui avoit renoncé entierement à la mer, & qu'ils assiégeoient avec insolence la ville de Gythium, il s'embarqua promptement, & alla à eux lorsqu'ils s'y attendoient le moins, & qu'à cause de leur victoire ils étoient dispersez çà & là sans aucune précaution & sans se tenir sur leurs gardes, & arrivant la nuit il mit ses gens à terre, brûla entierement leur camp, & fit un grand carnage de leurs troupes.

C'étoit l'arsenal & le port de Lacedemone, à cinq quarts de lieu de la ville.

Philopœmen rendu à son métier, fait des merveilles.

Quelques jours après Nabis s'étant presenté tout à coup devant lui, comme il avoit à passer des defilez très-dangereux, & ayant par-là imprimé la terreur dans l'esprit des Achéens, qui ne croyoient

des troupes de mer. L'experience fit voir combien il se trompoit. Ce sont deux arts très-differens, & pour illustrer ce passage, je croi que le Lecteur ne sera pas fâché que je lui rapporte ici ce que dit un jour un des plus grands Capitaines que la France, que dis-je, que la terre ait jamais portez, c'est le grand Prince de Condé. On parloit d'une bataille navale; ce Prince dit qu'il souhaiteroit passionnement d'en voir une, & que s'il s'y trouvoit, il regarderoit avec grande application. Un Officier de marine qui étoit present, lui dit : *Monseigneur, si votre Altesse y étoit, il n'y a point d'Amiral qui ne fût ravi de recevoir vos ordres. Mes ordres*, reprit brusquement le Prince, *je me garderois bien de dire seulement mon avis; je me tiendrois sur le pont bien tranquillement, & je regarderois tous les mouvemens & toutes les manœuvres pour m'instruire.* Si Philopœmen avoit eu le bon sens & la modestie de ce Prince, il n'auroit pas reçu ce grand échec.

croyoient pas qu'il fût possible de se tirer de ces passages difficiles par eux-mêmes, & dont les ennemis leur fermoient l'issuë, Philopœmen s'arrêta un peu de tems, & après avoir consideré de l'œil la nature du païs, il fit voir en cette occasion que l'art des Tactiques est la cime & la perfection de l'art militaire; car il n'eut pas plutôt changé l'ordonnance de sa phalange pour l'accommoder à l'assiete du lieu, qu'il surmonta toutes ces difficultez très-facilement, & sans aucun trouble, de maniere qu'il tomba sur les ennemis, qui pensoient le tenir, & les mit en fuite. Mais comme il vit qu'ils ne se retiroient pas tous ensemble vers leur ville, qu'ils se dispersoient çà & là, & que tout le païs étoit fourré, bossu, & très-difficile pour la Cavalerie, à cause des ruisseaux & des fondrieres dont il est coupé, il fit sonner la retraite & campa dans ce lieu-là même qu'il étoit encore grand jour. Mais comme il se douta bien que dès que la nuit seroit venuë, les ennemis, revenant de leur fuite, se retireroient vers la ville, un à un, & deux à deux, il plaça en embuscade tout autour dans tous les passages sur les ruisseaux & sur les collines, de petits corps de soldats Achéens qui tuerent un grand nombre des gens de Nabis, parce que ne se retirant pas tous ensemble, mais qui çà qui là, selon qu'ils avoient été dispersez par la fuite, ils tomboient entre les mains de leurs ennemis, comme des oiseaux qui donnent dans les filets de l'oiseleur.

L'art des Tactiques, la perfection de l'art militaire.

Ces grandes actions faisoient que tous les Grecs aimoient & estimoient singulierement Philopœmen, & que dans les théatres ils le combloient d'honneurs. Une distinction si marquée blessoit secretement Titus Flaminius, naturellement ambitieux & jaloux. Car il prétendoit qu'étant Consul Romain il devoit être plus respecté & plus honoré par les Achéens, qu'un homme d'Arcadie. Et il pensoit de plus que par ses bienfaits il avoit infiniment plus merité que lui des Grecs, lui qui par un seul cri de Heraut avoit affranchi & mis en liberté toute cette partie de la Grece qui étoit dans l'esclavage de Philippe & des Lacedemoniens.

Titus Flaminius ambitieux & jaloux.

Dans les jeux Isthmiques la quatrieme année de l'Olympiade CXLV.

Bientôt après Flaminius fit la paix avec Nabis, & Nabis fut tué en trahison par les Etoliens. Cette mort causa du trouble & du desordre dans Sparte, & Philopœmen saisissant cette occasion, y marcha avec une grosse puissance, & fit si bien que gagnant les uns par ses raisons, & entraînant les autres par la force, il obligea cette ville d'entrer dans la ligue des Achéens.

Paix faite avec Nabis la premiere année de l'Olymp. CXLVI.

Nabis tué en trahison par les Etoliens, trois ans après.

Philopœmen fait entrer Sparte dans la ligue des Achéens.

Ce succès augmenta merveilleusement sa réputation parmi ces peuples, car ce n'étoit pas un petit service que d'avoir acquis à la ligue une ville aussi puissante que Sparte, & d'une si grande autorité. Par-là il gagna aussi l'amitié & la confiance des plus gens de bien de Lacedemone, qui espererent l'avoir pour garant & pour défenseur de la liberté. Voilà pourquoi quand la maison & tous les biens de Nabis eurent été vendus, ils reso-

lurent par un décret public de lui faire present de tout l'argent qui étoit revenu de cette vente, qui montoit à six-vingt talens, & de lui envoyer à cet effet une ambassade pour le prier de les recevoir.

Present de six-vingt mille ecus, que les Lacedemoniens resolvent par un decret public de donner à Philopœmen.

Ce fut en cette occasion qu'il parut très-clairement que la vertu de ce grand personnage étoit bien pure, & qu'il ne paroissoit pas seulement homme de bien, mais qu'il l'étoit effectivement; car on ne trouva pas un seul Spartiate qui voulût se charger de la commission de lui aller offrir ce present, mais saisis de respect & de crainte, ils s'en excuserent tous, de sorte qu'enfin ils prirent le parti de lui envoyer faire la proposition par un de ses hôtes, nommé Timolaüs.

Pas un Spartiate n'ose se charger d'aller faire cette proposition à Philopœmen.

Ce Timolaüs étant arrivé à Megalopolis, logea chez Philopœmen, qui le reçut avec beaucoup de marques de bonté. Là il eut le tems de considerer la gravité de sa conversation, la frugalité de sa vie, & la severité de ses mœurs, qui le rendoient imprenable, & inaccessible à l'argent, & il fut si étonné de tout ce qu'il vit, qu'il n'osa jamais lui ouvrir la bouche du present qu'il venoit lui offrir, & que ayant donné quelqu'autre prétexte à son voyage, il s'en retourna comme il étoit venu. Il fut envoyé une seconde fois, & ne fut pas plus hardi. Enfin au troisiéme voyage il se hazarda, quoiqu'avec peine, à déclarer à Philopœmen la bonne volonté de Sparte.

Timolaüs n'ose ouvrir la bouche à Philopœmen du present qu'on vouloit lui faire.

Philopœmen l'écouta avec plaisir; mais sur

l'heure même il alla à Sparte, & il conseilla aux Spartiates de ne pas dépenser leur argent à gagner & à corrompre leurs amis, gens de bien, parce qu'ils pourroient toujours user & joüir de leur vertu & de leur sagesse sans rien donner, & de le garder pour acheter & gagner les méchans, & ceux qui dans les conseils broüilloient & divisoient la ville par leurs discours séditieux, afin que l'argent les obligeant à se taire, ils leur fissent moins de peine dans le gouvernement. *Car il vaut beaucoup mieux*, ajouta-t-il, *fermer la bouche à ses ennemis, qu'à ses amis.* Voilà quelle étoit la noblesse & la magnanimité de Philopœmen sur tout ce qui regardoit l'argent.

L'argent ne doit pas être dépensé à gagner les amis qui sont gens de bien, mais à gagner les méchans.

Il vaut mieux fermer la bouche à ses ennemis qu'à ses amis.

La premiere année de l'Olymp. CXLVII.

Quelque tems après Diophane, Général des Achéens, averti que les Lacedemoniens pensoient à des nouveautez, se disposoit à les châtier, & les Lacedemoniens de leur côté se préparoient à la guerre, & mettoient tout le Peloponese en combustion. Philopœmen tâcha d'abord d'adoucir l'esprit de Diophane, & d'appaiser sa colere, en lui representant, *que pendant que le Roy Antiochus & les Romains se faisoient la guerre au milieu de la Grece avec deux armées si puissantes, le devoir du Général des Achéens étoit de tourner toutes ses pensées de ce côté-là, & d'avoir toujours l'œil sur eux; que ce n'étoit nullement le tems de remuer & d'exciter une guerre intestine,*

Sage remontrance de Philopœmen à Diophane.

Que pendant que le Roy Antiochus & les Romains se faisoient la guerre au milieu de la Grece.] Car cette même année C. Livius, qui commandoit la flotte Romaine, venoit de gagner un grand combat naval à Ephese contre Antiochus.

& qu'au-contraire il étoit de la prudence de dissimuler quelques fautes qui auroient été commises, & de faire semblant de ne les pas voir.

Diophane ne fit point état de ses remontrances; il entra à main armée dans la Laconie avec Flaminius, & ils s'avancerent tous deux vers la ville. Philopœmen, irrité de cette entreprise, & du mépris qu'on avoit fait de son avis, hazarda là une action, qui, si on l'examine à la rigueur, ne peut être trouvée ni bonne ni juste, mais qui marque un courage & une audace que rien ne pouvoit étonner; il se jetta dans Sparte, & simple particulier, il empêcha le Genéral des Achéens & le Consul Romain d'y entrer. Il appaisa les troubles, qui divisoient la ville, & raffermit les Spartiates dans la ligue comme ils étoient auparavant.

Action hazardée de Philopœmen.

Quelque tems après Philopœmen élû encore Genéral, ayant eu quelques sujets de plainte contre les Lacedemoniens, les obligea de rappeller les bannis dans Sparte, fit mourir quatre-vingt Spartiates selon Polybe, & selon Aristocrate trois cens cinquante, qui avoient condamné ces bannis, rasa leurs murailles, leur retrancha une grande partie de leur territoire, qu'il ajouta au territoire de Megalopolis, & tous ceux à qui

La troisiéme année de l'Olymp. CXLVII.

Philopœmen traite Sparte avec beaucoup de dureté.

Hazarda là une action, qui, si on l'examine à la rigueur, ne peut être trouvée ni bonne ni juste.] Car à la rigueur Philopœmen étoit inexcusable, & c'étoit une démarche très-injuste & très-mauvaise de quitter son Genéral, & d'aller se jetter dans Sparte, pour s'opposer à lui. Le succès le justifia, mais les actions d'un homme de bien ne doivent pas attendre du succès leur apologie.

les Tyrans avoient donné droit de bourgeoïsie dans Sparte, il les chassa & les transfera dans l'Achaïe, excepté trois mille, qui ne voulurent pas sortir de Sparte, & qu'il fit vendre à l'encan. De l'argent qui revint de cette vente il en fit bâtir à Megalopolis un portique magnifique, comme pour leur insulter & pour rendre leur honte plus publique & plus durable.

Enfin pour assouvir son ressentiment contre les Lacedemoniens, & pour achever de les humilier, quoique leur humiliation fût déja assez grande, & plus grande qu'ils n'avoient merité, il fit contr'eux la chose la plus cruelle & la plus injuste qu'on pouvoit faire contre leur gouvernement, *Il abolit les établissemens de Lycurgue.* il cassa & annulla tous les établissemens de Lycurgue, & força les enfans & les jeunes gens de renoncer à l'éducation de leur païs, pour prendre celle de l'Achaïe, parce qu'il voyoit que pendant qu'ils continueroient d'observer les loix de *Quel éloge pour Lycurgue.* Lycurgue, ils seroient toujours fiers, & n'auroient que des pensées nobles & genéreuses. Dans ce tems-là donc les grandes calamitez, dont ils

Il cassa & annulla tous les établissemens de Lycurgue.] Plutarque a raison d'appeller cette insulte, la chose la plus cruelle & la plus injuste qu'on pouvoit faire contre le gouvernement de Sparte; car l'unique moyen de la détruire entierement, c'étoit d'y abolir un établissement, qui l'avoit déja maintenuë florissante & glorieuse pendant plus de sept cens ans. C'est porter une playe mortelle à un Etat, que de lui ôter des usages qui maintiennent les mœurs & la discipline, & qui y entretiennent une noblesse & une fierté, seules capables de le faire triompher de ses ennemis.

furent accueillis, les ayant forcez de souffrir que Philopœmen coupât ainsi les nerfs de leur République, ils plierent sous le joug, & furent dans l'humiliation & dans la bassesse. Mais quelques années après ils demanderent aux Romains la permission de reprendre leur ancienne discipline, & de quitter celle d'Achaïe; & l'ayant obtenuë, ils retirerent leur ville de cet abîme de maux, & de cette corruption où elle étoit plongée, & la releverent autant qu'il leur étoit possible dans l'état où ils se trouvoient.

Ce que fait une bonne discipline.

Lorsque la guerre s'alluma en Grece entre les Romains & le Roy Antiochus, Philopœmen étoit simple particulier, & voyant qu'Antiochus, qui hyvernoit à Chalcis, passoit le tems en galanteries, que malgré son âge il celébroit des noces en épousant une jeune fille, & que ses Syriens, vivant dans la derniere licence sans Capitaines & sans Chefs, se dispersoient dans toutes les villes, où ils commettoient mille insolences & mille desordres, il témoigna qu'il étoit bien fâché de n'être plus Genéral des Achéens, & qu'il envioit aux Romains une victoire si facile, & qui leur

Antiochus hyverne à Chalcis la troisiéme année de l'Olymp. CXLVI.

Et l'ayant obtenuë, ils retirerent leur ville de cet abîme de maux.] Voilà un grand éloge pour les établissemens de Lycurgue. Ceci confirme ce que Plutarque a dit dans la comparaison de Numa & de Lycurgue : *Que les Romains se sont accrus & agrandis, en renonçant aux institutions de Numa, & que les Lacedemoniens n'ont pas plutôt violé les ordonnances de Lycurgue, que de fort grands ils sont devenus fort petits, & qu'après avoir perdu l'Empire de la Grece, ils ont vû leur Etat en danger d'être entierement détruit.*

couteroit si peu, *car pour moi*, dit-il, *si j'avois le commandement, je les taillerois tous en pieces dans les tavernes*.

Antiochus fut défait la troisiéme année de l'Olymp. CXLVIII.

Après que les Romains eurent défait Antiochus, ils s'appliquerent tout de bon à pousser leurs affaires du côté de la Grece, & avec toutes leurs forces ils tenoient déja les Achéens comme enveloppez. Ils avoient même un puissant parti dans toutes les villes, par le moyen des Orateurs & desGouverneurs du peuple qu'ils avoient gagnez. De sorte que par la faveur & par la protection des Dieux, leur puissance, qui alloit toujours croissant, étoit déja parvenuë au faîte de la grandeur, où leur fortune devoit s'élever. Philopœmen, attentif à toutes leurs démarches, faisoit comme un bon Pilote qui combat contre les vagues & les vents; tantôt forcé par le tems il cedoit en quelque chose, & se laissoit entraîner, & tantôt se roidissant il resistoit de toutes ses forces, & n'oublioit rien pour porter ceux qui avoient le plus d'autorité ou d'éloquence à embrasser le parti de la liberté.

Philopœmen comparé à un bon Pilote qui cede, & se roidit selon le tems.

Aristene porté pour les Romains.

Aristenete de Megalopolis, homme qui avoit beaucoup de credit parmi les Achéens, & qui faisoit la cour aux Romains, lui étoit opposé, & un jour il dit en plein Conseil, qu'*il étoit d'avis que les Achéens ne devoient s'opposer en rien aux Romains*,

Aristenete de Megalopolis.] Il faut encore lire ici *Aristene*, car c'est le même dont on a déja parlé, & que Polybe & Tite-Live appellent *Aristænus*. Il avoit été souvent Genéral des Achéens, & il étoit grand partisan des Romains.

ni

ni se montrer ingrats envers eux. Philopœmen ne dit rien d'abord, quoiqu'il supportât ce discours avec peine ; mais enfin voyant qu'il continuoit, & n'étant plus maître de sa colere, il lui dit tout haut : *Eh, mon ami, pourquoi as-tu tant d'impatience de voir la malheureuse fin des Grecs ?*

Réponse très-piquante que lui fait Philopœmen en plein Conseil.

Le Consul Manius Acilius ayant défait Antiochus, demanda aux Achéens qu'ils permissent aux bannis de Lacedemone de retourner dans leur ville, & Flaminius favorisoit cette demande d'Acilius. Philopœmen s'y opposa, non qu'il fût ennemi des bannis, mais c'est qu'il vouloit qu'on n'accordât pas cette grace à la priere de Flaminius & des Romains, & que les bannis en eussent toute l'obligation aux Achéens & à lui. En effet ayant été élû Genéral pour l'année suivante, il ramena lui-même les bannis, tant sa fierté & son grand courage le portoient naturellement à se revolter & à se roidir contre les puissances, qui vouloient tout emporter par autorité.

Manius Acilius Glabrio qui fut Consul avec P. Cornelius Scipio Nasica la premiere annee de l'Olymp. CXLVII.

Philopœmen s'oppose à une demande du Consul Manius Acilius.

Il ne fut pas élu l'année suivante, mais deux ans après, c'est-à-dire, la troisieme année de l'Olympiade CXLVII.

Il fut élû pour la huitiéme fois Genéral des Achéens à l'âge de soixante-dix ans, & il esperoit non-seulement qu'il passeroit son année sans guerre, mais encore que les affaires lui permettroient d'achever en repos le peu qu'il avoit encore à vivre ; car comme les maladies semblent diminuer & s'affoiblir à mesure que les forces du

La premiere année de l'Olymp. CXLIX.

Eh, mon ami, pourquoi as-tu tant d'impatience de voir la malheureuse fin des Grecs ?] Ce mot est fort beau. Philopœmen veut dire qu'il n'y aura plus de Grecs, dès qu'ils seront soumis aux Romains.

corps diminuent, de même dans les villes Grecques l'amour des guerres & des combats s'affoiblissoit à mesure qu'elles sentoient diminuer leur puissance. Mais la Déesse de la vengeance, qui a soin de punir les paroles hautaines, le fit tomber au bout de sa course, comme un athlete, qui ayant fourni sa carriere très-heureusement, tombe au pied de la borne. Car on dit que dans une assemblée quelques-uns étant venus à loüer un certain personnage, comme un grand Genéral, Philopœmen dit, *comment peut-on faire cas d'un homme, qui, les armes à la main, s'est laissé prendre en vie par les ennemis?*

La Déesse de la vengeance, Nemesis.

Parole trop hautaine de Philopœmen.

Peu de jours après il arriva que Dinocrate le Messenien, qui en particulier étoit ennemi de Philopœmen, & qui étoit haï de tous les gens de bien à cause de sa méchanceté & de sa mauvaise vie, détacha Messene de la ligue des Achéens; & en même-tems on apprit qu'il étoit sur le point de s'emparer d'un bourg, appellé *Colonis*, poste considerable. Philopœmen étoit alors malade de la fiévre à Argos. Dès qu'il eut cette nouvelle, il partit pour se rendre à Megalopolis, & fit tant de diligence qu'il y arriva le

Dinocrate détache Messene de la ligue des Achéens.

Comment peut-on faire cas d'un homme qui, les armes à la main, s'est laissé prendre en vie par les ennemis?] C'étoit le sentiment de Regulus, qu'Horace a si bien exprimé dans l'Od. v. du liv. III. Mais Plutarque a raison de trouver cette parole de Philopœmen trop hautaine, car le plus brave homme du monde peut fort bien être pris prisonnier les armes à la main. C'est même souvent une suite de son grand courage, comme l'experience l'a souvent fait voir.

De s'emparer d'un bourg appel-

jour-même, ayant fait plus de quatre cens ſtades. Il ne s'y arrêta point, mais prenant avec lui quelques gens de cheval des plus conſiderables des Citoyens, tous jeunes gens, qui pour l'affection qu'ils lui portoient, & auſſi pour l'amour de la gloire, le ſuivirent volontairement, il marcha contre Meſſene.

Cinquante mille pas.

Il ne mena avec lui que ſoixante cavaliers, mais Lycortas s'étoit avancé avec des troupes.

A moitié chemin ſur la colline, appellée *la colline d'Evandre*, il trouva Dinocrate, qui venoit à ſa rencontre; il le chargea & le mit en fuite. Mais cinq cens chevaux qui gardoient le plat païs de Meſſene étant ſurvenus, & ceux qui avoient été pouſſez, s'étant ralliez & joints à ces derniers, & occupant toutes les hauteurs de la colline, Philopœmen, qui craignoit d'être enveloppé, & qui vouloit ſauver ces jeunes cavaliers qui l'avoient ſuivi, ſe retiroit par des lieux boſſus & difficiles, ſe tenant toujours à la queuë, & tournant ſouvent tête aux ennemis pour les attirer à lui, & pour les empêcher de

Belle action de Philopœmen.

lé Colonis.] Je ne connois point de bourg de ce nom. Plutarque avoit ſans doute écrit *Corone*, qui eſt un poſte conſiderable au-deſſous de Meſſene ſur le bord de la mer. Il en eſt parlé dans Strabon, & Tite-Live lui donne ce nom dans cette même hiſtoire.

Sur la colline, appellée la colline d'Evandre.] Perſonne, que je ſçache, n'a fait mention de *cette colline d'Evandre.* Mais à quelque diſtance de Meſſene en tirant vers l'Arcadie, Polybe, & après lui Pauſanias, placent une colline appellée *Evan*, qui eſt ſans doute celle dont Plutarque parle ici. Ceux qui n'ont pas compris que cette colline étoit appellée *Evan* d'une exclamation Bacchique, & n'entendant point ce mot, ont cru que c'étoit un nom tronqué, & ont mis *Evandre*, ſans ſçavoir pourquoi.

ſuivre ſes cavaliers. Mais les ennemis n'oſoient le joindre, & ſe contentoient de caracoller tout autour avec de grands cris.

Après s'être avancé pluſieurs fois contr'eux, pour donner le tems à ces jeunes gens de faire leur retraite, il ne ſe donna pas de garde qu'il ſe trouva ſeul au milieu de ce grand nombre d'ennemis. Aucun n'eut pourtant l'audace d'en venir aux mains avec lui, mais en l'accablant de traits, ils firent tant qu'ils le pouſſerent dans des lieux pleins de rochers & de précipices, où il ne pouvoit faire paſſer ſon cheval, quoiqu'à grands coups d'éperons il lui déchirât les flancs. Sa vieilleſſe lui laiſſoit encore toute ſa legereté & ſa force, à cauſe du continuel exercice où il l'entretenoit, & elle ne l'empêchoit nullement de ſe ſauver, mais malheureuſement il étoit affoibli par la maladie, & extrêmement fatigué du chemin qu'il avoit fait, & du travail qu'il avoit ſoutenu, de ſorte qu'il étoit peſant, & qu'il ne pouvoit preſque ſe remuer. En cet état ſon cheval venant à broncher, le jetta par terre ; ſa chute fut rude, il ſe fit une ſi grande playe à la tête, qu'il demeura long-tems étendu ſur la place ſans voix & ſans mouvement.

Les ennemis, le croyant mort, s'approcherent, & commencerent à le tourner pour le dépoüiller. Dans ce moment il leva la tête & ouvrit les yeux; les ennemis voyant qu'il étoit en vie, ſe jetterent en foule ſur lui, lui lierent les mains derriere le

dos, & l'accablant de chaînes, ils le menerent en cet état à Messene, en lui faisant avec une insolence sans bornes tous les outrages, & toutes les indignitez dont ils purent s'aviser, outrages que ce grand homme n'auroit jamais imaginé, non pas même en songe, pouvoir un jour souffrir de cet infâme Dinocrate.

Philopœmen pris & mené à Messene, lié & garroté.

Les Messeniens l'accablent d'outrages, & lui font toutes sortes d'indignitez.

A la premiere nouvelle, qui fut portée à Messene, qu'il étoit pris & qu'on l'amenoit, les Messeniens furent si transportez de joye, qu'ils coururent tous aux portes de la ville. Mais quand ils virent Philopœmen, qu'on traînoit ainsi lié & garrotté contre sa dignité & malgré la gloire de ses exploits & de ses trophées, la plûpart furent touchez de pitié, & compatirent à son malheur jusqu'à verser des larmes, & à mépriser & déplorer cette grandeur humaine, comme une grandeur trompeuse & infidelle, & comme un néant. De sorte que bientôt il courut presque dans toutes les bouches un propos plein d'humanité, qu'on devoit se souvenir des bienfaits qu'on avoit reçus de lui, & de la liberté qu'il avoit renduë à l'Achaïe, en chassant le Tyran Nabis. Mais il y en avoit d'autres, quoiqu'en petit nombre, qui voulant faire leur cour à Dinocrate, alloient disant qu'il falloit mettre Philopœmen à la torture, & le faire mourir dans les tourmens comme un ennemi dangereux, qui ne pardonnoit jamais, & qui deviendroit encore plus redoutable à Dinocrate, s'il échappoit après les indignitez qu'il lui

La joye que sa prise causa à Messene.

La compassion qu'on eut de lui quand on le vit lié & garroté.

Grandeur humaine, grandeur trompeuse, un néant.

avoit faites, & les chaînes dont il l'avoit chargé. En même-tems ils le conduisirent dans le lieu appellé *le Tresor*. C'est un caveau sous terre, qui ne reçoit aucun air, ni aucun jour du dehors, & qui n'a point de portes, mais qui se bouche avec une grosse pierre, qu'on roule à l'entrée. Ils l'enfermerent dans ce caveau, & l'ayant bien bouché avec sa pierre, ils mirent des soldats tout autour pour le garder.

Philopœmen enfermé dans un caveau appellé le Tresor.

Les jeunes cavaliers Megalopolitains revenus de leur frayeur, & s'arrêtant au milieu de leur fuite, commencent à s'appercevoir que Philopœmen n'est pas avec eux. Ils le cherchent, ils l'appellent, & comme il ne paroît point, & qu'il ne répond point à leur voix, ils s'arrêtent-là assez long-tems, & se disent les uns aux autres, qu'ils s'étoient sauvez avec honte & contre toute justice, en abandonnant aux ennemis leur Genéral, qui n'avoit méprisé sa vie que pour l'amour d'eux. En même-tems ils courent çà & là, & s'informant partout, enfin ils apprennent qu'il a été

Ils le conduisirent dans le lieu appellé le Tresor.] Voici comme Tite-Live s'en explique. *Admonent deinde quidam esse Thesaurum publicum sub terra saxo quadrato septum: Eo vinctus demittitur, & saxum ingens, quo operitur, machina super impositum est. Là quelques-uns font ressouvenir qu'il y a sous terre le tresor public, bien revêtu de pierre quarrée: On le descend donc dans ce caveau, & par le moyen d'une machine, d'une gruë, on en ferme l'ouverture avec une grosse pierre, dont on avoit accoutumé de la boucher.* XXXIX. Ce caveau étoit appellé *le tresor public*, parce que dans les tems de guerre, ils y enfermoient leur argent, & ce qu'ils avoient de plus précieux.

pris, & auſſitôt ils vont répandre cette nouvelle dans toutes les villes de l'Achaïe. Les Achéens, très-affligez de cette priſe, & la regardant comme un très-grand malheur, reſolurent de le redemander aux Meſſeniens, de leur envoyer pour cet effet une ambaſſade, & de ſe préparer cependant à marcher contr'eux avec toutes leurs forces, s'ils le refuſoient.

Les Achéens très-affligez de la priſe de Philopœmen, l'envoyent demander aux Meſſeniens.

Pendant que cela s'execute, Dinocrate, qui craignoit ſurtout le retardement comme le ſalut de Philopœmen, & qui vouloit prévenir les démarches des Achéens, dès que la nuit fut venuë, & que le peuple ſe fut retiré, ouvrit la priſon, & y fit deſcendre l'executeur pour porter le poiſon à Philopœmen, avec ordre de ſe tenir là juſqu'à ce qu'il l'eût avalé.

Dinocrate ſe hâte de faire mourir Philopœmen.

Quand l'executeur deſcendit dans le caveau, Philopœmen étoit couché ſur ſon manteau ſans dormir, & tout occupé de ſa douleur & de ſa triſteſſe. Dès qu'il vit de la lumiere, & cet homme près de lui tenant ſa lampe d'une main & la coupe de poiſon de l'autre, il ſe releva avec peine à cauſe de ſa grande foibleſſe, ſe mit en ſon ſéant, & prenant la coupe, il demanda à l'executeur s'il n'avoit rien entendu dire de ſes cavaliers, & ſurtout de Lycortas. L'executeur lui dit qu'il avoit oüi dire qu'ils s'étoient preſque tous ſauvez. Philopœmen le remercia d'un ſigne de tête, & le regardant avec douceur, *tu me donnes-là une bonne nouvelle*, lui dit-il, *nous ne ſommes donc pas malheu-*

L'executeur deſcend dans le caveau, & porte à Philopœmen le poiſon.

Avec quelle douceur & quelle tranquilité Philopœmen boit le poison.

reux en tout, & ſans dire une ſeule parole de plus, ſans jetter le moindre ſoupir, il but le poiſon, & ſe recoucha ſur ſon manteau. Il ne donna pas beaucoup de peine au poiſon, car il étoit ſi abbattu & ſi foible, qu'il fut éteint dans un moment.

Affliction que la nouvelle de ſa mort cauſa dans toute l'Achaïe.

Quand le bruit de ſa mort fut répandu parmi les Achéens, toutes leurs villes furent plongées dans un deüil & dans un abbattement qu'on ne peut exprimer, & auſſitôt tous leurs jeunes gens qui étoient en âge de porter les armes, & tous leurs Magiſtrats ſe rendirent à Megalopolis. Là, dans un grand conſeil, qui fut tenu, on reſolut de ne pas differer un ſeul moment la vengeance de cet horrible attentat, & ayant élû ſur l'heure même Lycortas pour leur Général, ils ſe jetterent dans la Meſſenie, où ils mirent tout à feu & à ſang. Les Meſſeniens épouvantez prirent enfin le parti d'ouvrir leurs portes, & reçurent les Achéens. Dinocrate, prévenant le ſupplice qu'il meritoit, ſe tua lui-même, & tous ceux qui avoient été d'avis de faire mourir Philopœmen, ſuivirent ſon exemple. Mais ceux qui avoient opiné à lui faire donner la torture, Lycortas les fit prendre, pour les faire expirer dans les tourmens.

Conſeil tenu à Megalopolis, où il fut reſolu de vanger ſa mort.

Fin malheureuſe de tous ceux qui avoient opiné à la mort de Philopœmen.

Après qu'on eut brûlé le corps de Philopœmen, qu'on eut ramaſſé ſes cendres, & qu'on les eut miſes dans une urne, on ſe mit en marche pour

Et ayant élû ſur l'heure Lycortas pour leur Général.] La ſeconde année de l'Olympiade CXLIX. ce Lycortas étoit le pere de l'Hiſtorien Polybe.

les

les porter à Megalopolis. Cette marche ne se fit point turbulemment, ni pêle-mêle, mais avec une belle ordonnance, & en mêlant à ce convoi funebre une sorte de pompe triomphale. On voyoit d'abord les gens de pied la tête ceinte de couronnes & tous fondant en larmes. Après cette Infanterie suivoient les ennemis chargez de chaînes. Le fils du Genéral, le jeune Polybe, marchoit ensuite portant dans ses mains l'urne qui renfermoit les cendres, mais qui étoit si couverte de bandeletes & de couronnes, qu'elle ne paroissoit presque point. Autour de Polybe marchoient les plus nobles & les plus considerables des Achéens. L'urne étoit suivie de toute la Cavalerie magnifiquement armée & montée superbement, qui fermoit la marche, sans donner ni de grandes marques d'abbattement pour un si grand deüil, ni de grands signes de joye pour une telle victoire. Tous les peuples des villes & des villages des environs venoient au-devant de ce convoi, comme autrefois ils venoient au-devant de lui-même pour le recevoir, & lui faire honneur quand il revenoit de ses expeditions couvert de gloire, & après avoir salué & touché respectueusement son urne, ils la suivoient & l'accompagnoient. Ce nombre infini d'hommes & de femmes, de vieillards & d'enfans, qui se joignoient à ce convoi, jettoient des cris si perçans, que de l'armée ils retentissoient

Convoi de Philopœmen mêlé d'une sorte de pompe triomphale

Polybe l'Historien portoit l'urne où etoient les cendres de Philopœmen.

Le fils du Genéral, le jeune Polybe.] C'est Polybe l'Historien, qui pouvoit avoir alors vingt-deux ans.

jusques dans la ville de Megalopolis, qui répondoit à ces cris par ses gemissemens, pressée de son affliction, & pleurant d'autant plus amerement la mort de ce grand homme, qu'elle étoit persuadée qu'avec lui étoit morte toute l'autorité, toute la prééminence qu'elle avoit sur les Achéens.

Prisonniers de Messene lapidez autour du tombeau de Philopœmen.

Philopœmen fut donc enterré très-honorablement, & les prisonniers de Messene furent lapidez autour de son tombeau. Toutes les villes par des décrets publics lui décernerent tous les plus grands honneurs, & lui érigerent plusieurs statuës avec de magnifiques inscriptions. Mais plusieurs années

Et lui érigerent plusieurs statuës avec de magnifiques inscriptions.] Pausanias rapporte l'inscription que ceux de Tegée mirent à la statuë qu'ils érigerent à ce grand homme, elle est en huit vers Elegiaques & d'une si grande beauté, qu'elle merite d'être rapportée. Le Lecteur ne sera pas fâché de la voir. La voici comme elle est rapportée dans les Arcadiques de Pausanias, p. 280.

Τῦ δ' ἀρετὰ κ̀ δόξα καθ' Ἑλλάδα
 πολλὰ μὲν ἀλκαῖς,
Πολλὰ δὲ κ̀ βυλαῖς ἔργα πεινησαμένυ,
Ἀρκάδος αἰχμητᾶ Φιλοποίμενος, ᾧ
 μέγα κῦδος
Εσπετ' ἐν πτολέμῳ δύρατος ἀγεμόνι.
Μανύει δὲ τρόπαια τετυγμένα δισσὰ
 τυράννων
Σπάρτας αὐξομέναν δ' ἄρατο δυλοσύναν.
Ὧν ἕνεκεν Τεγέα μεγαλόφρονα Κραύγιδος υἱὸν
Στᾶσεν ἀμώμητυ κράντορ' ἐλευθερίας.

La valeur & la gloire de Philopœmen d'Arcadie, de ce grand Capitaine qui a executé plusieurs grands exploits par sa force, & plusieurs autres par sa sagesse & par sa prudence, ont retenti dans toute la Grece: Deux trophées érigez de la défaite de deux Tyrans de Sparte, & le joug de la servitude dont il l'a délivrée, en sont des témoins irréprochables. Pour ces grands bienfaits, la ville de Tegée, pleine de reconnoissance, a élevé cette statuë au magnanime fils de Craugis, comme à l'auteur de sa liberté.

Mais plusieurs années après.] Trente-sept ans après la mort de Philopœmen, c'est-à-dire, la seconde année de l'Olympiade

après dans les tems les plus calamiteux de la Grece, lorsque Corinthe fut brûlée & détruite par le Proconsul Mummius, un calomniateur Romain fit tous ses efforts pour les faire abbattre, & le poursuivit lui-même criminellement, comme s'il eût été en vie, l'accusant d'avoir été l'ennemi des Romains, & de s'être montré toujours mal-intentionné pour eux dans toutes leurs affaires; la chose fut portée au Conseil devant Mummius.

Trente-sept ans après sa mort, c'est-à-dire, la seconde annee de l'Olymp. CLVIII. 145. ans avant N.S.

Philopœmen poursuivi criminellement trente-sept ans après sa mort par un calomniateur Romain.

Le calomniateur étala tous les chefs d'accusation, & expliqua tous ses moyens. Mais après que Polybe lui eut répondu pour le refuter, ni Mummius, ni ses Lieutenans ne voulurent ordonner, ni souffrir que l'on détruisît les monumens de la gloire de ce grand homme, quoiqu'il eût opposé comme une digue aux prosperitez de Flaminius & d'Acilius. Car ces Romains mettoient de la difference entre la vertu & l'interêt, comme cela est séant & raisonnable; ils distinguoient le beau & l'honnête de l'utile, & ils étoient per-

Polybe l'Historien répond à ce calomniateur.

Les Romains mettoient de la difference entre la vertu & l'interêt.

CLVIII. cent quarante-cinq ans avant la naissance de Notre-Seigneur.

Un calomniateur Romain fit tous ses efforts pour les faire abbattre, & le poursuivit lui-même criminellement.] Voici une chose bien singuliere. Ce miserable Orateur vouloit faire sa cour aux Romains, en détruisant les statuës, & en abolissant la memoire d'un homme, qui avoit toujours été leur ennemi.

Mais après que Polybe lui eut répondu pour le refuter.] Je voudrois bien qu'on nous eût conservé le discours que ce sage Historien fit en cette occasion pour refuter ce miserable calomniateur.

Car ces Romains mettoient de la difference entre la vertu & l'interêt.] Il dit *ces Romains*, pour distinguer les Romains de ce

Devoir des honnêtes gens envers leurs bienfaiteurs & leurs ennemis.

ſuadez que tous les gens de bien conſervent de la reconnoiſſance pour leurs bienfaiteurs, & cherchent les occaſions de s'acquitter envers eux, en leur rendant la pareille; & qu'ils reſpectent, honorent, & venerent la memoire des grands hommes qui ſe ſont rendu recommandables par leur vertu. Voilà quant à la vie de Philopœmen.

tems-là, des Romains qui vinrent enſuite. Les veritables Romains ſacrifioient toujours l'interêt à la vertu, & l'utile à l'honnête.

Fin de la vie de Philopœmen.



T. QUINCT. FLAMINIUS.

CELUI que nous avons choisi pour le comparer à Philopœmen, c'est Titus Quinctius Flaminius. Tous ceux qui voudront sçavoir

Plutarque devoit écrire Flamininus.

C'est Titus Quinctius Flaminius.] Il faut écrire *Flamininus*, & non pas *Flaminius*. Si Plutarque a écrit *Flaminius*, il est tombé dans une grande erreur, en confondant les familles. Il appelle *Flaminius* celui que Polybe, Tite-Live & tous les Historiens appellent *Flamininus*, & qui est très-different de *Flaminius*, *Flamininus* étoit de famille Patricienne, & *Flaminius* de famille Plebeïenne. En un mot Caius Flaminius, qui fut tué à la bataille du lac de Thrasymene, & ce T. Quinctius Flamininus étoient très-differens. Je dois avertir que dans un ms. on lit toujours Φλαμινῖνος, *Flamininus*, au lieu de Φλαμίνιος, *Flaminius*, cela m'autorisoit suffisamment à changer ce nom dans le texte, & à remettre *Flamininus*, au lieu de *Flaminius*. Mais je n'ai rien voulu changer, il suffit d'en avertir.

Ceux qui voudront sçavoir com-

comment il étoit fait, n'ont qu'à aller voir la petite ftatuë de bronze que l'on a encore de lui à Rome près du grand Apollon, que l'on a apportée de Carthage, & que l'on a placée vis-à-vis du cirque, fur le piédeftal de laquelle il y a une infcription Grecque. Et quant à fon naturel, on dit qu'il étoit fort prompt, tant à fe mettre en colere & à châtier, qu'à rendre fervice & à faire plaifir. Mais c'étoit d'une maniere bien differente, car il ne gardoit pas long-tems fa colere, & ne châtioit que legerement, au lieu qu'il ne faifoit jamais plaifir à demi, que les graces qu'il accordoit, étoient toujours pleines & entieres, & qu'il confervoit pour tous ceux, à qui il avoit rendu fervice, la même affection & la même bonne volonté que s'il avoit reçu ce fervice d'eux, regardant comme le plus grand de tous fes biens de pouvoir cultiver & conferver ceux qu'il avoit une fois obligez. Naturellement ambitieux & convoiteux d'honneur & de gloire, il vouloit ne devoir qu'à lui-même fes plus belles & fes plus grandes

Sa ftatuë de bronze portée de Carthage à Rome.

Naturel de Flamininus.

ment il étoit fait, n'ont qu'à aller voir la petite ftatuë de bronze que l'on a encore de lui à Rome.] Je m'étonne qu'un Hiftorien fage, comme Plutarque, renvoye fes Lecteurs à cette ftatuë. Cela étoit bon tout au plus pour ceux qui étoient à Rome, & pour le tems où il écrivoit; mais comme ces vies font faites pour tous les hommes, pour tous les païs, & pour tous les tems, comment veut-il que ceux qui liront cette vie à cinq cens lieuës de Rome, & mille ans après lui, entreprennent un fi long voïage pour voir cette ftatuë qui ne fubfiftera peut-être plus, & pour fçavoir comment Flamininus étoit fait? Il valoit mieux qu'il prît la peine de nous le dire. La tête que j'ai fait graver d'après l'antique, épargnera au Lecteur ce long voyage, & fatisfera fa curiofité.

actions, c'est pourquoi il frequentoit plus volontiers ceux qui avoient besoin de son aide, que ceux qui pouvoient l'aider, cherchant les premiers comme une ample matiere à sa vertu, & fuyant les autres comme des concurrens prêts à lui ravir la moitié de sa gloire.

Grande & belle maxime de Flaminius.

Il fut nourri & élevé dans le mêtier des armes; car Rome ayant alors de grandes guerres à soutenir, tous les jeunes gens, dès qu'ils étoient en âge de servir, alloient apprendre dans les armées à se rendre capables de commander. Flaminius fit cet apprentissage comme les autres, & il fut Tribun de soldats dans la guerre contre Annibal sous le Consul Marcellus. Ce Consul ayant été tué dans une embuscade, qu'Annibal lui dressa, Flaminius fut fait Gouverneur de tout le païs Tarentin & de la ville de Tarente, qui venoit d'être prise pour la seconde fois.

Son éducation.

Flaminius Tribun de soldats à vingt ans, la quatrième année de l'Olymp. CXLII.

Fait Gouverneur de Tarente, & de tout le païs Tarentin.

Dans ce commandement il acquit une grande réputation, non-seulement de valeur, mais aussi de probité & de justice. C'est pourquoi il fut choisi pour Commissaire & pour Chef des colonies que les Romains envoyerent dans les deux villes de Narnia & de Cosse, ce qui lui éleva si fort le cou-

Fait Commissaire & Chef de deux colonies, c'etoit un très-grand honneur.

Narnia, ville de l'Ombrie, & Cosse, ville de l'Etrurie.

C'est pourquoi il fréquentoit plus volontiers ceux qui avoient besoin de son aide, que ceux qui pouvoient l'aider.] Quelle maxime noble & genéreuse! Elle devroit bien faire rougir ces ames basses, qui dans toute leur vie ne font pas une démarche, & ne lient ni commerce, ni amitié qu'avec ceux qui peuvent les aider & leur être utiles, & qui dans cette vûë font la cour à des gens indignes, & qu'ils ne sçauroient s'empêcher de mépriser.

rage, que passant pardessus les autres charges qui étoient les premiers grades par lesquels les jeunes gens étoient obligez de passer, le Tribunat, la Preture, & l'Edilité, il osa aspirer tout d'un coup au Consulat, & descendit à la place pour le demander, appuyé de la faveur de ces deux colonies. Mais les Tribuns Fulvius & Manlius s'y opposoient, disant que c'étoit une chose étrange & inouïe, qu'un jeune homme, qui étoit encore novice, & qui n'étoit pas encore initié aux premiers mysteres du gouvernement, forçât les Loix pour s'élever tout d'un coup à la premiere dignité de la République. Le Senat remit la décision aux suffrages du peuple, & le peuple d'une commune voix nomma Flaminius Consul avec Sextus Ælius, quoiqu'il n'eût pas encore trente ans.

Il aspire au Consulat sans avoir passé par les autres charges.

Flamininus nommé Consul avant l'âge de trente ans.

Quand on tira au sort les Provinces, la guerre contre Philippe & contre les Macedoniens échut à Flaminius, & l'on peut dire qu'en cela la Fortune favorisa extrêmement les Romains; car les affaires & les ennemis qu'ils avoient sur les bras,

Fils de Demetrius II. & pere de Persée & de Demetrius.

Nomma Flaminius Consul avec Sextus Ælius, quoiqu'il n'eût pas encore trente ans.] Voici une époque sure qui nous mene surement à l'année de la naissance de Flamininus. Plutarque nous dit qu'il fut nommé Consul avec Sextus Ælius Pætus, la seconde, ou selon d'autres, la troisiéme année de l'Olymp. CXLV. l'an de Rome 555. 196. ans avant l'Ere Chrétienne, & qu'il n'avoit pas encore trente ans accomplis; il falloit donc qu'il fût né l'an de Rome 526. la premiere année de l'Olymp. CXXXVIII. ce calcul s'accorde avec celui de Tite-Live, qui écrit, que lorsqu'il fit publier la liberté des Grecs aux jeux Isthmiques, ce qui arriva la premiere année de l'Olymp. CXLVI. il n'avoit que 33. ans, *sed erat trium fere & triginta annorum.*

ne

ne demandoient pas un Genéral qui voulût tout emporter par la guerre & par la force, mais plutôt qui sçût employer à propos la douceur & la persuasion. En effet le Roy Philippe tiroit de son seul Royaume de Macedoine assez d'hommes pour fournir à tous ses combats; mais sa principale force pour traîner la guerre en longueur, c'étoit la Grece, elle lui fournissoit l'argent, les vivres, les munitions & les retraites, en un mot, c'étoit l'arsenal & le magasin de son armée. De sorte que pendant qu'on n'auroit point détaché les Grecs de l'alliance de Philippe, cette guerre ne pouvoit être terminée par un seul combat.

La douceur & la persuasion font souvent plus que la force.

Sage réflexion de Plutarque.

Alors la Grece n'étoit pas encore accoutumée aux Romains, elle ne commençoit qu'à entrer dans leurs affaires. C'est pourquoi si le Genéral des Romains n'avoit été homme doux & traitable, plus porté à terminer les differends par des conferences, que par la force, assez insinuant pour persuader ceux à qui il parloit, & assez affable pour écouter leurs raisons avec bonté & douceur, & toujours prêt à relâcher même de ses droits les plus justes pour trouver des ajustemens, la Grece n'auroit pas si facilement renoncé à un joug

Et toujours prêt à relâcher même de ses droits les plus justes pour trouver des ajustemens.] Voilà une grande leçon que Plutarque donne ici. Il n'y a rien de plus contraire au succès des negociations & des conferences, qu'une grande roideur, & un trop grand attachement à ses interêts, il faut sçavoir se relâcher. Car comme Plutarque le dit ailleurs, l'habile politique est celui qui sçait donner peu pour avoir beaucoup.

auquel elle étoit accoutumée, pour se soumettre à une domination étrangere. Mais c'est ce qui paroîtra mieux par ses actions que nous allons écrire.

Flamininus n'imite pas la conduite des Generaux, qui avant lui avoient fait la guerre contre Philippe.

Titus ayant remarqué que les Generaux, qui avoient été envoyez avant lui contre Philippe, comme Sulpicius & Publius, n'étoient entrez dans la Macedoine que sur l'arriere-saison, & qu'ils n'y avoient fait la guerre qu'avec beaucoup de lenteur, se consumant en des combats de poste, & en des escarmouches pour forcer quelques passages, ou pour enlever des convois, il jugea qu'il ne devoit pas suivre leur exemple. Ils avoient passé toute l'année de leur Consulat dans Rome à se mêler des affaires, & à joüir des honneurs, & des préeminences de leur dignité, & sur la fin de l'Automne ils étoient partis pour l'armée. Il ne voulut pas faire comme eux, & en joüissant chez lui des mêmes honneurs gagner une année pour commander ainsi deux années de suite, l'une à Rome comme Consul, & l'autre à l'armée comme Genéral, ou Preteur. Mais au-contraire, n'ayant d'autre ambition que d'employer utilement l'année même de son Consulat à pousser la guerre, qui lui étoit commise, il renonça avec plaisir aux

Politique des Consuls pour commander deux années de suite, mais comment les Romains le souffroient-ils?

Comme Sulpicius & Publius.] Comme P. Sulpicius Galba qui fut Consul avec C. Aurelius Cotta, deux ans auparavant, la quatriéme année de l'Olymp. CXLIV. & qui en effet n'arriva en Grece que sur la fin de cette année-là, & comme Publius, c'est-à-dire, comme Publius Villius Tappulus, qui fut Consul avec L. Cornelius Lentulus l'année après Sulpicius, & avant Flamininus, la premiere année de l'Olymp. CXLV.

honneurs & à tous les autres avantages dont sa charge l'auroit fait joüir à Rome, & demanda au Senat qu'on lui donnât son frere Lucius pour commander son armée de mer. Ce qu'ayant obtenu, parmi les soldats, qui sous la conduite de Scipion, avoient défait Asdrubal en Espagne, & Annibal en Afrique, il en choisit environ trois mille, qui étoient encore en état de servir, & pleins de bonne volonté pour le suivre; il en fit le fort de son armée, & passa ainsi en Epire. Là il trouva que Publius étoit bien campé devant l'armée de Philippe, qui depuis long-tems gardoit les passages & les défilez le long de l'Apsus, mais qu'il étoit là sans rien faire à cause de la difficulté des lieux.

Flamininus choisit trois mille veterans qui avoient servi en Espagne & en Afrique sous Scipion.

Après avoir donc pris le commandement de l'armée, & renvoyé Publius, il commença à considerer & à examiner l'assiete du lieu. C'est un païs naturellement fortifié, comme celui de Tempé, mais il n'a pas comme lui de beaux bois, des forêts d'une verdure charmante, des endroits délicieux & d'agréables prairies. A droite & à gauche ce sont de longues & hautes montagnes, qui font en bas une vallée fort profonde, le long de laquelle coule l'Apsus assez semblable par sa figure & par sa rapidité au Penée. Il coule au pied

Tempé, lieu délicieux de la Thessalie.

Qui depuis long-tems gardoit les passages & les défilez le long de l'Apsus.] Dans les gorges des montagnes, l'Apsus est une riviere du païs des Taulantiens, entre l'Epire & l'Illyrie, & l'Aous, & le Panyasus, autres fleuves au-dessous de Dyrrachium, *Durazzo*. Philippe empêchoit par-là les Romains de penétrer dans la Macedoine.

de ces montagnes qu'il défend, & ne laiſſe entre deux qu'un petit chemin taillé dans le roc, & ſi eſcarpé & ſi étroit, qu'une armée ne pourroit y paſſer que très-difficilement, & avec des peines infinies quand il ne ſeroit pas défendu, & pour peu qu'on le défendît, il ſeroit abſolument impraticable.

Au-deſſus de l'Epire.

Il y avoit des gens qui vouloient faire prendre à Flaminius un grand circuit, & le mener par la Daſſaretide le long du Lycus, où ils lui diſoient que le chemin étoit large & facile. Mais Flaminius, qui craignoit que s'il s'éloignoit de la mer, & qu'il s'engageât dans des lieux maigres, & que l'on ne ſemoit que difficilement, Philippe s'opiniâtrant à ne pas combattre, il ne manquât enfin de vivres, & ne fût forcé de regagner la mer & de s'en retourner comme ſon prédeceſſeur, ſans avoir rien fait, reſolut d'aller par le haut des montagnes & de forcer ces paſſages, quoiqu'il lui en dût coûter. L'armée de Philippe occupoit toutes ces hauteurs, de ſorte que les Romains pris en flanc des deux côtez, étoient accablez d'une grêle de dards & de fléches. Ils ne ſe rebutoient pourtant pas. Il ſe fit là pluſieurs combats, & il y eut beaucoup de gens bleſſez & tuez de part & d'autre, ſans que l'on vît aucune fin.

Fleuve.

Prudence de Flamininus qui ne veut pas s'éloigner de ſa flotte qui lui fourniſſoit des vivres.

Sur ces entrefaites quelques Bergers, qui paiſſoient leurs troupeaux ſur ces montagnes, vinrent à Flaminius lui dire qu'ils ſçavoient un détour qui n'étoit point gardé, par où ils meneroient ſon

Des Bergers s'offrent à mener Flamininus ſur le ſommet des montagnes.

armée, lui promirent de le rendre sur le sommet des montagnes en trois jours au plûtard, & pour garant de leur parole, ils lui donnerent Charops, fils de Machatas, le premier & le plus considerable des Epirotes, qui étoit fort affectionné aux Romains, & qui en secret les favorisoit en tout par la crainte qu'il avoit de Philippe.

Flamininus envoye un détachement pour occuper ces hauteurs.

Flaminius, s'assurant sur le témoignage & sur la garantie de Charops, envoye un de ses Capitaines avec quatre mille hommes de pied & trois cens chevaux. Ces Pastres, liez & garrottez, conduisent ces troupes. Le jour ils demeuroient cachez dans des fonds couverts de bois, & dès que la nuit étoit venuë, ils se remettoient en marche à la clarté de la lune, qui heureusement étoit alors dans son plein. Pendant ces trois jours Flaminius ne faisoit faire aucun mouvement à son armée, il attachoit seulement quelques escarmouches pour amuser & pour occuper l'ennemi. Mais le matin que ces troupes, qu'il avoit détachées, devoient paroître sur les hauteurs, dès la pointe du jour il fit prendre les armes à toute son armée, & l'ayant partagée en trois corps, il se mit à la tête du corps du milieu, & marchant le long du fleuve par le sentier qui étoit le plus étroit, il mena toutes ses bandes droit contre la montagne, toujours exposé aux traits des Macedoniens, & toujours combattant à coups de main contre ceux qui défendoient les passages. Les deux autres corps le secondoient sans se menager en combattant à l'envi

Le matin que ce détachement devoit paroître sur les hauteurs, il fait prendre les armes à son armée, & marche droit à la montagne.

avec beaucoup de courage, & en gravissant sur ces montagnes avec une merveilleuse ardeur.

Au lever du soleil il voit sur la cime des montagnes une fumée comme un broüillard.

Cependant le soleil se leve, & en même-tems on voit une fumée qui paroît au loin, & qui n'est pas d'abord bien épaisse, mais qui ressemble à ces broüillards qui se levent le matin sur la cime des montagnes. Les ennemis ne pouvoient l'appercevoir, parce qu'elle étoit derriere leur dos; car elle venoit des troupes qui avoient gagné les hauteurs.

Les Romains n'osent s'assurer que ce soit le signal dont ils étoient convenus.

Et les Romains accablez de fatigue & pressez par le combat, n'osoient s'assurer que ce fût là le signal dont ils étoient convenus, & n'avoient qu'une opinion flottante & incertaine, mais enfin ils tournerent leurs esperances du côté de leurs vœux. Et bientôt après voyant cette fumée grossir, obscurcir l'air, & s'élever en se déployant par grands tourbillons, ils ne douterent plus que ce ne fussent les feux que leurs amis avoient allumez pour marquer qu'ils avoient gagné les sommets de la montagne.

Enfin ils n'en doutent point, redoublent leurs efforts, & chassent les Macedoniens.

En même-tems ils redoublent leurs efforts, & se jettant impétueusement sur l'ennemi avec de grands cris, ils le poussent dans les endroits les plus difficiles. Les autres, qui étoient derriere, répondent du haut de la montagne à ces cris avec un bruit épouvantable, & qui effraya tellement les Macedoniens, que perdant courage ils prirent tous la fuite. Il n'en fut pourtant pas tué plus de deux mille, car la difficulté des lieux empêcha de les poursuivre.

Les Romains après avoir pillé leur camp, &

avoir pris leurs tentes & leurs esclaves, s'emparerent de tous les passages, & traverserent toute l'Epire avec tant d'ordre & de discipline, que bien qu'ils fussent très-éloignez de leurs vaisseaux de charge & de la mer, qu'on ne leur eût pas distribué leur bled du mois, & qu'ils n'eussent point de vivandiers, ils ne toucherent pourtant à chose aucune du païs, quoiqu'ils y trouvassent toutes sortes de biens en abondance & fort à la main. Car Flaminius informé que Philippe dans sa fuite traversant la Thessalie obligeoit les hommes à sortir de leurs maisons pour se retirer dans les montagnes, qu'il brûloit leurs villes, & que toutes les richesses, qu'ils n'avoient pû emporter à cause de leur quantité ou de leur grand poids, il les abandonnoit au pillage à ses troupes, comme quittant & cedant déja le païs aux Romains, se faisoit au contraire un honneur d'obliger ses soldats à épargner & à conserver le païs comme leurs propres terres qui leur avoient été cedées.

Les Romains épargnent le païs ennemi comme un païs qui leur appartenoit.

Difference de Flamininus & de Philippe dans leur marche.

Aussi les choses, qui arriverent incontinent après, leur firent-elles bientôt sentir ce que leur valoient cette moderation & cette bonne discipline; car ils ne furent pas plutôt sur les frontieres de la Thessalie, que toutes les villes sortoient au-devant d'eux, que les Grecs, qui sont en deçà des Thermopyles, desiroient de voir Flaminius, & que leurs cœurs voloient à sa rencontre; que les Achéens non-seulement renoncerent à l'alliance de Philippe, mais resolurent même par un

Ce que valent à des troupes leur moderation & leur bonne discipline.

Les Achéens renoncent à l'alliance de Philippe, & s'unissent avec les Romains.

décret public de s'unir contre lui avec les Romains; enfin que les Etoliens, qui avoient embrassé le parti des Romains, & qui leur étoient extrêmement affectionnez, ayant offert aux Opuntiens de mettre une bonne garnison dans leur ville & de la défendre, les Opuntiens n'y voulurent point entendre, mais ayant appellé Flaminius, ils reçurent sa parole & se donnerent à lui. Et à ce propos on dit que Pyrrus la premiere fois qu'il vit de dessus une éminence l'armée des Romains marcher dans cette belle ordonnance, dit que *cette marche des Barbares ne lui paroissoit nullement barbare.*

Mot de Pyrrus sur la belle ordonnance des troupes Romaines.

Ceux qui voyoient Flaminius pour la premiere fois, étoient forcez de tenir de lui le même langage; car après avoir oüi dire aux Macedoniens qu'un homme venoit à la tête d'une armée de Barbares saccageant & ruinant tout, & ne faisant que des esclaves, comme ils virent un homme à la fleur de son âge, d'un air gracieux & humain, d'un esprit doux & accort, qui parloit fort bien Grec, & qui n'aimoit que la vraie gloire, ils furent d'abord merveilleusement rassurez & si transportez de joye, que se répandant dans toutes les villes ils les remplissoient de la même affection qu'ils avoient pour lui, car ils leur faisoient entendre qu'elles trouveroient en lui, non l'artisan

Qualitez qui gagnoient à Flamininus l'affection des peuples.

Les Opuntiens n'y voulurent point entendre, mais ayant appellé Flaminius.] Les Opuntiens ne voulurent point recevoir une garnison des Etoliens, quoiqu'ils tinssent le parti des Romains, parce qu'ils ne se fioient pas à eux, & qu'ils les regardoient comme des peuples inconstans & infideles.

de

de leur servitude, mais l'auteur de leur liberté.

Depuis ce tems-là Philippe ayant demandé une entrevûë pour tâcher de trouver les moyens de terminer cette guerre, Flaminius s'y rendit, & les conferences durerent trois jours. Flaminius offrit à Philippe la paix & l'amitié des Romains, à condition qu'il laisseroit les Grecs en liberté & soumis à leurs loix, & qu'il retireroit ses garnisons de leurs places. Ce que Philippe ayant refusé, alors tout le monde vit clairement, & ceux qui étoient les plus affectionnez au parti de Philippe furent forcez de le reconnoître, que les Romains étoient venus pour faire la guerre, non aux Grecs, mais aux Macedoniens en faveur des Grecs. Tout réussissoit donc à Flaminius sans qu'il fût obligé de recourir aux armes, & comme il traversoit la Beotie, les premiers des Thebains sortirent audevant de lui. Ils tenoient le parti de Philippe à cause de Brachullelis, mais ils respectoient & honoroient Flaminius, & vouloient se ménager au-

Entrevûë de Philippe avec Flamininus.

Les conditions que Flamininus offre à Philippe.

Philippe les refuse.

Les Thebains qui tenoient le parti de Philippe, sortent audevant de Flamininus pour lui faire honneur.

Flaminius s'y rendit, & les conferences durerent trois jours.] Les conferences se passerent près de Nicée sur le rivage du golfe de Malée. Le premier jour Flamininus étoit à terre, & Philippe sur la prouë de son vaisseau à l'ancre. Le lendemain Philippe descendit, & ils s'aboucherent près de Nicée. Le troisiéme jour ils s'assemblerent sur le rivage auprès de Thronie. Polybe raconte au long dans son XVII[e]. liv. tout ce qui se passa dans ces entrevûës.

A cause de Brachullelis.] Il faut corriger le texte, & lire *à cause de Brachyllas*, car c'est ainsi que Polybe le nomme toujours. C'étoit un des principaux de la Beotie, & grand partisan de Philippe. Il fut fait Général des Beotiens; mais enfin on le fit assassiner par six hommes, à la tête desquels étoit Zeuxippe.

près de l'un & de l'autre pour conserver leur amitié. Flaminius les reçut avec beaucoup de douceur & d'humanité, les embrassa, & continua tout doucement son chemin avec eux, en leur faisant mille questions, & en leur contant plusieurs choses, les amusant ainsi à dessein jusqu'à ce que ses soldats, qui étoient demeurez derriere, l'eussent joint. En avançant ainsi insensiblement il arriva aux portes de Thebes, & entra avec eux dans la ville, ce qui ne leur fut pas fort agréable, mais ils n'oserent s'y opposer, parce qu'il étoit assez bien accompagné.

Comment Flamininus les amuse, & se saisit de Thebes.

Dès qu'il fut dans Thebes il fit assembler le Conseil, & comme s'il n'eût pas été maître de la ville, il voulut les gagner par la persuasion, & les porter à se déclarer pour les Romains. En quoi il étoit admirablement secondé par le Roy Attalus, qui n'oublioit rien pour obliger les Thebains à faire cette alliance. Mais comme Attalus parloit pour Flaminius, apparemment avec plus de vehemence que son âge ne le permettoit, & pour étaler son éloquence, au milieu de son discours il fut surpris d'un violent hoquet, ou d'une fluxion qui lui ôta tout à coup la voix & le sentiment, il tomba, & peu de jours après on l'embarqua, & on le porta en Asie où il mourut. Les Beotiens embrasserent ainsi le parti des Romains. Philippe envoya

Le Roy Attalus aide Flamininus à gagner les Thebains.

Mort d'Attalus.

Les Beotiens embrassent le parti des Romains.

Philippe envoya tout aussitôt des Ambassadeurs à Rome.] Comme on étoit alors en hyver, & que les armées ne pouvoient rien faire, Flamininus trouva à propos de faire sçavoir au Senat l'état des choses. Ainsi il permit à Philippe d'envoyer ses Ambassadeurs au Senat, & lui donna deux mois de tréve. Il envoya

tout aussitôt des Ambassadeurs à Rome; & Flaminius y envoya aussi de son côté ses députez pour agir auprès du Senat, & pour l'obliger, ou à le continuer dans sa charge, la guerre durant encore, ou à lui donner les pouvoirs necessaires pour la terminer par une bonne paix; car comme il étoit ambitieux & jaloux, il craignoit qu'on ne lui envoyât un successeur, qui lui raviroit toute sa gloire.

Philippe envoye des Ambassadeurs à Rome.

Ses amis le servirent si efficacement, que le Senat refusa à Philippe tout ce qu'il demandoit, & ordonna que Flaminius seroit continué dans sa charge. Il n'eut pas plutôt reçu ce décret, que le courage enflé de nouvelles esperances, il tira vers la Thessalie, pour terminer par un combat cette guerre contre Philippe. Son armée étoit de vingt-six mille combattans, dont les Etoliens avoient fourni six mille hommes de pied, & quatre cens chevaux. L'armée de Philippe n'étoit pas inferieure en nombre. Marchant donc ainsi l'un contre l'autre, ils arriverent en même-tems près de la ville de Scotuse, où ils resolurent de décider par une bataille tous leurs differends. Ni les Officiers, ni les soldats de l'une & de l'autre armée ne furent étonnez de se trouver en presence; au-contraire

Le Senat lui refuse ce qu'il demandoit, & Flamininus est continué dans sa charge.

Les deux armées se rencontrent devant Scotuse.

aussi ses députez, & toutes les parties interessées, comme les Etoliens, les Achéens, les Atheniens, & le Roy Attalus, y envoyerent aussi les leurs.

Ils arriverent en même-tems près de la ville de Scotuse.] Philippe campa dans les terres de Scotuse, ville de la Magnesie, & Flamininus se logea vis-à-vis dans la Pharsalie aux environs de Thetidie.

à cette vûë ils sentirent tous augmenter leur courage & croître leur ambition, les Romains pensoient que s'ils étoient vainqueurs des Macedoniens, dont les victoires d'Alexandre avoient rendu le nom si fameux, il ne se pourroit rien ajouter à leur gloire; & les Macedoniens se flatoient que s'ils battoient les Romains si superieurs aux Perses, ils rendroient le nom de Philippe plus celébre & plus éclatant que celui d'Alexandre même.

Polybe rapporte la harangue qu'il fit, & qui est très-belle.

Flaminius exhortoit ses troupes à bien faire leur devoir, & leur representoit qu'ils alloient combattre au milieu de la Grece, c'est-à-dire, dans le plus beau & le plus noble de tous les théatres, & contre les plus vaillans & les plus renommez de leurs ennemis. Et Philippe, soit par hazard ou par trop de hâte, parce que le tems pressoit, monta sur un tertre élevé, qui étoit hors de son camp, & ne prit pas garde que ce tertre étoit un tombeau qu'on avoit élevé à plusieurs morts qui y étoient enterrez. De-là il haranguoit ses soldats, & leur disoit tout ce qu'on a accoutumé de dire en ces occasions pour encourager des troupes. Mais le funeste augure du lieu plonge ses soldats dans le découragement, il en est troublé lui-même, & se tient en repos sans rien entreprendre pour ce jour-là.

La Grece le plus noble de tous les théatres.

Les soldats de Philippe tirent un mauvais augure de ce qu'il les harangue de dessus un tertre, qui étoit un tombeau.

Monta sur un tertre élevé, qui étoit hors de son camp, & ne prit pas garde que ce tertre étoit un tombeau.] Polybe ne dit pas un mot de cette particularité, & Tite-Live, qui marque que Philippe monta sur un tertre, ne rapporte point cette réflexion superstitieuse.

Le lendemain à la pointe du jour après une nuit fort pluvieuſe, les nuages s'étant tournez en broüillards, toute la campagne fut couverte d'une profonde obſcurité, & un air épais & trouble tomba du haut des montagnes dès que le joür eut commencé, & remplit tout l'eſpace qui ſéparoit les deux camps, de maniere que les deux armées ne pouvoient ſe voir. Ceux qui furent envoyez des deux côtez à la découverte, & pour ſe ſaiſir de quelques poſtes, s'étant rencontrez ſans ſe voir, ſe chargerent, & combattirent près des lieux qu'on appelle *Kynoſcephales*, nom qui leur a été donné, parce qu'ils ſont remplis de pointes de pluſieurs éminences plantées les unes devant les autres, qui repreſentent aſſez bien cette figure.

Les deux armées enſevelies dans une ſi grande obſcurité, qu'elles ne pouvoient ſe voir.

Car Cynoſcephales, ſignifie têtes de chien.

L'état de cette eſcarmouche fut fort divers, comme cela eſt vrai-ſemblable en des lieux raboteux & difficiles, & comme chacun fuyoit & pourſuivoit à ſon tour par pluſieurs fois, & que les deux camps, qui voyoient déja clairement tout ce qui ſe paſſoit, parce que le broüillard étoit tombé, & que l'air s'étoit éclairci, envoyoient inceſſamment du renfort à ceux qui étoient pouſ-

Toute la campagne fut couverte d'une profonde obſcurité.] L'hiſtoire juſtifie ici les fictions de la Poëſie. Cette profonde obſcurité, c'eſt ce qu'Homere appelle *une nuit*, qui venant à tomber ſur la campagne, empêche les armées de ſe voir.

Et que les deux camps envoyoient inceſſamment du renfort.] Flaminus envoïa deux Officiers Etoliens, Archidamus & Eupoleme, avec quinze cens chevaux, & deux mille hommes de pied, & Philippe envoïa aux ſiens Heraclide avec la Cavalerie Theſſaliene, Leon avec la Cavalerie Macedoniene, & Athenagore avec la plus grande partie des Etrangers ſoudoyez.

sez, bientôt l'affaire fut generale, & les deux armées en vinrent aux mains. Philippe eut de l'avantage à son aîle droite, parce que tombant impétueusement de ces lieux hauts sur les Romains avec sa phalange, ils ne purent soutenir le choc de ces bandes serrées & couvertes de leurs boucliers, & dont le front presentoit une haye de piques. Leurs plus braves troupes furent obligées de plier.

Ce qui donna l'avantage à Philippe à son aîle droite.

Il n'en fut pas de même à son aîle gauche. Comme ses rangs étoient rompus & séparez par ces tertres qui occupoient ce terrain, Flaminius laissant là son aîle gauche qui étoit défaite, passa promptement à son aîle droite, & chargea vivement cette aîle gauche des Macedoniens, qui à cause de l'inégalité & de la difficulté des lieux ne pouvoient se maintenir en forme de phalange, ni doubler leurs rangs pour donner de la profondeur à ce corps, ce qui fait toute sa force, & qui n'étoient pas non plus en état de combattre séparement d'homme à homme, parce que leur armure

Belle manœuvre de Flaminius.

Ce qui fit que l'aîle gauche de Philippe fut battuë.

Car la phalange Macedoniene avoit seize rangs de profondeur.

Et dont le front presentoit une haye de piques.] Pour bien entendre ce que Plutarque dit ici, il faut connoître l'ordonnance de la phalange Macedoniene, comme Polybe la décrit à la fin de son XVII[e]. l. Le front de cette phalange étoit herissé de piques qu'il presentoit à l'ennemi. Car les piques du second, du troisiéme, du quatriéme rang passoient au-de-là du front de plusieurs coudées, & celles du cinquiéme passoient seulement de deux coudées. Desorte que voilà cinq piques pour chaque soldat du premier rang. Ainsi il n'y avoit nulle sorte d'ordonnance qui pût soûtenir le front de cette phalange Macedoniene, pourvû qu'elle gardât sa forme & sa force. Mais aussi cela étoit sujet à de grands inconveniens, dont le plus grand étoit qu'elle ne pou-

étoit si pesante, qu'ils ne pouvoient se remuer que très-difficilement. Car la phalange Macedoniene ressemble à un animal d'une force indomptable pendant qu'elle ne fait qu'un seul corps, & qu'elle se tient serrée, les boucliers bien joints ; mais quand elle est séparée & rompuë, chacun de ceux qui la composent, perd la force que lui donne cette union, tant par l'incommodité de son armure, que parce qu'il tire bien plus de force & de vigueur des differentes parties de ce tout qui se soutiennent les unes les autres, qu'il n'en tire de lui-même.

Force invincible de la phalange Macedoniene, quand elle est unie & serrée.

Cette aîle gauche étant renversée, les uns se mettent à poursuivre les fuyards; les autres coulant le long de l'aîle droite des Macedoniens qui combattent encore, les prennent par les flancs, & en font un grand carnage; de sorte que ceux-mêmes qui avoient déja vaincu, étant rompus, prennent la fuite, & jettent leurs armes. Il n'y en eut pas moins de huit mille de tuez sur la place, & on fit environ cinq mille prisonniers. Les Etoliens furent accusez d'avoir été cause que Philippe se sauva, car ils s'amuserent à piller son camp pendant que les Romains étoient occupez à la poursuite, de sorte que quand ils furent revenus, ils ne

Grande victoire de Flamininus.

Les Romains ne perdirent que sept cens hommes.

voit servir que dans des plaines rases où il n'y eût ni arbres, ni éminences, ni ruisseaux, ni fossez, ni autres coupures. Car si le terrain étoit inégal & coupé, elle devenoit inutile, comme cela parut en cette occasion.

Cette aîle gauche étant renversée.] Je m'étonne que Plutarque n'ait pas fait mention des elephans dont Flamininus se servit fort utilement à cette bataille. Ni Polybe, ni Tite-Live ne les ont oubliez.

trouverent presque plus rien. Ils leur en firent d'abord des reproches, entrerent ensuite en querelle, & enfin ils se chargerent d'injures.

Les Etoliens s'attribuent tout l'honneur de cette victoire.

Mais ce qui fâcha le plus Flaminius, c'est que ces Etoliens s'attribuerent tout l'honneur de cette victoire, & qu'ils prévinrent toute la Grece de cette opinion par le bruit qu'ils en répandirent; de maniere que dans tous les vers que l'on faisoit, & dans toutes les chansons qu'on chantoit dans les ruës, les Etoliens étoient toujours mis avant les Romains, comme dans cette épigramme en forme d'épitaphe, qui de toutes les pieces qu'on fit sur cette avanture, fut celle qui eut le plus de cours : *Passant, nous sommes gisans sur cette campagne trente mille Thessaliens, dont on n'a honoré la mort, ni de larmes, ni de funerailles, & qui avons été domptez par les armes des Etoliens; & des Latins que Flaminius a amenez des plaines Italiques pour la ruine de l'Emathie. Et Philippe avec sa fierté & son audace a pris la fuite plus vîte que les cerfs les plus legers.*

Chansons qu'on chantoit dans les ruës sur cette bataille.

Alcée fit cette épigramme pour insulter à Philippe en grossissant contre la verité le nombre des morts. Et comme elle étoit dans la bouche de tout

C'est que ces Etoliens s'attribuerent tout l'honneur de cette victoire.] Ils ne devoient pas se l'attribuer tout entier; mais il est certain qu'ils y avoient beaucoup contribué, car Polybe assure que dans la premiere escarmouche, qui entraîna le combat général, les Macedoniens chargerent les Romains avec tant de furie, qu'ils les chasserent des sommets des montagnes, qu'ils avoient gagnez; & que si la Cavalerie Etoliene n'eût fait ferme, les Romains auroient été obligez de prendre la fuite. On peut voir aussi ce que cet Historien dit dans les *excerpt. legat.* art. VI.

le

le monde, Flaminius en étoit encore plus affligé que Philippe, car Philippe ne fit qu'en rire, & pour se vanger d'Alcée, il lui fit ce couplet où il suivoit la même figure : *Passant, ce chevron dépoüillé de son écorce & de ses feüilles, & haut élevé, que tu vois planté sur ce tertre, c'est un gibet qui attend impatiemment le Poëte Alcée.* Mais Flaminius, qui avoit l'ambition d'être estimé & honoré des Grecs, ne supporta pas moderement cette injure, c'est pourquoi dans la suite il n'appella point de compagnon & démêla lui seul toutes ses affaires, ne faisant pas grand compte des Etoliens.

Parce que les Etoliens étoient nommez les premiers.

Philippe fait une chanson contre Alcée pour se vanger de son Epigramme.

Ceux-ci en furent très-fâchez, & bientôt après Flaminius ayant prêté l'oreille à quelques propositions d'accommodement, & reçu pour cet effet une ambassade de la part de Philippe, ils allerent dans toutes les villes, disant & criant que l'on vendoit la paix à Philippe lorsque l'on pouvoit, pour ainsi dire, rompre le cou à cette guerre, & exterminer la puissance, qui la premiere avoit assujetti les Grecs. Ces discours des Etoliens, quoi-

C'est pourquoi dans la suite il n'appella point de compagnon.] Plutarque me paroît s'exprimer ici d'une maniere trop vague. Polybe dit seulement qu'il ne parloit point aux Etoliens des affaires publiques, qu'il n'en communiquoit point avec eux, & qu'il les faisoit par lui-même & par ses amis.

Ils allerent par toutes les villes, disant & criant que l'on vendoit la paix à Philippe.] C'étoit déja la coutume parmi les Grecs, dit Polybe, de ne rien faire pour rien, & de se laisser gagner par des presens. Les Etoliens jugeant donc de Flamininus par ce qu'ils faisoient eux-mêmes, ne pouvoient s'imaginer que cette facilité, qu'il avoit pour Philippe, ne fût pas l'effet de la corruption. *Legat.* VI.

Cette conference se passa à l'entrée de la valee de Tempé, la quatrieme année de l'Olymp. CXLV.

Philippe fait les Romains maîtres de sa fortune.

Conditions de la paix accordée à Philippe.

Trois millions.

que faux, ne laissoient pas de troubler les amis & les alliez des Romains; mais Philippe étant venu lui-même pour traiter des conditions, ôta tout le soupçon que l'on pouvoit avoir contre lui, en faisant Flaminius, & les Romains absolument maîtres de sa fortune.

Ce fut ainsi que Flaminius termina cette guerre, il donna le Royaume de Macedoine à Philippe, lui ordonna de se retirer entierement de la Grece, le condamna à payer mille talens, lui enleva tous ses vaisseaux, excepté dix qu'il lui laissa, & prit pour ôtage l'un de ses deux fils, nommé Demetrius, qu'il envoya à Rome. En quoi l'on peut dire qu'il usa très-sagement du present, & qu'il prévit & prévint très-prudemment l'avenir. Car Annibal ce mortel ennemi des Romains, banni de son païs, s'étoit déja retiré auprès du Roy

Car Annibal ce mortel ennemi des Romains, banni de son païs, s'étoit déja retiré auprès du Roy Antiochus.] Je croi que Plutarque se trompe ici, Annibal n'étoit pas encore à la cour d'Antiochus. La paix fut faite avec Philippe, & la liberté des Grecs publiée dans les jeux Isthmiques par la voix du Heraut, la premiere année de l'Olymp. CXLVI. sous le Consulat de L. Furius Purpureo & de M. Cl. Marcellus; & ce ne fut que l'année suivante, sous le Consulat de Caton & de Val. Flaccus, qu'Annibal voïant que les Romains avoient envoyé à Carthage trois Ambassadeurs pour se plaindre de lui, se déroba secretement la nuit, alla s'embarquer le lendemain matin près de Thapse, arriva le jour même à l'Isle de Cercina, où il trouva quantité de vaisseaux marchands: On étoit alors au cœur de l'Eté. Pour empêcher que quelqu'un de ces Marchands n'allât dire à Carthage qu'on l'avoit vû à Cercina, il leur donna à tous un grand repas qu'il fit durer bien avant dans la nuit, jusqu'à ce qu'il trouva le moment favorable pour s'échapper. Il arriva à Tyr, où il ne séjourna que peu de jours, & navigea à Antioche. Il trouva qu'Antiochus en étoit

Antiochus, & le pressoit d'aller au-devant de la Fortune, qui lui tendoit les mains, & Antiochus, voyant sa puissance considerablement accruë par ses glorieux exploits, qui lui avoient fait donner le surnom de Grand, étoit de lui-même très-porté à aspirer à la Monarchie universelle, & surtout à prendre les armes contre les Romains. Si Flaminius n'avoit donc par sa grande prudence prévû ce qui devoit arriver, qu'il n'eût pas promptement conclu cette paix, que la guerre contre Antiochus se fût jointe au milieu de la Grece à la guerre qu'on avoit contre Philippe, & que les deux plus grands & les plus puissans Rois qu'il y eût alors, unis d'interêts, se fussent élevez en même-tems contre Rome, il est certain qu'elle se seroit trouvé encore engagée dans des combats & dans des dangers aussi grands que ceux qu'elle avoit eu à soutenir dans les guerres contre Annibal. Mais Flaminius, en mettant si à propos cette paix comme un milieu entre ces deux guerres,

Antiochus le Grand, très-porté à aspirer à la Monarchie universelle.

Grand coup d'Etat que fit Flamininus, en terminant si à propos la guerre contre Philippe.

parti, & après avoir été saluer son fils, qui celébroit une grande fête à Daphne, il partit & arriva à Ephese, où il trouva Antiochus. Tite-Live, liv. XXXIII.

Et le pressoit d'aller au-devant de la Fortune, qui lui tendoit les mains.] Car quelle conjoncture plus favorable pour attaquer les Romains, que, pendant qu'ils avoient sur les bras Philippe, & que le mécontentement des Etoliens les portoit à prendre les armes contr'eux?

Si Flaminius n'avoit donc par sa prudence prévû ce qui devoit arriver.] Selon Polybe, ce qui porta Flamininus à conclure la paix avec Philippe, ce fut qu'il avoit appris qu'Antiochus étoit parti de la Syrie avec une armée considerable, & qu'il s'avançoit vers l'Europe, & il craignit que Philippe ne profitât de cette conjoncture pour continuer la guerre.

& en finissant heureusement l'une avant que l'autre commençât, emporta d'un seul coup la derniere esperance de Philippe, & la premiere d'Antiochus.

Conseils que les Députez de Rome donnoient à Flamininus.

Cependant les dix Députez, que le Senat envoyoit à Flaminius, arriverent en Grece, & selon les instructions qu'ils avoient reçuës, ils conseilloient à Flaminius de rendre la liberté à tous les Grecs, mais de retenir les villes de Corinthe, de Chalcis, & de Demetriade, & d'y mettre de bonnes garnisons pour s'en assurer contre Antiochus. Sur cela les Etoliens, grands artisans de calomnies & de séditions, effarouchent ces villes, & les portent à se mutiner. Ils vouloient que Flaminius déliât les fers de la Grece, car c'est ainsi que Philippe avoit accoutumé d'appeller ces villes, & ils alloient demandant aux Grecs, *si de ce qu'ils avoient un collier plus pesant, mais plus poli que celui d'autrefois, ils en étoient si ravis, & s'ils admiroient Flaminius comme leur bienfaiteur de ce que rompant les fers qu'ils avoient aux pieds, il les avoit attachez par le cou.* Flaminius au desespoir de ces criailleries, qu'il supportoit très-impatiemment, parla si fortement dans le Conseil, qu'enfin il obtint que ces villes seroient délivrées de leurs garnisons, afin que la grace que les Grecs recevoient de lui, fût entiere & parfaite.

Etoliens grands artisans de calomnies & de séditions.

Villes appellées les fers de la Grece.

La quatriéme année de l'Olymp. CXLV.

On étoit alors sur le point de celébrer les jeux Isthmiques. Une infinité de gens étoient accourus de tous côtez pour voir ces jeux; car la Grece

se voyant depuis quelque tems libre de guerres, en état de joüir d'une paix sure, & dans l'esperance d'une prochaine liberté, ne songeoit qu'à celébrer des fêtes. Le jour de l'assemblée, dès que le son de la trompette eut ordonné le silence, le Heraut s'avançant au milieu, prononça à haute voix, *que le Senat de Rome, & Titus Quinctius Flaminius Genéral des Romains avec le pouvoir Consulaire, ayant défait en bataille le Roy Philippe & les Macedoniens, délivroient de toutes garnisons & de tous impôts les Corinthiens, les Locriens, les Phociens, les Eubéens, les Achéens, les Phtiotes, les Magnesiens, les Thessaliens & les Perrhebes, qu'ils les déclaroient libres, & vouloient qu'ils gardassent leurs loix & leurs privileges.*

La paix & la liberté, grandes sources de fêtes.

La Grece proclamée libre par la voix d'un Heraut.

D'abord tout le monde n'entendit pas ce que le Heraut avoit dit, ou ne l'entendit pas assez distinctement. Tout le stade étoit plein de bruit & de confusion; on ne voyoit que des gens qui alloient & venoient; les uns admiroient; les autres questionnoient, & tous demandoient également que l'on recommençât la publication.

La trompette ayant donc encore ordonné le silence, le Heraut s'avança pour la seconde fois, & poussant sa voix plus qu'il n'avoit fait, il se fit entendre très-clairement de toute l'assemblée, & l'on ne perdit pas un mot du décret. Aussitôt la joye fit pousser des cris si forts & si perçans, que la mer en retentit. Tout le théatre se leva, on ne pensa plus aux athletes, & on alla en foule pour

saluer, embrasser, & remercier le défenseur & le sauveur de la Grece, & l'auteur de sa liberté.

La force excessive des cris & des clameurs, peut faire tomber des oiseaux morts.

Alors on vit arriver effectivement ce que jusques-là on avoit pris pour une hyperbole, dont on se servoit pour exagerer la grandeur & la force excessive des cris & des clameurs; car des corbeaux, qui dans ce moment voloient par hazard sur l'assemblée, tomberent dans le stade. Et la raison de cet effet si surprenant, n'est que l'air rompu. Car lorsque plusieurs voix très-fortes jointes ensemble frappent l'air, il est forcé de se séparer. C'est pourquoi n'étant plus l'appui des oiseaux qui volent, & laissant un grand vuide, il faut necessairement que ces oiseaux tombent, n'étant plus soutenus. A moins qu'on n'aime mieux dire que ces oiseaux frappez violemment, & blessez de cette voix comme d'un trait, tombent & meurent sur l'heure. Il peut être aussi qu'il se fait alors dans l'air une espece de tourbillon comme on voit dans la mer des tournoyemens d'eau se former par la violence de la tourmente.

La raison de cet accident.

Dès que l'assemblée fut levée, si Flaminius n'eût sagement prévû le concours de ce monde infini, qui alloit l'environner dans un moment, & qu'il ne se fût promptement retiré pour se mettre à couvert, il n'auroit pû y resister, il auroit été étouffé sans doute, si grande étoit la foule de ceux qui s'empressoient autour de lui. Quand ils se furent lassez à crier autour de son pavillon jusqu'à la nuit, enfin ils prirent le parti de se retirer, &

tous ceux qu'ils rencontroient parens, amis, & Citoyens, ils les arrêtoient, se jettoient à leur cou, les baisoient, les embrassoient, & ils alloient souper ensemble & faire bonne chere.

Là se livrant encore plus à la joye, comme on peut le penser, ils ne parloient & ne s'entretenoient que de la Grece. Ils rappelloient tous les grands combats qu'elle avoit entrepris pour la liberté: *Après avoir soutenu tant de guerres*, disoient-ils, *cependant jamais sa valeur n'a reçu un si doux & si assuré loyer, que lorsque des étrangers sont venus combattre pour elle. C'est alors que sans avoir presque versé une goute de sang, & sans avoir perdu un seul homme qui l'ait plongée dans le deüil, elle a remporté le plus beau de tous les prix, & le plus digne d'être disputé par des hommes. La valeur & la prudence sont rares dans tous les tems, mais de toutes les vertus la plus rare c'est la justice. Les Agesilas, les Lysandres, les Nicias, les Alcibiades, ont bien sçu conduire des guerres, & gagner des batailles par terre & par mer, mais de tourner tous ces grands succès à l'avantage des autres, c'est ce qu'ils n'ont jamais sçu faire; au-contraire, si l'on en excepte la bataille de Marathon, le combat naval de Salamine, la bataille de Platées, celle des Thermopyles, & les exploits de Cimon sur l'Eurymedon, & autour de Cypre, toutes les batailles que la Grece a données, elle les a données contr'elle-même pour se voir réduite sous le joug, & tous les trophées qu'elle a érigez, n'ont été que des monumens de ses malheurs & de sa honte. Car elle a ruiné toutes ses affaires par la méchanceté & par l'envie;*

La liberté, le plus beau de tous les prix, & le plus digne d'être disputé par les hommes.

La justice la plus rare des vertus.

Tourner tous ses succès à l'avantage des autres, qualité bien rare même dans les Heros.

Fleuve de la Pamphylie.

Trophées, souvent les monumens de la honte de ceux qui les érigent.

Les Romains. *de ceux qui la conduisoient. Au lieu que des étrangers, qui paroissent n'avoir plus avec nous qu'une bien petite étincelle, & des restes presqu'effacez d'une ancienne parenté, & de la part desquels la Grece ne pouvoit attendre, que par une espece de miracle, la moindre grace, ni le moindre bienfait, sont venus d'eux-mêmes essuyer les plus grands travaux, & s'exposer aux dangers les plus terribles pour arracher la Grece à des maîtres difficiles, & à des Tyrans impitoyables, & pour la mettre en liberté.*

Car ils se disoient descendus des Grecs par Enée.

Voilà les réflexions que les Grecs faisoient sur l'état present des affaires, & les effets répondoient à cette glorieuse proclamation, car dans le même tems Flaminius envoya Lentulus en Asie pour affranchir les Bargyliens, Titillius en Thrace pour délivrer les villes & les isles de cette contrée des garnisons de Philippe; Publius Villius s'embarqua pour aller s'aboucher avec Antiochus, & traiter avec lui de la liberté des Grecs qui lui étoient soumis; & Flaminius étant passé à Chalcis, & delà dans la Magnesie, ôta partout les garnisons, & rendit à tous les peuples leurs loix & leur police.

Peuples de Carie.

Titillius, *Polybe & Tite-Live l'appellent* L. Stertinius.

Quand il fut de retour à Argos, il fut fait President des jeux Neméens. Il s'acquitta parfaitement de cet emploi, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit augmenter la celébrité & la magnificence de la fête, & fit publier encore dans ces jeux, comme il avoit fait dans les jeux Isthmiques, la liberté des Grecs, par la voix du Heraut. En visitant toutes les villes, il y établissoit de bonnes ordonnances,

Flamininus est fait President des jeux Neméens, la seconde année de l'Olympiade CXLVI.

Flamininus rétablit la justice & la concorde dans les villes.

nances, & y réformoit la justice, & rappelloit l'amitié & la concorde entre les Citoyens, en appaisant les séditions & les querelles, & en faisant revenir les bannis, mille fois plus content de pouvoir par ses persuasions porter les Grecs à se reconcilier les uns avec les autres, & à vivre bien ensemble, qu'il ne l'avoit été d'avoir vaincu les Macedoniens; de sorte que la liberté même leur parut le moindre des bienfaits qu'ils avoient reçus de lui.

Reconcilier les peuples, plus glorieux que de vaincre des ennemis.

On rapporte que le Philosophe Xenocrate ayant été délivré un jour par l'Orateur Lycurgue des mains des Fermiers, qui le traînoient en prison pour lui faire payer la taille que les étrangers devoient au Tresor, & ayant rencontré bientôt après les fils de son liberateur, il leur dit, *je paye avec usure à votre pere le plaisir qu'il m'a fait, car je suis cause qu'il est loüé de tout le monde.* Mais la reconnoissance que les Grecs témoignerent à Flaminius & aux Romains pour tous les bienfaits qu'ils en avoient reçus, n'aboutit pas seulement à les faire loüer de tout le monde, elle servit encore infiniment à augmenter leur puissance, en obligeant tout le monde à se confier en eux, & à s'abandonner à leur bonne foi. Car ils ne se

Mot de Xenocrate aux fils de l'Orateur Lycurgue.

Ce que valent aux Etats la bonne foi & la confiance qu'ils s'attirent par leur générosité.

De sorte que la liberté même leur parut le moindre des bienfaits qu'ils avoient reçus de lui.] Quelle force de sens dans ces paroles! la liberté, qui est regardée comme le plus grand des biens, parut pourtant aux Grecs le moindre des bienfaits qu'ils avoient reçus de Flamininus; car la liberté leur auroit été inutile, si la justice & la concorde n'eussent été rétablies parmi eux.

contentoient pas de recevoir les Genéraux qu'ils leur envoyoient, ils les demandoient eux-mêmes, ils les appelloient, & se remettoient entre leurs mains. Et non-seulement les peuples & les villes, mais les Princes & les Rois-mêmes, qui se plaignoient de l'injustice des Rois voisins, avoient recours à eux & se mettoient sous leur protection & sauve-garde, de sorte qu'en peu de tems par la faveur du ciel toute la terre fut soumise à leur domination.

Les Princes & les Rois se méttoient sous la protection des Romains.

Flamininus consacre dans le Temple de Delphes plusieurs boucliers d'argent, & le sien avec une inscription en vers Grecs.

Flaminius se glorifia de la liberté qu'il avoit donnée à la Grece plus que de tous ses autres exploits, car il consacra dans le Temple de Delphes plusieurs boucliers d'argent, & son propre bouclier, & mit au bas cette inscription en vers Grecs : *Braves jumeaux, fils de Jupiter, Tyndarides, Rois de Sparte, qui vous plaisez à dompter des chevaux, Flaminius de la race d'Enée, vous consacre cette offrande, après avoir rendu aux Grecs leur ancienne liberté.* Il consacra aussi à Apollon une couronne d'or, avec cette inscription aussi en vers Grecs : *Fils de Latone, voici la couronne d'or qu'a mise sur vos cheveux immortels la magnanime Genéral des descendans d'Enée. Grand Dieu, accordez donc au divin Flaminius la gloire que meritent sa force, son courage, & ses grands exploits.*

Il consacre aussi à Apollon une couronne d'or avec une inscription.

La ville de Corinthe a eu deux fois l'honneur de servir de théatre à la publication de la liberté des Grecs. La premiere fois, lorsque Flaminius fit faire la proclamation dont nous venons de

parler, & la seconde fois de notre tems, lorsque Neron se trouvant à Corinthe, comme on se préparoit à celébrer les jeux Isthmiques, déclara les Grecs libres, & leur rendit leurs privileges & leurs loix. Flaminius fit la publication par la voix d'un Heraut, au lieu que Neron la fit lui-même à la fin d'un discours qu'il prononça sur son Tribunal au milieu de l'assemblée. Mais cette derniere est posterieure à la premiere de plus de deux cens cinquante ans.

Elle lui est posterieure de deux cens soixante-trois ans.

Après cette grande action Flaminius entreprit la plus belle & la plus juste de toutes les guerres contre Nabis, le plus injuste & le plus cruel des Tyrans, qui tenoit Lacedemone dans une dure servitude. Mais la fin ne répondit point aux grandes esperances qu'on avoit conçuës de lui; car pouvant le prendre prisonnier, il ne le voulut pas, & lui accorda la paix, abandonnant ainsi les interêts de Sparte, & la laissant indignement opprimée sous le joug du Tyran, soit qu'il craignît que si la guerre traînoit en longueur, un nouveau

Flamininus blâmé d'avoir accordé la paix au Tyran Nabis qu'il pouvoit prendre prisonnier.

Soit qu'il craignît que si la guerre traînoit en longueur, un nouveau Genéral ne vînt.] Tite-Live touche cette raison, mais il en rapporte d'autres qui font plus d'honneur à Flamininus, & il est juste que la grandeur de ce personnage fasse pancher notre jugement de ce dernier côté. L'hyver approchoit, il falloit faire le siége de Lacedemone, qui pouvoit être fort long; le païs ennemi ne fournissoit rien, car on y avoit fait le dégât; il falloit donc faire venir des vivres de loin, & les convois étoient difficiles. D'ailleurs Villius, qui revenoit de la Cour d'Antiochus, rapportoit que la paix avec ce Prince n'étoit pas trop sure, & qu'il étoit déja passé en Europe avec une flotte,

Genéral ne vînt de Rome lui succeder, & lui ravir toute sa gloire, soit qu'il y eût été porté par les mouvemens d'une secrete envie, & d'une violente jalousie qu'allumoient en lui les honneurs que l'on rendoit à Philopœmen. Car ce personnage ayant fait voir dans toutes les autres occasions qu'il étoit grand Capitaine, avoit surtout donné dans cette guerre contre Nabis, des preuves admirables de son courage & de sa capacité. C'est pourquoi les Grecs lui rendoient les mêmes respects, & lui faisoient dans les assemblées & dans les théatres les mêmes honneurs qu'à Flaminius. De quoi Flaminius étoit extrêmement blessé, car il prétendoit qu'un simple homme d'Arcadie, qui n'avoit jamais commandé que dans de petites guerres sur les frontieres de son païs, ne devoit pas être si honoré & si admiré, qu'un Consul Romain, qui étoit venu faire la guerre pour le salut de toute la Grece. Cependant Flaminius ne manquoit pas de raisons pour justifier en cela sa conduite; car il disoit *qu'il n'avoit terminé cette guerre, que parce qu'il voyoit qu'il ne pouvoit absolument ruiner & perdre le Tyran, sans causer de très-grands maux à tous les Spartiates.*

Flamininus jaloux des honneurs que les Grecs rendoient à Philopœmen.

Raisons que Flamininus alleguoit pour justifier sa conduite.

& une armée de terre plus forte qu'auparavant. S'il étoit donc arrivé pendant que les Romains auroient été occupez au siége de Lacedemone, quelles troupes auroit-on opposées à un Roy si puissant? Tite-Live, liv. XXXIV. 33. 34.

Que parce qu'il voyoit qu'il ne pouvoit absolument ruiner & perdre le Tyran, sans causer de très-grands maux aux Spartiates.]

De tous les honneurs, que les Grecs lui décernerent pour lui marquer leur reconnoissance, & qui furent très-grands & en très-grand nombre, il n'y en eut qu'un seul qui parut égaler ses bienfaits, ce fut un present qu'ils lui firent, & qui lui fut plus cher que tout ce qu'ils avoient fait pour lui, & voici quel fut ce present: De tous les Romains qui avoient été faits prisonniers dans les batailles que Rome avoit perduës contre Annibal pendant la seconde guerre Punique, la plûpart avoient été vendus & dispersez dans toutes les parties du monde, où ils gemissoient dans l'esclavage. Il y en avoit en Grece environ douze cens, objet toujours digne de pitié pour le changement de leur fortune, mais plus digne encore dans cette conjoncture, où se trouvant les uns avec leurs fils, les autres avec leurs freres, ceux-ci avec leurs amis, ceux-là avec leurs compagnons & leurs Citoyens, ils les voyoient libres, & ils se voyoient esclaves, ils les voyoient victorieux, & ils se voyoient vaincus & prisonniers. Flaminius, quelque touché qu'il fût de leur malheur, ne voulut pas les ôter par force à leurs

Le plus beau present que les Grecs firent à Flamininus.

Tite-Live employe aussi cette raison. Flamininus avoüoit lui-même, dit-il, qu'il n'auroit pas fallu prêter l'oreille à cette paix, si on avoit pû la rejetter sans ruiner entierement Lacedemone: Mais que comme cette guerre ne pouvoit se terminer sans la perte entiere de cette Ville, il avoit cru qu'il valoit mieux y laisser le Tyran entierement affoibli, & après lui avoir ôté tout moyen de nuire, que de le faire mourir par des remedes trop forts, & qu'elle ne pouvoit supporter, & de ne lui laisser que la consolation de n'avoir peri que pour recouvrer sa liberté.

maîtres. Mais les Grecs les ayant rachetez à cinq mines par tête, & les ayant tous rassemblez, ils lui en firent present, comme il alloit s'embarquer pour s'en retourner à Rome; de sorte qu'il fit son voyage, plein de satisfaction & de joye, de voir ses belles actions honorées d'une récompense si belle & si convenable à un grand personnage qui aimoit sa patrie & ses Citoyens. Aussi fut-ce là ce qui rendit son triomphe plus celébre & plus éclatant, car ces pauvres gens firent en cette occasion ce que font tous les esclaves quand on les met en liberté, ils se firent raser la tête, prirent des bonnets, & en cet état ils suivirent le char de Flaminius le jour de son triomphe.

A deux cens cinquante livres, ainsi ces douze cens montoient à la somme de trois cens mille liv.

Soldats Romains mis en liberté, firent par reconnoissance pour Flamininus ce que faisoient les veritables esclaves qu'on affranchissoit.

Les dépoüilles que l'on portoit en pompe, augmentoient la beauté du spectacle. Parmi ces dépoüilles on voyoit des casques Grecs, des targes, & des piques Macedonienes, & une grande quantité d'or & d'argent. Car Itanus écrit que dans ce triomphe on passa en revûë trois mille sept cens treize livres pesant d'or en lingots, & quarante-trois mille deux cens soixante-dix livres

La pompe & les richesses du triomphe de Flamininus.

Itanus Auteur inconnu.

Ils se firent raser la tête, prirent des bonnets.] C'étoit la coutume. C'est pourquoi Sosie dit dans la premiere scene de l'Amphytrion de Plaute.

Ut ego hodie raso capite calvus capiam pileum.

Afin qu'aujourd'hui la tête rase & chauve je prenne le bonnet. Cette cerémonie se faisoit à Rome dans le Temple de la Déesse Feronie, qui étoit la Patrone des esclaves.

On passa en revuë trois mille sept cens treize livres pesant d'or en lingots.] La livre d'argent, comme je l'ai déja dit ailleurs, valoit cinquante livres de notre

d'argent, & quatorze mille cinq cens quatorze pieces d'or monnoyé, appellées Philippes, sans compter les mille talens, que Philippe devoit payer; il est vrai que dans la suite les Romains remirent ces mille talens à ce Prince à la priere & à la sollicitation de Flaminius, le déclarerent leur allié, & lui rendirent son fils Demetrius, qui étoit en ôtage à Rome.

Trois millions.

Quelque tems après, le Roy Antiochus, étant passé en Grece avec une grosse flotte & une puissante armée, sollicitoit les villes, & les portoit à quitter l'alliance des Romains, ou semoit de la division entr'elles. Il étoit secondé & appuyé par les Etoliens, qui étoient ennemis des Romains depuis long-tems, & qui ne cherchoient qu'une occasion de faire éclater leur haine. Ils donnoient pour prétexte de la guerre, le dessein d'affranchir les Grecs qui n'avoient nul besoin d'être affranchis, puisqu'ils étoient déja libres; mais manquant d'un prétexte plus spécieux & mieux fondé, ils enseignoient au Roy Antiochus à colorer du plus beau de tous les noms son injuste entreprise.

Guerre contre Antiochus, trois ans après la paix faite avec Nabis, la premiere année de l'Olymp. CXLVI.

Les Romains, qui craignoient ce soulevement, & la grande réputation des forces de ce Prince, envoyerent contre lui le Consul Manius Acilius,

monnoye, & la livre d'or cinq cens, & le Philippe valoit environ sept livres. Ainsi tout l'or & l'argent du triomphe de Flamininus montoit à la somme de quatre millions cent vingt-un mille cinq cens quatre-vingt-dix-huit livres.

Flamininus après ses triomphes sert de Lieutenant au Consul Manius Acilius Glabrio.

& lui donnerent Flaminius pour Lieutenant, à cause du grand respect que les Grecs avoient pour lui. Aussi il ne parut pas plutôt, que ceux qui étoient demeuré fideles, il les rendit encore plus fermes dans le parti des Romains, & pour les autres, qui commençoient déja à se gâter, il réveilla dans leur esprit la memoire de l'amitié qu'ils lui portoient, & s'en servit comme d'un breuvage qu'un habile Medecin donne à propos à ses malades au commencement de leur maladie. Par ce moyen il les guerit entierement, les ramena, & les empêcha de pousser plus loin leur faute. Il n'y en eut que très-peu qui lui échapperent, déja entierement gagnez & corrompus par les Etoliens. Encore Flaminius, quelque aigri & irrité qu'il fût contr'eux, ne laissa-t-il pas d'en avoir soin après la bataille. Car Antiochus, défait aux Thermopyles, ayant pris la fuite, & s'étant embarqué très-promptement pour se retirer en Asie, le Consul Manius poursuivit les Etoliens, assiégea les uns en personne, & abandonna les autres en proye au Roy Philippe. Voilà d'un côté les Dolopes & les Magnesiens, les Athamanes & les Aperantes malmenez par le Roy de Macedoine, & de l'autre

Flamininus regagne l'amitié de la plûpart des peuples prêts à se soulever.

L'Aperantie, Province de Thessalie.

Et lui donnerent Flaminius pour Lieutenant.] Plutarque prétend que les Romains donnerent au Consul Manius Acilius, Titus Flamininus pour Lieutenant; mais Tite-Live assure que ce fut L. Quinctius Flamininus, il ne se contente pas de le nommer par son nom, il le designe encore par son Consulat. *Lucium Quinctium superioris anni Consulem legari ad id bellum placuit.* XXXVI. 1.

côté

côté le Consul Manius, qui après avoir saccagé la ville d'Heraclée, assiégeoit les restes des Etoliens dans Naupacte. Flaminius, saisi de compassion pour les Grecs, part du Peloponese sur un vaisseau, se rend auprès du Consul devant Naupacte, & commence d'abord par le gronder de ce qu'après avoir vaincu il laisse remporter à Philippe le prix de sa victoire, & tout l'avantage de cette guerre; car pendant que pour satisfaire sa colere & sa vengeance, il s'amuse & se consume devant une seule place, le Macedonien va subjugant plusieurs Nations entieres & plusieurs Rois.

Remontrance que Flamininus fait au Consul Manius qui s'amusoit au siége de Naupacte.

Dès que les assiégez le virent de dessus leurs murailles, ils se mirent à l'appeller, à lui tendre les mains, & à le prier de leur être favorable. Flaminius ne leur répondit rien, mais s'étant tourné, il versa des larmes & se retira. Quelques jours après il parla encore à Manius, & ayant enfin calmé sa colere, il fit tant auprès de lui, qu'il l'obligea d'accorder une tréve aux Etoliens, pendant laquelle ils pourroient envoyer des Ambassadeurs à Rome pour tâcher d'obtenir quelques bonnes conditions. Mais il eut bien d'autres peines, & il lui fallut livrer bien d'autres combats quand

Flamininus calme la colere de Manius contre les Etoliens, & le porte à leur accorder une tréve.

Flaminius, saisi de compassion pour les Grecs, part du Peloponese.] Il étoit à Chalcis dans l'Eubée. Il en partit sur ce que les Messeniens lui envoyerent des Députez, pour lui dire qu'ils étoient prêts à lui remettre leur ville. Liv. XXXVI. 31.

Et commence d'abord par le gronder de ce qu'après avoir vaincu, il laisse remporter à Philippe le prix de sa victoire.] *Manius Acilius*, lui dit-il, *ignorez-vous ce qui se passe? Ou le sçachant, pensez-vous que cela n'importe pas extrêmement à la Républi-*

il voulût interceder pour les Chalcidiens auprès de Manius, qui étoit entré contr'eux dans une furieuse colere, à cause du mariage qu'Antiochus avoit fait chez eux, la guerre déja commencée, mariage qui ne convenoit ni à son âge, ni au tems; car ce Prince déja vieux, devenu amoureux d'une jeune personne la plus belle de tout le païs, & fille de Cleoptoleme, l'épousa, ce qui porta les Chalcidiens, ravis de cette alliance, à embrasser son parti avec beaucoup d'affection, & à lui livrer leur ville, comme une place d'armes très-commode pour cette guerre.

La cause de la colere de Manius contre les Chalcidiens.

Antiochus donc, ayant perdu la bataille, s'enfuit à Chalcis, & prenant sa jeune femme, toutes ses richesses, & tous ses amis, il s'embarqua pour passer en Asie. Manius ne perdit point de tems; plein de fureur il marcha contre les Chalcidiens. Flaminius le suivit, menageant tous les momens, & faisant tous ses efforts pour l'adoucir, & pour les excuser. Enfin à force de le prier, & de prier

Flamininus à force de prieres sauve Chalcis de la fureur du Consul Acilius.

que ? Ces paroles ayant excité l'attente du Consul, qui lui dit, *que ne déclarez-vous ce que c'est ? Ne voyez-vous pas*, continua Flamininus, *qu'après avoir défait Antiochus, vous consumez tout votre tems au siége de deux places, lorsque l'année de votre commandement est prête à finir, & que cependant Philippe, qui n'a vû ni l'armée, ni les enseignes des ennemis, a déja subjugué non-seulement des villes, mais des nations entieres, l'Athamanie, la Perrhebie, l'Aperantie & la Dolopie. Or il n'est pas tant de notre interêt que les forces des Etoliens soient diminuées, qu'il l'est que Philippe ne s'accroisse pas extrêmement, & c'est une honte pour nous que vos soldats & vous, vous n'ayez pas encore pour prix de votre victoire, autant de villes que Philippe a déja de provinces.* Liv. xxxvi. 34.

tous les Officiers Romains, qui avoient le plus d'autorité dans l'armée, & le plus de pouvoir sur son esprit, il l'appaisa.

Grande reconnoissance des Chalcidiens.

Les Chalcidiens, sauvez de ce grand danger par son secours, lui en marquerent leur reconnoissance en lui dédiant, & en lui consacrant les plus beaux de leurs édifices publics, dont nous voyons encore les inscriptions. Sur la porte du lieu où les jeunes gens s'exercent, on lit: *Le peuple a consacré ce Gymnase à Titus & à Hercule.* D'un autre côté sur le portail du Temple, appellé *Delphinion*, il y a: *Le peuple a consacré ce Temple à Titus & à Apollon.* Et encore de notre tems le peuple de Chalcis nomme un Prêtre pour Flaminius, & dans les sacrifices qu'on lui fait, dès que les libations sont finies, on chante un Cantique fait en son honneur. Nous ne le rapporterons pas ici tout entier, car il est fort long, & nous nous contenterons d'en rapporter la fin: *Nous honorons la fidelité des Romains, cette fidelité toujours pure & sans tache, & nous nous obligeons par les sermens les plus inviolables d'y répondre par un fidele attachement. Filles du ciel, divines Muses, chantez le grand Jupiter, chantez Rome & Titus,*

Honneurs faits à Flamininus dans Chalcis.

Le peuple a consacré ce Gymnase à Titus & à Hercule.] Quel honneur pour Flamininus que son nom fût mêlé avec les noms des Dieux sauveurs, comme Apollon & Hercule, & quel rafinement de reconnoissance dans ces peuples!

Et encore de notre tems le peuple de Chalcis nomme un Prêtre pour Flaminius.] Voilà une reconnoissance bien constante, puisqu'elle duroit encore plus de deux cens soixante & dix ans après la mort de Flamininus.

chantez la fidelité des Romains. O Apollon, Divinité secourable! O Titus, notre Dieu tutelaire, & notre sauveur!

Tous les autres Grecs lui rendoient de même des honneurs dignes de lui; & ce qui montre bien que ces honneurs étoient très-veritables, & qu'ils partoient du fond du cœur, sans que la flaterie y eût aucune part, c'est l'unanimité merveilleuse avec laquelle tout le monde concouroit à les lui rendre, à cause de la douceur de ses mœurs. Car il avoit une bonté naturelle qu'on ne peut trop loüer, & s'il lui est arrivé quelquefois d'avoir des démêlez avec quelqu'un pour des affaires, ou pour quelque point d'honneur, comme avec Philopœmen, & avec Diophane, Genéral des Achéens, il n'étoit pourtant jamais fâcheux ni aigre, & ne poussoit jamais sa colere jusqu'aux effets, mais elle aboutissoit seulement à quelque franchise de discours qu'autorise même la liberté qui doit regner dans les conseils & dans les déliberations publiques. Il n'y avoit donc personne qui pût le trouver amer & vindicatif, mais la plûpart des gens le trouvoient trop leger & trop prompt à se mettre en colere. Du reste c'étoit un homme d'un commerce agréable, & d'une conversation, non-seulement très-gracieuse, mais aiguisée de beaucoup de vivacité & de sel. Voyant un jour que les Achéens pensoient à se rendre maîtres de l'Isle de Zacynthe, pour les en détourner, il leur dit, *que si jamais*

Unanimité, marque sure que la flaterie n'a point de part aux honneurs que font les peuples.

Douceur de mœurs de Flamininus.

Diophane de Megalopolis, plus grand homme de guerre, que grand politique.

La liberté doit regner dans les conseils, & autoriser la franchise du discours.

Ce qui rendoit le commerce de Flamininus très-agréable.

ils s'avisoient de mettre la tête hors du Peloponese, ils courroient le même danger que les tortuës qui mettent la tête hors de leur coquille.

Bon mot de Flaminius aux Achéens.

Dans la premiere conference qu'il eut avec le Roy Philippe pour traiter de la paix, Philippe lui ayant dit, *Flaminius vous êtes venu bien accompagné, & moi je suis venu seul. Je le pense bien*, lui répondit vivement Flaminius, *vous y avez mis bon ordre, car vous vous êtes défait de tous vos parens & de tous vos amis*. Dinocrate le Messenien s'étant enyvré un jour à Rome dans un festin, se mit à danser déguisé en femme, & le lendemain il prioit Flaminius de lui aider dans le dessein qu'il avoit de porter ceux de Messene à quitter l'alliance des Achéens. Flaminius lui répondit : *J'y penserai, mais je m'étonne qu'ayant dans la tête de si grandes entreprises, tu puisses danser & chanter à un festin.*

Conference de Flamininus avec Philippe.

Réponse fort vive de Flamininus à Philippe.

Mot de lui à Dinocrate de Messene.

Le Roy Antiochus avoit envoyé aux Achéens des Ambassadeurs pour tâcher de les obliger à quitter le parti des Romains. Ces Ambassadeurs admis à leur premiere audience, étaloient le grand nombre des troupes du Roy leur Maître, & pour les faire paroître davantage, ils les comptoient par tous leurs differens noms. Sur quoi Flaminius prenant la parole, dit : *Que soupant un soir chez un*

Car vous vous êtes défait de tous vos parens & de tous vos amis.] Philippe en avoit fait mourir un très-grand nombre, & il étoit si feroce dans sa cruauté, qu'il exterminoit des familles entieres.

Autre bon mot de lui aux Ambassadeurs qu'Antiochus avoit envoyez aux Achéens.

de ses hôtes, il gronda de la quantité de viandes qu'on lui servoit; qu'il lui dit qu'il s'étonnoit comment il avoit pû faire une provision si grande de tant de differens mets, & que son hôte lui répondit, que cette quantité de viandes ne devoit pas lui faire de la peine; car, dit-il, *ce sont toutes viandes de cochons diversifiées par l'apprêt & par la sausse. Je vous dis de même, Seigneurs Achéens, que cette grande quantité de troupes d'Antiochus ne vous étonne point, & ne vous fasse point de peine, ces Lanciers, ces Piquiers, ces Rondachers, ces Fantassins qu'on fait sonner à vos oreilles, ce sont toutes troupes Syriennes, diversifiées par leurs petites armes, dont vous ne devez pas faire grand cas.*

Flamininus élû Censeur, la troisiéme année de l'Olymp. CXLVII.

Il a expliqué cela plus au long dans la vie de Caton.

Aprés toutes les grandes actions qu'il avoit faites en Grece, & dans la guerre contre Antiochus, il fut élu Censeur. Cette charge est la plus grande dignité, & en quelque façon le comble des honneurs où puisse s'élever un Citoyen Romain dans sa République. On lui donna pour Collegue le fils de Marcellus qui avoit été cinq fois Consul. Ils chasserent du Senat quatre Senateurs, qui n'étoient pas des familles les plus notables, & ils donnerent le droit de bourgeoisie à tous ceux qui se presenterent pour se faire enregistrer, pourvû qu'ils fussent nez de pere & de mere libres. Ils furent forcez à cela par le Tribun du peuple, nommé Terentius Culeo, qui, pour insulter à la noblesse, persuada au peuple de l'ordonner.

Droit de bourgeoisie donné à tous ceux qui se presentoient, & qui étoient nez de pere & de mere libres.

Dans ce tems-là les deux personnages les plus célébres & les plus puissans de Rome, Scipion l'Africain & Caton, étoient ennemis déclarez. Flaminius nomma Scipion Prince du Senat, comme le premier & le plus homme de bien de la République, & rompit entierement avec Caton. Et voici l'accident qui causa cette rupture : Flaminius avoit un frere nommé Lucius Quinctius Flaminius, qui ne lui ressembloit en aucune maniere; car il étoit si adonné à ses plaisirs; & si plongé dans les plus infâmes débauches, qu'il fouloit aux pieds toute sorte de bienséance & d'honnêteté. Il avoit avec lui un jeune garçon, dont il étoit amoureux, & qu'il menoit partout quand il alloit à la tête des armées, ou commander dans les Provinces. Un jour dans un festin ce jeune garçon, pour se faire valoir & pour lui faire sa cour, lui dit qu'il l'aimoit si éperduëment, que pour le suivre, il avoit quitté le spectacle d'un combat de Gladiateurs, quoiqu'il n'eût jamais vû tuer aucun homme, & qu'il souhaitât passionnement de le voir, mais qu'il avoit beaucoup mieux aimé lui faire plaisir, que de s'en faire à lui-même. Lucius, ravi de cette marque de passion, lui dit : *Il n'y a rien de perdu, j'y suppléerai, & ton envie va être satisfaite.* En même-tems il ordonna qu'on tirât des prisons un des criminels condamnez à mort, & qu'on l'amenât dans la salle, & ayant fait venir l'executeur, il lui commanda de lui couper la tête,

Flamininus rompt avec Caton.

La cause de cette rupture.

Plutarque a déja conté cette histoire dans la vie de Caton.

ce qui fut executé. Valerius Antias écrit que ce fut pour une jeune fille, & non pour un jeune garçon qu'il fit cette horrible galanterie. Et Tite-Live assure que Caton lui-même, dans le premier livre de ses histoires, a écrit qu'un transfuge Gaulois étant venu dans ce moment-là à sa porte avec sa femme & ses enfans, Lucius le fit entrer sur l'heure dans la salle du festin, & qu'il le tua lui-même de sa propre main pour donner à ce jeune garçon le plaisir de ce spectacle. Mais il y a de l'apparence que Caton n'a écrit cette circonstance que pour rendre son accusation plus forte en aggravant le crime de Lucius. Car que ce malheureux fût, non un transfuge, mais un prisonnier, & un prisonnier condamné à mort, c'est ce que la plûpart des Auteurs assurent, & entr'autres Ciceron, dans son Traité de la vieillesse, où il fait parler Caton lui-même, qui le dit en termes exprès.

Tite-Live, livre XXXIX. 42. où il rapporte même ce que Plutarque raconte de Valerius Antias.

Ce fut sur cela que Caton étant Censeur, & purgeant le Senat, chassa de cette assemblée Lucius malgré sa dignité Consulaire, & quoique la honte de cet affront rejaillît aussi sur son frere Titus. Voilà pourquoi ces deux freres dans un état très-humilié, & fondant en larmes, s'adresserent au peuple pour demander que Caton fût obligé de venir rendre compte des raisons qui l'avoient porté à plonger une maison si illustre dans une si grande infamie. Leur demande parut juste; Caton ne recula point, il se presenta sans

autre

autre délai sur la place, & étant monté sur son Tribunal avec son Collegue, il demanda tout haut à Titus, *s'il n'avoit aucune connoissance de ce festin.* Titus ayant dit qu'il n'en avoit aucune, alors Caton déduisit tout ce qui s'y étoit passé, & après avoir fini, il défera le serment à Lucius, s'il vouloit soutenir que dans tout ce qu'il avoit dit, il eût avancé quelque chose qui ne fût pas veritable. Lucius garda le silence, & alors le peuple jugea qu'il avoit merité cette note d'infamie, & accompagna Caton honorablement jusqu'à sa maison.

Titus, affligé du malheur de son frere, se ligua avec ceux qui haïssoient déja Caton, & par ce moyen s'étant rendu le plus fort dans le Senat, il fit casser tous les baux, tous les arrentemens, & tous les marchez qu'il avoit faits au nom de la République, & lui suscita à lui-même une infinité de procès, & de procès considerables. En quoi je ne sçai s'il fit en homme sage & en bon politique de lever ainsi l'étendard, & de se porter en implacable ennemi contre un Magistrat qui faisoit le devoir de sa charge, & contre un très-bon Citoyen, pour un homme de sa maison veritablement, mais qui étoit indigne d'en être, & qui s'étoit attiré l'affront qu'on lui avoit fait. Cependant quelques jours après, le peuple étant assemblé dans le théatre pour voir des jeux, & le Senat étant assis à son ordinaire dans l'endroit le plus honorable, on apperçut Lucius, qui

Sage reflexion de Plutarque sur le ressentiment de Titus Flaminius.

s'étoit placé dans les derniers rangs, comme un homme accablé du poids de son ignominie. Cet état d'humiliation fit pitié au peuple, il ne put soutenir cette vûë, il se mit à lui crier qu'il avançât, & ne cessa de crier qu'après qu'il fut assis parmi les Consulaires qui lui firent place.

Ambition, applaudie pendant qu'elle peut se nourrir dans les guerres & dans les affaires.

L'ambition naturelle de Flaminius fut generalement applaudie pendant qu'elle eut de quoi se nourrir & s'exercer dans les guerres dont nous venons de parler; car même on vit avec plaisir, qu'après son Consulat il voulut être Tribun de soldats, sans que personne exigeât cela de lui. Mais après que son grand âge l'eut mis hors d'état d'avoir ni charge, ni commandement, il fut fort blâmé de ce que dans ce reste de vie, qui n'est plus propre aux affaires, il n'avoit pû se contenir, & qu'il s'étoit laissé emporter à cet amour forcené de réputation, & à cette passion de jeune homme toujours déplacée dans les vieillards.

Ambition, toujours déplacée dans les vieillards.

Il fut fort blâmé de ce que dans ce reste de vie, qui n'est plus propre aux affaires, il n'avoit pû se contenir.] Je suis surpris de ce jugement de Plutarque; ne diroit-on pas que Flamininus avoit alors quatre-vingt ans? Cependant quand il alla en ambassade vers Prusias, & qu'il demanda si instamment la mort d'Annibal, qui lui fut accordée, il n'avoit pas quarante-quatre ans, car il étoit né la premiere année de l'Olymp. CXXXVIII. & Annibal se fit mourir la premiere année de l'Olymp. CXLIX. il n'y a donc qu'onze Olympiades entre deux, c'est-à-dire quarante-quatre ans. A cet âge n'est-on plus en état de se mêler d'affaires & de servir son païs? Et le Senat ne l'envoye-t-il pas en ambassade vers Prusias? Il le croyoit donc encore propre aux affaires. Ce que Plutarque dit ici est d'autant plus surprenant, que dans plu-

Ce fut de cette ambition démesurée que vint cet acharnement qu'il eut contre Annibal, & qui lui attira le blâme & la haine de tout le monde. Car Annibal s'étant dérobé secretement de Carthage, s'étoit retiré auprès d'Antiochus. Mais Antiochus ayant été défait en Phrygie, & ayant accepté avec grande joye les conditions de paix qu'on lui offrit, Annibal fut encore obligé de s'enfuir. Il fut long-tems errant de côté & d'autre, & enfin il s'arrêta en Bithynie à la Cour du Roy Prusias. Les Romains n'ignoroient pas sa retraite, mais ils faisoient semblant de ne la pas voir, le méprisant à cause de sa foiblesse & de sa vieillesse, & le regardant comme un homme que la fortune avoit entierement renversé.

Annibal se retire à la Cour du Roy Prusias.

Dans ce tems-là Flaminius, envoyé en ambassade auprès de Prusias par le Senat pour quelques

Flamininus envoyé en ambassade vers le Roy Prusias.

sieurs endroits de ses ouvrages, il enseigne qu'il n'y a point d'âge qui dispense un homme de bien de s'entremettre des affaires publiques; & c'est dans cette vûë même qu'il a fait le beau Traité, *si l'homme d'âge doit se mêler du gouvernement*, où il fait voir que c'est un tombeau très-glorieux, pour y être inhumé honorablement, en ajoutant à sa mort la gloire de toute sa vie. Ce seroit une chose bien déplorable qu'un homme renonçât aux affaires publiques, lorsque l'âge a fortifié sa prudence, & augmenté son experience, & l'a rendu par-là plus capable de bien servir son païs. Il faut necessairement que Plutarque n'ait pas pris garde d'assez près au tems, & qu'il ait reculé de plusieurs années cette ambassade de Flamininus; & ce qui le prouve, c'est ce qu'il vient de dire, *après que son grand âge l'eut mis hors d'état d'avoir ni charge ni commandement*. Ce n'est pas par l'âge que cet acharnement de Flamininus contre Annibal fut blâmé, mais par sa cruauté & par son indignité.

autres affaires, trouva Annibal à cette Cour, & ne put souffrir qu'il fût en vie. Prusias s'employa fortement pour lui, priant, conjurant, & pressant Flaminius d'avoir pitié de ce vieillard, son ami, son supliant, son hôte. Jamais Flaminius ne se laissa fléchir, & demanda toujours sa mort.

Il demande opiniâtrement la mort d'Annibal.

Il y avoit sur la mort d'Annibal un ancien Oracle, qui disoit : *La terre Libysse engloutira le corps d'Annibal.* Les Carthaginois ne doutoient point que l'Oracle ne parlât de la Libye, & qu'il ne lui prédît qu'il seroit enterré à Carthage, où vrai-semblablement il devoit finir ses jours. Mais dans la Bithynie assez près de la mer, il y a un petit canton sablonneux avec une petite bourgade appellée *Libyssa.* C'étoit-là qu'Annibal faisoit sa demeure ordinaire, & comme il connoissoit le peu de fermeté & la timidité de Prusias, & qu'il craignoit toujours les Romains, il avoit pratiqué de longue main sous terre sept conduits qui répondoient tous à sa maison, & qui prenant tous de differens côtez, alloient aboutir fort loin par des issuës imperceptibles.

Il ne fut pas plutôt informé de l'ordre que Flaminius avoit donné à Prusias, qu'il chercha à se sauver par ces souterrains; mais étant tombé entre les mains des Gardes du Roy qu'on avoit disposez pour l'observer, il resolut de se faire mourir. Quelques Auteurs rapportent, qu'ayant entortillé son manteau autour de son cou, il

ordonna à un de ses esclaves d'appuyer son genou contre son dos, de tirer ce manteau de toute sa force, & en le tirant de le tordre, jusqu'à ce qu'il l'eût entierement étouffé. Il y en a d'autres qui assurent que suivant les exemples de Themistocles & de Midas, il but du sang de taureau. Mais Tite-Live écrit, qu'ayant sur lui du poison, il en composa un breuvage, & que prenant la coupe, il dit : *Délivrons les Romains de leur inquiétude & de leur frayeur ; ils ont trouvé trop long & trop dangereux d'attendre la mort naturelle d'un vieillard qu'ils haïssent. Certainement Titus ne remportera pas en cette occasion une victoire digne de lui être enviée, ni qui réponde à la gloire de ses devanciers, qui dans la guerre contre Pyrrus, envoyerent avertir cet ennemi puissant & victorieux, qu'il se tînt sur ses gardes, parce qu'on avoit resolu de l'empoisonner.*

Liv. XXXIX. 51. où il raconte toute cette histoire.

C'est ainsi qu'on assure que mourut Annibal. Quand la nouvelle de sa mort fut portée au Senat, la plûpart des Senateurs trouverent Flaminius trop odieux, trop excessif dans ses précautions & dans ses craintes, & trop cruel d'avoir fait mourir Annibal, qu'on laissoit vivre par pitié, vaincu & matté qu'il étoit par l'âge & par ses infortunes, comme un oiseau que la vieillesse a dépoüillé de son beau plumage, & qu'on ne laisse pas de nourrir ; & de l'avoir fait mourir de sa seule autorité, sans que personne lui en eût donné l'ordre, & seulement par une convoitise

de gloire, pour remporter dans la suite des tems le glorieux titre d'auteur de la mort d'Annibal. Et rappellant à ce sujet la douceur & la magnanimité de Scipion l'Africain, ils admiroient davantage ce grand homme, qui après avoir défait en Libye cet ennemi jusques-là invincible, & encore si redoutable aux Romains, ne le chassa point de son païs, & ne le demanda point à ses Citoyens; mais comme il l'avoit déja favorablement reçu, & fort bien traité dans une conference qu'il eut avec lui avant le combat, il le traita de même après sa défaite, & dans les conditions de paix qu'il lui accorda, il ne proposa rien contre lui, & n'insulta point à son infortune.

Comparaison que les Romains faisoient de la douceur de Scipion avec l'inhumanité de Flamininus.

On rapporte qu'ils s'aboucherent une autrefois à Ephese, & que se promenant ensemble, Annibal prit toujours la place d'honneur, comme lui appartenant de droit à cause de sa dignité; que Scipion le souffrit sans mot dire, & continua de se promener bonnement & simplement; qu'ensuite la conversation étant tombée sur les Généraux d'armée, Annibal avança, que de tous les Capitaines, Alexandre étoit le premier, Pyrrus le second, & lui le troisiéme; que Scipion en souriant lui dit: *Que seroit-ce donc si je ne vous avois pas vaincu? Oh Scipion!* repartit Annibal, *si vous ne m'aviez pas vaincu, je ne me nommerois pas le troisiéme, je me nommerois le premier.*

Annibal & Scipion l'Africain s'abouchent à Ephese: cette conversation se passa la quatriéme année de l'Olymp. CXLVI.

Jugement d'Annibal sur les plus grands Capitaines.

Ainsi la plûpart rapportant & admirant ces

grandes actions de Scipion, blâmoient encore davantage Flaminius d'avoir porté ses mains sur un cadavre, qui n'appartenoit point aux Romains. Il y en avoit pourtant qui loüoient cette action, & qui disoient qu'*Annibal, pendant qu'il vivoit, étoit un feu caché, qui n'attendoit que quelqu'un qui le soufflât; que ce n'étoit ni son corps, ni son bras qui étoient redoutables aux Romains pendant la vigueur de son âge; mais que c'étoient sa grande capacité & son experience jointes à cette animosité naturelle, & à cette haine inveterée qu'il avoit contr'eux, & dont la caducité ne diminuë jamais la violence, car le naturel persevere & domine toujours dans les mœurs; que la fortune ne demeure pas toujours la même, & que changeant continuellement, elle invite par de nouvelles esperances à de nouvelles entreprises ceux, qui, par la haine qu'ils nous portent, n'ont jamais cessé de nous faire la guerre dans leur cœur.*

Flamininus blâmé par les uns, & loüé par les autres, d'avoir procuré la mort d'Annibal.

Les raisons de ces derniers.

Le naturel persevere & domine toujours dans les mœurs.

Ce qui arriva dans la suite, servit encore davantage à justifier Flaminius; car d'un côté on vit un Aristonicus, fils de la fille d'un joüeur de Lyre, remplir l'Asie de séditions & de guerres pour la gloire d'Eumenes, dont il étoit fils naturel; & de l'autre côté on vit Mithridate, après tous les grands coups que Sylla & Fimbria lui avoient portez, après la perte de tant de batailles, & après la mort de tant de ses Capitaines qui avoient peri dans les combats, se relever de toutes ses défaites, & se remontrer encore formidable à Lucullus & par terre & par mer. An-

Ce qui servit dans la suite à justifier Flamininus.

Aristonicus, fils naturel d'Eumenes, remplit l'Asie de guerres.

Mithridate, après avoir été souvent defait, se montre encore formidable aux Romains.

Raisons qui devoient rendre Annibal encore redoutable.

nibal n'étoit pas même si abbatu, ni si humilié que Marius, car il avoit encore un grand Roy pour ami, il tiroit de lui de grandes pensions pour son entretien, il avoit de grandes relations avec la flotte & avec la Cavalerie & l'Infanterie de ce Prince; au lieu que Marius étoit errant dans la Libye où il mandioit son pain. Cependant les Romains, qui ne faisoient que rire & se moquer de sa misere, égorgez bientôt après, & battus de verges au milieu de Rome, se virent obligez de se prosterner devant lui, & d'en recevoir la loy; tant il est vrai que dans cette vie rien de tout ce qui est present, ne peut être regardé comme grand, ni comme petit, par rapport à l'avenir toujours incertain; car l'homme est dans un continuel changement, & jamais il n'est dans un état fixe, & il ne cesse de changer que quand il cesse de vivre. C'est pourquoi il y a des Auteurs qui assurent que Flaminius ne fit pas cette action de sa seule autorité, mais qu'il fut envoyé en ambassade avec Lucius Scipion à la Cour de Prusias uniquement pour demander la mort d'Annibal. Comme cette ambassade fut la derniere des actions mémorables de Flaminius, que l'histoire ne nous apprend point qu'il ait rien fait de considerable depuis ce tems-là, ni pour la

Marius revient de la plus grande misere, & se rend maître des Romains.

Dans cette vie rien ne doit être regardé, ni comme grand, ni comme petit, par rapport à l'avenir.

L'homme ne cesse de changer que quand il cesse de vivre.

Mais qu'il fut envoyé en ambassade avec L. Scipion à la Cour de Prusias uniquement pour demander la mort d'Annibal.] Tite-Live l'insinuë de même, & Annibal n'en doutoit point, car il le dit en propres termes : *Hi legatum Consularem, qui auctor esset Prusiæ per scelus occidendi hospitis, miserunt.* XXXIX. 51.

guerre,

guerre, ni pour la paix, & que nous sçavons seulement qu'il mourut dans sa maison d'une mort naturelle & tranquille; il est tems de faire la comparaison. *Mort de Flamininus.*

LA COMPARAISON de Titus Quinctius Flaminius, & de Philopœmen.

POUR ce qui regarde la grandeur des bienfaits dont la Grece a été comblée, ni Philopœmen, ni aucun des grands hommes de la même Nation, plus illustres encore que Philopœmen, ne sont dignes d'être comparez à Flaminius. Car tous ces grands personnages étant Grecs, ont fait la guerre aux Grecs, au lieu que Flaminius n'étant point Grec, a fait la guerre pour les Grecs. Et lorsque Philopœmen, desesperant de pouvoir secourir ses Citoyens, qui avoient sur les bras une furieuse guerre, & qui

Avantages que Flamininus a sur les plus grands Capitaines par rapport à la Grece.

Au lieu que Flaminius n'étant point Grec, a fait la guerre pour les Grecs.] Voilà une grande difference; les Capitaines Grecs ont fait la guerre aux Grecs, & un Capitaine Romain fait la guerre pour les Grecs. Mais l'ambition de Rome ne peut-elle pas avoir quelque part à ces grandes actions de Flamininus?

Et lorsque Philopœmen, desesperant de pouvoir secourir ses Citoyens, s'en alla en Crete.] Voici encore un grand avantage que Flamininus a sur Philopœmen, c'est que celui-ci quitta son païs pressé par une furieuse guerre, pour aller servir les Cretois, & que Flamininus quitta le sien, pour aller délivrer les Grecs de servitude.

étoient réduits à la derniere extrêmité, s'en alla en Crete, dans ce même-tems-là Flaminius, ayant défait le Roy Philippe au milieu de la Grece, brisoit les fers de toutes les villes & de toutes les nations Grecques, & leur rendoit la liberté.

Premier avantage de Philopœmen sur Flamininus, le nombre des batailles.

Mais si l'on recherche les batailles de l'un & de l'autre, on trouvera que Philopœmen, étant Genéral des Achéens, battit & tailla en pieces plus de Grecs, que Flaminius en combattant pour les Grecs, ne défit & ne tua de Macedoniens.

Les défauts de l'un & de l'autre.

Et pour ce qui est de leurs défauts, l'un pecha par ambition, & l'autre par opiniâtreté; l'un fut prompt à se mettre en colere, & l'autre très-difficile à appaiser; Flaminius laissa à Philippe vaincu sa dignité Royale, & pardonna aux Etoliens, & Philopœmen par un emportement de colere ôta à sa patrie même beaucoup de bourgs & de villages, qui étoient de son ressort, & par conséquent ses contribuables.

Second avantage de Flamininus sur Philopœmen, la constance dans son amitié.

De plus, Titus demeuroit toujours constamment ami de ceux à qui il avoit une fois fait du bien, & Philopœmen étoit toujours prêt à rompre par colere avec son meilleur ami, & à gâter & détruire toutes les graces qu'il lui avoit faites. En effet après tous les biens, dont il avoit comblé Lacedemone, il rasa ses murailles & ravagea tout son païs, & enfin il la changea toute entiere & renversa toute la forme de son gouvernement. Il semble même que par un excès de colere &

par un esprit de contention trop opiniâtre, il hâta sa mort lorsqu'il marcha mal-à-propos & trop chaudement contre Messene, au lieu de faire comme Titus, & de conduire son entreprise avec beaucoup de sens & de prudence, en prenant toutes les précautions necessaires pour en assurer le succès.

Troisiéme avantage de Flamininus, la prudence & la précaution.

Que si l'on regarde au nombre des guerres qu'ils ont faites & des trophées qu'ils ont érigez, l'experience de Philopœmen paroîtra plus nourrie & plus assurée, & l'emportera de beaucoup; car la guerre que Flaminius eut contre Philippe fut décidée en deux seuls combats, au lieu que cette quantité de batailles, que Philopœmen a gagnées, ne laisse aucun lieu à la Fortune de rien disputer à sa grande capacité.

Second avantage de Philopœmen sur Flamininus, l'experience pour la guerre.

Il y a plus encore, Flaminius acquit sa réputation en se servant de la puissance de sa République, qui étoit alors dans toute sa vigueur & dans toute sa force, & Philopœmen cimenta la sienne dans le tems que la Grece étoit sur son déclin. De sorte que tous ces grands succès sont pour celui-ci son propre ouvrage, & pour l'autre l'ouvrage de tous les Romains; car Titus eut

Troisiéme avantage de Philopœmen sur Flamininus, ses grands succès furent son propre ouvrage, & ceux de Flamininus, l'ouvrage des Romains.

Car la guerre que Flaminius eut contre Philippe, fut décidée en deux seuls combats, au lieu que cette quantité de batailles.] Il est plus aisé que la Fortune s'arroge quelque chose en une ou deux occasions, qu'il ne l'est, qu'elle s'attribuë la gloire de plusieurs succès. Le grand nombre de ces succès met en fureté la capacité & l'experience du Capitaine; la Fortune est trop volage & trop changeante, pour meriter qu'on les mette sur son compte.

Flamininus commandoit de bonnes troupes, & Philopœmen rendit bonnes celles qu'il commandoit.

l'avantage de commander de bonnes troupes, & Philopœmen eut la gloire de rendre bonnes celles qu'il commandoit.

Toutes choses étant égales d'ailleurs, celui qui excelle, ne peut exceller que par sa propre vertu.

Et quant à ce que tous les combats de Philopœmen ont été contre les Grecs, ce n'est pas une marque de son bonheur, mais une forte preuve de sa vertu & de son courage; car partout où toutes les autres choses sont égales, celui qui excelle, n'excelle que par sa vertu. En effet, Philopœmen ayant eu affaire contre les plus braves & les plus aguerris des Grecs, surmonta les plus rusez par ses finesses & les plus vaillans par son audace & par son courage. Ajoutez à cela que Titus gagna toutes ses batailles par les moyens qu'il avoit en main, en se servant de l'armure connuë de son tems, & de l'ordonnance qu'il avoit trouvé toute établie; & que Philopœmen gagna les siennes, en changeant l'armure reçuë & l'ordonnance qui étoit en usage. De maniere que ce qui contribuë le plus à remporter des victoires, fut imaginé & inventé par l'un, & seulement pratiqué & employé par l'autre.

Quatriéme avantage de Philopœmen sur Flamininus, les changemens qu'il fit à la guerre.

Pour ce qui est des exploits personnels & des

De maniere que ce qui contribuë le plus à remporter des victoires, fut imaginé & inventé par l'un, & seulement pratiqué & employé par l'autre.] Or il n'est pas douteux que celui qui imagine, qui invente, & qui change ce qui est défectueux, ne soit superieur à celui qui ne fait que se servir de ce qui est déja tout établi & tout trouvé; mais on peut dire aussi que celui qui se sert de ce qui est déja trouvé, & qui n'y change rien, parce qu'il est très-bon, est loüable de n'y rien changer.

coups de main, il y en a plusieurs & de très-grands de Philopœmen, & pas un seul de Flaminius. Au contraire on dit qu'un Etolien, nommé Archemede, raillant ce dernier, lui reprocha que dans une occasion, lorsque l'épée à la main il couroit contre les Macedoniens, qui faisoient ferme & qui combattoient encore, au lieu de combattre, il s'étoit arrêté & faisoit aux Dieux des prieres les mains levées vers le ciel.

Cinquiéme avantage de Philopœmen sur Flaminius, les exploits personnels.

D'ailleurs tout ce que Flaminius a fait de beau, il l'a fait pendant qu'il étoit ou Genéral d'armée, ou Lieutenant, au lieu que Philopœmen ne s'est pas montré aux Achéens moins vertueux, ni moins homme d'execution, simple particulier, que lorsqu'il étoit à la tête des troupes. Car étant Capitaine genéral, il chassa veritablement Nabis de Messene, & délivra les Messeniens; mais n'étant que simple particulier, il ferma la porte de Sparte au Genéral Diophane & à Flaminius, & par cette audace il sauva les Lacedemoniens. Aussi étoit-il si fort né pour commander, qu'il sçavoit non-seulement commander selon les loix, mais commander aux loix mêmes, quand l'utilité publique le requeroit; car il croyoit devoir ne pas attendre que ceux qu'il devoit

Sixiéme avantage de Philopœmen; il a fait de grandes choses, n'étant que simple particulier.

Philopœmen n'étant que simple particulier fait l'action d'un Genéral.

Il y a des occasions où il ne faut pas seulement commander selon les loix, mais commander aux loix.

Mais commander aux loix mêmes, quand l'utilité publique le requeroit.] Car c'étoit commander aux loix, que de prendre de lui-même le commandement, sans attendre qu'il lui fût déferé par ses Citoyens. Ces occasions sont rares & singulieres, & il n'appartient pas à tout le monde d'imiter un exemple, qui pourroit être très-dangereux.

gouverner, lui déferassent le commandement, mais le prendre de lui-même, & se servir d'eux quand l'occasion le demandoit, persuadé que dans ces occasions le veritable Genéral n'est pas celui que le peuple choisit, mais celui qui pense le mieux pour le peuple.

Quel est le veritable Genéral.

Les actions de clemence & d'humanité que Titus fit en faveur des Grecs, sont certainement glorieuses & meritent de grandes loüanges, mais les actes de fermeté & de constance que Philopœmen fit contre les Romains pour le maintien de la liberté, sont encore plus glorieux & plus dignes d'éloge; car il est beaucoup plus aisé de faire du bien aux foibles, qu'il ne l'est de nuire aux puissans, en s'opposant à leurs entreprises. Après avoir comparé ces deux grands hommes, comme la difference qui est entr'eux est fort difficile à démêler, voyons si en donnant au Grec

Autre grand avantage de Philopœmen sur Flamininus, sa fermeté contre les Romains.

Il est plus mal aisé de nuire aux puissans & de s'opposer à leurs entreprises, que de faire du bien aux foibles.

Persuadé que dans ces occasions le veritable Genéral n'est pas celui que le peuple choisit, mais celui qui pense le mieux pour le peuple.] Autre principe qui pourroit être d'une dangereuse conséquence. Il n'y a qu'un grand homme de bien & un homme, qui par de grandes actions, s'est acquis une autorité suffisante, & a donné de fortes preuves de son amour & de sa fidelité pour son païs, qui puisse le mettre en pratique, & les occasions en sont rares.

Car il est beaucoup plus aisé de faire du bien aux foibles, qu'il ne l'est de nuire aux puissans, en s'opposant à leurs entreprises.] Cela est certain. Les actes de fermeté & de constance, que l'on fait contre les puissans, en s'opposant à leurs entreprises injustes, sont mille fois plus glorieux & plus loüables que la clémence & l'humanité que l'on déploye, en faisant du bien aux foibles & aux malheureux. Ce dernier est de l'homme, & l'autre est du Heros.

Si en donnant au Grec la couronne de l'experience militaire & du grand art de commander, &

la couronne de l'experience militaire & du grand art de commander, & au Romain celle de la bonté & de la justice, nous n'aurons pas porté un bon & équitable jugement.

Couronnes que Plutarque partage au Grec & au Romain. Laquelle est la plus precieuse.

au Romain celle de la bonté & de la justice.] Voilà un beau partage. Plutarque ne décide point entre ces deux grands hommes, & nous laisse la chose à juger; pour moi j'avoüe que la couronne de la bonté & de la justice me paroît plus précieuse & plus desirable, que celle de l'experience militaire & de l'art de commander. On ne porte celle-ci qu'à certaines grandes fêtes, & trois ou quatre fois en toute sa vie, & l'autre est un ornement de tous les jours, & que la mort même ne fait pas perdre.

Fin de la vie de Titus Quinctius Flaminius.

PYRRUS:



PYRRUS.



QUELQUES Historiens racontent qu'après le deluge Phaëton fut le premier qui regna sur les Thesprotiens & les Molosses, & que ce Prince fut un de ceux qui vinrent en Epire avec Pelasge, D'autres rapportent que Deucalion & Pyrra, après avoir bâti le Temple de Dodone, s'établirent dans ce païs des Molosses.

Phaëton Roy des Thesprotiens après le deluge de Deucalion. On ne sçait ni qui il étoit, ni d'où il venoit.

Antiquité du Temple de Dodone.

D'autres rapportent que Deucalion & Pyrra, après avoir bâti le Temple de Dodone.] Ce Temple de Jupiter à Dodone est donc le plus ancien de tous les Temples. Mais les Grecs ont attribué à Deucalion ce qui ne fut fait que long-tems après lui.

Depuis le deluge de Deucalion, jusqu'à Neoptoleme, il y a environ 340. ans.

Plusieurs siécles après, Neoptoleme, fils d'Achille, y étant venu avec beaucoup de troupes, s'empara de tout le païs, laissa après lui une longue succession de Rois, qui furent appellez *les Pyrrides*, car dans son enfance il avoit eu le surnom de Pyrrus, & il donna ce même nom à l'aîné de ses enfans, qu'il eut de la Princesse Lanassa, fille de Cléodes, fils d'Hyllus. Et ce fut de-là qu'Achille même eut en Epire les honneurs divins, ayant été surnommé en langage du païs *Aspetos*.

Les Pyrrides.

C'est-à-dire, *le roux.*

Achille eut les honneurs divins en Epire, sous le surnom d'Aspetos, qui signifie inimitable.

Après les premiers Rois de cette branche, ceux qui les suivirent immediatement devinrent si barbares, & leur puissance & leurs vies tomberent dans une telle obscurité, qu'on n'en trouve aucun vestige dans l'histoire. Le premier, dont elle fait mention, c'est *Tarrutas*, qui ayant le premier orné ses villes de mœurs Grecques, fait refleurir les lettres & les arts, & établi des loix pleines d'humanité & de justice, se rendit celébre.

Tarrutas.

Les mœurs, les arts, les lettres, les loix, l'humanité & la justice venuës de Grece.

Et il donna ce même nom à l'aîné de ses enfans.] Il eut huit enfans de la Princesse Lanassa. Pyrrus étoit l'aîné, mais étant mort fort jeune, son frere Pielus, qui étoit le second, succeda à son pere.

Après les premiers Rois de cette branche.] C'est-à-dire, après Neoptoleme & son fils Pielus, les treize ou quatorze Rois qui suivirent jusqu'à Tarrutas, sont entierement inconnus dans l'histoire, à peine a-t-elle conservé les noms de quelques-uns.

C'est Tarrutas, qui ayant le premier orné ses villes de mœurs Grecques.] Justin n'attribuë pas ceci à Tarrutas, mais à Arrybas fils d'Alcetas I. qui fut envoyé à Athenes pour y être instruit, & dont il dit que, *quanto doctior majoribus suis tanto & gratior populo fuit. Primus itaque leges & Senatum annuosque Magistratus, & Reipublicæ formam composuit.*

De ce Tarrutas fut fils Alcetas, d'Alcetas, Arubas, d'Arubas, & de la Princesse Troïade, nâquit Eacide. Cet Eacide épousa Phthia, fille de Menon le Thessalien, qui acquit beaucoup de réputation dans la guerre Lamiaque, & qui, après Leosthene, fut celui de tous les alliez qui eut le plus d'autorité. De sa femme Phthia il eut deux filles, Deïdamie & Troïade, & un fils nommé Pyrrus. Les Molosses se souleverent, le chasserent de son Royaume, appellerent les fils de Neoptoleme, frere d'Arubas, & s'étant rendu maîtres de tous les amis d'Eacide, ils les firent mourir. Pyrrus encore à la mammelle fut sauvé des mains des meurtriers qui le cherchoient, par deux fideles serviteurs de son pere, nommez Androclide & Angelus, qui l'ayant enlevé assez à tems, prirent la fuite avec quelques domestiques, & quelques nourrices pour donner du lait à l'enfant.

Origine de Pyrrus.

Qui s'éleva au commencement de l'Olymp. CXIV.

Comment Pyrrus à la mammelle, car il n'avoit que deux ans, est sauvé des mains des meurtriers qui le cherchoient pour le tuer.

Et ut à Pyrro sedes, sic vita cultior populo ab Arryba statuta, l. XVII. Voici la Genéalogie telle qu'on peut la ramasser.

Tarrutas ou Tharymbas.
|
Alcetas I.
|
Neoptoleme & Arubas.
|
Alcetas II. & Eacide.
|
Pyrrus II. & deux filles Deïdamie & Troïade.

Tout ce train rendoit leur fuite difficile & lente; aussi furent-ils bientôt atteints. Dans cette extrêmité ils remettent l'enfant entre les mains d'Androcleon, d'Hippias, & de Neander, trois jeunes hommes très-fideles, très-robustes, & très-dispos, leur ordonnent de courir, sans s'arrêter, pour gagner la ville de Megare, qui étoit de la Macedoine, & cependant ils s'attachent à ceux qui les poursuivent, & moitié priant, moitié combattant, ils les amusent & les arrêtent jusqu'à nuit close. Ainsi s'étant à grand-peine défaits d'eux, ils coururent rejoindre ceux qui emportoient le jeune Prince.

Car il y avoit une autre ville de ce nom près d'Eleusine.

Ceux-ci vers le coucher du soleil se croyoient déja au but de leurs esperances; mais tout à coup ils s'en trouverent bien éloignez, car ils rencontrerent devant eux une grande riviere qui baigne les murailles de la ville, & qui est si rapide, qu'elle en est horrible à voir. Ils voulurent la sonder pour chercher un gué, mais ils la trouverent impraticable; car outre qu'elle est naturellement roide & profonde, elle étoit alors extrêmement enflée par les torrens, dont les pluyes avoient grossi son cours, joint que l'obscurité de la nuit rendoit toutes choses plus effroyables. Ils desesperoient donc absolument de pouvoir jamais sans autre secours passer l'enfant & ses nourrices, lorsque de l'autre côté de la riviere ils entendirent le bruit de quelques gens du païs qui passoient; ils se mirent à les prier

Ceux qui emportent le jeune Prince arrêtez par une riviere.

de leur aider à ce passage, & leur montrant le jeune Prince autant que la nuit le pouvoit permettre, ils crioient & les conjuroient de les secourir. Mais ces gens-là ne les entendoient point, à cause du bruit causé par la rapidité du fleuve. Ils s'arrêtoient donc là tous, les uns criant, & les autres prêtant l'oreille sans pouvoir entendre.

Enfin quelqu'un de la troupe de Pyrrus s'avisa de prendre une écorce de chêne, où avec l'ardillon d'une agraffe il écrivit la fortune du Prince, & le pressant besoin qu'il avoit d'être secouru. Ensuite roulant cette écorce autour d'une pierre qui servoit comme de lest à son jet, il la lança à l'autre rive du fleuve. D'autres disent que l'ayant lardée au bout d'un javelot, il la darda de cette maniere.

Comment ils apprennent la fortune du Prince à ceux qui étoient à l'autre bord.

Ceux qui étoient de l'autre côté ayant lû cette écorce, & voyant qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, se mirent à couper des arbres qu'ils lierent ensemble, & dont ils firent des radeaux, sur lesquels ils passerent la riviere. Il arriva par hazard que celui qui passa le premier avoit nom Achille, il se chargea du Prince & le passa, ses compagnons passerent les autres comme ils se rencontrerent.

Pyrrus passe sur un radeau.

Ce jeune Prince & ceux de sa suite ayant ainsi passé la riviere, & étant échappez par ce moyen à la poursuite de leurs ennemis, continuerent leur route, traverserent la Macedoine, & arri-

Pyrrus porté en Illyrie à la cour du Roy Glaucias.

verent en Illyrie à la cour du Roy Glaucias. Ils trouverent ce Prince assis auprès de sa femme dans son Palais; ils approchent, & se prosternant, ils mettent l'enfant à terre au milieu de la salle, & implorent sa protection. Le Roy, qui craignoit Cassandre, mortel ennemi d'Eacide, demeure tout rêveur, & garde le silence fort long-tems, pensant au parti qu'il avoit à prendre. Dans ce moment Pyrrus se traînant de lui-même, & avec ses petites mains prenant le bord de la robe de Glaucias, se leva sur ses pieds, & embrassa ses genoux. Cette action fit d'abord rire le Prince, & enfin elle le toucha de pitié, car il crut voir un supliant qui se refugioit chez lui, & qui le conjuroit avec larmes. D'autres disent qu'il ne se traîna pas vers Glaucias, mais vers l'Autel des Dieux domestiques, qui étoit dans la salle, & que se levant il étendit ses petits bras le long de l'Autel comme pour l'embrasser, & que par-là cette avanture parut à Glaucias une affaire de religion, qui interessoit les Dieux. C'est pourquoi prenant le petit Pyrrus, il le remit entre les mains de la Reine, & lui ordonna de l'élever avec ses propres enfans. Peu de tems après ses ennemis le redemanderent; & Cassandre, pour le ravoir, offrit au Roy deux cens

Glaucias reçoit le jeune Prince sous sa protection.

Justin ajoute qu'il l'adopta.

Ils trouverent ce Prince assis auprès de la Reine sa femme dans son Palais.] Justin appelle cette Princesse *Beroa*, & il dit qu'elle étoit de la race des Eacides. Voilà pourquoi on choisit la cour de Glaucias pour l'asyle de Pyrrus.

talens; mais le Roy refusa de le rendre, & dès que cet enfant eut atteint la douziéme année de son âge, il le ramena lui-même en Epire avec une puissante armée, & le rétablit dans ses Etats.

Deux cens mille écus.

Pyrrus ramené en Epire dans sa douziéme année.

Pyrrus avoit sur son visage un air de majesté plus terrible que venérable. Ses dents de la machoire superieure n'étoient point distinctes & séparées, ce n'étoit qu'un os continu, qui avoit seulement de petites coches marquées dans les endroits où les dents devoient être divisées. Il passoit pour avoir la vertu de guerir les rateleux, en sacrifiant un coq blanc, & en pressant doucement de son pied droit le viscere des malades couchez sur le dos. Il n'y avoit point d'homme si pauvre ni si abject auquel il ne fît ce remede quand il en étoit prié, & pour récompense, il ne prenoit que le coq même qui avoit été sacrifié, & ce present lui étoit très-agréable. On dit aussi que le gros orteil de son pied droit avoit

Air de Pyrrus.

Pyrrus passoit pour avoir la vertu de guerir les rateleux.

Le gros orteil de son pied droit avoit une vertu divine.

Et dès que cet enfant eut atteint la douziéme année de son âge, il le ramena lui-même en Epire.] C'est-à-dire, dès qu'il fut entré dans sa douziéme année, & cela s'accorde avec Justin, qui dit que Pyrrus avoit onze ans quand il fut remis sur le trône. Mais le même Justin ne dit pas que Glaucias le ramena en Epire, il dit que les Epirotes, ayant changé leur haine en compassion, le rappellerent, & lui donnerent des Tuteurs pour administrer son Royaume jusqu'à ce qu'il fût en âge.

Il passoit pour avoir la vertu de guerir les rateleux.] Il y a donc long-tems que les peuples sont prévenus de cette opinion, qu'il y a des Rois qui ont la vertu de guerir certains malades en les touchant, puisqu'en voici un exemple il y a près de deux mille ans, car je ne croi pas qu'il y en ait de plus ancien; mais sur ce

une vertu divine, comme cela parut après sa mort; car son corps ayant été brûlé sur le bucher & réduit en cendres, on trouva ce gros doigt entier, & sans aucune marque qu'il eût été endommagé par le feu, comme on le verra dans la suite.

Mais Plutarque a oublie d'en parler.

Pyrrus quitte ses Etats pour aller en Illyrie aux noces du fils de Glaucias.

A l'âge de dix-sept ans, se croyant assez affermi sur le trône, il quitta sa ville capitale, & alla faire un voyage en Illyrie pour se trouver aux noces d'un des fils de Glaucias, avec lesquels il avoit été élevé. Les Molosses, profitant de son absence, se révolterent encore, chasserent tous ses amis, pillerent ses biens, & se donnerent à Neoptoleme. Pyrrus ayant ainsi perdu son Roïaume, & se voyant dénué de tout secours, se retira auprès de son beau-frere Demetrius, fils d'Antigonus, qui avoit épousé sa sœur Deïdamie, qui encore fort jeune, avoit été accordée à Alexandre, fils d'Alexandre le Grand & de Roxane, & étoit déja appellée sa femme. Mais toute cette maison ayant peri malheureusement, Demetrius épousa cette Princesse, qu'on regardoit comme veuve, & qui n'étoit plus dans la premiere jeunesse.

Les Molosses s'emparent de son Royaume.

Il se retire auprès de Demetrius, qui étoit son beau frere.

Dans la Phrygie.

A la bataille, qui fut donnée dans les plaines d'Ipsus, & où tous les Rois de la terre combattirent

qui se passe aujourd'hui parmi nous, il seroit ridicule de vouloir établir la verité de cette prétenduë vertu de Pyrrus.

A la bataille, qui fut donnée dans les plaines d'Ipsus, & où tous les Rois de la terre combattirent.] Il dit que tous les Rois de la terre y combattirent, parce que là étoient Lysimachus, Seleucus,

tirent, Pyrrus, quoiqu'encore fort jeune, accompagna toujours Demetrius, renversa tout ce qui se trouva devant lui, & se distingua parmi les plus braves. Demetrius ayant été défait, il ne l'abandonna point, il lui conserva les villes Grecques, qui lui avoient été confiées, & après le traité de paix, qu'il fit avec Ptolemée, il alla pour lui en ôtage en Egypte.

Valeur de Pyrrus.

Il va en ôtage en Egypte.

Pendant qu'il fut à la cour de ce Prince, & dans les chasses, & dans tous les exercices, il donna des preuves de sa force, de son adresse, & de sa grande patience dans tous les travaux. Et voyant que de toutes les femmes de Ptolemée, Berenice étoit celle qui avoit le plus de pouvoir, & qui surpassoit toutes les autres en esprit & en sagesse, il s'attacha à elle particulierement; car autant qu'il sçavoit mépriser ceux qui étoient au-dessous de lui, autant sçavoit-il faire sa cour à ceux qui étoient au-dessus, & s'insinuer auprès de ceux qui pouvoient lui être utiles. Et comme il étoit sage & moderé dans ses mœurs & dans toute sa conduite, il fut préféré à beaucoup de jeunes Princes, qui poursuivoient en mariage la Princesse Antigone, que Berenice avoit euë de son premier mari Philippe, avant que d'être mariée à Ptolemée.

Caractere de Pyrrus.

Il épouse Antigone, fille de Philippe, premier mari de Berenice.

Après ses noces il brilla encore davantage,

Ptolemée, Cassandre, Antigonus, Demetrius. Je croi que cette bataille fut donnée la troisiéme année de l'Olymp. cxix. trois cens ans avant N. S.

& fut encore plus estimé, & par le secours de sa femme Antigone, qui avoit beaucoup de vertu, il obtint des troupes & de l'argent pour aller se rétablir dans son Royaume d'Epire. Il y fut reçu avec joye, à cause de la haine que l'on avoit pour Neoptoleme, qui gouvernoit avec beaucoup de violence & de dureté: Mais Pyrrus, craignant que ce Prince n'allât solliciter le secours de quelques autres Rois, aima mieux traiter avec lui & l'associer à son Royaume.

Il obtient des troupes du Roy d'Egypte.

Pyrrus associe Neoptoleme à son Royaume.

Quelque tems après il se trouva des gens qui les aigrirent l'un contre l'autre, & qui semerent entr'eux des jalousies & des soupçons. Ce qui anima & irrita davantage Pyrrus, nâquit de cet accident: De toute ancienneté les Rois d'Epire avoient accoutumé de tenir une assemblée dans un lieu de la Molosside, appellé *Passaron.* Là, après avoir fait un sacrifice à Jupiter Martial, ils prêtoient serment à leurs sujets, & recevoient le serment d'eux. Les Rois juroient *de gouverner selon les loix*, & les sujets juroient *de maintenir & de défendre, selon les loix, leur Royaume & leur Couronne.* Les deux Rois étant donc assemblez avec leurs sujets & leurs amis dans ce lieu pour cette cerémonie, & les sermens prêtez de part & d'autre, ils se firent de grands presens.

Ancienne coutume des Rois d'Epire.

Serment des Rois d'Epire, & celui qu'ils recevoient de leurs sujets.

Il se trouva-là un homme, nommé Gelon, qui étoit un des meilleurs & des plus fideles serviteurs de Neoptoleme. Ce Gelon, en rendant

ses respects à Pyrrus, lui fit present de deux paires de bœufs pour le labourage. Myrtile, un des Echansons de ce Prince, demanda à son Maître ces bœufs. Pyrrus les lui ayant refusez, & les ayant donnez à un autre, Myrtile en fut au desespoir. Gelon, qui s'apperçut de sa douleur & de son ressentiment, le pria à souper. Il y a même des Auteurs qui ajoutent, qu'échauffé par le vin, il eut avec lui un commerce infâme, car ce Myrtile étoit jeune, beau, & bienfait.

Gelon donne à Pyrrus deux paires de bœufs pour le labourage.

Après le souper, il lui jetta quelques propos contre Pyrrus, & le sollicita d'embrasser le parti de Neoptoleme, & d'empoisonner Pyrrus. Myrtile fit semblant de mordre à l'hameçon, & loüa ce complot, comme s'il étoit veritablement

Gelon sollicite Myrtile de conspirer contre Pyrrus.

Lui fit present de deux paires de bœufs pour le labourage.] C'étoit la coutume. Ce jour-là les sujets faisoient des presens à leur Roy; c'est cette même coutume qui amena d'Orient les Mages adorer Notre-Seigneur qui venoit de naître, & reconnoître sa souveraineté, en lui faisant des presens, comme au Maître du monde, & comme au Roy des Rois. Ici dans ce present de deux paires de bœufs donnez à un Roy, on reconnoît la simplicité de ces anciens tems. Le bœuf étoit très-consideré, comme le principal instrument de l'agriculture. C'est pourquoi Hesiode ne l'oublie pas dans les préceptes qu'il donne à Persa. *Il faut avoir, d'abord*, dit-il, *une maison, une femme & des bœufs pour le labourage.*

Gelon qui s'apperçut de sa douleur & de son ressentiment.] Ce même homme qui vient de donner à Pyrrus ces deux paires de bœufs, le voilà qui cherche à faire empoisonner ce Prince; & au-contraire celui qui vient d'être refusé lui demeure fidele.

Le pria à souper.] Dans le manuscrit de S. Germain des Prez, on lit à la marge en cet endroit, Εὐγέ σοι, Μύρτιλε, τῆς πίστεως. Mais ces paroles ne sont nullement du

Myrtile la déclare à Pyrrus.

gagné ; mais il ne fut pas plutôt sorti, qu'il alla tout découvrir à son Maître. Pyrrus lui ordonna de mener Alexicrate, chef des Echansons, chez Gelon, comme un homme prêt à entrer dans la conspiration, car il vouloit avoir plus d'un témoin d'une si noire entreprise. Gelon étant trompé par ce moyen, Neoptoleme, qui étoit trompé comme lui, & qui pensoit que l'affaire alloit son train, & qu'elle étoit sur le point d'être executée, ne put se retenir, l'excès de sa joye le porta à découvrir cette trame à ses amis. Un soir étant allé faire collation chez sa sœur Cadmie, il en lâcha quelques mots, croyant n'être entendu de personne, car il n'y avoit ame vivante dans la chambre, que Phenarete, femme de Samon, Intendant des troupeaux de Neoptoleme. Cette Phenarete étoit couchée sur un petit lit, le visage tourné contre la muraille, & faisoit semblant de dormir. Ayant donc tout entendu, sans qu'on s'en doutât, dès le lendemain matin elle alla chez Antigone, femme de Pyrrus, & lui détailla tout ce que Neoptoleme avoit dit à sa sœur en sa presence.

Samon Intendant des troupeaux de Neoptoleme. Ces Intendans étoient des hommes considerables, comme on le voit dans Homere & dans l'Ecriture-Sainte.

texte de Plutarque, c'est une exclamation d'un Lecteur, homme de bien, qui ravi de la fidelité de Myrtile, s'écrie & écrit à la marge, Εὐγί σοί, &c. *Bien te soit, Myrtile, pour cette fidelité que tu as euë pour ton Maître.* On a souvent été trompé à ces sortes de notes marginales, & on les a reçuës dans le texte fort mal à propos, en ne distinguant pas ce qui est de l'Auteur de ce qui est du Lecteur.

Pyrrus en fut d'abord informé, & n'en fit rien paroître sur l'heure. Mais à un sacrifice qu'il fit aux Dieux, il pria Neoptoleme de venir souper chez lui, & le tua, sentant bien que les principaux d'Epire étoient pour lui; car de longue main ils le pressoient de se défaire de Neoptoleme, de ne pas se contenter d'une partie du Royaume, qui lui appartenoit tout entier, & de suivre ses hautes destinées, qui l'appelloient à une plus grande gloire. Avec cette bonne volonté des principaux de son Royaume, cet attentat venu encore par-dessus, le détermina; il ne balança point, il prévint Neoptoleme, & s'en défit.

Pyrrus tuë Neoptoleme à un festin, auquel il l'avoit invité.

Le souvenir qu'il conservoit des obligations qu'il avoit à Berenice & à Ptolemée, fit qu'il donna le nom *de Ptolemée*, au premier fils qu'il eut de sa femme Antigone, & qu'il appella *Berenice* la ville qu'il fit bâtir dans la Chersonese d'Epire. Depuis ce tems-là ne concevant que de grands & vastes desseins, & dévorant déja par ses esperances tout ce qui étoit autour de lui, il se trouva d'abord engagé dans une guerre contre les Macedoniens, dont voici le prétexte: Antipater, l'aîné des enfans de Cassandre, avoit tué sa mere Thessalonique, & chassé son frere Alexandre. Celui-ci envoya vers Demetrius le prier de le secourir, & implora aussi le secours de Pyrrus. Demetrius remettant de jour à autre à cause des affaires qu'il avoit sur les bras, Pyrrus

Pyrrus donne le nom de Ptolemée au premier fils qu'il eut d'Antigone.

Il entre en guerre contre les Macedoniens.

fut plus diligent ; il se rendit auprès de lui, & lui demanda pour prix de son assistance, la ville de Nymphea, toute la côte maritime de la Macedoine & de tous les païs conquis, qui n'étoient pas de l'ancien Royaume de Macedoine. Il demanda encore l'Ambracie, l'Acarnanie, & l'Amphilochie. Le jeune Alexandre lui ayant abandonné toutes ces places, il les retint pour lui en y mettant de bonnes garnisons, & alloit conquerant les autres pour ce jeune Prince, en chassant devant lui son frere Antipater.

Places que Pyrrus demande au jeune Alexandre pour le prix du secours qu'il lui donneroit.

Le Roy Lysimachus avoit bonne envie de marcher au secours d'Antipater, mais les embarras d'affaires où il se trouvoit engagé ne lui en donnant pas le loisir ; comme il sçavoit que Pyrrus conservoit cherement le souvenir des obligations qu'il avoit à Ptolemée, & qu'il ne pouvoit, ni ne vouloit lui rien refuser, il lui écrivit de fausses lettres sous le nom de Ptolemée, qui le pressoit de retirer ses troupes, & de recevoir pour prix de cette complaisance trois cens talens d'Antipater. Pyrrus n'eut pas plutôt ouvert les lettres, qu'il reconnut la fourberie de Lysi-

Lysimachus écrit à Pyrrus de fausses lettres sous le nom de Ptolemée.

[F] Trois cens mille écus.

Pyrrus reconnoît la fourberie de Lysimachus.

La ville de Nymphea.] Près d'Apollonie dans le païs des Taulantiens sur la côte de la mer Adriatique. On peut croire aussi que c'est Apollonie même, qui étoit ainsi appellée à cause de la celébre roche, dite *Nymphaeum*, qui étoit dans son voisinage, & qui est si bien décrite dans la vie de Sylla & dans Dion, liv. 41. Au lieu de *Nymphea*, un sçavant homme, Palmerius, a cru qu'il falloit lire *Tymphea* ; car dans ces quartiers-là, il y avoit une ville de ce nom. Stephanus, Τύμφη ὄρος Θεσπρωτικόν, καὶ Τυμφαία πόλις. *Tymphé, montagne de la Thesprotie, & la ville Tymphea.*

machus, car la suscription de la lettre n'étoit pas celle dont Ptolemée avoit accoutumé de se servir quand il lui écrivoit, *à mon fils Pyrrus, salut*, mais il y avoit, *le Roy Ptolemée au Roy Pyrrus, salut*. Irrité de cette fraude, dans le moment il vomit mille injures contre le Roy Lysimachus, & bientôt après il ne laissa pas d'écouter des propositions d'accommodement. On en vint jusques-là que les trois Princes s'aboucherent pour jurer sur les sacrifices les articles de la paix dont ils étoient convenus. Quand on eut avancé les trois victimes, qui étoient un bouc, un taureau, & un belier, il arriva que le belier tomba mort de lui-même avant qu'on l'approchât de l'Autel. Tous les assistans ne firent que rire de cette avanture, mais le Devin Theodotus empêcha Pyrrus de jurer, en lui déclarant que par ce signe le Dieu prédisoit la mort à l'un des trois Princes. Ainsi Pyrrus se désista de cette paix. Les deux autres ne laisserent pas de passer outre.

Alexandre, Pyrrus, & Lysimachus s'abouchent pour jurer la paix.

Une des victimes tombe morte au pied de l'Autel.

Le Devin Theodotus empêche Pyrrus de jurer, sur ce qu'une des trois victimes étoit tombée morte.

Les affaires d'Alexandre étant donc pacifiées, & assez bien rétablies, cela n'empêcha pas que Demetrius ne se rendît auprès de lui. Il parut

Mais le Devin Theodotus empêcha Pyrrus de jurer, en lui déclarant que par ce signe le Dieu prédisoit la mort à l'un des trois Princes.] On ajoutoit alors beaucoup de foi aux explications que les Devins donnoient aux signes & aux prodiges. Cependant ici de trois Princes, il n'y en a qu'un de superstitieux. Pyrrus refuse de jurer la paix, les deux autres la jurent. La prédiction du Devin eut son effet, le jeune Alexandre fut tué.

bien d'abord qu'il venoit sans en être prié, & il fit grand' peur à son hôte. A peine eurent-ils été quelques jours ensemble, que leurs soupçons augmentant, & se défiant l'un de l'autre, ils se tendoient reciproquement des embûches; mais Demetrius, profitant d'un moment favorable, prévint Alexandre, le tua, & se fit proclamer Roy de Macedoine.

Demetrius tuë le jeune Alexandre.

Il avoit déja depuis assez long-tems quelques sujets de plaintes contre Pyrrus, car il se souvenoit des courses qu'il avoit faites dans la Thessalie; d'ailleurs la maladie naturelle des Princes & des Rois, le desir de s'étendre & de s'aggrandir, rendoit leur voisinage suspect & redoutable à l'un & à l'autre. Cette défiance augmenta encore infiniment après la mort de Deïdamie. Enfin ayant occupé chacun une partie de la Macedoine, comme ils eurent le même Royaume à disputer, ils tirerent de-là de nouveaux prétextes de faire éclater leur haine.

La maladie naturelle des Princes, c'est le desir de s'aggrandir.

Femme de Demetrius.

Demetrius mena son armée contre les Etoliens, & les ayant soumis, il laissa Pantauchus dans le païs avec des troupes pour les contenir, & avec le reste de ses forces, il marcha contre Pyrrus. Pyrrus, averti de sa marche, se mit incontinent en campagne pour aller à sa rencontre; mais s'étant égarez dans le chemin, ils se manquerent. Demetrius se jetta sur l'Epire, d'où il emmena un grand butin, & Pyrrus tombant

Demetrius soumet les Etoliens.

Demetrius ravage l'Epire.

tombant ſur Pantauchus en Etolie, lui livra bataille; le combat fut très-rude & très-opiniâtré entre l'Infanterie, & ſurtout entre les deux Chefs. Car Pantauchus, qui en courage, en force, & en adreſſe pour les coups de main, paſſoit, ſans contredit, pour être au-deſſus de tous les Capitaines de Demetrius, & qui avoit beaucoup de fierté, d'ambition, & d'audace, défioit Pyrrus & le provoquoit à en venir aux mains avec lui. Pyrrus, qui de ſon côté en force, en courage, & en ſoif d'honneur, ne cedoit à aucun Prince, ni Roy, & qui aimoit beaucoup mieux s'approprier la gloire d'Achille par ſa vertu, que de ſe l'arroger ſeulement par la naiſſance, fendoit les bataillons pour aller à la rencontre de Pantauchus.

Cette bataille fut donnee la quatrieme annee de l'Olymp. CXXII. 287. ans avant l'Ere Chrétienne.

Bataille de Pyrrus contre Pantauchus, General de Demetrius.

Comment on doit s'approprier la gloire de ſes ancêtres.

En s'abordant, ils commencerent par lancer leurs javelots. Après quoi, en étant venus aux coups de main, ils ſe ſervirent de leurs épées avec autant d'adreſſe que de force. Pyrrus reçut une bleſſure, & bleſſa ſon ennemi en deux endroits près du cou, & à la cuiſſe, lui fit tourner le dos, & le renverſa par terre, mais il ne put l'achever, car les amis de Pantauchus le lui arracherent & l'enleverent. Les Epirotes, fiers de cette victoire de leur Roy, & pleins d'admiration pour ſon courage, firent de ſi grands efforts, qu'ils rompirent & taillerent en pieces la phalange des Macedoniens, & que ſe mettant à pourſuivre les fuyards, ils en tuerent encore un

Combat de Pyrrus & de Pantauchus.

grand nombre, & firent environ cinq mille prisonniers.

Les Macedoniens défaits sont charmez de la valeur de Pyrrus.

Cette défaite n'inspira pas tant de colere & de haine aux Macedoniens contre Pyrrus, qu'elle augmenta la bonne opinion qu'on avoit de lui, & l'admiration dont on étoit déja penetré pour sa valeur, & qu'elle fournit de nouveaux sujets de parler, & de s'entretenir de son courage & de son audace, à tous ceux qui le virent dans l'action, & qui éprouverent dans le combat la force de ses armes. Ils crurent voir le regard, la vîtesse, & les mouvemens d'Alexandre, & appercevoir en lui une imitation & une ombre de cette force, de cette violence, & de cette impétuosité avec lesquelles il chargeoit les ennemis, & renversoit tout ce qui osoit lui faire tête. Les autres Rois n'imitoient Alexandre que par la pourpre de leurs habits, par le nombre de leurs Gardes, par leur panchement de cou, & par une maniere de parler fiere & hautaine; Pyrrus étoit le seul qui le representât par ses exploits d'armes, & par ses grands coups de main. Et pour ce qui est de sa science, & de sa grande habileté dans l'art de mener des troupes, & de ranger des armées en bataille, on en peut tirer les preuves des Traitez mêmes qu'il a composez sur ce sujet. Aussi dit-on qu'Antigonus interrogé qui étoit le plus grand Capitaine, répondit, *Pyrrus, pourvû qu'il vieillisse*, faisant entendre par-là que de tous les Capitaines de son

On remarquoit en Pyrrus une ombre de la force, de la violence & de l'impétuosité d'Alexandre le Grand dans les combats.

Pyrrus étoit le seul qui representât Alexandre par ses exploits.

Traitez que Pyrrus avoit faits de l'art de la guerre. Ils sont perdus.

tems, c'étoit le seul qui meritât ce nom. Mais Annibal disoit que de tous les Capitaines en general, Pyrrus étoit le premier en experience & en capacité, Scipion le second, & lui le troisiéme, comme nous l'avons écrit dans la vie de Scipion. Aussi n'avoit-il d'autre application, ni d'autre étude que la science de la guerre, & ne parloit d'autre chose dans toutes ses conversations, regardant cette science comme la plus grande & la seule digne d'un Roy, & toutes les autres, comme des gentillesses, dont il ne faisoit nul compte. L'on dit à ce propos que quelqu'un lui ayant demandé dans un festin, lequel lui paroissoit le meilleur joüeur de flute, de Python, ou de Cephisias, il répondit, *Polyperchon est meilleur Capitaine*, voulant dire par-là que c'étoient

Pyrrus regardoit la science de la guerre, comme la seule digne d'un Roy.

Mais Annibal disoit que de tous les Capitaines en général, Pyrrus étoit le prémier en experience & en capacité, Scipion le second, & lui le troisiéme, comme, &c.] Je ne sçai pas ce que Plutarque avoit écrit dans la vie de Scipion. On pourroit croire qu'il y a ici deux fautes de memoire; l'une, d'avoir dit qu'il avoit écrit dans la vie de Scipion, ce que nous voyons qu'il a écrit effectivement dans la vie de Flaminius; & l'autre, qu'il a rapporté ce jugement d'Annibal tout autrement qu'il est ici. Car il dit qu'Annibal & Scipion l'Africain s'étant abouchez à Ephese, & la conversation étant tombée sur les Generaux d'armée, Annibal avança que de tous les Capitaines, Alexandre étoit le premier, Pyrrus le second, & lui le troisiéme. Ce qu'il dit ici est bien different; car Pyrrus, qu'il n'a mis là que le second, il le met ici le premier, place qu'il avoit donnée à Alexandre, & il nomme Scipion le second, dont il n'avoit point parlé. Annibal auroit-il jugé & parlé differemment en deux differentes rencontres?

Regardant cette science, de la guerre, comme la plus grande & la seule digne d'un Roy.] Malheureux les Etats dont les Princes se

là les choses dont il étoit séant à un Roy de s'instruire pour les connoître & en bien juger.

Qualitez morales de Pyrrus.

Il étoit doux & affable à ses amis, & très-lent à se mettre en colere, mais très-prompt & très-ardent à rendre les plaisirs qu'on lui avoit faits. De-là vint qu'il fut si affligé de la mort d'Aeropus, qui lui avoit rendu de grands services. Ce n'étoit pas sa mort qui l'affligeoit, car il disoit, *qu'il avoit payé le tribut à la Nature*, mais il se reprochoit & se blâmoit d'avoir trop differé à lui marquer sa reconnoissance, & d'avoir par ces delais perdu l'occasion de lui rendre les plaisirs qu'il en avoit reçus. Car il n'en est pas des plaisirs comme des dettes; les dettes peuvent toujours se payer aux heritiers des créanciers, mais les plaisirs, si on ne les rend à leurs auteurs pendant qu'ils sont en vie, chagrinent & affligent dans la suite celui qui les doit, s'il est honnête homme, & qu'il ait de la justice & de la genérosité.

Reproche qui se faisoit Pyrrus, & que les Princes se font rarement.

Quelle grande perte c'est que de perdre l'occasion de rendre un plaisir reçu.

Difference entre les dettes & les plaisirs reçus.

Un jour qu'il étoit en Ambracie, comme ses amis lui conseilloient d'en chasser un certain

mettront cette opinion dans la tête. La science de la guerre vaut mieux certainement pour un Prince, que plusieurs autres sciences; mais la science de la paix & de la justice vaut beaucoup mieux: Et il faut regler & moderer la premiere par celle-ci.

Car il n'en est pas des plaisirs comme des dettes.] Cette difference, que Plutarque met entre les dettes & les plaisirs, est admirable pour faire voir l'obligation que c'est pour un homme noble & genéreux, de se hâter de rendre les derniers à ceux de qui il les a reçus, de peur de perdre l'occasion de marquer sa reconnoissance.

homme qui disoit beaucoup de mal de lui, il répondit, *laissons-le plutôt ici mal parler de nous parmi peu de gens, que de l'envoyer semer ses médisances partout le monde.* Une autrefois on lui amena des gens, qui à table avoient dit contre lui mille choses outrageuses, & que l'on avoit pris sur le fait, il leur demanda, *s'il étoit vrai qu'ils lui eussent dit toutes ces injures? Oui, Seigneur,* répondit un de ces jeunes gens, *& nous en aurions bien dit d'autres, si le vin ne nous eût manqué.* Pyrrus se prit à rire & les renvoya.

Beau mot de Pyrrus sur un médisant.

Après la mort d'Antigone, il épousa plusieurs femmes, pour accommoder ses affaires, & augmenter sa puissance par les grandes alliances qu'il contractoit. Car il épousa la fille d'Autoleon, Roy des Peoniens, Bircenna, fille de Bardullis, Roy des Illyriens, & Lanassa, fille d'Agathocles de Syracuse, qui lui apporta en dot l'Isle de Corcyre, dont son pere s'étoit emparé. De sa premiere femme Antigone, il eut un fils appellé Ptolemée, de Lanassa il eut Alexandre, & de Bircenna il eut Helenus, qui fut le plus jeune. Tous ces Princes étoient naturellement guerriers, mais il fomenta & augmenta encore en eux cette ardeur martiale, en les élevant dans les armes dès leur enfance, & en aiguisant ainsi de bonne heure leur courage pour ce métier. On dit qu'un de ces jeunes Princes encore enfant, lui ayant demandé auquel il laisseroit son Royaume, il répondit, *à celui qui aura l'épée la plus*

Les femmes qu'il épousa.

Enfans que Pyrrus eut de ses diverses femmes.

Terrible mot de Pyrrus, & belle réflexion de Plutarque sur ce mot.

pointuë. Parole qui ne differe pas beaucoup de l'imprécation tragique de ce pere, qui demande aux Dieux *que ses enfans fassent leurs partages avec l'épée*, tant l'ambition est une passion brutale & ennemie de toute societé.

Ambition, passion brutale, & ennemie de toute societé.

Après le gain de la bataille contre Pantauchus, Pyrrus de retour chez lui, couvert de gloire, joüissoit avec plaisir de sa réputation, & de la grandeur où il s'étoit élevé par son courage. Les Epirotes lui ayant donné en cette occasion le surnom d'Aetos : *C'est donc par vous que je le suis*, leur dit-il, *car vos armes ont été les aîles qui m'ont élevé, & qui m'ont soutenu dans un vol si haut.*

Pyrrus surnommé ἀετὸς aigle.

Mot de lui sur ce surnom.

Pyrrus profitant de la maladie de Demetrius, fait une irruption dans la Macedoine, la troisiéme année de l'Olymp. CXXIII. 284. ans avant N. S.

Quelque tems après, sur les nouvelles que Demetrius étoit dangereusement malade, il se jetta tout d'un coup sur la Macedoine pour y faire une course, & pour en emmener du butin. Et il fut bien près de se rendre maître de tout le Royaume, & de s'emparer même sans combat du Palais du Roy, car il poussa jusqu'à Edesse, qui

Parole qui ne differe pas beaucoup de l'imprécation tragique de ce pere.] Il parle de l'affreuse imprécation qu'Oedipe fait contre ses enfans, & il a en vûë ce passage des Phéniciennes d'Euripide, où Jocaste dit de ce Prince, v. 67.

Ἀρὰς ἀρᾶται παισὶν ἀνοσιωτάτας
Θηκτῷ σιδήρῳ δῶμα διαλαχεῖν τόδε.

Il fait contre ses enfans les imprécations les plus impies & les plus terribles, il prie qu'ils se mettent en possession de ses Etats à la pointe de l'épée. Ce que l'interprete latin a fort mal traduit.

Diris devovet liberos execrandis
Ut perdant hanc domum acuto ferro.

Au lieu de dire, *ut sortiantur*. La réflexion de Plutarque est très-sage. Le mot de Pyrrus approche fort de l'imprécation d'Oedipe.

étoit la Capitale, sans trouver personne qui s'opposât à lui; & au-contraire plusieurs naturels du païs venoient se rendre dans son camp, & grossir ses troupes.

Ce pressant danger réveilla Demetrius, & le força de se lever malgré sa grande foiblesse. Et ses amis & ses Capitaines ayant ramassé une armée en très-peu de tems, marcherent contre Pyrrus avec autant d'ardeur que de diligence. Mais Pyrrus, qui étoit venu pour piller, & non pour combattre, ne les attendit point, & se retira. Il perdit une grande partie de ses gens dans sa retraite, les Macedoniens ayant toujours été à ses trousses, & l'ayant continuellement chargé sur le chemin.

Demetrius se leve & marche contre Pyrrus.

Pyrrus se retire.

Demetrius, pour avoir chassé de son païs cet ennemi avec tant de facilité, ne l'en méprisa pas, & ne l'en negligea pas davantage. Mais comme il avoit de grands desseins dans la tête, & qu'il songeoit à se remettre en possession du Royaume de son pere avec une armée de cent mille hommes, & une flotte de cinq cens vaisseaux, il ne jugea à propos ni de s'arrêter, & de faire la guerre à Pyrrus, ni de laisser après son départ à la Macedoine un ennemi si voisin & si dangereux. Il fit donc la paix avec lui, pour marcher avec plus de sureté contre les autres Rois.

Du Royaume d'Asie.

Un Prince qui entreprend des guerres au loin, ne doit point laisser de voisin pour ennemi.

Contre Seleucus, Ptolemée & Lysimachus.

Les grands préparatifs de Demetrius, & le traité qu'il venoit de conclure, ayant fait découvrir son veritable dessein, les autres Rois, fort

allarmez, envoyerent des courriers à Pyrrus avec des lettres, par lesquelles ils lui témoignoient leur étonnement, de ce qu'au lieu de profiter de l'occasion qui lui étoit si favorable, il la livroit à Demetrius, & qu'il attendoit la commodité de son ennemi pour aller lui faire la guerre. Ils lui reprochoient que pouvant facilement le chasser de la Macedoine, pendant qu'il faisoit de si grandes entreprises, & qu'il se jettoit dans de si grands embarras, il remettoit jusqu'à ce qu'il n'eût plus d'affaires, & qu'il se fût aggrandi & fortifié, pour aller le combattre, & défendre contre lui dans le païs des Molosses, les Temples des Dieux, & les tombeaux de ses peres; & cela, après s'être vû enlever tout fraîchement par ce Prince sa femme avec l'Isle de Corcyre. Car la Reine Lanassa, mal-satisfaite de ce que Pyrrus lui préferoit ses autres femmes, quoique Barbares, s'étoit retirée à Corcyre, & voulant se remarier à quelqu'autre Roy, elle avoit appellé Demetrius, bien informée que de tous les Rois, c'étoit celui qui se portoit le plus facilement à faire des noces. Et Demetrius étant passé à Corcyre, l'avoit épousée, & avoit laissé une bonne garnison dans l'Isle.

Il ne faut pas attendre qu'un ennemi se soit aggrandi & fortifié pour s'opposer à lui.

La Reine Lanassa, appelle Demetrius pour l'épouser.

Demetrius faisoit facilement des noces.

Ces Rois ne se contenterent pas d'écrire ces lettres, ils se mirent en même-tems en campagne pour inquieter par leurs divers mouvemens Demetrius, qui differoit de jour à autre, & qui travailloit à ramasser tout ce qui étoit necessaire

pour

pour son expedition. Car Ptolemée s'étant embarqué avec une grosse armée de mer, vint en Grece où il fit revolter plusieurs villes. Lysimachus traversant la Thrace, tomba sur la haute Macedoine, qu'il courut & ravagea, & Pyrrus de son côté ayant aussi pris les armes, marcha contre la ville de Beroé, s'attendant bien, comme cela arriva, que Demetrius iroit à la rencontre de Lysimachus, & laisseroit la basse Macedoine sans défense.

Ville de l'Emathie, Province de la basse Macedoine.

La nuit, avant son départ, il lui sembla en songe qu'Alexandre le Grand l'appelloit, qu'étant allé à lui, il le trouva couché dans son lit, qu'il le reçut très-favorablement, & avec des propos très-gracieux, & lui promit qu'il le secourroit de très-bon cœur; & que lui Pyrrus s'étant enhardi, lui avoit demandé: *Mais, Seigneur, comment pourrez-vous me secourir, malade comme vous êtes?* Et qu'Alexandre lui avoit répondu: *Je te secourrai de mon seul nom;* qu'en même-tems il étoit monté sur un cheval de Nisée, & avoit marché devant lui comme pour lui montrer le chemin.

Songe de Pyrrus.

S'attendant bien, comme cela arriva, que Demetrius iroit à la rencontre de Lysimachus.] C'étoit juger en habile Capitaine, car il étoit bien plus important pour Demetrius d'aller défendre la haute Macedoine, & s'opposer aux progrès de Lysimachus, que de courir à Ptolémée qui s'amusoit à faire revolter des villes de Grece. Il faut courir au plus pressé.

Je te secourrai de mon seul nom.] Car les noms des grands Capitaines, comme Alexandre, sont en effet d'un grand secours dans les occasions, pour ceux qui peuvent s'en orner, & qui y répondent par leur courage.

Sur un cheval de Nisée.] C'e-

Cette vision ne laissa pas de l'encourager & de le fortifier. Usant donc de diligence, & traversant la Thessalie, il arriva devant Beroé, s'en empara, & y ayant logé la plus grande partie de son armée, il soumettoit toutes les autres villes par ses Lieutenans.

Demetrius ayant reçu ces nouvelles, & s'appercevant qu'il y avoit quelque esprit de revolte dans le camp des Macedoniens, craignit que s'il les menoit plus avant, ces troupes se trouvant en presence d'un Roy Macedonien, & qui avoit une grande réputation, ne se tournassent de son côté. C'est pourquoi renonçant au dessein de marcher contre Lysimachus, il tourna contre Pyrrus, qui étoit étranger, & haï des Macedoniens, & alla planter son camp près de Beroé. Ce voisinage fit que beaucoup de gens sortis de la place, alloient dans son armée, où ils combloient d'éloges Pyrrus, disant qu'il étoit invincible dans les combats, le plus magnanime & le plus genéreux de tous les hommes, & celui qui traitoit avec le plus d'humanité & de douceur ceux qui tomboient en son pouvoir. Outre ces habitans du païs, il y en avoit encore d'autres que Pyrrus envoyoit

[illegible] Lysimachus.

Eloges que les habitans de Beroé donnoient à Pyrrus.

toient des chevaux d'un certain canton au-dessous des portes Caspiennes, dont le terroir étoit très-propre à nourrir des chevaux. Strabon rapporte qu'il y avoit là une prairie, qui à cause de cela, étoit appellée *Hippobote*, c'est-à-dire, *qui nourrit des chevaux*; car on y tenoit d'ordinaire jusqu'à cinquante mille jumens au pâturage. Les grands & excellens chevaux de Nisée, dont les Rois de Perse se servoient, venoient de-là; d'autres disent qu'ils venoient d'Armenie. Strab. liv. XI.

ſous main, & qui faiſant ſemblant d'être Macedoniens, alloient diſant que c'étoit-là le tems favorable pour ſe délivrer de la cruauté de Demetrius, & pour embraſſer le parti de Pyrrus, Prince très-populaire, & qui aimoit particulierement les ſoldats.

Ces diſcours ébranlerent & exciterent la plus grande partie de l'armée de Demetrius; de ſorte que la plûpart promenoient les yeux ſur le camp ennemi pour voir s'ils ne découvriroient point Pyrrus, afin de s'aller rendre à lui. Par hazard dans ce moment il avoit ôté ſon caſque, & avoit la tête nuë, mais bientôt s'étant raviſé, & ayant fait réflexion que cela l'empêchoit d'être reconnu, il remit ſon caſque, & ſur le moment on le reconnut au pennache éclatant qui l'ombrageoit, & aux cornes de bouc qui en faiſoient le cimier. Auſſitôt il y eut des Macedoniens qui coururent à lui par troupes, & qui lui demanderent le mot comme à leur Genéral, & que d'autres ſe couronnerent de branches de chêne, parce qu'ils voyoient que ſes ſoldats en étoient couronnez.

Les Macedoniens abandonnent Demetrius, & ſe rendent à Pyrrus.

Et aux cornes de bouc qui en faiſoient le cimier.] Dans le manuſcrit de S. Germain des Prez, au lieu de τοῖς τραγικοῖς κέρασι, *& aux cornes de bouc*, il y a τοῖς ϛρατηγικοῖς κέρασιν, *aux cornes de commandant*; mais j'oſe aſſurer que c'eſt une faute de Copiſte, qui ignorant les uſages de ces tems-là, & ne comprenant pas ce que ſignifioient ces cornes de bouc, a écrit τοῖς ϛρατηγικοῖς, qu'il ne comprenoit pas davantage. Ces Princes ornoient leurs caſques de figures de differentes bêtes; le caſque de Pyrrus avoit des deux côtez deux cornes de bouc; dans les médailles on voit la tête d'Alexandre avec un caſque de même.

Il y en eut même qui eurent l'insolence de dire à Demetrius en face, que le meilleur parti qu'il avoit à prendre, c'étoit de se retirer, & de ceder tout à Pyrrus. Demetrius voyant que le mouvement de l'armée étoit d'accord avec ces discours, plein de frayeur, il se coula doucement, & prit la fuite, enveloppé d'un méchant manteau, & la tête couverte d'un bonnet à la Macedoniene. Un moment après Pyrrus arrive dans son camp, s'en rend le maître sans coup ferir, & se fait proclamer Roy de Macedoine.

Demetrius abandonné, prend la fuite.

Pyrrus proclamé Roy de Macedoine, la quatriéme année de l'Olymp. CXXIII. 283. ans avant N.S.

Sur ces entrefaites survient le Roy Lysimachus, qui prétend d'abord qu'il n'a pas moins contribué que Pyrrus, à la fuite de Demetrius, que par conséquent il doit avoir sa part du Royaume de Macedoine. Pyrrus, qui ne s'assuroit pas entierement encore de la fidelité des Macedoniens, & qui la tenoit pour suspecte, donna les mains

Pyrrus partage la Macedoine avec Lysimachus.

Qu'il n'a pas moins contribué que Pyrrus, à la fuite de Demetrius.] Comment y avoit-il contribué, puisque tout étoit fait quand il arriva? Il prétendoit que le bruit de sa marche avoit hâté les Macedoniens d'abandonner Demetrius, & Demetrius de se dérober & de quitter la partie. Cette prétention étoit sans doute très-frivole, & n'auroit pas été écoutée dans un autre tems, mais la conjoncture fut un excellent titre pour la faire valoir. Lysimachus arrivoit avec une armée, & il étoit Macedonien. Pyrrus craignoit donc avec raison, que cette armée, qui venoit de quitter Demetrius, ne le quittât de même pour ce Prince Macedonien. Ce fut ce qui le détermina à donner les mains à la prétention de Lysimachus, & à partager avec lui le Royaume de Macedoine, de peur de le perdre entier. Dans les plus grandes affaires de la politique, c'est d'ordinaire le moment qui décide & qui donne la loy; l'histoire en fournit mille exemples. Ce qui arriva bientôt après justifia la crainte de Pyrrus.

aux prétentions de Lysimachus; ainsi ils partagerent entr'eux les villes & les provinces. Cet accord leur parut avantageux à l'un & à l'autre dans la conjoncture où ils se trouvoient, car il étouffa la guerre qui alloient s'élever entr'eux. Mais bientôt après ils s'apperçurent que ce partage, bien-loin d'être la fin de leur haine, fut au-contraire le commencement de leurs plaintes réciproques & de leurs divisions. Car ceux, dont les mers, les montagnes, les deserts inhabitables ne sçauroient terminer l'avarice & l'ambition, & dont les bornes, qui séparent l'Europe & l'Asie, ne sçauroient borner la cupidité, comment, étant voisins & limitrophes, pourroient-ils se tenir en repos & s'empêcher de commettre des injustices pour envahir un bien qui est si près d'eux, & si fort à leur bienséance? Cela n'est pas possible; il faut qu'ils soient toujours en guerre, ayant toujours en eux ces malheureuses semences d'envie & d'usurpation. La guerre & la paix, ces noms si respectables, sont pour eux deux sortes de monnoye qui ont cours, dont ils se servent toujours pour leurs interêts, & jamais pour la justice. Encore sont-ils plus loüables

Belle réflexion de Plutarque sur l'ambition & sur la cupidité des Princes.

Princes voisins ne sçauroient s'empêcher d'être en guerre, & pourquoi.

Abus que les Princes font des noms de guerre & de paix.

La guerre & la paix, ces noms si respectables, sont pour eux deux sortes de monnoye.] La paix est certainement un nom très-respectable, car c'est la source de la felicité des peuples, elle fait fleurir la justice & la pieté; mais la guerre comment est-elle un nom si respectable? C'est parce qu'elle est destinée à appuyer la justice & à rétablir la paix; mais les Princes injustes abusent de ces deux noms, comme d'une monnoye qu'ils font valoir selon leurs interêts. Cette idée de Plutarque est très-noble & très-belle.

Maxime digne de l'attention des Princes.

quand ils font une guerre ouverte, que quand ils déguisent sous les saints noms de justice, d'amitié & de paix, ce qui n'est qu'une tréve & qu'une surséance de leurs injustices. Pyrrus est une grande preuve de cette verité. Car s'élevant encore contre Demetrius, qui avoit un peu rétabli ses affaires, & s'opposant à sa puissance, qui revenoit de son affoiblissement comme d'une grande maladie, il marcha au secours des Grecs, & alla en personne à Athenes. Là étant monté à la citadelle, il fit un sacrifice à la Déesse, & étant redescendu dans la ville le jour même, il témoigna aux Atheniens, *qu'il étoit très-satisfait de l'affection qu'ils lui avoient marquée, & de la confiance qu'ils avoient en lui, mais que s'ils étoient sages, ils ne permettroient plus à aucun Roy d'entrer dans leur ville, & qu'ils fermeroient leurs portes à tous ceux qui se presenteroient.*

Pyrrus marche au secours des Grecs contre Demetrius, qui menaçoit d'aller assieger Athenes.

Conseil remarquable que Pyrrus donne aux Atheniens.

Depuis ce tems-là il fit encore la paix avec Demetrius. Et bientôt après Demetrius étant passé en Asie, Pyrrus, à l'instigation de Lysimachus, lui débaucha la Thessalie, & attaqua les garnisons Grecques qu'il avoit dans les places, trouvant les Macedoniens plus souples & plus soumis quand il les menoit à la guerre, que quand il les tenoit en repos, & n'étant pas lui-même

Il fait encore la paix avec Demetrius.

Il lui débauche ensuite la Thessalie.

Macedoniens plus soumis dans la guerre que dans la paix.

Mais que s'ils étoient sages, ils ne permettroient plus à aucun Roy d'entrer dans leur ville.] Il leur parloit ainsi, pour les empêcher de se joindre à Demetrius; ce qui l'auroit fort incommodé. Les Atheniens profiterent si bien de ses avis, qu'ils chasserent la garnison de Demetrius.

d'une nature fort tranquille, & qui pût longuement supporter la paix.

Enfin Demetrius ayant été défait en Syrie, Lysimachus, qui se vit libre de toute crainte de ce côté-là, & dans un grand repos d'ailleurs, marcha d'abord contre Pyrrus, qui étoit alors dans la ville d'Edesse. En arrivant aux environs, il trouva les convois qu'on menoit au Roy, s'en rendit maître, & affama presque le Prince dans sa place avec son armée. D'un autre côté par ses lettres & par ses discours il corrompit les principaux des Macedoniens, car il les accabloit de reproches, & leur faisoit honte de ce qu'ils s'étoient choisi pour maître un étranger, dont les ancêtres avoient toujours été soumis aux Macedoniens, & qu'ils tenoient éloignez de la Macedoine les amis & les familiers d'Alexandre.

Lysimachus marcha contre Pyrrus.

Ces reproches entraînerent la plûpart des Macedoniens. Pyrrus, qui craignit les suites, se retira avec ses Epirotes & les troupes de ses alliez, & perdit la Macedoine de la même maniere qu'il l'avoit gagnée. C'est pourquoi les Rois n'ont pas raison de blâmer les particuliers de ce qu'ils changent quelquefois de parti selon leurs interêts, car ces particuliers ne font en cela que suivre leur exemple, & pratiquer les leçons d'infidelité & de trahison, qu'ils leur donnent par toute leur conduite, & en ne se montrant que

Belle réflexion de Plutarque sur l'infidelité des particuliers, qui changent de parti par interêt.

Maxime de la plûpart des Princes.

Et en ne se montrant que trop souvent persuadez.] Voici une

trop souvent persuadez, que celui-là avance le plus ses affaires, & travaille le mieux pour son utilité, qui dans tous ses desseins consulte & suit le moins la justice.

Pour un Prince inquiet, c'est une vie languissante que de ne faire de mal à personne, & de n'en recevoir de personne.

Pyrrus comparé à Achille.

Passage du premier livre de l'Iliade.

Pyrrus s'étant donc alors retiré en Epire, & ayant absolument abandonné la Macedoine, la Fortune lui ouvroit les moyens de joüir de son Etat sans aucun trouble, & de vivre en paix en gouvernant justement ses peuples. Mais lui, estimant que de ne faire de mal à personne, & de n'en recevoir de personne, c'étoit une vie languissante, & pleine d'un dégoût mortel, comme Achille il ne pouvoit supporter l'inaction, *il dévoroit son cœur, demeurant dans son quartier, & soupirant après les allarmes & les combats.* Pressé donc par cette humeur boüillante & inquiete, il embrassa la premiere occasion que la Fortune lui offrit, de se jetter dans de nouvelles affaires.

Les Tarentins déliberent d'appeller Pyrrus à leur secours.

Les Romains faisoient la guerre aux Tarentins. Ceux-ci ne pouvant ni la soutenir, ni la terminer à cause de l'audace & de la méchanceté de ceux qui les gouvernoient, délibererent d'appeller Pyrrus, & de le faire leur Général, comme celui de tous les Princes qui joüissoit d'un plus grand loisir, & qui étoit un très-grand Capitaine. Des plus anciens des Citoyens, & de ceux qui avoient

belle leçon que Plutarque donne aux Princes. Ils se montrent trop souvent persuadez de cette détestable maxime, que l'infidelité & l'injustice leur sont plus utiles que la justice & la bonne foi; de-là cette opinion se glisse dans l'esprit des particuliers, & ouvre la porte à toutes sortes d'injustices & de crimes.

le

le plus de sens, les uns s'opposerent à cette déliberation, mais ils furent vaincus par les cris & par la violence du peuple, & les autres voyant ce desordre, se retirerent, & renoncerent à ces assemblées tumultueuses.

Meton, Citoyen de Tarente.

Il y avoit alors dans la ville un Citoyen, fort honnête homme, & d'un esprit doux, appellé Meton. Le jour que l'on devoit faire passer le décret pour appeller Pyrrus, le peuple étant déja assemblé, Meton ceignant sa tête d'une couronne de fleurs fanées, prenant un flambeau à la main, comme ceux qui ont fait la débauche, & qui sont yvres, & faisant marcher devant lui une Menestriere, s'en alla ainsi en masque jusqu'au milieu de l'assemblée. Là, comme cela arrive dans une populace, qui est la maîtresse, & où la Democratie est mal reglée, les uns se mettent à battre des mains, les autres à rire de toute leur force, personne ne s'oppose à lui, au-contraire on ordonne à la Menestriere de joüer de sa flute, & à lui de chanter, en s'avançant au milieu de l'assemblée. Comme on croyoit qu'il se disposoit à obéir, il se fit un grand silence. Alors Meton, au lieu de chanter, éleva la voix, & dit : *Hommes de Tarente, vous faites fort bien de ne pas empêcher ceux qui veulent se réjoüir & aller en masque pendant qu'ils le peuvent encore, & si vous étiez sages vous-mêmes, vous vous réjoüiriez aussi, & vous vous hâteriez de joüir d'une liberté, qui sera de peu de durée; car je vous avertis que dès que Pyrrus sera ici, vous*

Adresse de Meton pour tâcher d'empêcher les Tarentins d'appeller Pyrrus.

Discours de Meton aux Tarentins.

aurez bien d'autres affaires, il faudra changer de manieres & de mœurs, & mener une autre vie.

Ces paroles toucherent la plûpart des Tarentins, & il s'éleva un bruit qui courut toute l'assemblée, qu'il disoit la verité. Mais ceux qui craignoient d'être livrez aux Romains, si la paix venoit à se faire, grondoient le peuple, & l'accabloient d'injures de ce qu'il souffroit si doucement qu'on se moquât de lui avec tant de licence & d'indignité, & se jettant tous sur Meton, ils le chasserent de l'assemblée. Ainsi le décret étant passé, ils envoyerent en Epire des Ambassadeurs, non-seulement des Tarentins, mais de tous les Grecs d'Italie, avec des magnifiques presens pour Pyrrus. Ils eurent ordre de dire à Pyrrus *qu'ils n'avoient besoin que d'un Capitaine sage, experimenté, & de réputation, qu'ils ne manquoient pas de bonnes troupes, & qu'en rassemblant seulement les forces des Lucaniens, des Messapiens, des Samnites, & des Tarentins, ils mettroient sur pied une armée de vingt mille chevaux, & de trois cens cinquante mille hommes de pied.* Cette grande promesse n'éleva pas seulement le courage à Pyrrus, elle inspira encore aux Epirotes un violent desir, & une forte passion de marcher à cette guerre.

Les Tarentins envoyent des Ambassadeurs à Pyrrus pour l'appeller à leur secours, la quatriéme année de l'Olymp. CXXIV. 279. ans avant N. S.

Les forces prodigieuses de ces quatre peuples.

Il y avoit alors à la Cour de Pyrrus un Thessalien, nommé Cyneas, homme d'un grand sens, & qui ayant été disciple de Demosthene, passoit pour celui des Orateurs de ce tems-là qui pou-

Cyneas disciple de Demosthene.

Qui pouvoit le mieux rappeller dans l'esprit de ses auditeurs;

voit le mieux rappeller dans l'esprit de ses auditeurs, comme l'ombre & l'image de la force & de l'éloquence de ce grand maître. Il s'étoit attaché à Pyrrus, & ce Prince s'en servoit pour l'envoyer en ambassade vers les villes avec lesquelles il avoit quelque chose à traiter. Dans tous ces emplois Cyneas confirma la verité de ce mot d'Euripide, que *l'éloquence emporte tout ce que le fer ennemi pourroit emporter*. Aussi Pyrrus disoit-il, que l'éloquence de Cyneas lui avoit gagné plus de villes, qu'il n'en avoit conquis par les armes, c'est pourquoi il avoit beaucoup de considération pour lui, le combloit d'honneurs, & l'employoit à toutes ses plus grandes affaires.

Services que Pyrrus tiroit de Cyneas.

C'est un vers des Phéniciennes d'Euripide.

Cyneas voyant donc Pyrrus se préparer à passer en Italie, & le trouvant un jour d'assez bonne humeur, & assez de loisir, il entra avec lui en conversation, & l'attaquant le premier, il lui dit: *Seigneur, les Romains passent pour de grands hommes de guerre, & ils commandent à plusieurs Nations très-belliqueuses & très-aguerries; si Dieu nous fait la grace de les vaincre, quel avantage tirerons-nous de*

Conversation de Pyrrus & de Cyneas.

comme l'ombre & l'image de la force & de l'éloquence de ce grand maître.]) Voici un personnage d'une éloquence si grande que Pyrrus avoüoit lui-même, qu'il lui avoit gagné plus de villes par cette éloquence, qu'il n'en avoit conquis par les armes. Cependant tout l'éloge que Plutarque lui donne, c'est qu'il étoit celui de tous les Orateurs, qui pouvoit le mieux rappeller dans l'esprit de ses auditeurs, comme l'ombre & l'image de l'éloquence de Demosthene, dont il avoit été le disciple. Quel homme n'étoit-ce donc point que le maître d'un tel disciple ?

notre victoire? Pyrrus lui répondit, *Cyneas, tu me demandès-là une chose qui parle d'elle-même. Les Romains une fois vaincus, il n'y aura dans leur païs ni ville Barbare, ni ville Grecque qui ose nous resister; nous serons d'abord maîtres de toute l'Italie, dont la grandeur, la force & la puissance doivent être moins ignorez de toi que d'homme du monde.* A ces mots, Cyneas fut quelque moment sans parler, enfin il continua, *mais, Seigneur, quand nous serons maîtres de l'Italie, que ferons-nous?* Pyrrus, qui ne voyoit pas encore où il en vouloit venir: *Voilà*, lui dit-il, *la Sicile qui nous tend les bras, Isle abondante en toutes sortes de biens, très-peuplée, & très-facile à prendre; car depuis la mort d'Agathocle, tout y est en combustion, il n'y a point de Chef dans leurs villes, & tout y est gouverné par les Orateurs, esprits remuans & venaux. Tout ce que vous dites là*, répondit Cyneas, *est très-vrai-semblable; mais la Sicile prise, sera-ce la fin de nos expeditions? Au contraire*, repartit vivement Pyrrus, *si Dieu nous accorde la victoire, & que nous réussissions, ce ne seront là que les préludes de plus grandes entreprises. En effet de la Sicile, qui est-ce qui pourroit s'empêcher de passer en Afrique, & à Carthage? Il n'y a qu'un pas. Agathocle lui-même étant parti secretement de Syracuse, & ayant traversé ce petit trajet de mer avec peu de vaisseaux, pensa bien s'en rendre maître. Or l'Afrique soumise, quelqu'un osera-t-il ni dire, ni penser qu'aucun de tous ces ennemis, qui nous font aujourd'hui de la peine, & qui nous harcelent de toutes parts, ose seulement*

Il y avoit alors 31. ans de cette expedition d'Agathocle.

lever la tête? *Non certainement*, répondit Cyneas en l'interrompant; *car*, continua Pyrrus, *tu vois bien qu'avec une si grande puissance il nous sera bien aisé de recouvrer la Macedoine, & de regner tranquillement sur toute la Grece*. *Cela est évident*, répondit Cyneas, *mais quand nous aurons tout conquis, que ferons-nous?* *Ce que nous ferons?* *Nous vivrons en repos, nous passerons les jours entiers en banquets, en conversations, en fêtes, nous ne penserons qu'à nous réjoüir.* Alors Cyneas l'arrêtant, *Eh! Seigneur*, lui dit-il, *qu'est-ce qui nous empêche dès aujourd'hui de vivre en repos, de faire des banquets, de celébrer des fêtes, de nous réjoüir? Nous avons dès-maintenant en notre puissance, sans aucune peine, sans aucun soin, ce que vous voulez aller acheter par tant de sang, par tant de travaux, par tant de perils, & par tant de maux que nous souffrirons, & que nous ferons souffrir aux autres.*

Les hommes vont acheter par bien du sang un bonheur qu'ils pourroient avoir sans peine.

Car, continua Pyrrus, *tu vois bien.*] Les Interprétes s'étoient fort trompez sur ce passage, en donnant ces paroles à Cyneas; c'est Pyrrus qui doit parler ici; ce n'est pas à Cyneas à fournir des raisons à Pyrrus; c'est donc Pyrrus qui continuë. La faute est venuë de ce qu'on ne s'est pas apperçu que Plutarque supprime les, *dit-il*, *répondit-il*, c'est la matiere qui conduit, cela est assez sensible.

Nous avons dès maintenant en notre puissance, sans aucune peine, sans aucun soin,]. Ceci renferme une grande leçon, si nous en sçavions profiter. Quoique ce soit un sentiment que le bon sens peut inspirer seul, je croirois qu'Horace avoit en vûë cette réponse de Cyneas, quand il dit dans l'Epître XI. du livre I. *Toute la peine que nous prenons est inutile, ce n'est qu'une laborieuse oisiveté; nous cherchons le bonheur par mer & par terre. Ce que vous cherchez est ici; il est même à Ulubres, si vous avez un esprit tranquile & égal.*

Strenua nos exercet inertia; navibus atque

Effet ordinaire des veritez qu'on dit aux Princes.

Ce discours de Cyneas affligea Pyrrus sans le corriger ; il voyoit bien qu'il abandonnoit une felicité sure, mais il n'avoit pas la force de renoncer à des esperances, qui flatoient ses desirs & son ambition. Il envoya donc d'abord Cyneas aux Tarentins avec trois mille hommes de pied ; & bientôt après quantité de vaisseaux plats, de galeres, & toute sorte de bateaux de passage étant arrivez de Tarente, il y embarqua vingt élephans, trois mille chevaux, vingt mille hommes d'Infanterie, deux mille Archers, & cinq cens Frondeurs.

Pyrrus entraîné par son ambition.

Grande tempête qu'essuye Pyrrus en passant à Tarente.

Tout étant prêt, il fit voile. Dès qu'il eut gagné la pleine mer, il s'éleva hors de saison un vent de Nord si impétueux, qu'il l'emporta ; d'abord le vaisseau où il étoit, fut obligé de ceder à sa violence. Enfin ses pilotes & ses mariniers firent de si grands efforts, qu'il resista & aborda à la côte d'Italie avec des peines infinies, & un très-grand danger ; mais le reste de sa flotte ne put tenir sa route, tous ses vaisseaux furent dispersez ; les uns furent poussez loin des rivages d'Italie dans les mers de Libye & de Sicile, les autres ne pouvant doubler le cap de Japygie, furent surpris par la nuit, & la mer, qui étoit fort haute & fort irritée, les battant très-violemment de ses vagues amoncelées, les poussa contre la côte en des endroits difficiles & herissez

Quadrigis petimus bene vivere. Quod petis, hic est.
Est Ulubris, animus si te non deficit aequus.

de rochers, où ils furent fort mal-traitez.

Pendant que la galere Capitainesse, où étoit Pyrrus, n'eut qu'à combattre les flots qui venoient de la haute mer, elle resista à tous leurs coups, parce qu'elle étoit grande & forte, mais un vent de terre s'étant levé, alors cette galere battuë par la prouë, fut en très-grand danger de s'entr'ouvrir par les grandes secousses qu'elle souffroit. Car de l'exposer encore à une mer si furieuse & à un vent qui n'avoit point de tenuë, & qui changeoit à tout moment, de tous les maux dont on étoit menacé, celui-là paroissoit le plus terrible.

Dans cette extrêmité Pyrrus ne balança point, il se jetta à la mer, ses amis & ses gardes se jetterent après lui, faisant à l'envi tous leurs efforts pour le secourir & le sauver. Mais la nuit, qui étoit fort noire, & les vagues, qui étoient poussées impétueusement contre la côte & repoussées avec un grand mugissement, rendoient le secours très-difficile. Enfin après avoir lutté toute la nuit contre les vents & les vagues, le lendemain le jour étant déja grand, & le vent considérablement baissé, ce Prince fut jetté sur le rivage, le corps entierement foible & abbattu, mais le courage toujours grand, toujours invincible, qui seul l'empêchoit de succomber.

Pyrrus se jette à la mer pour gagner la côte à la nage. Ses amis & ses gardes s'y jettent après lui.

N'eut qu'à combattre les flots qui venoient de la haute mer.] Dans le texte au lieu de πλαγίυ, qui fait ici un très-mauvais sens, j'ai suivi la correction de Xylander, qui a lû πελαγίυ.

En même-tems les Messapiens, sur la côte desquels le flot l'avoit jetté, accoururent pour lui donner tous les secours qui étoient en leur pouvoir. Ils allerent aussi au-devant de quelques-uns de ses vaisseaux qui étoient échappez, & dans lesquels il se trouva peu de Cavalerie, mais deux mille hommes de pied & deux élephans. Pyrrus les ayant rassemblez, marcha avec eux à Tarente.

Dès que Cyneas fut averti de son arrivée, il sortit au-devant de lui avec ses troupes. Pyrrus, arrivé dans Tarente, ne voulut d'abord rien faire par la force, & malgré les Tarentins, jusqu'à ce qu'il eût des nouvelles que ses vaisseaux étoient sauvez, & que la plus grande partie de son armée l'eût rejoint. Mais quand toutes ses troupes furent arrivées, alors voyant les habitans de Tarente si amollis, qu'on ne pouvoit les obliger à se mettre en état, ni de se secourir eux-mêmes, ni de secourir les autres, qu'en leur faisant une très-grande violence, & qu'ils comptoient que pendant qu'il combattroit pour eux, ils demeureroient tranquillement dans leurs maisons à se baigner, à se parfumer, & à faire l'amour, il commença par fermer tous les lieux d'exercice & tous les parcs où ils avoient accoutumé, en se promenant, de s'entretenir de nouvelles, & de regler toutes les affaires de la guerre dans leurs discours, & il leur ôta leurs festins, leurs momons, & leurs assemblées pour ces conversations hors de saison. Il leur

Tarentins amollis par le luxe & par les délices.

Changemens que Pyrrus fait d'abord dans Tarente.

leur fit prendre les armes, & dans les montres & les revûës il se rendit très-severe & très-inexorable pour tous ceux qui y manquoient; de sorte qu'il y en eut plusieurs, qui n'étant pas accoutumez à une discipline si exacte, quitterent la ville, appellant une servitude insupportable, de ne pouvoir plus vivre à leur fantaisie dans les délices & les voluptez.

Ce que la plûpart des hommes appellent servitude insupportable.

Dans ce tems-là il reçut nouvelles que le Consul Levinus s'avançoit contre lui avec une puissante armée, & qu'il étoit déja dans la Lucanie où il brûloit & saccageoit tout. Quoiqu'il n'eût pas encore reçu les secours de ses alliez, comme il trouvoit très-honteux de souffrir que les ennemis s'approchassent davantage, & vinssent faire le degât jusqu'à sa vûë, il se mit en campagne avec le peu de troupes qu'il avoit. Mais il envoya devant un Heraut aux Romains pour leur demander, si avant que de commencer la guerre, ils ne voudroient pas consentir à terminer à l'amiable les differends qu'ils avoient avec les Grecs d'Italie, en le prenant pour Juge & pour Arbitre. Le Consul Levinus répondit au Heraut, *que les Romains refusoient Pyrrus pour Arbitre, & ne le craignoient point pour ennemi.*

La premiere année de l'Olymp. CXXV. 278. ans avant N.S.

Pyrrus avant que d'en venir à un combat, tente les voyes de la douceur.

Réponse fiere du Consul Levinus au Heraut de Pyrrus.

Cette réponse reçuë, Pyrrus s'avança, alla camper dans la plaine, qui est entre les villes de Pandosie & d'Heraclée, & sur l'avis que les Romains étoient fort près de lui, & qu'ils étoient

Qu'ils étoient campez de l'autre côté du fleuve de Siris.] C'est ainsi

campez de l'autre côté du fleuve de Siris, il monta à cheval, & s'approcha de la rive pour reconnoître leur situation. Quand il vit la belle ordonnance de leurs troupes, leurs gardes avancées, le bel ordre qui regnoit partout, & la bonne assiette de leur camp, il en fut émerveillé; & s'adressant à un de ses amis, qui se trouva près de lui, *Megacles*, lui dit-il, *cette ordonnance des Barbares n'est nullement barbare; nous verrons si le reste y répondra.* Et déja inquiet de l'avenir, il resolut d'attendre l'arrivée de ses alliez, se contentant d'avancer un corps de troupes sur la riviere pour s'opposer aux Romains, s'ils vouloient tenter le passage. Mais les Romains, qui vouloient prévenir les secours qu'il vouloit attendre, se hâterent de passer. L'Infanterie passa à gué, & la Cavalerie partout où elle pouvoit; de sorte que le corps avancé de Pyrrus craignant d'être enveloppé, se retira vers le gros de l'armée.

Eloge que Pyrrus donne à l'ordonnance des Romains.

Les Romains passent la riviere de Siris.

A cette nouvelle Pyrrus tout troublé, ordonne aux Capitaines de son Infanterie de mettre promptement leurs troupes en bataille, & d'attendre ses ordres sous les armes, & avec toute sa Cavalerie, qui étoit d'environ trois mille chevaux, il s'avança en diligence, esperant qu'il surprendroit encore les Romains embarrassez au

qu'il faut lire *du fleuve de Siris*, & non pas *du fleuve de Liris*; car le *Liris* est de la Campanie, & le *Siris* est de la grande Grece, & passe près d'Heraclée. Strabon les a fort bien distinguez; en un mot c'est du *Siris* qu'il s'agit ici.

passage, & disperlez çà & là sans aucun ordre. Mais quand il vit en deçà de la riviere, briller quantité de boucliers Romains, & leur Cavalerie marcher contre lui en belle ordonnance, alors il serra ses rangs, & commença l'attaque, se faisant d'abord remarquer à la beauté & à l'éclat de ses armes qui étoient très-riches, & donnant à connoître par ses actions que la réputation, qu'il avoit acquise, n'étoit pas au-dessus de sa vertu. Car se livrant & s'abandonnant au combat sans s'épargner en aucune maniere, & renversant tout ce qui se trouvoit devant lui, il ne perdoit pas un moment sa prudence ordinaire; & au milieu des plus grands dangers il conservoit tout son bon sens, donnoit ses ordres, comme s'il eût été fort loin du peril, & couroit çà & là pour rétablir les affaires, & pour soutenir ceux qui étoient les plus pressez.

Pyrrus les attaque.

Pyrrus conservoit toute sa prudence & tout son bon sens dans les plus grands perils.

Dans le fort de la mêlée, Leonatus de Macedoine vit un cavalier Italien, qui s'attachoit à Pyrrus, qui piquoit toujours à lui, qui changeoit de poste quand il en changeoit, & qui regloit tous ses mouvemens sur les siens; il dit au Roy, *Seigneur, voyez-vous ce Barbare, qui monte un cheval noir aux pieds blancs? Il paroît avoir quelque grand dessein dans la tête, car il a toujours les yeux sur vous, il n'en veut qu'à vous, & plein d'ardeur, de fierté & de colere, il neglige tous les autres pour ne s'attacher qu'à vous. C'est pourquoi donnez-vous garde de cet homme.* Pyrrus lui répondit, *Leonatus, il n'y a per-*

Cavalier Italien qui s'attache à Pyrrus pour le tuer.

Réponse de Pyrrus à Leonatus.

sonne qui puisse éviter sa destinée. Mais je t'assure que ni cet Italien, ni aucun autre ne se réjoüira aujourd'hui de m'avoir approché.

Comme il finissoit ces mots, le cavalier Italien prenant sa pique par le milieu, & faisant tourner son cheval, poussa droit à Pyrrus, & lui porta un grand coup, qui ne blessa que son cheval. En même-tems Leonatus perça de sa pique le cheval du cavalier. Les deux chevaux étant tombez, Pyrrus fut d'abord environné d'une foule de ses amis qui l'enleverent, & qui tuerent le cavalier Italien, qui combattit avec beaucoup de courage. Il étoit de la ville de Ferentum, commandoit une compagnie d'hommes d'armes, & avoit nom Oplacus.

Cette avanture enseigna à Pyrrus à se précautionner davantage, & à prendre plus garde à lui. Voyant sa Cavalerie qui plioit, il envoya ordre à son Infanterie d'avancer, la mit promptement en bataille, & après avoir donné ses armes & son manteau à un de ses amis nommé Megacles, & s'être déguisé sous les siennes, il chargea impétueusement les Romains. Ceux-ci le reçurent avec beaucoup de courage. Le combat fut longtems disputé, & la victoire long-tems douteuse; on dit que les uns & les autres plierent sept fois, & revinrent sept fois à la charge. Le changement d'armes de Pyrrus fut fait bien à propos pour lui sauver la vie, mais il pensa lui être funeste, & lui arracher la victoire des mains, car les ennemis

Changement d'armes sauve la vie à Pyrrus, mais il pense lui faire perdre la victoire.

se jetterent en foule sur Megacles, qu'ils prenoient pour le Roy. Le premier qui le blessa, & qui le jetta par terre, ce fut un cavalier nommé Dexoüs. Cet homme lui arrachant son armet & son manteau, & poussant à toute bride vers le Consul Levinus, il lui montra cet armet & ce manteau, lui criant, *qu'il avoit tué Pyrrus*. Ces dépoüilles étant portées dans tous les rangs comme en triomphe, ce fut une joye inexprimable dans toute l'armée des Romains, tout y retentit de cris de victoire; & dans l'armée des Grecs ce fut une consternation generale, & un découragement universel.

L'armet & la cotte d'armes de Pyrrus portez dans tous les rangs de l'armée Romaine.

Pyrrus, qui s'apperçut du terrible effet de cette méprise, parcourut diligemment toutes les lignes, la tête nuë, tendant la main à ses soldats, & se faisant connoître à sa voix & à son geste. Le combat étant rétabli, ce furent enfin les élephans qui déciderent principalement du gain de la bataille; car Pyrrus, voyant que les Romains étoient rompus par ces animaux épouvantables, & que leurs chevaux, avant même que de les approcher, en étoient effrayez, & emportoient leurs maîtres, mena promptement contr'eux sa Cavalerie Thessalienne, pendant qu'ils étoient en desordre, & les mit en fuite avec un grand meurtre.

Elephans, cause de la victoire de Pyrrus.

Pyrrus profite bien d'un moment, & remporte sur Levinus une grande victoire.

Denys d'Halicarnasse écrit qu'il mourut à cette bataille près de quinze mille Romains, & Hieronymus n'en met que sept mille. Et du côté de

Pyrrus, le même Denys compte treize mille morts, & Hieronymus un peu moins de quatre mille. Mais c'étoient tous les plus braves des amis & des Capitaines de Pyrrus, & ceux ausquels il avoit le plus de confiance, & dont il se servoit dans les occasions les plus perilleuses.

Pyrrus s'empare du camp des Romains, & s'approche de Rome.

Pyrrus, sans perdre tems, s'empara du camp des Romains qu'il trouva abandonné, retira plusieurs villes de leur alliance, ravagea tout le païs, & s'approcha jusqu'à trois cens stades de Rome. Les Lucaniens & les Samnites l'ayant joint après le combat, il les gronda fort de leur retardement; mais on voyoit bien à son air qu'il étoit ravi, & que sa fierté en étoit augmentée d'avoir défait avec ses seules troupes, & celles des Tarentins, sans le secours de ses alliez, cette armée des Romains si nombreuse & si aguerrie.

Magnanimité des Romains après une si grande défaite.

Les Romains de leur côté eurent tant de courage & de magnanimité, qu'après une si grande perte, ils ne rappellerent point le Consul Levinus, quoique l'on rapporte que Fabricius dit en cette occasion, *que les Epirotes n'avoient pas vaincu les Romains, mais que Pyrrus avoit vaincu Levinus*, voulant dire par-là que cette défaite étoit l'ouvrage du grand sens & de la bonne conduite du Genéral, & non de la valeur & de la superiorité de ses troupes. Faisant donc de nouvelles levées pour remplir les legions, & pour en augmenter le nombre, & tenant sur cette guerre des discours pleins de fierté & d'audace, comme n'ayant

nullement le courage abbattu, ils causerent quelque sorte d'étonnement & de surprise à Pyrrus. C'est pourquoi il jugea à propos de leur envoyer le premier une ambassade pour les sonder, & voir s'ils ne voudroient pas entendre à quelque voye d'accommodement, pensant bien que de prendre la ville de Rome, & de s'en rendre maître, ce n'étoit pas là une petite affaire, ni qui pût être executée avec les forces qu'il avoit. Au lieu que s'il pouvoit les obliger à faire la paix, cela serviroit infiniment à augmenter sa réputation après une si grande victoire.

Pyrrus vainqueur envoye des Ambassadeurs à Rome pour proposer un accommodement.

Cyneas étant donc envoyé à Rome, s'aboucha avec les premiers de la ville, & leur envoya à tous, & à leurs femmes des presens de la part du Roy. Il n'y en eut pas un seul qui les reçût, ils répondirent tous, & leurs femmes mêmes, *que quand Rome auroit fait publiquement un traité avec le Roy, ils seroient disposez à lui obéir, & à lui donner des marques de leur amitié & de leur reconnoissance.*

Tous les Romains refusent les presens de Pyrrus.

Cyneas introduit dans le Senat pour son audience publique, fit une harangue, où avec beaucoup de douceur il proposa des conditions très-avantageuses & très-capables de tenter & de persuader. Mais le Senat, sans paroître seulement ébranlé, les rejetta toutes, quoique Pyrrus offrît de leur rendre sans rançon les prisonniers qu'il avoit faits à cette bataille, qu'il promît de leur aider à conquerir toute l'Italie, & qu'il ne de-

Cyneas est introduit dans le Senat, où il propose des conditions très-avantageuses.

Le Senat les rejette.

mandât autre chose que leur amitié, & une entiere sureté pour les Tarentins. Il y en avoit pourtant plusieurs qui paroissoient incliner à faire la paix, disant qu'ils avoient été déja vaincus dans un grand combat, & qu'ils étoient à la veille d'en voir un plus grand encore, les forces de Pyrrus étant considerablement augmentées par la jonction de plusieurs peuples d'Italie ses confederez.

Il y avoit alors un personnage illustre, nommé Appius Claudius, qui à cause de sa grande vieillesse, & de la perte de ses yeux, s'étoit retiré des affaires, & vivoit en repos. Ce grand homme ayant appris les offres qu'on faisoit au Senat de la part de Pyrrus, & entendu le bruit sourd qui couroit, que le Senat étoit disposé à les accepter, il ne put se retenir, mais plein d'impatience, il ordonna à ses esclaves de le prendre, & se fit porter au travers de la grande place au lieu où le Senat étoit assemblé. Quand il fut à la porte, ses fils & ses gendres le prenant & le soutenant l'introduisirent dans la salle. Le Senat le voyant entrer, garda le silence pour marquer son respect, & pour faire honneur à un personnage si considerable.

Appius Claudius Cecus se fait porter au Senat.

Dès qu'il fut à sa place, sans se donner le tems de s'asseoir, il parla en ces termes : *Romains, jusqu'ici j'ai regardé comme un malheur d'avoir perdu la vuë, mais aujourd'hui je regarde comme un plus grand*

Discours d'Appius Claudius dans le Senat.

Mais aujourd'hui je regarde comme un plus grand malheur de n'avoir pas perdu aussi l'oüie.] Car s'il y a des choses qu'on est

malheur

malheur de n'avoir pas perdu aussi l'ouïe, & d'entendre les honteuses resolutions que vous prenez, & les malheureux traitez que vous allez faire, qui vont détruire & ruiner toute la gloire que Rome s'est acquise par ses travaux. Que sont donc devenus ces propos hautains que vous teniez & qui ont retenti par toute la terre, que si cet Alexandre le Grand étoit venu en Italie du tems de notre jeunesse, & de la vigueur de l'âge de nos peres, il ne conserveroit plus aujourd'hui la réputation d'invincible, mais que par sa fuite, ou par sa mort il auroit ajouté un nouveau lustre à la gloire de Rome? Vous faites bien voir maintenant que tous ces grands discours n'étoient que vaine vanterie & folle présomption, vous qui craignez aujourd'hui les Chaoniens & les Molosses, qui ont toujours été la proye des Macedoniens, vous qui tremblez au seul nom de Pyrrus, qui a passé sa vie à faire la cour à un des Gardes de ce même Alexandre. Presentement il erre comme un bandit par l'Italie, bien moins pour secourir les Grecs de cette contrée, que pour fuir les ennemis qu'il a dans son païs. Et il a l'insolence de vous promettre la conquête de l'Italie avec ces mêmes troupes, qui n'ont pû le mettre en état de conserver une petite partie de la Macedoine. Ne vous flatez donc pas qu'en faisant amitié & al-

malheureux de voir, il y en a aussi qu'on est malheureux d'entendre. Avant lui Oedipe avoit dit dans la piece de Sophocle: *Ne me dites pas que j'ai mal fait de me priver de la lumiere, &c. Ah! si l'on pouvoit aussi se priver de l'oüie, je ferois ce double sacrifice à mon desespoir, & pour fermer la porte à la connoissance des maux dont je suis environné, je serois bientôt aussi sourd qu'aveugle.* Mais Appius n'a pu prendre ce sentiment dans Sophocle qu'il ne connoissoit point, il l'a pris dans la Nature.

liance avec lui, vous en serez débarrassez, vous ne ferez que vous attirer tous ses alliez, qui ne manqueront pas de vous tomber sur les bras, vous méprisant & vous regardant comme des gens aisez à vaincre par quiconque voudra vous attaquer, si Pyrrus se retire, non-seulement sans porter la peine de son insolence, mais encore après avoir obtenu les Tarentins & les Samnites pour salaire & pour prix de s'être moqué des Romains.

Après qu'Appius eut ainsi parlé, tous les voeux se déclarerent pour la guerre, & on renvoya Cyneas avec cette réponse : *Que Pyrrus sortît promptement de l'Italie, & que s'il vouloit ensuite il envoyât demander la paix ; mais que tant qu'il seroit en armes dans leur païs, les Romains lui feroient la guerre de toutes leurs forces, quand même il auroit battu dix mille Levinus.*

Genéreuse réponse des Romains à l'Ambassadeur de Pyrrus.

On dit que pendant que Cyneas travailloit à faire cet accommodement, il prit un soin particulier de s'instruire des moeurs & des coutumes des Romains, d'examiner leur maniere de vivre, tant publique que particuliere, & d'étudier la forme de leur gouvernement, & qu'ayant été bien informé de tout dans les conversations qu'il eut avec les principaux, il en fit un fidele rapport

Cyneas pendant son sejour à Rome s'instruit des mœurs & des coutumes des Romains, & de la forme de leur gouvernement.

Mais encore après avoir obtenu les Tarentins & les Samnites pour salaire & pour prix de s'être moqué des Romains.] C'est le seul veritable sens de ce passage que l'Interpréte Latin & l'Interpréte François avoient très-mal expliqué. Appius regarde les Samnites & les Tarentins, comme le prix que Pyrrus retire de l'insulte qu'il a faite aux Romains, car ils demeureront ses alliez, s'il leur procure l'impunité & la sureté. Cela est très-sensé, & le reste ne veut rien dire.

à Pyrrus, & lui dit entr'autres choses, que *le Senat lui avoit paru une assemblée de plusieurs Rois*. Et sur la grande quantité de peuple qu'il avoit vûë, il lui dit, *qu'il craignoit beaucoup qu'ils ne combattissent contre une autre hydre*. Car déja le Consul Levinus avoit une armée deux fois plus grande que la premiere, & il laissoit encore à Rome une infinité de Romains capables de porter les armes, & de faire plusieurs armées aussi nombreuses que celle qu'il venoit de lever.

Le Senat Romain paroissoit une assemblée de Rois.

Le retour de Cyneas à Tarente fut suivi de l'arrivée des Ambassadeurs que les Romains envoyoient à Pyrrus pour traiter de la rançon, ou de l'échange des prisonniers. Du nombre de ces Ambassadeurs étoit Fabricius, dont Cyneas dit à Pyrrus que les Romains faisoient un très-grand cas, le regardant comme un homme de bien, & comme un grand Capitaine, mais qu'il étoit d'une extrême pauvreté. Pyrrus le reçut avec une très-grande distinction, lui fit toutes sortes d'honneurs, & le pressa de recevoir quantité d'or qu'il lui offrit, non pour le porter à aucune chose indigne de lui, mais comme un simple present, qui devoit être le gage de leur amitié & de leur hospitalité. Fabricius ayant refusé ses offres, il ne lui en parla pas davantage ce jour-là; mais le lendemain voulant le surprendre & l'étonner, comme il n'avoit encore jamais vû d'élephant, il ordonna au Capitaine de ses élephans d'en armer le plus grand, de le mener dans le lieu où il seroit en

Les Romains envoyent des Ambassadeurs à Pyrrus.

Pyrrus fait de grands honneurs à Fabricius.

Fabricius refuse tout l'or de Pyrrus.

conversation avec Fabricius, & de le tenir là derriere une tapisserie, pour le faire paroître quand il l'ordonneroit. Cela étant executé & le signal donné, on retira la tapisserie, & cet animal énorme parut tout à coup, levant sa trompe sur la tête de Fabricius, & jettant un cri horrible & épouvantable. Fabricius s'étant tourné tout doucement sans témoigner ni crainte, ni surprise, dit à Pyrrus en souriant, *Seigneur, ni votre or ne m'émut hier, ni votre élephant ne m'émeut aujourd'hui.*

Réponse de Fabricius à Pyrrus qui avoit voulu l'effrayer.

Le soir quand ils furent à table, on parla de beaucoup de choses, & après avoir parcouru les affaires de la Grece, & discouru des Philosophes, Cyneas fit tomber la conversation sur Epicure, & détailla ce que les Epicuriens pensent des Dieux, & du gouvernement des Etats. Il dit qu'ils faisoient consister la fin & le souverain bien de l'homme dans la volupté; qu'ils fuyoient les dignitez & les charges, comme la ruine & la peste du bonheur; qu'ils ne donnoient à la Divinité ni amour, ni haine, ni benignité, ni colere, qu'ils soutenoient qu'elle n'avoit aucun soin des hommes, & qu'ils la releguoient dans une vie tranquille, où elle passoit tous les siécles sans affaires, & plongée dans toutes sortes de délices & de voluptez.

Conversation de Pyrrus, de Fabricius, & de Cyneas à table pendant un souper.

Doctrine d'Epicure.

Pendant que Cyneas parloit encore, Fabricius, à qui cette doctrine étoit nouvelle, s'écria de toute sa force: *O grand Hercule, que Pyrrus &*

Horreur que Fabricius a pour cette doctrine, qui etoit très-nouvelle, puisqu'E-

S'écria de toute sa force, ô grand Hercule.] On voit ici combien

les Samnites épousent cette secte pendant qu'ils feront la guerre aux Romains:

picure vivoit encore, & qu'il ne mourut que douze ans après cette conversation.

Pyrrus, admirant la grandeur d'ame de cet homme, & charmé de la sagesse de ses mœurs, desira encore avec plus de passion de traiter amitié & alliance avec sa ville, au lieu de lui faire la guerre. Et le prenant en particulier, il le conjura qu'après avoir moyenné un accommodement entre lui & Rome, il voulût bien s'attacher à lui, & vivre dans sa cour, où il seroit le premier de tous ses amis, & de tous ses Capitaines. Fabricius lui répondit tout bas, *Seigneur, vous ne pensez pas à ce que vous me demandez. Cela ne vous seroit ni avantageux, ni utile. Car ceux qui vous honorent & qui vous admirent presentement, s'ils m'avoient une fois connu, m'aimeroient beaucoup plus pour leur Roy, que vous-même.* Voilà quel étoit Fabricius.

Ce que la sagesse d'un homme fait sur l'esprit d'un ennemi.

Franche réponse de Fabricius à l'offre de Pyrrus.

Un Roy comme Fabricius préferable à un Roy comme Pyrrus.

cette doctrine d'Epicure fut détestée des Romains sitôt qu'elle parut. Elle excita dans le cœur de Fabricius l'indignation qu'elle doit exciter dans celui de tout homme sage, & ce Romain la croit si horrible & si opposée à la pieté, qu'il souhaite que Pyrrus & les Samnites ayent ces sentimens impies, pendant qu'ils feront ennemis des Romains, afin qu'ils soient privez de la protection des Dieux; mais en même-tems il souhaite qu'ils ne persistent dans ces sentimens, que pendant qu'ils feront la guerre à sa patrie, afin qu'ils n'ayent pas toujours les Dieux pour ennemis. Tout se trouve dans ce sentiment, pieté, grandeur, bienséance, humanité. J'ai traité plus amplement cette matiere de la doctrine d'Epicure dans la vie d'Epictete.

M'aimeroient beaucoup plus pour leur Roy que vous-même.] Cette réponse est magnanime sans être outrée, car je suis persuadé qu'il n'y a point de peuple assez insensé & assez ennemi de lui-même, pour n'aimer pas mieux un Roy comme Fabricius, qu'un Roy comme Pyrrus.

Pyrrus ne se fâcha point de cette réponse, & ne la reçut pas en Tyran, au-contraire il apprit à ses amis la magnanimité de ce Romain, & ne confia qu'à lui les prisonniers, afin que si le Senat ne vouloit pas lui accorder la paix, ils lui fussent renvoyez après qu'ils auroient embrassé leurs parens & leurs amis, & celébré la fête des Saturnales. Comme en effet ils lui furent renvoyez après la fête, le Senat ayant ordonné la peine de mort contre tous ceux qui demeureroient, & qui ne se rendroient pas auprès de lui.

Prisonniers Romains renvoyez à Pyrrus.

La peine de mort ordonnée contre ceux qui demeureroient.

L'année suivante Fabricius ayant pris le commandement de l'armée, un inconnu vint à lui dans son camp, & lui rendit une lettre du Medecin du Roy, qui lui offroit d'empoisonner Pyrrus, si les Romains lui promettoient une récompense proportionnée au grand service qu'il leur rendroit en terminant une si terrible guerre sans aucun danger pour eux. Fabricius, détestant l'injustice & l'atroce méchanceté de cet homme, & faisant entrer son Collegue Emilius dans ses sentimens, écrivit promptement à Pyrrus pour l'avertir de se précautionner contre cette malheureuse trame. Sa lettre étoit conçuë en ces termes:

La troisiéme année de l'Olymp. CXXV. 277. ans avant N.S.

Le Medecin de Pyrrus offre à Fabricius d'empoisonner son Maitre.

Fabricius déteste la méchanceté de ce monstre, & en donne avis à Pyrrus.

CAÏUS FABRICIUS ET QUINTUS EMILIUS, Coss. Au Roy Pyrrus,
SALUT.

Il paroît que vous vous connoissez mal en amis & en ennemis. Et vous en tomberez d'accord, quand vous

Lettre de Fabricius à Pyrrus.

aurez lû la lettre qu'on nous a écrite. Car vous verrez que vous faites la guerre à des gens de bien & d'honneur, & que vous donnez toute votre confiance à des méchans & à des perfides. Ce n'est pas pour l'amour de vous que nous vous donnons cet avis, c'est pour l'amour de nous-mêmes, afin que votre mort ne donne point une occasion de nous calomnier, & que l'on ne croye pas que nous avons eu recours à la trahison & à la fraude, parce que nous desesperions de terminer heureusement cette guerre par notre courage & par notre vertu.

Pyrrus ayant lû cette lettre, & bien averé la conspiration, fit punir son Medecin, & pour témoigner à Fabricius & aux Romains sa reconnoissance, il lui renvoïa tous ses prisonniers sans rançon & lui dépêcha encore Cyneas, pour tâcher de convenir de la paix avec lui. *Reconnoissance de Pyrrus.*

Les Romains, qui ne vouloient recevoir de leur ennemi ni grace, ni récompense, pour n'avoir pas commis contre lui la plus abominable des injustices, ne dédaignerent pas de recevoir de lui les prisonniers, mais ils lui en renvoyerent un pareil nombre des Tarentins & des Samnites. Et pour ce qui regardoit le traité d'amitié & de paix, ils ne permirent pas seulement à Cyneas d'en parler, que Pyrrus n'eût vuidé l'Italie avec son armée, & qu'il n'eût regagné l'Epire sur les mêmes vaisseaux qui l'avoient porté. Mais comme ses affaires demandoient un second combat, il assembla son armée, se mit en marche, & attaqua les Romains près de la ville d'Asculum. *Générosité des Romains.*

Second combat de Pyrrus contre les Romains près de la ville d'Asculum.

Là il fut acculé dans des lieux impraticables à la Cavalerie, & contre une riviere très-difficile, & dont le rivage étoit marécageux, desorte que ses élephans n'ayant point de passage ni d'espace pour se joindre à son Infanterie, il y eut de son côté beaucoup de morts & beaucoup de blessez. La nuit seule, qui sépara les combattans, le sauva d'une entiere défaite. Le lendemain cherchant à avoir sa revanche dans un lieu plus uni & plus égal, où ses élephans pussent joüer & se mêler avec les ennemis, il envoya de grand matin quelques troupes se saisir de ces postes difficiles, où il avoit combattu le jour précedent, mit son armée en bataille, & mêla beaucoup de Piquiers & d'Archers parmi ses élephans. En cet état il s'ébranla & marcha avec beaucoup d'impétuosité & de roideur contre les Romains, ses rangs bien ordonnez & bien serrez.

Ce combat recommence le lendemain.

Les Romains n'ayant plus le secours de ces lieux favorables, qui donnoient le moyen d'éviter l'ennemi & de l'enfermer, sans qu'il pût s'étendre, furent obligez d'en venir aux mains de front & de plein pied. D'abord ils se hâterent de repousser & de renverser l'Infanterie de Pyrrus avant l'arrivée des élephans; & ce fut là qu'ils firent de merveilleux efforts, en donnant de grands coups d'épée contre les piques des ennemis sans épargner leurs personnes, ne visant qu'à frapper, & ne se mettant point en peine de se couvrir, & de parer les coups qu'on leur portoit.

Mais

Mais enfin après une longue resistance, ils furent obligez de plier, & la déroute commença par l'endroit que Pyrrus attaquoit, si forte fut l'impression qu'il fit avec sa phalange. Les élephans acheverent de renverser & de dissiper le reste, les Romains ne pouvant se servir de leur courage contre ces animaux feroces; mais étant forcez de ceder comme à l'effort d'une vague impétueuse qui menace d'accabler, ou comme à un tremblement de terre, plutôt que d'attendre d'être écrasez, sans pouvoir combattre, ni se donner le moindre secours, & que de mourir ainsi pour néant dans des tourmens & des douleurs insupportables. Leur fuite ne fut pas longue, pour gagner leur camp, car il étoit fort proche.

Les Romains obligez de plier & mis en déroute.

Hieronymus écrit qu'il n'y fut tué du côté des Romains que six mille hommes, & que du côté de Pyrrus dans les listes mêmes du Roy, on ne comptoit que trois mille cinq cens morts. Mais Denys d'Halicarnasse soutient qu'il n'y eut pas deux combats près de la ville d'Asculum, & que la défaite des Romains ne fut ni bien claire ni bien nette; qu'il n'y eut qu'un seul combat, qui dura jusqu'au coucher du soleil; que les deux armées eurent beaucoup de peine à se séparer; qu'elles ne se séparerent qu'après que la nuit fut venuë, & qu'après que Pyrrus eut été blessé au bras d'un coup d'épieu, & que son bagage eût été pillé par les Samnites, & qu'il y fut tué environ quinze mille hommes des deux côtez. Les uns & les autres

Ce livre de Denys d'Halicarnasse est perdu.

s'étant retirez, comme quelqu'un felicitoit Pyrrus de sa victoire, on dit qu'il lui répondit, *si nous en remportons encore une pareille, nous sommes perdus.*

Mot de Pyrrus sur la bataille qu'il venoit de gagner.

En effet il avoit perdu à cette bataille la plus grande partie des troupes qu'il avoit amenées d'Epire, & tous ses amis & tous ses Capitaines, excepté un bien petit nombre; il n'en avoit pas d'autres pour les faire venir & pour remplacer les morts, & il trouvoit ses alliez refroidis & découragez. Au lieu qu'il voyoit que les Romains rétablissoient très-facilement & très-promptement leurs legions, car tous les hommes dont ils avoient besoin, ils les tiroient sans peine de Rome, comme d'une fontaine inépuisable dont ils avoient la source dans leur maison, & que bien-loin de perdre courage, & de se laisser abattre par tant de pertes, au-contraire la colere aiguisant leurs courages, ils tiroient de leurs défaites mêmes de nouvelles forces, & une nouvelle ardeur pour continuer la guerre.

Pyrrus ayant la tête remplie de ces pensées si affligeantes, retomba pourtant bientôt dans ces vaines esperances qui le flattoient; car voilà tout à coup de nouvelles entreprises qui se presentent

Nouvelles entreprises qui se presentent à la fois à Pyrrus.

Ils tiroient de leurs défaites mêmes de nouvelles forces.] La loüange que Pyrrus donne ici aux Romains, est la même qu'Annibal leur donna bientôt après, comme Horace l'explique dans l'Od. IV. du IVe. liv.

Per damna, per cædes, ab ipso
Ducit opes animumque ferro.

Cette nation tire de nouvelles forces & une nouvelle vigueur de ses pertes & de ses blessures. Ce n'est point une exageration du Poëte, la Poësie parle là comme l'Histoire.

à lui, qui tiennent son esprit en balance, & qui l'embarrassent pour le choix. D'un côté il arrive des députez de Sicile, qui viennent lui remettre entre les mains Syracuse, Agrigente, & la ville des Leontins, & le prier de venir chasser les Carthaginois de leur Isle, & la délivrer de Tyrans; & de l'autre côté il arrive dans le même-tems de Grece des courriers, qui viennent lui donner avis que Ptolemée, surnommé *Ceraunus*, avoit été tué à une bataille, qu'il avoit donnée contre les Gaulois dans la Macedoine, & que dans cette conjoncture il se presenteroit fort à propos aux Macedoniens, qui avoient besoin d'un Roy.

C'est-à-dire, la foudre.

Pyrrus commença d'abord par se plaindre de la Fortune, de ce qu'elle rassembloit en un seul & même moment deux occasions si differentes de faire de grandes choses. Ensuite affligé de ce qu'en embrassant l'une, il falloit necessairement abandonner & perdre l'autre, il fut long-tems flottant & irresolu, pensant profondement à laquelle il devoit se déterminer. Enfin il lui parut

Plutarque peint bien ici le caractere d'un ambitieux.

Il arrive dans le même-tems de Grece des courriers qui viennent lui donner avis que Ptolemée surnommé Ceraunus, *avoit été tué à une bataille.*] Ptolemée Ceraunus, frere de Ptolemée Philadelphe, avoit été tué sous le Consulat de Levinus, trois ans avant que Pyrrus reçût ces courriers; bien-loin que les Macedoniens manquassent de Roy, il y en avoit déja eu trois ou quatre depuis la bataille. D'abord Meleagre succeda à Ptolemée, Antipater à Meleagre, Sosthene à Antipater, & Antigonus, qui avoit succedé à Sosthene, regnoit actuellement, dans le tems que Pyrrus reçut ces courriers. Plutarque veut dire apparemment qu'on faisoit entendre à Pyrrus, que les Macedoniens le préferoient à Antigonus, à cause de sa grande réputation.

que les affaires, que les Siciliens avoient sur les bras, étoient plus grandes à cause du voisinage de l'Afrique, & qu'elles lui promettoient une plus ample moisson de gloire. Il pencha donc de ce côté-là, & sans perdre un moment il dépêcha Cyneas, comme il avoit accoutumé, pour parler aux villes, & pour les avertir de son arrivée. Cependant il mit une grosse garnison dans Tarente malgré les habitans, qui lui representoient qu'il devoit demeurer avec eux, pour executer les choses pour lesquelles il étoit venu, qui étoient de faire la guerre aux Romains, ou que s'il vouloit abandonner leur païs, il devoit leur laisser leur ville en l'état où il l'avoit trouvée. Mais il leur répondit très-rudement, & leur ordonna de se tenir en repos jusqu'à son retour, & s'embarqua.

Car il vouloit s'assurer de cette place pour les grands desseins qu'il meditoit.

Dès qu'il fut abordé en Sicile, il trouva toutes choses disposées, comme il l'avoit esperé; les villes se livroient à l'envi entre ses mains, & de tout ce où il falloit employer les armes & la force, rien ne lui resistoit d'abord. Avec trente mille hommes de pied, deux mille cinq cens chevaux, & une flotte de deux cens voiles, il alloit chassant les Carthaginois devant lui, & renversoit leur domination. La plus forte place qu'ils eussent, & la mieux pourvûë de gens de défense, c'étoit la ville d'Eryx; Pyrrus resolut de la forcer. Quand son armée fut prête à donner l'assaut, il s'arma de toutes pieces, & s'avançant vers les murailles,

Grands succès de Pyrrus en Sicile.

Ville située sur une haute montagne près de Drepanum.

il fit un vœu à Hercule, & lui promit un sacrifice & des jeux publics pour honorer la valeur, si dans cette journée par de grandes actions il se montroit aux Grecs de Sicile digne de ses ancêtres, & de l'armée qu'il commandoit. En même-tems il fait donner le signal par les trompettes, fait écarter les Barbares de la muraille à coups de traits, & les échelles étant plantées, il monte le premier.

Vœu que Pyrrus fait à Hercule, en allant donner un assaut.

Pyrrus monte le premier à l'assaut d'Eryx, & fait des prodiges de valeur.

Là il est assailli par une foule d'ennemis, mais il chasse les uns de la muraille, ou les précipite en bas, & à grands coups d'épée il fait mordre la poussiere aux autres, & se fait autour de lui un rempart de morts. Dans ce grand peril il ne reçut pourtant pas la moindre blessure; car il paroissoit si terrible aux Barbares, qu'ils n'osoient soutenir sa vûë, & en cette occasion il prouva par ses grands exploits, qu'Homere a bien jugé de la valeur, & qu'il en a parlé avec grande connoissance, quand il a fait voir que c'est la seule de toutes les vertus qui a des mouvemens, des transports divinement inspirez, & des saillies de fureur, qui élevent l'homme au-dessus de lui-même.

Homere a bien jugé de la valeur.

La ville étant prise, il accomplit son vœu, il fit un magnifique sacrifice à Hercule, & donna le spectacle de toutes sortes de jeux & de combats.

Pyrrus s'acquitte de son vœu.

De tous les Barbares, ceux qui habitoient la ville de Messine, & qu'on appelloit *Mamertins*,

Les habitans de Messine appellez Mamertins.

étoient ceux qui incommodoient le plus les Grecs, car ils les avoient fait la plûpart leurs tributaires, & les accabloient d'impôts, étant plus forts, en plus grand nombre, & d'ailleurs très-belliqueux. C'est pourquoi même ils eurent le nom de *Mamertins*, qui dans la langue Latine signifie *Martiaux*. Pyrrus ayant pris leurs Collecteurs, qui levoient les impôts, les fit tous mourir, & les ayant défaits eux-mêmes dans un grand combat, il rasa toutes leurs forteresses.

Les Carthaginois envoyent demander la paix à Pyrrus.

Les Carthaginois, voyant ses grands progrès, commencerent à le rechercher, & lui envoyerent offrir de l'argent & des vaisseaux, s'il vouloit leur accorder la paix & son amitié. Mais comme il aspiroit à de plus grandes choses, il leur répondit qu'ils n'avoient d'autre moyen d'obtenir son amitié & la paix, qu'en abandonnant la Sicile, & qu'en mettant la mer de Libye pour bornes entre les Grecs & eux. Et le courage enflé de ses prosperitez & des forces qu'il avoit en main, il ne pensoit qu'à poursuivre les grandes esperances qui l'avoient attiré en Sicile.

Réponse de Pyrrus.

Pyrrus aspiroit à la conquête de l'Afrique.

La premiere & la principale étoit la conquête de l'Afrique. Il avoit assez de vaisseaux pour ce grand dessein, mais il manquoit de matelots; & pour en ramasser il ne menagea pas beaucoup les villes, mais les traita en maître avec beaucoup de rigueur, en les forçant de lui en fournir, & en les châtiant très-severement quand elles n'obéissoient pas à ses ordres. Ce n'étoit pas là la conduite qu'il

Il force les villes à lui fournir des matelots.

avoit tenuë d'abord, car en arrivant il avoit tâché de gagner l'affection des peuples; il étoit gracieux à tous, témoignoit avoir en eux une entiere confiance, & ne leur causoit aucune peine ni le moindre chagrin. Etant donc devenu d'homme doux & populaire, un insuportable Tyran, sa grande severité le fit passer non-seulement pour ingrat, mais encore pour infidele, cependant ils fournissoient tout ce qu'il demandoit, car c'étoit une necessité indispensable, quoique d'ailleurs ils fussent fort indisposez contre lui, à cause de ce qu'il venoit de faire à Thonon & à Sostrate, les deux Capitaines qui avoient le plus de pouvoir dans la ville de Syracuse. C'étoit eux qui lui avoient persuadé de venir en Sicile, qui à son arrivée lui avoient remis la ville entre les mains, & qui avoient été les principaux instrumens de tout ce qu'il avoit fait dans cette Isle. Malgré toutes ces obligations, on s'apperçut de son refroidissement pour eux, car il ne vouloit ni les mener avec lui, ni les laisser dans la ville en son absence, parce qu'il s'en défioit. Sostrate, craignant quelque mauvais tour, prit le parti de s'éloigner. Thonon, qui ne fut pas si prudent, fut seul sa victime, car Pyrrus l'accusa d'être dans les sentimens de Sostrate, & le fit mourir. Cet injuste procedé dérangea ses affaires, non petit à petit & l'une après l'autre, mais tout à la fois. La haine que les villes conçurent pour lui fut si grande, que les unes se liguerent avec les Car-

D'homme populaire d'abord, il devient un insupportable Tyran.

Infidelité de Pyrrus envers les deux Officiers ausquels il avoit le plus d'obligation.

Suites funestes d'un injuste procedé.

thaginois, & les autres avec les Mamertins pour le détruire.

Dans le tems qu'il ne voyoit partout que revoltes contre lui, que nouvelles entreprises & qu'un soulevement general, il reçut des lettres des Samnites & des Tarentins, qui lui mandoient qu'ils ne pouvoient plus suffire à soutenir la guerre dans leurs villes, étant chassez de toute la campagne, & qui le conjuroient de venir très-promptement les secourir. Ces lettres arriverent bien à propos, pour donner à son départ un prétexte honnête, & pour faire croire que ce n'étoit ni une suite, ni un abandonnement de la Sicile, comme s'il eût desesperé d'y réussir. Mais la verité étoit que ne pouvant se rendre maître de l'Isle, comme d'un vaisseau agité par la tourmente, il chercha à en descendre, & se jetta en Italie pour la seconde fois. On dit qu'étant embarqué & ayant fait voile, il tourna la vûë vers l'Isle, & dit à ceux qui étoient autour de lui : *Mes amis, quel beau lieu d'exercice nous laissons-là aux Carthaginois & aux Romains!* & cela arriva bientôt après, comme il l'avoit conjecturé.

Pyrrus retourne en Italie, la premiere année de l'Olymp. CXXVI. 274. ans avant N. S.

Prophetie de Pyrrus sur la Sicile.

A son embarquement il fut attaqué par les Barbares, de sorte qu'il fut obligé de combattre

Mes amis, quel beau lieu d'exercice nous laissons là aux Carthaginois & aux Romains!] Le Grec dit, *quelle palestre*, & cette idée est grande & belle, de considerer la Sicile comme une palestre, où les Romains & les Carthaginois s'exerceroient ; car il sentoit bien que cette Isle étant à la bienséance de ces deux peuples, ils devoient tout mettre en œuvre pour se la disputer.

dans

dans le port même contre les Carthaginois. Dans ce combat il perdit plusieurs de ses navires. Il gagna pourtant l'Italie avec ceux qui lui restoient, & à son arrivée il trouva les Mamertins, qui avoient passé avant lui au nombre d'environ dix mille. Ils n'oserent pas lui presenter la bataille en pleine campagne, mais ils l'attendirent dans des passages difficiles, & tombant sur lui, ils mirent toute son armée en desordre. Il perdit là deux de ses élephans, & la plus grande partie de son arriere-garde, qui fut taillée en pieces. Il y marcha de l'avant-garde pour la secourir, & pour en sauver les restes, & fit des efforts prodigieux en combattant sans se menager contre ces Barbares, qui étoient très-aguerris & pleins de courage, mais ayant été blessé à la tête d'un coup d'épée, il fut obligé de s'éloigner un peu du lieu du combat.

Les Mamertins passez en Italie attaquent Pyrrus à son arrivée.

Pyrrus blessé à la tête d'un coup d'épée.

Cette retraite éleva encore davantage le courage des ennemis. L'un d'eux remarquable par sa taille avantageuse, & par l'éclat de ses armes, s'avançant bien-loin devant ses compagnons, défia le Roy avec une voix pleine de fierté & d'audace, & lui cria qu'*il se montrât, s'il étoit encore en vie.*

Un Officier des Mamertins défie Pyrrus.

Pyrrus, irrité & piqué de ce défi, retourne au combat malgré ses gens, accompagné de ses gardes, & plein de colere, tout couvert du sang qui couloit de sa playe, & le visage affreux à voir, il pousse au travers de ses bataillons droit au Bar-

Pyrrus tout blessé retourne au combat, & pousse contre le Barbare.

bare, & le prévenant, il lui décharge sur le milieu de la tête un si grand coup de son cimeterre, que par la force du bras, aidée de l'excellente trempe du cimeterre, le trenchant descendit jusqu'à la selle & le fendit en deux, de sorte que dans le même moment les deux moitiez tomberent chacune de leur côté. Ce grand exploit arrêta les Barbares, qui le regardoient avec étonnement & avec admiration, non comme un homme, mais comme un Dieu.

Grand exploit de Pyrrus, qui d'un coup de main, fend en deux le Barbare qui l'avoit defié.

Pyrrus continuant donc sa marche plus tranquillement, arriva à Tarente avec vingt mille hommes de pied & trois mille chevaux, & prenant d'abord les meilleures troupes qu'il trouva dans la place, il s'avança à grandes journées contre les Romains, qui étoient campez dans le païs des Samnites. Les affaires de ces Samnites étoient en très-mauvais état, & leurs courages très-abbattus, parce qu'ils avoient été défaits en plusieurs rencontres par les Romains. D'ailleurs ils avoient un secret ressentiment contre Pyrrus, de ce qu'il les avoit abandonnez pour courir en Sicile; delà vint qu'il y en eut très-peu qui se joignissent à lui. Quoique privé de leur secours, il ne laissa pas de partager son armée en deux corps; il envoya l'un dans la Lucanie, pour s'opposer à l'un des Consuls, & pour l'empêcher de secourir son Collegue, & lui avec l'autre corps il marcha contre l'autre Consul Manius Curius, qui s'étoit retranché dans un lieux avantageux près de la

Il arrive à Tarente & marche d'abord contre les Romains.

Il partage son armée en deux corps.

A Cornelius Lentulus, Collegue de Manius Curius Dentatus.

ville de Benevent, pour attendre le ſecours qui lui venoit de la Lucanie, & parce que les Devins par les ſignes des oiſeaux & des ſacrifices le détournoient de rien entreprendre, & le forçoient de ſe tenir en repos.

Pyrrus ſe hâtant donc d'attaquer ce dernier, avant que l'autre l'eût pû joindre, choiſit ce qu'il avoit de meilleur dans ſes troupes, & ſes élephans les mieux dreſſez & les plus aguerris, & ſe mit en marche ſur la brune pour le ſurprendre dans ſon camp. Mais comme il avoit de grands circuits à faire par des chemins fourrez & couverts de bois, les torches, dont il ſe ſervoit pour s'éclairer, vinrent à lui manquer, & la plûpart de ſes ſoldats s'égarerent, ce qui apporta beaucoup de retardement pour les rallier. Cependant la nuit finit, & le jour venant à paroître, le découvrit aux ennemis comme il deſcendoit les montagnes; ce qui excita d'abord dans leur camp beaucoup de mouvement & de trouble. Mais Manius ayant eu les ſacrifices favorables, & voyant que le tems preſſoit, ſortit de ſes retranchemens avec quelques troupes, & tomba ſur les premiers qui étoient deſcendus, & les ayant renverſez & mis en fuite, il effraya tous les autres, de ſorte qu'il y en eut beaucoup de tuez, & qu'il y eut même quelques élephans pris.

Il ſe met en marche la nuit, pour ſurprendre Manius Curius.

Le jour le découvre aux Romains.

Ce ſuccès donna à Manius la hardieſſe de ſortir de ſon fort avec toute ſon armée, pour combattre en platte campagne. La bataille étant donc

Bataille de Pyrrus contre Manius Curius près de Benevent.

engagée, il eut d'abord l'avantage à l'une de ses aîles, & poussa les ennemis; mais à l'autre aîle il fut renversé par les élephans, & poussé jusqu'à son camp. Dans cet état il appella à son secours les troupes, qu'il avoit laissées pour garder ses retranchemens, & qui étoient en armes & toutes fraîches. Ces troupes descendirent promptement de ces lieux avantageux, & à coups de piques & de dards elles forcerent les élephans à tourner le dos, & à se renverser sur leurs propres bataillons, ce qui y causa une telle confusion & un si grand desordre, que les Romains remporterent enfin la victoire, & avec la victoire l'avantage de regner sur toutes les Nations. Car le courage qu'ils avoient témoigné dans cette journée, & les grandes choses qu'ils avoient faites dans tous ces combats, augmenterent leur fierté, accrurent aussi leurs forces, & leur acquirent la réputation d'invincibles, de sorte que bientôt ils se rendirent maîtres de toute l'Italie, & ensuite de la Sicile.

Grande victoire des Romains.

C'est ainsi que Pyrrus se vit déchu des esperances qu'il avoit conçuës de conquerir l'Italie & la Sicile, après avoir employé à toutes ces guerres six années entieres, & ruiné ses affaires entierement. Il est vrai que dans toutes ces défaites il conserva un courage invincible, & qu'en experience pour la guerre, en audace & en valeur, il passa toujours pour le premier de tous les Rois & Capitaines de son tems. Mais ce qu'il avoit

acquis par ses grands exploits, il le perdoit par ses vaines esperances, car le desir de courir après ce qu'il n'avoit pas, l'empêchoit de conserver & de mettre en sureté ce qu'il avoit. C'est pourquoi Antigonus le comparoit à un homme qui joüe aux dez, & qui amene de grands coups, mais qui ne sçait pas profiter de ce que le dé lui donne.

Malheurs que causent souvent les vaines esperances.

A qui Antigonus comparoit Pyrrus.

Il repassa en Epire avec huit mille hommes de pied & cinq cens chevaux, & comme il n'avoit point de fond pour nourrir ces troupes, il cherchoit la guerre pour fournir à leur entretien. Ayant donc reçu le renfort de quelques Gaulois qui se joignirent à lui, il se jetta dans la Macedoine où regnoit Antigonus, fils de Demetrius. Son dessein étoit de la piller & d'en emmener un grand butin, mais s'étant rendu maître de plusieurs villes sans aucune peine, & ayant débauché à Antigonus deux mille soldats, il se livra à de plus hautes esperances, marcha contre Antigonus même, l'attaqua dans des défilez, & mit toute son armée en desordre. Les Gaulois qui faisoient l'arriere-garde d'Antigonus en assez grand nombre, soutinrent courageusement ses efforts. Le combat fut fort rude, mais enfin la plûpart furent taillez en pieces, & ceux qui commandoient les élephans ayant été enveloppez, se rendirent & livrerent les élephans.

Pyrrus repasse en Epire.

Il se jette dans la Macedoine.

Il marche contre Antigonus, & met toute son armée en desordre.

Après ce grand avantage, Pyrrus donnant plus

Pyrrus donnant plus à la fortune qu'au raisonnement.] Je ne

à la fortune qu'au raisonnement, poussa contre la phalange Macedoniene, qui étoit remplie de trouble & de frayeur, à cause de la défaite de son arriere-garde. Mais voyant qu'elle refusoit de combattre & d'en venir aux mains avec lui, il tendit la main à tous les Capitaines & Chefs des bandes, les appellant tous par leur nom, & attira à lui toute cette Infanterie d'Antigonus, qui fut obligé de prendre la fuite, pour tâcher de conserver dans l'obéïssance quelques places maritimes.

Pyrrus attire à lui toute l'Infanterie d'Antigonus.

Au milieu de ces grands succès, Pyrrus persuadé que rien ne contribueroit tant à sa réputation, que ce qu'il venoit de faire contre les Gaulois, fit choisir les plus belles & les plus riches de leurs dépoüilles, & les consacra dans le Temple de Minerve Itoniene, avec cette inscription en vers Elegiaques : *Pyrrus, Roy des Molosses,*

Il consacre dans le Temple de Minerve les depoüilles des Gaulois.

voi pas pourquoi Plutarque accuse ici Pyrrus d'avoir plus donné à la fortune qu'au raisonnement, quand après avoir battu l'arriere-garde d'Antigonus & pris ses élephans, il alla attaquer la phalange Macedoniene, que la défaite de cette arriere-garde avoit jettée dans le trouble & dans la frayeur ; il semble au-contraire qu'il suivit en cela les regles de la prudence, comme la suite même le justifia. Apparemment Plutarque a cru que Pyrrus, foible comme il étoit, & affoibli encore par la perte qu'il venoit de faire à ce combat, devoit se contenter de ce premier avantage, & ne pas s'exposer à en perdre tout le fruit, en allant attaquer cette phalange, qui, si elle avoit voulu se défendre, l'auroit mis en grand danger. Notre histoire du dernier siécle pourroit nous fournir des exemples, pour justifier ce jugement de Plutarque.

Et les consacra dans le Temple de Minerve Itoniene.] Minerve avoit deux Temples sous ce nom ; l'un dans la Thessalie près de Larisse, & l'autre dans la

consacre à Minerve Itoniene ces boucliers des fiers Gaulois, après avoir défait l'armée entiere d'Antigonus, & ce n'est pas merveille qu'il ait remporté une si grande victoire, les Eacides sont encore aujourd'hui ce qu'ils étoient autrefois, les plus vaillans hommes du monde.

Magnifique inscription qu'il met au bas de son offrande.

Après ce combat, il reprit toutes les villes de Macedoine, & s'étant rendu maître d'Egues, il traita fort durement ses habitans, & laissa en garnison dans leur ville une partie de ces Gaulois qu'il avoit dans ses troupes. Or les Gaulois sont les plus avares & les plus avides de tous les hommes; ils n'eurent pas plutôt pris possession de la ville, qu'ils commencerent à foüiller dans les tombeaux des Rois, qui avoient là leur sépulture, enleverent toutes les richesses qui y étoient enfermées, & par une insolence sacrilege ils dissiperent & jetterent aux vents les ossemens de ces Princes. Il parut que Pyrrus passa legerement cet attentat, & qu'il s'en mit fort peu en peine, soit que les grandes affaires, qu'il avoit alors sur les bras, l'obligeassent d'en differer la recherche, soit que craignant ces Barbares, il n'osât en faire la punition; mais cette connivence le décria fort parmi les Macedoniens.

Ville de la Macedoine sur le fleuve Aliacmon.

Les Gaulois les plus avares & les plus avides de tous les hommes.

Les Gaulois foüillent dans les tombeaux, & jettent aux vents les ossemens des Princes.

Connivence de Pyrrus sur ce sacrilege des Gaulois.

Quoique ses affaires ne fussent pas encore dans un état de consistance & de sureté, qui dût lui

Beotie près de Coronée. Plutarque parle ici du premier. Minerve fut appellée Itoniene du nom d'Itonus fils d'Amphictyon.

Il se laisse encore emporter à de nouvelles esperances.

faire attendre la durée de sa fortune, il laissa encore aller son esprit à de nouvelles esperances, & se moquant d'Antigonus, il l'appelloit *effronté*, & disoit *qu'il avoit toute honte buë d'oser encore porter la pourpre, au lieu de prendre l'habit d'un simple particulier.*

Mot qu'il dit d'Antigonus.

Sollicité par Cleonyme de passer à Lacedemone.

Dans ce tems-là Cleonyme le Spartiate arriva auprès de lui, pour le solliciter de passer à Lacedemone avec son armée. Pyrrus prêta très-volontiers l'oreille à cette proposition. Cleonyme étoit de la race Royale, mais comme il paroissoit homme violent, & qui penchoit vers la Monarchie, il n'étoit point aimé à Sparte, on n'avoit aucune confiance en lui, & Areus regnoit tranquillement à sa place. C'étoit-là l'ancien sujet de plainte qu'il avoit generalement contre tous ses Citoyens. Sur ses vieux jours il avoit épousé une très-belle femme, appellée Chelidonide, fille de Leotychidas. Cette jeune femme étant devenuë éperduëment amoureuse d'Acrotatus, fils du Roy Areus, qui étoit beau, bienfait, & dans la fleur de sa jeunesse, rendit son mariage non-seulement très-triste, mais encore très-honteux pour son mari Cleonyme, que l'amour & la jalousie transportoient également; car sa honte étoit publique, & il n'y avoit pas un Spartiate qui ne sçût le mépris que sa femme avoit pour lui. Ainsi ces chagrins domestiques s'étant joints à ceux qui lui venoient du dehors, par rapport à sa fortune, aigri par la colere & par le ressentiment,

Histoire de Cleonyme, & ses sujets de plainte contre Sparte.

Chelidonide sa femme, amoureuse d'Acrotatus.

timent, il mena contre Sparte Pyrrus avec vingt-cinq mille hommes d'Infanterie, deux mille chevaux, & vingt-quatre élephans.

Il mene Pyrrus contre Sparte avec un grand appareil de guerre, la quatriéme année de l'Olymp. CXXVI. 271. ans avant N. S.

Ce grand appareil de guerre fit d'abord connoître que Pyrrus venoit moins pour rendre Cleonyme maître de Sparte, que pour se rendre lui-même maître du Peloponese. Il est vrai que dans ses discours il le nia fortement aux Lacedemoniens, qui lui envoyerent des Ambassadeurs à Megalopolis, car il les assura qu'il n'étoit venu que pour mettre en liberté les villes qu'Antigonus occupoit dans le païs, & il leur témoigna même qu'il avoit dessein d'envoyer les plus jeunes de ses enfans à Sparte, s'ils vouloient bien le permettre, afin qu'ils fussent élevez dans les mœurs & dans la discipline des Spartiates, & qu'ils eussent ce grand avantage pardessus tous les autres Princes & Rois, d'avoir été nourris en bonne école.

Belles paroles dont Pyrrus amuse les Ambassadeurs de Sparte.

Faux semblans de Pyrrus indigne d'un Roy.

En faisant ces beaux semblans, & en amusant de ces belles paroles tous ceux qui venoient à sa rencontre pendant sa marche, il ne fut pas plutôt entré dans les terres de Sparte, qu'il se mit à les ravager & à les piller. Et comme les Ambassadeurs se plaignoient à lui de ce qu'il faisoit contr'eux ces actes d'hostilité, sans leur avoir auparavant déclaré la guerre: *Bon*, leur répondit-il, *eh ne sçavons-nous pas que vous autres Lacedemoniens, vous ne déclarez jamais ce que vous avez resolu de faire?* Un de ceux qui étoient presens,

Les Ambassadeurs se plaignent à Pyrrus.

Comment Pyrrus répond à leurs plaintes.

nommé Mandricidas, lui dit en son langage Laconique : *Si tu es un Dieu, tu ne nous feras point de mal, car nous ne t'en avons point fait; mais si tu n'es qu'un homme, nous en trouverons quelqu'autre qui sera plus vaillant que toi.*

Beau mot d'un Spartiate à Pyrrus.

En s'entretenant ainsi, il arriva le soir même devant Lacedemone. Cleonyme vouloit qu'il l'attaquât sans differer un moment; mais Pyrrus, à ce qu'on dit, craignant que ses soldats ne pillassent la ville, s'ils s'en rendoient maîtres la nuit, se retint & dit qu'il remettoit au lendemain à donner l'assaut quand il seroit jour. Car il étoit bien informé qu'il y avoit peu d'hommes de défense dans la ville, que cette irruption si soudaine ne leur avoit pas donné le tems de se préparer, & que le Roy Areus lui-même étoit absent, étant allé en Crete au secours des Gortyniens. Et voilà ce qui fut la principale cause du salut de la ville, le mépris qu'on eut pour la grande foiblesse où elle se trouvoit, & pour le peu de gens qu'elle avoit pour la défendre. Car Pyrrus dans la con-

Grande faute que fit Pyrrus.

Il ne faut jamais mépriser la foiblesse de son ennemi.

Nous en trouverons quelqu'autre, qui sera plus vaillant que toi.] Les mots du texte ἔσεται ϗ πιναρῶν ἄλλος, sont manifestement corrompus. Henri Estienne les a heureusement corrigez, en lisant ἔσσεται ϗ τεῦ κάῤῥων ἄλλος, qui est le langage Laconique, comme Plutarque en a averti. *Il y en aura quelqu'autre de plus vaillant que toi.*

Et voilà ce qui fut la principale cause du salut de la ville.] Exemple bien remarquable du grand avantage que de braves gens peuvent tirer d'un petit délai, que leur donne un ennemi trop prévenu de leur foiblesse. Cette faute de Pyrrus a été souvent repetée & avec le même succès.

fiance que personne ne prendroit seulement les armes, au lieu de l'attaquer d'abord, s'amusa à asseoir son camp devant ses murailles, pendant que dans la place les Ilotes & les amis de Cleonyme s'empressoient à orner & à préparer sa maison, ne doutant point que Pyrrus n'y vînt souper avec lui le soir même.

Dès que la nuit fut venuë, les Lacedemoniens délibererent d'envoyer les femmes en Crete, mais elles s'y opposerent. Et il y en eut une, nommée Archidamie, qui ayant pris une épée, entra dans le Senat, & portant la parole au nom de toutes les autres, elle fit ses plaintes, & demanda à tous ces hommes, qui étoient là assemblez, *pourquoi ils avoient si mauvaise opinion d'elles que de s'imaginer qu'elles pussent aimer ou souffrir la vie après la ruine de Sparte.*

Courage heroïque des femmes de Sparte.

Dans ce même conseil il fut resolu de tirer une tranchée parallele au camp des ennemis, & d'y enfoncer aux deux bouts des chariots jusqu'au moyeu des roües, afin qu'ayant une assiette ferme & inébranlable, ils arrêtassent les élephans, & les empêchassent de passer. Comme ils étoient occupez à ce travail, les femmes & les filles vinrent se joindre à eux, les unes les robes troussées dans leurs jupes, & les autres en simple tunique, pour leur aider; & après avoir exhorté ceux qui devoient combattre, à se reposer pendant la nuit, elles mesurerent la longueur de la tranchée, & en prirent pour leur tâche la troisiéme partie

Les femmes de Sparte travaillent à la tranchée comme les hommes.

qu'elles eurent achevée avant le jour; elle avoit six coudées de largeur, quatre de profondeur, & huit cens pieds de long, selon Phylarque, & un peu moins, selon Hieronymus.

Dès que le jour parut, les ennemis commençant à se mettre en mouvement, elles presenterent elles-mêmes les armes à tous les jeunes gens, & leur quittant la tranchée, qu'elles avoient faite, elles les exhorterent à la bien garder, & leur representerent vivement, *quelle douceur ce seroit pour eux, de vaincre aux yeux de leur patrie, ou quelle gloire de mourir entre les bras de leurs meres & de leurs femmes, après s'être montré dignes de Sparte par leur valeur.* Pour Chelidonide, s'étant retirée en son particulier, elle prépara un cordon, fatal instrument de sa mort, si la ville venoit à être prise, pour ne pas tomber entre les mains de son mari.

Exhortation que les femmes de Sparte font aux soldats.

Pyrrus marcha donc à la tête de son Infanterie pour attaquer de front les Spartiates, qui l'attendoient de l'autre côté de la tranchée, les boucliers bien serrez. Cette tranchée n'étoit pas seulement difficile à passer, les soldats de Pyrrus ne pouvoient même s'approcher du bord, & s'y tenir ferme, à cause que la terre, qui ne venoit que d'être remuée, s'ébouloit facilement. Ce que voyant son fils Ptolemée, il prit deux mille Gaulois, & l'élite des Chaoniens, courut le long de la tranchée, & tâchoit de s'ouvrir un passage à l'endroit des charriots. Mais ils étoient enfoncez

Ptolemée fils de Pyrrus.

ſi avant en terre & ſi ſerrez, que non-ſeulement ils leur fermoient le paſſage, mais ils empêchoient même les Lacedemoniens d'en approcher pour les défendre; cependant les Gaulois s'aviſerent de relever, & de dégager les roües pour traîner les charriots dans la riviere voiſine.

Le jeune Acrotatus s'apperçut le premier de ce danger, traverſa promptement la ville avec trois cens ſoldats qu'il prit avec lui, & faiſant un grand circuit, il alla prendre Ptolemée par les derrieres ſans être découvert, parce qu'il marcha par des chemins creux. Dès qu'il ſe montra, il tomba bruſquement ſur les derniers, & les força de tourner tête pour combattre contre lui. Dans ce deſordre ils s'entrepouſſoient les uns les autres, & tomboient la plûpart dans le foſſé, & ſous les charriots; enfin après un long combat & une grande effuſion de ſang, ils furent repouſſez & obligez de prendre la fuite. Les vieillards & la plûpart des femmes étoient de l'autre côté de la tranchée, & voyoient ces grands faits d'armes d'Acrotatus, qui, l'affaire finie, traverſa encore la ville, & s'en retourna à ſon poſte, couvert de ſang, joyeux & fier de ſa victoire. En cet état il parut plus grand & plus beau aux yeux de toutes ces femmes, & il n'y en eut pas une qui ne portât envie à Chelidonide, d'avoir un amant ſi genéreux. Il y eut même des vieillards qui le ſuivirent en criant: *Continuë, brave Acrotatus, joüis des amours de ta Chelidonide, & fais ſeulement de beaux enfans à Sparte.*

Grande action du jeune Acrotatus.

Une valeur heroïque, fait paroître le Heros plus grand & plus beau.

Grand combat du côté de Pyrrus.

Le combat fut encore plus opiniâtré du côté de Pyrrus. Les Spartiates y combattirent avec beaucoup de courage, plusieurs s'y distinguerent, entr'autres Phyllius, qui après avoir resisté long-tems, & tué de sa main tous ceux qui s'étoient presentez devant lui pour forcer le passage, enfin sentant ses forces lui manquer par le grand nombre de blessures qu'il avoit reçuës, & la quantité de sang qu'il avoit perdu, il appella un des Officiers, qui commandoient à ce poste, lui ceda sa place, & alla tomber mort au milieu des siens, pour ne pas laisser son corps aux ennemis.

Valeur heroïque de Phyllius, & sa mort.

Songe remarquable de Pyrrus.

La nuit vint séparer les combattans. Pyrrus, couché dans sa tente, eut en songe cette vision: Il lui sembla qu'il lançoit des foudres sur Lacedemone, & qu'il la mettoit toute en feu, dont il étoit très-aise. La joye qu'il en eut le réveilla. Sur l'heure même il fit venir tous ses Officiers, leur ordonna de tenir son armée en bataille, & retint ses principaux amis ausquels il raconta ce songe, ne doutant point que le lendemain il n'emportât la ville d'assaut.

Explication que Lysimachus donne à ce songe.

Lieux frappez de la foudre consacrez par la Religion, & fermez. Cela se pratiquoit de même chez les Romains.

Tous ceux qui étoient-là, émerveillez du songe, entroient dans son opinion, il n'y eut que le seul Lysimachus qui n'en jugea pas de même. Ce songe lui déplut, & il dit que comme tous les endroits qui ont été frappez de la foudre, sont consacrez par la Religion, & demeurent fermez afin que personne n'y passe, il craignoit que par

Il craignoit que par ce songe, Dieu ne l'avertît que Lacedamone

ce songe, Dieu ne l'avertit que Lacedemone lui seroit fermée, & qu'il n'y mettroit pas le pied.

Pyrrus, qui sentit, sans doute, la verité & la force de cette explication, l'éluda en disant, *que c'étoit-là une matiere très-propre à être agitée dans les assemblées du peuple aux portes des villes, & qu'il n'y avoit qu'obscurité & incertitude dans ces sortes de visions; mais que ce qu'il y avoit de certain, c'étoit qu'il falloit que chacun prît les armes, & qu'il se dît à lui-même, le meilleur de tous les augures, c'est de combattre pour Pyrrus.* En finissant ces mots il se leva, & à la pointe du jour il commença l'attaque.

Pyrrus élude cette explication.

Parodie d'un vers d'Homere.

Les Lacedemoniens se défendirent avec un courage & une ardeur au-de-là de leurs forces. Les femmes ne les abandonnoient point, elles se tenoient toujours près d'eux à fournir des armes, à donner à boire & à manger à ceux qui en avoient besoin, & à retirer les blessez. Les Macedoniens travailloient avec une merveilleuse diligence à

Pyrrus attaque encore les Spartiates le lendemain.

lui seroit fermée.] Cette explication est si naturelle & si heureuse, qu'elle pourroit presqu'autoriser ceux qui prétendent qu'il y a effectivement un art d'expliquer les songes; mais il ne laisse pas d'être certain que cet art n'est que pure illusion. Il est vrai que comme les Payens avoient la tête remplie de ces sortes d'images empruntées de leurs sacrifices ou de leurs Dieux, & toutes chimeriques, ils s'étoient fait un faux art de les expliquer, & il se trouvoit quelquefois par hazard que leurs explications étoient heureuses.

Le meilleur de tous les augures, c'est de combattre pour Pyrrus.] C'est une parodie d'un vers celébre, qu'Hector dit à Polydamas dans le XIIe. liv. de l'Iliade: *Le meilleur de tous les augures, c'est de combattre pour la patrie.* Il n'y a qu'un mot de changé, *Pyrrus*, au lieu de *Patrie*.

combler le fossé par quantité de bois & d'autres matieres qu'ils jettoient par-dessus les armes & les morts ; & les Lacedemoniens de leur côté redoubloient leurs efforts & leur resistance pour les en empêcher.

Pyrrus force le passage.

Tout à coup ils voyent Pyrrus, qui ayant forcé l'endroit où étoient les charriots, & s'étant ouvert un passage, poussoit à toute bride contre la ville. Ceux qui étoient commandez pour défendre ce poste, jettent de grands cris ; les femmes y répondent avec des hurlemens effroyables, & se mettent à courir. Pyrrus s'avance, & renverse tout ce qui s'oppose à lui. Il étoit déja bien près de la ville, lorsque son cheval percé d'un trait Cretois, & effarouché par la douleur, l'emporta bien-loin de la mêlée, & en mourant le jetta à terre dans un lieu fort penchant & fort perilleux. Pendant que ses amis s'empressent autour de lui, les Spartiates accourent, & à coups de traits ils repoussent les Macedoniens au-de-là de la tranchée.

Il est emporté par son cheval blessé, & jetté par terre, ce qui sauve la ville.

En même-tems Pyrrus fit cesser le combat dans tous les endroits, se flattant que les Lacedemoniens se relâcheroient, ou même qu'ils se rendroient, parce qu'ils avoient eu beaucoup de gens tuez dans ces deux combats, & qu'ils étoient presque tous blessez. Mais la bonne fortune de la

Mais la bonne fortune de la ville, soit qu'elle eût assez éprouvé par elle-même toute la vertu de ses habitans.] Il m'a paru qu'il y avoit ici au texte une faute considerable, car il y a, *soit qu'elle voulût éprouver en elle-même la vertu des habitans*, & c'est ainsi qu'on a traduit. Mais il n'y a pas de sens, à mon avis, à dire

ville,

ville, soit qu'elle eût assez éprouvé par elle-même toute la vertu de ses habitans, ou qu'elle se piquât de montrer en cette occasion combien elle a de pouvoir dans les choses les plus desesperées, sur le moment que les Lacedemoniens voyoient mourir toutes leurs esperances, amena à leur secours de Corinthe, Amynias le Phocéen, un des Genéraux d'Antigonus, avec des troupes étrangeres. Et ceux-ci ne furent pas plutôt entrez dans la ville, qu'on vit arriver de Crete le Roy Areus avec deux mille hommes de pied. En même-tems toutes les femmes se retirerent dans leurs maisons, voyant qu'on n'avoit plus besoin de leur secours, & qu'il n'étoit plus necessaire qu'elles se mêlassent de la guerre. Tous les vieillards, que la necessité avoit forcez malgré leur âge à prendre les armes, furent renvoyez, & on mit les nouveaux venus à leur place.

Fortune, son pouvoir sur les choses les plus desesperées.

Amynias vient au secours de Sparte, & le Roy Areus arrive de Crete.

Ces deux renforts arrivez aux Lacedemoniens dans le même jour, ne firent qu'animer Pyrrus davantage & rallumer son ambition. Il trouvoit qu'il lui seroit plus glorieux de prendre la place malgré ses nouveaux défenseurs, & de l'enlever à son Roy. Après quelques essais, comme il vit

Pyrrus plus animé contre Sparte après les deux renforts qu'elle venoit de recevoir.

que la fortune voulut achever d'éprouver toute la vertu des Lacedemoniens, en leur faisant arriver tout d'un coup deux renforts considerables, car au-contraire elle l'auroit bien mieux éprouvée, en les laissant se défendre seuls jusqu'au bout ; au lieu de λαμβάνουσα, je suis persuadé que Plutarque avoit écrit λαβοῦσα, *soit qu'elle eût assez éprouvé par elle-même*. En effet la fortune avoit déja assez éprouvé leur vertu.

qu'il n'en remportoit que des blessures, il se déporta de cette entreprise, & se mit à ravager le plat païs, dans la resolution d'y passer l'hyver. Mais la destinée est inévitable. Il s'étoit allumé à Argos une grande sédition entre deux des principaux Citoyens, Aristeas & Aristippe. Ce dernier paroissoit vouloir s'appuyer de la faveur & de la protection d'Antigonus; & Aristeas pour le prévenir, se hâta d'appeller Pyrrus.

Enfin il renonce à son entreprise.

Destinée inévitable.

Sedition à Argos.

Pyrrus, qui rouloit incessamment esperances sur esperances, qui se servoit de ses succès comme d'une occasion de nouvelles entreprises, & qui tâchoit toujours par de nouvelles tentatives de réparer ses malheurs, ne prenoit jamais ses défaites ni ses victoires pour la fin des maux & des peines qu'il causoit aux autres, & qu'il se faisoit à lui-même. Il n'eut donc pas plutôt reçu le courrier d'Aristeas, qu'il se mit en marche pour Argos. Le Roy Areus lui dressa plusieurs embuscades dans le chemin, & ayant occupé les passages les plus difficiles, il tailla en pieces les Gaulois & les Molosses qui faisoient son arriere-garde.

Nouveaux traits d'un Prince ambitieux.

Pyrrus marche à Argos.

Le jour de son départ, sur les entrailles des victimes, dont le foye se trouva sans tête, le Devin avoit prédit à Pyrrus la perte de quelqu'un de ceux qui lui étoient les plus chers.

Prédiction faite à Pyrrus le jour de son départ pour Argos.

Mais la destinée est inévitable.] Oui la destinée qu'on ne sçait pas changer par sa sagesse & par sa moderation. Il y a une double destinée, l'une pour le vice, l'autre pour la vertu; elles sont toutes deux inévitables, mais on peut changer l'une pour l'autre, & par-là elles conservent toutes deux leur inflexibilité.

Mais Pyrrus dans le tumulte & le desordre de ce combat oubliant cette menace, & faisant peu d'usage de sa raison, envoya son fils Ptolemée avec quelques troupes au secours de cette arriere-garde, qui étoit fort maltraitée, & marchant le plus diligemment qu'il lui fut possible, il dégagea son armée de ces pas si dangereux. Le combat devint furieux autour de Ptolemée, car cette arriere-garde étoit attaquée par les plus braves des Lacedemoniens conduits par un Capitaine de réputation, nommé Evalcus.

Il envoye son fils Ptolemée au secours de son arriere-garde.

Dans la mêlée un Cretois de la ville d'Aptere, qui avoit nom Oroisus, homme de main, & très-leger à la course, se coulant à côté du jeune Prince, qui combattoit avec une extrême valeur, lui donna un grand coup d'épée dans le flanc, & le renversa mort par terre. Ptolemée tombé, ses troupes se débanderent, & prirent la fuite. Les Lacedemoniens se mirent à les poursuivre, & les menerent battant avec tant de chaleur, que sans s'en appercevoir, ils étoient déja dans la plaine, & fort éloignez de leur Infanterie, qui n'avoit pû suivre.

Le jeune Ptolemée est tué dans ce combat de l'arriere-garde.

Grande faute des Lacedemoniens.

Pyrrus, qui venoit d'apprendre la mort de son fils, & qui en ressentoit une vive douleur, mena promptement contr'eux sa Cavalerie de Molosses, & se jettant le premier au milieu, dans un mo-

Et faisant peu d'usage de sa raison.] Car après l'avertissement que le Devin lui avoit donné, il ne devoit pas envoyer son fils au secours de cette arriere-garde, qui étoit déja si mal menée. Il devoit se contenter d'y envoïer quelqu'un de ses Officiers.

Grands exploits de Pyrrus contre la Cavalerie d'Areus.

ment il fut tout couvert de sang par le meurtre qu'il fit des Lacedemoniens, car il étoit toujours invincible & terrible dans les batailles; mais dans cette occasion, où la vangeance & la douleur aiguisoient son courage, il se surpassa lui-même, & par sa force & par son audace il effaça tout ce qu'il avoit fait dans les autres combats. Il cherchoit partout Evalcus dans la mêlée, & l'ayant apperçu, il poussa son cheval contre lui. Evalcus lui gagne le flanc, & lui déchargeant un grand coup d'épée, il pensa lui abbattre la main qui tenoit la bride, mais le coup ne porta que sur les rênes qu'il coupa. Et Pyrrus, profitant de ce moment, le perce de sa javeline, & sautant en même-tems à terre, il combat à pied, & fait un carnage effroyable de tous ces braves Lacedemoniens qu'il renverse sur le corps d'Evalcus. Et ce fut la seule ambition des Capitaines qui causa à Sparte cette grande perte sans aucune necessité, car la guerre étoit déja finie. Mais Pyrrus, après avoir fait ce sacrifice aux manes de son fils, & après avoir comme honoré de ce grand combat ses funerailles, & soulagé en quelque maniere son affliction en assouvissant sa colere & sa vangeance dans le

Combat de Pyrrus contre Evalcus.

Belle réflexion de Plutarque sur l'ambition des Capitaines qui font des entreprises sans necessité.

Comme cela se pratiquoit aux funerailles des Heros.

Ce fut la seule ambition des Capitaines, qui causa à Sparte cette grande perte sans aucune necessité.] En effet Sparte étoit sauvée, & la guerre finie. Quelle folle ambition donc de poursuivre un ennemi qui fuit, & qui abandonne son entreprise! Les moindres pertes qu'on fait dans ces occasions sont déplorables, car on les fait non-seulement sans necessité, mais aussi sans utilité. Ce n'est pas sans raison qu'on a dit qu'il faut faire pont d'or à un ennemi qui fuit.

ſang de ſes ennemis & de ſes meurtriers, continua ſa route vers Argos.

En arrivant il apprit qu'Antigonus occupoit les hauteurs qui bordent la plaine. Il planta ſon camp près de la ville de Nauplia, & le lendemain matin il envoya un Heraut à Antigonus, avec ordre de l'appeller méchant & perfide, & de le défier de deſcendre dans la plaine, & de venir diſputer le Royaume, & vuider leur querelle par un combat. Antigonus lui fit réponſe, *qu'il faiſoit la guerre moins avec les armes qu'avec le tems; & que ſi Pyrrus étoit las de vivre, il trouveroit bien des chemins pour courir à la mort.* En même-tems il leur vint à tous deux des Ambaſſadeurs d'Argos, pour les prier de ſe retirer, & de permettre que leur ville ne fût aſſujettie à aucun d'eux, mais qu'elle demeurât amie de l'un & de l'autre. Antigonus reçut volontiers cette propoſition, & donna aux Argiens ſon fils en ôtage. Pyrrus promit auſſi de ſe retirer, mais comme il ne donnoit aucun gage de ſa parole, il fut ſoupçonné de mauvaiſe foi.

Ville voiſine d'Argos ſur le golfe Argolique.

Belle réponſe d'Antigonus au défi de Pyrrus. Le tems eſt ſouvent plus utile que les armes quand on ſçait en profiter.

Sur ces entrefaites, il arriva à Pyrrus & aux Argiens des ſignes & des préſages très-effrayans. Pyrrus venoit de faire un grand ſacrifice; les têtes des bœufs, qui avoient été immolez, étant coupées & ſéparées, on vit tout d'un coup ces têtes tirer la langue & lecher leur propre ſang. Et dans Argos la Propheteſſe d'Apollon Lycien, appellée Apollonide, ſortit comme forcenée, criant

Signes arrivez à Pyrrus & aux Argiens.

qu'elle voyoit la ville pleine de sang & de morts, & un aigle qui venoit fondre sur la mêlée, & qui disparoissoit dans le moment.

Pyrrus se saisit d'Argos pendant la nuit.

La nuit venuë, Pyrrus s'approcha des murailles, & ayant trouvé la porte, appellée *Diamperes*, ouverte par Aristeas, il eut le tems de faire entrer ses Gaulois, & de se saisir de la place avant que d'être apperçu. Mais quand il voulut faire entrer ses élephans, la porte se trouva trop basse, de sorte qu'il fallut leur ôter les tours qu'ils avoient sur le dos, & quand ils furent entrez, les remettre, ce qui dans l'obscurité ne peut se faire sans beaucoup d'embarras, de desordre & de bruit, & sans une perte de tems considerable, ce qui les fit découvrir.

Les Argiens se retirent dans la forteresse appellée Aspis.

Les Argiens voyant les ennemis dans leur ville, courent à la forteresse appellée *Aspis*, se retirent dans les lieux les plus avanta-

Criant qu'elle voyoit la ville pleine de sang & de morts.] Voici l'histoire qui parle comme la Poësie. Dans le xxe. liv. de l'Odyssée d'Homere, on voit des signes tout semblables qui arrivent aux poursuivans.

Courent à la forteresse appellée Aspis.] A Argos on celébroit toutes les années en l'honneur de Junon une fête appellée ἡραῖα, *Junonia*, où l'on immoloit cent bœufs, & qui par cette raison étoit aussi appellée *Hecatombaa, la fête de l'Hecatombe.* A cette fête tous les jeunes gens s'exerçoient, pour gagner un prix qui étoit proposé. Au-dessus du théatre il y avoit un quartier fort d'assiete, à l'endroit le plus difficile, on cloüoit un bouclier d'airain, de maniere qu'il étoit fort difficile à arracher. Tous les jeunes gens éprouvoient à cela leurs forces, & celui qui parvenoit à l'arracher, étoit déclaré vainqueur, & pour prix de sa victoire il recevoit une couronne de myrte & un bouclier d'airain. De-là le lieu, où se faisoit ce combat, étoit appellé Aspis, c'est-à-dire, *le bouclier*. Ce prix n'étoit pas seulement proposé à la jeunesse d'Argos, les étrangers étoient aussi reçus à le disputer, comme cela paroît par

geux pour s'y défendre, & envoyent à Antigonus le prier de venir les secourir. Antigonus s'approche des murailles, mais il n'entre point, & demeure en dehors aux aguets pour observer ce qui se passera, & pour profiter de l'occasion, & se contente d'envoyer son fils avec ses Officiers & ses meilleures troupes.

En même-tems arrive aussi dans Argos le Roy Areus avec mille Cretois & les plus dispos des Spartiates. Toutes ces troupes s'étant jointes, chargent avec furie les Gaulois, & les mettent en desordre. Pyrrus, qui venoit le long du Gymnase, appellé *Cyllarabis*, accourt avec des cris pleins de fierté, & des clameurs de victoire. Ses Gaulois lui répondent; mais voyant que leurs cris n'étoient pas des cris de fierté, d'audace, & de confiance, mais des cris de frayeur, comme de gens qui ne font plus bonne contenance, & qui sont fort pressez, il poussa à eux avec sa Cavalerie, qui ne marchoit qu'avec beaucoup de peine & de danger à cause des trous, des canaux, & des égouts dont la ville est pleine. D'ailleurs

Gymnase appellé Cyllarabis, *près d'une des portes d'Argos.*

La ville d'Argos pleine de trous, & de canaux qui rendoient les rües très-difficiles.

l'Ode VII. des Olympioniques de Pindare où Diagoras de l'Isle de Rhodes, est loüé d'avoir remporté ce prix :

Ὅ τ' ἐν Ἄργει χαλκὸς ἔ-
γνω μιν,

Le bouclier d'airain d'Argos l'a connu; c'est-à-dire, *à Argos il a remporté le prix du bouclier d'airain*.

Pyrrus qui venoit le long du Gymnase appellé Cyllarabis.] C'étoit un Gymnase près d'une des portes d'Argos. Il en est parlé dans Pausanias, qui dit qu'il étoit ainsi appellé du nom d'un fils de Sthenelus. Il ajoute que dans ce Gymnase, il y avoit une statuë de Minerve, surnommée *Pania*.

on ne pouvoit ni voir ce qui se passoit à cause de l'obscurité, ni entendre les ordres à cause de la confusion & du tumulte qui regnoient partout. Les troupes se séparoient & s'égaroient de-çà & de-là dans ces ruës étroites, & les Officiers ne pouvoient remedier à ce desordre, ni apporter aucune discipline dans ces tenébres au milieu de ces cris confus, & dans ces détours étroits, où il étoit difficile d'entendre, & impossible d'obéir. Ainsi les uns & les autres attendoient le jour sans rien entreprendre.

Dès que le jour eut parû, Pyrrus fut fort troublé de voir la citadelle Aspis remplie d'ennemis, mais ce qui augmenta infiniment son trouble, c'est qu'étant arrivé sur la place, parmi les ouvrages excellens dont elle est embellie, il vit un loup & un taureau de bronze qui vont se charger & combattre. A cette vûë il rappella dans son esprit un ancien oracle qu'il avoit reçu, qui lui prédisoit, *que sa destinée étoit de mourir lorsqu'il verroit un loup combattre contre un taureau.* Les Argiens racontent que ces deux figures de bronze furent faites & mises dans leur place publique en memoire d'un ancien accident, qui étoit arrivé dans leur païs. Ils disent que lorsque Danaus entra pour la premiere fois sur leurs terres, comme il passoit dans la contrée Thyreatide, par le chemin de Pyramia qui mene à Argos, il vit un loup qui attaquoit un taureau; frappé de cette vûë, il sup-

Un loup & un taureau de bronze qui paroissoient aller se charger.

Oracle qui avoit été rendu à Pyrrus.

Histoire de ces deux figures de bronze.

Le territoire de la ville de Thyrea, entre les terres des Argiens & celles des Lacedemoniens.

Il supposa d'abord en lui-même que le loup étoit pour lui.] Il n'y

posa

posa d'abord en lui-même que le loup étoit pour lui, que c'étoit son image, car lui étranger, il venoit attaquer les naturels habitans du païs, de même que le loup attaquoit ce taureau. Il s'arrêta donc à voir ce combat, & le loup ayant été le plus fort, il fit ses prieres à Apollon Lyceien, & continua son entreprise, où il réussit; car son parti ayant pris le dessus, il fit chasser Gelanor, qui regnoit alors sur les Argiens. Voilà quelle fut l'origine de ces deux figures.

Danaus se fait l'application de ce qu'il voit.

Pyrrus les voyant, & s'appercevant d'ailleurs que rien de tout ce qu'il avoit esperé, n'avançoit, abbattu, & desesperé, ne pensoit plus qu'à se retirer. Mais comme il craignoit les portes de la ville qui étoient trop étroites, il manda à son fils Helenus, qu'il avoit laissé dehors avec la meilleure partie de son armée, de démolir un pan de la muraille, & de recueillir ses gens qui sortiroient par-là, en cas que les ennemis voulussent leur faire obstacle. Celui qu'il envoyoit, n'ayant pas bien entendu cet ordre à cause de la hâte qu'il avoit, & du bruit qu'on faisoit autour de lui, fit un rapport tout contraire. Le jeune Prince, prenant ce qui lui restoit d'élephans, & sa meilleure Infanterie, entra dans la ville pour aller secourir son pere.

Helenus, second fils de Pyrrus.

Ordre mal entendu & mal rapporté, la cause de la défaite & de la mort de Pyrrus.

a rien de plus naturel ni de plus ordinaire, que de rapporter les choses qu'on voit à l'état present de sa fortune. Le loup est étranger, & le bœuf est un animal domestique; ces sortes de contes sont des contes faits après coup.

Comme il entroit, Pyrrus commençoit à se retirer, & pendant que la place lui put donner du terrain, il se battoit en retraite, & tournant souvent visage, il devenoit assaillant & repoussoit avec courage ceux qui le poursuivoient. Mais après qu'il eut été poussé hors de la place, & qu'il se fut engagé dans la ruë étroite qui menoit à la porte, il se trouva embarrassé dans les troupes que son fils Helenus menoit à son secours. Il avoit beau leur crier qu'ils reculassent pour dégager la ruë, ils ne l'entendoient point dans le tumulte, & quand les plus avancez, & les plus disposez à executer ses ordres, l'auroient entendu, ils auroient été empêchez de lui obéir par ceux qui les suivoient en foule, & qui venoient incessamment les uns sur les autres. D'ailleurs un des plus grands élephans étoit tombé tout de travers au milieu de la porte, où il bramoit effroyablement sans qu'on pût le relever, de sorte qu'il auroit seul fermé le chemin à ceux qui auroient voulu reculer.

Fidelité d'un élephant pour son maître.

Parmi les élephans, qui étoient entrez, il y en avoit un, appellé Nicon; cet élephant cherchant à relever son maître, qui avoit été abbattu par les blessures qu'il avoit reçuës, donna de front contre ceux qui reculoient sur lui, & renversa pêle-mêle amis & ennemis, jusqu'à ce qu'il eut trouvé le corps de son maître. Il le releva avec sa trompe, & le portant sur ses deux dents, il retourna en arriere vers la porte, comme forcené, culbutant & foulant aux pieds tous ceux qui se

rencontroient devant lui. Etant donc tous ainsi pressez & serrez les uns contre les autres, aucun ne pouvoit s'aider lui-même, mais toute cette multitude étant comme une seule masse, & un seul corps bien uni & bien emboîté, ne pouvoit ni reculer ni avancer, ni faire aucun mouvement que toute ensemble. Ils rendoient peu de combats contre ceux qui les harceloient, & qui les suivoient en queuë, & ils se faisoient eux-mêmes plus de maux, qu'ils n'en recevoient de leurs ennemis; car s'il y en avoit quelqu'un qui, trouvant un moment favorable, tirât l'épée, ou baissât la pique, il ne pouvoit plus ni la retirer, ni la relever, mais l'une & l'autre alloient necessairement donner dans le corps des premiers qui se rencontroient, de sorte qu'ils perissoient miserablement les uns par les mains des autres.

Pyrrus ôte l'aigrette de son casque, & se jette au milieu des ennemis.

Pyrrus voyant cette tempête & cette tourmente de ses gens poussez & repoussez comme par des flots, ôta l'éclatante aigrette qui distinguoit son casque, & qui le faisoit reconnoître, la donna à un de ses amis, & se confiant en la bonté de son cheval, il se jetta au milieu des ennemis qui le poursuivoient. Comme il combattoit en desesperé, un des ennemis l'approcha, & lui donna un grand coup de javeline au travers de la cuirasse; la blessure ne fut ni grande, ni dangereuse. Pyrrus tourne aussitôt contre celui qui l'avoit frappé, & qui n'étoit qu'un simple soldat, fils d'une pauvre femme d'Argos même. Cette mere regardoit le

combat de dessus le toît d'une maison, comme toutes les autres femmes. Voyant donc son fils s'attacher à Pyrrus, hors d'elle-même, & saisie de frayeur pour le grand peril auquel il s'exposoit, elle prit à deux mains une grosse tuile, & la jetta contre Pyrrus. Cette tuile lui tomba justement sur la tête, qui n'avoit que le simple armet tout dégarni, & coulant sur le chignon du cou, elle lui rompit les vertebres. Sur le moment d'épaisses tenébres lui couvrent les yeux, ses mains lâchent les rênes, & il tombe de son cheval près du tombeau de Lycimnius sans être reconnu de personne.

Pyrrus tué par une tuile qu'une femme lui jette de dessus un toit.

Par hazard un certain Zopyre, qui servoit dans les troupes d'Antigonus, & deux ou trois autres soldats, étant accourus en cet endroit, le reconnurent, & l'ayant traîné sous une porte, comme il commençoit à revenir de sa défaillance, Zopyre tira son cimetere d'Illyrie, & alloit lui couper la tête. Dans ce moment il ouvrit les yeux, & le regarda d'un air si menaçant & si terrible, que Zopyre effrayé, les mains tremblantes, & voulant pourtant executer son dessein, ne put bien assener son coup, tant il étoit éperdu de trouble & d'effroy, mais le frappa au-dessous de la bouche, lui fendit le menton, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il lui sépara enfin la tête du corps.

Un soldat, nommé Zopyre, veut couper la tête à Pyrrus, & effraye de son regard il assene mal son coup.

Le bruit de cet accident fut bientôt répandu. Alcyonée, fils d'Antigonus, vint aussitôt demander la tête pour la reconnoître, & l'ayant prise,

Alcyonée, fils d'Antigonus, prend la tête de Pyrrus, & la porte à son pere.

il poussa à toute bride vers son pere, qu'il trouva assis avec quelques-uns de ses amis, & la jetta à ses pieds. Antigonus l'ayant regardée & reconnuë, chassa son fils à grands coups de bâton, l'appellant impie & barbare; & mettant son manteau devant ses yeux, il se mit à pleurer, en se souvenant de la mort de son ayeul Antigonus & de celle de son pere Demetrius, deux exemples qu'il avoit dans sa maison des changemens de la Fortune. Et après avoir magnifiquement orné le corps & la tête de Pyrrus, il les mit sur le bucher, & les fit brûler honorablement. Bientôt après Alcyonée, ayant rencontré Helenus, fils de Pyrrus, en pauvre état, & couvert d'un méchant manteau, il le traita très-humainement, & le mena à son pere. Antigonus ravi, lui dit, *mon fils, cette derniere action vaut mieux que la premiere, mais elle n'est pas encore telle qu'elle devoit être, car tu ne lui as pas ôté ces méchans habits, qui font plus de honte aux vainqueurs, qu'au vaincu.* Ayant ainsi parlé, il embrassa Helenus, lui fit toutes sortes d'honneurs, le remit en équipage, & le renvoya en Epire. Et après s'être rendu maître du camp & de toute l'armée de Pyrrus, il traita ses amis & ses serviteurs avec beaucoup d'humanité, de genérosité, & de courtoisie.

Belle action d'Antigonus contre son fils.

De son ayeul Antigonus premier, qui fut tué à la bataille d'Ipsus.

De son pere Demetrius premier, qui fut retenu prisonnier par son gendre Seleucus, & mourut en prison.

Il honore du bucher le corps de Pyrrus.

Belle parole d'Antigonus à son fils, qui avoit traité humainement le fils de Pyrrus.

Helenus renvoyé en Epire par Antigonus.

Fin de la vie de Pyrrus.

Remarque oubliée sur la Vie de Pelopidas, pag. 109.

CEt exploit de Pelopidas fut appellé par tous les Grecs le frere germain de celui de Thrasybule.] Notre histoire nous en fournit un qui fut executé dans le dernier siécle, & qu'on peut appeller avec encore plus de raison le frere germain de celui de Pelopidas; c'est celui du Prince de Monaco. Je rassemblerai ici les principaux traits de l'un & de l'autre, pour faire voir leur parfaite ressemblance. Pelopidas entre dans Thebes lui douziéme, pour délivrer cette place du joug de Lacedemone, qui y avoit une garnison; ils sont tous déguisez en païsans. Philidas, un des conjurez donne un grand souper aux Officiers de Lacedemone; sur le moment de l'execution, il se répand un bruit sourd de la conjuration; un des principaux de ces Officiers reçoit même des lettres, où elle est détaillée, mais il remet au lendemain à lire ces lettres & à s'éclaircir. Pelopidas, auquel s'étoient joints trente-six Citoyens, partage sa troupe en deux bandes, dont l'une va attaquer ceux qui étoient à table, & l'autre va contre deux autres Chefs qui étoient retirez, & par leur courage ils remettent Thebes en liberté. Le Prince de Monaco entreprend de même de délivrer sa ville du joug des Espagnols, qui en étoient les maîtres. Son complot est éventé. Le Commandant Espagnol est averti même du jour qu'il devoit s'executer, mais il traite cet avis d'imposture, & promet cependant d'observer de près le Prince, & de se saisir de sa personne & de celle de son fils sur le premier soupçon qu'il donnera de sa conduite. Cela oblige M. de Monaco à se hâter d'executer son entreprise, pour prévenir les mauvais desseins de ce Commandant. Il fait semblant de vouloir punir quelques sujets rebelles de deux de ses villes; il les envoye prendre & les fait amener dans ses prisons de Monaco, liez & garottez, au nombre de trente qu'il avoit choisis les plus braves & les plus déterminez, & qui étoient du complot. Cela ne donne nul ombrage au Commandant, qui même à la priere du Prince, envoye une partie de sa garnison vivre à discretion dans les maisons de ces prétendus coupables. M. de Monaco donne un grand souper aux Officiers de la garnison, & ordonne que dans la ville on

faſſe grand'chere à tous leurs ſoldats. Pendant que les Eſpagnols ne penſent qu'à ſe réjoüir, & qu'ils ſont noyez de vin, il tire des priſons ſes trente Conjurez, & leur donne des armes; quelques habitans des plus braves ſe joignent à eux, il y ajoute quelques-uns de ſes domeſtiques, & partage toute cette troupe en trois bandes, donne à ſon fils la premiere, qui étoit de trente hommes, met à la tête de l'autre, qui étoit de vingt hommes, un brave Officier, nommé Geronimo Rei, & il prend la troiſiéme, qui étoit de cinquante hommes, tous reſolus de perir ou de délivrer leur patrie. Le jeune Prince plein d'ardeur & de courage va attaquer un corps de garde, & s'en rend maître. Geronimo Rei attaque un autre corps de garde avec le même ſuccès, & le Prince de Monaco donne ſur le poſte principal, qui étoit à la place. Le combat eſt plus rude & plus ſanglant de ſon côté. Il eſt repouſſé deux fois, mais à la troiſiéme charge il l'emporte, & force le Commandant à ſe rendre priſonnier. De cette maniere il chaſſe les Eſpagnols de Monaco, & ſe met ſous la protection de la France. Quand on examine toutes les circonſtances de ces deux actions, on les trouve ſi ſemblables, qu'on ne peut preſque pas douter que celle du Prince de Monaco n'ait été imaginée ſur celle de Pelopidas, & que celle-ci n'en ait donné l'idée. Je me ſuis attaché à rapporter la conformité de ces deux actions, pour faire voir que la lecture de Plutarque peut donner des ouvertures, pour faire entreprendre & executer des exploits tout pareils à ceux qui ont donné tant de réputation aux anciens Capitaines.

Suite du siége de Syracuse. Suplément qui a été promis à la fin de la remarque sur la page 209.

APRE'S que Marcellus à la pointe du jour fut entré par l'Hexapyle, Epycides assembla promptement quelques troupes qu'il avoit dans l'Isle qui joignoit l'Achradine, & marcha contre Marcellus, mais le trouvant trop fort, après une legere escarmouche, il s'enferma dans l'Achradine. Marcellus ayant fait tenter ceux qui gardoient les portes de cette forteresse, & n'en ayant point été écouté, tourna contre le fort, appellé Euryale, qui étoit au bout de la ville, & qui commandoit toute la campagne du côté de la terre. Philodeme, qui y commandoit, ne chercha qu'à amuser Marcellus, en attendant qu'Hippocrate&Himilcon vinssent à son secours avec leurs troupes. Marcellus voyant qu'il ne pouvoit se rendre maître de ce poste, campa entre la ville-neuve &Tyché. Quelques jours après Philodeme n'étant point secouru, rendit son fort, à condition qu'il meneroit sa garnison à Epicydes dans l'Achradine. Cependant Bomilcar, qui étoit dans le port avec quatre-vingt-dix vaisseaux, prenant l'occasion d'une nuit obscure & orageuse, qui empêchoit la flotte des Romains de pouvoir tenir à l'ancre, sort avec trente-cinq vaisseaux, va à Carthage, apprend aux Carthaginois l'état où Syracuse se trouve réduite, & revient avec cent vaisseaux. Marcellus, qui avoit mis des troupes dans Euryale, & qui ne craignoit plus d'être inquieté par ses derrieres, va assiéger l'Achradine. Sur ces entrefaites arrivent Hippocrate & Himilcon. Hippocrate attaque le vieux camp des Romains, où commandoit Crispinus, & Epicydes fait en même-tems une sortie sur les postes deMarcellus. Hippocrate fut vigoureusement repoussé par Crispinus, qui le suivit jusques dans ses retranchemens, & Marcellus obligeaEpicydes à se renfermer dans l'Achradine. Comme on étoit alors en Automne, il s'éleva une peste, qui fit de grands ravages dans la ville & dans les camps des Romains & des Carthaginois. Ces derniers en souffrirent encore plus que les autres. Les Siciliens, qui étoient avec eux, se disperserent dans leurs villes pour se mettre à couvert, mais les Carthaginois, qui n'avoient point de retraite, perirent presque tous avec leurs Chefs Hippocrate & Himilcon

Himilcon. Cependant Bomilcar fait un second voyage à Carthage, & en amene un nouveau secours, car il revient avec cent trente navires, & sept cens vaisseaux de charge. Les vents contraires l'empêchoient de doubler le cap de Pachyne. Epicydes, qui craignoit que si ces vents continuoient, cette flotte rebutée ne s'en retournât en Afrique, laisse l'Achradine aux Chefs des troupes mercenaires, va trouver Bomilcar, & lui persuade de tenter la fortune d'un combat naval. Marcellus voyant que les troupes des Siciliens grossissoient tous les jours, & que s'il attendoit & qu'il se laissât enfermer dans Syracuse, il seroit fort pressé en même-tems, & du côté de la terre & du côté de la mer, resolut, quoique plus foible en vaisseaux, de s'opposer au passage de la flotte Carthaginoise. Dès que les vents furent tombez, Bomilcar prit le large pour mieux doubler le cap; mais comme il vit les vaisseaux Romains venir à lui en bel ordre, tout d'un coup, on ne sçait pourquoi, il prit la fuite, envoya ordre aux vaisseaux de charge de regagner l'Afrique, & se retira à Tarente. Epicydes abandonné gagne Agrigente. Les Siciliens informez de tout, envoyent d'abord des députez à Marcellus pour se rendre, & pour convenir des conditions. Comme on étoit déja d'accord, ces députez vont pour parler aux habitans de l'Achradine, où ils ne sont pas plutôt entrez, qu'ils obligent ces habitans à se défaire des Chefs qu'Epicydes leur avoit laissez. Ces Chefs tuez, on convoque une assemblée, on y crée de nouveaux Officiers, & on en députe quelques-uns à Marcellus. Tout étoit déja reglé, lorsque les deserteurs, qui étoient dans la forteresse, craignant d'être livrez aux Romains, attirent dans leur parti les troupes auxiliaires, à qui ils font craindre le même sort, prennent les armes, égorgent les nouveaux Officiers, font main-basse sur tous les Syracusains qu'ils rencontrent, pillent tout ce qu'ils trouvent devant eux, & créent six Officiers, trois pour commander dans l'Achradine, & trois dans l'Isle. Parmi les trois qui commandoient dans l'Achradine, il y avoit un Espagnol nommé Meric, on trouve moyen de le gagner; il livra la porte qui étoit près de la fontaine d'Arethuse, & reçut les soldats que Marcellus y envoya. Le lendemain au point du jour Marcellus fit une fausse attaque à l'Achradine, pour attirer de ce côté-là toutes les forces de la forteresse & de l'Isle qui y étoit jointe, & afin de faciliter à quelques vaisseaux, qu'il avoit préparez, le moyen de jetter des troupes dans l'Isle qui seroit dégarnie. Cela réussit comme il l'avoit pensé. Les soldats, que ces vaisseaux jetterent dans l'Isle, trouvant les postes presque tous dégarnis, & les portes encore ouvertes, s'en em-

parerent après un leger combat. Marcellus, averti qu'il étoit maître de l'Isle & d'un quartier de l'Achradine, & que Meric avec sa garnison s'étoit joint à ses soldats, fait sonner la retraite, afin que les richesses des Rois ne fussent pas dissipées. Bientôt après on lui ouvre toutes les portes de l'Achradine. Marcellus assemble le Conseil, fait un beau discours aux Syracusains ; & après avoir mis des gardes au tresor, il abandonne la ville au pillage, &c. Ce fut ainsi que Syracuse tomba au pouvoir des Romains après trois années de siége.

Fin du troisiéme Volume.

De l'Imprimerie de PAULUS-DU-MESNIL. 1733.



